

*République Algérienne Démocratique et Populaire*  
*Ministère de l'Enseignement Supérieur et de la Recherche Scientifique*  
\*\*\*

**UNIVERSITE KASDI MERBAH – OUARGLA**  
**Faculté des Lettres et des Langues**  
**Département des Lettres et Langue françaises**



**Ecole Doctorale de Français**  
**Antenne de l'Université KasdiMerbah-Ouargla**

**Thèse**

pour l'obtention du diplôme de

**Doctorat DE FRANÇAIS**

**Option : Sciences des textes littéraires**

présentée et soutenue publiquement  
par

**Bensalem BERRA**

**Titre :**

Pour une étude comparative de la socialité dans *Le Premier Homme*  
d'Albert Camus et dans *La Terre et le sang* et *Les Chemins qui montent* de  
Mouloud Feraoun

**Membres  
du jury**

Président:	Foudil DAHOU	Professeur	UniversitéKasdiMerbah -Ouargla
Examineur:	Thierry CHARNAY	Professeur	UniversitéLille 3-France
Examineur:	Chiheb BISRA	M.C.A	UniversitéYahia Fares-Médéa
Examineur:	MassikaSENOUSSI	M.C.A	UniversitéKasdiMerbah -Ouargla
Rapporteur:	Marie Agnès THIRARD	Professeur	UniversitéLille 3- France
Rapporteur:	Djamel KADIK	Professeur	UniversitéYahia Fares-Médéa

*République Algérienne Démocratique et Populaire*  
*Ministère de l'Enseignement Supérieur et de la Recherche Scientifique*  
\*\*\*

**UNIVERSITE KASDI MERBAH – OUARGLA**  
**Faculté des Lettres et des Langues**  
**Département des Lettres et Langue françaises**



**Ecole Doctorale de Français**  
**Antenne de l'Université KasdiMerbah-Ouargla**

**Thèse**

pour l'obtention du diplôme de

**Doctorat DE FRANÇAIS**

**Option : Sciences des textes littéraires**

présentée et soutenue publiquement  
par

**Bensalem BERRA**

**Titre :**

Pour une étude comparative de la socialité dans *Le Premier Homme*  
d'Albert Camus et dans *La Terre et le sang* et *Les Chemins qui montent* de  
Mouloud Feraoun

**Membres  
du jury**

Président:	Foudil DAHOU	Professeur	UniversitéKasdiMerbah -Ouargla
Examineur:	Thierry CHARNAY	Professeur	UniversitéLille 3-France
Examineur:	Chiheb BISRA	M.C.A	UniversitéYahia Fares-Médéa
Examineur:	MassikaSENOUSSI	M.C.A	UniversitéKasdiMerbah -Ouargla
Rapporteur:	Marie Agnès THIRARD	Professeur	UniversitéLille 3- France
Rapporteur:	Djamel KADIK	Professeur	UniversitéYahia Fares-Médéa



## **Dédicace**

Ce modeste travail de recherche est dédié à mon défunt père, ma chère mère, Ghaliya, mes adorables frères et sœurs, ma tendre épouse, mon fils et mes trois ravissantes filles, sans qui tout cela n'aurait pu avoir de sens ; et c'est à eux que j'adresse cette simple contribution.

# Introduction générale

---

## Remerciements

Si ce modeste travail a pu voir le jour, c'est grâce à des personnes exceptionnelles qui croient au savoir. Leurs encouragements m'ont supporté pendant les moments de faiblesse et de découragement.

Mes sincères remerciements vont à ma bergère dévouée, Madame Marie Agnès Thirard, que j'ai l'honneur d'avoir comme directrice de recherche. Elle a fait preuve de beaucoup de sagesse et de compréhension à notre égard ; son esprit scientifique et objectif me rappelait à l'ordre à chaque déviation ; ses conseils et commentaires précieux m'ont permis de surmonter les difficultés rencontrées et de progresser dans la rédaction de la présente thèse.

Je dois toute ma reconnaissance à mon co-encadreur algérien, mon maître pour toujours Monsieur Kadik Djamel pour son soutien administratif, ses remarques détaillées et ses commentaires pertinents.

Mes remerciements les plus chaleureux vont également aux responsables de l'Ecole Doctorale de l'Université Kasdi Merbah de Ouargla M. Dahou Foudil et M. Khennour Salah.

Pour la même occasion, je n'ometts pas de remercier les membres de ma grande famille, mes amis et mes collègues du département de langue française et anglaise de l'Université Hamma Lakhdar d'El-oued.

# Introduction générale

---

## Résumé

La présente thèse met à contribution la méthode sociocritique de Claude Duchet afin d'étudier la socialité qui découle des trois romans de notre corpus, c'est-à-dire y analyser le déploiement et l'inscription du social. Pour ce faire, nous nous sommes focalisé davantage sur l'étude des deux principaux éléments méthodologiques adoptés par la sociocritique duchetienne pour révéler la socialité des œuvres littéraires à savoir le discours social et le sociogramme. En effet, la présente étude nous a permis de vérifier que la présentation littéraire des sociétés textuelles et des rapports qui s'y sont établis est assez conforme à ce que l'on sait de la période qui sert de cadre historique aux trois romans. Nous nous sommes aperçu également que la mise en texte des discours sociaux est généralement dictée par les convictions morales et idéologiques des deux auteurs qui appartiennent à deux communautés humaines distinctes par la race, la culture et la religion.

**Mots clés** : sociocritique, socialité, société de roman, discours social, sociogramme.

## Abstract

The present thesis puts the social criticism theory of Claude Duchet in contribution in order to study the sociality which results from the three novels of our corpus, in other words, to analyse their deployment and the inscription of the social. In order to do so, we focused more on the study of the two principal methodological elements adopted by the Duchetan social criticism to reveal the sociality of the literary works namely the social discourse and the sociogram. Indeed, the study has allowed to check that the literary representation of the textual society and the relationships established in it is so conform to what we know about the period that serves as a

## Introduction générale

---

historical frame for the three novels. We also perceived that the text layout of the social discourses is generally dictated by the moral and ideological convictions of the two authors who belong to two separate human communities, distinctive by race, culture and religion.

**Key words:** social criticism, sociality, the novel society, social discourse , sociogram.

### ملخص

بالاستعانة بمنهج النقد الاجتماعي لكلود دو شي تهدف هذه الأطروحة الى دراسة مصطلح "الاجتماعية" الذي ينبثق من الروايات الثلاث لمدونة الدراسة . لأجل ذلك تطرقنا وبشكل معمق الى دراسة عاملين اساسيين لمنهج كلود دو شي للنقد الاجتماعي وهما مصطلحا الخطاب الاجتماعي والسوسيوغرام.

سمحت لنا هذه الدراسة بالتحقق من ان التمثيل الادبي لمجتمعات الروايات الثلاث وكذا العلاقات التي تحكمها هي متطابقة تقريبا مع ما هو معروف عن الفترة التاريخية التي كتبت فيها الروايات .

ولقد لاحظنا ايضا ان ادراج الخطاب الاجتماعي في الروايات الثلاث كان عموما وفق ما املته القناعات الفكرية والاخلاقية للكاتبين اللذين ينتميان الى تشكيلتين اجتماعيتين مختلفتين من حيث العرق والثقافة والدين .

**الكلمات المفتاحية :** النقد الاجتماعي- الاجتماعية- مجتمع النص- الخطاب الاجتماعي- السوسيوغرام .

# Table des matières

---

## Table des matières

	Page
<b>Introduction générale</b> .....	14
<b>LA PREMIÈRE PARTIE</b>	
<b>Préliminaires théoriques</b>	
Introduction .....	27
<i>I - Premier chapitre : Du portrait beuvien à l'autonomie relative</i>	
1-Introduction .....	29
2. La critique historique .....	30
2.1. Sainte-Beuve et le portrait littéraire .....	31
2.2. Taine : l'œuvre comme document .....	33
2.3. Brunetière et l'évolution des genres.....	34
2.4. Lanson : l'historien de la littérature .....	36
3. Le new criticism.....	38
3.1. Le formalisme .....	39
3.2 Le structuralisme.....	40
3.3. La narratologie .....	42
3.4. La déconstruction .....	43
4. La résurrection de l'auteur.....	44
Conclusion partielle .....	50
<i>I - Deuxième chapitre : La sociocritique à la croisée des disciplines</i>	
Introduction .....	51
1- Sociocritique et linguistique .....	52
1.1. La socialité .....	55
1.2. La littérarité .....	56
2. Sociocritique et analyse du discours .....	60
2.1. Analyse du discours et littérature.....	61



## Table des matières

---

2.2. Analyse du discours et sociocritique.....	63
3. Sociocritique et stylistique.....	68
Conclusion partielle .....	74
<b><i>I - Troisième chapitre: La sociocritique : une approche pluridirectionnelle</i></b>	
1-Introduction .....	76
2. La sociocritique selon Claude Duchet.....	78
2.1. Préambule.....	78
2.2. Les principes de l’approche sociocritique de Claude Duchet .....	81
2.2.1. L’héritage goldmanien.....	81
2.2.2. Les concepts fondamentaux de l’approche sociocritique duchetienne	83
2.2.2.1. La société du roman.....	83
2.2.2.2. La société de référence .....	84
2.2.2.3. Le co-texte.....	86
2.2.2.3.1. La sociocritique et le texte des formalistes.....	86
2.2.2.3.2. Du hors texte au co-texte .....	88
2.2.2.4. Le discours social.....	91
2.2.2.5. Le sociogramme.....	92
3. La sociocritique selon Edmond Cros.....	97
4. La sociocritique selon Pierre V. Zima.....	103
5. La sociocritique selon Marc Angenot.....	106
Conclusion partielle.....	110
Conclusion de la première partie.....	112

# Table des matières

---

## LA DEUXIÈME PARTIE

### Les sociétés textuelles

Introduction .....	116
--------------------	-----

#### *II – Premier chapitre : Auteurs et textes*

1 - Introduction .....	118
2. Présentation de deux auteurs.....	118
2.1. Albert Camus .....	118
2.2. Mouloud Feraoun.....	121
3. Présentation du corpus .....	123
3.1. <i>Le Premier Homme</i> .....	123
3.2. <i>La Terre et le sang</i> .....	124
3.3. <i>Les Chemins qui montent</i> .....	126
4. L'étude des titres.....	128
4.1. <i>Le Premier Homme</i> .....	130
4.2. <i>La Terre et le sang</i> .....	133
4.3. <i>Les Chemins qui montent</i> .....	134
5. L'étude de l'intrigue des romans.....	137
5.1. L'étude de l'intrigue des <i>Chemins qui montent</i> .....	137
5.2. L'étude de l'intrigue de <i>La Terre et le sang</i> .....	139
5.3. L'étude de l'intrigue du <i>Premier Homme</i> .....	142
Conclusion partielle .....	146

#### *II – Deuxième chapitre : Les structures de la société du roman*

Introduction .....	147
1. Le cadre spatial.....	147
2. Le cadre temporel.....	153
3. Les structures de la société du roman.....	157
3.1. Les structures sociales.....	158

## Table des matières

---

3.1.1. La famille.....	158
3.1.1.1. Les <i>karoubas</i> et familles dans <i>La Terre et le sang</i> .....	159
3.1.1.2. Les <i>karoubas</i> et familles dans <i>Les Chemins qui montent</i> .....	182
3.1.1.3. La famille dans <i>Le Premier Homme</i> .....	196
3.1.2. La religion.....	208
3.2. Les structures politiques.....	211
3.2.1. L'administration coloniale.....	211
3.2.2. L'organisation politique et administrative du village.....	217
3.3. Les infrastructures économiques.....	221
3.3.1. L'agriculture.....	221
3.3.2. Le commerce.....	225
Conclusion partielle.....	230
Conclusion de la deuxième partie.....	232

### LA TROISIÈME PARTIE

#### Les références sociales

Introduction .....	236
--------------------	-----

#### *III – Premier chapitre : Les discours sociaux*

1. Introduction .....	238
2. Les discours sociaux .....	239
2.1. Le discours social sur la famille.....	240
2.1.1. Le discours social sur la famille dans le diptyque de Feraoun .....	240
2.1.2. Le discours social sur la famille dans <i>Le Premier Homme</i> .....	248
2.2. Le discours sur la pauvreté.....	256
2.2.1. La pauvreté dans <i>Le Premier Homme</i> .....	256
2.2.2. La pauvreté dans <i>La Terre et le sang</i> .....	260
2.2.3. La pauvreté dans <i>Les Chemins qui montent</i> .....	263

## Table des matières

---

2.3. Le discours social sur l'émigration.....	267
2.3.1. L'émigration dans <i>La Terre et le sang</i> .....	267
2.3.2. L'émigration dans <i>Les Chemins qui montent</i> .....	273
2.2.3. L'émigration dans <i>Le Premier Homme</i> .....	277
2.4. Le discours social sur la religion.....	283
2.4.1. La religion dans <i>La Terre et le sang</i> .....	283
2.4.2. La religion dans <i>Les Chemins qui montent</i> .....	290
2.4.3. La religion dans <i>Le Premier Homme</i> .....	297
2.5. Le discours social sur la femme .....	303
2.5.1. La femme dans <i>La Terre et le sang</i> .....	304
2.5.2. La femme dans <i>Les Chemins qui montent</i> .....	311
2.5.3. La femme dans <i>Le Premier Homme</i> .....	317
2.6. Le discours social sur la guerre.....	326
2.6.1. La guerre dans <i>Le Premier Homme</i> .....	327
2.6.2. La guerre dans le diptyque de Feraoun.....	339
Conclusion partielle.....	348

### ***II – Deuxième chapitre : Les configurations sociogrammatiques***

1. Introduction .....	353
2. Le sociogramme de la pauvreté.....	354
2.1. Le sociogramme de la pauvreté dans le diptyque de Feraoun.....	354
2.2. Le sociogramme de la pauvreté dans <i>Le Premier Homme</i> .....	358
3. Le sociogramme de la guerre.....	364
3.1. Le sociogramme de la guerre dans <i>Le Premier Homme</i> .....	365
3.2. Le sociogramme de la guerre dans le diptyque de Feraoun.....	369
4. Le sociogramme de l'homme instruit.....	371
4.1. Le sociogramme de l'instruit dans le diptyque de Feraoun.....	372
4.2. Le sociogramme de l'homme instruit dans <i>Le Premier Homme</i> .....	377
5. Le sociogramme de l'Autre.....	381

## Table des matières

---

5.1. Le sociogramme de l'Autre dans le diptyque de Feraoun.....	382
5.2. Le sociogramme de l'autre dans <i>Le Premier Homme</i> .....	389
6. Le sociogramme du paraître dans le diptyque de Feraoun.....	397
7. Réflexion sur la classification des romans du corpus.....	401
7.1. <i>La Terre et le sang</i> et <i>Les chemins qui montent</i> : œuvres réalistes ou naturalistes ?.....	401
.	
7.2. <i>Le Premier Homme</i> : une "autobiographie plurielle".....	403
8. Le diptyque féraounien en tant qu'œuvre poétique.....	406
9. <i>Le Premier Homme</i> en tant qu'œuvre poétique.....	418
Conclusion partielle.....	431
Conclusion de la troisième partie.....	436
Conclusion générale.....	438
Bibliographie.....	453

# **INTRODUCTION GÉNÉRALE**

## Introduction générale

---

Nul ne peut nier ou même contester, et cela depuis l'antiquité, que le texte littéraire constitue le miroir d'un peuple, c'est-à-dire qu'il fait référence à des éléments de la société ou de la conscience commune d'une nation ou d'une communauté humaine. Notre présente analyse s'inscrit dans cette perspective qui conçoit l'œuvre littéraire comme une œuvre d'art, produite par un sujet à la fois individuel et social.

Intitulée « Pour une étude comparative de la socialité dans *Le Premier Homme* d'Albert Camus et dans *La Terre et le sang* et *Les Chemins qui montent* de Mouloud Feraoun », la présente étude s'attarde aux différents aspects de l'art romanesque dans ces trois univers diégétiques ayant un nombre de traits communs au niveau de la structure narrative, de la langue et de l'univers du discours et montre le rapport dialogique entre l'option artistique et la vision sociopolitique et économique de leurs auteurs respectifs. Le choix de travailler sur trois romans appartenant à deux romanciers contemporains, aux origines modestes, issus des générations de l'école laïque française installée en Algérie depuis la fin du XIX<sup>ème</sup> siècle, répond à notre volonté de mettre l'accent sur la spécificité de l'art littéraire de deux auteurs, lesquels ont refusé de rester muets et ont pris la parole par le biais de la fiction pour révéler les traits distinctifs de leurs identités et pour essayer, chacun à sa manière, de revendiquer les droits légaux de la communauté humaine à laquelle il appartient.

## Introduction générale

---

En prenant comme sujet d'étude des œuvres de Mouloud Feraoun et d'Albert Camus, nous voulons rendre, d'une façon singulière, un hommage mérité à ces écrivains nord-africains dont les œuvres donnent matière à une profonde réflexion, mais aussi susciter la curiosité scientifique des chercheurs en vue de mener d'autres études sur leurs œuvres. Travailler sur des œuvres de ces deux auteurs, pourrait être aussi une sorte de réhabilitation de ces deux fils de pauvre, de ces deux fervents humanistes dont la notoriété et les œuvres dépassent largement les frontières du monde francophone.

*Le Premier Homme* et le diptyque féraounien ont attiré notre attention par le fait que chacun de deux auteurs y rapporte à sa manière, les us et coutumes de sa communauté d'appartenance pour livrer une vision à la fois globale et locale, occidentale et algérienne et introduire entre les deux une douce moquerie, un espoir sobre, un regard rigoureusement humain.

À travers la lecture de trois romans de notre corpus, le questionnement portera sur les rapports entre le texte narratif et l'idéologie et la réflexion sera centrée sur les modes de l'inscription du social sous ses différentes formes (mimétique, ironique, parodique, allégorique, fantasmatique). La présente thèse se propose d'interroger les marques de la socialité dans ces trois univers diégétiques. C'est pourquoi nous avons choisi d'adopter, parmi l'éventail des théories de lectures que propose la critique aujourd'hui, une approche méthodologique qui semble particulièrement correspondre à notre objet tel que nous l'appréhendons, c'est-à-dire une approche capable de livrer le poids social et idéologique des œuvres dans le passage progressif du texte artistique à la société « réécrite » à partir de ces textes, voire au contexte social de production. Il s'agit de la sociocritique, l'approche critique qui conçoit le texte littéraire comme une production de l'imaginaire socialisé que l'auteur essaye de mettre au clair en faisant référence à certains faits auxquels il est sensible.



## Introduction générale

---

L'hypothèse générale qui guidera notre lecture comparative est que ces trois romans reproduisent volontairement l'idéologie de leurs auteurs respectifs, une idéologie de deux figures de la société algérienne d'avant l'indépendance. L'une appartenant à la société dite des colons et l'autre à celle des autochtones. Notre analyse tente d'explicitier les principaux éléments de la mise en texte et de tirer de là des conclusions provisoires sur l'ensemble de la poétique de deux auteurs et sur la façon dont elle se relie au discours environnant. Hiérarchisant des éléments théoriques empruntés à la théorie du discours social, aux méthodes d'analyse interne du récit (sémiologie, rhétorique, poétique), cette lecture vise à rendre compte de l'intervention du texte au sein du discours social dont il émerge et est partie prenante. Tel est le véritable enjeu du projet sociocritique ; la discipline qui est née d'un double antagonisme à l'égard de deux écoles historiquement rivales, à savoir l'école immanentiste et l'école positiviste. Elle assigne, dans sa quête de l'inscription du social dans le texte, une mission bien précise à la littérature, à savoir l'appréhension du substrat idéologique de l'œuvre littéraire, parce que pour elle, l'idéologique est le noyau qui structure l'écriture de la socialité.

Notre thèse s'appuie donc sur la théorie sociocritique appliquée aux trois œuvres littéraires écrites par deux écrivains amis, un indigène et un pied-noir et dont le lien d'amitié est né après une lettre envoyée par Feraoun pour exprimer son regret face à l'omission volontaire des indigènes à la suite de la publication de *La Peste*.

*« J'ai lu La Peste et j'ai eu l'impression que d'avoir compris votre livre comme je n'en avait jamais compris d'autres. J'avais regretté que parmi tous ces personnages, il n'y eût aucun indigène et qu'Oran ne fut pour vous qu'une banale préfecture française. Oh ! Ce n'est pas un reproche, j'ai pensé simplement que, s'il n'y avait pas ce fossé entre nous, vous nous auriez mieux connus, vous vous seriez capable de parler de nous avec la même générosité dont bénéficie tous les autres. Je regrette toujours, de tout mon cœur, que vous ne nous connaissiez*

## Introduction générale

---

*pas suffisamment et que nous n'ayons personne pour nous comprendre, nous faire comprendre et nous aider à connaître nous-même »<sup>1</sup>*

Camus ne tarde pas à répondre à l'étonnante lettre de son futur ami en lui montrant qu'il n'est pas indifférent à son argument.

*« Ne croyez pas que si je n'ai pas parlé des arabes d'ORAN c'est que je me sente séparer d'eux... il aurait donc fallu écrire un autre livre que celui que je voulais faire. »<sup>2</sup>*

On peut lire dans la réponse de Camus un encouragement aux dernières lignes de la lettre de son expéditeur qui disait son intention d'écrire et de parler de ses compatriotes et de tenter à son tour de rapporter les us et les coutumes d'une population typiquement algérienne, la vie mouvementée et la lutte âpre que mènent ces hommes humbles enracinés dans une unité sociale et géographique. Ce faisant, il s'identifie par l'emploi des pronoms « on » et « nous » à la communauté kabyle pour s'adresser particulièrement à un narrataire étranger à qui il s'efforce, tout au long de son œuvre, de révéler l'identité de l'homme kabyle à travers sa culture, sa langue et son pays. Ceci laisse entendre que le narrataire étranger, ce seront les lecteurs français parmi lesquels se trouvent ses collègues et ses amis écrivains à l'instar d'Emmanuel Roblès et d'Albert Camus avec lesquels l'auteur entretenait d'étroites relations littéraires et amicales. Son œuvre s'inscrit donc dans le cadre du dialogue littéraire et intertextuel, et vient surtout comme une réponse ou une réaction due à *La Peste* de Camus et à un degré moindre au roman *Les Hauteurs de la ville* de Roblès. Feraoun a avoué dans la lettre qu'il a envoyée à Roblès le 06 avril 1959, l'influence de ces deux romans sur sa production littéraire.

*« Je n'ai jamais cru possible de faire véritablement entrer dans un roman un vrai bonhomme kabyle avant d'avoir connu le docteur Rieux et le jeune Smail. Tu vois ce que*

---

<sup>1</sup> Mouloud FERAOUN, *Lettres à ses amis, op.cit.*, pp 203-204

<sup>2</sup> Camus cité par Guy BASSET, « Mouloud Feraoun / Albert Camus : l'espoir déchirant dans un point de fuite impossible », in *L'IvrEscQ* n° 16, disponible sur <http://www.livrescq.com/livrescq/mouloud-feraoun-albert-camus-lespoir-dechirant-dans-un-point-de-fuite-impossible/> consulté le 15/03/2012

## Introduction générale

---

*je veux dire. Vous les premiers vous nous avez dit : voilà ce que nous sommes. Alors nous, nous avons vous répondu : voilà ce que nous sommes de notre côté. Ainsi a commencé entre vous et nous le dialogue. »*<sup>3</sup>

L'établissement de ce que Feraoun appelle « dialogue » souligne sans doute l'envie ou peut être la nécessité d'établir un échange à travers le discours romanesque avec une intention à peine dissimulée d'agir sur le destinataire de ce discours. Nous essayons à travers notre travail de recherche de mettre l'accent sur la spécificité de ce « dialogue » en nous s'interrogeant sur la façon selon laquelle nos deux auteurs procèdent dans la création de discours pour exprimer, traduire et faire entendre leurs voix. Nous partons de l'idée que chacun d'eux adopte un style et des stratégies d'écriture pour produire des discours dictés, à la fois, par les convictions idéologiques et par les codes culturels de deux communautés respectives à un moment de leur histoire.

Il faut reconnaître que les modèles littéraires de Camus sont bien loin de ceux de Feraoun avec qui, dit-on, il partage certains traits de personnalité comme la sincérité et l'antagonisme à toute forme de violence. C'est pourquoi, l'analyse que nous allons mener ne sera pas seulement une analyse littéraire des œuvres où seraient comparés procédés romanesques et techniques d'écriture, mais il s'agira de profiter de la singularité romanesque et thématique du dernier Camus pour confronter la pesanteur sociale et le choix idéologique véhiculés par les trois œuvres de notre corpus.

Il va sans dire que les premiers romans de Camus qui ont nettement contribué à son succès populaire, n'ont pas suscité la fierté de leur auteur puisque le souci moralisateur prône sur l'aspect esthétique. En effet *L'Étranger* et *La Peste* reproduisent les principes philosophiques développés dans *Le mythe de Sisyphe* et *L'Homme révolté* : « l'acceptation de l'absurde par la révolte mesurée mènera

---

<sup>3</sup> Mouloud FERAOUN, *Lettres à ses amis*, Seuil, Paris, 1969, p. 154

## Introduction générale

---

*l'homme solidaire au bonheur* »<sup>4</sup>. Ces deux textes courts ressemblent en quelque manière plus à la forme du conte voltairien<sup>5</sup> qu'à celle de roman. Les personnages sont esquissés selon une perspective extérieure, c'est-à-dire qu'ils sont « *dépourvus de personnalité épaisse, mais revêtus d'un simple habit symbolique au service du message à véhiculer* »<sup>6</sup>. Par ces techniques qui décrivent les personnages de l'extérieur et en font des marionnettes au service d'une idée ou d'un principe idéologique ( qu'il dit avoir empruntées à la littérature américaine de son époque), il semble donc évident de considérer Camus comme un conteur mettant la littérature au service de sa morale, plutôt que comme un romancier dont le souci majeur n'est pas d'exposer des idées ou même d'analyser des caractères, mais de présenter un événement interhumain, de le faire mûrir et éclater sans commentaire philosophique. L'œuvre camusienne sur lequel nous travaillons se démarque des autres œuvres de l'auteur par sa singularité qui se manifeste par sa nature, à la fois romanesque et autobiographique, et surtout par le sujet du roman, qui est l'auteur lui-même et les membres de sa famille. *Le Premier Homme* recoupe la vie et l'histoire de la famille de son auteur à plusieurs endroits : sa naissance à Mondovi, près de Bône en 1913, la mort de son père, Lucien, à la bataille de la Marne lors de la première Guerre mondiale, sa propre enfance passée dans le quartier algérois de Belcourt, et la vie modeste de sa famille. Les portraits de Catherine Cormery, la mère du principal protagoniste du roman, de sa grand-mère, de ses deux oncles et de son frère Henri concordent respectivement avec ceux de Catherine Camus, la mère de l'écrivain, de Catherine Sintès sa grand-mère maternelle, de ses oncles Etienne et Joseph et de son frère aîné Henri. L'image du personnage de l'instituteur reflète avec réalisme celle de Monsieur Louis Germain,

---

<sup>4</sup> Céline HUYGHEBAERT, « Morale et esthétique chez Camus », in Jean-François PAYETTE, Lawrence OLIVIER, (dir), *Albert Camus : Nouveau regard sur sa vie et son œuvre*, Québec, Presse de l'université de Québec, 2007, p. 62

<sup>5</sup> Voltaire invente au XVIIIème siècle un genre qui tient à la fois du conte et de l'essai, appelé le conte philosophique. Tout en racontant une histoire merveilleuse, Voltaire fait passer un message philosophique généralement pour critiquer le pouvoir en place ou dénoncer les travers de son temps.

<sup>6</sup> *Ibid.*

## Introduction générale

---

celui qui a eu comme élève le jeune Camus et envers lequel il a toujours éprouvé une vive admiration et une reconnaissance infinie.

Le retour aux sources de *Le Premier Homme* n'est pas seulement de revenir sur les racines du principal protagoniste, sur sa famille et son enfance en Algérie, mais c'est surtout un retour aux sources de l'écriture. En effet, Camus laisse de côté l'ironie de ses écrits philosophiques et la tentation de se séparer du monde et d'autrui, pour rejoindre le lyrisme et la consonance de ses premiers écrits. Le style revient donc à ses sources, c'est-à-dire au lyrisme qui se révèle à travers la description vivante des paysages et à l'harmonie entre l'homme et le monde. Mais ce retour nostalgique vers les écrits antérieurs s'accompagne également d'une progression vers une nouvelle écriture où la mémoire et le désir de se libérer et de se retrouver renversent les digues et les barrières que Camus élevait pour contrôler son style dans les premiers écrits. *Le Premier Homme* semble atteindre enfin l'objectif dont Camus rêvait dans la préface de *L'Envers et l'Endroit* :

« Oui, rien n'empêche de rêver, à l'heure même de l'exil, puisque du moins je sais cela, de science certaine, qu'une œuvre d'homme n'est rien d'autre que ce long cheminement pour retrouver par les détours de l'art les deux ou trois images simples et grandes sur lesquelles le cœur, une première fois, s'est ouvert. »<sup>7</sup>

Par les détours de l'art, Camus parvient, après un long cheminement qui l'a conduit de *Noces* à *l'Exil et le Royaume*, à retrouver enfin dans son roman posthume l'osmose de l'homme et du monde à travers ces images simples, mais originales, fortes et indélébiles à savoir celles de la mère, de l'Algérie, du soleil et de la misère. Camus entendait nuancer, à travers son dernier roman, l'image toute faite que beaucoup de métropolitains se faisaient d'une Algérie « peuplée d'un million de colons à cravache et à cigare, montés sur Cadillac »<sup>8</sup>. Les Français d'Algérie, à l'instar de la famille du principal protagoniste, ce sont d'abord des pauvres, Jacques Cormery constate lors de sa recherche au sujet de son origine, que les siens

---

<sup>7</sup> Albert, CAMUS, *L'Envers et l'Endroit*, Paris, Gallimard, 1958

<sup>8</sup> Albert, CAMUS, *Essais*, Paris, Gallimard, 1965, p. 973

## Introduction générale

---

ne sont pas des établis, mais des nomades et que lui aussi « *émigrant, enfant d'émigrants* »<sup>9</sup> est né au moment d'un déplacement.

Nous nous sommes proposé d'approcher les œuvres de notre corpus d'étude dans la perspective sociocritique de Claude Duchet, c'est-à-dire d'analyser les structures de la société qui se dégagent de ces œuvres littéraires et d'y étudier la métamorphose des discours sociaux en faits littéraires. Nous partons de l'idée que toute œuvre littéraire s'enracine dans un milieu culturel, qu'elle est partiellement structurée par les représentations collectives caractéristiques d'un groupe social, ou plus largement encore une époque. Pour mieux cerner cette analyse, il est nécessaire dans une première partie théorique de répondre préalablement à des questions compromettantes : que faudrait-il comprendre par analyse sociocritique ? Par quoi une telle analyse se différencie-t-elle d'une autre ? Et surtout, quels sont les outils indispensables à l'analyse sociocritique d'une œuvre littéraire ?

Il faut rappeler que la sociocritique, telle que Duchet la conçoit, est une discipline ayant comme objet d'étude prioritaire le texte littéraire. Mais sa finalité est différente de celle de la critique formelle. En effet l'intention et la stratégie de la sociocritique sont de restituer au texte des formalistes sa teneur sociale. La sociocritique s'intéresse aux conditions de la production littéraire comme aux conditions de lecture ou de lisibilité, qui relèvent d'autres enquêtes, mais pour repérer dans les œuvres mêmes l'inscription de ces conditions, indissociables de la mise en texte. Effectuer une lecture sociocritique selon la conception de Duchet revient, en quelque sorte, à ouvrir l'œuvre du dedans, à reconnaître ou à produire un espace conflictuel où le projet créateur se heurte à des résistances d'ordre socioculturel ou institutionnel.

---

<sup>9</sup> Albert, CAMUS, *Le Premier Homme*, Saint-Amand, Folio, 2000, p. 76

## Introduction générale

---

En vue de mieux comprendre la réalité des problèmes véhiculés dans les trois récits que les deux auteurs ont voulu communiquer à un public large, non spécifiquement maghrébin, nous allons nous poser les questions suivantes :

- 1- Quelles sont les différentes structures qui régissent la société de trois romans ?
- 2- Quels sont les principaux discours sociaux transposés en faits littéraires ?
- 3- Quels sont les discours sociaux qui font l'objet d'une configuration sociogrammatique ?

Pour mieux cerner notre analyse, nous avons réparti notre travail de recherche en trois grandes parties. Dans le cadre de la première partie intitulée « Préliminaires théoriques », nous avons jugé utile d'exposer des préliminaires théoriques pour mettre la lumière sur les diverses approches et méthodes de la critique littéraire ayant mis l'accent sur le rapport entre le littéraire et le social. En effet, la sociocritique s'inscrit au cœur de nombreuses théories hétéroclites ayant comme centre d'intérêt l'étude des médiations entre le texte littéraire et le contexte social. Nous consacrerons le premier chapitre intitulé « Du portrait beuvien à l'autonomie relative » à l'étude de trois théories à partir desquelles la sociocritique a plus ou moins construit sa propre histoire théorique à savoir l'histoire littéraire, le new criticism et la résurrection de l'auteur.

Dans le deuxième chapitre intitulé « La sociocritique à la croisée des disciplines », nous aborderons les rapports qu'entretient la sociocritique avec les disciplines connexes telles que la linguistique, l'analyse du discours, la stylistique. Ce chapitre comprendra trois sous-titres à travers lesquels nous développerons les rapports de la sociocritique avec chacun de ces disciplines à savoir la linguistique, l'analyse du discours et la stylistique.

Nous avons choisi « La sociocritique : une discipline pluridirectionnelle » comme titre au troisième chapitre de la première partie puisque le mot sociocritique s'appréhende mieux au pluriel car il ne s'agit pas d'une seule approche sociocritique, mais d'une multitude d'approches qui partagent certes des points en commun, mais divergent surtout sur les perspectives d'investigation. Le présent

## Introduction générale

---

chapitre sera donc consacré à la présentation de principales approches sociocritiques surtout celle de Claude Duchet, de Edmond Cros et de Régine Robin et Marc Angenot.

La deuxième partie s'intitule « Les sociétés textuelles » ; elle comprendra deux chapitres. Dans le premier, intitulé « Auteurs et textes », nous essayerons dans un premier temps de faire la présentation de deux auteurs en donnant quelques traits biographiques ainsi que l'inventaire de leurs principales œuvres littéraires. Nous ferons par la suite une brève synthèse de chacun de trois romans pour fournir un aperçu général sur la thématique développée dans chacun d'eux. Dans le troisième volet de ce chapitre, nous nous focaliserons d'abord sur l'étude de l'appareil titulaire de trois textes en partant de l'idée que le titre est le détenteur de la principale clé permettant au lecteur d'aborder l'univers romanesque en l'invitant à souligner son continu. À travers la présente étude nous tenterons d'étudier la stratégie mise en place par les titres afin de reproduire indirectement ce que les textes véhiculent en nous basant essentiellement sur le caractère syntaxique, sémantique et surtout symbolique de chacun des trois titres. Nous proposerons en fin de ce chapitre de faire une brève analyse structurale des trois récits pour pouvoir en faire les schémas narratifs afin de distinguer les différentes séquences de chaque intrigue romanesque.

Le deuxième chapitre de la deuxième partie s'intitule « Les structures de la société du roman », il portera sur l'analyse des structures sociales, politiques et économiques qui constituent les fondements, les bases de la société des trois textes et qui en assurent la cohésion, la marche et la pérennité. Pour ce faire, nous essayerons d'interroger les trois récits en profondeur afin d'en dégager la socialité à travers la mise en lumière de principales structures sociales, économiques, politiques présentes dans les trois récits que les auteurs ont textualisées pour entrer en dialogue avec leur époque soit par la reproduction, soit par la connotation et la figuration de la réalité sociale de leurs sociétés respectives, et pour faire émerger leurs motivations idéologiques profondes.



## Introduction générale

---

La troisième partie de notre travail de recherche s'intitule « Les références sociales », elle comprendra, à son tour, deux chapitres. Le premier intitulé « Les discours sociaux », sera consacré à une étude comparative des discours sociaux les plus significatifs et les plus récurrents qui parcourent les trois œuvres romanesques sans toutefois omettre de mentionner les différents faits portés explicitement ou implicitement à la connaissance du lecteur afin d'en dégager le sens.

Le deuxième chapitre intitulé « Les configurations sociogrammatiques », adoptera, d'abord, une analyse des différents discours sociaux qui font l'objet d'une configuration sociogrammatique, c'est-à-dire ceux qui sont les fondements de base de la constitution d'un sociogramme. Nous allons, ensuite, essayer de confronter les trois espaces textuels en étudiant la plasticité de quelques sociogrammes afin de justifier la transformation, le changement d'intensité ou la dispersion des configurations sociogrammatiques en question. Dans le deuxième volet de ce chapitre, nous avons jugé opportun de nous interroger sur le genre des romans de notre corpus et de souligner quelques traits de la poétique de ces trois univers romanesques. Ladite analyse nous permettra également de révéler quelques aspects de la littérarité de ces œuvres dont la dimension poétique vient s'ajouter à l'enjeu du déploiement du social pour donner naissance à des écrits littéraires d'une extrême originalité.

# **La PREMIÈRE PARTIE**

## **LA PREMIERE PARTIE**

Préliminaires théoriques

### **Premier chapitre**

Du portrait beuvien à l'autonomie relative

### **Deuxième chapitre**

La sociocritique à la croisée des disciplines

### **Deuxième chapitre**

La sociocritique : une discipline pluridirectionnelle

## Introduction

« Pour une étude comparative de la socialité dans *Le Premier Homme* d'Albert Camus et dans *La Terre et le sang* et *Les Chemins qui montent* de Mouloud Feraoun », tel est l'intitulé de mon travail de recherche.

Une étude comparative de ces trois œuvres sera menée à la lumière de l'approche sociocritique de Claude Duchet et de ses confrères. Au travers de cette méthode d'approche des textes littéraires, j'envisage de pousser la réflexion sur la problématique de la critique sociale, et de porter un regard sur la manière dont les œuvres témoignent de ce qui se passe dans la société. Cette approche met en évidence les rapports entre le littéraire et le social, des rapports qui sont par ailleurs traités à travers une dichotomie du réel et du fictionnel.

Pour mieux cerner l'analyse, ce travail de recherche sera réparti en trois grandes parties dont chacune est composée selon sa thématique de deux ou de trois chapitres. Dans le cadre de la première partie intitulée « Préliminaires théoriques », nous avons jugé utile d'exposer des préliminaires théoriques pour mettre la lumière sur les diverses approches et méthodes de la critique littéraire ayant mis l'accent sur le rapport entre le littéraire et le social. En effet, la sociocritique s'inscrit au cœur de nombreuses théories diverses ayant comme centre d'intérêt l'étude des médiations entre le texte littéraire et le contexte social. Cette partie sera divisée en trois chapitres. Le premier chapitre intitulé « Du portrait beuvien à l'autonomie relative » sera consacré à l'étude de trois théories à partir desquelles la sociocritique a plus ou moins construit sa propre histoire théorique à savoir l'histoire littéraire, le new criticism et la résurrection de l'auteur. Dans le deuxième chapitre intitulé « La sociocritique à la croisée des disciplines », nous aborderons les rapports qu'entretient la sociocritique avec les disciplines connexes telles que la linguistique, l'analyse du discours, la stylistique. Le troisième chapitre intitulé « La sociocritique : une discipline pluridirectionnelle »,

sera consacré à la présentation de principales approches sociocritiques qui ont beaucoup marqué la critique littéraire contemporaine, surtout celle de Claude Duchet, de Edmond Cros et de Régine Robin et Marc Angenot.

## **Premier chapitre : Du portrait beuvien à l'autonomie relative**

### **1. Introduction**

Nous consacrerons le premier chapitre que nous avons décidé d'intituler « Du portrait beuvien à l'autonomie relative » à l'étude des théories critiques à partir desquelles la sociocritique a plus ou moins construit sa propre histoire théorique. Nous essaierons à travers le présent chapitre de mettre la lumière sur le point le plus controversé dans les études littéraires à savoir la place qui revient à l'auteur, c'est-à-dire la responsabilité de ce dernier sur le sens et la signification de son œuvre. Nous tâcherons tout au long de ce chapitre de renvoyer dos à dos les deux principales tendances antagonistes à savoir l'école immanentiste et l'école positiviste pour arriver enfin à cerner le véritable enjeu du projet sociocritique, la discipline qui est née d'un double antagonisme à l'égard de ces deux écoles historiquement rivales.

Ce premier chapitre comprendra trois principaux sous-titres à savoir l'histoire littéraire ou la critique historique, le new criticism et la résurrection de l'auteur.

### 2. La critique historique

Au cours du XVII<sup>ème</sup> siècle, en France, la critique littéraire se détache de la grammaire et de la rhétorique. Liée au scepticisme, au refus de l'autorité et des règles, la critique au sens moderne, apparaît avec l'esprit historique, en réaction contre une théorie rationnelle de la littérature postulant des canons éternels et universels du jugement esthétique. A la fin du XVII<sup>ème</sup> siècle, la critique se présente comme une médiation entre la subjectivité du jugement esthétique et l'objectivité du sens commun, et elle est par définition historique. La critique historique, ou *histoire littéraire* s'oppose alors à la tradition absolutiste et prescriptive classique, jugeant toute œuvre par rapport à des normes intemporelles.

De point de vue diachronique, la critique historique se définit comme « *l'école de pensée située entre l'âge de la rhétorique et la Nouvelle critique* »<sup>10</sup>. Cette méthode critique continue encore d'être la base des enseignements et des travaux de recherches littéraires. Ses débuts sont beaucoup plus difficiles à définir par une date. En effet, si son principal législateur est Gustave Lanson, dont *L'Histoire de la littérature française* paraît en 1894, l'année même de parution du numéro inaugural de *La Revue d'histoire littéraire de France*, l'idée de rompre avec l'approche immanentiste des œuvres pour les étudier à travers le prisme de l'histoire se fait très timidement durant tout le XVIII<sup>ème</sup> siècle, et s'accroît progressivement dans la première moitié du XIX<sup>ème</sup> siècle.

Pour avoir une meilleure perception des méthodes et des disciplines proprement historiques, il est bien utile de donner une rétrospective sur les principaux penseurs de cette école qui s'est développée sur une période de deux siècles environ.

---

<sup>10</sup>Luc FRAISSE, « La Critique historique » in Daniel BERGEZ (dir.), *Méthodes critiques pour l'analyse littéraire*, Liège, Nathan, 2002, p. 5

### 2.1. Sainte-Beuve et le portrait littéraire

Charles-Augustin Sainte-Beuve (1804-1869) ne se rattache à aucune école ; mais son influence fut remarquable surtout entre 1840 et 1956 grâce à sa précieuse contribution au développement des méthodes de l'histoire littéraire. Chez ce contemporain et ami d'Hugo et de Flaubert, la question cruciale de l'individualité littéraire cristallise celle des liens complexes entre l'œuvre et l'auteur. En effet, il se montre inventif à cet égard car l'histoire littéraire naissante se préoccupait de politique, de civilisation, de mœurs, mais peu des rapports que l'œuvre d'art entretient avec les tempéraments personnels ou les manières d'être soi. Il se place alors essentiellement en présence de l'écrivain : son objectif est par conséquent de comprendre et d'expliquer. Ce faisant, il déplace la polémique des rapports entre l'évolution historique et la création littéraire, en la réduisant à l'échelle du sujet créateur pour être subordonnée à la connaissance de sa vie et de sa personnalité individuelle. Voici comment il décrit lui-même, dans un article de 1831 sur Diderot, sa méthode afin de pénétrer dans l'intimité de l'écrivain pour mieux en tracer le portrait :

*« On s'enferme pendant une quinzaine de jours avec les écrits d'un mort célèbre, poète ou philosophe ; on l'étudie, on le retrouve, on l'interroge à loisir ; on le fait poser devant soi ; c'est presque comme si l'on passait quinze jours à la campagne à faire le portrait ou le buste de Byron, de Scott, de Goethe. Seulement on est plus à l'aise avec son modèle, et le tête à tête, en même temps qu'il exige un peu plus d'attention, comporte beaucoup de familiarité. Chaque trait s'ajoute à son tour et prend place de lui-même dans cette physionomie qu'on essaie de reproduire [...]. On sent naître, on voit venir la ressemblance et le jour, le moment où l'on a saisi le tic familial, le sourire révélateur, la gerçure indéfinissable, la ride intime et douloureuse qui se cache sous les cheveux déjà clairsemés, à ce moment l'analyse disparaît dans la création, le portrait parle et vit, on a trouvé l'homme. »<sup>11</sup>.*

---

<sup>11</sup> Luc FRAISSE, « La Critique historique » *op.cit.*, p13



## Chapitre 1 : Du portrait beuvien à l'autonomie relative

---

Loin de vouloir expliquer les œuvres littéraires à partir de ce que l'on connaît du « moi » social de l'écrivain, Sainte-Beuve, tout au contraire, s'efforce d'appréhender la véritable personnalité de celui-ci en dehors de toute pose. Il rêve de dépouiller l'auteur de tous les masques, de tous les personnages qu'il lui est arrivé de jouer pour mieux le saisir comme sujet créateur. C'est ce qui explique l'importance accordée par Sainte-Beuve aux correspondances, aux anecdotes révélatrices, à tous les détails du caractère, des mœurs, de la biographie des grands écrivains. Le passage suivant extrait d'une de ses études en 1862 au titre significatif « Chateaubriand jugé par un ami en 1803 », illustre parfaitement sa conception du rapport entre l'œuvre littérature et son créateur : « *La littérature, la production littéraire, n'est pour moi distincte ou du moins séparable du reste de l'homme et de l'organisation : je puis goûter une œuvre, mais il m'est difficile de la juger indépendamment de l'homme même ; et je dirais volontiers : tel arbre, tel fruit.* »<sup>12</sup>.

L'entreprise biographique beuvienne a par conséquent deux enjeux. D'une part, elle isole, dans les données biographiques, des détails révélateurs, des symptômes ou des indices. Elle cherche, d'autre part, à comprendre comment un grand écrivain impose un univers qui lui est propre. Dans ce but, il convient de repérer, d'analyser des traits de style, puisqu'ils sont révélateurs d'une attitude existentielle. Il n'y a donc pas d'opposition entre la quête des anecdotes révélatrices, et l'étude interne de l'œuvre : elles convergent vers le même but, pénétrer dans les resserres secrètes de la création.

---

<sup>12</sup> N. TOURSEL, J. VASSEVIÈRE, *Littérature : textes théoriques et critiques*, Tours, Nathan, 2003, p.66

### 2.2. Taine : l'œuvre comme document

Hippolyte Taine (1828-1893) est considéré comme étant le père fondateur de la critique littéraire moderne. Il est également l'un des penseurs les plus importants et une des figures phares de l'Université Française de la deuxième moitié du XIX<sup>ème</sup> siècle. Son influence incessante restera prédominante durant près d'un siècle, c'est-à-dire jusqu'à la genèse de la nouvelle critique. Il avait récusé la critique biographique selon laquelle Sainte-Beuve cherchait à élaborer un portrait, à peindre un individu. Pour lui, il est certes beau de « faire voir un personnage », mais il importe le mieux de « le faire comprendre » en s'attachant à analyser les « forces génératrices » qui font naître toute une série d'événements.

Taine a classé les dites forces dans l'avant-propos de *L'Histoire de la littérature anglaise* en trois rubriques célèbres : la race, le milieu et le moment. Ce positivisme le porte alors à considérer l'œuvre d'art comme le produit de cette triple pression qui impose à l'individu créateur certaines façons générales de penser et de sentir. Étudier un grand écrivain, affirme-t-il, c'est chercher de quelle façon ses œuvres expriment et enregistrent ces trois forces.

Par son système triptyque, Taine place la critique à l'intersection du travail de l'historien, de l'histoire de la civilisation et de l'art et aussi de la psychophysiologie pour expliquer les mécanismes primordiaux de la création artistique. Il assigne pour tâche à la critique de construire une philosophie générale dépassant le domaine de l'art et de la littérature, dans la mesure où, comme l'explique l'introduction de sa *Philosophie de l'art*<sup>13</sup>, « une œuvre d'art n'est pas isolée », si bien qu'il faut « rechercher l'ensemble dont elle dépend et qui l'explique », à savoir d'abord les autres œuvres du même artiste, puis le mouvement artistique auquel il se rattache, enfin le goût commun à toute une génération : « *Pour*

---

<sup>13</sup> Hippolyte TAINÉ, *Philosophie de l'art*, Paris, Fayard, 1865

*comprendre une œuvre d'art, un artiste, un groupe d'artistes, il faut se représenter avec exactitude l'état générale de l'esprit et des mœurs du temps auquel ils appartenaient. Là se trouve l'explication dernière ; là réside la cause primitive qui détermine le reste. »<sup>14</sup>*

### 2.3. Brunetière et l'évolution des genres

À l'encontre de ses prédécesseurs Sainte-Beuve et Taine qui expliquaient la littérature par l'homme puis par les trois facteurs déterminant (la race, le temps, le moment), Ferdinand Brunetière (1849-1906), cherche à « *l'expliquer par la littérature elle-même, c'est-à-dire par le genre* »<sup>15</sup>. Disciple de Darwin, il applique systématiquement la théorie de l'évolution à l'interprétation générale de la littérature, au sein de laquelle « *l'accent est mis sur le mouvement, sur le changement, suivant un modèle anthropomorphique* »<sup>16</sup> : l'évolution des genres est semblable à la vie des espèces vivantes, connaissant chacun leurs développements, leurs sommets, leurs affaiblissements et leurs métamorphoses.

L'adoption de la méthode scientifique permettait à Brunetière de combattre l'individualisme, qui le considère toujours un danger à la fois social et intellectuel. Il faut bien, pourtant, quant il s'agit d'œuvres personnelles, mentionner les personnes ; mais cela ne viendra qu'en second lieu. L'histoire littéraire ne sera aucunement une adjonction de portraits ou de biographies ; c'est de la poésie qu'il s'agira ou de l'histoire, et non des poètes ou des historiens. L'histoire littéraire, selon lui, aura donc comme tâche de s'attarder sur les créations littéraires sans attribuer aux auteurs une importance particulière pour montrer, à titre d'exemple, « *comment elles s'engendrent par nécessité naturelle ; comment de l'espace poésie naissent les variétés sonnet et madrigal ; ou comment sous l'influence du*

---

<sup>14</sup> Luc FRAISSE, *op.cit.* p.16

<sup>15</sup> Antoine COMPAGNON, « Genre, création, évolution » in <http://www.fabula.org/compagnon/genre12.php>, consulté le 03/03/2013

<sup>16</sup> *Ibid.*

## Chapitre 1 : Du portrait beuvien à l'autonomie relative

---

*milieu, la variété lyrique se transforme, sans perdre ses caractères essentiels, en éloquence, et beaucoup d'autres métamorphoses. »<sup>17</sup>*

La théorie de l'évolution des genres, apport de Brunetière au déterminisme de Taine, constitue le second socle de la critique positiviste dans la mesure où il introduit le genre, ou le « modèle », parmi les causes de l'œuvre. Selon lui, les œuvres faites déterminent les œuvres à faire : elles les sont nécessairement conçues comme modèles à suivre, ou à s'en méfier. Cette conception est tributaire de trois principes méthodologiques qui fondent, selon lui, l'objectivité critique : le jugement, la classification, l'explication. L'extrait suivant de son article « Critique » publié par la *Grande encyclopédie* de Berthelot, soulève la délicate question des rapports entre la critique et les sciences qu'elle prend pour modèle :

*« Personne peut-être n'a mieux parlé des classifications qu'Auguste Comte, en son Cours de philosophie positive [...]. Or, des espèces, des genres, des familles, le langage même ne fait-il pas foi qu'il en a ? Confondons-nous ensemble le lyrique et le dramatique ? [...]. Après avoir expliquées, il faut classer les œuvres, et selon ce que l'on a reconnu entre elles d'analogie ou de dissemblable, d'inférieur ou de supérieur, les ordonner dans une classification qui soit l'image ou l'abrégé de l'histoire et de l'expérience mêmes. »<sup>18</sup>*

Une autre réorganisation originale imprimée par Brunetière à l'histoire littéraire est de considérer que la dépendance de la littérature à l'état social et politique est en fait « une dépendance étroite, mais non absolue ». En effet, la principale influence qui fait évoluer la littérature est « celle des œuvres sur les œuvres » c'est dire que la créativité littéraire avance sous l'influence ou par le rejet ou par les deux à la fois des productions antérieures. Cela nous pousse à dire que

---

<sup>17</sup> « Ferdinand Brunetière (1849-1906) » in

<http://www.remydegourmont.org/vupar/rub2/brunetiere/notice.htm> consulté le 07/03/2013

<sup>18</sup> Jérôme ROGER, *La Critique littéraire*, Paris Nathan, coll. 128, 2004, p.32

le souci d'imitation et celui d'innovation constituent la cause fondamentale de la perpétuité et de la transformation des procédés, le fondement des écoles et l'imposition des traditions.

### 2.4. Lanson : l'historien de la littérature

En 1895, Gustave Lanson (1857-1934) publia une *Histoire de la littérature française*, destinée à pallier la suppression de la rhétorique. Ce fervent fer de lance contre la rhétorique lança ce mot d'ordre dans un chapitre de *L'Université et la société moderne*, paru en 1902, sous le titre de « Contre la rhétorique et les mauvaises humanités » : « *Point de rhétorique surtout ni de dogmatique : n'offrant pas comme modèles absolus les chefs-d'œuvre que seules les relations au temps et au milieu éclaircissent : n'endoctrinons pas nos auditeurs comme s'ils devaient refaire ou copier ce qu'ils ont seulement besoin d'aimer* »<sup>19</sup>. Cette mise à mort programmée dès 1880, fut accomplie suite à la réforme de 1902. La composition française se substitua au discours, tandis que l'explication de textes s'introduisait dans les anciennes classes de rhétorique. Ce brillant théoricien de l'histoire littéraire semble définitivement modifier les méthodes de l'histoire littéraire que tous ses prédécesseurs ont mises au point par tâtonnement successifs.

Pour Lanson et ses successeurs, lire la littérature peut constituer un métier. Par-là la critique se détache de la simple curiosité livrée à elle-même et devient impartiale, ce qui s'oppose à la critique de l'ancien temps qui prenait la forme du libelle ou de l'apologie. Désormais, elle reposera essentiellement sur l'érudition. L'historien de la littérature n'est, en fait, ni un critique littéraire, qui évalue ou juge les œuvres, ni un théoricien de la littérature, mais un savant qui a pour tâche d'éclairer l'apparition des œuvres et d'en détailler les facettes et les prolongements jusqu'à nous. L'historien de la littérature œuvre essentiellement donc à resituer

---

<sup>19</sup> Henri PEYRE, *Essai de méthode de critique et d'histoire littéraire*, Paris, Hachette, 1965, p.59

## Chapitre 1 : Du portrait beuvien à l'autonomie relative

---

l'écrivain dans le temps et c'est par là qu'il atteint une certaine objectivité dans son approche de la littérature. Il considère en effet, dès le départ, l'œuvre qu'il analyse comme extérieure à lui, étalée devant lui, et sollicitant des explications qu'il ne trouvera pas en lui seul. Le passage ci-dessous met le point sur les principes de sa nouvelle démarche critique tout en marquant sa mise en garde vis à vis de l'histoire littéraire:

*« La tâche propre et principale de l'histoire littéraire est de point juger les œuvres par rapport à nous, selon notre idéal et nos goûts, d'y découvrir ce que leur auteur a voulu y mettre, ce que leur premier public y a trouvé, la façon réelle dont elles ont vécu, agi, dans les intelligences et les âmes des générations successives. Ce travail de séparation de l'actuel et du passé, du subjectif et de l'historique suffit à l'activité des historiens littéraires. Il comporte, outre l'analyse de la lecture interne des œuvres, l'emploi de toutes sortes de documents et de faits par lesquels s'éclairent la personnalité véritable et le rôle historique d'un livre, et qui ont pour effet de le détacher de nous, de le retirer de votre vie intérieure où la simple lecture l'a souvent mêlé [...]. Toute la différence qu'il ya ici entre la critique subjective et l'histoire littéraire, c'est que par la critique je dégage le rapport de l'œuvre aux divers publics devant lesquels elle a passé »<sup>20</sup>*

Dans cette logique, comprendre une œuvre, c'est non seulement le replacer dans un contexte, mais comprendre les relations qu'elle entretient avec ce contexte. Pour cela, l'historien se trouve contraint à recourir à l'enquête afin de réunir les documents à partir desquels l'écrivain a inventé. Son but est d'établir puis de transmettre des connaissances sur la littérature. A cette fin, Lanson parvient à concevoir plus particulièrement trois disciplines logiquement ficelées à savoir *L'établissement de texte* qui veille à vérifier rigoureusement l'authenticité des textes sur lesquels on travaille ; *L'état de la question*, consistant à faire initialement le bilan des travaux effectués sur le sujet que l'on aborde ; enfin de manière générale *l'exactitude bibliographique* : les 2500 références numérotées de son

---

<sup>20</sup> Luc FRAISSE, *op.cit.* p.19

## Chapitre 1 : Du portrait beuvien à l'autonomie relative

---

*Manuel bibliographique de la littérature française moderne* révèle l'importance capitale qu'il accorde à cette entreprise d'érudition.

En somme, l'approche critique lansonienne partage l'idée que l'écrivain et son œuvre doivent être compris dans leur situation historique : l'histoire positiviste entasse les faits relatifs à l'œuvre, à son auteur et à leur contexte historique ; les sources et les influences deviennent ses principales devises et demeurent très présentes, notamment dans l'enseignement de la littérature.

### 3. Le new criticisme

Au tour des années 20 jusqu'au début des années 60, on a assisté à la remontée d'une nouvelle tendance critique qui accrédite la perception du texte comme réalité sémiotique close et autonome. La découverte de cette nouvelle perspective correspondait à l'agonie de la critique lansonienne accusée de réduire la critique en une vaine et épuisante recherche de « *sources, des influences et des modèles.* »<sup>21</sup>

Cette nouvelle réorientation critique affirme sa modernité par un « retour du texte » tout en s'opposant à l'étude traditionnelle des textes (l'histoire littéraire) laquelle cherche le sens de l'œuvre dans l'intention de l'auteur et dans la réalité que l'œuvre est censée refléter. Elle a tiré parti de principaux concepts saussuriens : la coupure signifiant/ signifié, l'approche de la langue comme système clos de relations, le privilège de la synchronie sur la diachronie. Pour comprendre les enjeux du *new criticisme*, il est bien utile de mettre la lumière sur les principales écoles qui s'y rattachent à savoir le formalisme, le structuralisme, la narratologie et la destruction.

#### 3.1. Le formalisme

---

<sup>21</sup> Jérôme ROGER, *La Critique littéraire, op.cit.*, p. 35

## Chapitre 1 : Du portrait beuvien à l'autonomie relative

---

Née pendant la Première Guerre Mondiale et interrompue par la dictature stalinienne vers 1930, l'école des Formalistes Russes n'a été pleinement connue et appréciée en Europe et aux Etats-Unis qu'à partir de deux publications fondamentales, *Russian Formalism* de Victor Erlich en 1955 et *Théorie de la littérature* en 1965, textes des formalistes russe réunis, présentés et traduits par Tzvetan Todorov. L'œuvre de Propp et de Jakobson est, au même moment, exposée par Lévi-Strauss.

Le formalisme marque une période de crise méthodologique aiguë. La littérature avait toujours été en Russie au carcan d'une critique sociologisante à sous-entendus politiques et idéologiques. À l'époque positiviste, la critique exigeait du créateur l'interprétation de la réalité, le lien causal entre la vie et la littérature était, en effet, un dogme. Le formalisme russe s'attache donc à l'analyse des formes littéraires, à la spécificité de la littérature ; Jakobson l'affirme en 1921 dans *La Poésie moderne russe* « *L'objet de la science littéraire n'est pas la littérature, mais la littérarité, c'est-à-dire ce qui fait d'une œuvre donnée une œuvre littéraire* »<sup>22</sup>. Ce nouveau centre d'intérêt auquel l'art du langage a recours (la littérarité) se détache du fond et réside entièrement dans la forme en se focalisant sur les caractéristiques formelles des signes linguistiques : la syntaxe, la sémantique mais aussi la forme des mots président à leur arrangement.

Les formalistes rompent donc avec l'histoire, et orientent leurs études vers la linguistique, en tant qu'elle est une science touchant à la poétique, qu'elle confronte langue poétique et langue quotidienne. Ils conçoivent l'art comme une « désautomatisation » de la perception, oubli des habitudes acquises, des clichés, et l'œuvre comme un système de procédés. Les travaux de Roman Jakobson, Boris Eikhenbaoum, Boris Tomachevski, Youri Tynianov, Victor Vinogradov, Vladimir Propp, Ossip Brik, pour ne citer que les plus célèbres, éclairent les différents

---

<sup>22</sup> Jean Yve TADIE, *La Critique littéraire au XXème siècle*, Paris, éd. Pocket, coll. Agora, 2005, p.19



aspects de l'œuvre littéraire, puis aboutissent à une nouvelle synthèse sous l'impulsion de Tynianov et de Jakobson, qui met l'accent sur le caractère structuré de l'œuvre d'art et sur la hiérarchie des fonctions qui lui appartiennent. Cette version du formalisme influencera les membres du Cercle linguistique de Prague et donnera naissance à la doctrine du structuralisme.

### 3.2 Le structuralisme

Le structuralisme triomphe dans les années 60 et 70 dans un climat de démythification : mettre en évidence des structures implique qu'on défasse le tissu des apparences et qu'on interroge les signes dont est faite une culture. Le terme « structuralisme » apparaît dans les travaux du Cercle linguistique de Prague comme l'ensemble des méthodes qui découlent de la conception de la langue comme système, justifié par des principes posés par Saussure.

Parmi les grands noms du structuralisme se rattachant directement à la critique littéraire, on cite Roland Barthes qui développait, suite à la fameuse polémique qui l'opposait au porte-parole de la Sorbonne Raymond Picard, l'idée du « plaisir du texte » ou de sa « saveur » en affirmant qu'on ne trouve jamais dans le texte que ce qu'il (nous) dit indépendamment des intentions (claires et lucides) de son auteur qui constituent, selon son rival, le seul critère de la validité de l'interprétation. Pour lui la critique « *n'est nullement une table de résultats ou un corps de jugements, elle est essentiellement une activité, c'est-à-dire une suite d'actes intellectuels profondément engagés dans l'existence historique et subjective (c'est la même chose) de celui qui les accomplit, c'est-à-dire les assume* ». <sup>23</sup>

---

<sup>23</sup> Roland BARTHES, « Qu'est-ce que la critique ? » in *Essais critiques*, Paris, Seuil, 1964, pp. 254-255.

Pour Barthes la critique est un « métalangage » sur le langage premier de l'œuvre et non un langage second fourni par l'époque; cela veut dire que « sa tâche n'est nullement de découvrir des *vérités*, mais seulement d'éprouver des « *validités* ». Ce sera la thèse principale de *Critique et vérité* où il proclame l'autonomie de l'acte critique et coupe les liens avec l'histoire littéraire traditionnelle pour lui opposer une « science de la littérature » appuyée sur les disciplines et les nouveaux langages disponibles : « *A partir du moment où l'on veut bien admettre que l'œuvre est faite avec de l'écriture (et en tirer les conséquences) une certaine science de la littérature est possible [...], une science des conditions du contenu, c'est-à-dire des formes [...]. Son modèle sera évidemment linguistique* »<sup>24</sup>. Pour Barthes, il n'est pas question de commenter, il est question de décrire un fonctionnement, en faisant une terminologie littéraire, d'ordonner, de clore, de théoriser. Il fait par-là de la « condition essentiellement verbale de la littérature », le propos de la modernité. Ainsi la littérature n'est-elle plus rapportée à un auteur qui en serait à l'origine, mais au langage lui-même : « c'est le langage qui parle, ce n'est pas l'auteur » avait-il écrit dans son fameux article « La Mort de l'auteur ». L'écriture apparaît donc comme un espace neutre où « la voix de l'auteur perd son origine » et où l'énonciation est conçue comme « processus vide », c'est-à-dire comme une fonction du langage.

Par sa théorie de « la mort de l'auteur », Barthes souligne qu' « *il ne peut y avoir une science de Dante, de Shakespeare ou de Racine, mais seulement une science du discours* »<sup>25</sup> et incite sur le fait que cette science « à venir » serait une science du langage littéraire (figure, phénomène de la phrase, etc. et partie de discours, récit, discursif) comme l'ont tenté déjà Jakobson, Propp et Lévi-Strauss.

### 3.3. La narratologie

---

<sup>24</sup> Elisabeth RAVOUX RALLO, *Méthodes de critique littéraire*, Paris, Colin, 1999, p. 95

<sup>25</sup> *Ibid.*

## Chapitre 1 : Du portrait beuvien à l'autonomie relative

---

Le formalisme russe était à l'origine de premiers travaux en narratologie des études littéraires modernes particulièrement grâce aux travaux de Victor Chklovski et de Boris Eichenbaum. En Allemagne, cette tendance critique s'est développée sous l'impulsion de Franz Karl Stanzel et de Kate Hamburger. Elle s'est développée en France à la fin des années 1960, grâce aux acquis du structuralisme. En 1969, Tzvetan Todorov lançait le terme dans *Grammaire du Décaméron*, et en 1972, Gérard Genette définissait certains de ses concepts fondamentaux dans *Figure III*.

Les travaux de Gérard Genette « *s'inscrivent surtout dans la continuité des recherches allemandes et se veulent à la fois un aboutissant et un renouvellement de ces critiques narratologiques* »<sup>26</sup>. De sa nature d'analyse interne, la narratologie présente deux propriétés. Elle s'intéresse d'un côté à l'analyse des récits en tant qu'objets linguistiques autonomes, détachés de leur contexte de production ou de réception. De l'autre, elle souhaite établir une structure de base, repérable dans divers récit.

À l'aide d'une typologie rigoureuse, Genette établit une poétique narratologique mettant l'accent sur le sujet du discours comme tel, et non rapporté à la biographie et à l'histoire, et susceptible de recouvrir l'ensemble des procédés narratif utilisés. Selon lui, tout texte laisse transparaître des traces de la narration, dont l'examen permettra d'établir de façon précise l'organisation du récit. L'approche préconisée se situe, évidemment, en deçà du seuil de l'interprétation et s'avère plutôt une assise solide, complémentaire des autres recherches en sciences humaines, telles que la sociologie, l'histoire littéraire, l'ethnologie et la psychanalyse.

### 3.4. La déconstruction

---

<sup>26</sup> Lucie GUILLEMETTE, Cynthia LEVESQUE, « Narratologie », in <http://www.signosemio.com/genette/narratologie.asp>, consulté le 12/03/2013

On entend par déconstruction « *les lectures de textes littéraires qui s'inspirent de la réflexion philosophique de Jacques Derrida sur la phénoménologie et le structuralisme* »<sup>27</sup>. Par l'attention qu'il porte au problème du langage, Derrida semble se rapprocher des structuralistes avec lesquels on l'a abusivement confondu. Il leur rend justice en reconnaissant que la réflexion universelle reçoit un formidable mouvement d'une inquiétude du langage qui ne peut être qu'une inquiétude du langage et dans le langage.

En adoptant la notion de déconstruction, Derrida « *entendait que la signification d'un texte donné [...] est le résultat de la différence entre les mots employés, plutôt que de la référence aux choses qu'il représentent ; il s'agit d'une différence active, qui travaille en creux le sens de chacun des mots qu'elle oppose d'une façon analogue à la signification différentielle saussurienne* »<sup>28</sup>. Pour marquer le caractère actif de cette différence (au lieu du caractère passif de la différence relative à un éventuel jugement du sujet), Derrida invente le concept de *différance* en combinant « différence » et le participe présent du verbe « différer ». En d'autres termes, les différentes significations d'un texte peuvent être découvertes en décomposant la structure du langage dans lequel il est rédigé.

En somme, la déconstruction ne se veut ni une méthode, ni plutôt un système philosophique, mais plutôt une pratique. Elle engage deux stratégies critiques complémentaires : dénoncer la volonté logocentrique supposée partout à l'œuvre dans le langage et prêter attention à la rhétoricité du texte, au glissement indéfini des signifiants sans signifiés derniers, qui miment tout intentionnalité.

#### 4. La résurrection de l'auteur

---

<sup>27</sup> « Déconstruction », in <http://www.universalis.fr/encyclopedie/deconstruction/>, consulté le 15/03/2013

<sup>28</sup> « Lumière sur/Déconstruction » in [https://fr.wikipedia.org/wiki/Wikip%C3%A9dia:Lumi%C3%A8re\\_sur/D%C3%A9construction](https://fr.wikipedia.org/wiki/Wikip%C3%A9dia:Lumi%C3%A8re_sur/D%C3%A9construction), consulté le 15/03/2013

## Chapitre 1 : Du portrait beuvien à l'autonomie relative

---

« La mort de l'auteur » dont les principales prémisses étaient l'opposition à la tradition critique et l'adhésion à l'avant-garde littéraire devient en quelque sorte le crédo du post-structuralisme français. Ce fameux article de Barthes publié en 1968 conjugué à la conférence de Michel Foucault intitulée « Qu'est-ce-qu'un auteur ? » font l'effet d'une bombe dans le milieu des études littéraires. Après la mort de Dieu proclamée par Nietzsche, puis la mort de l'homme annoncée à la fin des *Mots et les choses* de Foucault, la mort de l'auteur pouvait apparaître comme l'une de dernières formes d'autorité dont il fallait se déprendre dans le cadre plus restreint des études littéraires. Ces deux articles manifestes gagnèrent une forte popularité parmi les étudiants par leur mouvement d'hostilité à l'égard de l'histoire littéraire lansonienne. Barthes et Foucault se présentent comme des fervents antagonistes à la littérature considérée en relation avec son auteur, ou comme *expression* de son auteur, suivant une doctrine résumée dans le titre courant des thèses de lettres : *X, l'homme et l'œuvre*. La mort de l'auteur est devenue le slogan anti-humaniste de la science du texte ; l'auteur n'est, en effet, autre que le bourgeois, l'incarnation de l'idéologie capitaliste. Autour de lui, s'organisent suivant Barthes les manuels d'histoire littéraire et tout l'enseignement de la littérature.

Dans ce débat sur l'auteur, le conflit porte au fond sur la notion d'*intention*, c'est-à-dire sur le rapport que l'on suppose entre le texte et son auteur, sur la responsabilité que l'on attribue à l'auteur sur le sens du texte et sur la signification de l'œuvre. Ce conflit peut être décrit comme « *celui des partisans de l'explication littéraire, comme recherche de l'intention d'auteur (on doit chercher dans le texte ce que l'auteur a voulu dire), et des adeptes de l'interprétation littéraire, comme description des significations de l'œuvre (on doit chercher dans le texte ce qu'il dit indépendamment des intentions de son auteur).* »<sup>29</sup> Cette vulgate post-

---

<sup>29</sup> Antoine COMPAGNON, « Qu'est-ce-que l'auteur », in <http://aphelis.net/wp-content/uploads/2012/03/Compagnon-Auteur.pdf>, p. 2 consulté le 15/04/2013

## Chapitre 1 : Du portrait beuvien à l'autonomie relative

---

structuraliste cible l'auteur et accorde comme nous l'avons mentionné au texte littéraire lui-même, sa littérarité ou signifiante. Barthes exigeait que l'étude littéraire fit l'impasse de l'auteur, comme producteur du texte, et comme contrainte dans la lecture : « *L'explication de l'œuvre est toujours cherchée du côté de celui qui la produite, comme si, à travers l'allégorie plus ou moins transparente de la fiction, c'était toujours finalement la voix d'une seule et même personne, l'auteur, qui livrait sa āconfidenceä* »<sup>30</sup>. Il proposait en revanche une analyse des discours fondée sur les modèles de la linguistique en faisant du langage impersonnel et anonyme la matière exclusive de la littérature : « *L'écriture, c'est ce neutre, ce composite, cet oblique où fuit notre sujet, le noir-et-blanc où vient se perdre toute identité, à commencer par celle-là même du corps qui écrit* »<sup>31</sup>. Il souligne que la conception intentionnaliste soulève un problème complexe vu l'impossibilité de connaître précisément l'intention de l'auteur et parle, à la manière des *New Critics* américains de l'entre-deux-guerres d'*intentional fallacy* ou d'« illusion intentionnelle » aux yeux desquels le recours à l'intention est non seulement inutile, mais aussi néfaste pour l'étude littéraire. Il donne comme exemple *Sarrasine* d'Honoré de Balzac, texte dans lequel un homme prend un castrat pour une femme et en tombe amoureux, où il défie les lecteurs de l'impossibilité d'identification : de qui et de quoi parle-t-on dans ce texte : de Balzac ou de son héros ?

L'auteur cède donc le devant de la scène à l'écriture, au texte, ou encore au « scripteur », qui n'est jamais selon Barthes qu'un « sujet » au sens grammatical ou linguistique, un être de papier et non une personne au sens psychologique. La prémisse de « la mort de l'auteur » est donnée par son concepteur comme l'acte permettant de rendre place au lecteur : « *Pour rendre à l'écriture son avenir, il faut en renverser le mythe : la naissance du lecteur doit se payer de la mort de*

---

<sup>30</sup> Roland BARTHES, « La Mort de l'auteur » in *Le Bruissement de la langue*, Paris, Seuil, 1984, p.62

<sup>31</sup> *Ibid.*, p.61

## Chapitre 1 : Du portrait beuvien à l'autonomie relative

---

*l'auteur* »<sup>32</sup>, ceci permet, selon lui, au texte de s'actualiser pleinement à chaque lecture.

Bref comme on le voit, tout se tient dans cette vision barthésienne contre l'auteur comme idole et garant de sens, jusqu'à la prise de pouvoir du lecteur. Mais peut-on se débarrasser à si bon compte de l'auteur ? Pour répondre à cette interrogation cruciale, si provocante et si embarrassante, Mikhaïl Bakhtine, Umberto Eco et Wayne Booth nous invitent à s'attarder sur le problème crucial de la spécificité de l'œuvre littéraire. Cette spécificité tient d'abord à la nature même du langage littéraire qui, contrairement au langage quotidien dont la signification est unique, claire et précise, se caractérise par un foisonnement significatif ; il est polysémique c'est-à-dire il dit plusieurs choses à la fois ; il est ambigu certes mais par richesse et non par faiblesse.

C'est précisément cette spécificité du littéraire, cet écart entre le signifié et le signifiant, qui nous permet de comprendre le fonctionnement du texte et de dissiper l'équivoque relative à l'intention d'auteur : il est impossible de demander à l'auteur le secret de son œuvre, car la conscience réfléchie ne coïncide jamais avec la conscience irréfléchie qui la porte, comme nous l'enseignent la psychologie et la sociologie ; on connaît beaucoup mieux aujourd'hui tout le poids de l'héritage social ; un individu ne saurait constituer à lui seul une structure de pensée, un ensemble de catégories ; il hérite du langage dont il use une large part de l'expérience du groupe, de ses valeurs et de ses idées. Il serait donc vain de penser que le sens ultime de l'œuvre ne fait qu'un avec sa genèse et qu'il suffit de retrouver la démarche de l'auteur pour aboutir à l'explication définitive de son œuvre. Ce qui ne veut pas dire que la perspective de l'auteur est sans intérêt, au contraire, elle est une perspective précieuse, privilégiée, mais sans doute n'est-elle pas la seule et ne constitue-elle en aucun cas le tout de l'œuvre car la totalité du sens échappe toujours à l'écrivain, en vertu de l'essence même du littéraire. Ce que

---

<sup>32</sup> Roland BARTHES, « La Mort de l'auteur », *op.cit.*, p.69

## Chapitre 1 : Du portrait beuvien à l'autonomie relative

---

l'œuvre dit déborde toujours ce qu'elle veut dire ; elle forme une totalité esthétique qui se caractérise par une incontestable polysémie.

Pour conclure, on peut dire qu'on peut limiter la place de la biographie et de l'histoire dans les études littéraires, relâcher la contrainte de l'identification du sens à l'intention, mais on ne peut pas non plus se passer de la figure de l'auteur sans laquelle la lecture serait abstraction vaine. C'est dans cette perspective que les travaux de Bakhtine venaient tracer une troisième voie proposant des médiations plus subtiles entre la mort pure et simple de l'auteur et la réduction de l'étude littéraire à la détermination de son intention. Cette médiation a donné naissance à l'« autonomie relative », un concept cher à la sociocritique, l'approche critique qu'on a choisi pour approcher les trois romans de notre corpus d'étude.

Pour approcher le texte littéraire, la sociocritique a forgé, en premier lieu, la notion d'*autonomie relative* qui consistait à définir le texte comme une totalité sociale signifiante relativement autonome, tout en étant d'abord, un système de relations internes. Par conséquent, pour constituer le sens du texte, on doit commencer par une étude de l'immanence, c'est-à-dire partir de l'intérieur pour aller à l'extérieur. En second lieu, et afin de relativiser cette immanence, Claude Duchet, le principal initiateur de la sociocritique, et ses confrères ont proposé la construction du sens à trois niveaux, *information*, *signe* et *valeur*, qu'ils résument ainsi :

*« Chaque élément du texte, un personnage, une heure, un lieu, une notion abstraite, existe dans le texte selon trois modalités : une information sur le monde, un signe d'autre chose que lui-même [...] et une valeur [...], chaque élément prend sa valeur par un système d'opposition avec les autres éléments du texte ... »<sup>33</sup>.*

Pour expliquer ce schéma, Duchet donne comme exemple le vert (la couleur verte) : le vert comme *information*, c'est celui que je vois extra-textuellement ; le

---

<sup>33</sup> Claude DUCHET, Patrick MAURUS, « Entretiens de 2006 », in *Sociocritique.com/fr/*, p.10



## Chapitre 1 : Du portrait beuvien à l'autonomie relative

---

vert comme *signe*, ce sont toutes les significations attachées à cette couleur (vert/espoir, vert/printemps, vert/paradis...) ; enfin, le vert comme *valeur* prend sens dans la mesure où il s'opposera ou formera système avec une chromatique du texte, *le Rouge et le noir* de Stendhal constitue l'exemple le plus illustratif.

Rappelons enfin, que Duchet a quelque peu modifié ce schéma. Il trouve que le concept *signe* est trop lourd et risque de conduire à des contresens. Aussi préfère-t-il le remplacer par *indice* qui s'avère facile à cerner. Indice dans le texte de ce qui n'est pas le texte, qui est là et au même temps ailleurs.

« *l'indice reste la référence inscrite dans le texte à ce qui n'est pas lui, qui renvoie à un système d'interprétation culturelle extérieures au texte (la famille, l'état, la nation, le père, la mère, la mort), à un milieu socioculturel qui fait fonctionner le terme. Ce que j'appelle « indice » est un emploi culturel et discursif extérieur au texte* »<sup>34</sup>.

Quant au mot *information* ayant un statut objectif dans un ensemble dépourvu d'objectivité, Duchet préfère le remplacer par *trace* ou *trace d'information* pour désigner des marques référentielles renvoyant à un en-dehors du texte. Il précise que si on accepte le mot *information*, « *ça suppose que le texte informe sur le réel, ce que je nie : il ne donne que des indications* ».<sup>35</sup>

Pour conclure, il est utile de dire que la triade *trace*, *indice* et *valeur* constitue la base selon laquelle se fait l'opération de textualisation selon la conception sociocritique de Duchet : le sens du texte naît, en fait, d'une façon autonome, c'est-à-dire par un système d'opposition et de relation que le texte construit. Mais cette autonomie est relative dans la mesure où les éléments constitutifs de ce système continuent à être, à la fois, dans et hors du texte.

Après avoir mis la lumière sur les théories à partir desquelles la sociocritique a plus ou moins construit sa propre histoire théorique, nous essayerons d'aborder

---

<sup>34</sup> Claude DUCHET, Patrick MAURUS, « Entretiens de 1995 », *op.cit.* p.10.

<sup>35</sup> *Ibid.*

## Chapitre 1 : Du portrait beuvien à l'autonomie relative

---

les rapports qu'entretient la sociocritique avec les disciplines voisines qui s'attardent elles aussi au fait littéraire.

### **Conclusion partielle**

À travers ce chapitre, intitulé « Du portrait beuvien à l'autonomie relative », nous avons essayé de mettre en scène le point le plus controversé dans les études

## Chapitre 1 : Du portrait beuvien à l'autonomie relative

---

littéraires à savoir la place qui revient à l'auteur. Sous le nom d'*intention* en général, c'est au rôle de l'auteur qu'on s'intéresse, au rapport du texte et de son auteur, à la responsabilité de l'auteur sur le sens et la signification de l'œuvre. Nous avons essayé tout au long de ce chapitre de renvoyer dos à dos les deux principales tendances antagonistes (l'ancienne et la nouvelle). La tendance ancienne, représentée par l'histoire littéraire, identifie le sens de l'œuvre à l'intention de l'auteur, autrement dit le sens ultime de l'œuvre ne fait qu'un avec sa genèse et qu'il suffit de retrouver la démarche de l'auteur pour aboutir à l'explication définitive de son œuvre.

Contre l'histoire littéraire pour qui l'originalité créatrice est tributaire de la biographie de l'auteur, de son milieu littéraire et des réseaux de sources et des influences, se sont violemment dressées, à partir des années soixante, les tenants de la nouvelle tendance critique se révoltant contre l'ascendant du sujet, et lui substituant le primat du langage. Nous avons essayé de développer quelques perspectives de principales écoles se rattachant de cette nouvelle vague critique faisant de la notion de clôture du texte sa principale devise.

Enfin, nous sommes parvenu à s'approcher d'une possible conclusion, à un terrain d'entente ou à une troisième voie logiquement convaincante, avec l'adoption par la sociocritique du concept d'« autonomie relative » qui s'inscrit dans la perspective qui conçoit l'œuvre littéraire comme une œuvre d'art, produite par un sujet à la fois individuel et social.

### Deuxième chapitre : La sociocritique à la croisée des disciplines

#### Introduction

Interrogation des médiations entre textes et contextes (historique, institutionnel, économique, social), analyse des phénomènes d'intertextualité et d'interdiscursivité, microlecture de l'inscription du discours social dans le texte, la sociocritique se résume en cela et plus encore. Car, loin d'être une discipline unidirectionnelle, fondée sur une stricte unicité de méthode et d'intention, la sociocritique constitue un espace diversifié de recherches réunies par des axiomes, des postulats, des hypothèses et des visées variées, mais néanmoins connexes, corrélés et compatibles. C'est pourquoi elle évolue constamment. Nous essayons par le présent chapitre de mettre la lumière sur les ambitions théoriques de la sociocritique à travers les différentes disciplines auxquelles elle a recours pour mobiliser ses propres ressources méthodologiques. À travers cela nous voulons simplement reconnaître les caractères multiples de cette orientation critique, les unes très anciennes comme la linguistique et la stylistique, les autres de formation relativement récente qui interroge le langage en tant qu'il est utilisé dans des conditions institutionnelles à savoir l'analyse du discours.

### 1-Sociocritique et linguistique

Comme perspective d'analyse du texte littéraire, la sociocritique n'est pas une sociologie de la littérature, mais plutôt une sociologie du texte littéraire qui peut viser sa perspective externe ou interne.

Elle se distingue, il faut le préciser, des sociologies littéraires de l'amont, celles qui privilégient des éléments de l'avant texte, perspective abordée par Pierre Bourdieu<sup>36</sup> dans sa sociologie qui conçoit la société comme divisée en ce qu'il nomme des « champs », possédant chacun sa loi et son système de valeurs et qui sont issus de la différenciation des espaces sociaux tels le champ artistique, politique, idéologique, culturel, etc. Ces champs peuvent être antagonistes ou alliés dans leur interaction. Pour lui, le champ littéraire regroupe des acteurs sociaux qui sont concernés par l'écriture c'est-à-dire par la reconnaissance, la sanction et la diffusion qui relève de l'institution.

La sociocritique se distingue également des sociologies littéraires de l'aval comme la sociologie du livre avec Roger Chartier<sup>37</sup> et celle de la lecture avec Jacques Leenhardt<sup>38</sup> qui tendent à s'éloigner des problématiques plus spécifiquement littéraires. Elle rejoint de plus en plus souvent une sociologie de la culture et des communications ou ce que les américains appellent « les études culturelles » (cultural studies). Ces études sont nées sous l'égide de l'école de Birmingham. Elles ont « *pour but la critique de l'hégémonie culturelle en donnant au concept de culture une portée maximale jusqu'à lui faire désigner tous les modes de symbolisation* »<sup>39</sup>. La transdisciplinarité de la démarche leur permet

---

<sup>36</sup> Voir *Les Règles de l'art* où Bourdieu décrit la genèse et la structure du champ littéraire dans ses configurations successives.

<sup>37</sup> Roger Chartier, historien français, auteur de nombreuses contributions sur les pratiques des historiens, dont le champ de travail se déploie entre les quatre pôles suivants : l'auteur, le texte, le livre, les lecteurs.

<sup>38</sup> Voir son article « Théorie de la communication et théorie de la réception », in *Rés eux*, 1994, vol 12 n°68, pp. 41-48

<sup>39</sup> Pierre POPOVIC, « La sociocritique. Définition, histoire, concepts, voies d'avenir », in <https://pratiques.revues.org/1762>, consulté le 12/06/2013

## Chapitre 2 : La sociocritique à la croisée des disciplines

---

de prendre en charge « des hybridités et des hétérogénéités » propres aux produits culturels.

La sociocritique n'est pas non plus une sociologie des institutions de la littérature. La perspective envisagée par Jacques Dubois dans son œuvre *L'institution de la littérature. Introduction à une sociologie*<sup>40</sup>, ne s'intéresse pas véritablement au fait littéraire comme le texte. Selon Dubois, l'institution littéraire est :

« un corps d'actes, d'idées, de croyances qui, dans une société donnée, s'impose aux individus. Elle possède ses normes (techniques et artisanales), ses activités propres (programmes, œuvres, manifestations), son personnel (de l'auteur au professeur de lettres), son appareil matériel, son appareil idéologique. Cette institution varie dans son contenu et dans ses structures selon les époques et selon les formations sociales »<sup>41</sup>

Par rapport au texte que la sociocritique considère comme pierre angulaire, l'institution renvoie à une sorte de réalité sociale extratextuelle. Elle relève selon son concepteur d'une sociologie plus historique que textuelle en rendant plus aisément compte des faits d'histoire que des faits d'écriture eux-mêmes.

En dehors des sociologies de la littérature, d'autres champs théoriques s'imposent dans la description et l'inscription du texte littéraire. Parmi ceux-ci, nous nous contentons de citer les principaux à savoir la poétique, la stylistique et la narratologie. Ces nouveaux champs théoriques sont conçus sous l'impulsion du structuralisme littéraire qui accorde une place centrale à la linguistique structurale représentée surtout par les travaux<sup>42</sup> de Jakobson, Hjelmslev, et Benveniste, dans

---

<sup>40</sup>Jacques DUBOIS, *L'institution de la littérature. Introduction à une sociologie*, Bruxelles, Bernard Nathan, 1978

<sup>41</sup> Jacques DUBOIS, « Statut de l'écrivain et conditions de la production littéraire » in *Problèmes et méthodes de l'histoire littéraire*, Paris, Colin, 1974, p.106

<sup>42</sup> Voir *Essais de linguistique générale* 1 et 2 de Roman Jakobson, *Problèmes de linguistique générale* d'Emile Benveniste, et les travaux sur la théorie glossématique de Louis Hjelmslev.

## Chapitre 2 : La sociocritique à la croisée des disciplines

---

laquelle il ne cherche pas seulement des outils analytiques mais aussi un idéal de scientificité.

Par rapport à sa spécificité, la sociocritique s'inscrit également parmi les perspectives théoriques de la littérature. Mais son originalité réside dans sa démarche qui s'avère plus foncièrement textuelle et plus strictement orientée vers l'analyse du sociolecte. En effet, par rapport à l'objet texte et aux théories et méthodes d'analyse du texte littéraire, l'approche sociocritique considère tout autant le social que le texte des poéticiens. C'est d'ailleurs cet intérêt au texte des poéticiens qui a amené Claude Duchet à définir sa théorie au départ comme une sociopoétique. Pour lui le « *texte n'implique, n'écrit aucune clôture, surtout pas celle de sa majuscule initiale ou son point final. Il s'agit d'un objet d'étude dont la nature change selon le point de vue d'où il est abordé* »<sup>43</sup>

La sociocritique se situe donc à l'intersection entre deux domaines d'analyse littéraire, d'une part le sociologisme qui s'oppose à l'autonomie du texte littéraire cherchant son sens dans le contexte social qui l'a produit, et de l'autre le formalisme qui étudie le texte en tant que tel indépendamment de son contexte social. C'est cette flexibilité qui a mené Duchet, dans l'élaboration de ses catégories d'analyse sociocritique, à tenir compte aussi bien de la dynamique interne du texte telle que « la société du roman » ou société textuelle que de la dynamique externe que sont la « société de référence » et le « hors-texte ».

En effet, l'œuvre littéraire, d'après les sociocriticiens, devrait être examinée comme la résultante de deux forces, l'une est créée par la dynamique interne de la structure et l'autre provient d'une intervention extérieure. Car si on se contente de limiter l'œuvre littéraire à sa seule autonomie interne, à l'instar de ce que font les formalistes russes, cette dernière sera privée de la dynamique sociale extérieure

---

<sup>43</sup> Claude DUCHET, « Pour une socio-critique ou variations sur un incipit », in *Littérature*, n°1, 1971, pp. 5-14

## Chapitre 2 : La sociocritique à la croisée des disciplines

---

qui s'implique nécessairement dans sa genèse. Régine Robin dans son article « Pour une socio-poétique de l'imaginaire social », énonce le point de vue de la sociocritique sur le rapport d'interaction existant entre le social et le littéraire :

*« Le formalisme, la découverte des formalistes russes et la mise en avant de la notion de "littérarité" postulaient une autonomie radicale du texte littéraire par rapport à l'ensemble de ses déterminations socio-historiques. Seule était intéressante la façon dont le texte était agencée, ses moyens d'écriture, ses formes stylistiques, le travail du signifiant »<sup>44</sup>*

En définitive, la sociocritique réclame plus particulièrement, la notion de texte, même si cette dernière est le sujet favori des approches structuralistes. Mais son originalité réside dans le fait qu'elle l'appréhende en corrélation avec la notion de contexte. Autrement dit, elle pénètre dans les tréfonds du texte avec une optique sociale, en prenant en compte tous les facteurs qui ont participé à son élaboration à savoir le contexte sociopolitique et culturel sans oublier l'idéologie et l'imaginaire de l'écrivain.

De tout ce qui précède, nous pouvons dire que l'approche sociocritique se base essentiellement sur deux concepts clés qui révèlent sa spécificité et affinent le bon fonctionnement de sa manœuvre analytique. Le premier, « la socialité » est remarquablement présent dans la formation de la dénomination de discipline à travers le préfixe socio-. Et le second constitue en quelque sorte l'essence même de la notion de littérature à savoir le concept de *Littérarité*.

---

<sup>44</sup> Régine ROBIN, « Pour une socio-poétique de l'imaginaire social », in *Discours social / Social discourse*, vol.5, n°1-2, Montréal, CIADEST, 1993, p 7



### 1.1. La socialité

Comme nous l'avons mentionné ultérieurement, le concept de socialité est visiblement remarquable à partir du préfixe socio-. Il va sans dire que ce préfixe était mis en exergue dès les premiers balbutiements de la sociocritique. En effet, au début de sa création, le concept de « sociocritique » s'écrivait avec un trait d'union: socio-critique<sup>45</sup>. De point de vue étymologique, « *le préfixe socio- est tiré du latin [socius], désignant principalement un compagnon, un allié, et plus tard, un être sociable, c'est-à-dire une personne qui est faite pour la société.* »<sup>46</sup> Aujourd'hui, le point de départ de cette approche critique du fait littéraire, comme l'indique son préfixe socio- est la société. Deux types de société sont mises en œuvre : celle réelle dite de référence demeure au centre de ses préoccupations, mais son approche passe principalement par la société du texte. A ce titre, Pierre Barbéris affirme que la sociocritique « *visé le texte comme lieu où se joue une certaine socialité* »<sup>47</sup>. L'actualisation des structures sociales à partir des structures textuelles, tel est l'enjeu majeur de la sociocritique. C'est d'ailleurs cette réalité sociale qui commande la lecture du texte. Une lecture qui prendra en compte tout ce qui se narre et s'argumente, tout discours porté dans la société et sur la société. A ce propos, Duchet se veut plus formel : « *Que serait la science des textes si elle ne nous remettrait pas en possession du monde, à travers le lire et la parole humaine ? Lire pour voir clair, lire pour apprendre et s'apprendre...* »<sup>48</sup> Duchet veut insister sur le rôle important de la lecture qui permet, selon lui, non seulement d'être imprégné de la société du texte, mais participe aussi de la compréhension de la société émanant du monde réel.

---

<sup>45</sup> Nous citons le titre de son article « Pour une socio-critique ou variations sur un incipit », paru en 1971 dans le premier numéro de la revue *Littérature*

<sup>46</sup> Bonzallé Hervé SAKOUM, *Analyse sociocritique de Relato de un naufrago et de Noticia de un secuestro de Gabriel Garcia Marquez*, Thèse de doctorat, Université de Limoge, 2009, p. 51

<sup>47</sup> Pierre BARBERIS « Sociocritique » in *Introduction aux méthodes critiques pour l'analyse littéraire*, Paris, Dunod, 1999, p.123

<sup>48</sup> *Ibid.*

### 1.2. La littérarité

La littérarité ou (*literaturnost*) est un concept fondamental de la sociocritique. Elle fut inventée par Jakobson au début du XX<sup>ème</sup> siècle. Il la définit dans *Questions de poétique* comme « *ce qui fait d'une œuvre donnée une œuvre littéraire* », c'est-à-dire qu'elle doit permettre d'identifier certaines propriétés communes aux textes littéraires pour les différencier de ceux qui ne les possèdent pas. Mais le caractère général et vague de cette définition suscite un certain nombre de préoccupations, principalement centrées sur la reconnaissance de ces propriétés définitoires intrinsèques.

Afin de contourner ce problème inquiétant, de nombreux théoriciens et praticiens de la littérature ont cherché à définir la littérarité à travers des tentatives d'identification des traits distinctifs du texte littéraire, sans parvenir à un résultat unanime. Cependant, deux principales tendances sont perceptibles. D'une part, « *une approche formelle [selon laquelle] la littérarité est alors à chercher au niveau du texte même, dans la densité des figures utilisées, dans le soin apporté à la rythmicité de la phrase, etc.* »<sup>49</sup>. Il va sans dire que la notion même de « figure » suppose qu'il existe une différence entre un emploi non figuré qui se contente du sens littéral du langage et un emploi figuré non littéraire, c'est-à-dire une signification détournée du sens propre. La figure est donc « *le procédé d'expression qui s'écarte de l'usage ordinaire de la langue afin de donner une expressivité particulière au propos* »<sup>50</sup>. Ce procédé apparaît au lecteur par la présence dans le texte d'agrammaticalité, autrement dit des éléments figurant dans le texte littéraire qui ne respectent pas les règles prescrites par la grammaire. L'éblouissante métaphore « *La terre est bleue comme une orange* » de Paul

---

<sup>49</sup> « Littérarité » in [http://dictionnaire.education/fr/litterarite](http://dictionnaire.education.fr/litterarite), consulté le 17/06/2013

<sup>50</sup> « Figure de style » in [https://fr.wikipedia.org/wiki/Figure\\_de\\_style](https://fr.wikipedia.org/wiki/Figure_de_style), consulté le 18/06/2013

## Chapitre 2 : La sociocritique à la croisée des disciplines

---

Eluard,<sup>51</sup> pour proposer sa représentation du monde sous une forme artistique, en est l'exemple typique.

D'autre part, la deuxième tendance est « *une approche subjective dépendante de jugement de valeur variable selon les époques et les pays et qui se perçoit de façon proportionnelle au plaisir que provoque la lecture* »<sup>52</sup>. De ce point de vue, la littéarité serait un simple statut ratifié aux œuvres. Les travaux de Pierre Bourdieu sur le champ littéraire montrent qu'il y a des luttes animées au sein de ce champ de *capital symbolique* qui prennent la forme d'une constante opposition entre *orthodoxie* voulant perpétuer une tradition ou respecter une norme (doxa), et *hétérodoxie* multipliant les tentatives de subversion pour sortir de la norme, ou parfois pour la redéfinir. Lorsque les tentatives de subversion trouvent le succès, la norme est redéfinie et le champ est reconfiguré par rapport à la norme montante. La littéarité, précise Marc Angenot, est également détectable dans d'autres emplacements c'est-à-dire qu'elle se glisse là où on ne l'entend pas du premier coup:

« [Elle] tient largement à une attitude de réception d'un texte, on peut lire avec une attitude littéraire un fait divers de journal, une certaine lecture métamorphosera ce fait divers en texte littéraire. L'intérêt, le plaisir que l'on peut tirer d'un texte littéraire ne tiennent pas fondamentalement à ses marques formelles de littéarité, mais à des faits pathétiques, à des projections psychologiques, à des conjonctures exégétiques, à des manipulations cognitives, à l'appréhension de schémas gnoséologiques qui se réalisent dans les textes littéraires de façon "curieuse", "étrange" et complexe, mais qui leur sont pas propre. »<sup>53</sup>

---

<sup>51</sup> Paul Eluard (1895-1952). Poète français, l'une des figures majeures du surréalisme

<sup>52</sup> « Littéarité » in <http://dictionnaire.education/fr/litterarite>

<sup>53</sup> Marc ANGENOT, « Analyse du discours et sociocritique des textes », in Claude DUCHET et Stéphane VACHON (dir), *La Recherche littéraire objets et méthodes*, éd. XYZ, Boucherville (Québec), 1998, p. 137

## Chapitre 2 : La sociocritique à la croisée des disciplines

---

Il s'agira donc d'observer, en effectuant des va-et-vient permanents entre le texte, le co-texte, et le hors-texte, la façon selon laquelle des bribes du discours social et historique s'infiltreront dans le texte, et les moyens stylistiques utilisés par l'auteur pour parvenir à communiquer au lecteur sa vision du monde.

Pierre Popovic, sociocriticien et membre du Centre interuniversitaire de recherche en sociocritique des textes (CRIST), plaide pour une *littérarité générale* qui habite, selon lui, de part en part notre expérience langagière du monde. Ce constat nous conduit, affirme-t-il, à voir « l'imaginaire social »<sup>54</sup> comme le résultat de l'action de cinq modes de sémiotisation de la réalité:

*« 1.une "narrativité" qui, d'une part, conduit à l'émergence de fictions latentes et, d'autre part, à l'édification de héros, lesquels peuvent être mythiques, transformés par "leur" légende ou tirés de la vie réelle ; 2.une "poétique" qui multiplie les figures de sens, métaphores, métonymies, synecdoques (et al.), et diffuse des signifiants-phares, ainsi que des rythmes de mise en parole ; 3.des "régimes cognitifs", c'est-à-dire des façons de connaître et de faire connaître, qu'elles soient diffusées par la presse ou par les traités académiques, qu'elles soient d'ordre méthodologique ou religieux, qu'elles appartiennent ou non à ce qui est appelé "science" ou reconnu comme savoir légitime à tel ou tel moment de l'histoire ; 4.une "iconicité", car l'imaginaire social, c'est aussi tout un imposant matériel d'images, de caricatures, de photos, de peintures, et aujourd'hui de films, de clips et de sites, dont l'ère moderne ou contemporaine assure la reproductibilité sur grande échelle ; 5.une "théâtralité", visible dans le cérémonial privé, politique, culturel, militaire, dans les célébrations, les rituels, les parades, les gestuelles, les scénographies sociales.»<sup>55</sup>*

La distribution en cinq modes de sémiotisation, décrits ci-dessus, signifie que l'imaginaire social est empreint de littérarité. En effet, les textes littéraires sont susceptibles d'installer une distance sémiotique à l'intérieur et à l'égard de cet

---

<sup>54</sup> L'imaginaire social selon Popovic est « ce rêve éveillé que les membres d'une société font, voient, lisent et entendent et qui leur sert d'horizon de référence pour tenter d'appréhender, d'évaluer et de comprendre la réalité dans laquelle ils vivent »

<sup>55</sup> Pierre POPOVIC, « La sociocritique. Définition, histoire, concepts et voies d'avenir », in *Pratiques* n° 151 /152, décembre 2011, disponible sur [www.pratiques-cresef.com](http://www.pratiques-cresef.com)

## Chapitre 2 : La sociocritique à la croisée des disciplines

---

imaginaire social pour la raison qu'ils activent, individualisent ces modes de sémiotisation qui sont clairement dans un continuum sémiotique avec lui : ils en dérivent, le travaillent, le pourvoient. La tâche propre de la sociocritique consiste essentiellement à mesurer cette distance sémiotique et à essayer de la comprendre.

Pour conclure, nous pouvons dire que dans le projet sociocritique la socialité est associée avec la littérarité et constitue avec elle une parfaite symbiose. Selon Duchet : « *C'est dans la spécificité esthétique même, la dimension valeur des textes, que la sociocritique s'efforce de lire cette présence des œuvres au monde qu'elle appelle leur socialité. Cela suppose la prise en considération du concept de littérarité, par exemple, mais comme partie intégrante d'une analyse sociotextuelle* »<sup>56</sup>.

L'intention de l'approche sociocritique consiste alors à repérer des éléments du discours social dans le texte sans toutefois renoncer au critère de littérarité.

### 2. Sociocritique et analyse du discours

L'analyse du discours désigne un vaste domaine d'investigation en sciences sociales apparue à partir des années 60, qui étudie le contexte et le contenu du discours oral ou écrit. Les principales questions auxquelles elle est censée répondre sont celles de la façon et de la cause de l'activité langagière, par opposition aux méthodes traditionnelles d'analyse qui plaçaient au centre de leurs problématiques Qui ? Quoi ? Quand ? Où ?

Depuis son apparition, l'analyse du discours a pris l'habitude de ne traiter que des textes délaissés par les facultés des lettres. Pourtant le postulat fondateur de cette discipline, stipule que le discours est « un » : « *du traité de métaphysique aux*

---

<sup>56</sup> Claude DUCHET, entretien accordé à Duchet, article disponible sur [www.sociocritique.com](http://www.sociocritique.com), consulté le 11/03/2009

## Chapitre 2 : La sociocritique à la croisée des disciplines

---

*graffitis en passant par les conversations, les tracts publicitaires ou les débats télévisés, toute énonciation socialement circonscrite peut à priori être abordé à travers le même réseau de concepts* »<sup>57</sup>. Le fait que se constitue à l'intérieur de l'analyse du discours une branche dédiée spécifiquement au discours littéraire, longtemps mis à l'écart, donne davantage de consistance au postulat implicite de l'analyse du discours à savoir l'unité du discours. Aussi est-elle appelée à se préoccuper davantage à la question du texte littéraire en tant que discours c'est-à-dire en tant qu'activité langagière socialement circonscrite, donc susceptible d'être analysé par les soubassements théoriques de l'analyse du discours qui mettent l'accent essentiellement sur l'articulation du langage et du contexte et sur les activités du locuteur.

Nous essayons à travers ce chapitre de mettre la lumière sur les tentatives qui se sont efforcées de rapprocher l'analyse du discours d'abord de la littérature comme champ d'investigation, puis de la sociocritique comme discipline s'attardant à l'univers social présent dans le texte littéraire.

### 2.1. Analyse du discours et littérature

Nous avons montré dans le chapitre précédent qu'au XX<sup>ème</sup> siècle et sous l'impulsion des approches issues du structuralisme linguistique, les études littéraires accordent une attention particulière aux principes de composition des textes en tant que totalité organisée et structurée, et que ces approches, dites immanentistes, dans leur conflit contre toute considération diachronique, enferment le texte en le détachant de tout ancrage spatial, temporel et ou social pour le transformer en une entité « autosuffisante » et « autotélique ». En écartant la tradition dans laquelle s'inscrit toute pratique de la parole ou de l'écriture, ces

---

<sup>57</sup> Dominique MAINGUENEAU, « Analyse du discours : problème épistémologiques et institutionnels » in *Argumentation et analyse du discours*, la revue électronique du groupe ADARR, aadrevues.org/351

## Chapitre 2 : La sociocritique à la croisée des disciplines

---

approches gêneront la compréhension de l'écriture comme insoumission ou, tout au moins, comme dialogue avec le pacte social. Dès lors, elles, ne parviendront pas à percevoir « *la possible tension dialectique entre système et procès, tradition et acte d'écriture ou de lecture, norme et usage, modèle et écart* »<sup>58</sup>. Antonio Gómez-Moriana ajoute que ces approches :

*« seront également incapables de saisir les effets esthétiques que la tension dialectique entre norme et transgression sera amenée à produire dans toute œuvre qui ne se limite pas à la pure reproduction mimétique d'un modèle. C'est le cas de l'ironie, de la parodie, de la subversion totale par (abus d'éléments culturellement marqués (le discours rituel, par exemple), comme de tout processus de signification basé sur la dialectique entre ce que le signe (plus au moins complexe) signifie en soi et le sens qui lui est donné dans un contexte déterminé, aliénant, ou encore, entre la réserve de son utilisation (de l'ordre du sacré, du tabou, etc.) et la profanation qui en démystifie l'usage »*<sup>59</sup>

En réagissant contre l'histoire littéraire, les tendances structuralistes ont favorisé une approche synchronique qui a d'une part posé l'immanence de leur objet d'étude, et ont d'autre part reconduit l'opposition texte / contexte en inversant simplement les priorités. L'analyse du discours intervient pour mettre fin à ce conflit de positionnement épistémologique en considérant que l'énoncé ne peut être coupé de l'énonciation et ne peut se comprendre en dehors des données situationnelles dans lesquelles il s'effectue. Dans cette perspective, le contexte n'est pas évacué. Il fait, bien au contraire, partie du texte et remet définitivement en question la fameuse division entre texte / contexte.

Il est vrai que l'analyse du discours, la discipline œuvrant à l'exploration des fonctionnements discursifs aux genres les plus divers, ne s'est attachée qu'assez tardivement à l'œuvre littéraire, s'attardant prioritairement aux champs restés en friche. En effet, elle se penchait sur les grands ensembles socialement institués

---

<sup>58</sup> Antonio GOMEZ-MORIANA, « Sociocritique et analyse du discours » in Claude DUCHET et Stéphane VACHON (dir), *La Recherche littéraire objets et méthodes*, op.cit., p. 192

<sup>59</sup> *Ibid.*, p. 193

## Chapitre 2 : La sociocritique à la croisée des disciplines

---

comme le discours juridique, politique, religieux, par exemple. Duchet explique dans l'un de ses entretiens publié dans la revue *Littérature*, la cause de la rencontre tardive entre littérature et analyse du discours :

« *La situation est donc telle, dans les années 70, tout ce que relevait institutionnellement de la défense de la citadelle Littérature ne suscitait pas l'intérêt des analystes du discours, qui pensaient que l'avenir était ailleurs.* »<sup>60</sup>

C'est seulement dans ses évolutions récentes que l'analyse du discours s'est approchée de la littérature. L'ouvrage de Dominique Maingueneau, *Le Contexte de l'œuvre littéraire*, paru en 1993, constitue un de principaux ponts rattachant les deux disciplines qui se sont longtemps ignorées, et la voie qu'il a ouverte continue d'être le phare qui illumine le parcours de nombreux jeunes chercheurs en littérature.

### 2.2. Analyse du discours et sociocritique

Si depuis son apparition suite à la publication du numéro inaugural de *Littérature* en 1971, la sociocritique ne cesse d'avoir recours aux figures tutélaires de l'analyse du discours, encore en essor, sans toutefois mentionner cette dernière comme un mouvement constitué, l'inverse ne va pas de même. Henri Mitterand, Régine Robin, Marc Angenot illustrent, par des réflexions épistémologiques, les liens tissés entre la sociocritique et l'analyse du discours.

Afin de saisir de façon fine les positions théoriques, il faudrait pouvoir retracer de façon plus institutionnelle le parcours intellectuel de ces fervents acteurs. De nombreux colloques fondateurs ont eu lieu entre 1966 et 1975 au cours desquels leurs contributions à ce projet de collaboration de grande envergure étaient

---

<sup>60</sup> Claude DUCHET, « Entretien avec Claude Duchet », in *Littérature* n°140, Colin, Paris, 2005, p.127



## Chapitre 2 : La sociocritique à la croisée des disciplines

---

prestigieuses. Parmi les colloques de ces années-là, nous en évoquons deux, organisés à Toronto au Canada, qui présentent à l'université de Toronto la particularité de réunir des acteurs de deux mouvements et de s'interroger sur la constitution de deux disciplines encore en essor. Le premier, intitulé « La lecture sociocritique du texte romanesque », tenu en 1972, explore les différentes facettes de la sociologie de la littérature, de la sociocritique sur des auteurs ou des genres majoritairement du XIX<sup>ème</sup> siècle. Le deuxième a eu lieu deux ans plus tard, dont les actes ont été publiés sous le titre de « L'Analyse du discours » et auquel ont participé entre autres Pierre Léon, Henri Mitterand et Régine Robin. Cette dernière n'a cessé depuis ces débuts dans l'analyse du discours d'interroger les frontières disciplinaires et les posés épistémologiques en s'appuyant sur des corpus d'histoire mais aussi littéraires.

Ces tentatives de rapprochement ont finalement abouti lorsqu'Henri Mitterand, présent aux deux colloques, a publié en 1980 *Le Discours du roman* où il a pu établir des liens étroits entre approche sociocritique du texte et socle de l'analyse du discours. A travers cet ouvrage, il a ouvert de nouvelles perspectives pour sortir, dit-il, d'une sociocritique *étroite*. Il plaide pour des rapprochements théoriques entre analyses littéraires et du discours et fait référence à des concepts de l'analyse du discours comme le « préconstruit », concept proprement linguistique lié à la faculté de l'énonciateur de construire des valeurs référentielles. Ce concept devrait permettre d'évaluer, poursuit-il, le rapport entre les structures discursives et la conjoncture idéologique et de mettre sur pied une théorie matérialiste du discours. Il entend s'acheminer vers une sociocritique de totalité où se mêlent étude de polyphonie, de l'interdiscursivité pour comprendre « *comment s'engendre et se distribue le sens d'un texte sur un certain palier de sa lecture qui est ici la lecture idéologique* »<sup>61</sup>

---

<sup>61</sup> Henri MITTERAND, *Le Discours du roman*, Puf, Paris, 1980, p.228

## Chapitre 2 : La sociocritique à la croisée des disciplines

---

C'est dans cette même perspective que se situe l'ouvrage de Régine Robin *Le Réalisme socialiste : une esthétique impossible*, paru en 1986, qui « *tout en travaillant sur l'émergence d'un syntagme (approche d'analyse du discours classique) y conjoint l'étude du « sociogramme » du héros, mis à mal dans la fiction russe et l'approche d'un « dialogisme » bakhtinien, « esthétique impossible » pour une esthétique réduite à l'idéologie* »<sup>62</sup>.

Une autre personnalité étant pleinement impliquée dans l'établissement des rapports entre analyse du discours et sociocritique est Marc Angenot qui a dirigé avec notamment Régine Robin de 1990 à 1997 « Le Centre interuniversitaire d'analyse du discours et sociocritique des textes » (C.I.A.D.E.S.T). Les recherches de ce dernier sont situées explicitement à cheval entre l'analyse du discours et la sociocritique ; il y ajoute une épaisseur rhétorique et argumentative qui paraît fondamentale dans la conception qu'il donne à l'analyse du discours. Le passage suivant résume son point de vue :

*« 1-Il n'est pas d'analyse du discours possible sans prise en considération des argumentations, des tactiques persuasives. 2-D'autre part, il n'est pas de théorie de l'argumentation qui puisse substituer isolément, dans une autonomie heuristique suffisante ; l'analyse argumentative est inséparable de l'ensemble des faits de discoursivité, comme elle est inséparable du dialogisme interdiscursif, de l'immersion des textes dans le discours social de son temps comme espace problématique et de l'analyse herméneutique, c'est-à-dire celle de la constitution du texte lu comme stratification de niveau de sens et comme potentiel de requestionnement infini »*<sup>63</sup>

Le centre de recherche interuniversitaire en analyse du discours et sociocritique a été créé en septembre 1990 à Montréal par Marc Angenot, Antonio

---

<sup>62</sup> Laurence ROSIER, « Analyse du discours et sociocritiques : Quelques points de convergence et de divergence entre des disciplines hétérogènes » in *Littérature*, n° 140, Paris, Larousse/ Armand Colin, décembre 2005, p. 18

<sup>63</sup> Marc ANGENOT, « Analyse du discours et sociocritiques des textes », in Claude DUCHET et Stéphane VACHON (dir), *La Recherche littéraire objets et méthodes, op.cit.*, p. 130

## Chapitre 2 : La sociocritique à la croisée des disciplines

---

Gómez-Moriana et Régine Robin. La création de ce centre s'est appuyée sur « *la perception de l'évolution à l'époque dans le domaine des lettres et des sciences humaines, tout particulièrement sur le développement considérable que l'analyse du discours est en train de prendre, au carrefour de nombreuses disciplines [...]* »<sup>64</sup>. Elle se justifie également par la présence dans la région montréalaise d'un nombre appréciable de spécialistes et d'équipes de recherche reliés à cette tradition nouvelle. Ces chercheurs trouvaient ainsi l'occasion de se regrouper et de confronter leurs problématiques et méthodes. Le centre s'ouvrait largement aux diverses approches de l'analyse des discours ayant inéluctablement la faculté d'être bien appréhendés à la fois comme des faits de langage et des faits historiques et sociaux. Le C.I.A.D.E.S.T avait donc comme ambition de regrouper dans l'analyse des discours non pas seulement les pratiques langagières de la vie quotidienne et les discours de l'idéologie de la « sphère publique », mais l'ensemble des champs discursifs, triviaux et hermétiques qui dans leur interaction compose une culture, et donc aussi les textes savants et les genres esthétiques auxquels le centre a accordé une réflexion particulière. Aussi Marc Angenot écrit-il :

« *De là l'articulation essentielle dans la désignation même du C.I.A.D.E.S.T, entre une analyse des discours et une sociocritique des textes orientées vers les formes esthétiques. Nous prétendons intégrer à l'examen, grande diversité historique et culturelle, les textes et les genres qu'on nomme littéraires* »<sup>65</sup>

Ce centre de recherche qui a été très actif entre 1990 et 1997 n'a pas pu malheureusement arriver au bout de ses objectifs. Le malheur des temps et les coupures budgétaires ont entravé la réalisation de son projet promoteur surtout suite au retrait de sa revue *Discours social / Social Discourse* qui a cessé de paraître en 1997.

---

<sup>64</sup> Marc ANGENOT, « Analyse du discours et sociocritiques des textes », *op.cit.*, p. 125

<sup>65</sup> *Ibid.*, p. 135

## Chapitre 2 : La sociocritique à la croisée des disciplines

---

Pour résumer nous pouvons dire qu'en s'attachant aux œuvres littéraires, les analystes du discours déplacent leur attention de la langue au discours, ils analysent les énoncés dans la situation d'énonciation où ils acquièrent leur sens et leur force. Ils peuvent alors tenir compte surtout des cadres sociaux et institutionnels de la parole, de l'espace culturel où elle se déploie, des genres du discours, de l'identité sociale des protagonistes de l'échange. Les tenants de ces perspectives d'analyse envisagent le langage dans sa dimension sociale et culturelle. Leurs analyses des fonctionnements langagiers, qu'il s'agisse de la conversation familière, de la communication politique, de l'épistolaire ou du texte littéraire, tiennent compte de la socialité qui leur est inhérente.

On peut dire par conséquent qu'il n'est pas étonnant que les linguistes désirant aborder le littéraire rencontrent aujourd'hui la sociocritique comme discipline consacré à l'exploration de la socialité du texte, sûrement le font-ils souvent sans s'en rendre compte. Déjà en 1975, Duchet avait écrit en préambule de *La Lecture sociocritique du texte romanesque* :

« *Beaucoup rencontrent la sociocritique sans le savoir, dans les mouvements ou les obstacles de leurs recherches, ou dans l'économie de leurs travaux* »<sup>66</sup>.

Il est significatif, cependant, que dans le cadre de l'analyse du discours, la sociocritique en vienne à être désignée. C'est ainsi que Dominique Maingueneau note dans son ouvrage *Le Discours littéraire : Paratopie et scène d'énonciation*, paru en 2004 :

« *La perspective sociocritique ne pouvait que converger avec l'analyse du discours qui appréhende les énoncés à travers l'activité sociale qui les porte, rapportant les paroles à des lieux, distribuant le discours en une multiplicité de*

---

<sup>66</sup> Claude DUCHET, « Le Projet sociocritique : Problèmes et perspectives », in Graham FLACONER, Henri MITTERAND, *La Lecture sociocritique du texte romanesque*, Toronto, Hakkert & Cie, 1975, introduction

*genres dont il faut analyser les conditions de possibilité, les rituels et les effets.* »<sup>67</sup> .

### 3. Sociocritique et stylistique

La stylistique est une discipline issue de la rhétorique et de la linguistique, qui s'attarde aux particularités d'écriture d'un texte. Elle renvoie à la notion de « style » qui, étymologiquement, désignait le poinçon de fer ou d'os à deux extrémités, l'une servant à écrire et l'autre à effacer. Le style désigne par la suite la manière d'écrire, la tournure de l'expression c'est-à-dire que c'est l'écart que l'auteur exprime par rapport à la norme linguistique en partage dans sa communauté. L'étude stylistique d'un texte littéraire permet de mettre en évidence les moyens mis en œuvre par l'auteur, dans un cadre générique déterminé, pour faire partager une vision spécifique du monde. Elle repose généralement sur l'étude des procédés littéraires, des modes de composition propres à l'auteur.

Après avoir connu une période glorieuse dans les années 50-60, apparaissant comme une discipline nouvelle, la stylistique s'est trouvée largement en retrait, dans les années 75-85, par rapport à l'explosion d'autres domaines. En effet, elle s'est attachée principalement à caractériser la part individuelle de l'écriture, faisant de la « déviation », de l'« écart » entre le texte et la langue ordinaire, entre l'individu et la collectivité, son objet propre. C'est pourquoi, elle fut jugée trop éclectique, trop utilitaire, trop française en tant que discipline à concours d'enseignement, trop élitiste par sa finalité et sa pratique. Enfin et surtout ce qui était bien plus grave que tout cela écrit Eric Bordas : « *La stylistique postulait l'évidence d'un projet esthétique, interne et inhérent aux grands auteurs, le style,*

---

<sup>67</sup> Dominique MAINGUENEAU, *Le Discours littéraire : Paratopie et scène d'énonciation*, Paris, Colin, col, U. 2004, pp. 29-30

## Chapitre 2 : La sociocritique à la croisée des disciplines

---

*que, un peu comme un bien, un patrimoine, certains possédaient et d'autres non, et dont la transmission collective était inaliénable »<sup>68</sup>.*

Cette stylistique, héritière de Charles Bally, était « *une stylistique de la phrase, des mots, une stylistique grammairienne dont la méthode d'analyse consistait à retrouver dans les textes les grands repères morphosyntaxiques de la langue : étude sur le vocabulaire de Huysmans, la phrase de Proust, l'alexandrin de Racine, les métaphores de Balzac, se succédaient régulièrement, minutieuses et érudites »<sup>69</sup>, mais constamment un peu indifférentes à la question du sujet textuel, et peu attentive aux phénomènes d'historicité politique et esthétique. Cette stylistique, dite classique, davantage axée sur les faits de langue manifestait une vive réticence à l'égard de l'interrogation même de son objet d'étude (le style), longuement négligé et longtemps indiscuté.*

On peut estimer que, précisément, c'est ce problème-ci, l'inattention et l'irréflexion à l'égard de l'objet de la stylistique (le style), qui fut le vrai point d'achoppement entre stylistique et sociocritique. Pour le reste, rivalité parisienne, querelles de parti, ou histoire de concours d'enseignement, tout cela aurait être dépassé en quelques années, mais l'antipathie, la méfiance, le mépris mutuel continuent à perdurer. Il va sans dire que la sociocritique et la stylistique en tant que deux méthodologies scientifiques du texte se sont superbement ignorées tout au long de leur histoire. En effet, l'antagonisme mutuel est dû essentiellement à des causes contextuelles, anecdotiques, empiriques, mais inséparable de l'histoire des idées à la fin du XX<sup>ème</sup> siècle. Éric Bordas fait le rappel de la situation de l'université française au début des années 70 :

*« On peut dire, sans véritable caricature, que pour les intellectuels parisiens de l'après-68, la stylistique, c'est la droite, et la sociocritique, c'est la gauche. La situation veut cela. La sociocritique naît et se*

---

<sup>68</sup> Éric BORDAS, « Stylistique et sociocritique », in *Littérature*, vol. 140, 2005, p.31

<sup>69</sup> Éric BORDAS, « Stylistique et sociocritique », *op.cit.*, p.40

## Chapitre 2 : La sociocritique à la croisée des disciplines

---

*développe à Vincennes dans l'effervescence de la révolution que l'on sait ; la stylistique est la propriété absolue de la Sorbonne, haut lieu conservateur, véritable cible à abattre. [...] cette vieille Sorbonne symbolise la préparation aux très élitistes concours républicains du CAPES et de l'agrégation des lettres, machine à reproduire les clivages de classes et d'oppression. »<sup>70</sup>*

On peut par conséquent affirmer que c'est autour de la question de l'objet de la stylistique que se sont contractées toutes les réticences de la sociocritique. En effet, la notion de style était devenue suspecte dans les années 70 avec la vogue du structuralisme. Ce courant d'analyse pluridisciplinaire de l'époque paraissait avoir définitivement réglé la question du style littéraire. La « fonction poétique » jakobsienne suffisait à en cerner la forme générale, et transhistorique. La stylistique semblait inéluctablement vouée à la disparition. En réalité, « *durant une vingtaine d'années, elle n'a plus été revendiquée par qui que ce soit et l'appellation même a quasiment disparu de la littérature théorique française, cédant la place à celle de poétique, de rhétorique ou de sémiotique du discours littéraire.* »<sup>71</sup>

Roland Barthes est sans conteste celui qui a pris la responsabilité la plus lourde dans l'affaiblissement de la crédibilité intellectuelle de la stylistique de l'époque. Un travail comme *S/Z*<sup>72</sup> par exemple n'est en quelque sorte qu'un moyen pour justifier l'inutilité d'une question sur le style du texte, d'une part à travers son choix conscient du corpus balzacien, stylistiquement contesté, et de l'autre l'importance capitale accordée aux analyses de narration en tant que phénomène universel, et au décodage des signes en tant que réalité singulière et étroitement liée à l'histoire.

Parallèlement, la stylistique avait fait l'objet des attaques régulières de la part des linguistes après la découverte des travaux de Benveniste sur l'énonciation du

---

<sup>70</sup> *Ibid.*, p.30

<sup>71</sup> Laurent JENNY, « L'objet singulier de la stylistique », in *Littérature*, vol. 89, 1993, p. 113

<sup>72</sup> *S/Z* est un essai de Roland Barthes publié en 1970, consacré tout entier à l'analyse de *Sarrasine* de Balzac

## Chapitre 2 : La sociocritique à la croisée des disciplines

---

sujet dans le discours. Ces derniers s’alignaient du côté des sociocriticiens pour stigmatiser une discipline qui « *négligeait l’interrogation même de son objet (le style, la littérature), [...] et qui dédaignait fâcheusement les acquis récents des sciences du langage, au profit d’une frileuse pratique de la grammaire française et de la rhétorique des figures* »<sup>73</sup>.

Cette nouvelle tendance linguistique proclame joyeusement la mort d’une discipline inutile, absorbée par les « sciences du discours », plus générales et plus puissantes. Ainsi, la stylistique (dans sa nouvelle version) et la sociocritique se retrouvaient-elles dans leur intérêt commun d’une théorie de sujet linguistique, prise selon sa conception contemporaine permettrait à la stylistique de revoir la question de son objet d’étude, non plus style, mais discours, « singulier » et « singularisant », et à la sociocritique de pouvoir enfin retrouver des empreintes précises de l’individu ou du collectif dans les produits langagiers.

En outre, les travaux de Bakhtine autour de la polyphonie et des discours rapportés constituent également la base du spectaculaire mouvement de renouveau des études stylistiques en France dans les années 80, une stylistique de l’énonciation faisant de l’étude des discours représentés et pris en charge dans le texte son principal centre d’intérêt. « *Ce n’est plus la référence de la langue, comme structure, qui oriente la lecture, mais le repère (langagier) du sujet, saisi dans son histoire (devenir et avenir)* »<sup>74</sup>. Le sujet ne peut donc pas être pensable sans contextualisation ni périodisation. Ces travaux de Bakhtine marquent donc le début d’un rapprochement entre cette nouvelle stylistique et la sociocritique. On entre alors dans l’histoire récente d’une analyse du discours issue d’un développement des travaux des années 70 sur l’énonciation et la pragmatique. Une discipline sensible aux usages socialement réglés du langage, aux visions du monde consciemment ou inconsciemment exprimées par le sujet. Le passage suivant de Maingueneau résume les finalités de ce courant pluridisciplinaire :

---

<sup>73</sup> Éric BORDAS, « Stylistique et sociocritique », *op.cit.*, p. 34

<sup>74</sup> *Ibid.*, p. 40



## Chapitre 2 : La sociocritique à la croisée des disciplines

---

« *L'analyse du discours vise à appréhender la structure des énoncés à travers l'activité sociale qui les porte. Elle rapporte des paroles et des lieux. À travers la multiplicité des situations de communication, le discours éclate en une multiplicité des genres dont il faut analyser les conditions de possibilité, les rituels et les effets.* »<sup>75</sup>.

Il s'agit alors d'une analyse sociodiscursive qui parcourt et balise tout le terrain du vaste réseau des dicibles. Marc Angenot a énuméré, par la suite, les diverses méthodologies dont la coexistence délimite le champ intellectuel de la dite analyse à savoir, notamment la linguistique du texte, la pragmatique, la sémantique textuelle, la sociolinguistique.

Enfin, un troisième exemple intéressant vient pour œuvrer au rapprochement de deux disciplines traditionnellement antagonistes, c'est celui de l'étude des clichés. Un des aboutissements des travaux centré autour de la notion de « cliché » fut l'ouvrage paru en 1997, *Stéréotypes et clichés*, cosigné par la sociocriticienne Ruth Amossy et la stylisticienne Anne Herschberg Pierrot. Il s'agit, comme le souligne Eric Bordas dans son article « Stylistique et sociocritique » d'une

*« analyse sociodiscursive, très inspirée par le sémiotique, et analyse stylistique, redéfinie par la théorie du sujet de l'énonciation (Benveniste) et par le dialogisme bakhtinien, se réunissent dans une complémentarité qui semble une évidence théorique et méthodologique. Non pas deux discours voisins, mais deux approches d'une même réalité, langagière et sociale, à deux entrées, verbale et non verbale. »*<sup>76</sup>

Éric Bordas clôt son article par un simple rappel qui formule avec le plus de clarté cette épistémologie des discours construite conjointement par les philosophes et les historiens en citant Jacques-Philippe Saint-Gérard, auteur de *Morales du style* paru en 1993, pour qui « l'organisation interne de l'œuvre » est toujours « travaillée par les contraintes de l'histoire ». Pour cerner le style d'un texte, ajout-il, il faut respecter une triple investigation :

---

<sup>75</sup> Dominique MAINGUENEAU, *Le Contexte de l'œuvre littéraire. Énonciation, écrivain, société*, Paris, Dunod, 1993, p. 17

<sup>76</sup> Éric BORDAS, « Stylistique et sociocritique », *op.cit.*, pp.38-39

*« a) Une étude attentive des conditions historiques posées à l'écriture par la situation d'une certaine "épistémè" linguistique. [...] b) Une interrogation des modèles théoriques et pratiques auxquels se réfère l'écrivain en matière d'esthétique de la langue et de la littérature. [...] c) Enfin, une reconstitution critique du sujet de l'écriture, résultat de cette interaction des modèles prégnants de la langue et de la littérature, dans un objet idéologique de communication, dont la qualité esthétique est gagée par l'institution littéraire. »<sup>77</sup>*

Pour conclure, on peut dire que c'est grâce à l'analyse du discours, pensée comme une épistémologie linguistique et philosophique du sujet sensible qu'on a pu mettre terme à des dizaines d'années de rivalité pour enfin réaliser ce bénéfique rapprochement tant espéré de deux disciplines en perpétuel concurrence, travaillant l'une et l'autre, sur les significations des énonciations, et surtout sur leurs valeurs esthétiques et politiques.

Après avoir abordé les tentatives de rapprochement qui s'esquisse entre la sociocritique et les disciplines voisines s'attardant au fait littéraire, nous tenterons dans le dernier chapitre de la partie théorique intitulé « La sociocritique : une approche plutôt pluridirectionnelle » de présenter les principales approches sociocritiques auxquelles nous aurons recours pour approcher les trois romans de notre corpus. Il faut rappeler que la sociocritique s'appréhende mieux au pluriel car il ne s'agit pas d'une seule approche sociocritique, mais d'une multitude d'approches qui partagent certes des points en commun, mais divergent surtout sur les perspectives d'investigation.

---

<sup>77</sup> Jacques-Philippe SAINT-GERAND, cité par Éric BORDAS, in « Stylistique et sociocritique », *op.cit.*, p.41

### Conclusion partielle

À travers ce chapitre, intitulé « La sociocritique à la croisée des disciplines », nous avons essayé de mettre la lumière sur les rapports qu'entretient la sociocritique avec les disciplines critiques connexes telles que la linguistique, l'analyse du discours et la stylistique. Ce chapitre est composé de trois sous-parties à travers lesquelles nous avons essayé de développer les rapports qu'entretient la sociocritique avec chacune de ces disciplines.

Dans le premier intitulé *Sociocritique et linguistique*, nous avons dressé selon une perspective historique le rapport de la sociocritique et de la linguistique. Il va sans dire que l'alliance entre ces deux disciplines était étroite car les débuts de l'activité sociocritique étaient contemporains de l'effervescence de la linguistique structurale. La sociocritique trouvait en cette dernière le soubassement théorique dont elle avait besoin pour approcher le texte littéraire. Mais grâce à ses propres avancées théoriques, elle commençait à mettre en garde contre cette approche héritière de Saussure, surtout en ce qui concerne la problématique de « clôture du texte ».

Dans le deuxième intitulé *Sociocritique et analyse du discours*, nous avons essayé de répondre à une question cruciale à savoir : Pourquoi la sociocritique, dans ses débuts, n'a-t-elle guère collaboré avec l'analyse du discours bien que cette dernière ait privilégiée comme elle la dimension énonciative des discours ? Nous avons, entre autres, exposé les dernières tentatives de certains spécialistes de deux camps comme Régine Robin, Marc Angenot, Ruth Amossy pour œuvrer au rapprochement de ces deux approches d'analyse textuelle.

Dans le troisième intitulé *Sociocritique et stylistique*, nous avons, d'une part, essayé de justifier l'antagonisme atroce qui a opposé ces deux approches du fait littéraire. D'autre part, nous avons exposé les tentatives des analystes du discours

## Chapitre 2 : La sociocritique à la croisée des disciplines

---

pour essayer de trouver un terrain d'entente entre ces deux approches en perpétuel désaccords.

### Troisième chapitre : La sociocritique : une approche pluridirectionnelle

#### 1-Introduction

La sociocritique est une approche du fait littéraire qui s'attarde à l'univers social présent dans le texte. Le terme « sociocritique » apparaît à la fin des années 60, sur le modèle du titre de l'ouvrage de Charles Mauron paru en 1963, *Des métaphores obsédantes au mythe personnel*<sup>78</sup>. Elle est née de l'intercommunication de deux épistémès que sont, selon Barthes, le matérialisme dialectique et la psychanalyse et elle se donne comme objectif de renouveler l'approche sociologique de la littérature, d'une part en intégrant les différentes avancées du structuralisme, de la linguistique et de la sémiologie, et, d'autre part, en privilégiant les médiations<sup>79</sup> collectives et le rapport à l'histoire.

Loin d'être une discipline unidirectionnelle, fondée sur une stricte unicité de méthode et d'intention, la sociocritique constitue un espace diversifié de recherches réunies par des axiomes, des postulats, des hypothèses et des visées variés mais néanmoins connexes, corrélés, compatibles. Le passage suivant d'Isabelle Tournier de l'université de Paris VIII montre, en effet, toute la difficulté scientifique à pouvoir saisir la sociocritique de manière univoque si l'on ne s'inscrit pas d'avance dans la perspective d'un théoricien :

*« L'extension internationale de la ou des sociocritique(e) rassemble sous ce terme plusieurs tendances ou écoles, les unes proches de la sociologie institutionnelle de la littérature (Jacques Dubois), d'autres issues de l'analyse des discours (Marc Angenot, Antonio Gómez-*

---

<sup>78</sup> À travers cet ouvrage, Charles Mauron trace les bases de la psychocritique, l'approche critique qui selon son concepteur comporte les quatre opérations suivantes: superposition des textes relevant les structures où s'exprime l'inconscient, étude de ces structures et de leurs métamorphoses, interprétation du mythe personnel, contrôle autobiographique.

<sup>79</sup> Le concept des « médiations » a été annoncé par la théorie du reflet élaborée par Pierre Macherey et repris par Lucien Goldmann dans la théorie de la vision du monde. Le principe des médiations stipule que toute relation entre texte et hors-texte passe nécessairement par des médiations dont le fonctionnement reste encore mystérieux.

## Chapitre 3: La sociocritique : une approche pluridirectionnelle

---

*Moriana, Régine Robin), d'autres plus préoccupées des fondements d'une sociologie littéraire (Pierre Zima), d'autres encore plus attachées à l'étude linguistique des textes (Edmond Cros), ou des universaux du langage (Charles Grivel). Duchet pour sa part, s'est orienté dès le début vers une sociopoétique. »<sup>80</sup>*

Parlant de la compatibilité et de la corrélation entre ces sociocritiques, Jacques Pelletier souligne dans « La littérature comme objet social. Enjeux disciplinaires » que « *les sociocritiques par-delà leur divergences théoriques et méthodologiques, s'étendent unanimement pour soutenir haut et fort que l'objet premier et dernier de leurs analyses est le texte littéraire en tant que produit d'un travail d'écriture.* »<sup>81</sup>. Aussi peut-on dire que l'élection du texte au rang d'objet d'étude était la marque distinctive des approches sociocritiques. C'est la base épistémologique de leurs raisonnements respectifs, c'est la manière dont il est relié non pas à des « déterminations sociales objectives » et antérieures, mais à des langages conjoncturels qui constituent son altérité et qu'il altère toujours, c'est cet objet texte qui fait alors l'unanimité des approches sociocritiques et qui fait qu'elles se démarquent de la sociologie de la littérature<sup>82</sup>.

Nous essayons à travers le présent chapitre de mettre la lumière sur la perspective sociocritique de Duchet, celle choisie pour approcher les trois œuvres de notre corpus. Un tel choix n'est pas exclusif, mais constitue le wagon principal qui entrainera dans son exploitation la prise en compte de principales autres contributions à l'élaboration de la sociocritique, à savoir celle d'Edmond Cros, de Pierre Zima et de Marc Angenot pour ne citer que les principales.

---

<sup>80</sup> Isabelle TOURNIER, « Le sociogramme du hasard chez Balzac », in *Discours social / Social discourse*, vol.5, n°1-2, Montréal, CIADEST, 1993, p 67

<sup>81</sup> Jacques PELLETIER, « La littérature comme objet social. Enjeux disciplinaires », in Colloque international (Recueil des textes provisoires), *La littérature comme objet social*, organisé par le Centre de recherche en littérature québécoise (C.R.E.L.I.C), Québec, les 26,27 et 28 octobre 1994

<sup>82</sup> La sociologie de la littérature est une approche appartenant aux méthodes empiriques de la littérature qui s'oriente vers le postulat wébérien de l'objectivité scientifique et qui se contente de s'occuper de tout ce qui entoure l'œuvre en éliminant tout jugement de valeur esthétique.

### 2. La sociocritique selon Claude Duchet

#### 2.1. Préambule

Les événements de mai et juin 1968 eurent pour conséquences l'élaboration de cloisonnements disciplinaires et la formation, partout en France, de groupes de recherche ouverts à la bataille des idées. En effet, le grand nombre de séminaires organisés à l'époque, a profondément modifié les structures universitaires existantes et a permis l'implantation de nouvelles disciplines et l'introduction de perspectives de recherches, inédites ou marginalisées jusqu'alors par les études universitaires.

Claude Duchet était à l'époque à l'université de Lille avec Henri Meschonnic ; ils étaient, entre autres, témoins de l'irruption dans la pratique de la littérature, de la linguistique, de la sémiotique, des formalistes russes et de la textanalyse<sup>83</sup>. Mais en ce qui concerne précisément la sociologie littéraire, tout était à faire, ce qui a poussé Duchet et ses compagnons à prendre l'initiative de s'interroger sur la façon d'intégrer le social dans les dynamiques en formation dans plusieurs secteurs de la recherche littéraire. Telle était leur perspective de recherche, fortement défendue lors de quelques séminaires organisés à Lille et à Vincennes, et qui a fini par aboutir à l'institution de principes de base d'une nouvelle approche ayant comme objet d'étude prioritaire le texte littéraire, et comme angle de vision une lecture immanente qui s'attarde sur son univers social. Cette nouvelle théorie d'analyse, baptisée *sociocritique* par Claude Duchet en 1971 dans son article intitulé *Pour une socio-critique ou variations sur un incipit*, parut dans la revue *Littérature*.

Dans cet article, considéré comme le manifeste de la sociocritique, Duchet a montré son désaccord avec le problème de fermeture du texte littéraire, c'est-à-

---

<sup>83</sup> La textanalyse est une méthode d'approche psychanalytique des œuvres littéraires consistant à « écouter », en laissant de côté l'auteur, ce qu'un texte murmure à l'inconscient du lecteur et du critique.

## Chapitre 3: La sociocritique : une approche pluridirectionnelle

---

dire la tendance considérant que le texte ne relevait que d'une autoproduction, thèse fortement soutenue par le courant structuralo-formaliste. Il a plaidé, en revanche, pour une ouverture du texte afin d'aller chercher les traces les plus profondes de la socialité. Il montre dans le passage suivant le bien fondé de sa théorie critique :

*« ... la sociocritique vise d'abord le texte. Elle est même une lecture immanente en ceci qu'elle reprend à son compte cette notion de texte élaboré par la critique formelle et l'avalise comme objet d'étude prioritaire. Mais la finalité est différente, puisque l'intention et la stratégie de la sociocritique sont de restituer au texte des formalistes sa teneur sociale ».*<sup>84</sup>

De cette définition, il faut retenir que la sociocritique est une méthode d'analyse du texte littéraire qui se différencie des autres méthodes par le fait qu'elle fait de la socialité son centre d'intérêt. Il convient de préciser que par socialité, on entend tout ce qui révèle, dans le roman, l'existence hors de l'espace romanesque d'une société de référence et d'une pratique sociale, ce par quoi le roman se veut dépendant d'un vécu réel extérieur à lui. Duchet a affirmé à Patrick Maurut dans des entretiens :

*« Le principe [de la socialité du roman] était que la fiction narrative installait, construisait un espace, un temps, un être ensemble, un système de codes, un système de relations et d'interlocuteurs, un complexe de normes, de valeurs hiérarchisées qui ne pouvaient pas ne pas se référer à un modèle ou une forme d'organisation du social ou encore une forme socialisée du réel ».*<sup>85</sup>

Le but ultime de la sociocritique est donc la recherche d'une socialité de son objet d'étude le texte. Elle l'interroge profondément pour révéler le « non-dit », le « pas encore dit » et les silences. L'une de ses stratégies d'analyse consiste à se frayer un chemin de l'indicible vers le dicible afin de rendre les silences apparents

---

<sup>84</sup> Claude DUCHET, Patrick MAURUS, « Entretiens de 2006 », p.01, in *Sociocritique.com/fr/* consulté le 03/03/2009

<sup>85</sup> Claude DUCHET, Patrick MAURUS, « Entretiens de 1995 », p.03, in *Sociocritique.com/fr/* consulté le 03/03/2009



### Chapitre 3: La sociocritique : une approche pluridirectionnelle

---

du texte expressifs. La sociocritique œuvre ainsi à dégager toutes les indices textuels ou sociotextuels relevant du dicible, de l'indicible et du silence pour les sortir vers ce qu'ils veulent signifier et qui justifie leur présence dans le texte. Selon Duchet : « *La nature profonde du roman, ou sa vocation, serait ainsi de reproduire le réel ou de procurer son illusion ; et son histoire se raconte dès lors sur le mode du " pas encore" du "déjà" ou du "ne...plus", au point qu'il ne survivrait guère à l'épuisement de ses ressources représentatives* »<sup>86</sup>. Le passage suivant de Pierre Popovic, membre du Centre de recherche interuniversitaire en sociocritique du texte (C.R.I.S.T), résume globalement la stratégie adoptée par l'approche sociocritique pour interroger le « non-dit », l'« imposé », les silences :

*«À quoi peuvent s'ajouter les contradictions, les passages énigmatiques, les dérives sémiotiques, les inutilités (personnages surnuméraires, énumérations hasardeuses), l'invention pure et simple (d'une langue par exemple), les relations sémantiques curieuses, les conflits poétiques ou les apories narratives, en clair : tout ce qui relève du sens et non de la signification (étant entendu que le sens est toujours mouvement et la signification arrêté), tout ce qui témoigne d'un déplacement sémiotique productif, tout ce qui porte la trace d'une complexité sémantique et de ce saut véritable dans l'imagination qui caractérise les textes de littérature.»*<sup>87</sup>

La socialité des textes est de ce fait repérable dans leurs procédures de mise en texte dont la compréhension est rapportée à une catégorie sémiotique plus grande de nature discursive ou visuelle. L'examen de ce rapport de substitution sémiotique permet de justifier la forme-sens (thématique, contradiction, aporie, polysémie, etc.) de ces textes, d'examiner et de valoriser leur historicité, leur dimension critique et leur capacité d'invention à l'égard de la vie sociale.

---

<sup>86</sup> Claude DUCHET, « Une écriture de la socialité », in *Poétique n°16*, Paris, Seuil, 1973, p. 447

<sup>87</sup> Pierre POPOVIC, « La sociocritique. Définition, histoire, concept, voies d'avenir », *Pratiques n°151-152*, décembre 2011

## Chapitre 3: La sociocritique : une approche pluridirectionnelle

---

La socialité du texte, précise Duchet, s'acquiert par le biais d'une lecture « interne », « immanente », « textualiste » du texte littéraire pris en tant que matière langagière, création poétique et mécanisme sémiotique. Cela veut dire que faire de la sociocritique peut s'effectuer en ayant recours aux méthodes de description des textes mises au point dans la théorie littéraire, c'est-à-dire qu'elle peut se faire en faisant appel, entre autres, à la simple analyse du texte, à la thématique, à la narratologie, à la rhétorique, à la poétique, à l'analyse du discours, à la linguistique textuelle, sans que cette sollicitation ne soit une fin en soi, mais un de ses moyens. Le sociocriticien est ainsi libre de choisir l'approche analytique appropriée en fonction de sa visée et de ses motivations personnelles.

### 2.2. Les principes de l'approche sociocritique de Claude Duchet

#### 2.2.1. L'héritage goldmanien

L'approche sociocritique de Duchet s'est développée en se basant essentiellement sur les travaux de Lucien Goldman. Ce dernier initie une nouvelle méthodologie sociologique s'articulant autour des notions de vision du monde, et d'homologie structurale. La vision du monde va ratifier ou désapprouver l'univers social et le rapport direct texte-société va faire l'objet des lectures transparentes. Claude Duchet révèle d'ailleurs que la sociocritique « *ne peut que souligner sa dette à l'égard des travaux de Lucien Goldmann sans lesquels elle n'aurait pu se définir.* »<sup>88</sup>

L'apport de Goldman réside dans la rupture avec la sociologie traditionnelle en démontrant notamment, dans *Le Dieu caché*<sup>89</sup>, que l'œuvre littéraire n'est pas

---

<sup>88</sup> Claude DUCHET, *Sociocritique*, Paris, Nathan, 1979, p.05

<sup>89</sup> *Le Dieu caché*, ouvrage de Lucien Goldmann, paru en 1955, où il a développé une étude sur la vision tragique dans les « Pensées » de Pascal et dans le théâtre de Racine. L'idée centrale de l'ouvrage est que les faits humains constituent toujours des structures significatives globales, à caractère à la fois pratique, théorique et affective.

### Chapitre 3: La sociocritique : une approche pluridirectionnelle

---

forcément le reflet de la société de sa production ni son équivalence. Pour la première fois, dans l'approche sociologique du texte littéraire, une attention particulière est portée à son contenu grâce à l'introduction de la notion de « structure ». Selon lui, l'œuvre littéraire est par essence une structure. Il montre dans *Structures Mentales et création culturelle*, qu'il existe une homologie de structure entre une œuvre littéraire et la société de l'écrivain. Sur ce point, concernant toute production littéraire et le roman en particulier, Goldman affirme que : « *La forme romanesque nous paraît être en effet, la transposition sur le plan littéraire de la vie quotidienne dans la société individualiste née de la production pour le marché. Il existe une homologie rigoureuse entre la forme littéraire du roman [...] et la relation quotidienne des hommes avec les autres hommes dans une société.* »<sup>90</sup>.

Le travail du sociologue littéraire consiste désormais à établir des rapports entre les structures sociales et la société fictionnelle ou du roman. Goldman insiste sur le fait qu'au niveau interprétatif et formel, l'analyste doit se tenir rigoureusement et uniquement au texte écrit. Cela constitue le principe directeur de la sociocritique qui, selon son concepteur, pourrait se formuler ainsi : « *Le texte, rien que le texte mais tout le texte* »<sup>91</sup>.

Après la période marquée par l'héritage goldmanien, Duchet s'engage résolument, à la fin des années 70, à fonder sa propre méthode analytique. Il faudra donc dépasser les notions du structuralisme qui offrent, selon lui, un modèle trop étroit ne permettant pas de rendre compte de toutes les potentialités de l'œuvre, et diriger sa réflexion vers une idée plus dynamique du processus d'esthétisation et de socialisation à travers le recours aux trois outils conceptuels, à savoir le sociotexte, le co-texte et le sociogramme.

---

<sup>90</sup> Lucien GOLDMANN, *Pour une sociologie du roman*, Paris, Gallimard, 1986, p.36

<sup>91</sup> Claude DUCHET, *Sociocritique*, op.cit. p.05

### 2.2.2. Les concepts fondamentaux de l'approche sociocritique duchetienne

Claude Duchet, l'un des initiateurs du mouvement sociocritique en France, propose une lecture sociohistorique du texte littéraire, expliquant que celui-ci est indissociable des formes de culture ou l'enseignement par lesquels il est transmis. Sa méthode sociocritique se rapporte, pour l'essentiel, aux concepts de : *société du texte* ou *du roman*, *société de référence*, *co-texte*, *discours social* et *sociogramme*. Nous essaierons de les expliciter davantage parce qu'ils constituent le soubassement sur lequel portera notre édifice.

#### 2.2.2.1. La société du roman

La société du texte ou du roman est la société que le texte littéraire fait apparaître, la structure sociale que la sociocritique s'attache à révéler dans les productions littéraires. Cette reproduction du social a fait, au XIX<sup>ème</sup> siècle, la gloire du roman réaliste, censée refléter et reproduire une représentation de la réalité car, en se démarquant des autres courants littéraires, le réalisme romanesque se donnait comme idéal le fait de reproduire aussi fidèlement que possible la société de l'auteur sous ses différents aspects. En effet, Gustave Flaubert multipliait les observations objectives afin de peindre le social dans ses détails les plus minutieux.

*« Aujourd'hui, a-t-il écrit, en écrivant Madame Bovary, homme et femme tous ensemble, amant et maîtresse à la fois, je me suis promené à cheval, dans une forêt, par une après-midi d'automne, sous des feuilles jaunes, et j'étais les chevaux, les feuilles, le vent, les paroles qu'on se disait... »<sup>92</sup>.*

---

<sup>92</sup> Lagarde et Michard, « XIX<sup>ème</sup> siècle », Paris, Bordas, 1991, p.457.

## Chapitre 3: La sociocritique : une approche pluridirectionnelle

---

Néanmoins, la société du roman, comme son nom l'indique d'ailleurs, ne se manifeste qu'à l'intérieur du texte ; elle n'est que l'écho, le miroir d'une communauté humaine, d'une texture sociale prise comme référence ou comme prototype. Duchet a souligné que « *pour une démarche sociocritique, il ne s'agit pas d'appliquer des normes et des étiquettes, mais d'interroger des pratiques romanesques en tant que productrices d'un espace social, que j'ai proposé d'appeler société de roman* »<sup>93</sup>. La société du roman est donc la société produite, inventée par le texte sans être plus que ce que les mots nomment ou décrivent dans le texte. En réalité, il ne s'agit pas d'une vraie société que les mots du texte désignent, c'est l'espace qui, dans un roman est couvert de diégèse, dans lequel évolue l'action des personnages et d'où l'on entend la voix du narrateur. Ainsi le roman produit sa propre société, laquelle est définie dans l'espace et dans le temps diégétique.

Ces propos montrent que le principe sociocritique appliqué au roman, le prend comme un *microcosme social*, reproduisant en lui des rapports homologues à ceux qui régissent la société dans sa globalité. Duchet a précisé par un exemple extrait de *Madame Bovary* de Flaubert que la casquette de Charles Bovary, dont le modèle se serait trouvé chez un chapelier de Rouen, n'est qu'un objet de papier, ne prenant son sens que par rapport à la poétique de l'œuvre. Et c'est tout simplement parce qu'il n'y avait pas de vrai chapelier dans la ville de Rouen à l'époque.

### 2.2.2.2. La société de référence

---

<sup>93</sup> Claude DUCHET, Patrick MAURUS, « Entretiens de 2006 », *op.cit.*, p.01

### Chapitre 3: La sociocritique : une approche pluridirectionnelle

---

La société du roman est, comme nous l'avons montré, un monde fictif, un espace diégétique inventé par le texte. Mais cette société, qualifiée par Fischer de *micro-société*, puise et se rapporte à des coutumes sociales, autrement dit, à un univers social présenté comme extérieur au roman et que Duchet désigne par le concept de *société de référence*, et Fischer par celui de *macro-société*. Cette société dite de référence n'est autre que « *la manifestation de l'existence hors de l'univers romanesque d'un monde plus ou moins réel pris comme sujet de référence par l'espace diégétique* »<sup>94</sup>. C'est donc une sorte de *société mère* ou *société source* où l'auteur puise des faits sociaux qu'il transformera ensuite en faits littéraires.

Il est à signaler que ladite société ne se contente pas à indiquer exclusivement la société à laquelle se rapportent ses pratiques sociales ainsi que les mœurs qui lui servent de modèles, mais s'étend pour inclure également des objets, des préceptes, des dogmes, en un mot, la civilisation à laquelle appartient l'écrivain. C'est pour cela d'ailleurs qu'un écrivain africain arrive à décrire avec un réalisme saisissant, dans ses textes, les paysages tropicaux et tout ce qui se réfère à son univers géographique. De ce point de vue, il est facile de comprendre la polémique que suscite en Afrique, l'usage de quelques tournures figées, forgées en Europe comme *avoir une faim de loup* ou *blanc comme neige*, puisque le loup est inconnu dans la faune africaine et la neige est totalement étrangère au climat tropical.

Il va sans dire qu'il n'est pas facile de circonscrire avec précision la société de référence de l'œuvre littéraire dans la mesure où le langage romanesque procède de l'imaginaire de son créateur dont l'inspiration peut très bien lui venir soit d'un film regardé, soit d'une représentation théâtrale, soit d'un voyage effectué.

En définitive, il faut souligner que la société du roman, ou société textuelle, constitue une véritable catégorie analytique, parce que, d'un côté, elle est la seule

---

<sup>94</sup> Francis KOUADIO N'GUESSAN, « *Lecture sociocritique du Premier Homme d'Albert Camus* », mémoire pour l'obtention de maître ès arts, Université de Laval, 1998, p.05, disponible sur [www.collectionscanada.gc.ca/obj/s4/f2/dsk1/tape9/PQDD\\_0025/MQ41925.pdf](http://www.collectionscanada.gc.ca/obj/s4/f2/dsk1/tape9/PQDD_0025/MQ41925.pdf).

## Chapitre 3: La sociocritique : une approche pluridirectionnelle

---

qui fait l'objet d'un traitement analytique dans le texte et, de l'autre, parce qu'elle est l'unique instance responsable de la production d'un espace social dans le texte. En effet, quand Duchet parle de socialité et de son écriture dans le texte, il veut parler de la société du roman. C'est, en effet, elle qui constitue le véritable sociotexte<sup>95</sup>, c'est-à-dire la société construite par le texte, l'objet d'étude fondamental de l'approche sociocritique. Le rôle de la société de référence est d'aider à mieux comprendre la société du texte, parce qu'il y a des éléments textuels se rapportant aux grandes structures sociales telles que l'organisation de la société, la religion, la culture, la tradition, le pouvoir politique, qui renvoient au hors-texte permettant des conditions de lisibilité du social dans le texte. En effet, *La Terre et le sang* et *Les Chemins qui montent* de Mouloud Feraoun offre un bon exemple de cette conception de la littérature qui veut que tout créateur crée une œuvre en prise directe sur le réel. Il vise de projeter cette réalité dans son œuvre en la mêlant au travail de l'imaginaire. Le travail du sociocriticien consiste dès lors à mettre en lumière un certain nombre de structures significatives qui permettent d'éclairer la relation que peut entretenir l'écriture avec les structures sociales, économiques, politiques et religieuses.

### 2.2.2.3. Le co-texte

#### 2.2.2.3.1. La sociocritique et le texte des formalistes

---

<sup>95</sup> Concept qu'on définira ultérieurement dans ce même chapitre

### Chapitre 3: La sociocritique : une approche pluridirectionnelle

---

Avant de développer la notion de *co-texte*, nous avons jugé utile d'évoquer quelques questions terminologiques relatives au mot *texte*. En effet, la sociocritique, dans ses débuts, se développait en empruntant des notions élaborées en dehors d'elle. Etant donné que le concept *texte* est, en quelque sorte, commun à tous les chercheurs en littérature et qu'ils utilisent tous ce même concept pour parler des choses différentes, les sociocriticiens s'étaient donc rendu compte de la nécessité de forger un nouveau concept qui leur soit propre car se servir de la terminologie d'autrui (la poétique) entraînerait un risque de dérive permanent. C'était pour cette raison que le concept de *sociotexte* a vu le jour. Depuis, le texte n'est plus traité comme immanent, mais comme un espace non clôturé, contrairement à la poétique qui ne le conçoit que comme étant un système clos totalement autonome. Ceci explique les reproches que Duchet faisait au système des actants, très en vogue à l'époque, et au structuralisme d'une manière générale. L'extrait suivant montre son désaccord avec l'idée de la fermeture du texte, c'est-à-dire la tendance à considérer que le texte ne relevait que d'une *autoproduction* :

*« On ne saurait reprocher au structuralisme de voir ce qu'il voit. En revanche, on peut critiquer le défaut de cette vision, son point aveugle, son non-vu. Ce que le structuralisme n'englobe pas dans sa vision, c'est le processus génétique, c'est-à-dire le processus de construction des structures considérées. Il prend le construit comme un donné et conçoit la structure comme un invariant, ignorant non seulement comment le donné s'est construit historiquement, mais encore comment ce donné va lui-même contribuer à d'autres constructions, conditionner de nouvelles genèses qui elles-mêmes engendreront d'autres structures, et ainsi de suite ».*<sup>96</sup>

De ce point de vue, pour les formalistes, le héros n'est qu'un personnage de papier qui joue un rôle dans l'histoire. Ils le prennent en dehors de toute considération d'ordre social ou psychologique. Que le sujet soit un jeune homme ou l'empereur à la barbe fleurie, c'était la même chose, ce qui faisait Duchet à dire en plaisantant « ... pour nous la littérature commençait à la barbe fleurie »<sup>97</sup>.

---

<sup>96</sup> In-Kyoung KIM, « Apparition des outils conceptuels sociocritique », in *Sociocritique.com/fr/*

<sup>97</sup> Claude DUCHET, Patrick MAURUS, « Entretiens de 1995 », *op.cit.* p.11



## Chapitre 3: La sociocritique : une approche pluridirectionnelle

---

Par sa nouvelle terminologie de *sociotexte*, conçu comme « le résultat d'une activité esthétique », Duchet estime que le roman, le poème, la pièce qu'on lit, c'est du sociotexte. Néanmoins, il souligne que le *sociotexte* n'efface pas le texte des poéticiens. Le texte pur des formalistes est toujours présent dans ce qu'on dit. Faire une lecture sociocritique, selon la conception de Duchet, c'est le lire comme un sociotexte tout en gardant son statut de texte. Cette idée de présence du texte était reprise, en effet, par Duchet lorsqu'il a défini sa nouvelle forgerie de *sociotexte*, dans sa thèse d'Etat soutenu en 1977, comme « *texte considéré dans son mode d'état social, dans sa socialité propre, différente pour chaque œuvre, la socialité étant envisagée comme une singularité caractéristique* ». <sup>98</sup> Selon Duchet, le texte et le hors-texte constitue ensemble le sociotexte, qui n'est pas un « donné » ou plutôt il est « donné à construire » à partir d'une analyse intratextuelle articulée sur la perspective du hors-texte.

Pour conclure, il faut signaler que Duchet avoue qu'il faut davantage de connaissances pour bâtir un sociotexte, mais ce qui lui paraît essentiel, c'est de comprendre que le texte questionne et évoque des réseaux, c'est-à-dire que l'objet qu'on a sous les yeux dans un texte, est, à la fois, un objet intrinsèque et extrinsèque au texte.

### 2.2.2.3.2. Du hors texte au co-texte

Dans ses débuts, la sociocritique utilisait le concept de *hors texte* pour manifester le lien au texte. Le *hors texte* était toujours du texte ou du moins, adhérent toujours au texte. Pour expliquer ce phénomène, Duchet s'appuyait d'ailleurs sur une tournure déjà existante : les *gravures hors-texte* qui ne sont pas le texte écrit, mais elles l'accompagnent et sont données à lire avec lui. Duchet

---

<sup>98</sup> In-Kyoung KIM, « Du texte au sociotexte », in *Sociocritique.com /fr/*.

### Chapitre 3: La sociocritique : une approche pluridirectionnelle

---

reconnaissait ensuite que son choix conceptuel était pédagogiquement inefficace. Il avouait que « *le hors texte était plutôt une métaphore du rapport du texte et du monde qu'une définition acceptable* »<sup>99</sup>

Aussi Duchet a-t-il renoncé à cette terminologie pour la remplacer par celle de *co-texte*, qui n'envisage le texte que dans sa socialité. Selon lui, *le co-texte* « *est ce qui dans le texte ouvre à un dehors du texte, sur un ailleurs du texte, sur un domaine de référence avec lequel le texte travaille, avec lequel tout texte travaille.* »<sup>100</sup>. Cela veut dire que le co-texte c'est ce qui travaille en même temps, ce qui est écrit au même temps, ce qui évolue au même temps, et ce qui est lu au même temps que le texte. D'où l'emploi du préfixe *co-* qui veut dire, dans ce contexte, « *simultané* » et non « *à côté* ». Duchet souligne, en effet, que c'est bien cette idée de proximité qui permet de distinguer le co-texte du *contexte* poétique « *Le contexte, dit-il, est tout ce qui n'est pas l'œuvre, ce que l'histoire littéraire se contentait de juxtaposer au texte laissant au lecteur le soin de bâtir d'hypothétiques passerelles.* »<sup>101</sup>

En somme, le co-texte comme le définit son concepteur « *est une variable de "texte" tributaire à la fois des conditions sociohistoriques d'écriture et des actualisations du texte que chaque lecture, collective ou singulière, effectue* »<sup>102</sup>. Il est donc constitué de toutes les références qui rendent le texte lisible et compréhensible. Le mot amour dans un texte, précise Duchet, est à la fois le mot amour et tout ce à quoi il renvoie de social et de culturel qui fait fonctionner ce mot. C'est non seulement quelque chose qui va dans l'en-dehors du texte, mais c'est aussi quelque chose qui varie en fonction de chaque texte textualisant à sa manière le mot amour.

---

<sup>99</sup> Claude DUCHET, Patrick MAURUS, « *Entretiens de 1995* », *op.cit.*, p.25.

<sup>100</sup> *Ibid.*, p.26.

<sup>101</sup> *Ibid.*

<sup>102</sup> Claude Duchet « Sociogramme, histoire et socialité : pour une théorie du co-texte » in Colloque international (Recueil des textes provisoires), La littérature comme objet social, organisé par le Centre de recherche en littérature québécoise (C.R.E.L.I.C) *op.cit.* p.01

### Chapitre 3: La sociocritique : une approche pluridirectionnelle

---

Il faut reconnaître que par le recours au co-texte, en tant que « variable de texte », la démarche sociocritique se trouve parfois obligée de trahir son projet initial davantage centré sur la socialité du texte, pour viser une perspective externe au texte. Ainsi dans son article « Sociogramme, histoire et socialité : pour une théorie du co-texte », Duchet reconnaît l'importance du co-texte qui s'impose en tant que variable de texte l'obligeant à un paradoxal retour sur sa méthode de départ :

*« Considérer la littérature comme objet social oblige la sociocritique à un paradoxal retour critique sur sa démarche de départ, davantage centrée sur la socialité du texte, c'est-à-dire la prégnance du social dans le texte que sur l'existence sociale de l'œuvre littéraire, l'accent mis sur la production du sens a quelque peu relativisé l'ensemble des aspects contextuels et pragmatiques, et portant le rapport au socio-historique voire au discours social défini comme espace idéologique »<sup>103</sup>*

De ce point de vue, nous pouvons dire que la sociocritique est redevable, dans une certaine mesure, à la sociologie de la littérature dont la fonction sociale renvoie à des mécanismes sociaux comme l'antagonisme des classes, même si elle montre ses distances à l'égard de cette dernière et dans sa pratique.

En somme, à la différence de la société du roman, le co-texte et la société de référence ne constituent pas une véritable catégorie analytique. Ils servent en fait à aider à mieux comprendre la société textuelle du fait qu'ils reflètent une dynamique externe au texte. Pour rendre compréhensibles les éléments textuels à partir d'une lecture, il faut les mettre en interconnexion avec ceux du co-texte, lesquels intègrent les idées et la vie pratique de la société dont il est question dans l'œuvre. Sans ladite interconnexion, la réinterprétation à partir d'une lecture simple ne peut être exacte, ni objective. Prenons à titre d'exemple le mot « *karouba* » fréquemment employé par le narrateur de *La Terre et le sang* pour

---

<sup>103</sup> *Ibid.*

## Chapitre 3: La sociocritique : une approche pluridirectionnelle

---

désigner la cellule sociale qui regroupe un certain nombre de familles issues de la même origine. Le lecteur n'ayant pas une connaissance parfaite de l'organisation de la société de référence, c'est-à-dire la société kabyle des années vingt du siècle passé, aura du mal à imaginer l'impact du *karouba* au sein de la société décrite par le texte. Ainsi, le propre de la sociocritique, c'est de viser dans sa démarche analytique une perspective critique prenant en compte la valeur des éléments internes et externes du texte dès lors qu'ils appartiennent à la société de référence ou au co-texte.

### 2.2.2.4. Le discours social

En prenant sous sa responsabilité la reproduction des pratiques sociales, le roman tend à véhiculer des discours sur les problèmes de société, sur les aspects spécifiques aux communautés humaines qui se manifestent dans le texte comme l'expression de la socialité du roman. Par l'intermédiaire du narrateur, la société du roman s'exprime sur son propre sujet et c'est ce regard réfléchi que Duchet a proposé de nommer *discours social* qu'il définit comme « *l'ensemble langagier ou*

### Chapitre 3: La sociocritique : une approche pluridirectionnelle

---

*discursif pouvant caractériser un certain moment historiquement et socialement défini, selon des découpages plus ou moins justifiés ».*<sup>104</sup>

De ce qui précède, il résulte que le discours social abrite l'ensemble des pratiques discursives couvrant l'ensemble des activités sociales (de la politique, de la religion, du droit, du discours scientifique, de l'histoire...). Cet écho du social peut apparaître sous forme d'adage, de maxime, de proverbe, en un mot, le discours reposant uniquement sur l'opinion commune.

Il faut rappeler que la notion de « discours social », proposé par Duchet, n'est pas propre au roman, mais :

*« se manifeste dans le roman d'une manière spécifique dans la mesure où celle-ci, fonctionnant comme société, reproduit dans son texte un ensemble de voix brouillées, anonymes, une sorte de fond sonore-ce que M. Foucault nomme l'arrière fable- où se mêlent les clichés, les fameuses idées reçues, les stéréotypes socioculturels, les idiolectes caractérisant, les traces d'un savoir institutionnalisé ou ritualisé, des noyaux ou fragments d'idéologies plus ou moins structurés, plus ou moins subsumés par une idéologie dominante, plus ou moins actualisés par des références, inscrits dans des lieux comme dans des personnages, voire montés en scènes ou éléments de scène. »*<sup>105</sup>

Duchet emploie donc le terme de « discours social », discours qui produit un effet de hors-texte dans le texte, pour désigner très précisément le discours que tient la société dans le roman et le discours que tient la société du roman. Il faut rappeler que le principal objet qui intrigue les analyses sociocritiques, c'est ce que Duchet nomme la *mise en texte*, c'est-à-dire l'arrangement spécifique accordé par le texte romanesque au discours social. La sociocritique de Duchet a soigneusement « *cherché à penser la sociogenèse du texte comme dispositif d'absorption sélective de fragments du discours social et comme écart productif, « travail du texte » sur ce « [co]-texte » dont Claude Duchet n'a cessé de rappeler qu'il est à la fois dehors*

---

<sup>104</sup> Claude DUCHET, Patrick MAURUS, « Entretiens de 2006 », *op.cit.*, p.15

<sup>105</sup> Claude DUCHET, « Discours social et texte italique dans *Madame Bovary* », in *Langage de Flaubert*, acte de colloque international, 1973 (Canada), « Lettre moderne », Minard, 1976, p.145

## Chapitre 3: La sociocritique : une approche pluridirectionnelle

---

*et dedans* », que le texte est radicalement perméable au discours social »<sup>106</sup>. Il précise que ce dernier demeure présent dans le texte comme son ombre, ou regratter et réécrit à la manière d'un palimpseste.

Il va sans dire enfin que le discours social s'appréhende mieux au pluriel car il ne s'agit pas, dans un texte, d'un seul discours social, mais d'une multitude de discours sociaux qui sont autant de propos tenus sur autant des thèmes donnés. Ces discours sociaux sont des incarnations de l'opinion publique de la société de roman rapportant dans leur mouvance des préceptes, des principes théologiques et dogmatiques ou des valeurs morales convergeant, malgré leur antagonisme, vers un nombre variable de noyaux conflictuels nommés sociogrammes.

### 2.2.2.5. Le sociogramme

Le sociogramme ne fit son apparition que tardivement dans l'analyse sociocritique de Duchet. Il est certes un concept encore trop compliqué pour être fixé par une définition définitive, mais il est sans doute une orientation prometteuse et une tentative de renouvellement de la sociocritique de Duchet. D'ailleurs, les travaux de nombreux chercheurs en l'occurrence ceux de Michel Biron, de Régine Robin et d'Isabelle Tournier, prennent l'initiative en s'orientant vers ce concept problématique certes, mais si promoteur pour donner une nouvelle impulsion à la sociocritique.

Avant de définir le sociogramme, il faut rappeler que sa dénomination est tardive dans les travaux de Duchet. Ce dernier a employé d'abord le mot *diagramme*, une notion venant de Peirce<sup>107</sup>. Il a tenté ensuite d'employer

---

<sup>106</sup> Marc ANGENOT, « Que peut la littérature ? Sociocritique littéraire et critique du discours social » in Claude DUCHET, *Politique de texte enjeux sociocritiques, op.cit.*, pp. 9-27

<sup>107</sup> Charles Sanders Peirces (1839 – 1914), sémiologue et philosophe américain, fondateur du courant pragmatiste avec William James.

### Chapitre 3: La sociocritique : une approche pluridirectionnelle

---

*configuration*, terme du philosophe Paul Ricoeur, réservé exclusivement à l'espace du texte proprement dit ; Duchet a proscrit son utilisation puisqu'il n'est pas approprié pour montrer les traces du social dans une organisation textuelle. Il a enfin opté pour « sociogramme » qui, d'ailleurs, comme le concept de socialité, a été utilisé par d'autres, dans d'autres emplois. En effet, il est utilisé en sociologie des comportements sociaux et notamment dans les jeux de rôle. Duchet précise que le seul point qui l'intéresse est d'avoir affaire à un artefact, à une construction pour interpréter des phénomènes dont il faut faire apparaître l'existence. Pour lui le sociogramme n'est pas donc une donnée en soi, mais un outil conceptuel qui le définit comme « *un ensemble flou, instable, conflictuel de représentations partielles en interaction les unes avec les autres, centré autour d'un noyau lui-même conflictuel* ». <sup>108</sup>

Cette définition suppose quelques précisions. Tout d'abord la notion d'ensemble flou : flou dans ce contexte ne signifie pas vague et imprécis, il s'agit plutôt de principe d'incertitude. Ce qui intéresse la sociocritique dans cette notion empruntée à la théorie mathématique des ensembles, ce sont deux caractéristiques. D'une part le fait que les contours de cet ensemble ne sont jamais fixés et donc susceptibles d'être élargis ou rétrécis. D'autre part, le fait que les éléments que l'on rencontre dans cet ensemble sont tous aléatoires, ce qui signifie qu'ils sont toujours en mesure de se manifester. Bref, par un « ensemble flou » on veut insister sur le fait que la configuration d'éléments de la représentation est probable, mais par du tout certaine, puisque lorsque le sens se fige définitivement en doxa, cliché ou stéréotype, il n'y a plus de travail sociogrammatique possible. Duchet souligne qu'un ensemble appartenant à la même formation socioculturelle serait traité différemment par deux textes différents, ce qui permettrait à chacun de deux textes d'avoir sa propre configuration sociogrammatique.

---

<sup>108</sup> Claude DUCHET, Patrick MAURUS, « Entretiens de 1995 », *op.cit.*, p.33.

### Chapitre 3: La sociocritique : une approche pluridirectionnelle

---

Par l'emploi de l'adjectif « instable » Duchet veut montrer la plasticité du sociogramme qui ne cesse de se transformer et de changer d'intensité. Il affirme qu'il y a, dans un texte, des moments de forte intensité sociogrammatique et d'autres de dispersion. Il compare, en effet, le sociogramme à un système dont l'énergie s'intensifie ou se dégrade constamment.

Le sociogramme est « instable » et « conflictuel » parce qu'il engage un enjeu polémique. Il y a un intérêt social dans la définition et à la redéfinition de cet ensemble de représentation de telle sorte que le travail de transposition en texte soit constant. La détermination de sens viendrait, dans ce cas, d'un conflit ayant pour enjeu le pouvoir de constituer un sens légitime, un peu comme le sens que donne Pierre Bourdieu à l'effet de ce qu'il appelle la « violence symbolique »<sup>109</sup>. Le sociogramme donc, « *n'est pas un thème, puisque les thèmes ne sont pas tous condensateurs de points sensibles d'un état de discours social. Par contre, la conflictualité de cette cristallisation de sens qu'est le sociogramme se loge au cœur du débat social.* »<sup>110</sup>

Pour justifier son emploi de l'expression « représentation partielle », Duchet précise qu'à partir d'un texte, il y a toujours prise de vue par nature partielle. En d'autres termes, un texte ne reflète, ne traduit, n'explique et ne se réfère jamais à la totalité du discours social, puisque la fiction se construit fondamentalement sur des traces. À la différence du discours idéologique, par exemple, qui fonctionne comme un amalgame globalisant dans lequel il n'y a pas de place pour la contradiction, le discours de fiction peut inscrire toutes les positions d'un conflit à travers des personnages, des dialogues ou des univers différents. Bref, dans la fiction il n'y a aucune nécessité de totalité.

---

<sup>109</sup> Selon Pierre Bourdieu, la violence symbolique correspond au pouvoir d'imposer un système de pensée comme légitime à une population dominée par le biais de l'éducation et les médias. (cf., Bourdieu, *Langage et pouvoir symbolique*)

<sup>110</sup> Viviana FRIDMAN, « Le déplacement des frontières discursives, Sociogrammes et points nodaux », in André CORTEN (dir.), *Les frontières du politique en Amérique latine, Imaginaire et émancipation*, Paris, Karthala, 2006, pp. 87-100



### Chapitre 3: La sociocritique : une approche pluridirectionnelle

---

Ces représentations sont en « interaction » les unes avec les autres dans le sens structuraliste du terme, c'est-à-dire que chacune se définit par les relations qu'elle entretient avec les autres. En effet, « *c'est le contexte du discours social qui détermine la particularité de chacune des représentations dans un jeu de déploiement de la négativité* »<sup>111</sup>. C'est pour cette raison que les représentations se trouvent en mouvement permanent du fait qu'elles appartiennent à un système de dépendance interne où le changement de l'un des ses éléments entraîne automatiquement la redéfinition des autres. Le sens ne peut aucunement être saisi alors en dehors du contexte.

Par l'expression « centré autour d'un noyau », Duchet souligne que l'espace dans lequel se trouvent toutes les représentations n'est ni vague, ni indifférent. Il est, au contraire, organisé à la manière d'un champ magnétique, selon un certain nombre d'axes, de circuits qui procèdent de ce pôle qu'il appelle *noyau*. Ce noyau peut se traduire « *par une image, un emblème, et peut servir de repérage des débats du discours social* »<sup>112</sup>. Mais il est lui-même conflictuel, car il est la résultante de la mutation intervenue dans les mœurs et dans le débat social de son époque. La présence du noyau et sa nature conflictuelle constituent, selon Duchet, les deux conditions *sine qua non* de la manifestation d'une configuration sociogrammique. Cela veut dire qu'il est impossible d'envisager comme noyau possible quelque chose qui n'appellerait pas immédiatement son contraire. Il explique, dans le passage suivant, à l'aide des exemples cette nature conflictuelle :

*« ... Cela suppose que le terme retenu pour désigner le sociogramme [le noyau] (ville, guerre, hasard, XIXème siècle) soit divisé de l'intérieur par deux éléments, deux, et deux seulement. Pour la ville, par exemple, c'est l'opposition ville/cité. Pour le XIXème siècle, c'est un XIXème siècle au sens de l'Histoire, et un XIXème siècle naufrage des valeurs. [...] Pour la guerre, c'est évidemment la paix, contraire de la guerre, mais impossible à penser sans elle et même la contenant. Une politique*

---

<sup>111</sup> Viviana FRIDMAN, « Le déplacement des frontières discursives, Sociogrammes et points nodaux », *op.cit.*

<sup>112</sup> *Ibid.*

## Chapitre 3: La sociocritique : une approche pluridirectionnelle

---

*peut même se fonder là-dessus : " si tu veux la paix, prépare la guerre" ».*<sup>113</sup>

C'est en cela que l'on voit la valeur esthétique du sociogramme, qui crée sa forme de la contradiction à la manière de l'oxymoron ou l'alliance de mots, une figure de style qui consiste à associer deux termes opposés. Cette figure rhétorique permet de mieux faire ressortir le jeu de négativité qui est à l'œuvre dans toute tentative de définition de représentations et envoie finalement à un état de la clôture du sens discursif.

Il va sans dire que sans ce rapport dialectique entre les deux pôles, le noyau du sociogramme perd son caractère conflictuel et oxymorique ; cela conduit à la mort du sociogramme. En effet, Duchet précise que le sociogramme n'est pas toujours persistant. Il est susceptible d'effacement, de résurgence ou même de disparition.

Avec la notion de sociogramme, nous arrivons au bord de l'entreprise sociocritique de Duchet, nous essaierons à présent d'exposer brièvement les autres approches, celle d'Edmond Cros, de Pierre Zima et de Marc Angenot auxquelles nous aurons recours pour bien étayer notre édifice.

### 3. La sociocritique selon Edmond Cros

Les propositions inaugurales de la sociocritique des textes ont été formulées dans les années soixante-dix. En effet, deux équipes se lancent dans cette voix inaugurale, respectivement regroupées autour de Claude Duchet et d'Edmond Cros. Le premier est professeur de lettres à Paris VIII, un des principaux

---

<sup>113</sup> Claude DUCHET, Patrick MAURUS, « Entretiens de 1995 », *op.cit.*, p.34.

### Chapitre 3: La sociocritique : une approche pluridirectionnelle

---

responsable de la revue *Littérature*. Le second, spécialiste de la littérature espagnole du Siècle d'Or, enseigne à l'université de Montpellier.

Edmond Cros a consacré toute son activité scientifique à promouvoir la perspective sociocritique : il a fondé en 1991 l'Institut international de sociocritique (I.I.S) ; il a aussi fondé et dirigé deux revues littéraires, à savoir *Sociocriticism* et *Imprévue*, ainsi que plusieurs collections du Centre d'études et de recherches sociocritiques (C.E.R.S) de Montpellier. Parmi ses nombreuses publications, nous mentionnerons deux ouvrages de synthèse qui sont le produit d'une pratique de plus de trente années de travail, tant comme chercheur dans le cadre de l'Institut international de sociocritique, que comme enseignant à l'université Paul Valéry de Montpellier. Le premier, paru chez l'Harmattan en 2003 s'intitule *La Sociocritique*, et le second, *Le Sujet culturel, sociocritique et psychanalyse*, paru deux ans plus tard chez le même éditeur.

Dans *La Sociocritique*, Cros a développé le socle théorique sur lequel repose sa démarche analytique, accompagné de quelques analyses appliquées. Dans cet ouvrage, Cros a défini les principaux concepts de sa démarche sociocritique qui a comme objectif un renouvellement de l'approche sociologique de la littérature avec l'intégration des avancées du structuralisme, de la sémiologie et de la linguistique. Une démarche sociocritique qui met le texte littéraire au centre de son intérêt tout en marquant une coupure épistémologique<sup>114</sup> avec la philologie classique qui n'avait d'autre souci que de définir l'exactitude littérale et sémantique du texte. Grâce aux avancées des années soixante, on a assisté à une « reconfiguration radicale de la notion de texte », reconfiguration liée à des facteurs comme l'hégémonie de la linguistique générale qui s'étend à la critique littéraire et au développement de la sémiologie appliquée à la littérature. Ce premier indice de rupture avec ce qui précède engage la critique dite nouvelle à se

---

<sup>114</sup> La coupure épistémologique est une notion venant du philosophe Louis Althusser pour désigner la rupture ou la mutation d'une théorie, mutation contemporaine d'une nouvelle orientation scientifique.

### Chapitre 3: La sociocritique : une approche pluridirectionnelle

---

détourner ainsi du continu et, en se détournant de ce dernier, elle se libère de la « philologie de vérité », qui jusque-là, commandait à la recherche des exactitudes et des certitudes littérale et sémantique à travers une lecture qu'elle qualifiait de « définitive », « exclusive » ou « canonique ». La rupture épistémologique est définitivement acquise « *lorsque les acquêts de la linguistique et de la sémiologie sont délibérément placés [...] dans un nouveau champ de référence, essentiellement défini par l'intercommunication de deux épistémès différentes : le matérialisme dialectique et la psychanalyse.* »<sup>115</sup>.

Pour lui, cette féconde rencontre entre épistémès différentes telles que le marxisme, le freudisme et le structuralisme fait naître un objet nouveau et hybride que l'on appelle « texte ».

Derrière cette nouvelle conception de texte se cache la problématique complexe du signifiant : « *désormais le signe et le sens ne sont plus des notions absolues, stables, définies une fois pour toute, mais des espaces fluctuants qui ne se stabilisent que fugitivement en fonction des réseaux multiples dans lesquels ils entrent ou, plus exactement, qu'ils croisent et traversent.* »<sup>116</sup>. Ceci signifie que cet objet nouveau s'ouvre simultanément sur plusieurs significations possibles et qu'il n'y a plus, de ce fait, de lecture définitive. Cela nous conduit à dire qu'en fin de compte la notion de validité détrône celle de vérité.

C'est cet objet nouveau qui se trouve au centre de l'approche analytique de Cros. L'approche qui œuvre à mettre à jour les rapports que ce dit objet entretient avec la société dont il émerge, ne s'intéresse pas à ce que « le texte » signifie, mais à ce qu'il transcrit, autrement dit à ses modalités d'inscription de l'histoire. Le texte se présente de ce point de vue comme un « appareil translinguistique » du fait qu'il incorpore de l'histoire sur un mode qui lui est spécifique. La sociocritique de Cros s'intéresse alors à « ces trajets de sens complexe, hétérogènes et

---

<sup>115</sup> Roland BARTHS cité par Edmond CROS in *La Sociocritique*, Paris, L'Harmattan, 2003, p.48

<sup>116</sup> Edmond CROS, *ibid.*

### Chapitre 3: La sociocritique : une approche pluridirectionnelle

---

contradictoires » et cherche à baliser et à identifier à la fois dans leur nature et leurs effets.

Pour ce faire, la discipline de Cros revisite les concepts de « géno-texte » et « phéno-texte » de Julia Kristeva<sup>117</sup>, en leur donnant une acception différente. Pour lui, le recours au génotexte nous permet de « *décrire l'espace virtuel où les structures originelles programment le processus de production sémantique* »<sup>118</sup>. Le phénotexte « *renvoie au texte imprimé, conçu comme une des réalisations possibles de la langue.* »<sup>119</sup>. Le travail de l'écriture, précise-t-il, consistera à « déconstruire » sans cesse ce mixte sous la forme de phénotextes voués à réaliser. Pour la sociocritique « *le génotexte opère avec des catégories conceptuelles et correspond à une énonciation non grammaticalisée, en ce sens que cette énonciation n'est pas encore mise en formule* »<sup>120</sup>, c'est-à-dire qu'elle n'est pas encore une structure, mais elle appelée à le devenir en se structurant elle-même dans les différentes réalisations phénotextuelles. Bref, les différents niveaux du phénotexte (narrativité, personnages, symboles, etc.) cherchent à réaliser de façon apparemment « incohérente, et éclatée, voire contradictoire » les latences sémantiques du génotexte.

Outre le fonctionnement du phénotexte<sup>121</sup> et des éléments morphogénétiques du génotexte, l'approche de Cros développe une théorie sociocritique du sujet. La nature du sujet est évidemment au centre du questionnement sociocritique, discipline à propos de laquelle Cros n'a cessé de dire qu'elle se situait à la croisée du matérialisme historique et de la psychanalyse avec également la convocation

---

<sup>117</sup> Julia Kristeva introduit les concepts de géno-texte, et phéno-texte dans le cadre d'une théorie de la signifiante, entendue comme processus de germination qui relèverait d'une Sémanalyse, discipline distincte de la sémiotique, confinée elle-même à « recueillir la vérité signifiante ».

<sup>118</sup> Edmond CROS, *La Sociocritique*, op.cit. p.55

<sup>119</sup> Edmond CROS, *ibid.*

<sup>120</sup> « Edmond CROS, *La sociocritique*, Paris, L'Harmattan, 2003, 206 p. », *Cahiers de Narratologie* [Online], disponible sur : <http://narratologie.revues.org/33>

<sup>121</sup> E. Cros propose dans les chapitres quatre et cinq de son ouvrage *La Sociocritique*, une application sur le fonctionnement du phénotexte et la morphogénèse, à partir de l'exemple de l'analyse des films *Citizen Kane* (1941) d'Orson Welles et de *Scarface* (1931) de Howard Hawks.

## Chapitre 3: La sociocritique : une approche pluridirectionnelle

---

des connaissances diverses empruntées surtout à la linguistique et à l'anthropologie.

Pour la sociocritique, le sujet s'identifie avant tout par des « phénomènes de conscience » qui s'extériorisent. En s'inspirant des travaux de Benveniste<sup>122</sup> sur l'énonciation, Edmond Cros rappelle que le sujet peut être une multiplicité d'énonciateurs. Les marques de l'énonciation ne sont sur ce point qu'un « effet de surface ». Les propositions de la psychanalyse, principalement la théorie lacanienne<sup>123</sup> du sujet, et celle de Louis Althusser sur l'idéologie servent à fonder sa théorie du sujet culturel.

Pour la sociocritique, l'ambiguïté du départ passe par la définition et la nature du sujet : *je* ou *moi*, selon les termes établis en fonction de la position du sujet. Ces deux versants balisent significativement le champ d'application de la notion du sujet culturel. En s'inspirant des travaux de Benveniste et de Lacan, Cros essaie de trouver au préalable une réponse à quelques interrogations angoissantes telles que : « *Qu'y a-t-il derrière ce "je" ? Qu'y a-t-il derrière ce "moi" ? Quelle est la part de nous dans ce "je" ou ce "moi" ? Quelle est la part de "l'autre" dans ce "moi" ou ce "je" ?* »<sup>124</sup>.

Rappelant la définition du « sujet transindividuel » forgée par Goldmann<sup>125</sup> et qui appelle le concept de « non-conscient », qui se différencie de l'inconscient par

---

<sup>122</sup> Par ses *Problèmes de linguistique générale*, Emile Benveniste a introduit en France la linguistique de l'énonciation et par son dernier ouvrage, *Le vocabulaire des institutions indo-européennes*, fruit d'une démarche novatrice, il a cherché des significations sociales profondes, des « structures enfouies » sous les systèmes de distinction sémantique.

<sup>123</sup> Jacques Marie Lacan, psychanalyste français, l'essentiel de son apport théorique a consisté à poser deux énoncés corrélatifs : « l'inconscient est le discours de l'autre » et « l'inconscient est structuré comme un langage ». Il a ajouté en fin de sa carrière une structure pseudo-topologique dans la structuration des trois instances, le réel, le symbolique et l'imaginaire en dessinant une figure appelée « le nœud borroméen ».

<sup>124</sup> Edmond Cros, *Le Sujet culturel, sociocritique et psychanalyse*, Paris, l'Harmattan, 2005, p.15

<sup>125</sup> Lucien Goldmann souligne que l'apparition de l'homme en tant qu'être doué de langage, nous conduit à distinguer les comportements à sujet individuel (libido) des comportements à sujet transindividuel (collectif). Tout individu fait partie d'un grand nombre de sujets transindividuels tout au long de son

### Chapitre 3: La sociocritique : une approche pluridirectionnelle

---

l'absence de refoulement, Edmond Cros propose de définir son concept dont l'intérêt permet de prendre en compte la dimension individuelle et collective. Pour lui, le sujet culturel implique un « processus d'identification », dans la mesure où il se fonde sur un monde spécifique de rapport du sujet aux autres. En effet, dans le sujet culturel « *"je" se confond avec les autres, le "je" est le masque de tous les autres* »<sup>126</sup>, dans la mesure où plusieurs « instances énonçantes » sont présentes à l'intérieur de la sienne. La notion de sujet culturel relève donc essentiellement de la problématique de l'appropriation du langage dans ses rapports de la subjectivité d'une part, et avec des processus de socialisation de l'autre. Cros précise que « *le sujet ne s'identifie pas au modèle culturel, c'est au contraire ce modèle culturel qui le fait advenir comme sujet* »<sup>127</sup>. Cela nous conduit à dire que l'agent de l'identification est la culture et non le sujet.

Pour lui, le sujet culturel est le « leurre de l'autre » qui vient, en tant que « tenant-lieu de l'autre » se mouler dans la représentation inconsciente et « déjà là d'autrui ». La notion de sujet culturel<sup>128</sup> renvoie, selon lui, à au moins trois caractéristiques : une instance de discours investie par le "je" ; un sujet collectif ; un processus d'assujettissement idéologique. Elle est fondamentale pour l'approche de Cros car elle permet de rendre compte de la transcription du socio-économique dans le culturel.

Enfin, un autre concept vient fortifier la construction de l'édifice sociocritique d'Edmond Cros, c'est celui d'idéologème<sup>129</sup>, un néologisme venant de Julia Kristeva et auquel Cros accorde une importance considérable et propose de le reconsidérer. Pour lui, l'idéologème est un « *micro-système sémiotico-idéologique sous-jacent à une unité fonctionnelle et significative du discours. Cette dernière*

---

existence. Cette perspective fait distinguer selon lui un troisième niveau de conscience le « non-conscient » qui s'ajoute aux deux premiers déjà explorés, à savoir l'inconscient et la conscience claire.

<sup>126</sup> Edmond CROS, *La Sociocritique, op.cit.*, p.116

<sup>127</sup> Edmond CROS, *La Sociocritique, op.cit.*, p.117

<sup>128</sup> Dans son ouvrage *Le Sujet culturel, sociocritique et psychanalyse*, paru en 2005, Cros étend sa réflexion aux caractéristiques de la notion du *sujet culturel colonial*

<sup>129</sup> Julia Kristeva définit l'idéologème comme une unité discursive à valeur propositionnelle dont les termes formant la proposition sont donnés pour identiques ou équivalents.

## Chapitre 3: La sociocritique : une approche pluridirectionnelle

---

*s'impose, à un moment donné, dans le discours social, où elle présente une récurrence supérieure à la récurrence moyenne des autres signes.* »<sup>130</sup>. Il s'agit donc d'un ensemble de signes conventionnels qui renvoie à une représentation dominante pour produire en fin de compte du sens. Ainsi la couleur noire en tant qu'unité fonctionnelle significative pourrait renvoyer au mystère, le blanc à la clarté, le rouge au danger, et les dents acérées pourraient renvoyer à la rage ou à la colère. Mais ces signes peuvent changer de signification au fil du temps puisque comme le souligne Cros : « *le micro-système ainsi mis en place s'organise autour de dominantes sémantiques et d'un ensemble de valeurs qui fluctuent au gré des circonstances historiques.* »<sup>131</sup>. Il faut souligner enfin que les idéologèmes constitueraient un système idéologique dans la mesure où ils fonctionnent à l'instar des *topoi*, comme des principes régulateurs sous-jacents aux discours sociaux auxquels ils donnent autorité et cohérence.

### 4. La sociocritique selon Pierre V. Zima

Pierre V. Zima, professeur de littérature comparée à Klagenfurt en Autriche est l'un de principaux théoriciens de la démarche sociocritique du texte littéraire. Il est célèbre par son *Manuel de sociocritique*, paru en 1984, dans lequel il a d'abord tracé l'histoire de la sociologie littéraire avant de présenter sa propre technique d'analyse à partir d'exemples empruntés à *L'Étranger* de Camus, au *Voyeur* de Robbe-Grillet et à Proust.

---

<sup>130</sup>Edmond CROS, *La Sociocritique*, *op.cit.*, p.165

<sup>131</sup> *Ibid.*



## Chapitre 3: La sociocritique : une approche pluridirectionnelle

---

Sa théorie personnelle appelle au dialogue entre les différents présupposés philosophiques présents dans les théories de la critique littéraire (héritage platonicien, hégélien, marxiste) pour permettre le dépassement des apories des philosophies de l'art. Pour lui, il faut tenir compte des conflits entre les interprétations pour construire une théorie qui ne se laisse pas absorber par un discours philosophique particulier, mais qui confronte ses théories hétérogènes. Autrement dit, les différentes théories de la littérature doivent être situées sur le plan des débats philosophiques pour être clairement comprises. Aussi écrit-il pour illustrer ses propos :

*« Les travaux de Genette sur les relations entre le "récit", le "discours", et la "diégèse" ne permettent pas d'établir des liens entre la structure narrative et la structure sociale, étant donné qu'ils négligent le fondement sémantique du récit. Pourtant, c'est sur le plan sémantique et lexical que les intérêts sociaux s'articulent le plus clairement dans le langage. »<sup>132</sup>*

Pour lui, il faut tenir compte des implications idéologiques des techniques narratives décrites par Genette.

La sociocritique de Pierre Zima se définit comme une sociologie du texte dont l'objectif n'est pas d'expliquer le texte à partir de l'auteur, ni d'ailleurs le contraire. Il s'agit pour elle, d'analyser les rapports complexes et mouvants entre l'auteur, ses textes et son univers social. Elle sort, à l'instar de celle de Duchet et de Cros, de l'illusion fallacieuse de l'explication du texte. Zima préconise en fait que sa sociocritique trouve ses soubassements dans les socles de la philosophie, de la sociologie puis de la sociologie de la littérature. Ainsi, « *Pour la sociologie du texte préconisée ici, il s'agit de devenir une science à la fois empirique et critique, capable de tenir compte des structures textuelles et du contexte social dont elles sont issues* »<sup>133</sup>

---

<sup>132</sup> Pierre V. ZIMA, *Manuel de sociocritique*, Paris, L'Harmattan, 1985, p.120

<sup>133</sup> Pierre V. ZIMA, *Manuel de sociocritique, op.cit.*, p.16

### Chapitre 3: La sociocritique : une approche pluridirectionnelle

---

La perspective sociocritique de Pierre Zima revendique son caractère critique à l'égard de la société car selon lui l'activité scientifique ne peut se couper de toute valeur éthique et politique. Pour lui, qu'on le veuille ou non, nos démarches présupposent des valeurs. Il défend une rationalité critique définie par l'équilibre précaire entre engagement idéologique et la « distance autocritique ». La finalité de son approche est de décrire la façon de l'inscription des problèmes sociaux dans les structures du texte. Il est ainsi attentif aux travaux des sémioticiens comme Greimas, Eco ou Kristeva.

Pour rendre compte du rapport entre texte et société, la démarche de Zima privilégie la langue. Pour lui, « *les valeurs sociales n'existent guère indépendamment du langage* »<sup>134</sup> et « *les unités lexicales, sémantiques et syntaxiques articulent des intérêts collectifs et peuvent devenir des enjeux de luttes sociales, économiques et politiques* »<sup>135</sup>. Pour ce faire, il faut déchiffrer le contenu de vérité inclus dans le langage même de chaque œuvre, langage ambigu et/ou polysémique. Il souligne d'ailleurs que peu de théories de littérature, qu'elles soient sémiotique, marxiste, psychanalytique ne sauraient se passer d'un certain engagement idéologique<sup>136</sup> ou d'une motivation politique. Aussi écrit-il :

*« Même le plaidoyer de Max Weber en faveur de l'objectivité scientifique, [...], est fondé sur un engagement : sur la volonté individuelle et individualiste (libérale) d'éviter toute complicité avec les mouvements politiques de l'époque. Greimas a donc raison d'insister sur le fait que tout projet scientifique en science sociales "ne peut qu'être idéologique" »*<sup>137</sup>

---

<sup>134</sup> *Ibid.*, p.141

<sup>135</sup> *Ibid.*

<sup>136</sup> Dans son article « Ethique et littérature », paru dans la revue *Etudes littéraires*, vol 23, n°03, Pierre Zima insiste sur le rapport de contiguïté qui lie la critique et l'éthique contrairement à la sociocritique d'Edmond Cros qui prend ses distances du moralisme platonicien en voulant rester descriptive et non normative.

<sup>137</sup> Pierre V. ZIMA, « Ethique et littérature » in Liesbeth KORTHLS (dir) *Etudes littéraires*, vol 32, n°03, 1999, p. 17

## Chapitre 3: La sociocritique : une approche pluridirectionnelle

---

L'idéologie par rapport à la théorie et au niveau linguistique serait comme « *structure discursive née d'un sociolecte et partant d'un code et d'un répertoire lexical particulier* »<sup>138</sup>. Il serait donc un langage collectif, un sociolecte qui véhicule l'expression des intérêts collectifs. La société apparaît de ce point de vue comme un univers conflictuel que « *chaque sociolecte construit et reconstruit à sa manière en articulant les intérêts et les valeurs d'un groupe particulier à travers un répertoire lexical, des taxinomies sémantiques et des parcours discursifs spécifiques.* »<sup>139</sup>

L'approche sociocritique de Zima accorde donc à l'idéologie une portée capitale. Elle est en fait comme une nature pour la majorité des individus, c'est-à-dire qu'elle fait en quelque sorte partie de leur environnement social quotidien. Zima tend à considérer les valeurs idéologiques qui déterminent les actions des individus comme étant données, humaines et universellement valables. Il précise que dans le texte, on peut décrire les idéologies à l'œuvre. Pour ce faire, il faut d'abord préciser la situation « sociolinguistique » du texte, vécue par l'auteur et son groupe social pour qu'on puisse retrouver par la suite les différents discours absorbés par l'ouvrage.

Pour conclure, on peut dire que l'approche sociocritique de Zima est réceptive d'une vision qui s'ouvre à l'interdisciplinarité pour donner accès à tous les niveaux textuels car il est peu évident de dégager les impressions d'un texte sans se référer à sa dimension anthropologique, philosophique ou théologique.

### 5. La sociocritique selon Marc Angenot

Marc Angenot est un analyste du discours et un historien des idées québécois. Il occupe la chaire James McGill d'étude du discours social à l'Université McGill.

---

<sup>138</sup> Pierre V. ZIMA, *Texte et société, perspectives sociocritiques*, Paris, l'Harmattan, 2011, p.73

<sup>139</sup> Pierre V. ZIMA, « Ethique et littérature », *ibid.*

### Chapitre 3: La sociocritique : une approche pluridirectionnelle

---

Il est l'un des fondateurs de l'École de sociocritique de Montréal avec Gilles Marcotte et Régine Robin, chacun possédant son approche propre, mais ils ont en commun un appui résolu sur les travaux de Mikhaïl Bakhtine. Loin de s'en tenir à une approche formaliste, Marc Angenot interroge le fait littéraire dans sa dimension sociale à travers une analyse sociodiscursive qui tente de concilier les avancées de la rhétorique de l'argumentation à une lecture des textes attentive aux médiations socio-historiques et aux phénomènes d'interdiscursivité.

L'originalité des travaux d'Angenot réside dans sa position en faveur du concept de « discours », c'est-à-dire l'usage effectif de la parole, dans sa dimension sociologique et dialogique. Dans les années quatre-vingt, Angenot élargit de plus en plus son champ de recherche en s'attardant, non plus sur un type particulier de discours, mais sur ce que qu'il appelle « discours social ». En somme, cet objet aux contours *à priori* difficilement cernables appelait une théorie tout aussi imposante. Le discours social<sup>140</sup> constitue donc le maître mot autour duquel sera bâti tout un vaste projet de recherches pluridisciplinaires et interdiscursives qui tente de réconcilier le contexte discursif global dans lequel émergent les discours sociaux de la littérature « distinguées » jusqu'aux conversations dites de « concierges » sans hiérarchie ni primat esthétique.

Pour Angenot le discours social est : « *l'ensemble de la matière idéologique propre à une société donnée à un moment de son développement* »<sup>141</sup>. Angenot accorde davantage d'importance au discours social parce que en lui se forment et se diffusent tous les « sujets imposés » d'une époque donnée. Aussi écrit-il : « *Pour quiconque ouvre la bouche ou a pris la plume, le discours social est "toujours déjà là" avec ses genres, ses thèmes et ses préconstruits. Il va falloir se faire entendre à travers cette rumeur, ce brouhaha, cette facticité omniprésente.*

---

<sup>140</sup> Il va sans dire que l'expression de « discours social » est apparue en 1970 comme le titre d'une revue publiée par Robert Escarpit et l'ILTAM de Bordeaux.

<sup>141</sup> Marc ANGENOT, « Pour conclure : retour sur la méthode » in 1889. *Un état de discours social*, disponible sur [www.media19.org](http://www.media19.org)

## Chapitre 3: La sociocritique : une approche pluridirectionnelle

---

*Nul ne peut se flatter de parler dans le vide, mais toujours en réponse à quelque chose* »<sup>142</sup>.

Toute la réflexion de Mac Angenot en tant que théoricien de la démarche sociocritique gravite autour d'une question cruciale. Il s'agit de savoir ce que sait la littérature que d'autres discours ne sauraient pas. Ainsi il écrit :

*« Eh bien, que fait la littérature, sur quoi et pourquoi travaille-t-elle et, au bout du compte, ce faisant que sait-elle ? Que sait-elle qui ne se saurait pas aussi bien et mieux ailleurs ? Connaît-elle quelque chose à la manière des autres secteurs de production de langage, mais sur un mode spécifique, avec des instruments cognitifs propres [...] ? »*<sup>143</sup>

En termes concrets, Angenot veut savoir le rapport qu'entretient le texte littéraire envisagé à travers « ses écarts » stylistiques, ses « jeux formels » et ses « dysfonctionnement médités » avec la socialité du texte qui ne peut être une simple retranscription inaltérée de ce que dit le discours social.

Pour lui, une telle réflexion s'inscrit dans la logique fondamentale de l'approche sociocritique dont le principal objet de recherche est ce que Claude Duchet nomme la *mise en texte*, autrement dit la manière spécifique dont le texte romanesque se charge du discours social. C'est dans cette perspective que Marc Angenot propose une réponse à la question du savoir littéraire en affirmant que:

*« je suis donc venu à l'idée que la littérature ne connaît qu'au second degré, qu'elle vient toujours "après", dans un univers social qu'elle perçoit saturé de paroles, de débats, de rôles langagiers et rhétoriques d'idéologies et de doctrines qui tous ont, justement, la prétention immanente de servir à quelque chose, de donner à connaître et de guider les humains en conférant du sens (signification et direction) à leurs actes dans le monde »*<sup>144</sup>

---

<sup>142</sup> *Ibid.*

<sup>143</sup> Marc ANGENOT, « Que peut la littérature ? Sociocritique littéraire et critique du discours social », in Jacques NEEFS et Marie-Claire ROPARS (dir), *Politique du texte, enjeux sociocritiques, pour Claude Duchet*, Lille, PUL, 1992, p.09

<sup>144</sup> Marc ANGENOT, « Que peut la littérature ? Sociocritique littéraire et critique du discours social », in Jacques NEEFS et Marie-Claire ROPARS (dir), *Politique du texte, enjeux sociocritiques, pour Claude Duchet, op.cit.*, p. 12

### Chapitre 3: La sociocritique : une approche pluridirectionnelle

---

Marc Angenot montre à travers cet extrait que la littérature ne se réfère jamais à un mode de connaissance du premier degré parce qu'elle n'a pas pour vocation de revendiquer la même démarche des autres secteurs de la production du langage du fait qu'elle n'écoute pas de la même oreille les bruits des humains en train de vivre. En effet, elle peut introduire un « écart productif » au milieu de la mêlée des énoncés, sous la forme d'un travail de brouillage, d'opacification, de détournement des évidences et des argumentaires. Elle peut de ce point de vue transgresser, déplacer, confronter ironiquement le doxique, l'acceptable et le préconstruit.

Comme nous venons de préciser, le discours social constitue la clé de voûte de la réflexion de Marc Angenot pour qui, sous ce vocable s'amasse tout ce qui relève de deux formes de mise en discours (la narration et l'argumentation), c'est-à-dire tout ce qui est « narrable » et « opinable » dans une société à un moment de son évolution. Cette totalité en apparence cacophonique et désordonnée révèle pourtant des régularités génériques et thématiques. Elle n'est pas non plus anarchique, mais régie par ce que Marc Angenot appelle une « hégémonie », un concept emprunté au penseur marxiste Antonio Gramsci, qui désigne selon lui : « *l'ensemble des "répertoires" et des règles et la topologie des "statuts" qui confèrent [aux] entités discursives de(s) [...] positions d'influence et de prestige et leur procurent des styles, formes, micro-récits et arguments qui contribuent à leur acceptabilité.* »<sup>145</sup>

L'hégémonie est donc faite des dominances interdiscursives propres à une société et qui régulent et transcendent la division des discours sociaux. Bref, on peut dire que telle thématique, telle phraséologie, tel ensemble discursif sont « hégémoniques ».

---

<sup>145</sup>Marc ANGENOT, « chaitre1. Le discours social: problématique d'ensemble » in 1889. *Un état de discours social*, disponible sur [www.media19.org](http://www.media19.org)

## Chapitre 3: La sociocritique : une approche pluridirectionnelle

---

Il va sans dire que Marc Angenot reprend le concept d'hégémonie pour en faire, en quelque sorte, le « moteur » du discours social, c'est-à-dire le noyau régulateur qui organise la « vaste rumeur » des discours sociaux. Il précise que c'est en fonction de ce moteur sociodiscursif que peuvent s'apprécier les phénomènes de dominance ou de marginalisation, en même temps que l'obsolescence de certains discours ou leur persistance à long terme. Il souligne enfin que la saisie d'une hégémonie passera par la description formelle d'un canon de règles de mise en discours, et par la mise en évidence de grands mécanismes régulateurs du narrable et de l'opérable pendant une coupure synchronique dans le développement d'une société donnée.

C'est ainsi que s'achève ce chapitre à travers lequel, nous avons essayé de présenter les outils théoriques dont nous aurons besoin pour approcher les trois romans de notre corpus à savoir *Le Premier Homme* d'Albert Camus et *La Terre et le sang* et *Les Chemins qui montent* de Mouloud Feraoun.

### Conclusion partielle

L'essentiel de ce chapitre intitulé « La sociocritique : une approche plutôt pluridirectionnelle » porte sur la mise en lumière des principales approches sociocritiques, les démarches qui ont retenu notre attention pour approcher les romans de notre corpus.

La sociocritique est un champ pluridirectionnel à l'intérieur duquel plusieurs approches ont coexisté. En effet, les premiers balbutiements de l'approche sociocritique datent du début des années soixante-dix, grâce aux travaux de Claude Duchet et Edmond Cros. Le premier cherche à rendre raison du mouvement sémantique des textes et à mettre en évidence l'historicité des écritures littéraires en ayant recours à quelques notions telles que société du texte, société de référence, cotexte, discours social et sociogramme.

## Chapitre 3: La sociocritique : une approche pluridirectionnelle

---

Le second, se servant des acquis du structuralisme, de la linguistique, de la sémiologie et de la psychanalyse, rattaché la sociocritique à une nouvelle théorie du sujet par le biais de son concept de sujet culturel. Pour mener à bien sa démarche, Edmond Cros revisite quelques concepts de Kristeva comme l'idéologème, le génotexte et le phénotexte pour leur valeur opératoire dans la recherche sociocritique.

Pierre V. Zima, un troisième pilier de l'approche sociocritique développe une sociologie du texte qui trouve ses soubassements dans le socle de la philosophie, de la sociologie et de la sociologie de la littérature, et qui revendique un caractère critique à l'égard de la société. Il s'agit d'une approche qui accorde une importance capitale à la notion d'idéologie pour expliquer la manière selon laquelle le texte littéraire absorbe et transforme les différents sociolectes de la collectivité humaine en question dans l'espace diégétique.

Enfin, Edmond Cros, le leader de l'école sociocritique de Montréal, par son approche de discours social qui s'inscrit dans le sillage du dialogisme et de la sémiologie tente de reconstruire le contexte discursif global dans lequel émergent les discours sociaux par la reprise du concept d'hégémonie pour en faire le noyau régulateur qui organise la « vaste rumeur » des discours sociaux.

Après avoir présenté les outils d'analyse, nous passons à présent à l'application de ces outils sur notre corpus en commençant par une brève présentation de deux auteurs en donnant quelques traits biographiques ainsi que l'inventaire de leurs principales œuvres littéraires. Nous ferons par la suite une brève synthèse de chacun de trois romans pour fournir un aperçu général sur la thématique développée dans chacun d'eux.



## Chapitre 3: La sociocritique : une approche pluridirectionnelle

---

## **Conclusion de la première partie**

La première partie de notre travail de recherche s'intitule « Préliminaires théoriques », nous avons jugé utile d'exposer des préliminaires théoriques pour mettre la lumière sur les diverses approches et méthodes de la critique littéraire ayant mis l'accent sur le rapport entre le littéraire et le social. En effet, la sociocritique s'inscrit au cœur de nombreuses théories hétéroclites ayant comme centre d'intérêt l'étude des médiations entre le texte littéraire et le contexte social. Cette partie est divisée en trois chapitres. Nous avons consacré le premier chapitre intitulé « Du portrait beuvien à l'autonomie relative » à l'étude de trois théories à partir desquelles la sociocritique a plus ou moins construit sa propre histoire théorique à savoir l'histoire littéraire, le new criticism et la résurrection de l'auteur.

Dans le deuxième chapitre intitulé « La sociocritique à la croisée des disciplines », nous avons abordé les rapports qu'entretient la sociocritique avec les disciplines connexes telles que la linguistique, l'analyse du discours, la stylistique. Ce chapitre comprend trois sous-titres à travers lesquels nous avons développé les rapports de la sociocritique avec chacun de ces disciplines.

Dans le troisième chapitre intitulé « La sociocritiques : une discipline pluridirectionnelle » nous nous sommes focalisé sur la présentation de principales approches sociocritiques qui ont marqué de leur empreinte la critique littéraire. Il va sans dire que, le mot sociocritique s'appréhende mieux au pluriel car il ne s'agit pas d'une seule approche sociocritique, mais d'une multitude d'approches qui partagent certes des points en commun, mais divergent surtout sur les perspectives d'investigation. Le présent chapitre est donc consacré à la

présentation ses approches surtout celle d'Edmond Cros, de Régine Robin, de Marc Angenot et de Claude Duchet, celle qu'on a choisi pour approcher les romans de notre corpus.

## **LA DEUXIÈME PARTIE**

## **LA DEUXIEME PARTIE**

Les sociétés textuelles

### **Premier chapitre**

Auteurs et textes

### **Deuxième chapitre**

Les structures de la société du roman

## Introduction

Le roman met en place une société fictive régie par des règles et des lois. Cette société dite de roman ou de texte décrit une réalité qui ne se discute pas car elle fonctionne selon des normes inventées par l'auteur. Or ladite réalité, si elle ne reproduit pas l'espace social présenté comme extérieur au roman et que Duchet désigne par le concept de *société de référence*, elle y renvoie, elle la connote, elle la figure en suivant les lignes de force, les arêtes et les trous du texte qu'une bonne lecture sociocritique indique et dont elle décrypte les significations toujours renouvelables. Ces propos montrent que le principe sociocritique appliqué au roman, le prend comme un *microcosme social*, reproduisant en lui des rapports homologues à ceux qui régissent la société dans sa globalité.

Nous essaierons à travers cette deuxième partie intitulée « Les sociétés textuelles » de nous focaliser sur l'étude des structures et des organisations qui régissent les trois sociétés textuelles de notre corpus. Cette partie comprendra deux chapitres. Dans le premier, intitulé « Auteurs et textes », nous essaierons dans un premier temps de faire la présentation de deux auteurs. Nous ferons par la suite une brève synthèse de chacun de trois romans pour fournir un aperçu général sur la thématique développée dans chacun d'eux. Dans le troisième volet de ce chapitre, nous nous focaliserons d'abord sur l'étude de l'appareil titulaire de trois textes. Nous proposerons en fin de ce chapitre de faire une brève analyse structurale des trois récits pour pouvoir en faire les schémas narratifs afin de distinguer les différentes séquences de chaque intrigue romanesque.

Le deuxième chapitre de la présente partie s'intitule « Les Structures de la société du roman », il portera sur l'analyse des structures sociales, politiques et économiques qui constituent les fondements, les bases de la société des trois textes et qui en assurent la cohésion, la marche et la pérennité. Pour ce faire, nous essaierons d'interroger les trois récits en profondeur afin d'en dégager la socialité

à travers la mise en lumière de principales structures sociales, économiques, politiques présentes dans les trois récits, et que les auteurs ont textualisées pour entrer en dialogue avec leur époque soit par la reproduction ou par la connotation et la figuration de la réalité sociale de leurs sociétés respectives, et pour faire émerger leurs motivations idéologiques profondes.

## **Premier chapitre : Auteurs et textes**

### **1. Introduction**

Dans ce chapitre intitulé « Auteurs et textes », nous essayerons dans un premier temps de faire la présentation de deux auteurs en donnant quelques traits biographiques ainsi que l'inventaire de leurs principales œuvres littéraires. Nous ferons par la suite une brève synthèse de chacun de trois romans pour fournir un aperçu général sur la thématique développée dans chacun d'eux. Dans le troisième volet de ce chapitre, nous nous focaliserons d'abord sur l'étude de l'appareil titulaire de trois textes. Nous partons de l'idée que le titre est le détenteur de la principale clé permettant au lecteur d'aborder l'univers romanesque en l'invitant à souligner son contenu. A travers la présente étude nous tenterons d'étudier la stratégie mise en place par les titres afin de reproduire indirectement ce que les textes véhiculent en nous basant essentiellement sur le caractère syntaxique, sémantique et surtout symbolique de chacun des trois titres. Nous proposerons en fin de ce chapitre de faire une brève analyse structurale des trois récits pour pouvoir en faire les schémas narratifs afin de distinguer les différentes séquences de chaque intrigue romanesque.

### **2. Présentation de deux auteurs**

#### **2.1. Albert Camus**

Albert Camus est chargé d'une renommée universelle et paré d'une gloire sacrée faisant de lui l'auteur classique par excellence, celui qu'on étudie le plus à l'école surtout en France. Il est né à Mondovi (Dréan), à quelques kilomètres au sud d'Annaba en Algérie, le 07 novembre 1913. Il est le second enfant de Lucien Camus, ouvrier et agricole et de Catherine Sintès, une jeune servante d'origine



## Chapitre 1: Auteurs et textes

---

espagnole, douce, à demi-sourde, impuissante, souffrant de difficultés d'élocutions et quasi analphabète. Lucien Camus est mobilisé pendant la première guerre mondiale et meurt lors de la Bataille de la Marne. Le jeune Camus ne connaîtra pas son père. Sa mère s'installe alors à Belcourt, un des quartiers pauvres d'Alger. Grâce à l'aide d'un de ses instituteurs nommé M. Germain, Camus obtient une bourse et peut ainsi poursuivre ses études au lycée Bugeaud d'Alger. Il y découvre la joie du football et surtout de la philosophie grâce à son professeur Jean Grenier. Il est atteint de la tuberculose, une maladie qui, plus tard, l'empêchera de passer son agrégation de philosophie et d'accéder à une carrière universitaire. Albert Camus est mort accidentellement, le 04 janvier 1960 dans un accident de la circulation. Dans sa serviette, retrouvée dans la carcasse de la voiture sur le lieu du drame, il y avait des papiers personnels, quelques livres, son journal et le manuscrit du roman qu'il était en train d'écrire et pour lequel il avait déjà trouvé un titre : *Le Premier Homme*.

Après une licence en philosophie, il devient journaliste engagé, il a travaillé dans plusieurs journaux en Algérie et en métropole. Il élabore une philosophie existentialiste de l'absurde résultant du constat de l'absence de sens à la vie. Il met à profit son talent d'écrivain pour diffuser ses points de vue philosophiques en adoptant la forme au sujet. Le roman symbolique, et l'œuvre théâtrale sont utilisés comme moyens d'expressions pour les idées et les doutes.

Albert Camus est connu surtout par ses romans *L'Etranger* et *La Peste*, mais son œuvre comprend également des pièces de théâtre surtout pendant les années de l'occupation allemande en France: *Caligula*, *Le Malentendu* ; d'importants essais philosophiques: *Le Mythe de Sisyphe*, *Noces*, *L'Envers et l'endroit*, *l'Homme révolté*, *l'Été*, *La Chute* ; et de nombreux articles journalistiques surtout dans le journal *Combat* où ses prises de position sont audacieuses, aussi bien contre les inégalités qui frappent les musulmans d'Afrique du Nord que contre la caricature du Pied-noir exploiteur. Il développe dans son œuvre un humanisme

## Chapitre 1: Auteurs et textes

---

fondé sur la prise de conscience de l'absurde<sup>146</sup> de la condition humaine, mais aussi sur la révolte comme réponse à l'absurde, révolte qui conduit à l'action et donne un sens au monde et à l'existence. L'absurde selon Camus est né de la prise de conscience du caractère machinal de l'existence et de la certitude de la mort au bout d'une vie. L'homme cherche toujours un sens au monde, à son existence, à ses actions. Or le monde dans lequel il vit n'a pas de sens, Camus nous rappelle l'indifférence du monde à notre égard. Pour lui l'absurde est la confrontation entre la quête de sens de l'homme et le non-sens de la vie. Il est donc le sentiment que ressent l'homme confronté à l'absence de sens de son existence. Face au sentiment de l'absurde, l'homme trouve habituellement refuge dans les croyances irrationnelles d'ordre religieux ou philosophique ou bien dans le suicide. Camus récuse ses deux réactions car, selon lui, ce sont des tentatives d'évasion. Alors il préconise une réaction possible : la révolte. Il n'est pas question de renoncer face à l'absurdité de la vie ; il propose de le dépasser avec des moyens purement humains sans chercher le secours d'une quelconque transcendance ou d'une quelconque idéologie. La révolte doit alors prendre la forme d'une action collective où l'homme est conscient de sa condition. Le prix Nobel lui a été conféré en 1957 pour l'ensemble de son œuvre en reconnaissance à une voix qui a toujours plaidé pour des causes humanitaires, soit à la résistance pendant la Deuxième Guerre, soit pour la libération de l'Algérie.

### 2.2. Mouloud Feraoun

---

<sup>146</sup> Toute l'œuvre de Camus est généralement dépendante de deux principales démarches philosophiques à savoir l'absurde et la révolte: le cycle de l'absurde inclut principalement *L'Étranger*, *Caligula*, *Le Malentendu*, *le Mythe de Sisyphe* ; celui de la révolte inclut *La Peste*, *L'Homme révolté*, *Les Justes*, *L'État de siège*. Avec son projet du *Premier Homme*, il envisage un troisième cycle qui serait en quelque sorte sur l'amour.

## Chapitre 1: Auteurs et textes

---

Mouloud Feraoun est né le 08 mars 1913 à Tizi Hibel, dans les régions des Ath Douala, sur les hauteurs de la Kabylie. Son vrai nom est Aït Chabane. Il est issu d'une famille paysanne très pauvre. Son père, qui mourut en 1958, avait dû émigrer en France pour assurer la subsistance des siens. Mouloud a été berger pendant son enfance. A sept ans, il entre à l'école de Touarirt-Moussa où il passe toute la période primaire. Il rejoint par la suite le collège de Tizi-Ouzou grâce à une bourse, pour s'inscrire en 1932 à l'Ecole Normale de Bouzeréah à Alger. C'est là qu'il trouvera le moule idéologique de la IIIème République dont toute son œuvre se ressentira et où il fera la connaissance d'Emmanuel Roblès, son principal initiateur à l'écriture. Il devient instituteur dans son village natal en 1935. Il occupera quelques années plus tard le poste de directeur de l'école du Clo Salembier et finira par être nommé Inspecteur des centres sociaux à Alger. C'est dans le cadre de ces dernières fonctions que sa vie fut brutalement et sauvagement interrompue par la folie d'un commando de l'Organisation de l'Armée Secrète (OAS) en compagnie de cinq de ses collègues le 15 mars 1962, quelques jours avant la signature des Accords d'Evian qui ont mis fin à la tragédie nationale. En effet, le jour des obsèques des victimes le 18 mars 1962, la radio annonça la fin des combats en Algérie à 16 heures.

Ce monument de la plume a laissé malgré sa mort prématurée une œuvre aussi diverse que variée qui est aujourd'hui une référence dans le genre et l'objet d'études multiples, une œuvre dont le message est universel. Il décrit l'homme en tant que soubassement et point de passage obligé à tout projet social. C'est pourquoi il n'est pas un hasard de voir aujourd'hui tous ses romans traduits dans beaucoup de langues en l'occurrence l'arabe, le russe, l'allemand, l'italien, l'espagnol et l'anglais. Il publia en 1950 son premier roman *Le Fils du pauvre* qui a obtenu le Prix de la ville d'Alger, attribué pour la première fois à un musulman. En 1953, il publia son second intitulé *La Terre et le sang*. Une année plus tard, vit le jour *Jours de Kabylie* : un ensemble de tableaux présentant des scènes de la vie

## Chapitre 1: Auteurs et textes

---

des villages kabyles, illustrés par des dessins de son ami le peintre-dessinateur Charles Brouty. En 1957, il fit paraître *Les Chemins qui montent*, son troisième roman qui constitue en quelque sorte une suite à *La Terre et le sang*. Son seul recueil de poèmes publié sous le nom de *Les Poèmes de Si Mohand* fut publié en 1960, pour rendre hommage et faire le point sur la vie de ce grand poète kabyle. Feraoun a aussi écrit des chroniques et des notes pendant la Guerre de Libération qu'il avait intitulées *Journal* et qui furent éditées en 1962 après son décès tragique. Trois autres de ses ouvrages ont paru à titre posthume. D'abord, les lettres qu'il avait écrites à ses amis entre 1949 et 1962 furent publiées en 1969 sous le simple titre *Lettres à ses amis*. Ensuite un roman inachevé intitulé *L'anniversaire* parut en 1972. Enfin son dernier roman *La Cité des roses* dont le manuscrit se trouvait à la faculté de philosophie de Valence, fut publié en 2006.

### **3. Présentation du corpus**

### 3.1. *Le Premier Homme*

*Le Premier Homme* est un roman posthume d'Albert Camus. Il est par ailleurs le dernier écrit par le célèbre écrivain, mort dans un accident de voiture avant de l'avoir terminé. Ce roman inachevé a été publié trente-quatre ans après la mort tragique de l'auteur le 04 janvier 1960. Le texte a été établi par sa fille Catherine et sa femme Francine à partir des 144 pages manuscrites retrouvées dans la sacoche du défunt sur le lieu du drame. En effet, l'œuvre a vu le jour après qu'elles ont minutieusement étudiée les notes et ajouté la ponctuation manquante.

Cependant, dans ce récit, il manque certains mots, d'autres sont signalés comme illisibles ou de lecture douteuse par l'éditeur avec des notes renseignant sur les passages que l'auteur envisage de supprimer ou de retravailler.

*Le Premier Homme* est un récit à la troisième personne qui raconte l'enfance d'un certain Jacques Cormery. Celle d'un petit français pauvre, né dans une nuit d'automne 1913 dans le domaine de Saint-Apôtre et qui a grandi sans père entre deux femmes, une mère éteinte et une mère-grand tyrannique, à Belcourt, un quartier populaire d'Alger, où la petite famille se réfugie après la mobilisation du père. Jacques Cormery dont le père est englouti dans la fournaise de la guerre de 14, est donc élevé par deux femmes : l'une est sa mère que la semi-surdité a rendue effacée, absente et silencieuse ; l'autre est sa grand-mère maternelle, maîtresse femme, brutale et avare de mots et d'argent.

Le roman publié s'organise en deux parties : « La Recherche du père » et « Le Fils ou le Premier homme ». Des notes annexes sur le terrorisme, la guerre, l'amour figurent en fin du livre marquant le caractère inachevé de l'œuvre et montrant le désir de l'auteur de poursuivre l'histoire de son projet romanesque. La première partie comprend six chapitres bien structurés et numérotés à travers lesquels le narrateur relate le parcours sinueux du protagoniste dans les aléas d'une

quête qu'il mène en France et en Algérie pour savoir davantage qui était son père, mort à la bataille de la Marne quelques mois seulement après la naissance de son fils.

La seconde partie, moins travaillée, présente quatre chapitres, mais seulement deux sont numérotés, les autres ne présentent que les titres : « le lycée » ; « le poulailler ou l'égorgeage de la poule » ; « jeudi et vacance » ; « obscur à soi-même ». Dans cette partie, le narrateur fait un retour dans l'enfance du protagoniste, à ses origines, aux sources vives pour décrire le mystérieux devenir d'un enfant qui grandit sans père.

### **3.2. *La Terre et le sang***

Second texte après *Le Fils du pauvre*, le récit qui relate la vie dure mais digne de l'écrivain, *La Terre et le sang* qui a obtenu le Prix Populiste en 1953 et qui a été traduit en arabe, en russe, en allemand, et en polonais est surtout le plus dense de la trilogie feraounienne. Cette œuvre romanesque embrasse des thèmes d'une grande envergure tels que l'organisation socio-économique de la société kabyle d'entre-deux-guerres, l'émigration, le mariage mixte et la persistance d'une culture traditionnelle face à la domination culturelle et au processus d'acculturation auquel la région a été soumise.

*La Terre et le sang* est autant romanesque qu'ethnographique, sa trame narrative dépeint dans le flux et dans les moindres détails les structures parentales, l'organisation foncière, le mode de production agricole, les traditions, les mœurs, les coutumes, les croyances et les superstitions de la société kabyle. Ce regard exercé par l'écrivain ethnographe est à la fois celui du dedans et du dehors. Du dedans puisque Feraoun est un villageois connaissant autant que les siens son mode de vie ; regard du dehors car l'instituteur normalien ne perçoit évidemment pas le monde comme les villageois illettrés, mais comme un intellectuel. Le villageois

## Chapitre 1: Auteurs et textes

---

ethnographe joue alors son double rôle d'ambassadeur. Aussi déclare-t-il dans une interview accordée à Maurice Monnoyer en 1953 « *l'idée m'est venue que je pourrais essayer de traduire l'âme kabyle, d'être un témoin.[...] Je suis de souche authentiquement kabyle. [...] Il est bon que l'on sache que les kabyles sont des hommes comme les autres. Et je crois [...] que je suis bien placé pour le dire* »<sup>147</sup>

*La Terre et sang* met en scène un jeune villageois Amer-ou-Kaci, qui émigra dans le nord de la France peu avant le déclenchement de la Première Guerre Mondiale pour se faire embaucher dans les mines. Là-bas, il rejoint la petite communauté d'Ighil Nezman son village natal. Un jour, il tue accidentellement son co-équipier à la mine, son oncle Rabah-ou-Hamouche, l'amant de la logeuse Yvonne : une charrette de charbon écrase la tête du mineur dans son sommeil. Il ne s'agit pas, en fait, d'un simple accident de travail mais d'un assassinat provoqué par André, le mari jaloux de la logeuse, qui avait bien préparé son coup pour supprimer son rival.

N'osant plus rentrer au village, même en pleine période de guerre, où il risque d'être exécuté par la famille du défunt, Amer décide de vivre en France. Quelques années plus tard, il tombe amoureux de Marie, une parisienne que la vie a meurtrie et qui n'est autre que la fille illégitime de son ex-logeuse et de son oncle, le défunt Rabah. Il l'épouse peut être pour se dédouaner de sa faute et vit avec elle trois ans dans un petit hôtel parisien.

Quinze années passent. L'appel du sol natal et le désir d'une existence plus simple l'emportent sur la prudence. Il rentre dans son village accompagné de sa femme. Deux ans après son installation à Ighil Nezman, la tragédie éclate. Se sentant humilié, l'honneur bafoué, Slimane le frère du défunt, dont les fresques amoureuses de son épouse Chabha avec Amer, alimentent les discussions dans le village, décide de se venger. Issu d'une culture où l'honneur n'a pas de prix, où

---

<sup>147</sup> « Le Fils du pauvre –interview- » in <http://zighcult.canalblog.com>

« *la dette de sang ne s'éteint que par la mort de la victime désignée* »<sup>148</sup>, Slimane se venge en mettant fin à la vie de celui qui l'a déshonoré et qui a tué son frère.

Cette œuvre de Feraoun met également en scène l'honneur tribal de différentes familles et *kharoubas*<sup>149</sup> : chacune défend son nom, ses ancêtres, son histoire. Feraoun nous fait découvrir avec chaleur les coutumes de sa Kabylie natale. Il met aussi en relief les difficultés que rencontrent les migrants nord- africains dans les mines françaises lorsqu'ils retournent chez eux. En somme la thématique principale de ce chef d'œuvre feraounien reste la défense de la société kabyle, mais aussi la critique de ses traditions sclérosées et autoritaires face à une évolution des mœurs et d'esprit plus ouverte sur le monde moderne.

### **3.3. *Les Chemins qui montent***

Après *Le Fils du pauvre* et *La Terre et le sang*, Mouloud Feraoun publie son troisième roman, *Les Chemins qui montent* en 1957, en pleine guerre d'Algérie. Ce roman qui constitue la suite de *La Terre et le sang*, est indiscutablement le plus beau et le plus réussi des romans feraouniens à bien des égards, par le détachement du pittoresque et de l'exotisme plus ou moins présents dans ses deux premiers surtout dans *Le Fils du pauvre*, par le style, par la composition, par l'art dépouillé d'analyser les âmes, par l'investigation psychologique très poussée.

Ce roman est avant tout un roman d'amour, mais la romance est troublée par l'irruption de la conflagration et de la guerre. C'est une quête d'amour impossible entre Amer Ait-arabe, un métis non-croyant et sa cousine Dahbia, une croyante chrétienne, c'est-à-dire entre deux personnages trahis en quelque sorte par leur différence culturelle et sociale.

---

<sup>148</sup> Adolphe HANOTEAU, Aristide LETOURNEUX, *Les Coutumes kabyles*, Paris, Chalamel, 1869, p. 224

<sup>149</sup> Mot kabyle qui une sorte de tribu qui regroupe un certain nombre de familles unies par le lien vivace du sang.



## Chapitre 1: Auteurs et textes

---

Ce roman est également un roman de vengeance ; il explore les tréfonds de l'âme bouleversée de Mokrane, un personnage antipathique, malheureux et souffrant d'une extrême pauvreté affective. En effet, le roman s'ouvre sur la mort d'Amer n'Amer, ou Amer, qui paraît la suite logique d'une querelle de jalousie et de haine et une conséquence tout autant logique d'une vengeance selon les règles ancestrales de la vendetta.

Le roman se divise en deux parties : la première s'intitule « La veillée » contient neuf chapitres, dans celle-ci les différentes péripéties de l'histoire d'amour est racontées par les deux principaux protagonistes Amer et Dahbia ; la deuxième partie « Le journal » comme son nom l'indique, est une sorte de journal intime qui s'étale sur douze chapitres qui correspondent aux douze dernières nuits d'Amer, pendant lesquelles il fait le bilan de sa vie, s'autoanalyse pour essayer de comprendre l'ambiguïté de sa situation. Il effleure à travers le texte son enfance, ressasse des souvenirs insoutenables et parle d'espairs déçus, de souhaits non-réalisés, de petites ambitions jamais avouées et de rêves secrets et naïfs. Après avoir présenté les œuvres, on peut dans un premier temps passer à la comparaison du paratexte qui constitue l'un des lieux privilégiés de l'action de l'œuvre sur le lecteur. Nous nous bornerons à l'étude du titre vu la place cardinale qu'il occupe dans l'ensemble des éléments paratextuels.

### 4. L'étude des titres

« [Le] *texte se présente rarement à l'état nu* » comme le précise Genette dans *Seuils* (1987), il est généralement accompagné d'un certain nombre de productions tels que les titres, les sous-titres, les préfaces que Gérard Genette nomme paratexte.

## Chapitre 1: Auteurs et textes

---

Ces éléments paratextuels sont en quelque sorte des lieux marqués ou des balises qui sollicitent immédiatement le lecteur, l'aident à se repérer et orientent obligatoirement son activité de décodage.

Le titre semble trôner d'une façon majestueuse sur l'ensemble des éléments paratextuels, car c'est « la carte d'identité » de l'œuvre et le signe que l'œil du lecteur détecte en premier. Autrement dit, il représente une clé qui permet au lecteur de pénétrer dans l'univers complexe du roman puisqu'il constitue son résumé le plus court. C'est pour cela que l'approche sociocritique accorde une place importante à l'étude des titres communément appelé « titrologie » dans ses analyses critiques. En effet, La titrologie est la discipline qui s'intéresse aux titres des œuvres littéraires. On attribue à Claude Duchet l'emploi de ce néologisme pour désigner ce champ de recherche qui a été célébré en 1982 par Léo H. Hoek dans son ouvrage intitulé *La marque du titre*. Les principales études titrologiques dans la littérature ou la critique littéraire sont celles de C. Grivel, G. Genette, R. Barthes, C. Moncelet, C. Duchet, L. Hoek, et J. M. Schaeffer.

Dans son article « Élément de titrologie romanesque », Claude Duchet insiste largement sur le rôle du titre dans la production romanesque et attire l'attention sur la codification du titre, qui selon lui, est double : social et littéraire. Aussi écrit-il : le titre est « *un message codé en situation de marché : il résulte de la rencontre d'un énoncé romanesque et d'un énoncé publicitaire ; en lui se croisent nécessairement littérarité et socialité : il parle de l'œuvre en terme de discours social mais le discours social en terme de roman.* »<sup>150</sup>. Notre première tâche sera donc d'explicitier les différents aspects par lesquels les trois titres de notre corpus rendent compte de cette rencontre de littérarité et socialité.

Considéré comme « emballage » promettant savoir et plaisir, le titre doit être minutieusement travaillé de plus en plus par l'auteur et l'éditeur tout comme le texte publicitaire dont le rôle principal est de mettre en valeur l'ouvrage et de

---

<sup>150</sup> Claude DUCHET, « Eléments de titrologie romanesque », in *Littérature* n° 12 décembre 1973.

séduire le public. Pour ce faire, il est évident qu'il peut réunir les fonctions suivantes : la fonction référentielle, le titre doit informer pour orienter la communication vers ce dont l'auteur parle ; la fonction conative, le titre doit impliquer à la manière du message performatif pour pousser le lecteur à agir ; la fonction poétique, le titre doit susciter l'intérêt ou l'admiration en faisant de sa forme un objet esthétique, même de façon minimale. Nous essayerons à présent d'étudier le rôle des trois titres de notre corpus. Pour ce faire, nous examinerons leur fonction par rapport aux textes respectifs pour essayer d'étudier la stratégie mise en place par les titres afin de reproduire indirectement ce que les textes véhiculent.

En effet, avec les titres *Le Premier Homme*, *La Terre et le sang* et *Les Chemins qui montent*, nous avons affaire à trois énoncés connotatifs. Il serait alors intéressant de les approcher aussi bien sur le plan morphosyntaxique que sémantique en partant de l'idée que « *le titre du roman requiert une véritable analyse de discours, comme préalable à son interprétation idéologique et esthétique* »<sup>151</sup>.

### 4.1. *Le Premier Homme*

Avec le titre *Le Premier Homme*, nous sommes en présence d'un syntagme nominal. Camus a opté pour cette forme d'énoncé, sans doute, en vue de susciter la curiosité intellectuelle du lecteur pour le pousser à lire intégralement le texte.

---

<sup>151</sup> Henri MITTERAND, « Les titres des romans de Guy de Maupassant », in Claude DUCHET, *Sociocritique*, *op.cit.*, p. 92

## Chapitre 1: Auteurs et textes

---

Ce titre est certes court et bref, mais s'avère être intéressant quant à la multiplicité des interprétations possibles. Outre l'effet esthétique exercé par ce titre, il présente une ambiguïté qui laisse le lecteur sur sa faim. En effet, le lecteur reste insatisfait vu le manque de certains éléments de réponse : qui est en fait le premier homme ? Quelle est la nature de l'antécédence ? Quelle en est la signification ?

*Le Premier Homme* révèle, à première vue, une dimension mythique en se référant à l'Adam mythique. A ce propos, Camus avait d'abord envisagé d'appeler son roman *Adam*. L'expression « le premier homme » fait en effet immédiatement penser à Adam. La notion de « premier » signifie, à l'intérieur de ce mythe monothéiste beaucoup plus qu'une antécédence temporelle. Sa primauté est également d'ordre moral, naturel et ontologique du fait qu'il est responsable de toute sa descendance.

La figure d'Adam se rattache alors à l'archétype du père. C'est en effet ce dernier qui est au centre de l'œuvre posthume de Camus : presque les deux tiers du roman sont consacrés à la recherche du père. *Le Premier Homme* est par conséquent le texte qui traduit par excellence le mythe de l'origine à travers la recherche du père. Le roman commence avec la naissance du principal protagoniste, Jacques Cormery : c'était une nuit de tempête, de pluie copieuse, ininterrompue de l'automne 1913, le couple Cormery déménage, dans une carriole conduite par un arabe. La femme attend un enfant, qui naît à peine arrivé à Mondovi où le père est chargé de prendre la gérance du domaine de Saint- Apôtre. Quarante ans plus tard, le lecteur accompagne Jacques à Saint-Brieuc en métropole sur la tombe de son père qui, à peine installé dans son nouveau domaine, dut partir à la guerre où il est mortellement blessé en novembre 1914. Il est d'abord indifférent en s'apercevant avec stupeur qu'il est lui-même plus âgé que son père mort à l'âge de vingt-neuf ans : « *l'homme enterré sous cette dalle, et qui avait été son père, était plus jeune que lui* »<sup>152</sup>. Un flot de tendresse et de pitié vient aussitôt

---

<sup>152</sup> Albert, CAMUS, *Le Premier Homme*, *op.cit.*, p. 34

l'envahir et il ressent de ce fait, de plus en plus fort, le besoin de se renseigner sur ce que fut l'existence de « *cet inconnu* » car il « *lui semblait plus proche maintenant qu'aucun être de ce monde* »<sup>153</sup>. Il se met à partir de cet instant en mouvement ; il ne cessera plus de voyager, d'abord de la métropole vers Alger, mais ensuite d'Alger vers Mondovi, le bercaïl familial d'autrefois. Mais à son désespoir, sa recherche s'est révélée presque illusoire puisque personne n'a pu dresser un portrait réussi qui le distingue de la foule des anonymes qui étaient arrivés par vagues en Algérie et dont les histoires si semblables se superposent et se confondent pour n'en faire plus qu'une.

Une vie « *anonyme et involontaire* », happée par l'Histoire, c'est cela que Jacques découvre au bout d'une fiévreuse et exigeante quête sur la terre algérienne à la recherche des restes d'un père inconnu, quelqu'un dont il ignore la physionomie, les traces, le caractère. A vrai dire, ce pèlerinage se termine sur un constat d'échec : « *Non, il ne connaîtrait jamais son père, qui continuait de dormir là-bas, le visage perdu à jamais dans le cendre.* »<sup>154</sup> car de cette infructueuse quête Jacques se rend compte qu'il passe de la « la recherche du père » au souvenir de son enfance, c'est-à-dire à la recherche de soi-même. Il mène en fait une quête identitaire sur lui-même et prend conscience qu'il n'y a pas de premier homme dont on pourrait suivre les traces et qu'il est lui-même un premier homme qui devra se frayer son propre chemin. Aussi Camus révéla-t-il dans un entretien accordé à un journal vénitien en 1959 : « *s'il avait été possible de donner à ce titre un sens mythique, sinon mythologique [...] En réalité chacun de nous, y compris moi, est d'une certaine façon le premier homme, l'Adam de sa propre histoire.* »<sup>155</sup>.

En définitive, en choisissant ce titre, Camus souligne la dimension symbolique du roman. Certes « le premier homme » c'est l'orphelin qui doit grandir et s'élever seul sans l'aide de personne ; c'est aussi l'exilé qui doit batailler pour s'assurer

---

<sup>153</sup> *Ibid.*, p. 36

<sup>154</sup> *Ibid.*, pp.212-213

<sup>155</sup> Cité par Antoine DE GAUDEMART, *Libération*, 14 avril 1994.

une vie paisible ; et c'est également tout un chacun qui doit apprendre à traverser ce que la vie l'intime de vivre. Cela nous pousse à dire que l'emploi dans le titre de l'article défini « le », qui a comme rôle de diriger l'intention du lecteur sur une certaine « pré-information » peut suggérer dans ce cas la particularité en faisant de Jacques comme le seul référent possible ; comme il peut suggérer la généralité en prenant pour référent tout homme dépourvu de toutes sortes de soutiens tels que le passé, l'histoire, la tradition, les aïeux, la patrie, la morale, la religion et qui doit repartir « à zéro » pour chercher à trouver un sens à son existence bien loin des jardins édeniques. Camus avait bien fait allusion à cette idée en répondant à une question lors d'une interview en 1954, en disant : « *J'imagine donc un " premier homme" qui part à zéro, qui ne sait ni lire, ni écrire, qui n'a ni morale, ni religion.* »<sup>156</sup>.

Passons à présent à l'analyse de deux titres férouniens de notre corpus, *La Terre et le sang* et *Les Chemins qui montent* qui, eux aussi, s'avèrent attrayants de par leurs structures et leurs richesses symboliques.

### 4.2. *La Terre et le sang*

*La Terre et le sang*, comme *Le Premier Homme*, est agencé en phrase nominale. Cette forme apparaît comme la plus naturelle du titre, si bien que Léo H. Hoek en fait l'archétype syntaxique car elle permet à l'écrivain de faire le plus

---

<sup>156</sup> Franck, JOTTERAND, « Entretien avec Albert Camus », *La Gazette de Lausanne*, 27-28 mars 1954, p. 09

## Chapitre 1: Auteurs et textes

---

d'effets possibles avec le moins de mots possibles pour pouvoir séduire son lecteur, l'hypnotiser et l'amener à l'acte de lire. L'analyse en constituants immédiats du titre montre l'existence de deux syntagmes nominaux, précédés respectivement de deux articles définis « la, le » et coordonnés à l'aide d'une conjonction de coordination « et » dont le rôle est de relier deux mots de même nature en insistant sur chacun d'eux en particulier pour les rendre plus présents, plus distincts que s'ils étaient offerts en groupes. Ceci indique un rapport d'addition et de liaison entre deux entités aux divers sens connotés. D'une part, la terre, le lieu de vie, symbole de l'activité, la fécondité, la régénération, la patrie ; d'autre part, le sang, la substance organique nourrissante, symbole de la vie, la famille, l'appartenance ethnique, l'honneur.

En termes concrets, on peut dire qu'il s'agit ici d'une relation de complémentarité ou d'association entre la terre et le sang. En effet, c'est par la voix du personnage Ramdane que l'auteur nous renseigne sur le sens du titre en donnant de l'importance à cette idée de communion solennelle entre ces deux éléments fondamentaux de l'existence de l'homme : « *Le sang de Rabah revient dans celui de sa fille. Oui, il revient dans notre terre. La terre et le sang ! Deux éléments essentiels dans la destinée de chacun.* »<sup>157</sup>.

Ce roman porte magnifiquement son titre : la terre et le sang sont deux éléments primordiaux pour la vie de chaque paysan kabyle. Ils constituent le ciment foncier fort pour une parfaite cohésion sociale. Les Kabyles sacralisent la terre qui est, à leurs yeux, un bien que l'on transmet de génération en génération : les couples doivent être fertiles pour assurer la relève et conserver cet héritage de valeur inestimable. La terre connote, par conséquent, la mère, la nourricière, les racines, la mémoire, la carte d'identité de chacun de ses enfants. Le sang représente, quant à lui, les origines, les racines, les ancêtres, les aïeux,

---

<sup>157</sup> Mouloud, FERAOUN, *La Terre et le sang*, op.cit., p. 113

l'appartenance à un groupe. Il est aussi symbole d'honneur et par là de vengeance qui représente l'un des thèmes clé de la trame narrative du roman.

### 4.3. *Les Chemins qui montent*

A la différence de deux premiers titres, *Les Chemins qui montent* se présente sous forme de syntagme nominal déterminé par une proposition subordonnée relative dans laquelle le verbe « monter » est source d'expansion non seulement pour le titre, mais aussi pour l'intégralité du roman. Ce titre suscite l'intérêt et l'attention des lecteurs surtout par sa signification hautement métaphorique en traduisant parfaitement les conditions d'existence des montagnards autochtones kabyles. Il renvoie ainsi à un univers géographique déterminé qui est les cimes montagneuses de Djurdjura. Cette fonction référentielle du titre est attesté par ce dicton kabyle qui ouvre le roman et qui dit : « *Pour rejoindre Fort National les chemins sont fort nombreux ; on a beau choisir le sien, ce sont des chemins qui montent.* »<sup>158</sup>.

Les chemins qui montent sont par conséquent les chemins sinueux, rocailleux de la vie pour révéler la pauvreté et la misère auxquelles se trouve confronté le destin des montagnards. Ce constat se dresse à travers ces propos du principal protagoniste Amer : « *Les chemins qui montent raides devant moi, devant tous. Nous sommes des pauvres gens dans un pays très pauvre.* »<sup>159</sup>. Amer continue d'évoquer ce fait dans la suite du même passage en se posant des questions sur son destin et celui de ses frères et auxquelles il ne trouve pas de réponse : « *Mais est-ce bien vrai que notre destin est d'être malheureux ? Pourquoi sont-ce des chemins de misères, ceux qui se dressent devant moi ?* »<sup>160</sup>.

---

<sup>158</sup> La traduction d'un dicton populaire kabyle

<sup>159</sup> Mouloud, FERAOUN, *Les Chemins qui montent*, *op.cit.*, p. 118

<sup>160</sup> Mouloud, FERAOUN, *Les Chemins qui montent*, *op.cit.*, p. 118



## Chapitre 1: Auteurs et textes

---

Le titre « Les Chemins qui montent » constitue en quelque sorte une métaphore filée, celle de la misère, de la pauvreté, de la précarité, laquelle est annoncée d'abord par le titre et continue de se développer tout au long du roman.

Le titre acquiert une valeur importante dans l'œuvre littéraire en tant qu'élément assurant au lecteur accroche et information afin de le tenir en suspens puisqu'il annonce à la fois le roman et le cache. Il constitue, selon Claude Duchet, la charnière de l'œuvre littéraire et du discours social : « *Interroger un roman à partir de son titre est du reste l'atteindre dans l'une de ses dimensions sociales, puisque le titre résulte de la rencontre de deux langages, de la conjonction d'un énoncé romanesque et d'un énoncé publicitaire.* »<sup>161</sup>. Il est de ce point de vue promoteur de savoir et de plaisir et c'est ce que nous avons essayé de montrer avec les trois titres de notre corpus.

De point de vue sémantique, ces derniers apparaissent de prime abord divergents, mais en fait, ils sont en parfaite harmonie puisqu'ils gravitent tous les trois autour de la même thématique, celle de la terre. En effet, la référence à la terre originelle paraît être la chose la mieux partagée chez nos deux écrivains ; elle est en quelque sorte un élément hypertextuel avéré. D'une part, Camus reprend dans son roman surtout le mythe de l'origine hérité de la tradition monothéiste : Adam naît de la terre et y retourne. Il plaide pour le droit des Européens d'Algérie à rester sur la terre où ils sont nés, mais dans un autre rapport avec la communauté autochtone. Il refuse ainsi l'analyse politique du conflit, colonisation-décolonisation, mais il l'évoque à travers les figures mythique de Caïn et Abel : la descendance d'Adam qui a peuplé la terre, qui s'attaque aux hommes et initie un processus de rivalité, de vengeance et de violence. D'autre part, les deux romans féraouniens jouent un rôle fondamental, tant comme émanation que comme agent dans la stratégie de la conservation de l'identité des autochtones. De ce point de vue, ils sont essentiellement considérés en tant qu'instrument destiné à la fois à

---

<sup>161</sup> Claude DUCHET, « Eléments de titrologie romanesque », *op.cit.*

légitimer le mode de vie traditionnel des kabyles, mais aussi à discréditer tout ce qui lui est étranger ou fortement incompatible.

Les trois romans de notre corpus sont en effet des romans du retour, du retour au monde de l'enfance et de la jeunesse, retour à la mère et aux origines. Amer, le héros de *La Terre et le sang*, celui qui a rompu le lien ombilical avec sa terre se trouve contraint de la reconquérir après une longue absence. De sa part, son fils Amer-n 'Amer, le protagoniste des *Chemins qui montent*, pourtant de mère française, répond à l'appel émouvant de sa terre natale après quatre années d'émigration dans le « *pays de rêve* » puisqu'il se sent mieux chez lui malgré ses multiples signes de désapprobation envers le mode de vie des siens où dominent la duplicité, les intérêts et le mépris envers les plus faibles. Le thème du retour à la terre natale est présent également dans l'œuvre posthume camusienne à travers son personnage central Jacques Cormery, viscéralement attaché à sa terre, qui évoque dans son retour au bercail, à bord d'un paquebot, ses souvenirs d'enfance les plus touchants, au cœur des quartiers populaires d'Alger. Il dépeint avec une grande subtilité une Algérie ensoleillée, lumineuse, enchanteresse, aux couleurs flamboyantes et aux senteurs sucrées. Il manifeste son étonnant émerveillement face aux paysages, aux hommes, aux animaux, aux sensations, aux odeurs, aux sentiments et à tout ce qui se rapporte à ce « paradis terrestre » : « *Alors, commençait pour Jacques une ivresse dont il gardait encore le regret émerveillé au cœur* »<sup>162</sup>, c'est ce que le narrateur retient des sorties de chasse organisées par l'oncle Ernest et ses amis.

Après avoir étudié les titres, nous jugeons utile de procéder à l'analyse structurale de trois récits de notre corpus pour pouvoir mettre en évidence le schéma narratif de chacun d'eux.

### **5. L'étude de l'intrigue des romans**

---

<sup>162</sup>Albert, CAMUS, *Le Premier Homme*, *op.cit.*, p. 128

Après l'étude de trois titres qui nous a révélé des informations assez intéressantes, il nous a semblé indispensable d'aborder d'une manière brève l'étude de trois récits, laquelle passe inévitablement par l'intrigue qui peut révéler le degré de dramatisation de chaque récit. Mais pour pouvoir la reconstituer, il faudra, au préalable, délimiter ses trois principaux moments à savoir : la situation initiale, le nœud et la situation finale ou le dénouement. En effet, le récit s'ouvre sur une situation d'équilibre, c'est la situation initiale. L'équilibre initial est rompu par l'introduction d'un évènement inattendu appelé élément modificateur, c'est le début du nœud ou ce que Aristote appelle « nouement ». Une suite d'évènements ou une succession de péripéties entraînée par l'apparition soudaine de cet élément perturbateur s'introduisent et au bout de laquelle on aboutit au dénouement, c'est-à-dire à une situation finale où on retrouve une nouvelle situation d'équilibre.

### 5.1. L'étude de l'intrigue des *Chemins qui montent*

La construction du récit des *Chemins qui montent* n'est pas linéaire. Le roman commence par la fin du récit, la mort tragique du principal protagoniste Amer-n'Amer. Dans la suite du texte, le narrateur donne des éléments de réponse pour identifier le principal coupable ainsi que les véritables motifs qui l'ont poussé à commettre ce meurtre camouflé en suicide. C'est pourquoi, nous nous fixerons d'adopter l'ordre logique des séquences de péripéties de l'intrigue de ce roman.

La situation initiale de ce récit c'est en fait la période d'enfance au village d'Ighil Nezman et celle de Dahbia au village d'Ait-Ouadhou. Le militantisme politique d'Amer à travers le mouvement socialiste qu'il fonda au sein du village recrutant ainsi la plupart des jeunes constitue l'élément perturbateur car c'est à cause de cela qu'il fut expulsé et contraint de vivre quatre années en France au cours desquelles il était victime de l'intolérance et du racisme des Français. Le

retour d'Amer dans son village natal n'était pas du goût de certains : c'est une occasion de confrontation avec l'intolérance et l'obscurantisme « *des vieilles barbes* » dont Mokrane des Ait-Slimane est le parfait prototype. La suite des péripéties de cette intrigue est nourrie principalement par cette confrontation entre ses deux rivaux aux visions du monde complètement différentes. Or le motif principal de cet antagonisme est d'ordre sentimental : ils sont tous les deux amoureux de la même femme, Dahbia.

Cette dernière est tombée sous le charme de son cousin Amer qui, de son côté, séduit Ouiza l'épouse de Mokrane. Ce constat d'adultère n'échappe pas à l'œil vigilante du cocu qui décide, par voie de conséquence, de se venger en violant Dahbia sur le chemin menant à la fontaine publique. Le nœud se complique davantage avec la mort de Madame, la mère d'Amer : un douloureux événement qui l'anéantit complètement et le terrasse de manière terrible. Mais le tournant fatal de l'intrigue est la découverte accablante du viol de la bien-aimée. Cette révélation fait souffrir Amer qui finit par céder aux interminables attaques de son fervent opposant; ce dernier finit par se débarrasser de lui en commettant un meurtre camouflé en suicide. La situation finale est en fait annoncée par cette amère découverte et la mort tragique du principal protagoniste.

### **5.2. L'étude de l'intrigue de *La Terre et le sang***

Le contenu de *La Terre et le sang* permet de décomposer le roman en deux principales trames narratives selon la dimension spatiotemporelle. La première est celle où le héros Amer Ait-Larbi était en France; la deuxième est celle qui se développe après son retour à Ighil Nezman.

## Chapitre 1: Auteurs et textes

---

La première trame correspond à la partie rétrospective du roman ; elle met en scène l'histoire essentiellement d'Amer quand il était en France : ses débuts, la rencontre avec l'oncle protecteur Rabah, le travail à la mine, l'accident de la mort de Rabah et les ennuis profonds qui en découlent à cause de sa complicité involontaire. Avec l'histoire d'Amer se tisse en filigrane celle de Marie qui vivait, elle aussi, des moments difficiles à cette période, et celle de Kamouma, sa mère, qui connaît la misère noire en l'absence de son fils. La première intrigue du roman comprend en somme les moments suivants : la situation initiale débute avec le départ d'Amer en France dans l'espoir de venir en aide à ses vieux parents esseulés, puis avec sa stabilisation dans le travail grâce à son oncle Rabah. Les relations secrètes de Rabah avec Yvonne, femme d'André, engendrent la jalousie et la haine de ce dernier et perturbe par conséquent l'équilibre initial du récit. Un nombre impressionnant de péripéties viennent jaloner le parcours du héros : il se trouve accusé du meurtre de son oncle ; il quitte son travail dans les mines du Nord ; déambule un peu partout en France et finit entre les mains des soldats boches qui l'expédient en prison en Allemagne. Cet état de déséquilibre s'atténue avec la fin de la guerre et la sortie d'Amer de prison et le dénouement s'effectue avec son retour à Paris où il finit par retrouver Marie. La trame narrative s'achève avec un retour à l'équilibre : Amer se stabilise dans le travail, il épouse Marie et s'établit à Barbès, le dernier refuge du couple avant de regagner Ighil Nezman.

La deuxième trame narrative relate le processus de réinsertion d'Amer dans son village Natal : ses retrouvailles avec sa mère et les siens, ses efforts pour corriger les erreurs du passé, les difficultés auxquelles il est confronté et son aventure avec l'adorable Chabha qui est à l'origine du drame de la mine. Elle relate aussi l'histoire de l'insertion de Marie à Ighil Nezman : elle y découvre la rude vie des montagnards, et s'initie à la langue et aux coutumes et traditions des kabyles. Dans la deuxième intrigue du roman, tout comme dans la première, on trouve la voix de l'ethnographe qui présente la Kabylie dans ses splendeurs naturelles, l'organisation socio-économique de la vie des montagnards, leurs mérites, mais

## Chapitre 1: Auteurs et textes

---

surtout leurs revers. Toutefois, cette deuxième intrigue se différencie de la première du fait qu'elle ne présente pas un schéma narratif classique, puisque le roman se clôt sur un drame et non sur un état final d'équilibre. En somme la deuxième intrigue s'organise comme suit : La situation initiale débute alors avec l'arrivée d'Amer en compagnie de son épouse à Ighil- Nezman et la réinsertion sociale réussie du couple surtout après le rachat des terres vendues par le défunt père et la réconciliation avec l'oncle Slimane qui résiste tant bien que mal à venger son frère Rabah. La relation entre Amer et Chabha épouse de Slimane, vient perturber l'équilibre de la situation initiale. Grâce à sa bonté exemplaire, Chabha parvient à s'approcher davantage de la vie du couple. Cette proximité renforce le rapport affectif avec Marie, mais l'oblige à succomber au charme d'Amer. Ce dernier ne peut s'empêcher de répondre aux avances de la belle et l'amour les entraîne bien malgré eux. La succession de péripéties s'ouvre avec la révélation des rencontres secrètes des amoureux, Chabha devient sujet aux rumeurs et aux chuchotements. Ceci éveille les doutes et la jalousie de Slimane. Des disputes et des bagarres s'ensuivent, d'abord entre Chabha et l'orgueilleuse Hemama, la révélatrice de l'amour clandestin, ensuite entre Amer et son cousin Houcine, l'époux de cette dernière. Malgré les mesures de précaution prise par les deux amoureux, Slimane dont l'esprit se trouve progressivement envahi par les soupçons, finit par les surprendre en flagrant délit et décide par voie de conséquence de se venger. Aussi prépare-t-il sa revanche en mettant en place un plan lui permettant enfin d'accomplir un souhait longtemps attendu. L'intrigue s'achève avec la scène tragique de la carrière. Slimane se venge en piégeant son neveu et rival Amer dans une carrière de pierre où il fait exploser une mine. Slimane y trouve également la mort, grièvement blessé à la tête par un rocher venant du lieu de l'explosion.

Marie se trouve donc seule, sans époux et enceinte de surcroit. Chabha, quant à elle, devra faire face, toute seule, aux cousins de son mari qui veulent la déshériter. C'est ainsi que s'achève la deuxième intrigue ; elle partage les mêmes relations

de causes à effets et de miroir avec la première : Rabah et Amer s'impliquent, tous les deux, à cause de leurs relations avec des femmes mariées. Ils meurent tous les deux dans des mines assassinés par les maris cocus, André et Slimane, qui agissent sous l'effet de la jalousie et du sentiment de l'honneur taché. Avec la fin tragique de la deuxième intrigue, on peut parler d'une spirale narrative : alors que le récit pourrait se clore sur une fin heureuse, il rebondit à partir d'une autre situation problématique qui était sous-jacente dans la première partie du roman : celle d'un meurtre resté impuni. Pour conclure, on peut dire que le thème de la mort est évoqué dans les deux romans de Feraoun. Camus, de sa part, lui fait une aussi large place dans la trame narrative de son œuvre posthume, *Le Premier Homme*.

### 5.3. L'étude de l'intrigue du *Premier Homme*

Etant donné que *Le Premier Homme* n'est qu'une ébauche loin de son achèvement, et il peut sembler étrange d'en déceler d'une manière exhaustive et pertinente l' ou (les)intrigue(s). Nous essayons toutefois d'étudier celle(s) qui figure(nt) dans les deux premières parties. Le début du roman décrit un évènement d' « *une nuit de l'automne 1913* »<sup>163</sup>, où le narrateur relate l'histoire d'une famille

---

<sup>163</sup>Albert, CAMUS, *Le Premier Homme*, *op.cit.*, p. 14

## Chapitre 1: Auteurs et textes

---

européenne émigrée sur le sol nord-africain depuis plusieurs générations. En effet, les Cormery se sont installés en Algérie à la recherche d'un avenir meilleur. Tout se déroule normalement pour eux jusqu'au jour où éclate, en Europe, la Première Guerre mondiale. Henri Cormery, le père de la famille et le gérant de Saint-Apôtre, un vaste domaine agricole, est mobilisé et part pour le front d'où il ne revient pas, laissant abandonnés à eux-mêmes son épouse et leurs deux enfants. Cet événement inattendu déstabilise la famille et l'oblige à parcourir une série d'épisodes dramatiques. Incapable d'assumer l'exploitation de la propriété dont son époux avait la charge, Catherine Cormery en dispose et décide de rejoindre sa mère dans un des quartiers pauvres de la ville d'Alger. C'est dans l'enceinte du modeste appartement algérois que les deux femmes reçoivent le maire qui leur annonce le décès du jeune père au champ d'honneur. Suite à cet incident crucial, on assiste à la déchirure de la famille. Les deux femmes vont devoir vivre seules et affronter les difficultés de la vie qui vont s'accumuler.

Dépourvu de revenus substantiels, la famille y mène une existence modeste. L'éducation des enfants est confiée à la grand-mère qui compense son ignorance par la sévérité et le mauvais traitement. Orphelin élevé dans la pauvreté et la dureté de sa rude tutrice, Jacques Cormery parvient quand même à enchaîner les succès à l'école pour décrocher une bourse lui permettant de poursuivre ses études secondaires, c'est notamment grâce à l'aide de son instituteur, Monsieur Bernard, qui lui voue une grande sympathie ; il arrive, après une visite domiciliaire auprès de deux veuves, à leur arracher l'autorisation parentale pour Jacques de se présenter au concours d'entrée en sixième. Jacques sait d'avance qu'il vient par ce succès d'être « *arraché au monde innocent et chaleureux des pauvres, [...] pour être jeté dans un monde inconnu* »<sup>164</sup>. Sa réussite à l'école est en fait l'élément déterminant qui met un terme aux péripéties et conduit à l'équilibre de la situation finale. Le narrateur relate dans la fin du chapitre « Jeudis et vacances » une scène

---

<sup>164</sup> Albert, CAMUS, *Le Premier Homme*, *op.cit.*, p 194



## Chapitre 1: Auteurs et textes

---

très significative qui traduit parfaitement le passage progressif du héros de l'enfance à la maturité. En effet, il ne se gêne pas, contrairement à son habitude, pour repousser violemment sa grand-mère en lui arrachant des mains « *le nerf de bœuf* »<sup>165</sup> pour lui dire implicitement d'arrêter ses incessants châtements corporels, et de le traiter comme enfant, lui qui « *venait d'être nommé gardien de but titulaire de l'équipe du lycée et, trois jours auparavant, avait goûté pour la première fois, défaillant, à la bouche d'une jeune fille.* »<sup>166</sup>.

Le deuxième chapitre intitulé « Saint-Brieuc » : il commence par l'expression « *Quarante ans plus tard* »<sup>167</sup>, Le moment crucial de l'intrigue se situe lorsque Jacques, devenu un adulte de quarante ans, se rend sur l'insistance de sa mère sur la tombe de son père. Il réalise alors avec toute la brutalité possible l'ironie injuste qui fait de lui un adulte plus âgé que son père, mort prématurément à l'âge de vingt-neuf ans. C'est à partir de ce moment qu'il commence à sentir ce lien étrange qui le lie à son père. Aussi décide-t-il d'entreprendre de mener une quête difficile et exigeante pour essayer de reconstituer le puzzle de la personnalité de son père. Pour ce faire, il entame une démarche personnelle : il tente en vain de recevoir des confidences de sa mère, à demi infirme, à cause de sa mémoire défaillante, « *Je ne sais pas. C'est vieux, tout ça* »<sup>168</sup>, et surtout à cause de sa difficulté de communication liée au manque flagrant de vocabulaire.

L'obsession de Jacques pour son père le conduit par conséquent à Mondovi, dans la ferme de sa naissance, mais le père n'y a apparemment pas laissé non plus de souvenirs. En définitive, Jacques échoue dans sa quête puisqu'il n'arrive pas à atteindre son objectif du départ, celui de dresser un portrait-robot psychologique pour son père. Son insuccès n'est dû ni au manque de sources d'information, ni à l'intelligence limitée de l'enquêteur, mais elle est due essentiellement à la nature

---

<sup>165</sup> *Ibid*, p. 298

<sup>166</sup> *ibid*

<sup>167</sup> *Ibid*, p. 25

<sup>168</sup> Albert, CAMUS, *Le Premier Homme*, *op.cit.*, p.75

## Chapitre 1: Auteurs et textes

---

même de la personne recherchée, dépourvue d'originalité et de repère pouvant la différencier de ses tandems, « les hommes du *Labrador* »<sup>169</sup>, de la « *tribu* », les victimes humaines du « *mystère de la pauvreté qui fait les êtres sans noms et sans passé, qui les fait rentrer dans l'immense cohue des morts sans nom qui ont fait le monde en se défaisant pour toujours.* »<sup>170</sup>. Il s'agit en fait du prototype de la foule des anonymes qui étaient arrivés par vague sur la terre algérienne à la recherche d'un avenir meilleur, et dont les histoires si semblables se superposent et se confondent pour n'en faire plus qu'une. Ceci constitue la situation finale de l'intrigue de la recherche du père, qui devient en fin de compte une quête identitaire sur une communauté humaine « *d'une autre espèce, sans maison, sans passé ni maison de famille, ni grenier bourré de lettres et de photos* »<sup>171</sup>, une communauté de « *citoyens théoriques d'une nation imprécise* »<sup>172</sup>, une communauté dont l'identité est floue et mal définie puisqu'elle balance entre ses origines françaises et sa nouvelle identité de française d'Algérie.

Avec l'analyse des intrigues de trois textes, s'achève ce premier chapitre intitulé « Auteurs et textes » à travers lequel nous avons essayé de survoler les aspects périphériques de notre corpus à savoir la présentation des auteurs et l'analyse formelle des titres et de donner une brève présentation de trois intrigues romanesques. Il est temps maintenant d'aller plus avant dans l'analyse pour passer au vif du sujet à savoir l'étude de la socialité dans les trois univers romanesque que nous allons passer au crible des outils d'analyse que nous avons exposés dans la première partie de notre travail de recherche.

---

<sup>169</sup> Le Labrador est le nom du paquebot à bord duquel ont été embarqués les ouvriers européens de 1848 vers l'Algérie.

<sup>170</sup> *Ibid.*, p.213

<sup>171</sup> *Ibid.*, p. 227

<sup>172</sup> *Ibid.*

### **Conclusion partielle**

A travers ce chapitre intitulé « Auteurs et textes », nous avons essayé dans un premier temps de faire une brève présentation de deux auteurs en donnant quelques traits biographiques ainsi que l'inventaire de leurs principales œuvres littéraires. Nous avons fait par la suite une brève synthèse de chacun de trois romans pour fournir un aperçu général sur la thématique développée dans chacun d'eux.

## Chapitre 1: Auteurs et textes

---

Dans le deuxième volet de ce chapitre, nous nous sommes d'abord focalisé sur l'étude de l'appareil titulaire de trois textes en partant de l'idée que le titre est le détenteur de la principale clé permettant au lecteur d'aborder l'univers romanesque en l'invitant à souligner son contenu. A travers la présente étude nous avons tenté d'étudier la stratégie mise en place par les titres afin de reproduire indirectement ce que les textes véhiculent en nous basant essentiellement sur le caractère syntaxique, sémantique et surtout symbolique de chacun des trois titres.

Nous avons proposé en fin du chapitre de faire une brève analyse structurale des trois récits pour pouvoir en faire les schémas narratifs afin de distinguer les différentes séquences de chaque intrigue romanesque.

### Deuxième chapitre : Les structures de la société du roman

#### Introduction

Nous avons montré tout au long de la première partie intitulée « Préliminaires théoriques » que la sociocritique entre dans l'épaisseur du texte avec une perspective sociale. Cela implique qu'elle va s'interroger sur les problèmes d'histoire, de sujet, de référent et d'auteur, longtemps laissés de côté par les approches structuralistes. En effet, elle vise le texte lui-même comme lieu où se joue et s'effectue une certaine socialité. La socialité, étant le caractère qui fait du texte une microsociété et lui confère une existence sociale. Elle est révélée en général par quatre éléments, issus de la lecture immanente de l'œuvre. Il s'agit en l'occurrence du cadre spatial, du cadre temporel, du discours social et du sociogramme. Nous essayons tout au long de ce présent travail de recherche de mettre la lumière sur les éléments constitutifs de la socialité des trois textes pour pouvoir répondre à la question compromettante qui intrigue la sociocritique et à laquelle elle essaie de trouver des éléments de réponse à savoir la façon selon laquelle le social vient au texte. Ce deuxième chapitre intitulé « Les structures de la société du roman », portera dans un premier temps sur l'analyse de deux premiers éléments constitutifs de la socialité à savoir le cadre spatial et le cadre temporel, deux principaux repères pour la détermination de la société du roman.

#### 1. Le cadre spatial

Par cadre spatial, on entend le lieu où se déroule l'histoire ; il réunit tous les éléments qui témoignent de l'espace où se situe la société du texte. En effet, cet espace diégétique marque une interaction constante entre le réel et le fictionnel. Sa détermination s'avère indispensable car elle permet de rattacher la société du roman à celle de référence en la classant dans un espace géographique, historique

## Chapitre2 : Les structures de la société du roman

---

et social. Selon Henri Mitterrand, l'espace diégétique « *est le lieu qui fonde le récit, parce que l'événement a besoin d'un ubi (où) autant qu'un quid (qui) ou d'un quando (quand) ; c'est le lieu qui donne à la fiction l'apparence de la vérité* »<sup>173</sup>.

*La Terre et le sang* et *Les Chemins qui montent* ont tous les deux pour cadre un village fictif nommé Ighil-Nezman, mot kabyle pour désigner une partie ou un endroit lointain du passé. Il s'agit comme son nom l'indique d'un endroit isolé, une île déserte oubliée par le monde qui l'entoure, dans laquelle vit une communauté à la marge de la société. C'est un pauvre village qui ressemblerait étrangement à Tizi-Hibel, le village natal de l'auteur qu'il a très bien décrit dans les sept premières pages de son roman autobiographique *Le Fils du pauvre*. Ighil-Nezman est le modèle du village kabyle, juché, certainement pour des raisons historiques et stratégiques, au sommet d'une crête, traversé par une rue principale bordée de part et d'autre par des maisons qui s'agrippent l'une derrière l'autre et à partir de laquelle naît un dédale de ruelles étroites et sales. Les maisons sont maladroitement construites d'un assemblage de pierres, de terre et de bois, et la toiture est en tuiles tordues. Dans le village, on trouve une mosquée blanche, visible de loin ; une école minuscule et pour chacun de ses quartiers une *djamaâ*, une sorte de place publique avec des bancs de pierre sur lesquels viennent s'asseoir les villageois pour causer ; un café maure qui se situe hors du village et une fontaine publique, source commune d'eau où les femmes viennent en groupes puiser, s'amuser et rire. Le narrateur le décrit ainsi :

« *le village est assez laid, il faut en convenir. On doit l'imaginer plaqué au haut d'une colline, telle une grosse calotte blanchâtre et frangée d'un monceau de verdure* »<sup>174</sup>.

Le narrateur compare le village à une « grosse calotte blanchâtre » pour insister sur le fait qu'il se place au sommet d'une crête à la manière de la calotte, le bonnet rond qui couvre le sommet de la tête. Il ajoute dans un autre passage que « *le*

---

<sup>173</sup> Henri, MITERRAND, *Le Discours du roman*, Paris, PUF, 1980, p. 55

<sup>174</sup> Mouloud FERAOUN, *La Terre et le sang, op.cit.*, p. 13

## Chapitre2 : Les structures de la société du roman

---

*village est un ensemble de maisons et les maisons sont faites d'un assemblage de pierres, de terre et de bois. C'est à peine si elles laissent soupçonner la naïve intervention de l'homme-maçon. Elles auraient poussé seules, telles qu'elles s'offrent à leurs occupants »<sup>175</sup>*

Le récit du *Premier Homme* se déroule, quant à lui, de façon certaine pendant la Guerre d'Algérie, en Algérie française souvent à Alger. Jacques Cormery, le personnage principal, retourne en arrière, à la naissance, au pays natal, aux figures récurrentes de la terre, de la lumière, de la mer, de la mère et du dénuement matériel. On peut le trouver au domaine de Saint-Apôtre, son lieu natal ; à la gare de l'Agha pour accompagner son oncle et ses copains tonneliers lors des dimanches de chasse où il jouit « *d'une ivresse dont il gard(e) encore le regret émerveillé au cœur* »<sup>176</sup> ; à la plage des Sablettes, qui fait partie de simples plaisirs quotidiens dont jouissent Jacques et ses copains d'école et vers laquelle ils se rendent pour échapper aux pauvres conditions de vie au quartier : le narrateur accompagne la bande de viveurs dans ce moment d'extase où ils se prennent comme des rois puissants, fiers et orgueilleux :

*« La mer était douce, tiède, le soleil léger maintenant sur les têtes mouillées, et la gloire de la lumière emplissait ces jeunes corps d'une joie qui les faisait crier sans arrêt. Ils régnaient sur la vie et sur la mer, et ce que le monde peut donner de plus fastueux, ils le recevaient et en usaient sans mesure, comme des seigneurs assurés de leurs richesses irremplaçables »<sup>177</sup> ;*

On peut trouver Jacques encore dans les plaines marécageuses quand il reconstitue avec un réalisme sordide le grand voyage des émigrants européens, « *les aventuriers verdâtres* », vers la terre promise. Il esquisse le parcours sinueux de cinq semaines en mettant l'accent sur leurs passages éphémères, leur survivance

---

<sup>175</sup> Mouloud FERAOUN, *La Terre et le sang*, op.cit., p.19

<sup>176</sup> Albert, CAMUS, *Le Premier Homme*, op.cit., p.125

<sup>177</sup> *Ibid.*, p. 64

## Chapitre2 : Les structures de la société du roman

---

fugitive, leurs cheminements dans la boue et la poussière surtout lors de l'ultime épreuve du parcours entre le port de Bône et Solferino :

*« Mais la route n'existait pas pour les émigrants, les femmes et les enfants entassés sur les prolonges de l'armée, les hommes à pieds, coupant à vue de nez à travers la plaine marécageuse ou le maquis épineux, [...] jusqu'à ce qu'ils parviennent à la fin de la journée dans le même pays [...] plat, entouré de hauteurs lointaines, sans une habitation, sans un lopin de terre cultivé, couvert seulement d'une poignée de tentes militaire couleur de terre, rien qu'un espace nu et désert, ce qui était pour eux l'extrémité du monde entre le ciel désert et la terre dangereuse, et les femmes pleuraient alors dans la nuit, de fatigue, de peur et de déception »<sup>178</sup>*

Mais le lieu le plus important est sans nul doute le quartier de Belcourt, où le héros a passé son enfance, un quartier replié sur lui-même, un « *labyrinthe jaune et gris* », écrasé de chaleur, soumis à la férocité du soleil jusqu'aux pluies libératrices de l'automne :

*« les trois pièces du petit appartement d'un faubourg d'Alger étaient plongées dans l'ombre zébrée des persiennes soigneusement fermées. La chaleur cuisait au-dehors les rues sèches et poussiéreuses, [...] Il faisait trop chaud pour descendre dans la rue rejoindre les camarades, eux-mêmes retenus de force chez eux. »<sup>179</sup>.*

Parallèlement à l'univers algérien, la société de trois romans du corpus décrit également, mais avec moins d'importance, un univers métropolitain pour accompagner les héros dans leurs exiles. Dans *La Terre et le sang*, cet espace est évoqué par un flash-back du narrateur sur l'histoire d'Amer après sa migration en France. Un lieu urbain et vaste. Amer y séjourne dans plusieurs villes : Marseille, Paris, Lens, mais la période la plus importante, il la passe dans les mines du Nord, près de Lille, le lieu de travail des émigrés kabyles. Le narrateur le présente en tant qu'un espace clos, sombre et lugubre :

---

<sup>178</sup> Albert, CAMUS, *Le Premier Homme*, op.cit., p. 206

<sup>179</sup> *Ibid.*, p. 50



## Chapitre2 : Les structures de la société du roman

---

« *L'ouverture noire et béante du puits, le signal du départ qui déchire le cœur, la machine qui souffle, le câble qui se déroule, les murs qui suintent, les trous noirs des galeries, la chaleur qui devient de plus en plus insupportable au fur et à mesure que l'on s'enfonce.* »<sup>180</sup>.

Amer n' Amer, le héros des *Chemins qui montent*, retrace minutieusement dans le neuvième jour de son journal le long trajet et les circonstances particulières du voyage qu'il a effectué en France, le « *pays de rêve* », en compagnie de son co-villageois et meilleur ami Saïd qui meurt quatre jours après son arrivée à Paris d'une crise d'appendicite:

« *quatre jours après Saïd était enterré au cimetière de Bobigny par ses compatriotes d'Ighil-Nezman. Il y a aucun doute là-dessus. Il a eu sa crise d'appendicite le deuxième jour ; un taxi l'a emporté à l'hôpital Broussais ; il est mort après l'intervention chirurgicale et je suis allé voir le corps dans le cercueil.* »<sup>181</sup>.

Cet espace constitue une ultime échappatoire pour la majorité des habitants d'Ighil-Nezman pour tenter de changer leur existence et d'améliorer leurs conditions de vie pénibles, mais pour Amer, c'est plutôt une sorte d'exil, de dégradation, voire même d'expulsion à cause de ces activités politiques et ses tendances communistes.

Dans *Le Premier Homme*, la société de la métropole représente la mère patrie dont la supériorité à tous égards sur la colonie outre-méditerranéenne ne souffre d'aucun doute. Comme tous ses concitoyens, Jacques Cormery, était tellement fasciné par la métropole, si absorbé par ses rêveries qu'il « *peuplait ses rédactions de description d'un monde qu'il n'avait jamais vu, et ne cessait de questionner sa grand-mère sur une chute de neige qui avait eu lieu pendant une heure vingt ans auparavant sur la région d'Alger.* »<sup>182</sup>. En effet, les textes lus dans les livres

---

<sup>180</sup> Mouloud FERAOUN, *La Terre et le sang*, op.cit., p. 49

<sup>181</sup> *Ibid.*, p. 210

<sup>182</sup> Albert, CAMUS, *Le Premier Homme*, op.cit., pp. 162-163

## Chapitre2 : Les structures de la société du roman

---

scolaires deviennent des références, des modèles pour les écoliers algérois qui rêvent des paysages, du climat de l'Europe puisque « *les manuels étaient toujours ceux qui étaient en usage dans la métropole. Et ces enfants qui ne connaissaient que le sirocco, la poussière, les averses prodigieuses et brèves, les sables des plages, et la mer en flamme sous le soleil* »<sup>183</sup>, typiques de l'Algérie, n'en demandaient pas plus pour donner libre cours à leur imagination débordante. Il va sans dire que Jacques Cormery découvre à un âge plus avancé l'univers métropolitain. Il y séjourne pour la première fois à l'âge de quarante ans dans le but de visiter le tombeau de son géniteur. Au cours du trajet qui le mène de Paris à Saint-Brieuc où repose la dépouille du défunt père, Jacques aperçoit enfin la campagne française et les vastes étendues qui peuplaient ses rêves d'enfance et son imaginaire d'écolier.

En définitive, on peut dire que l'espace où se déroulent les intrigues de trois romans est minutieusement décrit par les narrateurs respectifs des trois romans. Cette description minutieuse des lieux donne à la fiction un air de vraisemblance et ancre en effet les romans dans le réel en donnant l'impression qu'ils présentent un reflet éclatant du hors texte car les lieux décrits dans les trois romans correspondent à l'univers réel de deux romanciers. On peut dire par conséquent que la structuration de ces trois univers fictionnels obéit aux mêmes procédures signifiantes que l'appréhension du monde réel, autrement dit les trois espèces diégétiques font transparaître les mécanismes signifiants propre à l'époque de deux auteurs.

---

<sup>183</sup> Albert, CAMUS, *Le Premier Homme*, op.cit., pp. 162-163

### 2. Le cadre temporel

La société du roman se situe aussi dans le temps. Le cadre temporel contribue à la fois à prouver l'existence de la société du roman et à exprimer certains de ses faits.

En relatant des événements qui se déroulent dans le temps, selon une chronologie précise, les trois romans de notre corpus donnent l'illusion de cet écoulement du temps. Les catégories temporelles convoquées correspondent à celles utilisées dans l'univers réel et s'appliquent aussi bien aux personnes, aux familles et au groupe social qui forment les personnages de ces romans.

Le temps utilisé dans *La Terre et le sang*, n'est pas un simple cadre, mais un facteur important à différents moments de l'histoire. Le récit s'étend sur une durée de vingt années, allant de 1910, la date du départ d'Amer en France, jusqu' à sa mort dans le drame de la carrière en 1930. Tous les événements qui ont survécu durant cette période sont encadrés par des indications temporelles. Ce qui a pour effet d'ancrer davantage le roman dans le réel. Les extraits suivants montrent que les indicateurs temporelles fournis par le narrateur font référence au temps de la vie réelle : « *le jour et les mois ne importent peu, C'était en 1910, à la fin de l'hiver* »<sup>184</sup>, « *il décida, précisément en 1922, de s'établir à Barbès* »<sup>185</sup>, « *voilà bien dix ans, en l'absence du fils prodigue* »<sup>186</sup>, « *douze mois avaient suffi pour qu'il oubliât son passé* »<sup>187</sup>, « *Jusqu'en 1922, répète-t-il, je n'étais pas normal* »<sup>188</sup>. D'autres font référence à d'importants événements historiques : « *Dès le début de septembre, les Allemands, qui avaient envahi la France, le trouvèrent à Douai* »<sup>189</sup>, « *Car la guerre finie, la paix fut d'abord une autre espèce de*

---

<sup>184</sup> Mouloud FERAOUN, *La Terre et le sang*, op.cit., p. 60

<sup>185</sup> *Ibid.*, p. 83

<sup>186</sup> *Ibid.*, p. 15

<sup>187</sup> *Ibid.*, p. 189

<sup>188</sup> *Ibid.*, p. 82

<sup>189</sup> *Ibid.*, p. 81

## Chapitre2 : Les structures de la société du roman

---

folie»<sup>190</sup>, « Vint la Libération, son retour à Paris avec d'autres »<sup>191</sup>, « l'après-guerre fut une période de prospérité sans pareille pour les Kabyles »<sup>192</sup>.

Le temps, dans ce roman féraounien, a des rôles multiples : il marque, d'abord, deux étapes dans la vie du principal protagoniste : sa vie en métropole entre 1910 et 1925, et celle après son retour au village natal entre 1925 et 1930. Il qualifie ensuite les personnages et les lieux : on sent l'effet de son écoulement, d'une part, sur les personnages, à l'instar de Kamouma et de Ramdane qui vieillissent avec le développement de l'intrigue, Kaci, Rabah et d'autres villageois qui disparaissent, Marie qui quitte sa mère et enfin Amer qui grandit et mûrit, s'installe en France et y vit une histoire dramatique et revient à son village pour subir un sort funeste ; l'effet de l'écoulement du temps se sent, d'autre part, sur les lieux : des maisons qui s'usent et s'affaissent, le cimetière qui grandit, le village qui change d'aspect.

Le temps est également un facteur de changement et de développement de l'intrigue du *Premier Homme*. L'action se situe de façon certaine entre 1954 et 1959, c'est-à-dire pendant l'insurrection du peuple algérien : le narrateur rapporte d'une part le climat d'insécurité qui règne à la campagne et à Alger où l'explosion des bombes devient une habitude gênante ; il révèle d'autre part au lecteur les sentiments d'insatisfaction des immigrés européens installés depuis plusieurs générations en Algérie et qui appréhendent la perspective d'un retour en France, un pays qui n'est plus vraiment le leur pour n'y avoir jamais vécu.

L'intrigue camusienne, comme celle de *La Terre et le sang*, fait référence au temps de la vie réelle et ne suit pas toujours l'ordre chronologique des événements. Le roman s'ouvre avec la naissance du principal protagoniste « une nuit de l'automne 1913 »<sup>193</sup>, mais son moment crucial et bouleversant advient quarante ans plus tard, quand Jacques se recueille pour la première fois devant la tombe de son père :

---

<sup>190</sup> Mouloud FERAOUN, *La Terre et le sang*, op.cit., 81

<sup>191</sup> *Ibid.*

<sup>192</sup> *Ibid.*, p. 82

<sup>193</sup> Albert, CAMUS, *Le Premier Homme*, op.cit., p 17

## Chapitre2 : Les structures de la société du roman

---

« C'est à ce moment qu'il lut sur la tombe la date de naissance de son père, dont il découvrit à cette occasion qu'il l'ignorait. Puis il lut les deux dates, " 1885-1914" et fit un calcul machinal : vingt-neuf ans. Soudain une idée le frappa qui l'<sup>194</sup> ébranla jusque dans son corps. Il avait quarante ans. L'homme enterré sous cette dalle, et qui avait été son père, était plus jeune que lui »<sup>22</sup>.

Ce moment de recueillement constitue la clé de voûte sur laquelle s'articule tout le récit. Suite à cette étonnante découverte, le fils va essayer de déchiffrer l'énigme de la figure parentale en reconstituant sa biographie. Mais la figure fugace, mystérieuse du père l'empêche de venir à bout de sa quête et conduit de ce fait le narrateur à faire appel au récit fragmentaire. Surgit dès lors, une temporalité autre que la succession linéaire du passé, ne suivant plus l'ordre naturel, l'enchaînement chronologique des faits. Le démembrement de la temporalité caractérise ainsi le temps du texte par le biais d'une narration « *fragmentée, dispersée, achronique* [se tissant] *autour de l'itinéraire géographique et phantasmatique d'un personnage en quête de mémoire* »<sup>195</sup>.

À la différence de deux premières, l'intrigue des *Chemins qui montent* est relativement plus courte : elle relate le récit de passion amoureuse d'Amer et Dahbia que le narrateur résume parfaitement en deux lignes : « *Six mois ! Leur amour a mis six mois pour se développer en secret, pour les unir dans une seule étreinte, et les séparer brusquement* »<sup>196</sup>. L'intrigue se situe aux environs de 1950 avec des retours en arrière jusqu'aux années trente, époque où Amer n'Amer était encore un petit enfant. En toile de fond de l'intrigue amoureuse, le contexte sociohistorique du conflit franco-algérien ne manque pas de faire irruption dans le texte romanesque à l'instar du *Premier Homme*. En effet, le roman explicite plus

---

<sup>194</sup> Albert, CAMUS, *Le Premier Homme*, op.cit., p. 34

<sup>195</sup> Wei, KELING, « Le premier homme. Autobiographie algérienne ». *Etudes littéraires*, Vol. 33, n°3, 2001, p. 125-135

<sup>196</sup> Mouloud FERAOUN, *Les Chemins qui montent*, op.cit., p.12

## Chapitre2 : Les structures de la société du roman

---

ouvertement la nature réelle du conflit colonial comme l'atteste le passage suivant :

« *Les colons occupent les meilleures places, toutes les places et finissent par s'enrichir [...] Chez nous, il ne reste rien pour nous. Alors, à notre tour, nous allons chez eux. Mais ce n'est ni pour occuper des places, ni pour nous enrichir, simplement pour arracher un morceau de pain : le gagner, le mendier, le voler...* »<sup>197</sup>.

Il va sans dire que les trois fictions ne cessent de recourir aux mécanismes signifiants propres au contexte sociohistorique et en même temps s'efforcent de les faire transparaître. En effet, la fiction, quoique d'apparence gratuite et indépendante, garde toujours des attaches profondes au réel immédiat, car c'est dans cette réalité historique qu'elle puise ses filons. Cette illusion référentielle passe principalement par deux procédures à savoir la spatialisation et la temporalisation<sup>198</sup> qui constituent l'ancrage historique du discours au moyen d'un ensemble d'indices comme les toponymes permettant d'identifier précisément un lieu géographique localisé, et les chrononymes servant à désigner une portion de temps qu'une communauté sociale appréhende. Cela nous pousse à répertorier les trois romans de notre corpus parmi les romans à vocation réaliste en ce qu'ils promettent un enchaînement d'événements mettant en scène des personnages dans une structure spatiotemporelle référentielle. La superposition de trois textes montre qu'il s'agit en fait du même espace, l'Algérie à l'époque coloniale dont la banalité est décrite par deux narrateurs qui, de surcroît, ne sont pas seulement des familiers des lieux mais des autochtones impliqués entièrement dans la collectivité dont ils sont en quelque sorte les portes paroles.

En somme, l'identification du cadre spatiotemporel du roman est utile pour la détermination du contexte historique de l'œuvre. Le contexte historique désigne la

---

<sup>197</sup> Mouloud FERAOUN, *Les Chemins qui montent*, *op.cit.*, p. 234

<sup>198</sup> La temporalisation comprend la localisation temporelle ; qui est le cadre des structures narratives impliqué par le temps de la fiction. De la même manière, la spatialisation la localisation spatiale.

## Chapitre2 : Les structures de la société du roman

---

situation politique, géographique, culturelle, civique dans laquelle s'inscrit l'auteur qui rédige son récit ; l'étudier permet de mieux cerner l'œuvre, de mesurer son engagement et de mieux comprendre les idées qu'elle véhicule. C'est ce que nous imaginons faire ultérieurement dans le chapitre réservé à l'étude des discours sociaux pour savoir l'impact du contexte historique sur la vision du monde de deux auteurs appartenant à chacune de deux communautés antagonistes autochtone et européenne.

Après avoir déterminé le cadre spatial et le cadre temporel, les deux principaux repères pour la détermination de la société du roman, passons à présent à l'étude des structures de ladite société.

### **3. Les structures de la société du roman**

Nous entamons la lecture sociocritique de notre corpus par l'analyse des structures sociales, politiques et économiques qui sont les fondements, les bases de la société du roman. En effet, la société que décrivent les narrateurs est une communauté multiculturelle vivant en Algérie, composée de deux ethnies principales qui se distinguent par leur culture, leur langue, leurs habitudes. Il s'agit d'un amalgame d'immigrés européens qui se sont installés sur le sol algérien depuis 1830, date de la prise d'Alger par la flotte navale française, et d'une population autochtone d'origine kabyle. Cette société cosmopolite repose sur un certain nombre de structures à la fois sociales, politiques et économiques, qui en assurent la cohésion et le bon fonctionnement.

### 3.1. Les structures sociales

Il convient d'entendre par structure sociale les assises, les socles qui maintiennent la société du roman, son aménagement et son système de valeurs, dont les plus importantes sont la famille et la religion. Aussi l'analyse sociocritique portera-t-elle sur ces deux éléments fondamentaux de la société en question.

#### 3.1.1. La famille

La société décrite par les narrateurs de *La Terre et le sang* et *Les Chemins qui montent* est principalement une communauté humaine vivant à Ighil-Nezman, un village fictif dans la région montagneuse de la Grande Kabylie située au nord du territoire algérien. Les héros de deux romans ainsi que leurs compatriotes sont donc des kabyles, population d'origine berbère c'est-à-dire un: « *ensemble d'ethnies autochtone d'Afrique du Nord ayant ou non des points communs entre elles : langues, habillements, coutumes, musiques, organisation sociale et origines ethniques* »<sup>199</sup>. Dans cette société tribale repliée sur elle-même, le village constitue la pierre angulaire. Le village ou *thaddert* comme le narrateur le décrit comprend des *karoubas*. Il faut préciser que « *chaque karouba se compose d'un certain nombre de familles, généralement de la même origine et unies par des liens de parenté* »<sup>200</sup>. La *karouba* est donc une cellule sociale et géographique au même temps. Les mêmes cousins habitent la même rue, les familles sont fixées pour toujours dans leurs quartiers. Le narrateur révèle les solidarités et surtout les rivalités, voire les conflits entre les différentes *karoubas* qui composent la société du roman. Chacune d'elles se forge sa propre mythologie dans laquelle elle réserve

---

<sup>199</sup> Fr.wikipedia.org/wiki/Berbères

<sup>200</sup> Adolphe HANOTEAU, Aristide LETOURNEUX, *Les Coutumes kabyles, op.cit.*, p. 5



le courage, la vertu, la force, la diplomatie et les bons rôles à ses aïeux. On peut dire dans le même sillage d'idée que « *chacun est fier de son nom. Mais si l'on s'avisait de vouloir écrire l'histoire d'Ighil-Nezman d'après les témoignages, il y aurait autant de versions qu'il y a des familles* »<sup>201</sup>. Nous proposons à présent de présenter les principales *karoubas* décrites par les narrateurs et qui jouent un rôle fondamental dans les deux trames narratives.

### 3.1.1.1. Les *karoubas* et familles dans *La Terre et le sang*

Les principales *karoubas* décrites dans la trame narrative de *La Terre et le sang* sont les Aït- Hamouche et les Aït-Larbi. Nous essayons à présent de les présenter ainsi que leurs principaux représentants qui ont le plus marqué cette trame narrative.

#### 3.1.1.1.1. La *karouba* des Aït- Hamouche

Au début du neuvième chapitre, le texte suspend le cours du récit pour passer à la présentation de l'arbre généalogique d'une famille des Aït-Hamouche. Il faut préciser que tout au long du roman le narrateur recourt à la digression à chaque fois qu'il entame une réflexion d'ordre sociologique ou philosophique. Les Aït-Hamouche étaient sans doute les plus anciens d'Ighil-Nezman et qui disposaient de plus beaux champs. A leur sujet le narrateur affirme qu' « *ils sont fiers de leur passé. Tout le monde sait que leur ancêtre défricha la première parcelle, traça le premier sillon et construisit la première maison sur la colline d'Ighil-Nezman* »<sup>202</sup>. La *karouba* des Aït-Hamouche connut la gloire lorsqu'il y avait à la tête d'une de ses branches trois frères prénommés Slimane, Saïd et Ali. Slimane l'ainé avait cinq

---

<sup>201</sup> Mouloud FERAOUN, *La Terre et le sang*, op.cit., p. 89

<sup>202</sup> *Ibid.*

## Chapitre2 : Les structures de la société du roman

---

filles dont Kamouma, la mère du héros de *La Terre et le sang*. Il se démarqua par son savoir-faire dans le domaine de l'agriculture, « *c'était un fellah réputé aux diagnostics infallibles, on le consultait pour semer, pour planter un arbre ou le tailler* »<sup>203</sup>. Saïd, le cadet, vivait à l'ombre de son aîné. Il avait plus de chance que ce dernier puisqu'il était père de deux garçons : Rabah dont la mort accidentelle dans une mine française a déclenché la péripétie de la trame narrative du roman et Slimane qui prit le prénom de son oncle défunt. Le benjamin des trois était Ali. C'était un notable qui faisait l'orgueil de la famille, de la *karouba* et même du village. Le narrateur note qu' « *il avait des amis dans de nombreux villages kabyles, était connu de l'administrateur, du juge de paix des gendarmes. Il allait souvent à Alger où il prétendait connaître de hautes responsabilités* »<sup>204</sup>. C'était grâce à ses relations qu'Ali put avoir l'autorisation d'ouvrir le premier café maure du village. Le narrateur de *La Terre et le sang* raconte également que c'était lui, le chef des Aït-Hamouche, qui avait réussi à arracher à son neveu Slimane la promesse de vengeance, en secret: « *malade, sentant sa fin toute proche. Ali en parla au fils de son frère, lui traça son devoir et lui expliqua que les Aït-Hamouche n'avaient jamais vécu en lâches. Il eut, le vieil Ali, la promesse de vengeance, en secret devant Dieu* »<sup>205</sup>. Avec cette promesse Ali adoucit ses derniers jours pour allourdir les années qui restaient à Slimane.

Nous nous proposons à présent de parler d'une manière plus détaillée des représentants de cette *karouba*, qui ont marqué le plus la trame narrative de *La Terre et le sang* à savoir Kamouma, la mère de notre héros, Rabah, le défunt, et Slimane, le dernier survivant mâle de cette lignée des Aït-Hamouche ainsi que sa femme Chabha et ses beaux-parents Ramdane et Smina.

---

<sup>203</sup> Mouloud FERAOUN, *La Terre et le sang*, op.cit., p.90

<sup>204</sup> *Ibid.*, p. 89

<sup>205</sup> *Ibid.*, p.94

### 3.1.1.1.1. Kamouma

Kamouma était la plus grande des cinq filles de Slimane « premier ». Elle était comme toutes ses sœurs, bien plantée et travailleuse. Elle se maria très jeune à Kaci un Aït-Larbi avec qui elle avait eu plusieurs enfants, mais elle ne put garder qu’Amer le héros de *La Terre et le sang*. Le narrateur souligne qu’elle était armée de patience car elle avait connu l’injustice, la pauvreté et la souffrance comme l’illustre ce passage :

*« Kamouma est une pauvre, vieille, chargée d’années et d’expérience. Elle ne sait plus où elle en est de sa vie. Mariée toute jeune à Kaci, elle a d’abord vécu sous l’autorité d’un rude beau-père et d’une belle-mère tyrannique. Elle a eu des belles sœurs [...] La famille était nombreuse, la vie très difficile. Elle a appris à supporter et à peiner [...] Elle a eu des enfants, filles ou garçons. Elle a connu la souffrance des enfantements sans soins, les nuits de veilles et de maladie, les années de deuil. Elle a vu s’éparpiller dans le village et enfin dans le cimetière toute cette famille ; ses enfants ont rejoint ses parents dans la tombe »<sup>206</sup>*

Pour mettre en valeur la souffrance de Kamouma et sur sa grande patience, le narrateur recourt au procédé d’accumulation qui consiste à assembler un grand nombre de mots de façon à mettre une idée en valeur. En effet, des mots tels que souffrance, veilles, maladies, deuil, cimetière, tombe mettent l’accent sur la vie austère de ce personnage et sur sa patience exemplaire.

Le narrateur raconte que kamouma fut délaissée par les Aït-Hamouche juste après la mort de son père. Ils prirent la décision de la renier publiquement lors d’une réunion familiale qui eut lieu pour se mettre d’accord sur une attitude

---

<sup>206</sup> Mouloud FERAOUN, *La Terre et le sang*, op.cit., p. 27

## Chapitre2 : Les structures de la société du roman

---

susceptible de sauver la face de *la karouba* suite à l'assassinat de Rabah, un des leurs, perpétré involontairement par le fils de Kamouma, un jour du mois d'aout 1914 dans une fosse de la mine du Nord. Le narrateur rapporte qu'après un bon moment de délibérations les Aït-Hamouche conclurent qu' « *il n'était pas possible de tuer un neveu de la famille. Mais il n'était pas possible non plus de continuer à le considérer comme tel : on les renia publiquement Kamouma et lui* »<sup>207</sup>. Désormais, la situation de la vieille devint critique, la misère était à ses trousses. Sa souffrance fut incommensurable surtout après la mort de son conjoint et l'absence de son fils unique en France. Mais, vu sa qualité de combattante, elle ne tarda pas à tirer profit de sa nouvelle situation de vieille femme vivant seule à Ighil-Nezman. Sa maison fut la seule maison où il n'y avait pas d'hommes, elle devint par conséquent un espace de refuge pour toutes les femmes du quartier. Kamouma profita de ce privilège pour tuer la solitude et pour se procurer la poignée de farine que chaque femme l'obligeait à prendre après chaque utilisation du moulin à bras fixé que Kamouma mettait à la disposition de toutes ses voisines. Elle se sent estimée et bien entourée de tous au point qu' « *elle n'a pas besoin d'aller à la fontaine : elle reçoit quotidiennement sa cruche d'eau de l'une ou de l'autre. Si on rentre des champs, de temps en temps, on lui jette en passant une brassée de bois sec. Ceux qui, par hasard, donnent une fête [...] lui apportent son assiette de couscous avec un petit morceau de viande* »<sup>208</sup>.

Le narrateur souligne également qu'en dépit de son caractère aimable, Kamouma était une vieille rusée et superstitieuse comme toute les vieilles du village. Il raconte qu'elle avait tendu un piège avec l'aide de son amie Smina la mère de Chabha qui consistait à donner l'occasion à Amer et Chabha d'avoir une relation illégale pour que cette dernière puisse « prendre la semence » chose qu'elle n' avait pu réaliser avec son époux Slimane après dix ans de vie conjugale.

---

<sup>207</sup> Mouloud FERAOUN, *La Terre et le sang*, op.cit., p.93

<sup>208</sup> *Ibid.*, p. 36

### 3.1.1.1.2. Rabah

Rabah-ou-Hamouche était parmi « les sédentaires », c'est-à-dire, les migrants qui repoussaient toute raison de vouloir retourner au *bled*. Il était en quelque sorte le principal, ou le caïd de la colonie d'Ighil-Nezman des mineurs du Nord « *il [s'] imposait à tous par sa grosse voix, sa mine débonnaire et puissante, sa mise soignée. [...] C'était lui qui leur trouva du travail à la mine et qui servit de trait d'union entre les bureaux, la police et tous les Kabyles de l'endroit* »<sup>209</sup>. Rabah fut le protecteur et le mentor d'Amer, son neveu, et sans sa démarche, ce dernier n'aurait jamais mené une carrière de mineur. Rabah « *lui procura des papiers. [Amer] changea d'état civil et descendit dans une fosse. Jusque-là Amer était cuisinier du groupe* »<sup>210</sup>. Ses qualités faisaient de lui un homme respecté et craint de tous ses camarades. Ce que le narrateur retient de ce personnage, c'est son désir de fréquentation des femmes comme l'illustre ce passage « *...il passait son temps libre à rechercher des femmes. Il quittait la ville à bicyclette, allait dans les environs. Il prenait le train, s'absentait quelquefois, poussait jusqu'à Lille, y laissait ses économies* »<sup>211</sup>.

Le narrateur souligne qu'Amer admirait jusqu'à la limite du culte la personnalité de son oncle Rabah : d'abord pour sa force physique, ensuite, pour l'autorité qu'il exerçait à l'égard de ses collègues et enfin pour son adresse de fréquenter des femmes. En effet, c'était lui qui l'initia à l'amour en lui avouant un jour ses relations intimes, surtout son histoire avec Yvonne la femme de son co-équipier André.

---

<sup>209</sup> Mouloud FERAOUN, *La Terre et le sang*, op.cit., p. 66

<sup>210</sup> *Ibid.*, p.67

<sup>211</sup> *Ibid.*, p.70

### 3.1.1.1.3. Slimane

Slimane était beaucoup plus jeune que son frère Rabah. Il n'était que fellah et n'était jamais allé en France et n'avait jamais fréquenté l'école. Il était le dernier survivant mâle de cette lignée de la *karouba* des Aït-Hamouche. Le narrateur rapporte que son oncle Ali lui confia, avant de mourir, la mission de tuer Amer pour venger l'honneur familial. Cette promesse de vengeance arrachée en secret à Slimane, changea le cours de sa vie et alourdit son existence surtout après le retour d'Amer à Ighil-Nezman. Ce retour inattendu était pour lui une véritable torture, il en devint malade, ombrageux et très méchant. Il était malheureux et désespéré et pensait même au suicide car la vue d'Amer lui rappelle son frère, son oncle et sa promesse. Mais grâce aux efforts interminables de son gendre Ramdane et de son épouse Chabha, les derniers scrupules d'honneur de Slimane furent apaisés. Il renoua, en effet, avec Amer et la normalisation des relations entre les deux familles prit son cours ordinaire, surtout quand Slimane eut appris que Madame était bien la fille de son frère Rabah.

Outre son souci de vengeance, Slimane avait un autre souci de même envergure qui alourdit davantage sa vie et troubla son ménage conjugal. Il n'avait personne d'autre à sa charge que sa femme. Il était stérile. Cette malédiction le guettait partout et pesait sur sa vie en faisant de lui un homme arrogant et détesté des siens. Le narrateur précise qu' « *il n'avait réussi qu'à se faire détester et à détester tout le monde* »<sup>212</sup>. Cette hostilité manifestée à l'égard des siens, notamment quand ces derniers décidèrent de le renier suite à la scandaleuse histoire d'amour adultère entre sa femme Chabha et Amer, l'obligea à céder, par un acte juridique, tous ses biens à sa femme pour les priver de tout héritage venant de lui.

---

<sup>212</sup> Mouloud FERAOUN, *La Terre et le sang*, op.cit., p. 147

De ce personnage malheureux, le narrateur retient également qu'il était un attardé qui prenait à son compte toutes les superstitions des vieilles femmes du village, toute la haine et l'étroitesse de vue des vieux. Le narrateur raconte qu'il était persuadé de voir les spectres de ses oncles Ali et Slimane venir exiger de lui qu'il se conforme au code de l'honneur. D'abord en rêve « *un matin, il raconta à sa femme le songe qui venait de le réveiller en sursaut : il se voyait dans la cours du café [...] au moment où [il] porta sa main sur la tasse, il vit la figure de son oncle Ali s'approchait de la sienne grimaçant de colère* »<sup>213</sup> ; puis lors d'une séance d'invocation aux morts chez le marabout Si-Mahfoud « *... que vois-je à présent ? dit le marabout, un vieux vénérable, à barbe blanche, pommettes rouges turban jaune à fleurs blanches, un burnous en poils de chameau* »<sup>214</sup> ; enfin, lors d'une sortie nocturne solitaire au cimetière « *cette fois se fut très net, malgré l'obscurité, là-bas entre les tombes, une forme humaine venait de surgir qui se dirigeait vers lui. Cela dura une seconde, mais il vit bien le fantôme faire quelques pas dans sa direction [...] C'était son oncle Slimane le grand-père d'Amer* »<sup>215</sup>.

Le roman s'achève avec le drame qui se produit à la carrière de pierres d'Ighil-Nezman, suite à l'explosion d'une mine et qui coûte la vie à deux protagonistes. Le narrateur conclut que l'acte vengeur de Slimane était dicté par une tension accumulée au cours de plusieurs mois de torture : le sang de son oncle à venger, la trahison de son épouse et de son neveu ainsi que le mépris de sa *karouba*. A côté de cette *karouba* des Ait-Hamouche, réputée par ses notables et sa richesse, vit celle des Aït-Larbi à laquelle appartient le principal protagoniste Amer.

### 3.1.1.1.2. La *karouba* des Aït- Larbi

---

<sup>213</sup> Mouloud FERAOUN, *La Terre et le sang*, op.cit., p.100

<sup>214</sup> *Ibid.*, p.104

<sup>215</sup> *Ibid.*, p.270

## Chapitre2 : Les structures de la société du roman

---

Les Aït-Larbi formaient aux yeux des villageois d'Ighil-Nezman une *Karouba* ordinaire car leurs ancêtres n'avaient pas des exploits exceptionnels dignes de leur donner une fierté et un dédain absolu aux yeux des autres familles du village. En revanche, Ils étaient très rusés et très hypocrites. Le narrateur raconte qu'ils n'avaient pas soutenu les vieux Kaci et Kamouma durant l'absence d'Amer en France. Au contraire, ils les avaient délaissés après qu'ils eurent mis la main, par des moyens rusés, sur toutes les propriétés de Kaci. En effet,

*« le premier lui prêta de l'argent pendant un certain temps, puis un beau jour exigea le paiement intégral. Kaci dut céder une parcelle dont le prix fut fixé par le créancier. [...] Avec le second ce fut plus simple : une rahina (antichrèse), Kaci se réservant la possibilité de reprendre son bien. C'était dérisoire et touchant, mais l'acquéreur n'avait nulle inquiétude »<sup>216</sup>*

En fait, les Aït-Larbi avaient agi conformément à la logique qui régnait à Ighil-Nezman, une logique de ragot comme disait Mehenni Akbal, celle du mépris du pauvre, de la veuve, de la divorcée, de l'orphelin. C'était selon la même logique qu'ils délaissèrent Kamouma après la mort de Kaci. Au sein de cette *karouba*, le narrateur nous fait connaître deux familles à savoir celle de Kaci et celle de son cousin Houcine.

### 3.1.1.1.2.1. Kaci

---

<sup>216</sup> Mouloud FERAOUN, *La Terre et le sang*, op.cit., pp. 31,32



## Chapitre2 : Les structures de la société du roman

---

Le narrateur parle peu de ce personnage qui joue un rôle accessoire dans la trame narrative de *La Terre et le sang*. Kaci était l'époux de Kamouma qui lui avait donné Amer, le héros du roman. Ce dernier était pour ses parents leur seul espoir et leur raison d'être. Aussi leur déception fut-elle grande après son installation définitive en France. Mais, ils finirent avec le temps par le négliger et s'arrangeaient pour terminer en paix les jours qui leur restaient. C'était ainsi que Kaci prit la décision de vendre ses champs l'un après l'autre :

« *Nous allons bientôt partir, dit-t-il à sa femme, nous nous pouvons nous priver, [...] à notre âge, l'argent vaut mieux que le terrain. Il permet de vivre tout de suite* »<sup>217</sup>.

Le recours à cette solution était pour lui son ultime espoir puisqu'il était foncièrement attaché à sa terre comme tous ses compatriotes. Elle constituait pour lui « la prunelle de ses yeux », « un morceau de son cœur ». C'est un héritage qu'on transmet de père en fils de génération en génération. Kaci et Kamouma les « mangèrent » tous, l'un après l'autre et il ne leur restait plus que la pauvre maison d'où personne n'aurait la cruauté d'en vouloir les chasser. Kaci mourut seul, ruiné sans même laisser à son épouse les frais de son enterrement.

### 3.1.1.1.2.2.Amer

---

<sup>217</sup> Mouloud FERAOUN, *La Terre et le sang*, op.cit., p. 29

## Chapitre2 : Les structures de la société du roman

---

Le narrateur de *La Terre et le sang* relate la vie d'Amer, le fils unique d'un Aït-Larbi et d'une Aït-Hamouche. Il fut envoyé en France avec des voisins à l'âge de quatorze ans, avant le déclenchement de la Première Guerre Mondiale. D'abord cuisinier d'une petite colonie de son village dirigée par son oncle Rabah-ou-Hamouche, le jeune kabyle ne tarda pas à se faire embaucher dans la mine comme ses compagnons grâce aux interventions de celui qui fut son protecteur et mentor, son oncle Rabah-ou-Hamouche. Ce dernier mourut à la suite d'un accident de travail à la mine un jour de juillet 1914. Le narrateur souligne qu'il s'agissait d'un crime déguisé en accident, commis par André, le mineur polonais, pour se venger de la liaison adultère que Rabah entretenait avec sa femme, Yvonne. Amer n'y était, en effet, qu'un instrument aveugle : réveillé brusquement après la pause de midi par André qui lui dit que la sonnerie avait retenti, il lança le wagonnet qui tua son oncle habituellement assoupi à cette heure, sur les rails. Affolé, Amer prit à son compte la version de l'événement dictée par André, celle de l'accident involontaire comme l'explique ce passage:

*« -Tu es un criminel !  
-Je ne me fâche pas, cria André, car tu es jeune ! Et puis, c'est ton oncle.  
Mais au lieu de perdre notre temps, écoute-moi : je prends la  
responsabilité de ce qui est arrivé. Tu n'as jamais touché à la machine.  
Entends-tu ? Sinon, ça va mal pour toi. Moi, je pourrai m'en sortir. Tu  
n'auras qu'un mot à dire : on a sonné. Oui, trois fois, comme  
d'habitude. Les autres se débrouilleront. Ton témoignage nous  
sauvera. Autrement, je déclare que je n'ai touché à rien. Choisis... »<sup>218</sup>*

Mais quelques jours plus tard, Amer avoua la vérité à ses camarades d'Ighil-Nezman au terme d'une longue délibération avec eux. Ceux-ci décidèrent qu'ils n'étaient pas chez eux pour venger le sang de Rabah et qu'il fallait préserver la réputation et d'Amer et de la communauté :

---

<sup>218</sup> Mouloud FERAOUN, *La Terre et le sang*, op.cit., pp. 74,75

## Chapitre2 : Les structures de la société du roman

---

*« On parla de fatalité et on se senti soulagé [...] Il fallait serrer les coudes, ne pas laisser deviner le crime aux compatriotes des autres villages, ne parler que d'accident »<sup>219</sup>*

Suite à cet incident, Amer qui n'osait plus rentrer en Kabylie où il risquait d'être exécuté par la famille du défunt, vivait de très mauvais moments. Il s'adonnait à la bière et à la vie de débauche pour oublier ses souffrances et sa part de culpabilité dans la mort de Rabah. Il renonça alors à toute idée de retour au bled même en pleine période de guerre qui obligea la majorité de ses compatriotes de rentrer chez eux pour la fuir. Le narrateur rapporte qu'Amer fut capturé par les « Boches » et envoyé dans les camps allemands où il connut toutes sortes de tortures et de menaces. C'est par le biais d'un récit sommaire : une technique résumant de manière synthétique des informations nécessaires d'une période de récit jugée accessoire, que le narrateur relate la période de captivité de notre héros dans les camps allemands :

*« Dès le début de septembre, les Allemands qui avaient envahi la France, le trouvèrent à Douai. Il fut capturé avec quelques jeunes compatriotes et expédié en Allemagne, comme un prisonnier de guerre. Il connut plusieurs camps, le travail forcé et les coups. Il passa cinq années dans un pays maudit, une plaine glacée et brumeuse, où il crut laisser ses os. Et pourtant, il en revint »<sup>220</sup>*

Vint la libération, Amer s'installa de nouveau à Paris où il travailla dans des dizaines d'entreprises. Il changea quatre ou cinq fois de domicile avant de s'installer en 1922 à Barbès chez madame Garet, une vieille connaissance qui fut le trait d'union entre lui et la petite Marie, la fille présumée de sa victime Rabah. C'était ainsi qu'un dimanche matin du mois d'aout, six ans après la catastrophe, il rencontra de nouveau Marie, un miracle qu'il attendait depuis la mort de son oncle puisque *« dans son esprit, la petite Marie n'était autre chose que la fille de sa*

---

<sup>219</sup> Mouloud FERAOUN, *La Terre et le sang*, op.cit., p. 78

<sup>220</sup> *Ibid.*, p. 81

## Chapitre2 : Les structures de la société du roman

---

*victime, une Kabyle, une cousine ! »<sup>221</sup>. Ces retrouvailles qui constituaient pour lui une manière de se déculpabiliser, lui ouvrirent une nouvelle ère, moins tourmentée, plus raisonnable et plus digne. Ils se marièrent et vécurent ensemble trois ans, logés chez madame Garet. Le narrateur recourt à la technique de l'ellipse pour passer sous silence la période de séjour du couple à Paris. Pour lui, le retour des protagonistes au village natal ainsi que leur tentative de s'intégrer à la société, sont de loin plus importants que la période difficile passée en France. Le passage suivant illustre ce recours à l'ellipse :*

*« Amer-ou-Kaci peut arrêter là toute évocation du passé, il y avait, certes, un roman à écrire, sur ce que fut ensuite son existence là-bas, avec Marie, leurs joies et leurs soucis »<sup>222</sup>.*

Enfin, Amer décida soudainement de mettre fin à sa vie d'émigré. Il répondit favorablement à l'appel impérieux du sol natal. Il revint, en effet, à Ighil-Nesman, accompagné de Marie, pour revivre la vie des siens, *« une inexplicable nostalgie qui lui fit quitter la France pour répondre à l'appel impérieux de sa terre [...] Désormais, rien ne compte à ses yeux que le fait de se retrouver à Ighil-Nezman, au milieu de tous, pour occuper sa place »<sup>223</sup>.*

Le narrateur retient du personnage d'Amer sa beauté, son assurance et son ouverture sur le monde et sur les autres. C'est pourquoi, il ne tarda pas à se procurer une place privilégiée parmi les siens et à s'élever au rang des notables : gens respectables ou tout au moins respectés, ceux qu'on salut dans la rue, ceux qui comptent dans le village. Il devint propriétaire en rachetant Tighezrane, le dernier champ vendu par son père, et ce fut Slimane qui s'en occupa après la normalisation des relations entre les deux familles grâce à la médiation de Ramdane et sa fille Chabha. Cette dernière, frustrée dans son mariage arrangé avec Slimane et profitant de son intimité créée avec Madame et Kamouma, s'éprit d'Amer. Celui-

---

<sup>221</sup> Mouloud FERAOUN, *La Terre et le sang*, op.cit., p. 86

<sup>222</sup> *Ibid.*, p. 87

<sup>223</sup> *Ibid.*

## Chapitre2 : Les structures de la société du roman

---

ci, se montrant sensible à cet amour qui le flattait, se laissait envahir par une espèce de tendresse et se donnait de bonnes raisons pour persévérer de s'aventurer dans cette voie. Pour lui « *il est normal qu'une fille d'Ighil-Nezman sache aimer un garçon d'Ighil-Nezman et que le garçon goûte cet amour. Naturellement, il n'était pas question de préférer qui que ce fût à Marie, mais il lui manquait une expérience, et maintenant, cette expérience, il était déjà en train de la vivre* »<sup>224</sup>. Cependant, ces moments de bonheur éphémères qu'Amer avait vécus avec Chabha, étaient indissociables du danger. L'amour adultère était marqué du sceau de l'interdit dans une société où l'honneur prime sur le bonheur. La tragédie se préparait certainement dans le village, car les deux amants, d'abord épiés par Hemama et Houcine, les cousins jaloux d'Amer, s'exposèrent au regard. Ils « *se trouvèrent bientôt en plein champ visuel de l'opinion, tels deux gibiers nocturnes sous un brutal faisceau de projecteur. Ils eurent beau se serrer peureusement l'un contre l'autre, il leur fallut crâner, répondre à l'insulte et la menace. Le scandale éclata* »<sup>225</sup>. Comparer les deux amants à des gibiers connote le refus catégorique de la société traditionnelle et conservatrice de ce genre de relation interdite et par la coutume et par la religion. Ils sont par conséquent considérés comme des gibiers de potence qui méritent, à cause de cette éclatante violation, d'être condamné à la peine capitale. Pour s'assurer de ses soupçons à l'égard de sa femme, Slimane décida de l'espionner. Et c'était un soir, sous un clair de lune dans un ciel brouillé, qu'il eut sa preuve. Il les prit en flagrant délit sur une aire à battre près de chez Amer : « *ils étaient dissimulés derrière le tas et parlaient tranquillement, à voix basse. Il écouta, la bouche largement ouverte, les yeux fixés dans leur direction* »<sup>226</sup>. Il entendait leurs derniers mots qui révélaient les ruses qu'ils employaient pour se rencontrer en cachette. Slimane décida par conséquent de se venger en éliminant celui qui était à l'origine de ses malheurs. Et c'était le lendemain matin, à la carrière que la décision fut mise en pratique. Le narrateur

---

<sup>224</sup> Mouloud FERAOUN, *La Terre et le sang*, op.cit., p. 197

<sup>225</sup> *Ibid.*, p. 231

<sup>226</sup> *Ibid.*, p 266

clôt ce roman avec le dénouement tragique de cette histoire : une explosion d'une mine à la carrière de pierre d'Ighil-Nezman faisant état de deux morts, Amer la victime, Slimane meurtrier et victime à la fois. En effet, ce soit disant accident ressemble à celui qui a eu lieu à la mine dans la mesure où les deux n'étaient pas des actes involontaires ; au contraire, il s'agissait de deux actes criminels avec préméditation ayant pour origine la jalousie aveugle.

### 3.1.1.1.2.3. Madame

Dès les premières pages, le lecteur constate que la Française ne possède pas de prénom, qu'elle est simplement désignée par son appartenance raciale et que le narrateur la prénomme Madame et les villageoises la *tharoumith* tout au long du roman. Le terme Madame revient avec constance pour qualifier et différencier cette étrangère de race blanche des autochtones kabyles. Ce n'est que par la suite que le narrateur révèle son vrai prénom lorsqu'il a abordé la vie d'Amer en métropole et par là l'histoire du couple. Marie était la fille d'Yvonne et d'André. Mais certains des anciens mineurs prétendaient que son père biologique était Rabah, l'amant de sa mère. Le narrateur rapporte cette supposition sans l'infirmier ou la confirmer. Aussi écrit-il « *certaines prétendaient que la petite Marie était la fille de Rabah. Simple supposition. Marie ne ressemblait ni à Yvonne, ni à André* »<sup>227</sup>. De toute façon, de cette éventuelle liaison de sang, la majorité des gens d'Ighil-Nezman ne savaient rien. Amer voulait que cette filiation ne soit jamais proclamée ouvertement et qu'elle reste un secret commun pour les deux familles.

Le narrateur souligne que Marie ne regrettait pas d'avoir suivi Amer, chez madame Garet d'abord, et en Kabylie ensuite. Ce narrateur omniscient qui sait tout, voit tout, connaît tout, qui accède à l'intimité de ses personnages et connaît

---

<sup>227</sup> Mouloud FERAOUN, *La Terre et le sang*, op.cit., p. 71

## Chapitre2 : Les structures de la société du roman

---

leurs sentiments, leurs pensées et leurs souvenirs, dévoile, par une focalisation zéro, et en flash-back les souvenirs pénibles que Marie gardait intacts, pour elle seule, sur sa vie en France avant sa rencontre avec Amer. En effet, n'ayant pas supporté les desseins coquins de Josèphe Mitard, le nouveau conjoint de sa mère après la disparition d'André, elle quitta le foyer familial de la banlieue parisienne pour vagabonder partout en France pendant une année durant laquelle elle fut victime de toutes sortes de souffrances. De cette période le narrateur garde ceci : « *mineure, vivant sous de faux noms, menacée de prison pour avortement, ses amants n'avaient plus d'égards pour elle, commençaient à l'exploiter [...]* Elle avait fait son tour de France et séjourner dans différentes villes »<sup>228</sup>. Après son retour à Paris, sa misère fut grande surtout après l'arrestation de son amant pour vol : elle vécut plusieurs mois sous la prise d'un impitoyable patron qui la faisait travailler dans son hôtel comme une esclave. Elle lavait le linge et les draps, faisait briller le parquet, essuyer les verres et la vaisselle, au milieu des ivrognes. La rencontre avec son prince charmant, Amer, et le retour au village étaient pour elle un coup de sort qui avait mis fin à sa vie de galère, sa vie « de chien de Paris », pour lui ouvrir une nouvelle ère plus prospère. Elle ressemblait en quelque sorte à « *une cendrillon pour tout dire qui découvre un royaume à la mesure de son bon sens de fille de peuple, le petit royaume d'Ighil-Nezman. D'un seul coup, elle trouve un monde où on la hisse au premier rang, à la première place. Finies les humiliations !* »<sup>229</sup>.

Une fois à Ighil-Nezman, Marie se voyait très belle comme elle ne l'avait jamais été, au milieu des paysannes. Néanmoins, le narrateur souligne qu'au début, la société d'adoption lui paraissait absurde, inimaginable et arriérée, mais petit à petit elle découvrait les énigmes de la vie villageoise et finit par conclure qu'il n'y

---

<sup>228</sup> Mouloud FERAOUN, *La Terre et le sang*, op.cit., p. 116

<sup>229</sup> *Ibid.*, pp.55, 56

avait rien de curieux chez les Kabyles. C'est pourquoi elle n'avait pas tardé de finir dans la peau d'une kabyle.

### 3.1.1.1.2.4. Houcine

Houcine avait presque le même âge que son cousin Amer. Il jouissait d'une certaine aisance puisqu'il avait travaillé lui aussi un bon moment en France. Ce protagoniste se démarque par son exhibitionnisme, son arrogance et son caractère narcissique. Pour lui la logique du paraître prime sur celle de l'être, comme le montre ce passage :

*« Houcine est jeune encore, sa mine respire la santé, ses traits réguliers et impersonnels lui font croire qu'il est beau, il est fier de ses yeux bleus et de son teint clair. Il parle d'un ton doctoral, s'habiller proprement, aime à s'exhiber à la djmaâ ou au café. Lorsqu'on veut obtenir quelque chose de lui, il n'y a qu'à le solliciter en public : il ne se sait rien refuser devant les gens »<sup>230</sup>*

Outre ses vices narcissiques et ses apparences trompeuses, Houcine se distingue également par son hypocrisie et ses jeux malsains qu'il dessinait parfaitement avec sa femme Hemama. Parmi ses calculs hypocrites, le narrateur raconte la démarche trompeuse qu'il avait suivie pour s'emparer de Tighezzane, le dernier champ appartenant aux vieux, Kaci et Kamouma : il se présenta en parent et faisait preuve d'une grande générosité ; il proposa à Kaci de faire à chaque fois les courses au marché à sa place ; il les invitait souvent chez lui, et sa femme les gâtait ; il se révélait plein de tendresse à leur égard et proclamait publiquement qu'il ne désirait que leur *baraka*<sup>231</sup>. Sur ces prétentions, le narrateur commente que « *c'était louable assurément. Mais, en plus de la baraka, il ne tarda pas à s'emparer de Tighezzane, le dernier champ* »<sup>232</sup>. Kamouma ne découvrit les mauvaises intentions de son « fils adoptif » qu'après la mort de Kaci. Houcine ne

---

<sup>230</sup>Mouloud FERAOUN, *La Terre et le sang*, op.cit., p. 51

<sup>231</sup> Mot d'origine arabe qui veut dire bénédiction

<sup>232</sup> *Ibid.*, p. 32



s'occupait guère d'elle et n'entretenait plus aucun lien avec elle. Le narrateur souligne dans un autre endroit l'hypocrisie de Houcine. C'était durant la scène qui avait suivi l'explosion à la mine : les Aït-Larbi pleuraient leur fils Amer et disaient que c'était une perte pour la famille. Le narrateur rapporte que « *cette idée fut exprimée à haute voix par Houcine qui n'avait pas honte de sangloter devant tous [...] chaque fois qu'un groupe de grandes personnes survenaient [pour] souligner à quel point les liens de famille étaient solides chez les Aït-Larbi* »<sup>233</sup>. Houcine « la tête de serpent », qui avait tant espéré cette mort et qui avait tant œuvré pour que cette vengeance ait lieu, se montrait ému, très touché. Ce n'était, en fait, qu'une manière de lui pour sauver la face. Qualifier Houcine de « tête de serpent » c'est dire que cet homme apparaît doux, aimable, alors qu'il dissimule en vérité un caractère très dangereux tout comme un serpent venimeux.

### 3.1.1.1.2.5. Hemama

Hemama, la femme de Houcine, était belle, mais rusée, orgueilleuse et arrogante tout comme son époux qu'elle guidait du bout du nez. Elle qui n'avait pas enfanté au bout de cinq années de mariage, exigea de son mari de tenter sa chance en épousant une autre femme. Le recours à cette stratégie satanique n'était, en fait, qu'une malice pour se donner de l'importance et passer pour une héroïne se sacrifiant pour son mari. A ce sujet le narrateur rapporte :

« *Lasse d'attendre,[Hemama]prit chez ses oncles, sans cérémonies, la plus laide et la plus insignifiante de ses cousines puis l'offrit à Houcine, qui sur-le-champ, l'engrossa* »<sup>234</sup>.

Cette malheureuse cousine, Fetta, n'était donc qu'une mère- porteuse qui, une fois sa mission accomplie, se voyait reléguer par le couple et mourut deux ans après la

---

<sup>233</sup> Mouloud FERAOUN, *La Terre et le sang*, op.cit., p. 282

<sup>234</sup> *Ibid.*, p. 153

naissance du fils héritier à cause des vexations de toutes sortes de Hemama. Le narrateur souligne que c'était suite à l'histoire de cette dernière avec Fetta que chaque fois que les villageoises parlaient d'elle, elles terminaient par le dicton « *que Dieu lui garde ses péchés !* »<sup>235</sup>.

Le narrateur retient aussi de ce personnage sa jalousie et sa lâcheté. En effet, elle fut humiliée par Chabha lors de la dispute qui l'opposa à cette dernière et qui eut eu lieu à la fontaine publique en présence d'un groupe de femmes. Chabha profita de cette occasion pour l'humilier publiquement parce qu'elle était derrière toutes les rumeurs et les calomnies sur sa relation avec Amer :

« *La dispute ne s'envenima pas car, au dernier moment, Hemama perdit son aplomb et se montra lâche au point qu'en leur for intérieur toutes la méprisèrent. Elle n'osa plus rien dire et s'en alla, boudeuse, au fond de la petite cour* »<sup>236</sup>.

### 3.1.1.1.3. La famille de Ramdane

Le narrateur de *La Terre et le sang* n'a pas déterminé la *kharouba* à laquelle appartenait la famille de Ramdane, mais il signale qu'elle se rattachait aux Aït-Hamouches parce que la fille unique de ladite famille s'était mariée avec l'un des leurs en l'occurrence Slimane. Cette famille se compose du père Ramdane, son épouse Smina et leur fille unique Chabha.

---

<sup>235</sup> Mouloud FERAOUN, *La Terre et le sang*, *op.cit.*, p. 159

<sup>236</sup> *Ibid.*, p. 237

### 3.1.1.1.3.1. Ramdane

Ramdane était parmi les premiers Kabyles qui avaient émigré en France. Il était l'un des vieux co-équipiers de Rabah-ou-Hamouche dans les mines du Nord. De ce personnage le narrateur garde qu'il était un vrai sage, un bon musulman et homme raisonnable et respecté de tous :

*« Ramdane croit en Dieu. Il chante et prie. Il ne triche pas avec le Créateur et ne souhaite que ce qu'il croit mériter. La mort ne l'effraie pas, bien entendu, car, se répète-t-il, tout le monde doit mourir, du plus courageux au plus lâche »<sup>237</sup>.*

Le narrateur met en évidence son impressionnant talent de diplomate qui savait caresser dans le sens du poil, dans la réconciliation entre son beau-fils et Amer après le retour de ce dernier de métropole. En effet, il s'employa pendant trois jours entiers à calmer son gendre pour que lui et Amer renouent « les liens du sang » et reviennent aux relations qu'entretiennent oncle et neveu. Afin d'apaiser toutes les inquiétudes de Slimane, tourmenté par la promesse de vengeance faite à son oncle Ali, Ramdane alla jusqu'à l'accompagner chez le marabout Si-Mahfoud dans « *un tout petit village habité uniquement par des marabouts, hommes de religion et de baraka* »<sup>238</sup>, pour une consultation traditionnelle que le narrateur décrit avec beaucoup d'humour.

En dépit de son statut honorable au sein de la société d'Ighil-Nezman, Ramdane menait une vie conjugale monotone, routinière, sans joie auprès de son épouse Smina. Ils vivaient seuls, pour eux « *les nuits étaient toujours longues, toujours entrecoupées de veilles : ils étaient vieux. Ils aimaient à se coucher tard, attendre la minuscule cafetière de fer-blanc toute noircie, ne contenant que deux*

---

<sup>237</sup> Mouloud FERAOUN, *La Terre et le sang*, op.cit., p.205

<sup>238</sup> *Ibid.*, p.102

tasses »<sup>239</sup>. Le narrateur met l'accent sur la vie routinière et monotone de ce malheureux couple qui n'a aucune autre occupation de loisir que d'attendre la petite cafetière toute noircie qui représente un autre signe de la détresse accablante pour ce couple. Le narrateur révèle à travers la vie de deux conjoints, la situation difficile que vivaient les familles kabyles dépourvues d'enfants.

### 3.1.1.1.3.2. Smina

Smina est l'épouse de Ramdane et la mère de Chabha. Le narrateur précise qu'elle était grosse, bonasse, naïve et malicieuse à la fois. Son seul souci était celui de réussir à vaincre la stérilité de sa fille. Elle avoue un soir à son mari :

*« Si je pouvais l'acheter, ce petit fils, le sang de notre sang, je donnerai tous les jours qui me restent à vivre pour le seul moment où je le verrais naître »<sup>240</sup>.*

Anxieuse de voir sa fille désespérément stérile malgré tous les remèdes, marabouts, vieilles, *koubas*, Smina se trouva obligé d'entrer dans les jeux malsains de la vieille Kamouma qui souhaitait que son fils devienne le père attendu pour un enfant de Chabha. Ainsi, elle fut prête à favoriser les amours de sa fille et Amer, en dépit de sa crainte du scandale et la mise en garde de son mari qui lui rappela la malédiction divine dont les femmes sont censées être responsables. Écoutons-le en train de l'avertir :

*« Ecoute, femme. Vous avez chassé Adam du paradis. [...] Un désir trop vif est toujours malsain. Chabha est saine, c'est une fille ! Ne la pousse pas aux folies. Crains de salir mes derniers jours. Non, Dieu n'a pas besoin des hommes, encore des femmes je te le répète »<sup>241</sup>.*

Malgré tous ces rappels de Ramdane, Smina, poussé par ce désir fou d'avoir un héritier pour sa fille, ne renonça pas à son projet satanique. Elle s'était mise

---

<sup>239</sup> *Ibid.*, p.204

<sup>240</sup> Mouloud FERAOUN, *La Terre et le sang*, *op.cit.*, p.200

<sup>241</sup> *Ibid.*, p 03

## Chapitre2 : Les structures de la société du roman

---

d'accord avec sa complice Kamouma pour tendre un piège à leurs deux descendants pour qu'ils passent une nuit ensemble. Et c'était ainsi qu'un soir, Chabha se trouva chez elle seule à seul avec Amer, envoyé par sa mère en vue de prendre la garde de la maison de son oncle Slimane qui était allé consulter un marabout dans un village lointain. De cette rencontre imprévue naquit une histoire d'amour qui était par la suite à l'origine du drame de la carrière.

Outre ce côté malsain, le narrateur révèle un autre côté de la personnalité de cette vieille qui est celui de « Smina nocturne », celle qui rêvait et ronflait. Ce qui représente en quelque sorte le topos de la vieille femme oisive et irresponsable. Le narrateur rapporte, en effet, qu'elle avait l'habitude de renfler en dormant et que cela excédait autrefois son mari qui finissait avec le temps par s'habituer à la mauvaise habitude de sa compagne. Le narrateur ajoute également qu'il lui arrivait souvent de rêver pendant son sommeil et qu'elle tenait beaucoup à ses songes interprétés toujours à son avantage. Chaque matin, son mari était contraint d'écouter les récits interminables de ses rêves qu'elle n'hésitait pas à interpréter sur le champ dans le cas où, selon elle, ils prévoyaient le positif et disait « *c'est le bien inchallah* ». Dans le cas contraire, voici un de ses rêves raconté un matin à Ramdane :

*« J'ai vu les habitations des gens de Tazrout [le cimetière], sous terre. J'ai vu tout le monde : ma mère, mon frère, ton père. J'ai visité les maisons. J'ai sursauté quand ma grand-mère a voulu m'enfermer dans une petite pièce pour s'amuser : ça, c'est ta chambre, me criait-elle »<sup>242</sup>.*

Ces vaines imaginations ne sont en quelque sorte que des hallucinations qui traduisent l'angoisse de la peur de la mort, une phobie très répandue chez les personnes n'ayant pas la conscience tranquille à l'instar de Smina qui se trouve paniquée (sursaut) à la moindre évocation de l'un de ses indices (la tombe représentée par la petite pièce).

---

<sup>242</sup> Mouloud FERAOUN, *La Terre et le sang*, op.cit., p. 209

### 3.1.1.1.3.3. Chabha

Chabha-ou-Ramdane était une jeune femme de l'âge d'Amer, elle était la fille unique de Ramdane et de Smina et l'épouse de Slimane-ou-Hamouche avec qui elle n'avait pas réussi à avoir une progéniture. Sa stérilité était cause de ses détresses et des troubles de sa vie conjugale. De ce personnage, le narrateur retient sa beauté, sa simplicité et son caractère aimable ce qui lui permettait d'être appréciée par son entourage. En effet, « *elle n'eut aucune difficulté à se faire aimer* »<sup>243</sup>.

Le narrateur souligne qu'elle avait joué un rôle primordial dans la réconciliation entre son époux et Amer. Elle œuvrait au rapprochement de deux familles, d'abord en réussissant à apaiser les derniers scrupules d'honneur de son conjoint, puis en faisant les avances auprès des « Parisiens » et en se faisant aimer de Kamouma et de Madame. « *Quoi qu'il en soit, grâce à Ramdane et surtout à sa fille Chabha, l'oncle et le neveu devinrent des amis [...] Chabha s'est mis dans la tête, une fois pour toute, qu'elle doit conquérir les Parisiens. Il aurait été difficile de la décourager* »<sup>244</sup>.

Outre sa simplicité et sa bonté, le narrateur ajoute qu'elle était sensible et coquette. En effet, si elle cherchait à plaire aussi bien à Madame qu'à Amer, elle s'était prise aux jeux dangereux de la coquetterie jusqu'à laisser transparaître ses sentiments aux yeux de tous. Elle s'avouait cet amour étant frustrée dans son

---

<sup>243</sup> Mouloud FERAOUN, *La Terre et le sang*, op.cit., p. 140

<sup>244</sup> *Ibid.*, p.139

## Chapitre2 : Les structures de la société du roman

---

mariage arrangé avec Slimane de quinze ans son aîné et, à qui elle avait imposé pendant dix années de mariage une relation si pudique que leur vie conjugale était privée de sensation et d'amour. Elle s'éprit alors d'Amer qui était beaucoup plus jeune et largement plus beau que son mari. Le narrateur rapporte que « *dans ses rêves de jeune fille nubile, [Chabha] avait désiré autre chose que Slimane. C'était une fleur pleine de sève un peu âcre, pas trop éclatante mais parfumée à donner l'ivresse. Elle-même était ivre de jeunesse et de désir* »<sup>245</sup>. Par la métaphore de femme-fleur, le narrateur met en évidence l'affinité intime entre femme et fleur : les signes en sont multiples charme, jeunesse, objet de désir, séduction. Chabha, la fleur pleine de sève, est tellement excitée par cette relation amoureuse qu'elle décide de ne plus obéir qu'à ses instincts et de satisfaire aux caprices de ses pulsions sans s'encombrer de vaines considérations morales. Ainsi le narrateur nous fait assister à l'éclosion d'un amour partagé, dont il analyse toutes les étapes avec une grande finesse psychologique, du jeu de la coquetterie et de l'espiègle camaraderie jusqu'à la tendresse mutuelle et enfin la reconnaissance du désir réciproque.

Bien qu'elle sache que l'adultère déshonore surtout la femme, Chabha continuait à tenir à fond à cette dangereuse aventure d'amour. L'essentiel pour elle, était de bien dissimuler et d'être prudente. Mais ce n'était pas si facile de passer inaperçu dans ce huis-clos d'Ighil-Nezman. Le scandale ne tarda pas à éclater et les deux amants se trouvèrent exposés au regard. Le narrateur rapporte que c'était Houcine Aït-Larbi et surtout sa femme Hemama, la rivale de Chabha, qui, par jalousie, alimentaient les rumeurs au village à l'encontre de deux « criminels ». Il raconte qu'une dispute eut eu lieu, à la fontaine publique, entre Chabha et Hemama lors de laquelle l'accusée faisait face fièrement pour défendre son honneur et son bonheur. Le passage suivant illustre la phase finale de cette querelle féminine :

---

<sup>245</sup> Mouloud FERAOUN, *La Terre et le sang*, op.cit., p.146

« D'une torsion rapide du bras, Chabha fit glisser l'amphore sur sa cuisse puis saisit [Hemama] de deux mains et la déposa [...] contre le pilier. Elle se redressa les bras ballants, l'œil en feu et avança hardiment vers Hemama qui recula sans s'en rendre compte, fascinée par ce regard où elle lisait clairement sa défaite »<sup>246</sup>.

Le narrateur souligne que cette affaire d'honneur toucha énormément le mari cocu Slimane qui en se mettant au courant de la nouvelle, essuya la plus grande humiliation de sa vie et décida par conséquent de trancher après bien de hésitations et d'accomplir la mission que son oncle Ali lui avait confiée.

Il va sans dire qu'outre les Ait-Hamouche et les Ait-Larbi, le narrateur met en évidence d'autres *karoubas* telles les Aït-Rabah, les Aït-Abbas, les Aït-Tahar, les Aït-Marouf et les Issoulah, mais ces dernières ne jouent pratiquement aucun rôle dans la trame narrative. Le narrateur les a évoquées certainement pour révéler certains comportements sociaux comme la ruse, l'hypocrisie, la solidarité de ladite société. Nous reviendrons sur ces *karoubas* sûrement quand nous aurons abordé les différents discours sociaux qui parcourent ce roman de Feraoun.

Après avoir présenté les principales *karoubas* et familles de *La Terre et le sang*, nous essaierons à présent de mettre la lumière sur celles qui jouent un rôle prépondérant dans la trame narrative des *Chemins qui montent*.

### 3.1.1.2. Les *karoubas* et familles dans *Les Chemins qui montent*

Les principales *karoubas* décrites dans la trame narrative des *Chemins qui montent* sont les Aït-Larbi et les Aït-Slimane. Nous essayons à présent de les présenter ainsi que leurs principaux représentants qui ont le plus marqué cette trame narrative.

---

<sup>246</sup> *Ibid.*, p.237



### 3.1.1.2.1. Les Aït-Larbi

La *karouba* des Aït-Larbi est la *karouba* à laquelle appartiennent les deux principaux protagonistes de deux romans féraouniens. Elle est comme nous l'avons mentionné précédemment une *karouba* ordinaire car leurs ancêtres n'avaient pas des exploits exceptionnels dignes de leur donner une fierté et un dédain absolu aux yeux des autres familles du village. Le narrateur des *Chemins qui montent* met l'accent sur l'atmosphère tendue qui caractérise les rapports entre la *karouba* des Aït-Larbi et celle des Aït-Hamouche surtout suite à l'acte vengeur perpétré par Slimane dans la carrière de pierres, à la fin de *La Terre et le sang* : « Les Aït-Hamouche, ma fille et les Aït-Larbi, ne se sont jamais entendus. Et le mari de Madame, c'est un des leurs qui l'a tué. Bien sûr, il y a longtemps de cela »<sup>247</sup>.

Nous nous contenterons de présenter les membres qui ont le plus marqué l'intrigue de ce roman à savoir Amer n'Amer, Nana Melha et sa fille Dahbia.

#### 3.1.1.2.1.1. Amer n'Amer

Né d'un mariage mixte, Amer n'Amer ou Amrouche, comme on aime l'appeler affectueusement, est le fils unique de Marie, une française appelée « Madame » tout au long du roman, et d'Amer ou Kaci, un Aït-Larbi d'Ighil-Nezman. Ceci est mentionné au début de son journal :

---

<sup>247</sup> Mouloud FERAOUN, *Les Chemins qui montent*, op.cit., p.72

## Chapitre2 : Les structures de la société du roman

---

« *Je m'appelle Amer n'Amer, autrement dit fils d'Amer. Cela suffit pour me distinguer de tous les Amer du village parce que, chez nous, on n'est jamais quelqu'un fils du même quelqu'un [...]. Ma mère est française. Elle est venue ici avec mon père et n'a jamais plus bougé. C'est elle qui m'a élevé. Je suis son fils unique.* »<sup>248</sup>.

Mais le rattachement à la mère dérange ce charmant garçon aux origines hybrides car il suscite les moqueries des enfants de son âge qui le taquent en l'appelant « *fils de madame* ». Amer se révolte et rappelle sa filiation en insistant sur le rôle protecteur de sa grand-mère Kamouma qui réagit fermement pour remettre les choses dans l'ordre en lui ordonnant de réagir violemment pour faire face aux moqueries de ses pairs. Lui qui est « *fier de son origine* »<sup>249</sup> et qui se veut mieux être « *le fils de [son] père* »<sup>250</sup> comme l'atteste ce passage :

« *Ce fut ma grand-mère qui réagit la première lorsqu'elle comprit que les hommes et les femmes imitaient les enfants et que tous s'acharnaient à oublier Amer [...]. C'est le fils d'Amer, sachez-le ! Et maudit soit qui l'oubliera. Amer n'Amer, des Aït-Larbi. Nous avons notre place au soleil. Vous nous connaissez et nous vous connaissons. Fils de bourrique, redresse tes oreilles, défends-toi. Frappe, insulte, crache et on ne se moquera plus de toi...* »<sup>251</sup>

Ses origines métisses étaient la cause de toutes ses douleurs et de tous ses malheurs. D'abord à Ighil-Nezman où l'attitude des « *purs sang* » du village envers lui ne fait qu'accentuer son sentiment de marginalisation et d'isolement et fait de lui un rebelle qui mène la jeunesse du village, nargue les villageois, bouscule leurs principes et se moque de la religion. En effet, ses rapports tendus avec ces « *malheureux* » l'incitent à les contredire en prenant un penchant communiste pour condamner la misère, « *largement proclamée, connue et*

---

<sup>248</sup> Mouloud FERAOUN, *Les Chemins qui montent*, op.cit., p.111

<sup>249</sup> *Ibid.*, p.131

<sup>250</sup> *Ibid.*, p.126

<sup>251</sup> *Ibid.*, p.126

## Chapitre2 : Les structures de la société du roman

---

*admise* »<sup>252</sup> et notamment l'esclavage sous toutes leurs formes et qui reste souvent de l'ordre du non-dit car « *il y en a qui ne s'en rendent pas compte* »<sup>253</sup>.

Amer continue de vivre sous la malédiction de son origine hybride ensuite en France. Les quatre années passées « *là-bas, chez les infidèles ses oncles* »<sup>254</sup> ne font qu'amplifier davantage sa profonde crise existentielle car chez eux aussi il ressent le sentiment d'un étranger. Son retour au village est mal perçu : un sentiment d'altérité le tourmente et exacerbe l'antagonisme réciproque avec ses rivaux aux yeux desquels il est l'intrus, l'élément perturbateur qui porte atteinte à la cohésion du groupe. Il se sent de ce fait déraciné partout, étranger même chez lui, parmi les siens. Écoutons-le en train de les condamner: « *Tas d'imbéciles, vous ne voulez pas de moi, je sais. Où voulez-vous que j'aille ? Croyez-vous que les Français, mes oncles, veulent de moi, eux ? Erreur !* »<sup>255</sup>. A vrai dire au fond d'eux-mêmes, la bande « d'imbéciles » lui reproche son caractère idéaliste qui nourrit son sens du sacrifice, son rejet de l'égoïsme et son dévouement total envers les pauvres, et qui fait de lui un homme franc refusant catégoriquement la règle de conduite de la communauté d'Ighil-Nezman basée essentiellement sur l'hypocrisie générale. Son idéalisme le désespère car le monde dont il rêve n'est à ses yeux qu'une pure utopie. C'est ainsi que le pessimisme l'envahit sans jamais pouvoir y échapper. Ce pessimisme persistant le fragilise, puis le détruit en le poussant vers l'abîme. Si son journal intime laisse entendre d'une manière détournée que sa fin tragique est un assassinat, mais en réalité, Amer s'est suicidé en s'effondrant avant de se laisser prendre par son rival Mokrane. Aussi écrit-il la nuit de sa mort :

*« J'entends des pas dans la cour. Mokrane s'approche de la serrure ... Que le hasard soit béni qui t'amène cette nuit, à cette heure. [...] Ta colère est grande !*

---

<sup>252</sup> *Ibid.*, p.136

<sup>253</sup> *Ibid.*

<sup>254</sup> Mouloud FERAOUN, *Les Chemins qui montent*, *op.cit.*, p. 131

<sup>255</sup> *Ibid.*, p. 132

*La haine t'aveugle, Mokrane. Moi c'est la rage. Cette bouteille, je n'y toucherai pas. Ou, peut être après, A nous deux Mokrane ... »<sup>256</sup>.*

Au fond de lui Amer souhaite cette mort en refusant de prendre en main son destin pour s'incliner devant la fatalité de la mort.

### **3.1.1.2.1.2. Nana Melha**

Nana Melha, la mère de Dahbia, est une Aït-Larbi. Amer n'Amer reconstitue sa vie à partir des bribes et des anecdotes qu'il entend ou soutire au hasard des conversations. Fille maltraitée par une marâtre, elle vit comme une sauvageonne, est probablement dépuclée par un des bergers au milieu desquels elle s'égare, et devient ainsi un déshonneur pour ses parents et tous les Aït-Larbi. Ceux-ci sont enfin débarrassés de ce pesant fardeau qui salit leur réputation lorsqu'elle est emmenée et épousée par un Aït-Ouadhou, un chrétien d'un autre village. Sur ce mariage arrangé le narrateur commente : « *Enterrée la Melha ! Personne n'a dit non. Chrétienne ou putain, il avait fallu choisir* »<sup>257</sup>. Nana Melha passe vingt ans chez les Aït-Ouadhou où elle est contrainte de suivre les pratiques chrétiennes par obéissance conformiste envers son mari.

Elle a vécu vingt ans chez Aït-Ouadhou, oubliée des Aït-Larbi, Nana Melha revient, après le décès de son mari, dans son village natal avec sa fille qu'elle a refusé d'abandonner à sa belle-famille. Mais les Aït-Larbi et les honnêtes familles du village font mine d'ignorer les deux « mécréantes » sans honneur :

« *Toutes les avances de Melha, tous les sourires soumis de Dahbia n'y firent rien. On les méprisait ouvertement, il n'y avait pas à insister* »<sup>258</sup>. Elle décide, en effet, malgré la profonde insatisfaction de sa *karouba* d'entrer au service des Aït-Slimane comme porteuse d'eau :

---

<sup>256</sup> *Ibid.*, p. 246

<sup>257</sup> Mouloud FERAOUN, *Les Chemins qui montent*, *op.cit.*, p. 156

<sup>258</sup> *Ibid.*, p.43

## Chapitre2 : Les structures de la société du roman

---

« Saïd des Aït-Slimane l'engagea comme porteuse d'eau, moyennant de mille francs par mois, trois cruches par jour ; [...] Elle accepta au grand mécontentement des Aït-Larbi qui soupçonnèrent ce vieil hypocrite des Aït-Slimane de vouloir les humilier et peut être les salir. Melha en fut heureuse au contraire »<sup>259</sup>.

Mais la préoccupation qui lui tient vraiment à cœur reste, à l'instar de toutes les mères d'Ighil-Nezman, de trouver un mari convenable pour sa fille, sûrement différent du prétendant effectif en l'occurrence le Président d'Ighil-Nezman, un cinquantenaire dont le rêve n'est autre que de posséder le corps de rêve de la « *nymphé farouche* ». Elle dresse un sévère réquisitoire contre les mères qui visent haut et tendent des pièges pour arracher un mariage de raison à leurs filles. Elle se montre prête à lutter contre ces femmes sans pudeur car : « *elle sait fort bien qu'elle ne s'empêcherait pas d'entrer en lice, de chercher elle aussi un mari à sa fille, de lui dénicher l'oiseau rare !* »<sup>260</sup>. C'est pour cette raison qu'elle jette son dévolu sur Amer qui, certes largement moins riche que le vieux prétendant, mais dans son esprit il est le garçon « *qui conviendrait parfaitement* »<sup>261</sup> et qui pourrait tout arranger : beau, jeune, cultivé, compréhensif, mais surtout « *musulman, oui, mais fils de Marie quand même. Et Madame est née chrétienne. Nous n'avons pas à jouer les puritains, ma mère et moi* »<sup>262</sup>.

Il va sans dire que Nana Melha s'entend parfaitement avec Madame, la seule qui écarte les préjugés négatifs envers elle et cherche à la connaître davantage pour lui découvrir de éventuelles qualités et du mérite car, selon elle, il semble clair que la pauvre « *a du caractère et, à sa manière, des principes* »<sup>263</sup>.

---

<sup>259</sup> *Ibid.*

<sup>260</sup> Mouloud FERAOUN, *Les Chemins qui montent*, *op.cit.*, p. 50

<sup>261</sup> *Ibid.*, p. 56

<sup>262</sup> *Ibid.*, pp. 157-158

<sup>263</sup> *Ibid.*, p. 157

### 3.1.1.2.1.3. Dahbia

Dahbia est la fille de Nana Melha et d'un père inconnu. Ceci était à l'origine du traumatisme qu'elle avait subi dans son enfance le jour où son père lui a révélé brutalement ne pas être son géniteur. Elle avait neuf ans et a été grièvement malade : « *Petite vermine, tu peux crever, tu n'es pas ma fille !* »<sup>264</sup>. Avec cette déclaration, il a, dirait-on, enfoncé une vrille dans le cœur de la gamine. Le narrateur souligne que depuis « *il ne se passe pas de jour qu'elle ne sente cette vrille faire quelques tours en creusant* »<sup>265</sup>.

Comme son prénom l'indique, Dahbia, : mot arabe qui veut dire « dorée », connote la beauté, l'étincelle, la matière pure et rare. Elle est effectivement une très belle blonde de quinze ans, qui unit dans ses traits l'innocence enfantine et le charme juvénile :

« *Quelle sourie un peu, Dahbia, qu'elle lève sur vous, ses grands yeux bleus au regard caressant, qu'elle entrouvre ses lèvres comme les pétales d'une rose gentiment offerte ! Ses lèvres qui, serrées, paraissaient trop fines et agrandissaient sa bouche, alors le masque tombe et vous vous récriez d'admiration.* »<sup>266</sup>.

C'est pour cette raison qu'elle est désirée par tous les hommes de son village. En revanche, elle est au même temps ignorée de tous à cause de ses croyances religieuses et de ses origines bâtardes :

---

<sup>264</sup> Mouloud FERAOUN, *Les Chemins qui montent*, op.cit., p.18

<sup>265</sup> *Ibid.*

<sup>266</sup> *Ibid.*, p. 15

## Chapitre2 : Les structures de la société du roman

---

« *C'est une étrangère, une chrétienne, une malheureuse. Ceux qui la dévorent des yeux quand elle passe voudraient bien la garder un jour, une nuit, mais pas tout le temps* »<sup>267</sup>.

Le narrateur insiste sur l'effet qu'exerce son corps séduisant sur les insatiables du village :

« *Dahbia personnifiait ce rêve imprécis irréalisable qui tourmente perpétuellement les insatisfaits, ceux qui cherchent l'impossible bonheur et finissent dans le désordre, l'irréligion et la honte.* »<sup>268</sup>.

Dahbia est en fait condamnée par les autres à un destin tragique dans la mesure où la jeune chrétienne était marginalisée même par les chrétiens des Aït Ouadhou qui « *croyaient se manifester en elle le pêché capital, le pêché d'orgueil* »<sup>269</sup>. Son arrivée à Ighil- Nezman ne fait qu'aggraver sa situation davantage. Sa chrétienté instaure une rupture par rapport à la communauté musulmane d'Ighil-Nezman, intolérante, repliée sur elle-même dont la seule et unique arme se résume dans la logique du mépris, de l'indifférence et du ragot.

Elle est tout le temps confrontée au regard méprisant des villageois et devient par voie de conséquence une proie facile pour les nombreux prédateurs du village qui ne se gênent pas à la provoquer par toutes sortes d'harcèlements : regard, langage, convoitise. Mais la vexation mesquine atteint son paroxysme lorsque le dégénéré Mokrane, mentalement débile et déchu, parvient à apaiser l'ardent désir qui l'habite en violant farouchement cette « *fleur fragile* », et « *s'en [va] sans se retourner [et] la [laisse] pantelante et abîmée* »<sup>270</sup>, une victime sans défense, dont la faiblesse et la vulnérabilité la mettent sous la puissance de tout ce qui vient de l'extérieur.

---

<sup>267</sup> *Ibid.*, p. 158

<sup>268</sup> Mouloud FERAOUN, *Les Chemins qui montent*, op.cit., p. 82

<sup>269</sup> *Ibid.*, p. 29

<sup>270</sup> *Ibid.*, p.106

## Chapitre2 : Les structures de la société du roman

---

Toute meurtrie, Dahbia refuse malgré tout de se livrer à son destin tragique en cherchant la moindre lueur d'espoir pour y échapper. C'est ainsi qu'elle agit avec diligence de peur de gâcher l'occasion inespérée qui s'est présentée devant elle en se jetant sur l'homme qu'elle aime sans calcul et sans espoir. Amer, qui sent en elle « *une espèce de révolte identique à la sienne mais plus profonde, plus désespérée et difficile à exprimer* »<sup>271</sup> est le seul qui puisse combler le vide de son cœur : « *Amer m'acceptera comme je suis* » se dit-elle. Elle est convaincue qu'il ne portera attention ni à ses convictions religieuses, ni à sa pauvreté, ni, encore moins, à la réputation de sa mère. La trame narrative accorde une grande partie pour décrire minutieusement les élans de l'aventure amoureuse qu'elle a partagée avec Amer tout au long de la première partie du roman. Un amour n'ayant duré que six mois, mais l'ayant marqué de façon indélébile. Il s'agit en fait d'une chronique des moments de bonheur et de souffrance :

« *Ces six mois d'attente et de souffrance, six mois de bonheur aussi, une double saison d'amour que, dans sa misérable existence, elle ne connaîtra jamais plus* »<sup>272</sup>. Le narrateur nous fait vivre de belles scènes romantiques au milieu de tous les malheurs qui s'abattent sur le village pour adoucir l'atmosphère tendue dans laquelle vivent les personnages :

*« Elle s'est approchée, toujours rougissante, grave, éloquente et belle. Belle mon Dieu ! Un cygne nonchalant, à la fois puissant et frêle. Elle s'est approchée tout contre moi, ses genoux frôlant les miens, toujours silencieuse, toujours grave, prête à se pencher comme les plus beaux lis. Et moi j'ai ouvert les bras pour cueillir le lis, pour recevoir ce magnifique cadeau qui m'était offert en ce matin froid de janvier dont un rayon de soleil inattendu avait dissipé la tristesse. »*<sup>273</sup>

Mais malheureusement son destin tragique intervient comme une instance toute puissante pour venir traumatiser les moments de bonheur momentanés en

---

<sup>271</sup> *Ibid.*, p.16

<sup>272</sup> Mouloud FERAOUN, *Les Chemins qui montent*, *op.cit.*, p. 41

<sup>273</sup> *Ibid.*, p. 214



cédant la place à la souffrance, laquelle n'est jamais bien éloignée. Dahbia perd définitivement le bonheur avec la mort subite d'Amer. Avec le décès de son bien-aimé, elle ne souhaite qu'une chose : le rejoindre, car la vie à ses yeux n'a plus de sens :

« *Mon Dieu, prenez-moi sans attendre et unissez-nous dans votre royaume. Vous êtes grand et miséricordieux. Prenez-moi mon Dieu, pour donner un sens à l'absurdité où vous m'avez plongé.* »<sup>274</sup>.

### 3.1.1.2.2. Les Aït Slimane

La *karouba* des Aït Slimane ne figure pas dans la société d'Ighil-Nezman décrite par la trame narrative de *La Terre et le sang*, mais elle joue un rôle décisif dans la société du roman des *Chemins qui montent*. Le narrateur résume la particularité de cette *karouba* dans le passage où il présente un des leurs en l'occurrence Mokrane : « *Les jeunes ne l'aimaient pas beaucoup parce que pour eux, c'était un attardé qui prenait à son compte toutes les superstitions de sa mère, toute la haine et l'hypocrisie de son père. Un digne descendant des Aït-Slimane, dont il promettait de conserver l'esprit !* »<sup>275</sup>.

Il s'agit en fait d'une *karouba* puissante et de mauvaise réputation. Le narrateur nous le fait savoir à travers la description qu'il donne à l'une de ses branches dont le chef est Vava Saïd, lequel a fait fortune au moyen des pratiques frauduleuses et malhonnêtes en profitant de l'autorité qu'il a acquise suite à ses activités politiques exercées au sein du village:

« *Au cours de sa longue existence, il n'avait pas seulement intrigué et trahi, mais volé ses amis et ses proches* »<sup>276</sup>.

---

<sup>274</sup> Mouloud FERAOUN, *Les Chemins qui montent*, op.cit., p. 35

<sup>275</sup> *Ibid.*, p. 64

<sup>276</sup> *Ibid.*, p. 43

De cette famille, nous nous contenterons de présenter Mokrane et son épouse Ouiza, ceux dont le rôle est fondamental dans déroulement de la trame narrative du roman.

### 3.1.1.2.2.1. Mokrane

Mokrane Aït-Slimane est l'un de trois principaux personnages de la trame narrative des *Chemins qui montent*. Issu d'une famille riche et puissante, mais connue pour sa mauvaise conduite, il est, à l'inverse de son rival Amer, un jeune odieux, laid et méchant :

« *C'était un bouledogue à grosse tête, avec une bouche largement fondue et des yeux à effrayer les enfants* »<sup>277</sup>.

Il est l'image d'un homme tiraillé, épuisé par les pratiques parfaitement enracinées dans la tradition, des idées toutes faites et des préjugés qui l'accablent en faisant de sa vie un véritable enfer. Jack Gleyze délivre les tréfonds de l'âme bouleversé de ce malheureux protagoniste en écrivant ceci :

« *Mokrane Aït-Slimane, musulman fanatique, mal dans sa peau quelquefois jusqu'à l'impuissance, est un inquiet qui a tendance à rendre les autres responsables de ses propres insuffisances et de ses échecs.* »<sup>278</sup>.

Mokrane est en quelque sorte le personnage qui cumule tous les défauts. Il est en effet un être tourmenté, tantôt par Amer qui l'humilie devant tout le monde y compris son épouse Ouiza, tantôt par Dahbia dont la « *beauté éveille en lui des désirs impies et parce qu'elle est amoureuse d'Amer* »<sup>279</sup>. Il est encore toujours mal à l'aise, agité et mélancolique. Son malheur réside dans son impuissance, sa faiblesse et sa lâcheté : le narrateur nous révèle cet aspect de sa personnalité à

---

<sup>277</sup> Mouloud FERAOUN, *Les Chemins qui montent*, op.cit., p. 64

<sup>278</sup> Jack, GLEYZE, *Mouloud Feraoun*, l'Harmattan, Paris, 1990, p. 55

<sup>279</sup> *Ibid.*

travers son attitude lors de sa nuit de noce durant laquelle il ne s'est pas empêché à avoir recours à la brutalité et à la violence pour masquer sa faiblesse et sa lâcheté : « *L'inconvénient, c'est qu'il se sentait sans force, presque indifférent ; il prit un air sérieux et grave comme s'il se trouvait à la djemaâ [...] Mokrane passa de l'énervement au désespoir et du désespoir à l'affolement* »<sup>280</sup>.

Le narrateur nous fait savoir que tous ses vices ne sont en fait que le résultat d'un horrible complexe d'infériorité qu'il n'a pas cessé de trainer depuis son enfance. Le terrible malaise psychologique dont il souffre est tributaire d'un déficit affectif qui crée en lui un désir insatiable de faire du mal aux autres, croyant ainsi pouvoir améliorer sa condition intérieure pour trouver la paix intérieure. Ce besoin impérieux d'avoir des ennemis finit par le détruire. Il fait d'Amer sa cible principale et sa préoccupation constante ; cela le rend hanté par une seule idée, se venger : d'abord, de Dahbia en la violant car c'est le seul moyen qui lui permet de se venger d'Amer : « *Ecoute, pour ce qui est de l'honneur, tu lui diras que c'est fait : je me suis vengé.* »<sup>281</sup> dit-il à Dahbia après la scène du viol. Ensuite en tuant Amer pour débarrasser les siens d'un mécréant ennemi de Dieu et notamment pour enterrer sa jalousie malade envers lui comme l'atteste ce passage :

« *Ecoute Dahbia, disait-il en la secouant, retiens bien tout ceci. J'ai épié cet homme, il m'a pris mon honneur. Maintenant, il va te prendre, toi que j'aime, il va t'épouser. C'est fini. Il ne me laissera rien. Il m'arrachera le cœur et les entrailles, il me videra, entends-tu ? Tu seras à lui, à lui pour toujours. Toute à lui. Et moi. Je n'aurai rien.* »<sup>282</sup>.

---

<sup>280</sup> Mouloud FERAOUN, *Les Chemins qui montent*, op.cit., pp. 91-92

<sup>281</sup> *Ibid.*, p. 105

<sup>282</sup> *Ibid.*

### 3.1.1.2.2.2. Ouiza

Ouiza est une Aït-Hamouche. Elle est une amie de Dahbia, sa benjamine de deux ou de trois ans. Dahbia préfère l'accompagner souvent à la fontaine à cause de sa bonne humeur et de son audace de langage et d'esprit. En effet, « *avec elle, le voyage à la fontaine devenait une partie de plaisir, et elle savait se venger à merveille des jeunes gens trop importuns* »<sup>283</sup>. Ouiza était la promise d'Amer avant son exil en France, Elle est rattachée aux Aït-Slimane après son mariage arrangé avec Mokrane. Le narrateur souligne qu'elle remplit toutes les conditions requises par la tradition pour en faire une épouse respectable : la famille, l'argent et l'attraction physique. En l'épousant, Mokrane était poussé d'opter pour le choix de la raison au lieu de celui du cœur : « *Ma fiancée est belle et toute heureuse. Ce n'est pas mal. Je suis content, moi aussi. Cette petite chrétienne, allait me faire perdre la tête. Mon père a raison. L'ordre d'abord ! Sans ordre, on ne peut rien construire de durable...* »<sup>284</sup> Murmure-t-il alors qu'il était dans une cachette en train d'épier les filles à la fontaine. Elle est par conséquent la plus appropriée pour lui donner un héritier et porter le nom de sa famille.

Outre son caractère enjoué, Dahbia fait preuve de prudence et de diligence. Le narrateur fait savoir qu'elle avait fait appel à la raison et à la logique avant d'accepter de se lier aux Aït-Slimane : une vieille famille dont les signes de richesse ne manquent pas : « *A ce point de vue, on ne peut pas trouver mieux, tu l'avoueras* »<sup>285</sup> dit-elle à son amie Dahbia après l'officialisation des fiançailles. Elle lui avoue également la conduite qu'elle adoptera avec son futur époux envers qui elle n'éprouve aucun sentiment d'affection :

---

<sup>283</sup> Mouloud FERAOUN, *Les Chemins qui montent*, op.cit., p.74

<sup>284</sup> *Ibid.*, p.81

<sup>285</sup> *Ibid.*, p.76

## Chapitre2 : Les structures de la société du roman

---

« *Ecoute, lui répondit-elle, sa figure ne me revient pas. Mais s'il est gentil, je l'aimerai bien* »<sup>286</sup>.

Mais malheureusement Mokrane était trop affreux et trop horrible pour pouvoir dissimuler son sadisme et sa malveillance. Aussi commence-t-elle à le mépriser depuis la nuit de noce, laquelle était un supplice pour les deux conjoints. C'est le visage de Dahbia que voit Mokrane. Quant à Ouisa, toute effrayée, elle ne réalise même pas ce qui lui arrive. Le passage ci-dessous fait état de la psychologie de Mokrane le lendemain de cette nuit décisive :

« *L'image de Dahbia surgit subitement dans son esprit. A vrai dire, il n'avait pas oublié la petite chrétienne et même la veille, à côté de Ouiza, il y avait pensé comme malgré lui. Il avait revu son beau sourire et songé une seconde que, si c'avait été elle, là, sur le lit, il aurait peut-être été plus éloquent. Maintenant, il s'attendrissait, la prenait un peu en pitié.* »<sup>287</sup>.

Sans amour, ce mariage est ombrageux. Aussi Dahbia ne parvient-elle pas à aimer Mokrane dont l'attitude ne fait qu'éveiller en elle un sentiment de haine envers lui. Du coup, la nostalgie surgit : le mariage n'empêche pas l'épouse déçue de redécouvrir la saveur de son premier amour en se jetant dans les bras de son ancien promis Amer. Depuis, la relation suspecte ne cesse d'alimenter les rumeurs dans tout le village. On dit même que les amants étaient surpris par le mari. Ce dernier en devient fou de rage et de haine parce que son honneur est encore une fois souillé par son rival de toujours. Pour se venger Mokrane finit par répudier la femme adultère et se débarrasser une fois pour toute de son pire ennemi, celui qui était toujours la source de ses malheurs.

Par la *karouba* des Aït-Slimane nous arrivons à terme de l'analyse du premier constituant de la structure sociale de deux romans de Feraoun à savoir la famille. Il s'agit en fait d'une société renfermée sur elle-même et qui accorde une grande

---

<sup>286</sup> Mouloud FERAOUN, *Les Chemins qui montent*, op.cit., p.76

<sup>287</sup> *Ibid.*, p.93

## Chapitre2 : Les structures de la société du roman

---

importance à la filiation tribale. En effet, le sentiment d'appartenance à la *karouba* ou à la famille est très fort chez les habitants d'Ighil-Nezman. On est toujours identifié par la *karouba* à laquelle on appartient : on doit partager ses valeurs, glorifier son passé, on vénère ses ancêtres et se montrer prêt pour défendre son héritage. Telle est la principale organisation sociale sur lesquels est bâtie la société de deux romans de Feraoun. Nous essayons à présent de dégager celle qui caractérise la société du texte camusien.

### 3.1.1.3. La famille dans *Le Premier Homme*

Contrairement aux deux romans féraouniens, on ne trouve pas de statut hiérarchique supérieur à la famille dans le roman de Camus. Cette dernière est de loin la structure sociale la plus importante et la plus visible du *Premier Homme*, parce qu'elle maintient la cohésion de la société du texte. Etant de type méditerranéen, la communauté humaine décrite dans le roman accorde une grande importance à la famille qui est une véritable institution.

La trame narrative du *Premier Homme* retrace l'histoire des Cormery, une pauvre famille européenne qui a regagné la rive sud de la Méditerranée à la recherche d'un avenir meilleur. La dite famille se compose de six membres à savoir la grand-mère, Joseph, Ernest, Catherine et ses deux enfants, respectivement appelés Jacques et Henri. Nous essayons à présent de mettre l'accent sur les membres de cette famille en vue de mettre la lumière sur la règle de conduite de chacun d'eux.

### 3.1.1.3.1. La grand-mère

La grand-mère appartient à un infime nombre de personnages dont le narrateur tait ostensiblement le nom. C'est une vieille du troisième âge, qui demeure à Belcourt, un quartier pauvre de la banlieue algéroise. Elle est une descendante d'une famille d'émigrés mahonnais qui s'est installée en Afrique du Nord pour fuir les catastrophes naturelles qui ont secoué l'Espagne au XVIII<sup>ème</sup> siècle. Elle est née et grandi dans une exploitation agricole du Sahel. Elle s'est mariée très jeune à un ressortissant Mohonnais, « *dont les frères étaient déjà installés en Algérie dès 1848* »<sup>288</sup>, avec lequel elle a eu neuf enfants, dont deux sont morts en bas âge. Ce que le narrateur retient de ce personnage, c'est son ignorance, sa grande fermeté de caractère et surtout l'âpre sévérité avec laquelle elle a élevé ses enfants. Le passage suivant montre clairement le caractère autoritaire et l'extrême rudesse avec laquelle elle a élevé ses petits :

*« Dans la petite ferme sombre, sans cesser de faire sa part du dur travail commun, elle élevait sa couvée, un long bâton près d'elle quand elle était assise au bout de la table, ce qui la dispensait de toute vaine observation, le coupable étant immédiatement frappé sur la tête. Elle régnait, exigeant le respect pour elle et son mari, à qui les enfants devaient dire vous, selon l'usage espagnol ».*

Le narrateur rapporte qu'avec le temps ce personnage exceptionnel n'a guère perdu de sa rigueur ni de sa rigidité. En effet, ses deux petits-enfants dont l'éducation lui échoit après la mort de leur père, sont également souvent confrontés à son caractère intraitable et à son autorité absolue. Elle lui arrive souvent de les punir quand ils reviennent de leurs escapades prohibées en leur cinglant les jambes et les fesses de trois ou quatre coups de nerf de bœuf. La terrible vieille est à l'origine d'une véritable censure du jeu en contrariant particulièrement leur plaisir de jouer au football. Elle fait poser, sans doute par mesure d'économie,

---

<sup>288</sup> Albert, CAMUS, *Le Premier Homme*, op.cit., p. 96

## Chapitre2 : Les structures de la société du roman

---

des clous coniques censés protéger la semelle et leur empêche de jouer dans les cours cimentées. De cette terrible conduite, Jacques retient ceci : « *Chaque soir, en rentrant chez lui, Jacques devait donc se rendre dans la cuisine, où Cassandra officiait au-dessus de noires marmites, et, genou plié, semelle en l'air, dans l'attitude du cheval qu'on ferre, devait montrer ses semelles.* »<sup>289</sup>.

En plus des châtiments corporels, l'ancêtre castratrice exige pour ses petits-fils des sanctions d'ordre disciplinaire en les obligeant à arrêter le jeu pendant l'heure de la sieste. Le narrateur relate qu'après la joyeuse course autour de table, la fureur les prend avec l'annonce de « *A benidor* »<sup>290</sup>, la fameuse formule qui met fin au jeu et expédie les enfants au lit. Jacques déteste pendant des années ce long moment d'inertie avec pour seule consolation le souvenir du spectacle des mouches qui, libres elles, continuent de bourdonner. Avec ce genre de contrainte, elle réduit leur espace ludique à néant et les empêche ainsi de vivre pleinement leur enfance. Plus grave encore, cette femme déterminée oblige, par nécessité sans doute, son petit-fils Jacques à consacrer le temps de ses vacances scolaires à gagner de l'argent en le contraignant à tricher sur son âge et sa situation afin de trouver un emploi.

Il va sans dire que malgré sa rigueur presque martiale, la grand-mère n'est tout de même pas assimilée à un monstre. Elle n'est après tout, qu'une vieille femme pauvre qui veille au nécessaire d'une famille pauvre. Ses enfants et ses petits-enfants ne lui en veulent pas de les avoir éduqués avec une poigne de fer. A preuve, la plupart d'entre eux entretiennent avec elle des rapports étroits qui se traduisent par l'harmonieuse cohabitation et les visites quasi quotidiennes qui lui rendent ses enfants.

---

<sup>289</sup> Albert, CAMUS, *Le Premier Homme*, op.cit., p. 99

<sup>290</sup> *Ibid.*, p.51



### 3.1.1.3.2. L'oncle Joseph

Parmi les enfants de la grand-mère, Joseph, également appelé Joséphin, est celui qui s'en sort financièrement le mieux car son travail dans la compagnie des chemins de fer lui assure un salaire honorable. Son travail lui accorde aussi le privilège d'améliorer sa situation financière et matérielle en se livrant à des activités commerciales. En effet, il se rend gratuitement en train aux villages autochtones afin d'y acheter à des prix réduits des produits de première nécessité qui seront revendus à Alger avec une importante marge de bénéfice : puisqu'il travaillait aux chemins de fer « *Joseph avait le droit de circuler tous les quinze jours. Un dimanche sur deux, donc il prenait le train pour aller dans ce qu'on appelait "l'intérieur", c'est-à-dire le bled, et il parcourait les fermes arabes pour acheter à bas prix des œufs, des poulets [...] ou des lapins. Il ramenait ces marchandises et les vendait avec un honnête bénéfice à ses voisins* »<sup>291</sup>.

De ce personnage singulier, le narrateur retient qu'il sait parfaitement planifier sa vie pour arriver à grossir davantage ses économies. C'est pour cette raison que son frère l'accuse d'avarice et le qualifie de « Mzabite » : pour lui les Mzabites sont « *les épiciers du quartier, qui venaient en effet du Mzab et qui pendant plusieurs années vivaient de rien et sans femmes dans leurs arrière-boutiques...* »<sup>292</sup>. Effectivement, l'accusation d'Etienne se confirme puisque son frère n'est rien d'autre qu'un avare et un opportuniste prêt à tout pour s'enrichir. Le narrateur rapporte que bien qu'il habite seul, il se rend quotidiennement prendre ses repas chez sa mère pour économiser ses revenus. Le narrateur révèle enfin que Joséphin parvient à exécuter son plan promoteur, celui d'épouser « *une femme qui aurait une situation* »<sup>293</sup> en ayant comme épouse « *un professeur de*

---

<sup>291</sup> Albert, CAMUS, *Le Premier Homme*, op.cit., p. 133

<sup>292</sup> *Ibid.*, p. 132

<sup>293</sup> *Ibid.*, p. 134

*piano [...] qui lui apport[e] à quelques années en moins, avec ses meubles, le bonheur bourgeois* »<sup>294</sup> dont il rêve depuis son jeune âge.

### 3.1.1.3.3. L'oncle Etienne

A l'opposé de Joseph, son aîné de dix ans, Etienne est colocataire de l'appartement familial et n'est pas « *assez près de ses sous* »<sup>295</sup>, mais au contraire il a, « *le cœur sur la main* »<sup>296</sup> comme disait souvent sa mère qui l'accusait parfois « *d'avoir la même main trouée* »<sup>297</sup>. Il a une apparence forte et massive, mais il est sourd et mutique, comme sa sœur Catherine, ce qui l'empêche de s'exprimer avec aisance. Beaucoup moins instruit que son aîné, Etienne travaille comme tonnelier au Champs-de-Manœuvre à Alger chez un patron italien avec quatre ou cinq coéquipiers aux yeux desquels sa bonne humeur, sa générosité et son courage sont sans égal.

Ce personnage, également appelé Erneste, se démarque par sa générosité et sa bonté. Il est en quelque sorte un père de remplacement pour Jacques et son frère. Sa paternité se manifeste le plus souvent sous forme de nombreuses marques d'affection et de soin. Il n'hésite pas, par exemple, à leur faire des compliments pour les encourager à bien étudier, à mettre de l'ambiance quand ils sont à table, à les emmener se baigner à la plage ou l'accompagner à la chasse qui constitue son activité distrayante par excellence et dont Jacques garde « *encore le regret émerveillé au cœur* »<sup>298</sup>.

---

<sup>294</sup> Albert, CAMUS, *Le Premier Homme*, op.cit., p. 134

<sup>295</sup> *Ibid.*, p. 133

<sup>296</sup> *Ibid.*

<sup>297</sup> *Ibid.*

<sup>298</sup> *Ibid.*, p. 125

## Chapitre2 : Les structures de la société du roman

---

Derrière ses aimables qualités personnelles apparentes, se cache un aspect un peu sombre de sa personnalité, celui d'un être entêté, agressif et autoritaire qui s'impose par sa force physique : « *c'est une bête brute. On peut rien lui faire* »<sup>299</sup> déclare son frère Joseph suite à une violente dispute qu'il a eu avec lui, à la suite de laquelle le vaincu se trouve contraint d'interrompre ses visites à la maison de sa mère quand la « *bête brute* » son frère s'y trouve. Etienne a, en effet, une réputation de bagarreur, une renommée qui s'explique par les nombreux combats auxquels il fait part : il s'est violemment bagarré contre un soupirant de sa sœur Catherine, un marchand de poissons d'origine maltaise prénommé Antoine, à qui il a administré une véritable raclée pour avoir directement abordé la femme sans tenter d'obtenir l'assentiment préalable de sa famille. De cette violente scène le narrateur retient ceci :

*« Et soudain, Jacques vit arriver Antoine, qui n'était pas venu depuis plusieurs jours. Erneste se précipita et, quelques secondes après, des bruits sourds montèrent de l'escalier. Jacques se précipita et vit les deux hommes se battre sans dire un mot dans le noir. Etienne, sans sentir les coups, frappait et frappait de ses poings durs comme fer, et l'instant d'après Antoine roulait en bas de l'escalier, se relevait la bouche sanglante, sortait un mouchoir pour essayer son sang, sans cesser de regarder Erneste qui partait comme fou »*<sup>300</sup>

En dépit de ce tempérament violent, Etienne est très apprécié de son entourage, surtout de sa sœur Catherine avec qui il s'entend parfaitement. Le narrateur met l'accent sur la parfaite harmonie entre ses deux personnages qui se complètent et se soutiennent mutuellement surtout après la mort de leur mère et le départ de deux enfants de Catherine. Sur ce véritable rapport de complémentarité et d'interdépendance, le narrateur évoque ceci :

---

<sup>299</sup> Albert, CAMUS, *Le Premier Homme*, op.cit., p. 135

<sup>300</sup> *Ibid.*, p. 138

« Depuis la mort de la grand-mère et le départ des enfants, le frère et la sœur vivaient ensemble et ne pouvaient même se passer l'un de l'autre. Lui avait besoin qu'on s'occupe de lui, et de ce point de vue elle était sa femme, faisant les repas, préparant son linge, le soignant à l'occasion. Elle avait besoin non d'argent [...], mais d'une compagnie d'homme, et il veillait sur elle à sa manière depuis des années pendant lesquelles ils avaient comme mari et femme, non pas selon la chair mais selon le sang, s'aidant à vivre alors que leurs infirmités leur rendaient la vie si difficile... »<sup>301</sup>

Etienne est également très apprécié de son neveu Jacques qui voit en lui une sorte de père puisqu'il le couve de son regard et le réchauffe de son amour, contrairement à sa mère, dont le silence et la froideur à son égard frisent parfois l'indifférence.

### 3.1.1.3.4. La mère

Catherine Cormery est une veuve de guerre et ne s'est jamais remariée. Elle est la mère de Jacques et de son frère Henri. Le narrateur nous apprend qu'une maladie de jeunesse serait probablement à l'origine d'une surdité partielle et d'un embarras de parole à cause desquels elle est de nature taciturne, renfermée sur elle-même et peu loquace. Elle travaille de manière pénible afin de contribuer aux dépenses de subsistance de sa famille en se livrant aux travaux ménagers, puis à la corvée de « *la cartoucherie de l'Arsenal* ».

Il va sans dire que l'infirmité et la personnalité effacée de la mère de deux enfants ont mené la grand-mère à intervenir pour essayer à sa façon de remplir maladroitement son rôle envers eux et le reste de la famille :

« *La mère de Jacques rentrait tard le soir et se contentait de regarder et d'écouter ce qui se disait, dépassait par la vitalité de la grand-mère et lui abandonnant*

---

<sup>301</sup> Albert, CAMUS, *Le Premier Homme*, op.cit., p. 144

## Chapitre2 : Les structures de la société du roman

---

*tout* »<sup>302</sup>. Ce désir d'effacement s'intensifie visiblement devant sa mère, devant cette femme autoritaire et tyrannique à tel point qu'elle se montre incapable de manifester à ses enfants un quelconque marque d'affection même si elle éprouve pour eux une grande tendresse et un constant amour maternel si profond. Dans le passage suivant, le narrateur met l'accent sur sa soumission totale à l'autorité maternelle ainsi que sur le stoïcisme et la bravoure dont elle fait preuve :

*« [...] Toute sa vie, elle avait gardé le même air craintif et soumis, et cependant distant, le même regard dont elle voyait, trente ans auparavant, sans intervenir, sa mère battre à la cravache Jacques, elle qui n'avait jamais touché ni même vraiment grondé ses enfants, elle dont on ne pouvait douter que ces coups ne la meurtrissait aussi mais qui, empêchée d'intervenir par la fatigue, l'infirmité d'expression et le respect dû à sa mère, laissant faire, endurait à longueur de jours et d'années, endurait les coups pour ses enfants, comme elle endurait pour elle-même la dure journée de travail au service des autres, les parquets lavés, la vie sans homme et sans consolation au milieu des reliefs graisseux et du linge sale des autres, les longs jours de peine ajoutés les uns aux autres pour faire une vie qui, à force d'être privée d'espoir, devenait aussi une vie sans ressentiment d'aucune sorte, ignorante, obstinée, résignée enfin à toute les souffrances, les siennes comme celles des autres. »*<sup>303</sup>.

Dans ce passage, le narrateur insiste longuement sur la présence silencieuse, la passivité, l'indifférence de la figure maternelle. Elle est en quelque sorte une mère endeuillée, psychologiquement morte, sinon aux yeux de ses enfants. Ce désir d'effacement est dû essentiellement à son infirmité et à son analphabétisme. Il s'intensifie après la mort de son mari et atteint son paroxysme face au caractère autoritaire et tyrannique de sa mère.

Catherine est donc résignée et soumise. Elle se contente de mener une vie monotone, routinière parce que le narrateur ne lui reconnaît aucune activité divertissante. Le narrateur rapporte que son unique moyen de détente consiste à rester pendant de longues heures, sur le balcon de l'appartement ou devant une

---

<sup>302</sup> Albert, CAMUS, *Le Premier Homme*, op.cit., p. 98

<sup>303</sup> *Ibid.*, pp. 71-72

fenêtre pour regarder les gens circuler dans la rue. Sur cet étrange loisir, le narrateur rapporte que sa surdité et son embarras de parole et son alphabétisme rendent sa vie sans divertissement. En effet, elle ne peut pas aller au cinéma, ni écouter la radio, ni consulter les journaux. Son seul passe-temps favori est de « *regarder [...] par la même fenêtre le mouvement de la même rue qu'elle avait contemplé pendant la moitié de sa vie* »<sup>304</sup>.

### 3.1.1.3.5. Henri

Henri Cormery est le frère aîné de Jacques. Le narrateur parle peu de ce personnage qui passe inaperçu tout au long du roman, où il est identifié à plusieurs reprises par le prénom de Louis. Tout ce que le narrateur nous révèle sur ce personnage occulté de la trame narrative c'est qu'il est intelligent, sage et discipliné tant à la maison qu'à l'école, où il obtient généralement de bonnes notes, et qu'il est l'un de fidèles compagnons de jeu de son frère benjamin. En effet, le narrateur évoque un incident douloureux qui s'est produit lors d'une scène de jeu entre les deux enfants et qui a valu à Jacques un séjour de quelques jours à l'hôpital : « [...] [Henri] *ayant imaginé de le coiffer à la maison d'un vieux melon qui l'aveuglait et d'un vieux manteau qui entravait ses pas, si bien qu'il se retrouva la tête contre un des moellons descellé de carrelage et dans le sang à nouveau.* »<sup>305</sup>.

---

<sup>304</sup> Albert, CAMUS, *Le Premier Homme*, *op.cit.*, p. 111

<sup>305</sup> *Ibid.*, p. 155

### 3.1.1.3.5. Jacques

Jacques Cormery est le principal protagoniste et le narrateur du *Premier Homme*. Le roman est, en effet, fondé sur un parallélisme entre Jacques enfant et Jacques adulte. Le second se rappelle le premier, en une oscillation permanente. Il est issu d'une pauvre famille franco-espagnole qui évolue dans un appartement situé dans un quartier populaire d'Alger. En dépit de sa petite taille d'adolescent qui lui vaut des railleries du genre « *Moustique* »<sup>306</sup>, « *Rase-mottes* »<sup>307</sup>, « *bas du cul* »<sup>308</sup>, il est doté d'une grande intelligence qui lui permet de poursuivre ses études au lycée et de bénéficier de l'enseignement et de la culture dont est privé le reste de sa famille. Les nombreux prix d'excellence qu'il remporte lors de son long cursus scolaire témoignent de ses remarquables aptitudes mentales et de ses compétences intellectuelles développées. En plus de ses prédispositions mentales, Jacques doit ses succès continus au soutien de M. Bernard, ce maître d'école qui a joué un rôle décisif dans la destinée de Jacques, puisqu'il est le premier à avoir repéré et croire en ses talents. En effet, sans les démarches de ce brave homme, peiné par le fait qu'un de ses brillants élèves ne puisse, pour des raisons financières, poursuivre ses études, Jacques n'aurait pu mener sa scolarité à son terme. Le narrateur rapporte que M. Bernard arrive par ses qualités de négociateur habile à persuader la grand-mère pour que son petit-fils prenne part à l'examen du Certificat d'Etude Primaire et Élémentaire et au concours d'entrée en sixième.

Outre sa persévérance et sa détermination à l'école, le narrateur dévoile un aspect vraiment agité et remuant de la personnalité du jeune écolier. En effet, les remarquables performances scolaires de Jaques sont toutefois ternies par les fréquentes retenues et punitions qui sanctionnent sa mauvaise conduite en classe. Certes trop remuant et trop vaniteux, Jacques est aimé et apprécié de tous ces pairs

---

<sup>306</sup> Albert, CAMUS, *Le Premier Homme*, *op.cit.*, p.174

<sup>307</sup> *Ibid.*, p. 244

<sup>308</sup> *Ibid.*

## Chapitre2 : Les structures de la société du roman

---

par « *sa nature multiforme qui devait lui faciliter tant de choses et le rendre aptes à parler tous les langages, à s'adapter à tous les milieux, et à jouer tous les rôles* »<sup>309</sup>.

Le narrateur révèle que les obligations scolaires n'empêchent pas Jacques de s'adonner à quelques loisirs pour se distraire et s'amuser. Jacques est un passionné de football, le sport qui déplaît à sa grand-mère et qu'elle lui interdit de pratiquer pour son effet dévastateur sur les chaussures, lesquelles doivent être conservées sous l'œil vigilant de la patronne de la maison. Mais l'attrait du jeu est si fort que Jacques finit, malgré le risque de punition qu'il encourt, par succomber à la tentation en rejoignant ses camarades d'école, pendant la récréation, sur l'air du jeu. En effet, « *deux camps se partageaient la cour, les gardiens de but se plaçaient à chaque extrémité entre les piliers, et une grosse balle de caoutchouc mousse était mise au centre. Point d'arbitre, et au premier coup de pied les cris et les courses commençaient* »<sup>310</sup>.

Les loisirs de Jacques ne se limitent pas uniquement au jeu de football ou aux promenades qu'il effectue régulièrement avec ses amis à la plage, à la tonnellerie, à « *la Maison des invalides de Kouba* »<sup>311</sup>. Le héros du *Premier Homme*, est tout autant obsédé par la lecture puisque cette activité occupe ses jours des vacances. Le narrateur révèle que Jacques se rend, tous les jeudis, en compagnie de son ami Pierre à la bibliothèque municipale d'Alger en vue d'y emprunter des livres qui leur procurent instruction, culture et plaisir. Le passage ci-dessous résume ce moment de bonheur que leur offre ce loisir hebdomadaire :

*« Ce qui importait ce qu'ils ressentaient d'abord en entrant dans la bibliothèque, où ils ne voyaient plus les murs de livres noirs mais un espace et des horizons multiples qui, dès le pas de la porte, les enlevaient à la vie étroite du quartier. Puis venait le moment où, munis chacun de deux livres auxquels ils avaient droit, les serrant étroitement*

---

<sup>309</sup> Albert, CAMUS, *Le Premier Homme*, op.cit., p. 225

<sup>310</sup> *Ibid.*, p., p. 243

<sup>311</sup> *Ibid.*, p. 258



## Chapitre2 : Les structures de la société du roman

---

*du coude contre leur flanc, ils se glissaient dans le boulevard obscur à cette heure, écrasant sous leurs pieds les boules des grands platanes et supputant les délices qu'ils allaient pouvoir tirer de leurs livres, les comparant déjà à celles de la semaine passée, jusqu'à ce que, parvenus dans la rue principale, ils commençaient de les ouvrir sous la lumière incertaine du premier réverbère pour y glaner quelque phrase [...] qui les renforcerait dans leur joyeux et avide espoir. Ils se quittaient rapidement et couraient vers la salle à manger pour étaler le livre sur la toile cirée, sous la lumière de la lampe à pétrole. »<sup>312</sup>.*

### Synthèse partielle

Après la présente analyse des groupes familiaux, nous constatons que deux groupes sociaux distincts par la langue et la culture se dégagent de la société de trois romans. Ce sont d'une part les Autochtones, majoritairement kabyles, et, de l'autre les Européens. De confession musulmane, les kabyles vivent, dans le village de Tizi-Hibel, quasiment en autarcie puisqu'ils constituent une sorte de communauté insulaire entourée par les pentes de hautes montagnes de Djurdjura qui l'isolent en renforçant les mécanismes d'imperméabilité aux influences de tout ce qui vient de l'extérieur. Les Européens, eux, sont de confession chrétienne. Il s'agit en fait d'une communauté humaine composée majoritairement d'immigrés européens ayant fui leurs pays d'origine pour diverses raisons telles que les guerres, les famines et les catastrophes naturelles. Leur installation en Algérie ne s'est pas fait sans heurt. Le narrateur du *Premier homme* soulève qu'ils ont dû affronter la rigueur du climat et l'hostilité des autochtones qui supportait mal l'idée que les colons européens viennent leur ôter le privilège de la jouissance de leurs terres. Ces derniers sont confinés à des rôles subalternes et vivent en marge de la communauté européenne qui constitue la société de référence par excellence dans la trame narrative du *Premier Homme*, mais elle est systématiquement omise par

---

<sup>312</sup> Albert, CAMUS, *Le Premier Homme*, op.cit., p. 269

les deux trames narratives féraounienne. Il va sans dire que c'est ce rapport de domination qui est à l'origine des tensions raciales qui émaillent surtout *Le Premier Homme* et *Les Chemins qui montent*, et qui alimente la haine religieuse et ethnique entre les deux communautés.

Après avoir analysé la famille comme étant la pierre angulaire de l'organisation de la société du roman, nous passerons à présent à l'analyse d'un autre élément, très important de la structure sociale, qui reflète le système de valeurs et règle la vie au sein de la société, à savoir la religion.

### 3.1.2. La religion

La religion occupe une place importante au sein de la société de deux romans de Feraoun. Elle est un fait socialement observable qui se voit à travers la présence du lieu de culte en l'occurrence « *la petite mosquée blanche qui se voit de loin* »<sup>313</sup>, « *Elle sortait de l'église rayonnante* »<sup>314</sup>. Ce fait religieux s'entend à travers les chants religieux et l'appel à la prière :

« *Ceux qui suivaient chantonnaient la mélodie lugubre que tout le monde connaît et qu'on ne peut entendre sans tressaillir* »<sup>315</sup>, « *La musique la transportait hors de l'église, la ravissait, lui faisait oublier tout. [...] personne n'éprouvait à un même degré cette impression de bonheur parfait, cette ivresse si douce qui l'apprenait petit à petit au fur et à mesure que le chant se développait, s'amplifiait et s'élevait vers le ciel* »<sup>316</sup>.

Le fait religieux se lit à travers la récitation des versets coraniques : « *[Smina] frottait ses mains pour la dernière prière, récitait assise, la sourate du soir et rejoignait sa place sur la natte* »<sup>317</sup>.

---

<sup>313</sup> Mouloud FERAOUN, *La Terre et le sang, op.cit.*, p. 13

<sup>314</sup> Mouloud FERAOUN, *Les Chemins qui montent, op.cit.*, p. 25

<sup>315</sup> Mouloud FERAOUN, *La Terre et le sang, op.cit.*, p. 276

<sup>316</sup> Mouloud FERAOUN, *Les Chemins qui montent, op.cit.*, pp. 25-26

<sup>317</sup> Mouloud FERAOUN, *La Terre et le sang, op.cit.*, p. 207

## Chapitre2 : Les structures de la société du roman

---

Il se pratique à travers les pratiques rituelles : « *les Aït-Abbas sont les élus du Prophète. Ils prient avec assiduité, pratique un jeûne austère [...] Ils transgressent un peu la loi de Dieu sur le chapitre de la charité, mais ils supposent que c'est insignifiant* »<sup>318</sup> ; « *Bien sûr qu'ils ont reçu le baptême et avec le baptême un nom chrétien. Les Pères leur ont distribué généreusement des "Marie", des "Jean", et surtout des "Augustins", ...* »<sup>319</sup>.

Il se croise dans la rue à travers l'attitude vestimentaire, le compartimentage espace masculin, espace féminin. Il marque le temps à travers les fêtes religieuses : « *les jours les plus douloureuses sont ceux des fêtes religieuses [...] Au début, chaque fête publique était un deuil pour Kamouma* »<sup>320</sup> ; « [Les Aït-Ouadhou] *célèbrent les Aïds aussi bien que la Noël* »<sup>321</sup>.

En somme, Dieu est indéfiniment présent dans la société de deux romans de Feraoun: on le prie, on l'implore, on l'invoque, on le glorifie « *le Tout Puissant* ». Le code religieux joue un rôle de modérateur face aux transgressions ou aux tentatives de transgression, très fréquentes dans cet espace romanesque fortement ancré dans une réalité sociologique. Chaque tentative de transgression morale est tempérée par le rappel du religieux. « *Crois-tu, mécréante, qu'il soit ton fils et non une créature de Dieu ? Il l'a voulu et te l'a repris. Incline-toi. Tu es trop vieille pour blasphémer. T'imagines-tu capable de changer le cours du destin par tes petits calculs ? Pleure ton fils et soumets-toi car, peut être alors, celui qui t'en prive t'apportera la consolation* »<sup>322</sup>, répliqua violemment *le cheikh* à Kamouma lorsqu'elle se mettait à crier et à hurler devant le cadavre de son fils.

Cet attachement des villageois kabyles à la religion s'explique par l'espérance des lendemains meilleurs au paradis, malgré l'âpreté des conditions de vie. Pour ces villageois de confession majoritairement musulmane, la vie terrestre n'est

---

<sup>318</sup> *Ibid.*, p. 124

<sup>319</sup> Mouloud FERAOUN, *Les Chemins qui montent*, *op.cit.*, p. 23

<sup>320</sup> Mouloud FERAOUN, *La Terre et le sang*, *op.cit.*, p. 37

<sup>321</sup> Mouloud FERAOUN, *Les Chemins qui montent*, *op.cit.*, p. 23

<sup>322</sup> Mouloud FERAOUN, *La Terre et le sang*, *op.cit.*, p. 283

## Chapitre2 : Les structures de la société du roman

---

qu'une courte passerelle qui mène nécessairement à une vie postérieure éternelle. C'est ainsi que Ramdane rappelait à Amer lors d'une rencontre au cimetière que « *le cimetière est l'ombre fidèle d'Ighil-Nezman. Mais en réalité, c'est le contraire qui est juste. Le vrai village, ce n'est pas celui qui se dresse fièrement sur la crête. C'est celui-ci : figé dans notre terre, immobile et éternel et peu effrayant à mon avis* »<sup>323</sup>.

Dans *La Terre et le sang*, le narrateur se livre uniquement à la description de la communauté musulmane d'Ighil-Nezman. Mais, le narrateur des *Chemins qui montent* révèle, en parallèle, les tréfonds d'une communauté chrétienne installée dans un village voisinant des Aït-Ouadhou composée pour l'essentiel des missionnaires catholiques qui considéraient les Kabyles comme superficiellement islamisés et ennemis des arabes, donc plus disposés à être évangélisés, et d'une communauté chrétienne de Kabylie, un nombre de familles kabyles converties au christianisme généralement par intérêt, c'est-à-dire afin d'améliorer leur sort ici-bas plutôt que d'espérer des lendemains meilleurs au paradis des musulmans.

Contrairement aux deux romans féraouniens, la religion n'occupe pas une place primordiale au sein de la société du roman camusien. Pour les Cormery, la religion n'est à leurs yeux qu'une simple formalité. En effet, elle se réduit à quelques rites, comme le baptême, la première communion, le mariage et les derniers sacrements car : « *A vrai dire, la religion ne tenait aucune place dans la famille. Personne n'allait à la messe, personne n'invoquait ou n'enseignait les commandements divins, et personne non plus ne faisait allusion aux récompenses et aux châtements de l'au-delà.* »<sup>324</sup>. Notre analyse de la place de la religion ne s'arrête pas à ce stade, nous y reviendrons pour l'examiner plus en profondeur quand nous développerons les différents discours sociaux qui parcourent les trois univers diégétiques.

---

<sup>323</sup> Mouloud FERAOUN, *La Terre et le sang*, op.cit., p. 133

<sup>324</sup> Albert, CAMUS, *Le Premier Homme*, op.cit., p. 181

Outre les structures sociales, qui constituent la plateforme de la société du roman, d'autres structures viennent en assurer la cohésion et le bon fonctionnement, à savoir les structures politiques et les structures économiques.

### **3.2. Les structures politiques**

Les structures politiques gèrent le fonctionnement de la société du roman qui puise ses sources dans l'organisation sociale et politique de la société dite de référence. Dans les ouvrages de notre corpus d'analyse, les structures politiques semblent absentes, ou du moins peu visibles. Toutefois, nous essayons de relever les plus importantes d'entre elles, à savoir le pouvoir politique représenté par l'administration coloniale et le système d'autogestion du village kabyle représenté par *la djamaâ*.

#### **3.2.1. L'administration coloniale**

La France a entrepris en 1830 de conquérir l'Algérie et d'y asseoir son autorité par la force des armes pour l'assimiler à la France, c'est-à-dire la considérer comme son simple prolongement outre-méditerranée. Pour ce faire, une administration de type colonial fut mise en place afin de gérer la vie politique, économique et sociale d'une société composée principalement d'une population autochtone arabo-berbère et d'un amalgame d'émigrés européens pour la plupart d'origine française, espagnole italienne et maltaise que l'administration coloniale faisait venir, surtout après la fin de la guerre franco-allemande de 1870, pour imposer son autorité et faciliter sa domination sur le territoire algérien. Comme les événements de l'histoire décrits par la trame narrative de trois romans ont lieu au cours de la première moitié du siècle passé, donc pendant la période coloniale, il

## Chapitre2 : Les structures de la société du roman

---

importe beaucoup de déceler les signes de l'autorité politique de l'administration coloniale au sein de trois espaces romanesques.

En lisant *La Terre et le sang*, le lecteur constate facilement que le pouvoir politique, symbolisé par l'administration coloniale, est quasiment absent dans la trame narrative de ce roman. La société du texte semble vivre dans un monde où l'ordre se maintient de lui-même. Toutefois, l'administration se traduit par la présence d'un haut fonctionnaire du gouvernement général nommé officiellement administrateur et *le hakem*, par les villageois. Marie lui rendit visite quelques jours après son installation à Ighil-Nezman. De cette visite le narrateur garde ceci :

« Elle alla même en ville, au siège de la commune mixte. Une visite à monsieur l'administrateur ! Un geste stupide. Elle en revint écoeurée »<sup>325</sup>.

Des rouages assez importants et spécifiques à l'organisation administrative française comme le procureur de la République et surtout le garde champêtre manquent à l'espace diégétique de *La Terre et le sang*. D'autres organes du mécanisme administratif comme la police et la gendarmerie bien que présents dans le roman, demeurent invisibles et ne s'appliquent guère dans la vie quotidienne de la population d'Ighil-Nezman. Le narrateur ne mentionne la présence de ces services de maintien de l'ordre que quand il a rapporté qu'Ali-ou-Hamouche prétendait connaître des hautes personnalités administratives. Sur ce point le narrateur raconte :

« [Ali] avait des amis dans de nombreux village kabyles, était connu de l'administrateur, du juge de paix, des gendarmes. Il allait souvent à Alger où il prétendait connaître de hautes personnalités »<sup>326</sup>.

La présence de l'administration coloniale est également peu perceptible dans la trame narrative des *Chemins qui montent*. Cette légère présence se résume essentiellement à l'évocation des services de maintien de l'ordre auxquels le

---

<sup>325</sup> Mouloud FERAOUN, *La Terre et le sang*, op.cit., p. 109

<sup>326</sup> Mouloud FERAOUN, *La Terre et le sang*, op.cit., p.91

## Chapitre2 : Les structures de la société du roman

---

narrateur échoit un rôle de façade et superficiel. Cela se confirme par leur attitude froide à l'égard de l'affaire du meurtre d'Amer n'Amer. En effet, pour enquêter, les « *Français, les hommes de loi* »<sup>327</sup>, qui sont chargés de déterminer la cause exacte de la mort, n'ont pas jugé nécessaire de procéder à une enquête minutieuse et se sont empressés simplement de « *conclure définitivement au suicide* »<sup>328</sup>, sans même procéder, par autopsie, à l'examen du corps, ou s'interroger sur la personne qui pouvait avoir un intérêt de cette mort suspecte. Une réponse possible à cette question élémentaire vient de Dahbia en songeant à celui qui vient de perdre : « *Mokrane, peut-être, Mokrane des Aït-Slimane, dont le frère est garde champêtre. Le garde champêtre aussi doit se dire qu'il a bien renseigné les enquêteurs et se féliciter d'avoir sauvé sa famille. Le Président ? bien sûr qu'il a la conscience tranquille : Amer s'est suicidé. Personne n'y peut quoi que ce soit. Les Aït-Larbi, mes oncles et les siens ? A quoi bon en parler...* »<sup>329</sup>.

Il faudrait peut-être voir en cette omission ou en ce silence, la volonté des narrateurs d'ignorer le pouvoir politique, ou une manière pour eux de mettre en évidence la vie en autarcie de la société villageoise kabyle. C'est peut-être pour cette raison que le narrateur de *La Terre et le sang* commente qu' « *il est facile, certes, de se moquer de notre simplicité. Cependant, nous savons bien, nous qui vivons dans nos montagnes, un peu en marge des sociétés policées, nous savons bien que la seule justice qui frappe le méchant et ne faillit jamais n'est pas la justice des hommes* »<sup>330</sup>. Il va sans dire enfin, que cette omission ne se limite pas seulement au pouvoir politique, mais elle s'étend aussi pour atteindre une de ses importantes institutions à savoir l'école. Cet organisme républicain fut instauré en Algérie à la fin du XIX<sup>ème</sup> siècle dans le but inavoué de fournir des cadres et des employés pour l'administration coloniale. Elle vise également à initier les jeunes autochtones à la culture occidentale et par là à les couper de leur culture

---

<sup>327</sup> Mouloud FERAOUN, *Les Chemins qui montent*, op.cit., p. 8

<sup>328</sup> *Ibid.*, p. 247

<sup>329</sup> *Ibid.*, p. 178

<sup>330</sup> Mouloud FERAOUN, *La Terre et le sang*, op.cit., p. 126

## Chapitre2 : Les structures de la société du roman

---

traditionnelle. Toutefois, cette établissement d'acculturation ne semblait pas intéresser les familles d'Ighil-Nezman qui, confrontées aux difficultés de la vie quotidienne et aux lendemains incertains, ne se préoccupaient guère d'instruction. Etant très pauvres, ces familles aimeraient faire travailler leurs enfants pour qu'ils leur procurent dans l'immédiat des revenus qui les aideraient à survivre ou à améliorer leur quotidien. C'était sous ce prétexte qu'Amer, encouragé par ses parents, dut abandonner l'école très jeune pour aller chercher du travail en France. Le narrateur rapporte qu'« *il quitta Kamouma et Kaci les larmes aux yeux car les paroles qui l'accompagnèrent étaient touchantes, toutes de tendresse, d'espoir. Il était jeune et robuste, avait fréquenté l'école, ne flânait pas à l'ouvrage* »<sup>331</sup>. Amer n'Amer de sa part, peu soucieux du rôle instructif de cet établissement se trouve renvoyé du collège « *pour mauvaise conduite, indocilité, lecture de journaux interdits...* »<sup>332</sup> ; quant à Dahbia, la « *gamine du cours moyen* »<sup>333</sup>, elle se trouve contrainte de renoncer à son projet d'écrire son propre journal intime parce que son niveau instructif la trahit et ne lui permet pas de « *traduire une douleur profonde ou crier sa révolte* »<sup>334</sup>.

L'administration coloniale se trouve, de manière égale, quasi absente dans la trame narrative du *Premier Homme*. Les structures politiques se réduisent au gouvernement général et aux autorités municipales. L'existence du premier est suggérée par la présence d'un « *haut fonctionnaire du gouvernement général* »<sup>335</sup> lors d'une cérémonie de remise de prix aux lycéens doués de la capitale. Quant au maire d'Alger, il était chargé d'annoncer aux familles des mobilisés les nouvelles en provenance des champs de bataille de la Première Guerre mondiale. Le passage ci-dessous évoque la visite du premier responsable municipal à la famille des Cormery pour leur annoncer la mort du père qui était mobilisé au front :

---

<sup>331</sup> *Ibid.*, p.24

<sup>332</sup> Mouloud FERAOUN, *Les Chemins qui montent*, *op.cit.*, p. 199

<sup>333</sup> *Ibid.*, p. 06

<sup>334</sup> *Ibid.*

<sup>335</sup> Albert, CAMUS, *Le Premier Homme*, *op.cit.*, p. 274



*« Un monsieur, grave et bien habillé, avait surgi dans l'escalier avec une sorte de pli. Les deux femmes surprises avaient posé les assiettes où elles triaient les lentilles [...] quand le monsieur, qui s'était arrêté sur l'avant dernière marche, les avait priées de ne pas bouger, avait demandé Madame Cormery, " la voilà, avait dit la grand-mère, je suis sa mère", et le monsieur avait dit qu'il était le maire, qu'il apportait une douloureuse nouvelle, que son mari était mort au champ d'honneur et que la France qui le pleurait en même temps qu'elle était fière de lui. »<sup>336</sup>*

Le narrateur a délibérément recours au style indirect afin d'évoquer d'une manière rapide cette visite qui n'est en quelque sorte qu'un geste symbolique de consolation de la part d'une autorité quasi absente. Le complexe d'infériorité que les deux femmes ont manifesté à l'égard de cet homme d'apparence riche et intellectuel et l'annonce brutale et mystérieuse de ce dernier de la mort du soldat Cormory explique bel et bien la profondeur du fossé qui séparent les deux mondes. Cela s'explique également par la pure démagogie avec laquelle le magistrat municipal a agi par l'emploi des expressions comme « champs d'honneur », « la France le pleurait et était fière de lui » en s'adressant à deux analphabètes dépourvues de sentiment patriotique.

Malgré qu'ils soient présents dans le roman, les services de maintien de l'ordre comme la police et la gendarmerie se tiennent à l'écart et ne s'appliquent aucunement dans la vie quotidienne de la population en dépit de quelques incidents graves qui se sont produits, tels l'explosion d'un engin piégé et le meurtre d'un joueur en état d'ivresse. L'armée également, représentée par une patrouille de parachutiste, se contente de dévaler sur le lieu du drame après un attentat meurtrier perpétré en plein centre d'Alger.

Il faudrait toutefois souligner que l'omission que pratique le narrateur du *Premier Homme* du pouvoir politique n'atteint pas l'une de plus importantes réalisations en l'occurrence l'école. Cette institution étatique acquiert,

---

<sup>336</sup> *Ibid.*, p. 83

contrairement aux deux romans de Feraoun, une place privilégiée au sein de la société du roman du *Premier Homme*. Le narrateur révèle que Jacques Cormery se rendait depuis sa tendre enfance « à pied, deux fois par jour, à cette école qu'il avait commencé de fréquenter à l'âge de quatre ans dans la section maternelle »<sup>337</sup>. En plus de la vocation éducative, l'école procure à Jacques beaucoup de plaisir et une certaine joie de vivre car elle lui donne l'occasion de rêver à des univers inconnus et d'échapper ainsi à un quotidien monotone, celui d'un enfant issu de famille très pauvre. Le narrateur met l'accent sur le profond attachement que le héros du *Premier Homme* éprouve à l'établissement scolaire puisqu'il entretient en lui la flamme de l'espoir, celui d'un avenir meilleur.

Pour conclure, il faut dire que le fait d'escamoter la présence coloniale à Ighil-Nezman pourrait être un choix idéologique plus ou moins conscient adopté par Mouloud Feraoun pour faire connaître à l'Autre l'organisation de la vie politique et administrative dans ce vase clos kabyle. Une organisation qui a tant fasciné Adolphe Hanoteau et Aristide Letourneux, les deux militaires français auteurs d'une étude en 1857 sur la société kabyle intitulée *Les Coutumes kabyles*, dans laquelle ils conclurent que « l'organisation politique et administrative du peuple kabyle est une des plus démocratiques et, en même temps, une des plus simples qui se puissent imaginer »<sup>338</sup>. Il est donc utile de connaître ce co-texte sociopolitique sans lequel la lecture du roman ne peut être menée à bout comme disait Claude Duchet.

### 3.2.2. L'organisation politique et administrative du village

Le village constitue une entité indestructible, une unité administrative et sociale dont il importe de connaître la vie. La direction est attribuée à une autorité

---

<sup>337</sup> Albert, CAMUS, *Le Premier Homme*, *op.cit.*, p. 155

<sup>338</sup> Adolphe HANOTEAU, Aristide LETOURNEUX, *Les Coutumes kabyles*, *op.cit.*, p. 1

## Chapitre2 : Les structures de la société du roman

---

qui incarne à la fois le pouvoir politique, administratif et judiciaire. C'est *la djamaâ*, c'est-à-dire l'assemblée générale des citoyens. Tout homme atteignant l'âge de majorité en fait partie. Elle se réunit une fois par semaine, ordinairement le lendemain du jour du marché. Les séances ont lieu en plein air sur un terrain communal spécialement aménagée à cet usage. Elles peuvent exceptionnellement avoir lieu à la mosquée pendant la chaleur ou le mauvais temps. Le règlement stipule que tous les membres doivent obligatoirement assister aux réunions hebdomadaires de *la djamaâ*, celui qui s'y absente sans motif valable ou sans l'autorisation du président est mis à l'amande. Le passage suivant de Feraoun extrait de *L'Anniversaire* résume globalement la constitution et le rôle de ce congrès public qui veille sur les intérêts généraux de la communauté du village :

*« la direction du village appartient à l'assemblée, femmes exclues. Cette assemblée, (thadjemâït ou djamaâ), détient tous les pouvoirs, ses décisions sont souveraines et parfois elle les fait exécuter elle-même. Mais pour veiller aux besoins journaliers, au respect de ses arrêts, à l'application de ses règles, elle désigne le meilleur d'entre ses membres : l'amin [qui] choisit lui-même son aide dans chacune des kharoubas, c'est le tamen. L'amin et les tamen constituent à la fois le pouvoir exécutif du village et son comité de surveillance. Ils ne sont pas rétribués »<sup>339</sup>*

Pour indiquer les multiples préoccupations de *la djamaâ* qui a droit de regard dans la vie publique comme dans la vie privée de chacun, voici quelques exemples de lois, extraits de *L'Anniversaire*, appliquées au siècle dernier par une *djamaâ* d'un village kabyle :

*« 1-La femme qui devient enceinte sans être mariée est mise à mort.  
2-Celui qui est convaincu d'adultère paie 20 réaux et est chassé du village.  
3-Celui qui est convaincu de vol 3 fois est chassé du village.  
4-L'homme qui ne fait pas sa prière 3 jours de suite paie un réal.  
5-Celui qui viole le jeûne du Ramadhan paie 3 réaux.  
6-Celui qui frappe un individu en présence de sa femme, fille ou sœurs, paie 5 réaux.*

---

<sup>339</sup> Mouloud FERAOUN, *L'Anniversaire*, Alger, éd. ENAG, 2006, pp. 88,89

## Chapitre2 : Les structures de la société du roman

---

- 7-Celui qui se bat avec un malade, 1 réal.
- 8-Celui qui insulte une femme, 2 réaux.
- 9-Une femme qui insulte un homme, 1 réal.
- 10-celui qui ne plante pas 10 arbres dans l'année, 1 réal.
- 11-Celui qui incendie une récolte indemnise la victime et paie 50 réaux. »<sup>340</sup>.

Tel était l'organisme qui gérait la société kabyle avant l'arrivée des Français en Algérie, qui a, certes, apporté des modifications à la constitution kabyle, surtout en ce qui concerne le code pénal, mais *la djamaâ* a gardé quand même quelques traits de son pouvoir administratif. Les attributions de *l'amin* dont la durée de pouvoir a été limitée à un an renouvelable, ont nécessairement varié : « *il doit rendre compte à l'autorité française de ce qui se passe dans son village, et il est l'agent d'exécution de ses ordres. Il reçoit [...] et verse directement entre les mains des employés des contributions l'impôt de capitation que doit payer le village au trésor* »<sup>341</sup>. Après le versement de l'impôt qui se fait généralement au mois de décembre, tous les villages sont appelés à renouveler leurs *amins* par la majorité des voix au suffrage universel.

L'instance narrative de *La Terre et le sang* tolère la présence de l'autorité coloniale parce qu'elle a pu mettre fin à quelques pratiques sociales d'une société régie par des règles rigides dépassées par le temps. Écoutons Ramdane, l'homme sage, en train de montrer à Amer les bienfaits de la présence de l'administration coloniale en terre kabyle:

« *Il est passé, le temps où des familles entières s'exterminaient. Depuis qu'existent les gendarmes et les bagnes, Dieu merci, on réfléchit à présent ! [...] Combien voyons-nous, aujourd'hui, de lâchetés, de reculades, d'arrangements qui salissent les deux parties !* »<sup>342</sup>.

---

<sup>340</sup> Mouloud FERAOUN, *L'Anniversaire*, op.cit., pp. 89,90

<sup>341</sup> Adolphe HANOTEAU, Aristide LETOURNEUX, *Les Coutumes kabyles*, op.cit., p. 149

<sup>342</sup> Mouloud FERAOUN, *La Terre et le sang*, op.cit., p. 135

## Chapitre2 : Les structures de la société du roman

---

Dans le même ordre d'idée, le narrateur met en évidence la tentative de mise en ordre qu'avait proposée Amer aux membres de sa *djamaâ* pour éviter le tumulte et le désordre qui régnaient habituellement dans les réunions. En effet Amer profita d'un bon moment pour expliquer aux participants la manière dont ce genre de réunion s'organise en France :

*« Un ordre du jour, un président de séance, les orateurs qui se font inscrire à l'avance et qui défilent l'un après l'autre devant un auditoire courtois. Vote silencieux et honnête, levée de séance très digne »<sup>343</sup>.*

Le narrateur rapporte que cette intervention magistrale d'Amer fascina la foule présente surtout le premier *temen* et *l'amin* qui cria, ému : *« d'accord, cela nous fera gagner du temps. Il suffira de faire l'appel. Nous y penserons, un de ces jours. Tu as raison Amer »<sup>344</sup>*. Amer bénéficia de cette occasion pour dire à *l'amin* : *« je vous conseille aussi d'écrire tous les règlements dans un cahier. C'est le code, on l'appelle ainsi en France »<sup>345</sup>*.

En plus de son rôle administratif, *l'amin* se donnait le droit aussi de faire des leçons de morale en vue de maintenir l'ordre dans le village. Le narrateur révèle les conseils adressés par *l'amin* à Amer lors de son retour de France, pour lui rappeler qu'il devait oublier le passé et se comporter comme tous les villageois en respectant l'ordre qui exige que chacun occupe sa place et se tienne à son rang. Il lui dit :

*« Tu as passé plusieurs années en France sans penser à tes parents. Tu étais heureux pendant qu'ils souffraient. Tu retrouves ta mère dans la misère et tu arrives dans un beau costume, avec du mobilier et une française habillée au luxe. Nous en sommes surpris et incommodés. Je suppose que tu as bien réfléchi avant de venir car tu connais ton pays, ses gens, ses possibilités. Tu n'as pas rempli ton devoir envers les tiens. Je ne t'en fais pas reproche puisque la conduite de chacun est réglée par la main de Dieu. [...] Mais sache à présent que tu dois t'organiser*

---

<sup>343</sup> *Ibid.*, p. 188

<sup>344</sup> *Ibid.*

<sup>345</sup> *Ibid.*

## Chapitre2 : Les structures de la société du roman

---

*comme nous, en digne fils d'Ighil-Nezman. Que Dieu te conduise dans le bon chemin »<sup>346</sup>.*

En plus de *l'amin*, l'instance narrative de *La Terre et le Sang* met en évidence un autre rouage de l'administration de village à savoir le *cadi-notaire* qu'on faisait venir pour régler les affaires de vente, de prêt, d'hypothèque. Les extraits suivants montrent bien le rôle de ce magistrat au sein de la société du village :

*« Dès qu'ils eurent apposé leurs pousces au bas de la page écrite en arabe par le gros cadi en guennour, Slimane devint mélancolique »<sup>347</sup> ; et dans un autre passage, on lit « au vu et au su de tout le village, on fit venir un cadi-notaire qui dressa un acte de vente régulier »<sup>348</sup>.*

En dehors des réunions officielles, la place de *la djamaâ* est un lieu de loisir pour les hommes qui se sentaient plus à l'aise sur les dalles de *la djamaâ* que dans les courettes étroites de leurs maisons. D'ailleurs, nous savons par le co-texte qu'en Kabylie, il était inconcevable qu'un homme reste à la maison au milieu des femmes. Pour les hommes, la maison n'était faite uniquement que pour manger et dormir. Dans son ouvrage intitulé *Jours de Kabylie*, Mouloud Feraoun consacre tout un chapitre à *la djamaâ* qu'il intitule « La djamaâ d'Aït-Flen », où il décrit avec une fine précision l'ambiance chaleureuse qui régnait dans cet espace stratégique de liberté et de loisir que chaque homme pensait posséder tout seul. Sur ce sujet Feraoun écrit :

*« C'était le soir généralement que la djamaâ s'emplissait. Les fellahs revenus des champs venaient y terminer leur journée, laissant la maison aux femmes pour leur permettre de préparer le repas. La détente durait jusqu'à la nuit et se prolongeait encore lorsqu'il y avait clair de lune »<sup>349</sup>.*

---

<sup>346</sup> Mouloud FERAOUN, *La Terre et le sang*, op.cit., p. 50

<sup>347</sup> *Ibid.*, p. 262

<sup>348</sup> *Ibid.*, p. 32

<sup>349</sup> Mouloud FERAOUN, *Jours de Kabylie*, Point, Cher, 2003, p. 27

### Synthèse partielle

En guise de synthèse, nous pouvons dire que le pouvoir politique représenté par l'administration coloniale est presque absent de la société du *Premier Homme*. Ladite société semble vivre dans un monde où le monde se maintient de lui-même telle la société idéale qui n'a guère besoin d'autorité politique puisque les citoyens connaissent, par civisme, leurs droits et leurs devoirs.

De sa part, l'organisation politique de la société de *La Terre et le sang* et des *Chemins qui montent* est confiée à l'assemblée générale des villageois, la *djamaâ* qui a ses propres lois, mais travaillant sous l'égide d'une administration coloniale que les deux narrateurs, de bon gré, préfèrent la renier.

Après avoir examiné les structures politiques qui marquent la société de trois romans nous passerons à présent à l'examen des structures économiques qui constituent, elles aussi, la plateforme desdites sociétés et viennent en assurer la cohésion et le bon fonctionnement.

### **3.3. Les infrastructures économiques**

Les activités économiques sont assez limitées et peu développées dans les trois univers romanesques. En effet, les narrateurs respectifs ne donnent pas assez d'informations sur les sources des revenus des populations des sociétés de trois romans. Sur quoi vivaient exactement les habitants paisibles d'Ighil-Nezman ou ceux d'Alger ? Et, d'où les pauvres tiraient-ils leurs moyens de subsistance ? Deux principales questions qui s'imposent, au premier abord, aux lecteurs initiés..

Toutefois, une analyse plus poussée permet de déceler dans l'écriture romanesque un nombre restreint d'activités économiques, gravitant essentiellement autour des activités propres aux sociétés traditionnelles à savoir l'agriculture et le commerce.

### 3.3.1. L'agriculture

En raison de son importance économique stratégique, l'agriculture constitue la principale source économique de la société du roman de *Le Premier Homme*. Les colons européens installés en Algérie s'orientent massivement vers ce secteur en plein essor, encouragés par les mesures incitatives de l'administration coloniale, laquelle, nous apprend le co-texte, a érigé en 1871 une loi promettant des terres ainsi qu'une aide financière aux Français qui acceptent d'émigrer en Algérie. Dans le septième chapitre intitulé « Mondovi : la colonisation et le père », le narrateur décrit longuement l'arrivée massive de la première vague d'immigrants européens en terre algérienne en évoquant les péripéties de la colonisation, c'est-à-dire la mise en exploitation des terres agricoles d'Algérie par les nouveaux occupants dont il légitime la lutte farouche contre les populations autochtones pour le contrôle, puis la mise en valeur des terres cultivables.

Le narrateur souligne que Les Cormery font partie de cette vague d'immigrés dont l'histoire est très liée à l'agriculture. En effet, La grand-mère a été « *élevée par ses parents mahonnais, dans une petite ferme du Sahel* »<sup>350</sup>. Elle a grandi et passé toute sa vie en terre algérienne en épousant « *très jeune un autre mahonnais, fin et fragile, dont les frères étaient déjà installés en Algérie dès 1848 après la mort tragique du grand-père paternel, poète à ses heures et qui composait ses vers perché sur une bourrique* »<sup>351</sup>. La conséquence de la disparition de ce personnage singulier, l'ancêtre de tous les Cormery qui n'a laissé aucun héritage à sa

---

<sup>350</sup> Albert, CAMUS, *Le Premier Homme*, op.cit., p. 96

<sup>351</sup> *Ibid.*



## Chapitre2 : Les structures de la société du roman

---

nombreuse descendance, était l'immigration et « *l'installation sur le littoral algérien d'une nichée d'analphabètes qui se reproduisirent loin des écoles, attelés seulement à un travail exténuant sous un soleil féroce* »<sup>352</sup>.

L'agriculture est également l'activité économique par excellence de la population d'Ighil-Nezman car la société kabyle est une société à vocation agricole. Nombreux sont les passages dans, l'œuvre féroounienne, qui montrent le savoir-faire kabyle dans ce domaine. Ainsi, le narrateur de *La Terre et le sang* note-t-il que Slimane le grand-père maternel d'Amer :

*« était un fellah réputé aux diagnostics infailibles. On le consultait pour semer, pour planter un arbre ou le tailler. Il avait le calendrier agricole dans la tête et calculait mieux que les marabouts. Il indiquait avec précision la mauvaise semaine des légumineuses, les trois jours qui donnent aux arbres le pourridié, la période ou la taille est une blessure mortelle. Il prévoyait à l'avance les chutes de neige et les gelées. Il connaissait tous les dictons qui ont force de loi et enlèvent leur effet de surprise aux variations atmosphériques. Il savait observer les insectes, les oiseaux et les animaux qui le renseignaient à leur façon »*<sup>353</sup>.

La terre constitue donc la plus grande source de profit pour la société du roman qui ne vivait que par et pour elle. Mais, l'exigüité des terrains cultivables, la mauvaise qualité du sol ainsi que le manque de matériel sophistiqué de travail entravaient sans cesse l'effort du paysan kabyle et l'empêchaient ainsi d'en tirer un grand profit. C'est pour cette raison, peut-être, que cette région déshéritée ne semblait pas séduire les colons européens et par là l'administration coloniale pour qui, il importe plus d'investir dans des régions riches, fertiles, prêtes à être exploitées que de mettre en valeur des régions pauvres à coup d'investissement. C'est pourquoi, les régions les plus riches et les terres les plus fertiles d'Algérie sont celles qui ont subi le plus fortement l'impact de la colonisation terrienne. Dans

---

<sup>352</sup> *Ibid.*, p. 97

<sup>353</sup> Mouloud FERAOUN, *La Terre et le sang*, *op.cit.*, p. 90

## Chapitre2 : Les structures de la société du roman

---

le même ordre d'idée, le narrateur rapporte que Tighezrane, le dernier champ vendu par Kaci, qui était « la prunelle de ses yeux » et « un morceau de son cœur », n'avait, en réalité « rien de particulier : trois jours de labours, un demi-hectare. Deux parcelles en triangle séparées par un petit ruisseau qui tient le rôle de source pendant l'été. [...] Voilà trois orangers au bord du ruisseau puis des figuiers [...] il y a aussi quelques cerisiers et un poirier tandis que tout en bordure [...] court une haie de cactus »<sup>354</sup>. Le paysan kabyle se trouve donc confronté à l'insécurité alimentaire permanente. Son avenir n'est jamais assuré de façon certaine car son petit lopin de terre ne peut garantir sa nourriture qu'un mois sur douze comme le précise Feraoun dans *L'Anniversaire*. C'est pourquoi, il se trouve obligé de quitter sa Kabylie en quête d'autres ressources pour assurer sa subsistance et celle des siens. Sur ce point, le narrateur rapporte :

*« Il faut dire qu'en ces temps héroïques d'avant la Première Guerre mondiale, les kabyles commençaient à peine à découvrir la France. Jusqu'à là, ils s'étaient contentés d'aller travailler dans des exploitations de liège à Philippeville ou à Bône. Certains s'engageaient aux mines de phosphate du constantinois ou de Gafsa et la majorité, pour vingt sous la journée, se louaient par escouades aux colons de la Mitidja »<sup>355</sup>.*

L'émigration, dans ses deux formes intérieure ou extérieure, apparaît donc comme une voie de salut à tous les hommes valides d'Ighil-Nezman. Le narrateur de *La Terre et le sang* souligne que grâce à l'argent rapporté par les émigrés kabyles, le sort du village s'est amélioré. En effet, il s'agrandit et s'enjoliva davantage:

*« Le village change peu à peu d'aspect. Les nouvelles maisons reprennent le tracé des vieilles. [...] Quelques maisons toutes récentes se donnent de l'allure ; des habitations agréables s'édifient en dehors de l'agglomération »<sup>356</sup>.*

---

<sup>354</sup> Mouloud FERAOUN, *La Terre et le sang*, op.cit., p. 55

<sup>355</sup> *Ibid.*, p. 61

<sup>356</sup> Mouloud FERAOUN, *La Terre et le sang*, op.cit., p. 20

### 3.3.2. Le commerce

Les kabyles d'Ighil-Nezman faisaient de l'agriculture leur principale activité économique. Le commerce vient en second plan comme une activité accompagnatrice pour compléter l'acte de produire. En effet, le marché offre au paysan kabyle un espace de libre échange où il peut vendre ses bétails et ses produits agricoles: blé, orge, tomates, carottes, courgettes, poivrons piquants, graines de navet et fruits de saison. Le jour du marché lui offre aussi la seule occasion pour faire ses commissions hebdomadaire (denrées alimentaires, viande et habits) ; surtout quand on sait que dans les villages kabyles, les marchands détaillants, chez qui on peut s'approvisionner à toute heure, font défaut. Les provisions de la famille se font donc hebdomadairement au marché. Ce dernier a lieu régulièrement à un jour fixe de la semaine sur un lieu connu, généralement à deux ou trois lieues du village. Le marché répond toujours à un ordre bien établi où chaque espèce de denrées est mise en vente sur un emplacement spécial, appelé *rah'ba*. Le passage ci-dessous extrait des *Jours de Kabylie* de Feraoun décrit le départ des villageois vers le marché et les moyens de locomotion qu'ils ont l'habitude d'utiliser pour se rendre à ce rendez-vous hebdomadaire :

*« De tous les villages, les gens montent ou descendent vers le marché. Chaque sentier qui débouche sur la route y déverse sa fournée d'hommes. Les groupes se croisent, se suivent, se dépassent. Il en vient à pied, sur des ânes, des mulets, dans des taxis, des camions, des autobus. Il y en a qui ne portent rien, d'autres qui sont chargés ou qui poussent devant eux une bête chargée. Celui-ci tire une génisse à l'aide d'une corde passée autour des cornes, celui-là conduit un troupeau serré de moutons maigres dont les sabots crépitants soulèvent des nuages de poussière »<sup>357</sup>.*

---

<sup>357</sup> Mouloud FERAOUN, *Jours de Kabylie*, op.cit., p. 70

## Chapitre2 : Les structures de la société du roman

---

Le jour du marché est aussi une occasion offerte au villageois pour briser le régime de sa vie routinière et de sortir de sa coquille pour pénétrer dans un monde plus vaste. C'est un lieu de réunion qui « *a pour les Kabyles des attraits irrésistibles et semble aussi nécessaire à sa vie que l'air qu'il respire* »<sup>358</sup>. C'est là qu'il rencontre ses amis des villages voisins et qu'il se met au courant des nouvelles politiques et régionales, qu'il va colporter et discuter le soir dans sa *djamaâ*.

Ni le narrateur de *La Terre et le sang*, ni celui des *Chemins qui montent* n'évoquent pas avec précision les transactions qui se font au marché, pas plus que l'organisation spatiale de ce lieu de commerce, mais se contentent uniquement de signaler d'une manière brève l'importance de ce lieu pour la société du roman. Le passage suivant de *La Terre et le sang* décrit comment le vieux Kaci vivait ce jour de marché et la discrétion avec laquelle il faisait ses courses :

*« le jour du marché on pouvait rencontrer sur la route la longue silhouette de Kaci. Il s'en allait de bon matin de son pas mesuré de vieillard, la tête sous le capuchon, un bâton à la main, le sac en peau de mouton dissimulé sous le burnous. Parfois, il avait un compagnon comme lui. Durant tout le trajet, ils parlaient à la légère de la difficulté des temps, de la jeunesse ingrate, de l'oubli des pratiques religieuses. Mais, intérieurement, Kaci ne songeait qu'à ses commissions : ce morceau de foie qu'il ne fallait pas oublier d'acheter, le kilo de sucre qu'attendait la vieille ainsi que le pain que viendrait vendre un boulanger de la ville. Au marché, il faisait le tour de tous les étalages, achetait de temps à l'autre des friandises qu'il enfouissait furtivement dans la poche de sa gandoura. Il ne se hâtait jamais, palpait les denrées avec gourmandise, n'osait pas discuter le prix, glissait, timide, d'un marchand à l'autre et craignait de se faire remarquer. Il réussissait à emplir sa peau de mouton puis revenait de bonne heure à la maison »*<sup>359</sup>.

Il reste à signaler que cet espace commercial est réservé généralement, tout comme la *djemaâ* et le café, aux hommes. La présence féminine dans ce genre de lieu est beaucoup moins tolérée chez les Kabyles. Le narrateur rapporte l'embarras de

---

<sup>358</sup> Adolphe HANOTEAU, Aristide LETOURNEUX, *Les Coutumes kabyles*, op.cit., p. 84

<sup>359</sup> Mouloud FERAOUN, *La Terre et le sang*, op.cit., pp. 30,31

## Chapitre2 : Les structures de la société du roman

---

Marie dans ces lieux typiquement masculins avant qu'elle ne finisse dans la peau d'une villageoise d'Ighil-Nezman : « *elle alla au marché, écrit-il, et excita la curiosité. Elle remarqua aussi que les hommes étaient toujours gênés devant elle, ne lui parlant guère, n'osant pas la regarder, préférant s'adresser à Amer même lorsque la question la concernait* »<sup>360</sup>.

Il faut préciser, enfin, qu'en dehors de l'agriculture et du commerce, le narrateur fait allusion à d'autres activités figurant dans l'infrastructure économique de la société du roman comme l'élevage des bétails, la maçonnerie et l'exploitation de carrière de pierres, utilisées comme matériau de construction, le tissage, le troc et surtout l'usure à l'égard de laquelle le narrateur prend ses distances puisqu'il la perçoit comme un sale moyen de domination utilisé pour ruiner impitoyablement les emprunteurs. C'était la stratégie à laquelle l'usurier Mouhund n'hésitait pas à avoir recours afin d'appauvrir les débiteurs indisciplinés. De sa part, le narrateur des *Chemins qui montent* révèle que l'administration coloniale procure du travail pour privilégier les villageois qui manifestent de l'attachement à l'égard de sa culture. Il souligne que grâce au soutien des Pères Blanc les membres de la communauté chrétienne des Aït-Ouadou « *sont tous tournés vers l'Administration. [...] les hommes s'engageaient dans l'armée puis revenaient avec une retraite et un emploi réservé : cafetier maure, garde champêtre, gendarme. Maintenant, ils se font infirmiers dans les hôpitaux d'Algérie, gardien de prisons civiles ou policiers d'Etat* »<sup>361</sup>.

Pour finir, nous devons signaler que nous nous sommes contenté d'analyser uniquement les activités économiques décrites dans les deux univers romanesques féraouniens, l'objet de notre étude. Or, nous savons par le co-texte que les activités économiques de la société de référence étaient plus riches et plus diversifiées. Les

---

<sup>360</sup> *Ibid.*, p. 109

<sup>361</sup> Mouloud FERAOUN, *Les Chemins qui montent*, *op.cit.*, pp. 23-24

## Chapitre2 : Les structures de la société du roman

---

kabyles exercent depuis la nuit de temps des activités comme la poterie, l'apiculture, le colportage, l'argenterie et bien d'autres activités artisanales.

Les activités commerciales sont aussi activement présentes dans l'univers romanesque du *Premier Homme* du fait que le héros et son entourage évoluent dans des zones urbaines. Les signes de ce commerce sont les étals des commerçants arabes, les merceries, les épicerie et un véritable réseau de vendeurs ambulants qui offrent aux consommateurs des marchandises de qualité douteuse. C'est dans le quartier administratif d'Alger que se trouve la principale artère commerciale de la ville, précisément à la rue de Bab-azoun qui était :

*« une rue resserrée que les arcades, de deux côtés, reposant sur d'énormes piliers carrés, rendaient encore plus étroites [...] Tout au long des arcades, les boutiques des commerçants se succédaient, marchands de tissu clair reluisaient doucement dans l'ombre, épicerie qui sentaient le girofle et le café, petites échoppes où des marchands arabes vendaient des pâtisseries ruisselantes d'huile et de miel »<sup>362</sup>*

Aux intenses activités commerciales, s'ajoutent d'autres manœuvres économiques telles que les boulangeries artisanales, les cafés maures, les salons de coiffure, les salles de cinéma, lesquelles sont destinées à satisfaire les besoins de la société du roman. A tout cela s'ajoutent les emplois que les services municipaux proposent généralement aux ressortissants européens qui sont employés dans différents secteurs comme la poste, les chemins de fer ou l'enseignement.

Avec l'analyse des structures économiques nous arrivons à terme du deuxième chapitre réservé à l'étude de différentes structures de la société de trois romans. Nous passons à présent à l'étude de différents discours sociaux qui parcourent les trois univers romanesques.

---

<sup>362</sup> Albert, CAMUS, *Le Premier Homme*, op.cit., p. 233

### **Conclusion partielle**

L'essentiel de ce chapitre intitulé « Les Structures de la société du roman » a porté sur l'analyse des fondations qui soutiennent la société du texte ou du roman, c'est-à-dire les unités de base sur lesquelles est bâtie ladite société. Celle-ci possède à l'instar des autres communautés humaines, une organisation à la fois sociale, politique et économique qui assure son bon fonctionnement.

Les sociétés décrites par les instances narratives de trois romans renvoient à deux communautés humaines vivant respectivement, pendant l'occupation française de l'Algérie, la première à Alger et la seconde à Ighil-Nezman, un village juché sur une crête d'une montagne de Djurjura. A travers les trois intrigues

## Chapitre2 : Les structures de la société du roman

---

romanesques, les narrateurs respectifs révèlent la structure et l'organisation sociale de chaque société. En effet, l'organisation politique de deux sociétés tribales féraouniennes est confiée à l'assemblée générale des villageois, *la djamaâ* qui a ses propres lois, mais travaillant sous le contrôle d'une administration coloniale que le narrateur, de bon gré, préfère laisser de côté. Celle de Camus minimise de sa part le rôle de l'administration coloniale et ne lui accorde qu'une présence formelle. En plus des structures politiques, les sociétés de trois textes s'appuient, pour leur organisation interne, En plus des structures politiques, les sociétés textuelles s'appuient, pour leur organisation interne, sur des architectures sociales et des infrastructures économiques. Celles de Feraoun s'appuient sur deux structures sociales qui s'entremêlent et se confondent à savoir la famille et la *karouba* et sur des infrastructures économiques peu développées qui se manifestent par l'existence d'un secteur primaire relativement important, d'un secteur tertiaire beaucoup moins développé et d'un secteur secondaire quasiment inexistant, donnant ainsi la structure type du pays sous développé. La société textuelle camusienne s'appuie de sa part sur des structures sociales parmi lesquelles la famille occupe une place privilégiée, et sur des infrastructures économiques diverses qui vont des activités portuaires et commerciales à l'agriculture sans oublier les divers emplois de l'administration coloniale chargés de la gestion de la vie politique de ce territoire occupé.



### **Conclusion de la deuxième partie**

Nous avons choisi à travers cette deuxième partie intitulée « Les sociétés textuelles » de nous focaliser sur l'étude des trois sociétés textuelles afin de dégager les structures et les organisations qui les régissent. Cette partie est divisée en deux chapitres. Le premier chapitre s'intitule « Auteurs et textes », à travers lequel, nous avons jugé utile, d'abord, de faire une présentation de deux auteurs pour révéler certains de leurs traits biographiques ainsi que l'inventaire de leurs principales créations littéraires. Nous avons essayé ensuite de nous focaliser sur l'étude de l'appareil titulaire de trois textes pour tenter d'étudier la stratégie mise en place par les titres afin de reproduire indirectement ce que les textes véhiculent.

## Chapitre2 : Les structures de la société du roman

---

Nous avons proposé enfin de faire une brève analyse structurale des trois récits pour pouvoir en faire les schémas narratifs afin de distinguer les différentes séquences de chaque intrigue romanesque.

Le deuxième chapitre s'intitule « Les Structures de la société du roman ». Nous avons essayé à travers lequel d'analyser les fondations qui soutiennent chacune des trois sociétés textuelles, c'est-à-dire l'organisation à la fois sociale, politique et économique qui assure le bon fonctionnement de chacune d'elle. En effet, les sociétés décrites par les instances narratives de trois romans renvoient à deux communautés humaines vivant respectivement, pendant l'occupation française de l'Algérie, la première principalement à Alger et la seconde au village fictif d'Ighil-Nezman. Les narrateurs respectifs révèlent, à travers les trois les trois sociétés textuelles, la structure et l'organisation sociale de chacune d'elles. En effet, l'organisation politique de deux sociétés tribales férouniennes est confiée à l'assemblée générale des villageois, *la djamaâ* qui a ses propres lois, mais travaillant sous le contrôle d'une administration coloniale que le narrateur, de bon gré, préfère laisser de côté. Celle de Camus minimise de sa part le rôle de l'administration coloniale et ne lui accorde qu'une présence formelle. En plus des structures politiques, les sociétés de trois textes s'appuient, pour leur organisation interne, sur des architectures sociales dans lesquelles *la karouba* (pour les romans de Feraoun) et la famille occupent une place privilégiée, et sur des infrastructures économiques peu développées se basant essentiellement sur l'agriculture et le commerce, pour les romans de Feraoun, et sur des infrastructures économiques diverses qui vont des activités portuaires et commerciales à l'agriculture sans oublier les divers emplois de l'administration coloniale, pour celui de Camus.

## **LA TROISIÈME PARTIE**

## **LA TROISIÈME PARTIE**

Les références sociales

### **Premier chapitre**

Les discours sociaux

### **Deuxième chapitre**

Les configurations sociogrammatiques

## Introduction

Les travaux et les recherches de Claude Duchet ont démontré que l'objet de la sociocritique est de montrer la spécificité de la littérature, qui ne peut se réduire à la théorie du texte, mais aussi de dépasser les relations entre la sociologie de la littérature et le structuralisme, en soulignant une possible complémentarité des deux approches. Cela implique que la sociocritique va s'interroger sur les problèmes laissés de côté par l'approche structuraliste à savoir les questions de l'histoire, de sujet, de référence et d'auteur. La sociocritique se définit d'un autre côté comme novation par rapport à la sociologie littéraire dans la mesure où elle entre désormais, avec une perspective sociale, dans « l'épaisseur du texte » où se joue et s'effectue une certaine socialité. Il va sans dire que la question de « la socialité du texte » est inséparable de la littérarité et elle est présente à tous les niveaux d'étude. Si la sociocritique se propose de découvrir « la socialité du texte », c'est que pour elle le social se déploie dans le texte, y est inscrit, car, comme Duchet la définit, « *la socialité n'est pas un donné, mais un produit, l'effet d'une lecture active du social, de l'ensemble des paramètres du social* »<sup>363</sup>. Nous essaierons à travers cette deuxième partie intitulée « Références sociales » d'étudier les deux principaux éléments méthodologiques adoptés par la sociocritique duchetienne pour révéler la socialité des œuvres littéraires à savoir le discours social et le sociogramme.

Cette partie comprendra deux chapitres. Le premier intitulé « Les discours sociaux », sera consacré à une étude comparative des discours sociaux les plus significatifs et les plus récurrents qui parcourent les trois œuvres romanesques sans toutefois omettre de mentionner les différents faits portés explicitement ou implicitement à la connaissance du lecteur afin d'en dégager le sens.

---

<sup>363</sup> Claude DUCHET, « Sociologie du texte » in [www.sociocritique.com/fr/theorie/sc\\_theorie3.htm](http://www.sociocritique.com/fr/theorie/sc_theorie3.htm)

Le deuxième chapitre intitulé « Les configurations sociogrammatiques », adoptera, d'abord, une analyse des différents discours sociaux qui font l'objet d'une configuration sociogrammatique, c'est-à-dire ceux qui sont les fondements de base de la constitution d'un sociogramme. Nous allons, ensuite, essayer de confronter les trois espaces textuels en étudiant la plasticité de quelques sociogrammes afin de justifier la transformation, le changement d'intensité ou la dispersion des configurations sociogrammatiques en question. Dans le deuxième volet de ce chapitre, nous avons jugé opportun de s'interroger sur le genre des romans de notre corpus et de souligner quelques traits de la poétique de ces trois univers romanesques. Ladite analyse nous permettra également de révéler quelques aspects de la littéarité de ces œuvres dont la dimension poétique vient s'ajouter à l'enjeu du déploiement du social pour donner naissance à des écrits littéraires d'une extrême originalité.

## Premier chapitre : Les discours sociaux

### 1. Introduction

Comme nous l'avons mentionné dans le troisième chapitre de la première partie de ce travail de recherche, la théorie sociocritique de Claude Duchet a mis en évidence l'existence, dans le texte littéraire, d'une communauté humaine fictive nommée société du roman ou du texte. Dans les trois romans de notre corpus, ladite société se compose essentiellement d'un groupe social que nous avons déjà défini dans le chapitre précédent de cette même partie. La théorie de Duchet a démontré également que la société du texte est la transposition dans l'univers fictif d'une société plus ou moins réelle désignée par le terme de « société de référence » parce qu'elle sert justement de référence à la société du texte. En tant qu'organisation sociale autonome, la société du roman se remet en question par les discours sociaux qui sont la rumeur du texte littéraire c'est-à-dire l'expression de différents courants de pensée qui la parcourent. Le but de notre présente analyse sera donc de mettre en évidence les principaux discours sociaux que les trois univers romanesques, en tant qu'œuvres fictives, révèlent afin de mieux les cerner. Pour ce faire, nous essayerons d'exposer les discours qui parcourent les trois œuvres romanesques sans toutefois omettre de mentionner les différents faits portés explicitement ou implicitement à la connaissance du lecteur afin d'en dégager le sens. L'intérêt de l'analyse discursive des romans ne se résume pas uniquement au repérage des discours sociaux qui parcourent le texte, mais il le dépasse pour œuvrer à découvrir comment le texte travaille ces discours sociaux et la façon selon laquelle il s'en démarque. Nous chercherons donc à saisir le rapport qu'opère le texte sur les discours sociaux qu'il véhicule car leur mise en texte est loin d'être une simple retranscription inaltérée.

Cela nous pousse à recourir à un important axe d'analyse qui se trouve au carrefour de la sociocritique à savoir l'idéologie pour pouvoir extraire du texte ce que Pierre Macherey appelle « le projet idéologique », lequel est « *la prise de position sous la forme d'un discours à l'intérieur d'un champs conflictuel* »<sup>364</sup>. En effet, la dualité entre la nature fictionnelle du texte littéraire et l'idéologie constitue l'une des questions les plus pertinentes de la réflexion sociocritique dont la tâche principale est de savoir de quoi on parle et de dévoiler l'idéologie qui n'est selon Claude Duchet qu'une « *dimension de la socialité, née de la division du travail, liée aux structures de pouvoir, qu'elle est condition, mais produit de tous discours* »<sup>365</sup>.

### 2. Les discours sociaux

Les résumés de trois romans du corpus qu'on a présentés au début du premier chapitre de la deuxième partie ne livrent pas tous leurs secrets car ils ne comportent en majorité que les informations que les narrateurs respectifs ont bien voulu porter à la connaissance du lecteur non averti. Néanmoins, à la lumière de la méthode sociocritique de Duchet qui « *interroge l'implicite, les présupposés, le non-dit ou l'impensé et les silences* »<sup>366</sup>, il nous est possible de faire la relecture de ces œuvres et d'en faire sortir les rumeurs sociales, c'est-à-dire les principaux discours sociaux qui les parcourent et qui s'articulent autour de plusieurs thèmes dont les plus importants sont la famille, la femme, la pauvreté, l'émigration, la religion, et la guerre et que nous essayons à présent d'analyser indépendamment afin d'étudier leurs formes de mise en texte.

---

<sup>364</sup> Pierre MACHEREY, cité par Claude Duchet in *Sociocritique, op.cit.*, p. 07

<sup>365</sup> *Ibid.*

<sup>366</sup> Claude DUCHET, Patrick MAURUS, « Entretien de 2006 », *op.cit.*, p2



### 2.1. Le discours social sur la famille

En Algérie, comme partout ailleurs en Afrique, la famille occupe une place prépondérante au sein de la société, une importance qui ne se dément pas dans les trois univers diégétiques de notre corpus et dont nous essayons à présent de rendre compte afin de pouvoir en mesurer la portée et en identifier les particularités.

#### 2.1.1. Le discours social sur la famille dans le diptyque de Feraoun

La famille comme on vient de le mentionner occupe une place hégémonique au sein de la société du roman. Elle maintient sa cohésion et offre à chacun de ses membres un espace de sécurité au sein duquel le rôle de chacun est déterminé avec précision conformément aux règles d'usage héritées des ascendants. La société décrite par les narrateurs de *La Terre et le sang* et *Les Chemins qui montent* est principalement une communauté humaine vivant à Ighil-Nezman, un village fictif cloué sur les sommets et les arêtes de Djurjura. Dans cette société tribale repliée sur elle-même, le village constitue la clé de voûte. Le village ou *thaddert* comme le narrateur le décrit comprend des *karoubas*. Il faut préciser que « *chaque karouba se compose d'un certain nombre de familles, généralement de la même origine et unies par des liens de parenté* »<sup>367</sup>. La *karouba* est donc une cellule sociale et géographique au même temps. Les mêmes cousins habitent la même rue, les familles sont fixées pour toujours dans leurs quartiers. Le narrateur révèle les solidarités et surtout les rivalités, voire les conflits entre les différentes *karoubas* qui composent la société de deux romans. Chacune d'elles se forge sa propre mythologie dans laquelle elle approprie le courage, la vertu, la force, la diplomatie et les bons rôles à ses aïeux. On peut dire dans le même sillage d'idées que « *chacun est fier de son nom. Mais si l'on s'avisait de vouloir écrire l'histoire*

---

<sup>367</sup> Adolphe HANOTEAU, Aristide LETOURNEUX, *Les Coutumes kabyles*, op.cit., p. 5

## Chapitre 1: Les discours sociaux

---

*d'Ighil-Nezman d'après les témoignages, il y aurait autant de versions qu'il y a des familles »<sup>368</sup>.*

En effet, c'est plutôt cette idée de distinction, de grandeur, de grâce accordée aux aïeux qui constitue le soubassement sur lequel est bâtie l'histoire et en dépend l'avenir de tous les descendants de chaque lignée ancestrale. Les Aït-Hamouche sont fiers de leur passé puisque leur ancêtre fut le premier à s'établir sur la colline sur laquelle fut bâti plus tard le village. Un mérite qui leur vaudra le respect de toutes les autres familles et leur permettra de s'accaparer des meilleures parcelles de terre. Le narrateur de *La Terre et le sang* révèlent que les Aït-Abbas, « les élus du Prophète », héritent du titre de noblesse en tant que descendants d'un saint aux origines chérifiennes c'est-à-dire un vrai descendant du Prophète, contrairement aux Aït-Tahar qui « s'honorent des exploits d'un ancêtre qui, autrefois, faisait partie d'une bande de voleurs »<sup>369</sup>, ce qui leur valait d'être craints et respectés.

La grandeur d'une famille se fait aussi par la qualité des hommes qu'elle enfante. Les Aït-Hamouche jouissent d'une grande estime puisque Slimane, le paysan par excellence, les honore par le cumul de connaissances sur le métier qu'il exerce, par le savoir qu'il a de la nature et du climat. Ils sont également estimés grâce à la renommée importante dont jouit Ali, lequel avait réussi à s'imposer en tant que notable du village grâce à sa personnalité remarquable et ses relations prestigieuses avec des personnes hautement placées. Les Aït-Marouf, de leur côté, se donnent de l'estime non seulement puisqu'ils occupaient le centre du village et du fait « tout gravite autour d'eux »<sup>370</sup>, mais surtout ils ont eu l'honneur de donner deux *amins* au village. Quant aux Aït-Larbi, la *karouba* aux ancêtres sans éclat, trouve le chemin des honneurs pour pouvoir enfin surmonter l'infériorité de leur statut grâce à l'ascension sociale fulgurante dont bénéficient ses descendants à l'instar de Amer et de son fils Amer n'Amer. Ce dernier parvient, malgré son

---

<sup>368</sup> Mouloud FERAOUN, *La Terre et le sang*, op.cit., p. 89

<sup>369</sup> *Ibid.*, p. 123

<sup>370</sup> *Ibid.*, p. 125

## Chapitre 1: Les discours sociaux

---

aberrante conduite sociale, à gagner de l'estime dans tout le village et à être par conséquent la fierté de sa famille comme l'atteste le passage suivant de son journal:

*« Les gens délicats évitent de me faire sentir que je ne suis pas tout à fait de la famille. Je ne parle pas de mes cousins, les Aït-Larbi, non. Peuvent-ils me renier, les Aït-Larbi ? Mais ils sont marqués, et c'est moi qui les marque. »*<sup>371</sup>

Le discours social sur la famille dévoile notamment et de façon implicite la mentalité des kabyles et leur conception de la vie et des valeurs sociales. On peut, de ce point de vue, souligner que le mariage est une réalité sociale particulièrement prégnante et une institution importante et fondamentale de la société et à laquelle les parents confèrent une importance exagérée puisque *« tous les mariages qui se célèbrent, les liens qui se nouent et se dénouent à Ighil-Nezman comme dans tous les autres villages, sont autant d'expériences qui peuvent édifier les parents, leur éviter les imprudences, le ridicule ou parfois le malheur »*<sup>372</sup>. Le mariage est perçu plus comme un moyen assurant la pérennité de la famille que comme une simple alliance entre deux individus. En effet, dans la société traditionnelle qui repose sur le travail manuel, chaque naissance représente une force supplémentaire de travail. La famille kabyle espère toujours des garçons, d'abord pour s'assurer de la continuité du nom. Ensuite, ils seront un soutien pour les leurs et les aideront à subvenir à leurs besoins et dans leur lutte pour la survie. Enfin, l'éducation des garçons pose infiniment moins de problèmes que celle des filles qu'il faut surveiller de près durant toute la période de puberté de peur qu'elles ne déshonorent la famille. C'est pourquoi, les villageois souhaitaient aux jeunes mariés les sept garçons, *« sept est toujours le chiffre habituel de ce genre de souhait, le souhait était accueilli avec un sourire épanoui : c'était bien visé »*<sup>373</sup>.

---

<sup>371</sup> Mouloud FERAOUN, *Les chemins qui montent*, op.cit., p. 135

<sup>372</sup> *Ibid.*, p. 49

<sup>373</sup> Mouloud FERAOUN, *La Terre et le sang*, op.cit., p. 149

## Chapitre 1: Les discours sociaux

---

Le narrateur souligne que dans cette société traditionnelle, la stérilité, surtout de la bru, peut la conduire au renvoi chez ses parents dans une société où la fertilité est considérée comme un don de Dieu et la stérilité comme une malédiction. La pauvre bru risque également d'accepter une autre femme sous son toit qui partage avec elle son époux. En effet, la *charia* islamique tolère le recours, dans de pareils cas, à la polygamie. C'était la solution qu'avait choisie Hemama, l'épouse de Houcine Aït-Larbi, pour sauver son ménage. Le narrateur de *La Terre et le sang* raconte que cette femme stérile qui dominait son époux avec qui elle n'avait pas eu d'enfants au bout de cinq années de vie conjugale, avait réussi à lui procurer un héritier en lui offrant la plus laide de ses cousines comme épouse. Elle ne faisait venir sa cousine Fetta que pour produire l'héritier qui assurerait la relève et surtout protégerait l'héritage familial qui risquerait de tomber dans les mains des cousins après la mort du mari esseulé.

La stérilité provoque chez les villageois un sentiment obscur fait de crainte parce qu'on ne l'explique pas autrement que par des raisons religieuses. C'est pourquoi, parmi les moyens employés pour lutter contre cette « malédiction », le plus fréquent est le pèlerinage au tombeau d'un saint dont on essaye de concilier la bienveillance. L'auteur-narrateur évoque avec un esprit critique cette conception arbitraire des choses qui révèle l'ignorance et l'étroitesse de vue de la population villageoise, issues d'une tradition séculaire qui va à l'encontre du déterminisme scientifique, incessamment proclamé par l'auteur, expliquant tout phénomène par la loi des causes et des effets. Pour dénoncer cette logique fantaisiste, le romancier met l'accent sur l'attitude adoptée par les couples pour vaincre cette fatalité. Ceux-ci, au lieu de recourir à la médecine clinique, n'hésitaient pas à « *se faire pardonner par ses proches jusque-là oubliés, rendre visite aux morts, distribuer des mets sur leurs tombes pour solliciter leur bienveillance, aller voir des koubas réputées, y laisser des offrandes, en promettre de plus importantes* »<sup>374</sup>.

---

<sup>374</sup> Mouloud FERAOUN, *La Terre et le sang*, *op.cit.*, p. 149

## Chapitre 1: Les discours sociaux

---

Le discours social sur la famille dévoile une conception particulière de l'idée de la mort chez la société des deux romans. Une logique humaine qui veut que celui qui meurt ne soit pas perdu ou oublié. On fait en sorte que son évocation soit courante, et pour cela, on ne manque pas l'occasion de la première naissance dans la famille pour le remplacer et éterniser, par conséquent, son existence. En effet, le narrateur de *La Terre et le sang* nous révèle que le nouveau-né de Saïd Aït-Hamouche, survenant quelque temps après la disparition de son frère aîné Slimane, porte le nom du défunt oncle. Son frère Rabah, lui, avait hérité le prénom de son grand-père. Cette tradition de pérennité « prénominale » nous la retrouvons également dans *Les Chemins qui montent* où le principal protagoniste reçoit par succession le prénom de son père mort alors que le fils héritier faisait à peine ses premiers mouvements dans le ventre de sa mère :

*« Je m'appelle Amer n'Amer, autrement dit fils d'Amer. Cela suffit pour me distinguer de tous les Amer du village parce que, chez nous, on n'est jamais quelqu'un fils du même quelqu'un. »*<sup>375</sup>

Pour les villageois, le cimetière du village n'est aucunement l'espace funéraire isolé où on inhume uniquement les morts. Bien au contraire, il est un endroit public doué de vie et fréquentable en permanence, c'est pourquoi il est situé tout près du village sans barrière, ni baie :

*« Le cimetière, situé à un bout du village, est un lieu public. Tout comme la djema. Il occupe un terrain plat, juste au pied de la colline que coiffent les maisons d'Ighil-Nezman. Les dernières maisons voisinent avec les premières tombes. »*<sup>376</sup>

Le cimetière constitue l'ombre fidèle du village puisqu' « on retrouve à peu près la même disposition par karouba et par famille »<sup>377</sup>. Il est l'endroit public qui évoque en permanence la mémoire des villageois disparus. C'est justement pour cette fonction symbolique que Ramdane choisit cet endroit pour remémorer à

---

<sup>375</sup> Mouloud FERAOUN, *Les Chemins qui montent*, op.cit., p.111

<sup>376</sup> Mouloud FERAOUN, *La Terre et le sang*, op.cit., p. 131

<sup>377</sup> Mouloud FERAOUN, *La Terre et le sang*, op.cit., p. 133

## Chapitre 1: Les discours sociaux

---

Amer le souvenir de son feu père et de son oncle Rabah et les circonstances de l'accident de la mine. Mais le cimetière reste exclusivement un espace de loisir indispensable aux villageois, lesquels s'y rendent en masse pour causer et échanger des idées ou se distraire et s'amuser dans des veillées nocturnes prolongées jusqu'à des heures tardives. Le passage ci-dessous révèle à travers la voix du narrateur-témoin la conception particulière que ses compatriotes se font du lieu de la mise en terre des morts :

*« On voit fréquemment des gens assis sur une tombe, discutant de leurs affaires à l'écart. [...] Ce n'est pas que nous ne respections pas les morts ! Ils nous ont connus. Ils savaient qu'ils seraient piétinés. Nous le serons à notre tour. C'est la meilleure façon de ne pas être oublié. Les morts sont constamment là, à nos portes, témoins de nos gestes, de nos paroles, de nos secrets. Il n'est pas besoin de barrière. Lorsque nous asseyons sur une tombe pour bavarder, c'est simplement que nous trouvons l'endroit commode. Souvent, il n'y a aucune arrière-pensée, on ne songe même pas à celui qui se trouve en dessous. On est chez soi, voilà tout. »<sup>378</sup>*

C'est le caractère omniscient qui permet au narrateur de pénétrer dans la conscience des villageois afin de révéler leur vision du monde et d'apporter une justification valable leur permettant de se déculpabiliser d'une conduite aberrante indigne envers les morts. En effet, les villageois savent dans leurs forêts intérieures que la profanation des cimetières est une attitude intolérable et que la religion musulmane condamne strictement, mais la conception originelle qu'ils ont de la mort les rassure et dissipe leurs inquiétudes. Pour eux, la mort n'est qu'un simple déménagement de l'âme ; ce qui périt c'est seulement l'apparence physique de l'homme, son âme ne disparaît jamais : le mort sent l'arrivée du visiteur à sa tombe, l'entend, s'en console ou s'en afflige sans qu'il ne puisse ni agir, ni se conformer à aucune des recommandations du vivant.

---

<sup>378</sup> *Ibid.*, pp. 131,132

## Chapitre 1: Les discours sociaux

---

Le discours social sur la famille soulève une autre particularité de la société kabyle, celle de l'organisation sociopolitique de la *karouba*. En effet, chaque *Karouba* est régie par une instance dirigeante nommée conseil de la *karouba*, un conseil à la fois législatif et exécutif présidé par un leader qu'on nomme *l'Amokrane*. Cette instance dirigeante se charge de résoudre les conflits entre les membres appartenant à la même *karouba* en vue de maintenir la cohésion familiale et de renforcer les liens de parenté, mais sa principale tâche reste surtout la sauvegarde de la renommée, de l'honneur et de la bonne réputation de la *karouba*. Le narrateur de *La Terre et le sang* nous donne un exemple pertinent de ceci dans la famille des Aït-Hamouche :

« *La mort de Rabah fut apprise [...] Ali réunit un conseil de famille [...] On étudia minutieusement les circonstances de cette mort pour rechercher une attitude digne qui sauvât l'honneur* »<sup>379</sup>

Il fallait réagir dans l'immédiat de peur de paraître déshonoré devant le reste du village. Pour cela, Ali, *l'Amokrane* en exercice des Aït-Hamouche, demande la tenue d'une réunion spéciale d'urgence du conseil de la famille. Ce dernier étudie les détails de l'affaire et c'est à l'unanimité qu'il décide dans un premier temps de renier Kamouma, la mère du principal responsable de l'accident mortel.

Le narrateur des *Chemins qui montent* nous livre un autre exemple plus frappant encore de ce genre de réunion familiale, celle organisée par les Aït-Larbi, lesquels, pour sauver la face, décident, après délibération du conseil de famille, de se débarrasser de Melha, une des leurs dont la réputation est entachée, en acceptant de la marier loin du village et de surcroît à un « mécréant » de confession chrétienne :

« *Lorsqu'un Aït-Ouadhou se présenta, on savait bien qui c'était, on savait aussi qu'il allait l'emmener loin d'Ighil-Nezman. Enterrée, la Melha ! Personne n'a dit non. Chrétienne ou putain, il avait fallu choisir* »<sup>380</sup>.

---

<sup>379</sup> Mouloud FERAOUN, *La Terre et le sang*, op.cit., p. 93

<sup>380</sup> Mouloud FERAOUN, *Les chemins qui montent*, op.cit., p. 156

## Chapitre 1: Les discours sociaux

---

Il va sans dire enfin que les instances narratives de deux romans dévoilent, d'un côté, les vives hostilités qui se déclenchaient de temps à l'autre entre les *karoubas* du village. Elles retracent en détail l'histoire du conflit qui a éclaté au sujet du meurtre de la mine du Nord entre les Aït-Hamouche et les Aït-Larbi. Ceci en est probablement l'exemple le plus frappant puisque les conséquences regrettables qui en ont découlé perdurent pour alimenter le déchirement et la haine réciproque entre les deux *karoubas* antagonistes, lesquels ne cessent de remonter à la surface au moindre incident inopiné survenant entre des descendants de deux parties. Le passage suivant des *Chemins qui montent* révèle les propos d'une vieille villageoise en train de rappeler à sa fille l'origine de la mésentente entre ses deux fractions du village :

« *Les Aït-Hamouche, ma fille, et les Aït-Larbi ne se sont jamais entendus. Et le mari de Madame, c'est un des leurs qui l'a tué. Bien sûr, il y a longtemps de cela* »<sup>381</sup>

Les instances narratives dévoilent, d'un autre côté, les litiges qui surviennent entre les membres de la même famille en mettant l'accent sur la manière communément adoptée pour les enterrer. En effet, la peur de perdre la face et l'honneur pousse certaines familles du village, à l'instar des Aït-Tahar, à prendre des précautions pour camoufler les incessantes hostilités et les interminables disputes qui ont l'habitude de marquer la relation entre ses membres. Le souci de perdre la face les oblige à régler leurs affaires entre eux et à n'admettre, en effet, l'intervention d'aucune personne étrangère comme l'atteste ce passage de *La Terre et le sang* :

« *Quand ils se disputent [...], ils prennent la précaution de fermer le grand portail. Ils sont disciplinés et ont le sens de l'honneur. Mais quand la querelle se transforme en bataille rangée, ils n'admettent personne dans leur cour. Ils règlent leurs affaires entre eux. Les éclats de voix sont prohibés. Ils s'insultent avec douceur, se donnent des*

---

<sup>381</sup> *Ibid.*, p. 72



*bourrades à se percer la peau, connaissant le secret de s'assommer sans bruit. »<sup>382</sup>*

On retient de ce passage que les logiques humaines varient selon les types de société. Pour les villageois d'Ighil-Nezman, il est admissible, par nature humaine, qu'on arrive à se disputer ou à se bagarrer entre frères. Mais, il est totalement inconcevable voire prohibé que le différend fraternel déborde le cadre familial. Cette conception particulière de la discipline et de l'honneur pousse les villageois à résoudre une équation logiquement insoluble en arrivant à associer, à leur manière, deux faits, à première vue, totalement contradictoires : insulte / douceur et bagarre / sans bruit.

### **2.1.2. Le discours social sur la famille dans *Le Premier Homme***

La famille comme nous l'avons déjà mentionné acquiert une importance capitale au sein de la société algérienne, une réalité qui ne se dédit pas dans *Le Premier Homme*, dont l'un des chapitre est intégralement consacré à la famille du narrateur. De premier abord, il ressort dudit chapitre que la famille Cormery dont nous avons précédemment énuméré les membres vit dans la précarité et le dénuement dans un quartier pauvre d'Alger. Pour comprendre les causes de cette pauvreté, le narrateur nous invite à remonter dans l'histoire et le passé.

Dans le chapitre intitulé "La famille", le narrateur remonte l'arbre généalogique de Jacques Cormery descendant de deux familles européennes : l'ascendance paternelle du principal protagoniste est d'origine alsacienne, alors que sa filiation maternelle provient de la région de Mahon en Espagne. De la filiation paternelle du héros, nous ne savons presque rien, sinon qu'Henri, son père, était prématurément orphelin et que ses tuteurs ont dû confier sa garde et son éducation à un orphelinat. Quant à ses descendants maternels, ils vivaient

---

<sup>382</sup> Mouloud FERAOUN, *La Terre et le sang*, op.cit., p. 123

## Chapitre 1: Les discours sociaux

---

principalement des revenus agricoles que leur procurait l'exploitation des terres ingrates de l'île de Mahon, avant d'émigrer pour venir s'installer en Afrique du Nord en vue de fuir les catastrophes naturelles qui ont secoué l'Espagne au XVIIIème siècle. Sa grand-mère est, en effet, née et grandi dans une exploitation agricole du Sahel. Elle s'est mariée très jeune à un ressortissant Mohonnais, « *dont les frères étaient déjà installés en Algérie dès 1848* »<sup>383</sup>. Ce dernier ne tarda pas à rendre l'âme sans rien laisser d'autre à sa jeune veuve qu'une progéniture de neuf enfants, « *dont deux moururent en bas âge, pendant qu'une autre n'était sauvée qu'au prix de l'infirmité et que le dernier naissait sourd et quasi muet* »<sup>384</sup>. Après la mort de son conjoint, la grand-mère s'installe dans un appartement algérois et se trouve contrainte de s'occuper seule et sans ressources financières de la garde des enfants. C'est pourquoi elle les a élevés avec une poigne de fer en les mettant au travail dès l'âge de l'apprentissage sans leur donner la chance de suivre une scolarité normale. Aussi force est de constater l'analphabétisme et l'ignorance dans lesquels se trouvent les descendants de cette famille dont l'exemple le plus significatif reste Catherine, la mère de Jacques, qui ne sait ni lire, ni écrire et d'être infirme de surcroît.

Telle qu'elle est racontée par l'instance narrative du *Premier Homme*, l'histoire des Cormery souffre d'une certaine incohérence qui affecte l'enchaînement logique du récit. En suivant les péripéties de l'existence de ces ressortissants européens, le lecteur soulève un certain nombre d'interrogations et de contradictions. En effet, quand Catherine a-t-elle quitté le foyer de sa mère pour fonder le sien où sont nés ses deux enfants ? Le texte ne donne pas d'élément de réponse à cette question. Comment pourrait-elle regagner le domicile maternel après la mobilisation de son mari, si elle ne l'avait jamais quitté auparavant ? En outre, le narrateur nous fait savoir que la mère de Jacques n'a jamais quitté l'Algérie, le pays de sa naissance, cette affirmation contredit ce qui est déjà

---

<sup>383</sup> Albert, CAMUS, *Le Premier Homme*, *op.cit.*, p. 96

<sup>384</sup> *Ibid.*, p. 97

## Chapitre 1: Les discours sociaux

---

annoncé dans l'incipit du roman à savoir l'arrivée sur le territoire algérien d'une famille d'immigrants parisiens qui se trouvent être Catherine, son mari Henri et leur fils aîné. Comment comprendre que cette dernière puisse revenir de la France si elle n'y a jamais séjourné ? Comment peut-elle avoir vécu en France si, de ce pays, elle ne sait rien d'autre qu'il était « *un lieu obscur perdu dans une nuit indéfinie ou l'on abordait par un port appelé Marseille [...], où brillait une ville qu'on disait très belle et qui s'appelait Paris, où enfin se trouvait une région appelée l'Alsace dont venaient les parents de son mari* »<sup>385</sup>.

On peut dire que ces inconséquences apparentes s'expliquent par le fait que le roman n'était encore qu'une ébauche en cours d'élaboration et loin d'être un produit finalisé. En dépit de ses incohérences chronologiques, la trame narrative du *Premier Homme* livre, à travers l'histoire des Cormery, un discours social sur le concept de la famille relativement différent de celui qu'on a déjà essayé de développer dans le diptyque de Feraoun.

En effet, ce discours se démarque par la mise en exergue de l'absence de l'image paternelle qui prive les frères Cormery de la compagnie de leur père abattu au cours de la Première Guerre mondiale. Jacques semble particulièrement attaché au père qu'il n'a jamais connu, mais sa présence demeure néanmoins effective au cours de l'enfance, voire tout au long de la vie de l'orphelin car il n'arrive jamais à se remettre du vide affectif laissé par l'absence de son père. Cela explique l'ardeur exubérante et l'acharnement avec lesquels il s'implique, une fois adulte, dans sa longue et pénible quête qu'il avait menée pour découvrir ce qu'était vraiment la personnalité de cette figure paternelle énigmatique. En effet, l'obsession de Jacques pour son père le conduit par conséquent, d'abord, en « pèlerinage » jusqu'à Saint-Brieuc pour se recueillir sur sa tombe, puis à Mondovi, dans la ferme dont il était le gérant avant sa mobilisation.

---

<sup>385</sup> Albert, CAMUS, *Le Premier Homme*, op.cit., p. 80

## Chapitre 1: Les discours sociaux

---

Les conséquences de l'absence d'autorité parentale se répercutent sur l'existence de la famille tout entière puisque la mère était obligée de quitter le bercail pour venir s'installer dans le petit appartement de sa mère à Alger où elle se trouve contrainte d'effectuer des menus travaux ménagers compte tenu de la situation économique précaire de la famille malgré la pension de veuve de guerre qu'elle percevait.

Le discours social sur la famille consacre la prédominance de la grand-mère. En effet, le narrateur souligne que tous les membres de la famille vivaient sous le règne de cette patronne tyrannique. Il révèle que c'était elle qui monopolise de façon hégémonique le pouvoir à tous les niveaux : c'était elle qui gérait avec une austérité rigide le budget familial ; c'était elle qui se chargeait de la mise de l'ordre dans la famille et se permettait par conséquent, selon son bon vouloir, de punir ou de battre ses petits-fils ; c'était encore elle qui s'occupait de leurs inquiétudes en obligeant Jacques d'assister à des cours de catéchisme accélérés ou de travailler pendant ses vacances scolaires estivales. En somme, la grand-mère avait la main haute sur la gestion de la vie quotidienne des Cormery. Cela nous pousse à dire qu'il est possible, voire logique ou plausible de la relier à Catherine Sintès, la grand-mère maternelle d'Albert Camus qui incarne le personnage de la grand-mère dans quelques-uns de ses ouvrages comme *L'Enver et l'endroit*, *La Peste*, et ses écrits qui ont été regroupés sous le titre de *Carnets*.

Le discours social sur la famille met en évidence la personnalité effacée et l'attitude de soumission totale de Catherine Cormery, la mère de deux orphelins, laquelle obéit avec une extrême docilité à sa mère à qui elle confie tacitement l'éducation de ses deux enfants. Sa personnalité effacée la pousse également à accepter un traitement inhumain ou dégradant pour sa dignité personnelle en se soumettant d'une part à l'autorité de sa mère qui la traite de « putain », lorsqu'elle ose soigner son apparence physique, un geste aussitôt interprété comme un signe de coquetterie et vite réprimé, de l'autre aux diktats de son frère Joseph qui, pour

## Chapitre 1: Les discours sociaux

---

des raisons personnelles inavouées, l'empêche de fréquenter un homme qu'elle aime et avec qui elle envisage probablement refaire sa vie. Il va sans dire que sa résignation et son désir d'effacement sont dus essentiellement à sa surdité, à son embarras de parole et à son analphabétisme. Ce personnage hors du commun pourrait être le miroir de la mère de Camus : une mère résignée et soumise certainement après la mort de son mari, une mère effacée, écrasée de travail, mais aimante, douce, polie qui abandonne son rôle de maman pour le confier à la grand-mère. Camus ne la juge pas puisqu'il est parfaitement conscient des causes de sa situation, il lui voue, au contraire, presque un culte. En effet, il a voulu lui rendre hommage en incorporant dans son projet romanesque certains aspects de sa personnalité puisqu'on lit dans la dédicace de ce roman « *À toi qui ne pourras jamais lire ce livre* »<sup>386</sup>.

À la lumière de ce qui est dit sur les Cormery, force est de constater l'absence d'entente entre les membres de cette famille modeste contrairement à ce qu'il en est dans le cas de la société du diptyque féraounien. Le narrateur fait savoir que cette mésentente est tributaire de l'incompréhension qui se nourrit de l'absence de communication et de concertation entre les colocataires de l'appartement algérois. L'affinité est, par conséquent, faible ou quasi absente au sein de ce foyer pris sous l'emprise d'une mère autoritaire qui donne une priorité absolue à la gestion de modestes ressources financières et néglige complètement tout ce qui pourrait renforcer la cohésion et créer une atmosphère conviviale et intime entre ses enfants. En effet, Joséphin, le Mzabite, ne s'entend ni avec sa sœur Catherine en lui refusant de profiter de l'opportunité d'un mariage d'amour avec Antoine, le marchand de poisson, ni avec son frère Ernest envers qui il éprouve de la haine surtout à la suite d'une dispute portant sur un motif banal et qui avait failli aboutir à une vraie bagarre et suite à laquelle il déménage définitivement de chez sa mère

---

<sup>386</sup> Albert, CAMUS, *Le Premier Homme*, op.cit., p. 13

## Chapitre 1: Les discours sociaux

---

pour vivre seule dans une chambre où personne de la famille ne venait lui rendre visite comme l'atteste le passage ci-dessous :

« À partir de ce jour-là, Joséphin ne revient plus, sinon parfois quand il était sûr qu'Ernest n'était pas là, pour rendre visite à sa mère. »<sup>387</sup>

Le discours social sur la famille essentiellement centré sur les Cormery révèle certains aspects négatifs de cette famille pauvre repliée sur elle-même et dont les membres sont façonnés par la culture du vivre pour soi-même. Cette attitude individualiste essentiellement liée à l'argent provoque souvent des fissures plus ou moins profondes dans la solidarité familiale et affaiblit par conséquent le sentiment d'appartenance et d'attachement au groupe. C'est en fait l'incarnation du mode de vie occidental fondé essentiellement sur les principes de l'individualisme, le principe idéologique qui prône l'autonomie individuelle et fait valoir les droits de l'individu sur ceux de la collectivité. Dans ce sillage d'idée, le narrateur met l'accent sur la fragilité des liens familiaux à travers l'attitude de son principal protagoniste. Ce dernier se tient à distance respectable de ses oncles et tantes ayant financièrement réussi, lui permettant de sauver la face parce qu'il ne supporte pas l'orgueil démesuré affiché par ces proches si éloignés des valeurs humanistes profondes. En effet, Jacques et son frère aîné Henri « ne recevaient aucun argent de poche, sinon lorsqu'ils consentaient à rendre une visite à un oncle commerçant et une tante bien mariée. Pour l'oncle, c'était facile car ils l'aimaient bien. Mais la tante avait l'art de faire sonner sa richesse relative, et les deux enfants préféraient rester sans argent et sans le plaisir qu'il procure plutôt que de se sentir humiliés »<sup>388</sup>.

Ce mode de vie autarcique n'est, à vrai dire, pas une particularité propre seulement aux Cormery, il constitue bien au contraire une des caractéristiques majeures de la communauté européenne d'Algérie, une communauté aux origines

---

<sup>387</sup> Albert, CAMUS, *Le Premier Homme*, op.cit., p. 135

<sup>388</sup> *Ibid.*, p. 100

## Chapitre 1: Les discours sociaux

---

hétérogènes, de plus en plus matérialiste, composée de familles provenant de milieux et d'horizons divers, ce qui les amène à se replier sur elles-mêmes ou à se contenter de nouer des relations en fonction de leur appartenance ethnique. Mais leur principal souci reste l'amélioration de leurs conditions de vie afin de fuir le spectre qui menace en permanence leur existence à savoir celui de la pauvreté.

### Synthèse partielle

Pour conclure, on peut dire que la famille occupe une place prépondérante au sein de la société des univers diégétiques de deux auteurs, mais chacun d'eux a essayé d'aborder à sa manière et selon ses propres objectifs, les particularités de sa société de référence. La famille, telle qu'elle est décrite dans les deux diégèses de Feraoun, acquiert une place hégémonique au sein de la société de roman. Elle maintient sa cohésion et offre à ses membres un espace de sécurité où le rôle de chacun est précisément déterminé conformément aux règles d'usage héritées des ascendants. Ces règles ancestrales auxquelles les membres de la famille sont appelés impérativement à se soumettre constitue le soubassement sur lequel est bâti l'histoire et en dépend l'avenir de chacun d'eux. Tous les membres sont donc contraints d'appliquer les décisions de l'instance dirigeante de la famille nommée conseil de la *karouba*, un conseil à la fois législatif et exécutif qui se charge de résoudre les conflits entre les membres de la lignée ancestrale en vue de maintenir la cohésion familiale et de renforcer les liens de parenté, mais sa principale tâche reste surtout la sauvegarde de la renommée, de l'honneur et de la bonne réputation de la *karouba*. Une réputation qui pourrait être soutenue ou, au contraire, souillée en fonction de la qualité et de la conduite de ses descendants. Feraoun se lance dans cette description afin d'inviter ses lecteurs pour pénétrer dans la profonde Kabylie pour leur faire mieux connaître la vie des siens.

## Chapitre 1: Les discours sociaux

---

La famille se trouve également au centre de la thématique développée dans la trame narrative du roman camusien, auquel il a réservé tout un chapitre. Camus se lance dans une quête identitaire pour reconstruire une famille et un vécu bien réels par le biais de personnages aux identités fictives. Il révèle à travers son alter ego Jacques Cormery sa vie d'enfant entre une mère résignée, une grand-mère tyrannique et un père absent duquel il ne sait pratiquement rien. Aussi décide-t-il, une fois adulte, de recréer le passé familial pour tenter de reconstruire la figure parentale et se heurte-t-il, à cause d'un manque flagrant d'informations, à un vide voire à une incapacité de reconstruire une image claire de son père qui pourrait satisfaire sa nostalgie et combler son vide affectif, mais il réussit à reconstituer l'histoire de la tribu, sa grande famille qui a été mise à des rudes épreuves avant de parvenir à se tailler une place sur la terre algérienne où les pauvres migrants se rendent compte que l'avenir paisible et prospère promis par les autorités politiques françaises n'est qu'un faveur accordé à une minorité. C'est pourquoi il n'est guère étonnant que la famille du héros à l'instar d'une grande partie de la société du roman, subsiste dans un état de pauvreté et de dénuement qui a des répercussions importantes dans le discours sur la pauvreté.



### 2.2. Le discours sur la pauvreté

S'il y a une chose qui a fortement marqué l'univers romanesque de *La Terre et le sang*, des *Chemins qui montent* et du *Premier Homme* c'est bien la pauvreté qui revient comme un leitmotiv dans ces œuvres littéraires. En effet, comme on a vu au chapitre précédent les principales familles de la société des romans ne sont pas en mesure de dépasser le simple stade de la survie c'est-à-dire qu'ils vivent au jour le jour. Nous essayons à présent de déceler les signes de la pauvreté dans les trois univers romanesques pour pouvoir s'interroger sur les raisons de leur mise en texte.

#### 2.2.1. La pauvreté dans *Le Premier Homme*

La pauvreté est omniprésente tout au long de la trame narrative du *Premier Homme*. En effet, ce phénomène marque fortement la famille des Cormery, laquelle menait après son installation en Algérie, une vie paisible puisque Henri, le père, était gérant d'un domaine de vignoble à Saint-Apôtre. Mais ce bonheur s'évapore avec la mort d'Henri à la Guerre. Le narrateur rapporte que Catherine, la mère, était contrainte de quitter le domaine pour rejoindre sa maman à Alger, emmenant avec elle leurs deux enfants en bas âge. Dès lors commençait pour la famille une existence difficile et laborieuse puisqu'elle était un fardeau pour la grand-mère qui vivait déjà dans le dénuement.

Le narrateur rapporte que les deux familles comptent six personnes dont trois salariés qui « *tous les trois avaient des salaires de misère, qui réunis, devaient faire vivre une famille de cinq personnes* »<sup>389</sup>. Ils partagent tous un appartement de deux pièces avec une petite cuisine, dans un quartier populaire d'Alger ne

---

<sup>389</sup> Albert CAMUS, *Le Premier Homme*, *op.cit.*, p. 98

## Chapitre 1: Les discours sociaux

---

disposant ni d'eau courante, ni d'électricité et de surcroît avec des installations sanitaires à usage collectif c'est-à-dire partagés par l'ensemble des locataires de l'immeuble.

Le narrateur met l'accent sur la réalité qui a frappé le plus le jeune Cormery, Jacques, à savoir l'âpreté de la grand-mère, celle qui gérait l'argent du ménage, et les mesures d'austérité auxquelles elle avait recours pour éviter un probable déficit budgétaire. Par souci d'économie, cette dernière chargeait son petit-fils Jacques en lui donnant juste assez d'argent pour des « *provisions [qui sont] achetées par très petites quantités (une demi livre de sucre, un demi quart de beurre, cinq sous de fromage râpé, etc.)* »<sup>390</sup>. Et c'était ce même souci d'économie qui poussait la vieille à se procurer des vêtements pour ses deux petits-fils selon des critères qui privilégiaient la persistance au détriment de la mode ou de toute autre considération esthétique :

« *C'est ainsi que Jacques, pendant toute sa vie d'enfant, devait porter des imperméables trop long car la grand-mère les achetait pour qu'ils durent et [elle] comptait sur la nature pour que la taille de l'enfant rattrape celle du vêtement.* »<sup>391</sup>

Les soucis économiques de la vieille tyrannique ne s'arrêtent pas au stade de la gestion du ménage, mais le dépassent pour pousser Jacques à travailler pendant les grandes vacances dès l'âge de treize ans pour apporter une contribution financière supplémentaire au foyer. Mais sa cupidité a atteint son paroxysme quand elle s'est opposée farouchement à ce que son petit-fils Jacques poursuive ses études au lycée car, selon elle, les ressources médiocres de la famille ne pourraient pas le soutenir financièrement. En fait, elle aimerait le faire travailler pour qu'il participe dans l'immédiat à l'amélioration du quotidien de la famille. Mais grâce à l'intervention de l'instituteur M. Bernard, lequel a compris les enjeux d'une telle

---

<sup>390</sup> Albert CAMUS, *Le Premier Homme*, *op.cit.*, p. 101

<sup>391</sup> *Ibid.*, p. 98

## Chapitre 1: Les discours sociaux

---

décision et a pu ramener la grand-mère à la raison et permettre à Jacques d'entrer au lycée où il a continué de briller comme il est de coutume.

Le narrateur rapporte que les ressources financières des Cormery étaient tellement médiocres et que le moindre centime était d'une grande importance et ne serait être dépenser inutilement. Jacques s'en rendit compte le jour où il tenta de garder la monnaie pour ses besoins ludiques en prétendant l'avoir égarée dans les toilettes. Mais à sa grande surprise sa grand-mère n'hésitait pas à plonger ses mains dans la saleté repoussante des latrines à la recherche de la pièce prétendument perdue :

« *"Très bien, dit-elle, nous allons voir." Et, épouvanté, Jacques la vit retrousser la manche de son bras droit, dégager son bras blanc et noueux et sortir sur le palier. [...] Quand elle l'appela, il la trouva devant l'évier, son bras couvert de savon gris et se rinçant à grande eau. "Il n'y avait rien, dit-elle, tu es un menteur."* »<sup>392</sup>

Jacques comprend dès lors que ce n'était pas l'avarice qui avait conduit sa grand-mère d'agir de la sorte, mais la nécessité terrible qui la poussait à faire toute une histoire pour une pièce de deux francs.

Cette dramatique scène pourrait à elle seule illustrer l'état de dénuement de la famille des Cormery. Cet état d'extrême indigence a eu de nombreuses répercussions sur le héros du *Premier Homme*, surtout au lycée où il était exposé aux moqueries de ses compagnons qui lui rappelaient souvent ses origines sociales modestes puisque chez eux « *il n'y avait pas de journaux, ni [...] de livres, pas de radio non plus* »<sup>393</sup>.

En définitive, le discours social sur la pauvreté est l'un des plus récurrents et aussi l'un des plus percutants. Ce discours semble dévoiler quelques détails de l'enfance terrible du principal protagoniste, lequel a grandi dans une famille modeste, illettrée et pauvre. Il va sans dire que la manière dont le thème de la

---

<sup>392</sup> Albert CAMUS, *Le Premier Homme*, op.cit. p. 103

<sup>393</sup> *Ibid.*, p. 120

## Chapitre 1: Les discours sociaux

---

pauvreté est traité pourrait conforter la thèse selon laquelle l'auteur du *Premier Homme* assume fièrement son passé qu'il voudrait révéler à ses lecteurs pour partager avec eux une part importante de son existence grâce à laquelle se sont forgés les premiers traits de sa personnalité. Notre hypothèse se confirme à travers le passage ci-dessous extrait de la préface de sa première œuvre intitulée *L'Envers et l'endroit*, publié en 1937 :

« *La pauvreté n'a pas été pour moi un malheur, elle a toujours été équilibrée par les richesses de la lumière.* »<sup>394</sup>

L'importance accordée au thème de la pauvreté dans ce roman à caractère autobiographique révèle la situation précaire de la « tribu » à laquelle appartient le père de l'auteur et dans laquelle l'auteur se reconnaît, celle qu'on pourrait appeler « les petits blancs d'Algérie », c'est-à-dire le milieu regroupant une très grande partie des Français d'Algérie qui ne sont pas de grands colons, contrairement à ce que certains pensent, mais qui sont en majorité de petits artisans, de petits commerçants, des gens du peuple dont les conditions de vie étaient souvent inférieures à celles des ouvriers de la métropole. L'intérêt croissant accordé au discours sur la pauvreté fait apparaître, en effet, les racines de ce qui fera la personnalité de Camus, sa sensibilité, la genèse de sa pensée, les raisons de son engagement. Aussi voulait-il à travers cet œuvre parler au nom de ceux à qui la parole est refusée pour dénoncer ouvertement l'injustice sociale du pouvoir politique en place qui ne prête pas assez d'attention à ceux qui souffrent en silence de la misère et de la pauvreté, notamment ceux qui vivent dans la rive sud de la méditerranée.

---

<sup>394</sup> Albert CAMUS, *L'Envers et l'endroit*, Gallimard, Paris, 1937, préface

### 2.2.2. La pauvreté dans *La Terre et le sang*

Le thème de la pauvreté marque également et d'une manière récurrente l'espace diégétique de *La Terre et le sang*. En effet, les signes extérieurs de la modestie des villageois d'Ighil-Nezman sont nombreux. Ils habitent dans des maisons peu spacieuses et ne disposent ni d'électricité, ni d'eau courante. Le médecin et le pharmacien manquent également à ce pauvre village kabyle. Le narrateur révèle à travers l'exemple suivant l'embarras des familles du village qui sont à l'étroit chez elles :

*« Ils n'ont qu'une seule pièce. Lorsque les enfants sont petits, on dort sur la même natte, l'un à côté de l'autre : le plus petits contre la maman, le papa derrière, les autres par rang d'âge, alignés le plus loin possible des parents. Mais quand les enfants sont grands, le fils aîné déserte la maison pendant la nuit [...] ; le père a ostensiblement sa place à l'écart ; la mère occupe un coin où elle se niche avec les tout petits ; les plus embarrassantes sont les filles qui comprennent tout »<sup>395</sup>*

Le narrateur souligne qu'après la mort de Kaci, le foyer de Kamouma était un refuge sûr qui s'offre à ces jeunes filles gênantes et où elles pouvaient passer la nuit.

Le narrateur rapporte également que la misère est une composante essentielle de la vie des habitants d'Ighil-Nezman pour qui manger n'est pas forcément un acte quotidien. Ceux qui mangeaient régulièrement étaient considérés comme riches. En effet, le thème de la faim requiert une importance majeure aux yeux du narrateur qui décrit avec rigueur la lutte menée par les villageois pour assurer le peu de *couscous* quotidien qui prend le sens d'une qualité de nourriture légère sans

---

<sup>395</sup> Mouloud FERAOUN, *La Terre et le sang*, op.cit., pp. 35, 36

calories, mais qui permet quand même au corps de subsister. Le passage suivant montre bien la souffrance de Kamouma et par là ses paires et la stratégie qu'elle adoptait pour supporter la faim et continuer à tenir à la vie :

*« Ainsi, elle a pu vivre petitement en vendant, en troquant un objet ou un service, en cédant le superflu. Elle a pris l'habitude de ne pas manger à sa faim. La faim, Une vieille connaissance ! Le procédé est simple : il faut diminuer petit à petit la ration de belboul ou de galette, mélanger beaucoup de son à la farine, faire provision de glands pendant la saison. Il y aura toujours une jeune fille pour les moudre. On peut réussir une galette avec deux tiers de gland et le reste d'orge. Il y a aussi les jeûnes qu'on peut multiplier à loisir, qui plaisent tant au Prophète et vous font bien voir des gens pieux. Ceux qui sont habitués à se priver ainsi savent qu'on arrive aisément à supporter la faim : on perd progressivement l'appétit, on est sous-alimenté, mais on ne souffre pas plus que le suralimenté. Question de degré, en effet »<sup>396</sup>*

On retient de ce passage le haut degré de robustesse des villageois qui, à force de vivre cette réalité contraignante et dure, finissaient par s'habituer au dernier degré de la misère en faisant de la faim et de la malnutrition des compagnons de route dans la lutte qu'ils mènent pour continuer à exister. Le recours à l'emploi du prénom personnel indéfini « on » est un fait de style consciemment choisi par l'auteur pour laisser supposer que le cas de Kamouma est représentatif de toute une communauté qui partage avec elle le même sort.

Le narrateur souligne qu'à Ighil-Nezman, le même problème de survie se posait d'une façon très aiguë. Et pour y parvenir, les villageois étaient contraints d'avoir recours à des moyens parfois intolérables qui augmentaient leurs soucis sans pour autant apporter une solution définitive à leur problème. En effet, ils étaient prêts à tromper un ami, à escroquer un frère ou un proche. Dans cette perspective, le narrateur soulève le cas des frères Saïd et Hassen de la *karouba* des Aït-Rabah, qui n'hésitaient pas à envoyer leur vieille mère pour mendier à leur place chez les riches pendant la période des récoltes :

---

<sup>396</sup> Mouloud FERAOUN, *La Terre et le sang*, op.cit., pp. 36, 37

« Saïd eut l'idée d'envoyer la vieille femme [sa mère] chez les riches, au moment de la récolte : une mendicité camouflée. Hassen en fut mécontent. Comme son frère refusait de partager les aumônes, la vieille travailla aussi pour le conte de Hassen »<sup>397</sup>.

Se servir de sa vieille mère pour se procurer de quoi vivre tout en étant jeune signifie que la pauvreté atteint son apogée dans cette société misérable.

Afin de remplir leurs couscoussières, les villageois se trouvaient dans l'obligation de vendre des propriétés. Kaci Aït-Larbi, par exemple, à cause de son extrême pauvreté ne trouva d'autres solutions que de se débarrasser de ses champs l'un après l'autre. Les propriétés vendues, il leur restait que la pire solution, celle de l'emprunt. Ayant recours aux services d'un usurier, l'emprunteur est généralement pris dans un engrenage dont il lui est quasiment impossible de se libérer. Grâce à un premier prêt qui ne pouvait le plus souvent être remboursé quand l'échéance arrivait à son terme, l'usurier ne se gênait pas pour déposséder le malheureux emprunteur de sa terre ou d'une quelconque propriété avec la bénédiction de l'administration coloniale qui au lieu d'agir contre l'usure, l'encourageait afin que l'indigène puisse emprunter pour payer l'impôt et ne pas mourir de faim. C'est justement pour dénoncer ces pratiques injustes que le narrateur de *La Terre et le sang* évoque la démarche de l'usurier Mouhund qui ne se gênait pas pour réduire plusieurs de ses clients à la mendicité. Pour y parvenir, la procédure était simple : « une assignation en justice, un délai qui expire, une vente aux enchères, une saisie opérée par le cadi-notaire et l'ennemi rentre dans la catégorie des gueux »<sup>398</sup>. Cette manière d'énumérer veut dire que s'emparer d'une propriété d'un nécessiteux n'est qu'une question de formalité d'usage. Il suffit que ce malheureux recoure au service d'un usurier, pour voir s'envoler sa propriété à jamais et en un temps record. Il faut rappeler que l'usure n'était pas une création coloniale, mais ses méfaits sont accrus après l'occupation française.

---

<sup>397</sup> Mouloud FERAOUN, *La Terre et le sang*, op.cit., p. 122

<sup>398</sup> *Ibid.*, pp. 125, 126

Dans *La Terre et le sang*, le discours sur la pauvreté est l'un des plus récurrents et aussi l'un des plus percutants. Ce thème semble expliquer et donner quelques réponses quant à la vie difficile du héros. En effet, Amer avait grandi dans une famille modeste ne lui assurant même pas une scolarité normale car l'école était perçue comme une sorte d'institution qui maintenait les enfants dans l'oisiveté, ce qui les empêchait de travailler afin d'aider à subvenir aux besoins de la famille. C'est pourquoi, il dut abandonner l'école très jeune pour aller chercher du travail dans les mines de la métropole.

La manière dont le thème de la pauvreté est traité pourrait renforcer la thèse selon laquelle *La Terre et le sang* a été rédigé pour démontrer que Mouloud Feraoun, l'instituteur normalien, n'est point embarrassé par ses origines modestes qu'il partage avec ses lecteurs. Le passage suivant extrait de son roman à caractère autobiographique *Le Fils du pauvre* montre bien l'âpreté des conditions de vie des familles kabyles et leur attachement à cette insupportable vie rurale qu'il raconte sans aucune gêne :

« *Nous sommes des montagnards, de rudes montagnards [...] S'il naît un individu chétif, il ne peut pas supporter le régime. Il est vite ...éliminé. S'il naît un individu robuste, il vit, il résiste. Il sera peut-être chétif par la suite. Il s'adapte. C'est l'essentiel* »<sup>399</sup>.

Ce passage montre que les conditions de vie des Kabyles étaient tellement dures qu'elles imposaient aux villageois d'avoir un minima de robustesse pour pouvoir survivre. L'auteur a insisté sur l'emploi de la subordonnée conditionnelle pour mettre en évidence ce constat qui s'impose par la force des choses comme un raisonnement logique.

### 2.2.3. La pauvreté dans *Les Chemins qui montent*

---

<sup>399</sup> Mouloud FERAOUN, *Le Fils du pauvre*, Reghaïa, ENAG, 1986, p. 58



## Chapitre 1: Les discours sociaux

---

Les conditions de vie déplorables des kabyles continuent de marquer la société d'Ighil-Nezman décrite par la trame narrative dans *Les Chemins qui montent*. Le narrateur évoque tout au long du récit le malaise qui s'abat sur les villageois dans ce coin isolé entre les pentes abruptes de Djurdjura. Écoutons le héros en train de mettre le point sur l'atmosphère de misère qui règne dans son village:

*« Ce qui reste pour nous, c'est Ighil-Nezman et ses champs arides, ses gourbis en guenilles, ses ruelles étroites. Puis, chacun de songer à amasser des sous pour acheter le champ aride du voisin, pour reconstruire un magnifique gourbi à la place de l'ancien »*<sup>400</sup>.

Le narrateur Amer n'Amer évoque dans le huitième jour de son journal, à travers la sœur de la suicidaire Rahma, qui personnifie selon lui la misérable existence des kabyles d'Ighil-Nezman, qu'il qualifie de personne « sans âge » et la compare vu son extrême état de misère et de pauvreté à « un objet rouillé »<sup>401</sup> à qui ni le savon, ni n'importe quel autre produit d'esthétique ne peut lui rendre l'éclat initial de son teint :

*« elle aurait être belle, jeune, gaie, enviable ; on l'aurait aimée elle aurait été heureuse. Au lieu de cela, qui avait-il ? Elle était dépouillée de tout ce qui pouvait attacher à elle comme d'oripeaux artificiels et trompeurs. Elle semblait dire :  
-L'existence, c'est moi et pas autre chose ! Inutile de chercher, je ne cache rien. Tu veux vivre ? Voici la vie. Lutte pour ne mourir et tes mains seront calleuses. Marche pieds nus et tu te fabriqueras une semelle épaisse de ta peau. Entraîne-toi à vaincre la faim et tes traits se tireront, s'aminciront : tu prendras une mine farouche que la faim elle-même craindra. Travaille pour vivre, uniquement pour vivre. Jusqu'au jour où tu crèveras. De grâce, ce jour, ne l'appelle pas. Qu'il vienne tout seul ! Parce qu'enfin, tu vois bien, la vie est belle ! »*<sup>402</sup>.

On retient de ce passage que la pauvreté n'est aucunement un simple dénuement de ressources. Elle dépasse, en effet, le cadre traditionnel du manque de matériel

---

<sup>400</sup> Mouloud FERAOUN, *Les chemins qui montent*, op.cit., pp. 218-219

<sup>401</sup> *Ibid.*, p. 196

<sup>402</sup> Mouloud FERAOUN, *Les chemins qui montent*, op.cit., p. 197

## Chapitre 1: Les discours sociaux

---

pour être perçue par les kabyles comme une fatalité assimilée à leur destin et qui semble, comme un péché indélébile, déterminer d'avance leur malheureuse existence car il leur est impossible de l'éradiquer ou même de s'en plaindre. Le narrateur rapporte, d'autre part, que même les familles soit disant riches à l'instar de celle de Vava Saïd, lequel a fait fortune en trahissant et en volant ses amis et ses proches ne possèdent en réalité qu' « *une vache, des bœufs, et beaucoup d'oliviers, de figuiers [et] une grande maison* »<sup>403</sup>.

En définitive, on peut dire que la manière dont le thème de la pauvreté est traité dans les deux romans féraouniens pourrait également répondre à un choix idéologique adopté par l'auteur qui essaye de lever le rideau sur la tragédie imposée à sa société. Le thème de la pauvreté se présente alors comme un discours subversif pour dénoncer avec rigueur les inégalités et pour contrecarrer le pouvoir colonial en attirant l'attention de l'opinion publique sur l'intolérable misère de la société musulmane d'Algérie. Cette misère est sentie comme le résultat d'une politique raciste, imprévoyante au sujet des indigènes qui sont acculés à continuer à peiner pour ne pas mourir de faim. Le passage suivant de *L'Anniversaire* dénote parfaitement l'engagement politique de Feraoun. Ce dernier se montre ferme pour dénoncer l'injustice et la carence de l'administration coloniale qui se préoccupe plus des dépenses de prestige destinées à impressionner ses rivaux que de la survie des indigènes :

« *Les journaux de Vichy, écrit-il, que les kabyles ne lisent jamais parce que ils ne savent pas lire, disent que le marché noir est immoral. Quelle sinistre plaisanterie ! Les gens crèvent de faim dans un pays qui possède la Mitidja et on leur dit qu'ils commettent un péché en ne crevant pas plus vite !* »<sup>404</sup>.

La reprise du verbe « crever » dans cette courte citation dévoile l'injustice et l'inégalité du régime colonial qui contraint les indigènes à observer ses lois et ses règlements alors qu'il les prive de tout moyen de survie. On lit dans un autre

---

<sup>403</sup> *Ibid.*, p.76

<sup>404</sup> Mouloud FERAOUN, *L'Anniversaire*, *op.cit.*, p. 123

## Chapitre 1: Les discours sociaux

---

passage de *Les Chemins qui montent* ce refus de l'ordre établi à travers le héros Amer n'Amer qui s'interroge sur son sort et celui des siens :

« *Les chemins montent raides devant moi, devant tous. Nous sommes des pauvres gens dans un pays très pauvre. Mais est-ce bien vrai que notre destin est d'être malheureux ? Pourquoi sont-ce tous des chemins de misères ceux qui dressent devant moi ?* »<sup>405</sup>.

### Synthèse partielle

Pour conclure, le discours social sur la pauvreté marque fortement l'univers romanesque des trois romans de notre corpus. En effet, comme on a constaté les principales familles de la société de trois romans vivent au jour le jour et ne semblent pas être en mesure de dépasser le simple stade de la survie. Aussi peut-on dire que la manière dont le thème de la pauvreté est traité dans les trois romans du corpus pourrait révéler les raisons de sa mise en texte qui semblent principalement répondre à un choix idéologique adopté par les deux auteurs qui ont essayé, chacun à sa manière, de lever le rideau sur la tragédie imposée à sa société. Le thème de la pauvreté se présente alors comme un discours subversif pour dénoncer avec rigueur les inégalités et pour contrecarrer le pouvoir en exercice en attirant l'attention de l'opinion publique sur l'intolérable misère de la société algérienne.

Aussi, sous l'effet de la pauvreté et de la misère, il n'est guère étonnant de voir les indigènes valides loin de chez eux pour chercher un gain, leur pain. C'est pourquoi les narrateurs de *La Terre et le sang* et des *Chemins qui montent* accordent une grande importance à l'émigration qui constitue l'ultime ressource pour la majorité des paysans kabyles.

---

<sup>405</sup> Mouloud FERAOUN, *Les chemins qui montent*, *op.cit.*, p. 231

### 2.3. Le discours social sur l'émigration

L'émigration est un phénomène universel qui pousse l'homme à quitter sa terre natale pour une autre afin de s'y installer durablement. Elle est généralement due à des causes d'ordre économique, politique ou religieux et s'avère un élément pertinent qui permet aux émigrés d'établir des véritables liens avec le mode de vie et la culture du pays hôte. Nous essayons à travers ce thème d'étudier les particularités des mouvements migratoires décrits dans les trois univers romanesques en insistant particulièrement sur l'impact de ce phénomène social sur le sort de ceux qui l'ont choisi.

#### 2.3.1. L'émigration dans *La Terre et le sang*

Le discours sur l'émigration est parmi les discours les plus capitaux de la trame narrative de *La Terre et le sang* parce qu'il est omniprésent tout au long de l'œuvre. Il est d'ailleurs la principale source d'inspiration de la création de cette œuvre de Feraoun. En effet, ce dernier a avoué lors d'une interview accordée à Maurice Monnoyer en 1953 que l'émigration des kabyles était le thème principal et la matière de base de *La Terre et le sang*. Aussi lui affirme-t-il :

« *J'ai pensé que l'émigration des kabyles pouvait donner matière à un ou plusieurs ouvrages dignes d'intérêt. J'ai distingué deux périodes : de 1910 à 1930 et de 1930 aux années que nous vivons. La Terre et le sang est consacré à la première période* »<sup>406</sup>.

La première période, a-t-il précisé, concerne les pionniers qui ont tracé le chemin de l'émigration. Ceux-ci, à l'encontre des « contemporains », étaient davantage attachés à leurs villages, à leurs terres parce qu'ils n'étaient pas bien armés pour

---

<sup>406</sup> Le Fils du pauvre –Interview- 2003 in <http://zighcult.canalblog.com>

s'adapter facilement aux façons de vivre de la métropole. L'émigration est perçue donc comme une voie de salut pour les pauvres paysans de la Kabylie. Cette région déshéritée de l'Algérie était la plus particulièrement touchée par ce phénomène. C'était ainsi qu'Alain Gillette et Abdelmalek Sayad l'ont démontré dans une étude, intitulée *L'Emigration algérienne en France*, parue en 1984, en confirmant que « jusqu'en 1918, l'émigration algérienne fut essentiellement kabyle »<sup>407</sup>. Selon ces mêmes auteurs, cela était dû à des raisons essentiellement économiques. L'émigré n'est parti loin de chez lui, ni pour faire fortune, ni pour découvrir la France, ni pour chercher la liberté, mais pour quitter une terre qui ne suffisait plus à subvenir à ses besoins les plus vitaux, ou pour sauver un héritage familial mis en gage par un acte juridique comme c'est le cas de Ramdane, le père de Fouroulou le héros de *Le Fils du pauvre*. Ce dernier était contraint de quitter le sol natal quelques jours après la signature d'une reconnaissance de dette rien que pour sauver sa maison et son champ qu'il avait hypothéqués et qu'il risquerait de perdre une fois pour toutes s'il restait au village. Sur ce sujet Feraoun avait écrit :

« *Quelque temps après, [...] Ramdane quitta, un matin, son village pour aller travailler en France. C'était l'ultime ressource, le dernier espoir, la seule solution. Il savait très bien que s'il restait au pays, la dette ferait boule de neige et emporterait bientôt, comme sous une avalanche, le modeste héritage familial* »<sup>408</sup>.

Par ce style métaphorique, et les images de la boule de neige se transformant en avalanche, l'auteur révèle la situation misérable dans laquelle se trouvait Ramdane. Ce dernier était criblé de dettes. Aussi fut-il contraint d'émigrer pour faire face à cette situation critique et protéger son modeste héritage familial. Il savait que s'il restait au bled, ses dettes prendraient un effet boule de neige, c'est-à-dire qu'elles s'autoalimenteraient des déficits successifs et des charges d'intérêts liées à leur remboursement qui pourraient conduire à la perte définitive des biens mis en gage. Le départ en France, comme on va voir également avec Amer, ne se faisait que tôt

---

<sup>407</sup> Mehenni AKBAL, *Les Idées médiologiques chez Mouloud Feraoun*, Reghaïa, ENAG, 2001, p. 139

<sup>408</sup> Mouloud FERAOUN, *Le Fils du pauvre*, op.cit., p. 95

le matin. Il n'était pas seulement et uniquement dû à l'horaire du car, mais parce que quitter les siens était une chose honteuse et mal vue qui ne pouvait se faire qu'à la faveur de l'aube.

C'est par une astucieuse analepse que Gérard Genette définit comme « *toute évocation après coup d'un événement antérieur au point de l'histoire où l'on se trouve* »<sup>409</sup>, que le narrateur évoque le départ d'Amer en France accompagné de trois de ses compatriotes, escortés par les parents en larmes comme en témoigne ce passage : « *Ce départ, [Amer] ne saurait l'oublier. Le jour et le mois importent peu. C'était en 1910, à la fin de l'hiver, un matin. Il se revoit à la sortie de village avec trois compatriotes morts à présent. Ils ont été escortés jusque-là par les parents en larmes* »<sup>410</sup>.

Après ce passage marqué par le champ lexical de l'adieu et de l'évocation de souvenirs, le narrateur recourt à la digression pour entamer une partie documentaire, où la fonction référentielle prime sur la fonction poétique, et à travers laquelle il retrace l'histoire du mouvement migratoire des paysans kabyles. Ce mouvement se fit d'abord vers des régions plus clémentes comme les plaines de Mitidja ou de Chlef, l'exploitation de liège de Philippeville ou les mines du Constantinois ; ensuite vers la métropole française. Cette dernière obéit dans son évolution à un schéma cyclique : elle fait ses débuts intensifs avant la Première Guerre Mondiale, régresse pendant ladite guerre pour atteindre son apogée après la fin de la guerre et la libération de Paris en raison de l'expansion économique de cette époque. Cette période d'après-guerre constitue l'âge d'or de l'émigration kabyle comme l'illustre cet extrait :

*« L'après-guerre fut une période de prospérité sans pareille pour les Kabyles : on embauchait partout, on ne les repoussait plus et les salaires s'élevaient davantage. Ceux qui se faisaient camelots ou optaient pour des affaires louches réussissaient vite à acquérir de*

---

<sup>409</sup> Gérard GENETTE, *Figures III*, Le Seuil, 1972, p. 82

<sup>410</sup> Mouloud FERAOUN, *La Terre et le sang*, op.cit., p. 60

## Chapitre 1: Les discours sociaux

---

*petites fortunes qu'ils allaient dépenser chez eux avec grande tapage et célérité pour se hâter de revenir »<sup>411</sup>*

Le narrateur rapporte qu'Amer pour qui gagner de l'argent n'est pas l'exigence fondamentale, ne faisait pas partie de cette catégorie d'immigrés appelée « les migrants », qui ne faisaient pas de la France un asile permanent, mais un moyen leur permettant de s'enrichir pour s'acheter des champs, construire des maisons, se marier ou faire des économies. Il était parmi « les sédentaires » qui à l'encontre des « migrants », renonçaient à toute idée de retour au bled et oubliaient, en effet, leur devoir de père ou de chargé de famille. Il s'adaptait à sa nouvelle vie au point d'oublier ses parents qui l'avaient cru perdu après s'être resté de longues années sans donner signe de vie.

L'instance narrative de *La Terre et le sang* met en évidence essentiellement la vie des immigrants en terre française. Toutefois, il n'y a aucune description explicite de la métropole, encore moins de la société qui y vivait. Le narrateur se contente seulement de faire allusion à quelques villes à l'instar de Paris, Lille, Lyon, Marseille ou de quelques rues de Paris ou de ses banlieues.

Le discours social sur l'émigration fait ressortir que l'immigré était confiné à des rôles subordonnés et vivait en marge de la communauté européenne. Il ne réussissait pas à établir de véritables rapports avec l'Autre et restait là-bas un étranger qui ne se sentait à l'aise qu'au milieu des siens. C'est ainsi que le narrateur de *La Terre et le sang* rend compte de l'incroyable reconstitution, dans les mines du Nord, de petites sociétés kabyles qui ressemblaient étrangement à celles des villages d'origine.

En somme, du point de vue de l'ordre du récit l'émigration n'est qu'une longue analepse externe parce qu'elle ramène le lecteur au-delà du champ temporel du récit premier. En effet, le narrateur relate d'abord le retour et l'installation du

---

<sup>411</sup> Mouloud FERAOUN, *La Terre et le sang*, op.cit., p. 82

## Chapitre 1: Les discours sociaux

---

couple au village. Ce n'est qu'ensuite qu'il revient en arrière pour évoquer les souvenirs d'Amer et explique son éloignement des siens. Le discours sur l'émigration met en lumière une réalité sociopolitique qui a marqué une page de l'histoire de la société algérienne dans sa lutte pour la survie. Le romancier se montre habile pour étudier avec le zèle de l'ethnographe les particularités de ce phénomène social en mettant l'accent notamment sur ses aspects positifs. Ce phénomène était à l'origine de l'amélioration des conditions de vie des villageois et à l'ouverture du ghetto kabyle à la modernité. Grâce à l'émigration, la vie des villageois est tendue vers le changement et vers la revendication d'émancipation citoyenne car les émigrés étaient exposés aux idées progressistes pour la première fois au sein des syndicats et des partis ouvriers. Le narrateur accorde une très grande importance au thème de l'émigration pour dénoncer également certains de ses aspects négatifs comme l'inégalité sociale. Il met l'accent sur les insurmontables difficultés que rencontre l'émigré pour s'adapter au nouveau mode de vie imposé par la société d'accueil. En outre, elle est perçue comme la principale origine de l'acculturation surtout des jeunes kabyles, dont l'une des manifestations reste la transgression de la loi coranique et l'oubli voire le mépris des pratiques religieuses.

Il va sans dire enfin que la trame narrative de *La Terre et le sang* évoque un cas d'émigration dans l'autre sens. C'est le cas de Marie, la Française qui a accompagné son époux Amer dans son retour définitif à Ighil-Nezman après une absence de quinze ans. Le narrateur décrit en détail l'arrivée du couple au village en se focalisant le plus sur « l'étrangère » qui apparaît aux yeux des villageois comme une mystérieuse révélation parce que sa présence semble intriguer tous les hommes, les enfants et les femmes du village. Ces derniers se montrent moins intéressés par le retour de Amer, malgré sa longue absence. En effet :

« *C'est la Parisienne qui mit en émoi tout le village.* »<sup>412</sup>

---

<sup>412</sup> Mouloud FERAOUN, *La Terre et le sang*, *op.cit.*, p. 11



Le narrateur souligne que Marie arrive facilement à s'adapter à son nouveau mode de vie et finit par se mettre dans la peau d'une kabyle d'Ighi-Nezman. Elle y séjourne jusqu'à sa mort sans jamais songer au retour en France malgré la mort prématurée de son époux. Au-delà d'un simple mariage mixte entre Amer et Marie. Il n'est pas difficile de voir dans le mariage d'Amer et de Marie une allégorie de cette rencontre entre Algériens et Français engendrée par la colonisation d'abord puis par les vagues d'émigrés vers la France, et du croisement culturel qui s'en est suivi. Feraoun voulait montrer à travers cet exemple réussi d'intégration que la rencontre est inévitable, mais pour être efficace il suffit simplement qu'elle passe par le respect mutuel et l'acceptation de l'Autre, loin de tout rapport de force et de dépendance.

### **2.3.2. L'émigration dans *Les Chemins qui montent***

Le thème de l'émigration marque fortement la trame narrative de *Les Chemins qui montent* puisqu'il constitue sa première source d'inspiration et son principal manipulateur comme l'atteste le passage suivant extrait de l'interview accordée à Maurice Monnoyer précédemment citée:

## Chapitre 1: Les discours sociaux

---

« J'ai pensé que l'émigration des kabyles pouvait donner matière à un ou plusieurs ouvrages dignes d'intérêt. J'ai distingué deux périodes : de 1910 à 1930 et de 1930 aux années que nous vivons. *La Terre et le sang* est consacré à la première période. J'écrirai un autre roman sur la seconde période »<sup>413</sup>.

*Les Chemins qui montent* est en fait le projet romanesque que Feraoun a envisagé de réaliser pour cerner la seconde période de l'émigration des kabyles annoncée dans l'interview. Une période qui diffère complètement de la première dans la mesure où « les kabyles de 1953 sont mieux armés que leurs devanciers, parce qu'ils s'adaptent plus facilement aux façons de vivre de la métropole »<sup>414</sup>. Contrairement à ceux qui leur ont ouvert la route, lesquels, comme nous l'avons mentionné plus haut, étaient foncièrement attachés à leurs terres et aux mœurs kabyles et dont le principal souci était de s'acharner à faire des économies en se hâtant de retourner chez eux pour améliorer leur situation au village.

Le narrateur souligne, en effet, que les raisons qui poussent à l'exil ne sont pas forcément d'ordre matériel. Il évoque à travers le cas de son principal protagoniste Amer n'Amer qui, malgré son attachement à son village et les bons rapports avec ses pairs, manifeste une forte réticence à l'égard des règles ancestrales de sa communauté. C'est alors qu'il entre en conflit direct avec ce qu'il appelle « les vieux barbons »<sup>415</sup> ou « les vieilles barbes »<sup>416</sup>, le courant conservateur du village représenté par les hommes de la *djamaâ*. Ces derniers lui reprochent, d'une part, l'impureté du sang due à son origine semi-française, et de l'autre sa vive opposition aux rites religieux et aux règles de la communauté. C'est en fait à cause de ce sérieux désaccord avec ses « malheureux »<sup>417</sup> qu'il arrive à fonder avec des jeunes du village une cellule communiste dans le but de l'instauration d'une société égalitaire refusant toute forme de dogme :

---

<sup>413</sup> Le Fils du pauvre –Interview- 2003 in <http://zighcult.canalblog.com>

<sup>414</sup> *Ibid.*

<sup>415</sup> Mouloud FERAOUN, *Les Chemins qui montent*, *op.cit.*, p. 48

<sup>416</sup> *Ibid.*, p. 141

<sup>417</sup> Mouloud FERAOUN, *Les Chemins qui montent*, *op.cit.*, p. 136

« Depuis, j'en ai pris mon parti et je ne jeûne jamais et j'ai des disciples, comme le diable, et tous ensemble nous nous moquons d'eux et je récolte tout seul leur haine »<sup>418</sup>.

Ce comportement de refus perturbe l'ordre moral et social du village. Autrement dit, il représente une insolence méprisante et un outrage qui offense les sages, les notables et les *Amins* qui sont les vrais bénéficiaires de l'ordre ancestral. Ces derniers ne s'attardent pas à intervenir fermement pour mettre fin aux activités clandestines et perturbatrices de la cellule : deux des militants sont arrêtés alors que Amer, le chef, est épargné pour ses origines françaises :

« Amer n'Amer fut vertement tancé par le hakem mais en considération de son origine bâtarde, et nonobstant son lourd passé de collégien, il peut éviter Colomb-Béchar. Et ma mère dans son affolement préféra m'expédier en France »<sup>419</sup>.

L'émigration n'est aucunement pour lui un moyen pour gagner du pain comme c'était le cas de son père, mais une sorte d'expulsion pour fuir des éventuelles poursuites judiciaires à cause de ses activités politiques et ses tendances communistes.

Amer raconte en effet dans le neuvième jour de son journal les petits détails du fameux parcours vers la France qui devient un classique de la littérature maghrébine. Il quitte très tôt le matin Ighil-Nezman pour prendre le car jusqu'à Alger. Il embarque, comme son père, d'Alger par bateau et de Marseille il monte à Paris où il séjourne pendant quatre années parmi les Nord-africains, « *les Norafs* ». La trame narrative n'accorde pas suffisamment d'attention à la description de cet univers tant convoité du héros, elle insiste surtout sur les états d'âme qui habitent le héros face au climat de haine et d'intolérance de la société d'accueil.

---

<sup>418</sup> *Ibid.*

<sup>419</sup> *Ibid.*, p. 200

## Chapitre 1: Les discours sociaux

---

C'est à travers l'émigration qu'Amer découvre le racisme des Français aux yeux desquels « *le Noraf est au-dessous de tout* »<sup>420</sup>. Les Maghrébins sont alors aux yeux des Français une race inférieure qu'il faut haïr et mépriser et à cet égard des générations entières d'émigrés vivent avec cette plaie chronique provoquée par cette hostilité injustifiée ; dans ce sillage Amer rapporte :

« *A Ighil-Nezman, à Taguemount ou à Taourirt c'est pareil. Partout il y a des jeunes comme moi qui s'en moquent des jeunes qui sont revenus de France le cœur meurtri, parce qu'il a fallu qu'ils aillent là-bas pour comprendre. Oh ! Ce n'est pas facile de comprendre.* »<sup>421</sup>

Effectivement, les jeunes de la société du roman qui ne comprennent pas ou ne prêtent pas assez d'attention au climat d'hostilité général, continuent de « *s'en aller en masse vers le luxe et la facilité* »<sup>422</sup>, ils sont fascinés par les « *excellentes nouvelles sur les montagnards enrichis qui, à Paris ou Lille, se trouvaient à la tête des millions, étaient propriétaires d'immeubles, de cafés, de restaurants, des magasins.* »<sup>423</sup>

Pour conclure, on peut dire que le thème de l'émigration se trouve au centre de tous les conflits dans les deux univers romanesques féraouniens. L'auteur lui a accordé cette attention particulière sûrement pour laisser entendre certains aspects de son idéologie. Ce normalien apologiste de l'assimilation, très attentif aux idéaux humanitaires, fraternité universelle, égalité des races et des croyances, estime que l'émigration pouvait favoriser le rapprochement de deux communautés arabe et française. Mais il a constaté en fin de compte que cette ambition n'était en fait qu'une illusion à cause de la politique de ségrégation raciale adoptée par l'administration française, une politique faisant de l'autochtone un citoyen de troisième degré. Cette idée d'inégalité des chances se trouve clairement énoncée dans *Les Chemins qui montent*, à travers les paroles de son héros Amer n'Amer :

---

<sup>420</sup> Mouloud FERAOUN, *Les Chemins qui montent*, op.cit., p. 137

<sup>421</sup> *Ibid.*, p.138

<sup>422</sup> *Ibid.*, pp. 200-201

<sup>423</sup> *Ibid.*, p. 200

« *Les gens qui viennent chez nous ne sont pas à plaindre : ils occupent les meilleures places, toutes les places, et finissent toujours par s'enrichir. Chez nous, il ne reste plus rien pour nous. Alors, à notre tour nous allons chez eux. Mais ce n'est pas ni pour occuper des places, ni pour nous enrichir, simplement pour arracher un morceau de pain : le gagner, le mendier ou le voler. Voilà ce que nous faisons* »<sup>424</sup>

Dans ce passage, l'expression « les gens qui viennent chez nous » renvoie aux colons qui monopolisent tous les pouvoirs et s'emparent de toutes les terres fertiles en repoussant les indigènes vers les régions arides, chose qui les oblige à quitter leur pays pour aller peiner davantage afin de garantir leur survie et celle des leurs. Cette conviction de l'auteur se trouve incarnée dans un autre passage du même roman par un de ses personnages secondaires qui avait un faible pour les clochards de Paris qu'il appelait « *Zami* ». Il aimait les réveiller sur leurs bancs en leur disant d'un ton ironique :

« *Tu veux un conseil, mon Zami ? [...] Oui, mon Zami. Va en Algérie, Allah est grand ! Aux prochaines élections, c'est toi qui seras maire. Je sais ce que je dis. Va en Algérie, mon Zami* »<sup>425</sup>.

De ce point de vue, on peut dire que les écrits de Feraoun ont un caractère subversif. Il essaie à travers eux de dénoncer la discrimination adoptée par le système colonial dont l'installation et la stratégie constituent le centre d'intérêt de la trame narrative du *Premier homme*.

### 2.2.3. L'émigration dans *Le Premier Homme*

Suite à sa visite de la tombe de son père au cimetière de Saint-Brieuc, le héros du *Premier Homme* Jacques Cormery se trouve aussitôt envahi par un flot de tendresse et de pitié et ressent de ce fait, de plus en plus fort, le besoin de se

---

<sup>424</sup> Mouloud FERAOUN, *Les Chemins qui montent*, op.cit., p. 234

<sup>425</sup> Albert CAMUS, *Le Premier Homme*, op.cit., p. 186

## Chapitre 1: Les discours sociaux

---

renseigner sur ce que fut l'existence de son père. Pour ce faire il va se livrer à une démarche rétrospective et débarque à Mondovi où il parvient avec le peu d'informations qu'il a pu collecter afin d'esquisser le parcours sinueux des hommes du « *Labrador* », la foule des premiers émigrants européens qui s'étaient installés sur le territoire algérien nouvellement colonisé pour fuir « *les querelleurs et implacables* »<sup>426</sup> Allemands, « *lesquels avaient été toujours méchants et cruels particulièrement avec les Français et sans raison aucune* »<sup>427</sup>. Le passage suivant retrace la dernière étape de ce parcours de cinq semaines en mettant l'accent sur leurs passages éphémères, leur survivance fugitive, leurs cheminements dans la boue et la poussière surtout lors de l'ultime épreuve du parcours entre le port de Bône et Solferino :

*« Mais la route n'existait pas pour les émigrants, les femmes et les enfants entassés sur les prolonges de l'armée, les hommes à pieds, coupant à vue de nez à travers la plaine marécageuse ou le maquis épineux, sous le regard hostile des arabes groupés de loin en loin et se tenant à distance, [...] jusqu'à ce qu'ils parviennent à la fin de la journée dans le même pays [...] plat, entouré de hauteurs lointaines, sans une habitation, sans un lopin de terre cultivé, couvert seulement d'une poignée de tentes militaire couleur de terre, rien qu'un espace nu et désert, ce qui était pour eux l'extrémité du monde entre le ciel désert et la terre dangereuse, et les femmes pleuraient alors dans la nuit, de fatigue, de peur et de déception »*<sup>428</sup>

Le narrateur lève dans le passage ci-dessus un coin du voile recouvrant les rapports tendus qui se lancent dès le début entre les nouveaux arrivants et les autochtones à travers l'accueil glacial des « Arabes » qui ont pris leurs distances et se sont contentés de regarder en colère l'arrivée de ceux qui allaient spolier leurs grandes propriétés terriennes puisqu'ils étaient contraints, à l'instar de la société de référence, de se soumettre à l'autorité de la puissance du Royaume de France qui s'est lancé à l'assaut de l'Algérie à partir de 1830. En effet, le co-texte nous

---

<sup>426</sup> Albert CAMUS, *Le Premier Homme*, op.cit., p. 80

<sup>427</sup> *Ibid.*

<sup>428</sup> *Ibid.*, p. 206

## Chapitre 1: Les discours sociaux

---

apprend qu'après l'invasion des troupes coloniales du territoire algérien, les populations autochtones étaient régies par le « code de l'indigénat », qui est un ensemble de lois et de règles conçues par l'administration coloniale pour faire des populations autochtones des « indigènes », c'est-à-dire des citoyens de rang inférieur, de classe subalterne, inférieurs en droits aux citoyens français.

Cette ségrégation raciale se retrouve dans *Le Premier Homme* puisque dès les premières pages le lecteur constate que les autochtones sont anonymes, qu'ils sont simplement désignés par leur appartenance raciale et que le narrateur ne brosse aucun portrait d'eux alors qu'il nomme les émigrants européens et les dépeint physiquement. Tout au long du roman, le dénominatif « arabe » revient avec constance pour désigner et englober tous les groupes sociaux autochtones composés essentiellement de diverses races berbères et des Arabes de souches, ou peut-être aussi pour qualifier et différencier ces derniers des émigrés européens de race blanche.

Le narrateur fait allusion aux rapports tendus qui ne favorisent pas une cohabitation harmonieuse entre les deux composantes de la société du roman. Il rapporte l'image peu reluisante que les Européens ont des populations autochtones qualifiées de « *sale race* »<sup>429</sup>, et de « *bande d'enculés* »<sup>430</sup>. Les Arabes, sans toutefois que cela soit clairement évoqué, ne doivent certainement pas avoir une bonne idée des Blancs. Cela s'explique par les attentats perpétrés par des insurgés arabes dans les quartiers algérois, ou par les nombreuses insurrections populaires des autochtones qui refusaient, dès le début, de se soumettre à l'autorité coloniale, « *comme en 51 pendant l'une des insurrections où des centaines de cavaliers en burnous virevoltant autour des remparts [...] qui [refusaient] l'occupation et se [vengeaient] sur tout ce qu' [ils trouvaient] »*<sup>431</sup>.

---

<sup>429</sup> Albert CAMUS, *Le Premier Homme*, *op.cit.* p. 87

<sup>430</sup> *Ibid.*

<sup>431</sup> Albert CAMUS, *Le Premier Homme*, *op.cit.*, pp. 208, 209

## Chapitre 1: Les discours sociaux

---

En plus de l'émigration des Européens en Algérie, la trame narrative du *Premier Homme* évoque une autre migration, celle qui a conduit le héros Jacques Cormery vers la métropole française. L'instance narrative ne dévoile pas précisément les vrais motifs de ce retour aux origines ancestrales, mais c'est là où a lieu l'élément modificateur de toute la trame narrative de ce récit : en visitant la tombe de son père, Jacques, surpris et tourmenté en lisant les inscriptions gravées sur la pierre tombale du fait que son père était plus jeune, décide de mener une quête pour connaître davantage ce père inconnu. Il va sans dire que la visite du cimetière pour la rencontre virtuelle du père ne justifie aucunement le motif du déplacement migratoire du héros d'Algérie à la métropole puisque le narrateur rapporte que « *depuis des années qu'il vivait en France, il se promettait de faire ce que sa mère, restée en Algérie, ce qu'elle lui demandait depuis si longtemps : aller voir la tombe de son père qu'elle-même n'avait jamais vue* »<sup>432</sup>.

Les voyages successifs de Jacques en Europe éveillent chez lui la nostalgie de sa terre natale où vit le reste de sa famille. En effet, les nouvelles normes architecturales, et les modèles de gestion environnementale qu'il découvre en France le perturbent, voire le révoltent carrément. Le narrateur rapporte qu'à la vue des cités, Jacques Cormery exprime sa préférence pour son univers pauvre de faubourg d'Alger où, contrairement à la banlieue parisienne, il jouit d'une grande liberté qu'il apprécie lorsqu'il regagne le sol algérien. Le passage ci-dessous montre la fébrilité et la joie profonde qu'il éprouve à chaque fois qu'il lui arrive de quitter la France pour l'Algérie :

*« Jacques dormait à moitié, le cœur serré d'une sorte d'angoisse heureuse à l'idée de revoir Alger et la petite maison des faubourgs. C'était ainsi chaque fois qu'il quitter Paris pour l'Afrique [...]. De même, chaque fois qu'il y revenait par la route ou par le train, son cœur se serrait aux premières maisons des banlieues, abordées sans qu'on ait vu comment, sans frontière d'arbres ni d'eaux, comme un cancer malheureux, étalant ses ganglions de misère et de laideur qui dirigeait*

---

<sup>432</sup>*Ibid.*, p. 33



## Chapitre 1: Les discours sociaux

---

*peu à peu le corps étranger pour le conduire jusqu'au cœur de la ville, là où un splendide des décor lui faisait parfois oublier la forêt de ciment et de fer qui l'emprisonnait jour et nuit et peuplait jusqu'à ses insomnies »<sup>433</sup>.*

Le séjour en France a permis à Jacques Cormery de découvrir que la société de la métropole était différente de celle qu'il s'attendait à voir puisqu'elle contredit l'image idyllique gravée dans sa mémoire depuis les premières années de sa scolarisation. Ce séjour lui a permis également de se rendre compte des différences qui séparent les sociétés algérienne et française. Son émigration a en quelque sorte servi de catalyseur, de creuset à son sentiment d'appartenance à cette organisation sociale à laquelle il doit sa personnalité enrichie par la symbiose culturelle qui résulte de la diversité des groupes sociaux de la société franco-algérienne de la colonie.

Cela nous pousse à souligner que le discours social sur l'émigration dans *Le Premier Homme* révèle quelques aspects de l'idéologie de son auteur. En effet, ce dernier voulait dégager la richesse de l'appartenance à une double culture alliant l'Orient et l'Occident, les deux composantes majeures qui font la force de la mentalité méditerranéenne et la distinguent de la ténébreuse et arrogante mentalité occidentale. Sur ce point, Camus affirme que les valeurs de la communauté à laquelle il se sent fier d'appartenir sont largement supérieures de celles de la métropole, une supériorité qu'il recommande au visiteur métropolitain de son pays natal d'admettre parce qu'il aura certainement l'occasion de la distinguer dans la générosité évidente et la chaleur humaine de l'âme algérien. Aussi écrit-il dans ces Essais :

*« ... en toutes occasions, reconnaître humblement la supériorité de l'Algérie sur la France métropolitaine. Ces concessions faites, on aura l'occasion de*

---

<sup>433</sup> Albert CAMUS, *Le Premier Homme*, op.cit., p. 53

## Chapitre 1: Les discours sociaux

---

*s'apercevoir de la supériorité réelle de l'Algérien sur le Français, c'est-à-dire de sa générosité sans limites et de son hospitalité naturelle* ». <sup>434</sup>

On retient de ce passage l'importance que Camus, l'Euro-Algérien, accorde à la générosité et à l'hospitalité, les deux valeurs humaines qui sont à la base du modèle social nord-africain qui prend le dessus sur le modèle métropolitain pour qui la supériorité s'exprime en termes de statut social, de pouvoir, d'argent et de race.

De l'autre côté, Camus qui se veut le porte-parole des Français d'Algérie voulait transmettre l'embarras dans lequel se trouve cette communauté humaine des Européens issue d'émigration dont l'hybridité identitaire est à l'origine de ses soucis immédiats et peut constituer une menace pesante pour son avenir. En effet, rejetés tant par leurs pays d'origine que par leur pays d'adoption et surtout par les populations autochtones d'Algérie au sein desquelles ils n'ont pas su ou voulu s'intégrer, les Européens représentés par le principal protagoniste du *Premier Homme* souffrent du sentiment d'être étrangers en Afrique du Nord, des apatrides sans passé et sans avenir. Ce douloureux sentiment de déracinement, de n'être de nulle part incite le personnage principal à faire des recherches sur ses origines qui sont à vrai dire à la fois algérienne et française.

Le déchirement identitaire de la dite communauté s'accroît davantage à l'approche de la fin de la Guerre d'Algérie où les colons commencent à réaliser avec effroi la gravité de la situation sécuritaire embêtante dans laquelle ils se trouvent. La trame narrative du *Premier Homme* l'évoque à travers l'exemple du nouveau propriétaire de la ferme où était né le héros, qui se sentant trahi par la France voit toute sa famille se faire déchirer à cause des menaces permanentes des révolutionnaires autochtones : ses parents débarquent à Marseille où rien ne va pour eux alors que sa femme et ses enfants trouvent refuge à Alger. Écoutons-le en train de regretter le passé et à gémir sur le présent en s'adressant à Jacques qui vient pour visiter le lieu de sa naissance :

---

<sup>434</sup> Albert Camus, cité par Ali YEDES, in *Camus l'Algérien*, Paris, l'Harmattan, 2004, pp. 72, 73

« Oh, moi, je reste, et jusqu'au bout. Quoi qu'il arrive, je resterai. J'ai envoyé ma famille à Alger et je crèverai ici. On ne comprend pas sa à Paris. A part nous, vous savez ceux qui sont seuls à pouvoir le comprendre ? »<sup>435</sup>.

### Synthèse partielle

Pour résumer, on peut dire que le discours social sur l'émigration est omniprésent dans les trois romans de notre corpus. Mais chaque roman l'aborde à sa manière en fonction des tendances idéologiques de son auteur. Dans *Le Premier Homme*, le narrateur retrace d'abord l'Histoire de la colonisation de l'Algérie en suivant les pas de la vague de premiers colons européens venus essentiellement de la rive nord de la Méditerranée à la recherche d'un avenir prospère. Sous l'égide de l'administration coloniale, ces derniers arrivent facilement à s'adapter malgré les conditions climatiques et environnementales défavorables et à devenir, pour la plupart, des propriétaires terriens ou des fonctionnaires civils ou militaires sous le regard hostile de la population autochtone au sein de laquelle, au contraire, ils ne parviennent pas à s'intégrer sans doute à cause du manque de respect de l'altérité. Le narrateur fait allusion ensuite au déchirement identitaire qu'avait subi la communauté européenne d'Algérie à travers l'histoire de son principal protagoniste qui se rend compte après un long séjour dans la métropole qu'il ne s'auto-identifie pas à cette culture occidentale qui valorise le pouvoir, l'argent et le statut social au détriment des valeurs humanistes sur lesquelles est construite sa culture d'origine, laquelle puise ses origines et son souffle de vie dans la fusion des cultures de deux rives de la méditerranée.

Dans *La Terre et le sang*, il s'agit d'une sorte de documentaire relatant l'histoire de la première lignée d'immigrants kabyles qui a regagné le territoire français pour porter secours aux leurs qui vivaient dans la misère et l'extrême

---

<sup>435</sup> Albert CAMUS, *Le Premier Homme*, *op.cit.*, p. 199

pauvreté. A la différence de ces derniers, leurs successeurs, la jeunesse dans *Les Chemins qui montent* qui sont relativement mieux armés émigrent pour s'enrichir et pour chercher la liberté, le luxe et la vie facile. Feraoun a accordé une attention particulière au thème de l'émigration dans ces deux romans certainement pour défendre certains points de vue de son idéologie de normalien apologiste de l'assimilation comme la fraternité universelle et l'égalité des races et des croyances. Pour lui, l'émigration est un facteur déterminant qui pourrait favoriser le rapprochement de deux communautés algérienne et française. Mais malheureusement ces ambitions sont vouées à l'échec face à la politique de ségrégation raciale adoptée par l'administration coloniale, une politique qu'il condamne sévèrement puisqu'elle fait de l'autochtone un citoyen de troisième degré. L'émigration n'est, en effet, perçue que comme la principale origine de l'acculturation surtout des jeunes kabyles, dont l'une des manifestations reste la transgression de la loi coranique et l'oubli voire le mépris des pratiques religieuses.

### **2.4. Le discours social sur la religion**

La religion représente la croyance et les dogmes qui déterminent le rapport de l'homme à Dieu et au sacré en général. Elle se célèbre par des pratiques et des

rites en accord avec des croyances spirituelles. En partant de l'idée qu'aucune société dans l'histoire de l'humanité n'a existé ou n'existe sans religion et sans rite, nous voulons, à travers cette perspective, surtout montrer l'impact des croyances et des dogmes religieux sur la société de chacune de trois romans de notre corpus.

### 2.4.1. La religion dans *La Terre et le sang*

En Kabylie, comme partout en Algérie, la religion occupe une place prépondérante au sein de la société, une importance qui ne se dément pas dans *La Terre et le sang*. En effet, l'organisation spatiale du village obéit à des règles très strictes dictées par la religion aux cinq préceptes : le compartimentage espace féminin-espace masculin. Le divin imprègne la vie quotidienne des villageois. Le terme « Dieu » revient très souvent dans les conversations entre les protagonistes du roman. On l'invoque généralement pour s'incliner devant le sort ou pour dénoncer toute tentative de dépassement moral.

Le discours social sur la religion, essentiellement centré sur les marabouts, révèle certain aspects négatifs dus au développement de certains rites religieux fort éloignés des dogmes officiels de l'islam. En effet, en se posant comme détenteurs exclusifs du savoir religieux et en s'appropriant la sainteté et la connaissance de la « religion vraie », les marabouts tels qu'ils sont présentés dans les deux univers féraouniens bloquent l'accès aux sources de l'islam à la majorité des Kabyles. C'est pourquoi, bien que se revendiquant de l'islam, les habitants d'Ighil-Nezman, vivent dans une ignorance relative de ses préceptes et élaborent leur foi dans un espace syncrétique qui va souvent à l'encontre des principes de base de l'islam. Cette conception de l'islam convient mieux aux marabouts qui ne cessent pas de la défendre afin de préserver le statut privilégié que la société leur accorde à savoir le rôle d'intermédiaire entre Dieu et l'homme. A Ighil-Nezman, la religion

## Chapitre 1: Les discours sociaux

---

musulmane se limitait donc aux simagrées des marabouts qui y régnaient en maîtres en s'attribuant le rôle de protecteurs du village et de garants de la pérennité et l'harmonie de la société.

Mouloud Feraoun ne cache pas son mépris pour les pratiques superstitieuses issues de l'islam maraboutique. En vérité, nombreux sont les passages de *La Terre et le sang* qui révèlent le mépris que l'auteur éprouve à l'égard de ces rites religieux hérités d'un siècle révolu. Il raconte avec un mépris moqueur le voyage de Slimane au village du marabout Si-Mahfoud pour une consultation traditionnelle où il était question de l'interprétation de rêve. Le narrateur raconte qu'avant de se rendre chez Si-Mahfoud, Slimane accompagné de son gendre Ramdane passa d'abord par le cimetière conformément à l'usage. Slimane tourna quatorze fois autour du tombeau de son oncle Ali avec un œuf à la main en lui adressant à haute voix des paroles pour lui donner rendez-vous au village du marabout Si-Mahfoud. Le narrateur accorde une grande attention à cette séance d'invocation au mort qu'il raconte dans ses petits détails en s'arrêtant sur les moindres gestes et paroles de son animateur, le réputé marabout Si-Mahfoud :

*« [Si-Mahfoud] prit l'œuf entre ses doigts et se mit à le contempler longuement. Il ne fallait pas parler mais attendre, écouter attentivement, ne pas interrompre, ne pas interroger ni chercher à percer le mystère des termes obscurs qu'il allait employer. Tout cela, les visiteurs le savaient. Les lèvres du marabout remuaient très vite ; ses yeux plongeaient dans l'œuf comme pour y contempler quelque fascinant spectacle ; les grains du chapelet se précipitaient l'un derrière l'autre sous les doigts effilés qui les tenaient. Une présence insolite semblait se glisser parmi eux, les effleurait doucement comme un frôlement d'aile silencieux. Ils étaient prêts à croire au miracle »<sup>436</sup>*

Ce passage met l'accent sur le pouvoir que possèdent les marabouts sur les villageois naïfs et stupides. Ils parviennent par de simples rituels codifiés à persuader leurs patients jusqu'à leur faire croire au miracle. Le frôlement d'aile

---

<sup>436</sup> Mouloud FERAOUN, *La Terre et le sang*, op.cit., pp. 104, 105

## Chapitre 1: Les discours sociaux

---

renvoie aux âmes des morts invoqués qui gardent le contact avec le monde terrestre grâce au pouvoir magique des marabouts. La consultation se termina par un oracle sibyllin et un apologue rassurant qui prônait la patience et l'abandon aveugle aux desseins de Dieu. Slimane repartit convaincu et se débarrassa de ses soucis de vengeance qui tourmentaient sa vie.

On lit dans un autre passage, avec la même ironie, la critique que l'auteur porte à l'égard des villageois qui restaient naïfs dans leurs croyances en attribuant aux *derviches* des pouvoirs surnaturels. Dans le passage suivant, Ramdane avoua à Amer qu'ils avaient tout fait pour que Slimane et Chabha aient un héritier. Il lui dit aussi ; « *dernièrement, nous avons consulté un derviche dont on nous avait dit beaucoup de bien. Il nous a donné espoir. Il a dit à Slimane qu'il le voyait avec un petit agneau bêlant derrière lui. [...] C'est signifiant n'est-ce pas ? Nous avons promis un vrai mouton à Si-Mahfoud si cela arrivait* »<sup>437</sup>.

De ce qui précède, nous pouvons dire que la société du texte véhicule une image négative de l'islam maraboutique. L'islam de soumission à Dieu et aux marabouts ne répond pas aux questions que peuvent se poser des esprits instruits et éclairés. Par conséquent, la religion constitue pour les habitants d'Ighil-Nezman une fuite du réel, une expression de la peur, de l'ignorance, de privation de la liberté de penser et de la conscience. Le discours social sur la religion diabolise les marabouts par l'ignorance du rôle des *zaouïas* dans la sauvegarde, l'adaptation et la transmission des savoirs locaux de la religion et révèle ainsi l'idéologie de l'auteur-narrateur : l'idéologie laïque de la III<sup>ème</sup> République qui s'attaque à l'Eglise et à la religion d'une manière générale. En effet, il rappelle avec une mordante ironie sa laïcité dans un passage de son journal ; on y lit :

« *Il allait falloir remettre Mohamed à la mode, et les prières et les marabouts* »<sup>438</sup>.

---

<sup>437</sup> Mouloud FERAOUN, *La Terre et le sang, op.cit.*, p. 137

<sup>438</sup> Mouloud FERAOUN, *Journal 1959-1962*, Lonrai, Seuil, 2001, p. 43

## Chapitre 1: Les discours sociaux

---

Il dévoile également ses convictions idéologiques dans un autre passage dans *Le Fils du pauvre* en écrivant ;

« *Les mosquées ont manifestement moins d'importance que les djamâa [...] Les vieux qui vont y prier ont l'air d'appartenir à un siècle révolu* »<sup>439</sup>.

Il confirme bien, dans une lettre adressée le 16 juin 1949 à son ami René Nouelle, son scepticisme en matière religieuse et son profond détachement de la pratique religieuse des villageois en montrant qu'il ne se soucie guère de la pratique du jeûne, l'un de cinq piliers de l'islam :

*« Nos vacances débutent dans une quinzaine. Cependant je ne peux pas encore fixer le jour de mon départ : notre mois de Carême (ramadan) commence avec la nouvelle lune - le 26 ou le 27- et se termine par une fête importante : l'Aïd Seghir. Mon père veut que je passe cette période avec la famille. Il se doute bien que je ne suis ni croyant ni pratiquant. Il m'a fait comprendre qu'il n'est pas dupe et que je veux me sauver en France pour n'avoir pas à jeûner. Et bien, oui, ici je jeûne sans y croire pour ne contrarier personne. Discutable ? Tu pourrais me donner raison si tu avais toutes les données de problème. Milieu à part, mœurs à part, etc. Du reste au fond, ça revient exactement au même qu'on jeûne au non. »*<sup>440</sup>

L'esprit laïc du romancier est donc manifestement visible tout au long du roman. Ce dernier considère la mosquée comme la source d'anarchie et de désordre, et du coup, le discours tenu au nom de la religion s'avère un discours stérile et inutile. Et afin de corriger l'anarchie absolue et le désordre aberrant, il faudra adopter un discours rationnel fondé sur l'éthique et la logique humaine qui n'est autre, pour le narrateur, que celui importé de la France, le modèle de la laïcité, par son principal protagoniste.

*« Ces réunions absolument anarchiques avaient lieu tous les quinze jours, un vendredi. Elles se tenaient dans l'unique salle de mosquée [...] tout le monde criait et parlait à la fois [...] La réunion suivante débuta de la même façon. L'amin ouvrit la séance et immédiatement fusèrent de toutes parts les interpellations.*

---

<sup>439</sup> Mouloud FERAOUN, *Le Fils du pauvre*, op.cit., p. 14

<sup>440</sup> Mouloud FERAOUN, *Lettres à ses amis*, Alger, ENAG, 2006, p. 19



## Chapitre 1: Les discours sociaux

---

*-Parlons au nom du Prophète !*

*-Non, attends, Ahmed, parlons au nom du Prophète !*

*-Alors écoutez-moi, je vous dis d'abord, parlons au nom du ... »<sup>441</sup>*

Le passage ci-dessus nous montre que le narrateur attribue l'anarchie et le désordre à tout ce qui symbolise l'islam et la foi musulmane, le lieu, le moment et la parole. La mosquée, en tant que lieu de culte, devient l'arène de la défense d'intérêts puisque à aucun endroit du texte, il n'est fait allusion à la mosquée comme lieu du rituel de la prière. Il en est de même du jour de la réunion et de prière collective, le vendredi, le jour sacré et la fête hebdomadaire des musulmans, devient de sa part un moment de tumultes, d'agitations et de règlement de comptes. Enfin, le nom du Prophète se transforme en un outil au service de tous pour leur permettre de camoufler leurs ruses ou de dominer l'assistance.

Le narrateur nous fait comprendre que la seule issue possible à cette désorganisation totale est celle de l'adoption de la méthode du laïc, le civilisé, celui qui épargne la religion pour tout ce qui touche aux rapports entre les hommes et à l'organisation de la vie. Pour cela, il nous fait connaître, à travers l'intervention d'Amer-ou-Kaci à la réunion, la manière idéale pour gérer ce genre de rassemblement :

*« Amer sut profiter d'un moment. Il se leva posément et sans se presser, sans prendre parti, se mit à expliquer comment les ouvriers français organisent une réunion. Il ne criait pas, ne se hâtait pas, expliquait avec conviction ce qu'il avait trouvé de bon dans ces assemblées [...] un ordre du jour, un président de séance, les orateurs qui se font inscrire à l'avance et qui défilent l'un après l'autre devant un auditoire courtois. Vote silencieux et honnête, levée de séance très digne »<sup>442</sup>*

Le narrateur laisse entendre, à travers ce passage, l'inutilité du discours religieux pour régler les affaires sociales et économiques des gens. Ce sont, par conséquent, les propos de celui qui n'a pas prononcé le nom du Prophète, ni récité une

---

<sup>441</sup> Mouloud FERAOUN, *La Terre et le sang, op.cit.*, pp. 186, 187

<sup>442</sup> Mouloud FERAOUN, *La Terre et le sang, op.cit.*, pp. 187,188

quelconque formule religieuse, qui permettent de remporter l'approbation unanime des participants et de ramener, même provisoirement, le calme à l'assemblée des villageois :

«- *C'est bien tout ça, dit le premier tamen [...] - D'accord, cria l'amin, cela nous fera gagner du temps. [...] Tu as raison Amer* »<sup>443</sup>.

Le discours social sur la religion met l'accent également sur la politique d'assimilation adoptée par l'administration coloniale essentiellement en terre kabyle, dont le but ultime était d'initier les autochtones à la civilisation et à la culture occidentale. Dans cette perspective, le narrateur souligne que les jeunes, notamment les jeunes émigrés à l'instar d'Amer, manifestaient si peu d'empressement à l'endroit de la religion. Il rapporte qu'ils se souciaient peu des pratiques religieuses et n'hésitaient pas à transgresser la loi de Dieu en s'adonnant à la consommation de la bière et à la fréquentation des femmes comme l'illustre ce passage qui montre l'acculturation des jeunes Aït-Abbas, la *karouba* la plus conservatrice d'Ighil-Nezman :

« *La bonne réputation des Aït-Abbas subit à présent une rude épreuve. L'esprit malin détourne leurs enfants de la bonne voie. Ils vont en France, boivent du vin, fréquentent sûrement des françaises, reviennent avec des pantalons et des vestes. Quelques-uns ne reviennent même pas* »<sup>444</sup>.

### 2.4.2. La religion dans *Les Chemins qui montent*

La religion constitue un pilier constitutif de la thématique de *Les Chemins qui montent*. En effet, ce roman met en exergue trois personnages ayant des convictions religieuses bien distinctes: Amer-n'Amer se définit comme étant « un communiste raté », Dahbia comme une catholique dévote et disciplinée, et Mokrane, lui, comme un musulman fanatique. Cette fracture d'ordre religieux se

---

<sup>443</sup> *Ibid.*

<sup>444</sup> *Ibid.*, p. 125

## Chapitre 1: Les discours sociaux

---

trouve en fait au cœur des pratiques discursives au sein de la société du texte. Le discours social sur la religion véhicule les aspects spécifiques de la communauté humaine, historiquement et socialement définie, décrite par la trame narrative du roman féraounien.

L'idéologie laïque de la III<sup>ème</sup> République qui s'en prend à la spiritualité de l'âme, se trouve accentuée davantage dans l'univers diégétique de *Les Chemins qui montent*. En effet, l'auteur-narrateur continue, tout au long du roman, de porter son regard critique sur tout ce qui touche aux croyances culturelles et religieuses et aux préceptes moraux des protagonistes, pour dire que les religions ne font qu'accroître les différences, maintenir les conflits et entravent, par conséquent, le rapprochement des humains.

Le narrateur s'attaque aux pratiques superstitieuses de l'islam maraboutique en adoptant une attitude sévère envers les « barbes blanches », la minorité d'opportunistes qui profite de l'ordre établi et milite pour le perpétuer. Cette bande « d'imbéciles » se montre hostile à toute tentative d'innovation de peur de perdre le statut privilégié que lui procurent les institutions du passé. Dans ce sillage d'idées, écoutons Vava Saïd, un fervent opportuniste, issu d'une famille maraboutique, dire à son fils Mokrane:

« *L'ordre, mon fils, exige que chacun occupe sa place, se tienne à son rang. Sans cela, où seraient les Aït-Slimane à présent ?* »<sup>445</sup>.

Le narrateur ne manifeste aucune gêne pour critiquer sévèrement la conception des villageois de certaines pratiques de la foi mahométane comme le jeûne, le statut de la femme, l'intolérance vis-à-vis de l'autre. Sa critique va plus loin encore jusqu'à contrarier certains versets du Livre Saint. Il commente à travers la voix de son principal protagoniste au sujet du suicide de la jeune Rahma :

---

<sup>445</sup> Mouloud FERAOUN, *Les Chemins qui montent*, op.cit., p.84

## Chapitre 1: Les discours sociaux

---

« *Il est dit dans le Coran que celui qui tue un homme tue du même coup tous les hommes. Rahma en se suicidant n'a pas tué toutes les femmes d'Ighil-Nezman* »<sup>446</sup>.

Les vifs reproches du narrateur adressés aux religieux n'épargnent pas la mission des Pères Blancs et des Sœurs Blanches, la société religieuse qui parvient à s'incorporer dans la société algérienne après l'Occupation. Les Pères Blancs dont le nom officiel est Missionnaires d'Afrique, ajoutent à leurs trois serments de base (chasteté, pauvreté et obéissance), un quatrième, celui d'œuvrer à l'évangélisation de l'Afrique. Le narrateur évoque à ce sujet un fruit de ladite mission à savoir la communauté kabyle évangélisée du village Aït-Ouadhou.

En effet, c'est à travers l'histoire de Dahbia, la chrétienne issue de l'école des Pères Blancs, que le narrateur décrit humblement la particularité de ce symbiose identitaire inédite dont l'une de ses « étranges » manifestations reste la violation du compartimentage espace masculin-espace féminin par l'institution de la mixité surtout les dimanches et les jours des fêtes puisque « *les barrières conventionnelles entre hommes et femmes, jeunes et vieux, disparaissent dans le temple de Dieu* »<sup>447</sup>. Il évoque par conséquent, et avec une habileté raisonnable, le conflit religieux entre musulmans et chrétiens pour dénoncer les opportunistes de deux partis qui se nourrissent des dogmes religieux en abusant de la naïveté et de la faiblesse des hommes humbles pour dire que ces malins astucieux n'ont pas de foi et ne sont fidèles qu'à leurs désirs insatiables. Sur ce sujet il affirme que « *si les marabouts sont critiquables, la faute n'en est pas au dogme, [...] il fut un temps dans l'histoire chrétienne où les marabouts de Jésus ne valaient pas plus chers que ceux de Mohamed* »<sup>448</sup>.

L'auteur-narrateur veut montrer à travers cet extrait qu'il ne remet pas en cause l'enseignement religieux en soi, mais il se fait critique de l'application et de la compréhension des préceptes religieux ; sans pour autant les condamner. Son

---

<sup>446</sup> Mouloud FERAOUN, *Les Chemins qui montent*, op.cit., p.196

<sup>447</sup> *Ibid.*, p. 21

<sup>448</sup> Mouloud FERAOUN, *Les Chemins qui montent*, op.cit., p. 22

## Chapitre 1: Les discours sociaux

---

objectif demeure, néanmoins, de présenter d'une façon assez globale le monde de valeurs de la société.

Le discours social sur la religion met l'accent sur le caractère disjonctif de l'établissement religieux qui ne tolère pas seulement la différence, mais la désire, la promeut et lui donne un avenir. En effet, les Pères Blancs réussissent à créer un gouffre, un déchirement entre des concitoyens de même souche, de même culture, de même mode de vie, comme l'atteste le passage suivant :

« [Les kabyles évangélisés] *affichent vis-à-vis des musulmans une supériorité dédaigneuse et provoquent des discussions animées pour faire admettre cette supériorité. Ils ont un argument massue qu'ils servent toujours en dernier et qui écrase chaque fois l'adversaire* »<sup>449</sup>.

Ce passage incrimine la mission des Pères Blancs puisqu'on constate clairement l'influence et la réussite des missionnaires à créer la division et à allumer une haine fratricide féroce qui ne se désarme pas et dont les répercussions sont de portée considérable et représentent un danger réel et une menace pesante pour la stabilité d'une société archaïque insuffisamment mûre pour accepter et pour tolérer la différence ou la diversité.

Le discours social sur la religion centré par essence sur la mission évangélisatrice des Pères Blancs et des Sœurs Blanches révèle quelques particularités du catholicisme kabyle, la religion hybride qui est née de l'intersection de la parole évangélique et les pratiques héritées de l'islam maraboutique. En effet, les kabyles chrétiens sont tous, à vrai dire, mi-chrétiens, mi-musulmans du fait qu'il mélangent leur savoir indigène aux « vérités » des missionnaires français. Sur cet exemple de syncrétisme religieux, le narrateur rapporte :

*« Ils ne vont plus à la mosquée, mais ils jurent par les saints du pays, pratiquent la circoncision comme les bons musulmans et célèbrent les*

---

<sup>449</sup> *Ibid.*, p. 21

## Chapitre 1: Les discours sociaux

---

*Aïds aussi bien que la Noël. Leurs femmes, aussi superstitieuses que toutes les autres, croient aux pratiques de bonnes vieilles et, pour connaître l'avenir, rendent visite aux mêmes derviches. [...] ils ont reçu le baptême et avec le baptême un nom chrétien. Les Pères leur ont distribué généreusement des « Marie », des « Jean », et surtout des « Augustin », des « Monique » comme cela se devait en pays berbère, mais à côté de ces noms, existe toujours le nom kabyle, Mohammed, Akli, Rabah, Saïd, et la faculté de s'en servir »<sup>450</sup>.*

En somme, on peut dire que cette hybridité religieuse pourrait être une manière indirecte du narrateur pour déconstruire le mythe des « Lumière du Christianisme » en montrant que la religion du Français est surtout un outil commode dont se servent parfois les indigènes qui veulent éradiquer la misère ou s'assurer un statut social plus ou moins respectable. Pour confirmer cette hypothèse, le narrateur évoque le cas des Aït-Ouadhou dont « beaucoup d'entre eux se sont convertis par intérêt »<sup>451</sup>. Ces derniers « sont tous tournés vers l'administration. Grâce à l'appui des Pères, ils finissent toujours par se caser [...] Cela donne beaucoup d'assurance aux chrétiens surtout, leur confère une certaine dignité qui les rapproche singulièrement des Français, dont ils se sentent presque les égaux. »<sup>452</sup>.

Un autre exemple plus frappant encore de cette conversion d'intérêt vient confirmer l'hypothèse de la démolition du mythe des Lumières, est celui de Melha n' Aït-Larbi pour qui la conversion au christianisme était la seule issue possible lui permettant de fuir sa réputation de « femme légère » qui ne lui laissait aucun espoir de pouvoir se marier dans son village natal :

*« Elle les narguait [les Aït-Larbi] et les menaçait de tous les déshonneurs [...] lorsqu'un Aït-Ouadhou se présenta, on savait bien qui c'était. [...] Personne n'a dit non. Chrétienne ou putain, il avait fallu choisir »<sup>453</sup>.*

Le narrateur nous fait savoir par la suite qu'à la mort de son mari chrétien, Nana Melha retourne à son village natal et redevient musulmane aussi facilement qu'elle

---

<sup>450</sup> Mouloud FERAOUN, *Les Chemins qui montent*, op.cit., p. 23

<sup>451</sup> *Ibid.*, p. 21

<sup>452</sup> *Ibid.*, pp. 23, 24

<sup>453</sup> Mouloud FERAOUN, *Les Chemins qui montent*, op.cit., p.156

## Chapitre 1: Les discours sociaux

---

a été chrétienne chez sa belle-famille. Le cas de Melha n'est pas unique, comme le montre l'anecdote se rapportant à ce kabyle fraîchement converti que son prêtre surprend faisant la prière à la mosquée. Quand l'homme d'église le réprimande, lui rappelant qu'il n'est pas musulman, l'homme à la confession hybride répond naïvement :

« *-Pourquoi pas, mon père ? Je le suis de naissance.* »<sup>454</sup>

Il va sans dire également qu'à travers les chrétiens kabyles, l'auteur-narrateur démasque les fondements racistes de l'entreprise coloniale. Il révèle le caractère perfide de l'argument selon lequel les indigènes ne sont maintenus en rang de subalternité que parce qu'ils sont ignorants, barbares et non civilisés, puisque, même en adoptant le comportement et le mode de vie de l'occupant ainsi que de sa religion, les chrétiens kabyles n'échappent pas au racisme français. Ces sujets acculturés deviennent alors une menace plus redoutable pour la « vérité » et les « lumières » du colon, auxquelles ils tournent le dos entièrement :

« *Lorsqu'ils constatent que, quoiqu'ils fassent, on les considère toujours comme des kabyles, leur colère se tourne contre le Crist et ses serviteurs qui sont antiracistes par vocation* »<sup>455</sup>.

Le discours social sur la religion révèle un autre phénomène jusqu'à lors inédit dans la société kabyle, celui de l'athéisme. Ce phénomène atteint une certaine ampleur parmi la nouvelle génération des jeunes qui ont fréquenté l'école et/ou ont effectué des séjours plus ou moins longs en métropole. Bien qu'ils soient forgés comme tous les villageois, Ces jeunes instruits manifestent très peu d'empressement à l'égard de quelques coutumes ancestrales. Ils montrent bien qu'ils se soucient peu de la croyance des siens et qu'il refuse catégoriquement les pratiques superstitieuses imposées par un islam maraboutique consacrant l'irrationalité et repoussant l'intelligence ou l'émancipation :

---

<sup>454</sup> *Ibid.*, p. 23

<sup>455</sup> *Ibid.*, p. 23

« *Ce sont de pauvres types, nos marabouts. Ils nous font beaucoup de mal et chaque fois que l'occasion leur échappe de nuire, ils estiment que nous devons leur en être reconnaissants.* »<sup>456</sup>

Pour ces jeunes avant-gardistes, l'ouverture sur le monde est la seule voie qui permet à la société de vaincre cette inimaginable ignorance et d'accéder au développement et par là au progrès et au modernisme.

Le narrateur souligne que le chef de file de cette tendance transgressive et anticonformiste à l'égard du sacré est Amer. Ce dernier affiche courageusement aux « tas d'imbéciles », ses rivaux, son athéisme, et, à cet égard, n'écrit-il pas dans son journal :

« *Je n'ai ni religion ni principes ni biens.* »<sup>457</sup>

Son étonnante déclaration se matérialise par les innombrables transgressions des lois islamiques. L'une de ses insoumissions flagrantes reste la violation de la loi sacrée de l'islam, celle du jeûne :

« *Depuis, j'en ai pris mon parti et je ne jeûne jamais et j'ai des disciples comme le diable, et tous ensemble nous nous moquons d'eux et je récolte tout seul leur haine.* »<sup>458</sup>

Ce qui paraît frappant dans cet extrait du journal, ce n'est nullement son rejet des pratiques religieuses, mais le fait qu'il arrive par son influence idéologique à réunir autour de lui plusieurs disciples parmi les jeunes de sa génération. C'est pourquoi il se compare au diable, le Prince des ténèbres, avec toute l'image haïssable et dégradante que peut engendrer la figure satanique.

La transgression d'Amer des enseignements religieux se manifeste également à travers l'attrait qu'il éprouve pour la consommation de l'alcool et surtout pour la fornication, le péché de la chair, l'un de plus grands péchés de l'islam. En effet, en côtoyant deux femmes Ouiza et Dahbia dont l'une est mariée à Mokrane et l'autre est célibataire, Amirouche accentue son caractère démesuré et viole ainsi

---

<sup>456</sup>Mouloud FERAOUN, *Les Chemins qui montent*, op.cit., p. 125

<sup>457</sup>*Ibid.*, p. 227

<sup>458</sup>*Ibid.*, p. 136



l'une des lois sacrées de la foi musulmane qui prohibe tout rapport physique entre l'homme et la femme en dehors du cadre conjugal :

« Hier matin, quand Amer est rentré et qu'il est allé s'asseoir sur le banc de pierre qui donne accès à la soupente, il l'a attiré contre lui et a appuyé sa tête nue sur le sein de Dahbia, l'oreille juste sur le cœur. Dahbia palpait d'émotion. Elle comprit que c'était lui qui voulait être caressé le premier pour ensuite la serrer doucement, puis de plus en plus fort.»<sup>459</sup>

Ce passage est extrait de l'une de rares scènes érotiques du roman à travers laquelle le narrateur, soucieux de représenter fidèlement la réalité socioculturelle de sa société, n'a montré que les rares fois où les deux amants, à l'instar de tout le monde, ont pu déjouer la vigilance des villageois et organisent clandestinement quelques rendez-vous amoureux.

### 2.4.3. La religion dans *Le Premier Homme*

Contrairement aux deux romans de Feraoun, la religion n'occupe pas une place privilégiée au sein de l'univers romanesque de *Le Premier Homme*. Etant originaire d'un quartier défavorisé d'Alger, la famille des Cormery ne manifeste

---

<sup>459</sup> Mouloud FERAOUN, *Les Chemins qui montent*, op.cit., p. 16

## Chapitre 1: Les discours sociaux

---

pas d'intérêt particulier pour la religion. L'Eglise est donc peu présente et suscite plus d'hostilité que d'adhésion car elle donne l'impression d'être du côté de la classe dominante. Elle subit, comme en métropole, la vague d'anticléricalisme qui va conduire au début du XX<sup>ème</sup> siècle à la loi de séparation des Eglises et de l'Etat.

Aux yeux des Cormery comme pour la majorité des familles européennes pauvres, la religion ne constitue qu'un simple signe de référence identitaire qui relève de la tradition ancestrale et qui la distingue des autochtones arabes comme l'affirme Jacques dans ce passage :

*« On était catholique comme on est Français, cela oblige à un certain nombre de rites »<sup>460</sup>.*

En effet, Jacques Cormery est élevé dans une famille catholique par ascendance, mais non pratiquante et peu attachée aux valeurs religieuses. La religion pour les Cormery se réduit, comme le note le narrateur, aux quatre principaux rites à savoir *« le baptême, la première communion, le sacrement du mariage [...] et les derniers sacrements »<sup>461</sup>* et qu' *« entre ces cérémonies forcément espacées, on s'occupait d'autres choses, et d'abord de survivre »<sup>462</sup>* car, *« à vrai dire, la religion ne tenait aucune place dans [cette] famille. Personne n'allait à la messe, personne n'invoquait ou n'enseignait les commandements divins, et personne non plus ne faisait allusion aux récompenses et aux châtiments de l'au-delà »<sup>463</sup>*. Le narrateur révèle ce manque d'intérêt des Cormery à l'égard de la religion à travers l'exemple de l'oubli des rites de base du christianisme comme la communion. En effet, il rapporte que Jacques n'a pas fait sa première communion jusqu'à sa dernière année d'école primaire. Pour remédier à cette situation intolérable, sa grand-mère l'inscrit à des cours intensifs de catéchisme dont il garde d'ailleurs l'un des plus mauvais souvenirs après avoir été violemment giflé devant les élèves du

---

<sup>460</sup> Albert CAMUS, *Le Premier Homme*, *op.cit.*, p. 183

<sup>461</sup> *Ibid.*

<sup>462</sup> *Ibid.*

<sup>463</sup> *Ibid.*, p. 181

catéchisme par le curé de sa paroisse en raison d'une faute qu'il n'a pas commise. De cette injuste agression physique, le narrateur relate ceci :

« ... le grand curé [...] appela Jacques devant toute l'assemblée des enfants, et là, de sa longue main osseuse, sans autre explication, le gifla à toute volée. [...] L'enfant le regarda, sans une larme (et toute sa vie ce fut la bonté et l'amour qui le firent pleurer, jamais le mal ou la persécution qui renforçaient son cœur et sa décision au contraire) »<sup>464</sup>.

L'indifférence religieuse des Cormery se manifeste fortement à travers l'incontestable vide spirituel de l'oncle Ernest, pour qui « *la religion était ce qu'il voyait, c'est-à-dire le curé et la pompe* »<sup>465</sup>. Ce dernier n'avait pas de scrupules à parodier la messe et à se moquer décidément des sacrements des religieux, sans que ses simagrées ne déclenchent le scandale ou la désapprobation dans la famille : « *Utilisant ses don comiques, [l'oncle Ernest] ne manquait pas une occasion de mimer les cérémonies de la messe, les ornant d'onomatopées [filées] qui figurait le latin, et pour finir jouant à la fois les fidèles qui baissaient la tête au son de la cloche et le prêtre qui, profitant de cette attitude, buvait subrepticement le vin de messe* »<sup>466</sup>

Ce manque d'intérêt des Cormery envers les croyances spirituelles s'explique par l'âpreté des conditions de vie de cette famille dont le souci majeur est d'améliorer le sort d'ici-bas au lieu d'espérer des lendemains meilleurs dans l'Au-Delà. Le narrateur souligne que les Cormery ont, à l'instar des familles européennes pauvres, la plus grande peine à imaginer que la mort puisse déboucher sur une éventuelle vie future. Chez la grand-mère, la mort relève bien de l'ordre du familier et fait partie des nécessités inévitables de l'existence humaine contre lesquelles il est vain de se révolter. Pour elle, la mort est une épreuve à supporter, quand elle se présente, mais courageusement. En attendant, il faut l'oublier,

---

<sup>464</sup> Albert CAMUS, *Le Premier Homme*, op.cit., pp. 187-188

<sup>465</sup> *Ibid.*, p. 182

<sup>466</sup> *Ibid.*, pp. 182-183

## Chapitre 1: Les discours sociaux

---

l'éviter et surtout la désacraliser : « *Bon, disait-elle, il ne pètera plus* »<sup>467</sup>, à l'annonce d'un décès d'une famille éloignée.

Le co-texte nous apprend que ce manque d'intérêt à l'égard de la religion doit être nuancé, car elle s'applique aux quartiers défavorisés, mais ne saurait être étendue à toute l'Algérie où le christianisme semblait vouloir reflourir sur cette ancienne terre chrétienne qui comptait plusieurs centaines d'évêchés au temps de Saint Augustin, et où la dévotion mariale était suffisamment vivace pour faire affluer les foules vers les sanctuaires à l'instar de Notre-Dame d'Afrique à Alger, de Notre-Dame de Santa-Cruz à Oran et de Saint Augustin à Annaba.

Cet amalgame entre des présupposés athéistes et des impulsions chrétiennes caractérise à vrai dire la démarche singulière de l'auteur dans sa recherche métaphysique. « L'athée lucide » qui refuse le confort intellectuel et moral de l'athéisme radical, tout comme les trop faciles consolations d'un Au-Delà, promis en compensation des souffrances d'ici-bas, entretient, tout au long de son existence, un dialogue critique avec le christianisme, ne ménageant pas ses griefs de fond et de forme. La religion de Jésus, selon lui, se résigne trop facilement à l'existence du mal et de l'injustice. Jésus lui-même enseigne la non-résistance au mal, allant même jusqu'à sanctifier la souffrance des innocents. Cette attitude est tout à fait à l'opposé des préceptes de la philosophie camusienne basée essentiellement sur la révolte.

Dans ce même sillage d'idée, Camus affirme qu'il refuse d'accepter « *le paradoxe d'un Dieu tout-puissant et malfauteur, ou bienfaisant et stérile* »<sup>468</sup>. La souffrance humaine due à l'absence de Dieu constitue ainsi un leitmotiv dans son œuvre puisqu'il n'arrive pas à pardonner au christianisme cette résignation face au scandale du mal et de la souffrance. L'espoir du Salut dans l'Au-Delà ou à la fin des temps revient pour lui à une sorte de démission. Aussi lance-t-il aux

---

<sup>467</sup> Mouloud FERAOUN, *Les Chemins qui montent*, op.cit., pp. 181, 182

<sup>468</sup> Albert CAMUS, *L'Homme révolté*, Paris, Gallimard, 1985, p. 358

## Chapitre 1: Les discours sociaux

---

dominicains de La Tour-Maubourg devant lesquels il donne une conférence en 1946 :

*« Je partage avec vous la même horreur du mal. Mais je ne partage pas votre espoir et je continue à lutter contre cet univers où des enfants souffrent et meurent »*<sup>469</sup>.

Il va sans dire enfin que le discours social sur la religion met en lumière la marginalisation de l'islam, la religion de la communauté des Arabes, au sein de la société du texte. En effet, le narrateur se livre à la description de la ville d'Alger où vit une importante communauté d'autochtones de confession musulmane, sans toutefois évoquer le moindre lieu de culte musulman. Or, nous savons par le contexte qu'Alger n'a jamais été une ville chrétienne comme pourrait le laisser croire l'image qu'en donne *Le Premier Homme*. Pour preuve, des églises sont érigées sur l'emplacement des mosquées, car, après avoir soumis les populations autochtones arabes à la colonisation, les Européens tentent de renier leur culture et leur religion, du coup, des églises prennent la place des mosquées comme l'atteste ce passage : *« Dans son milieu, la rue Bab-Azoun s'élargissait en perdant ses arcades d'un seul côté au profit de l'église Sainte-Victoire. Cette petite église occupait l'emplacement d'une ancienne mosquée »*<sup>470</sup>.

Cette omission pourrait mettre en évidence le manque de connaissance de l'auteur-narrateur des Arabes et de l'islam. En effet, hormis la référence timide à « la mosquée blanche » qui se trouve sur le chemin que prennent Jacques et Pierre pour se rendre au lycée, aucune allusion n'est faite à l'islam. Il est possible de reprocher au romancier cette omission, laquelle est due essentiellement à son éducation française, qui ne parle pas d'islam et n'accorde pas de place importante à la religion en général. On peut aussi en déduire que Camus a volontairement omis de décrire la vie et les comportements des Arabes parce que son projet initial était d'écrire

---

<sup>469</sup> Juliette RABAT, « Albert Camus, le penseur athée qui parlait aux chrétiens », in [www.lavie.fr](http://www.lavie.fr)

<sup>470</sup> Albert CAMUS, *Le Premier Homme*, *op.cit.*, p. 235

## Chapitre 1: Les discours sociaux

---

une œuvre à caractère autobiographique sur sa vie avec les siens et donc non sur les Arabes.

### Synthèse partielle

Pour conclure, nous pouvons dire que Feraoun accorde une place importante au thème de la religion dans son diptyque car la religion est foncièrement enracinée dans le vécu quotidien de la société représentée dans ses deux textes. Feraoun porte un intérêt particulier à l'islam dans cette société rurale, isolée géographiquement et administrativement du fait qu'il constitue une force agissante et le facteur clé qui régit la conduite des villageois et renforce la cohésion sociale. Feraoun touche à la question religieuse essentiellement pour porter son regard critique de normalien sur tout ce qui touche aux croyances religieuses et aux préceptes moraux de ses protagonistes. Son idéologie issue d'un enseignement cartésien et laïque, celle qui épargne la religion pour tout ce qui touche aux rapports entre les hommes et à l'organisation de la vie, le pousse à condamner farouchement certains aspects des pratiques religieuses des siens héritées d'une conception faussée de l'islam, fondée sur la vénération des hommes de Dieu, ceux qui prétendent détenir le savoir vrai de l'islam et jouir du rôle d'intermédiaire entre Dieu et l'homme. L'héritage séculaire de cette tradition religieuse ne fait que perpétuer l'ignorance et la soumission au sein de la majorité de la population qui reste une pauvre victime prise entre l'enclume de l'âpreté des conditions de la vie et le marteau des opportunistes religieux. Aux yeux de l'auteur, l'ouverture sur le monde constitue la seule voie qui permet à la société villageoise de vaincre cette inimaginable ignorance et d'accéder au développement et au modernisme.

Le scepticisme religieux de Camus trouve son écho dans l'univers diégétique de *Le Premier Homme* où, contrairement à Feraoun, il n'accorde pas un intérêt particulier à la question religieuse puisque aux yeux de la société du texte qu'il

décrit la religion ne constitue qu'un simple signe de référence identitaire qui relève de la tradition ancestrale et qui la distingue des autochtones arabes. Le scepticisme religieux de Camus qui constitue ainsi un leitmotiv dans son œuvre se trouve à l'opposé des préceptes de sa philosophie basée essentiellement sur la révolte. En effet, il n'arrive pas à tolérer l'attitude d'un Dieu passif, indifférent à l'existence du mal et à l'injustice et qui enseigne à ses fidèles que l'espoir de Salut de la vie de l'au-delà est promis en compensation des souffrances de celle d'ici-bas.

Après cette analyse de la question religieuse, nous allons aborder, dans ce qui suit, le discours social de l'éternelle victime de la compréhension faussée de la religion, celle qui vit en permanence prisonnière de ses convictions héritées des traditions foncièrement religieuses.

### **2.5. Le discours social sur la femme**

Dans l'ensemble, la femme tient dans les trois romans de notre corpus, une place privilégiée. Comme personnage, la place qu'elle occupe dans les trois univers diégétiques correspond à celle qu'elle occupe dans les trois sociétés respectives de référence ; elle apparaît dans les trois romans généralement tributaire de la place qu'elle occupe effectivement au sein de la société de référence. L'inscription du personnage féminin dans et par les romans de notre corpus se fait, par conséquent, en considérant son rôle et son statut dans la société hors-textuelle.

Le roman est habituellement un moyen de représentation de sa société historique par l'écriture et par la création. Certains théoriciens, tels Lucien Goldmann, pensent que « *l'écrivain ne développe pas des idées abstraites, mais crée une réalité imaginaire. Les possibilités de cette création dépendent de la réalité sociale dans laquelle il vit et des cadres mentaux qu'elle a contribué à élaborer* »<sup>471</sup>.

Nous essayons à présent de nous interroger sur le personnage féminin et sur son mode d'inscription et de représentation dans les trois romans de notre corpus pour pouvoir dégager l'image, le rang et le statut social de cet élément constitutif de toute société.

### **2.5.1. La femme dans *La Terre et le sang***

Nous savons par le co-texte que le mode de vie de la famille kabyle repose sur une hiérarchie interne généralement bien acceptée et fondée sur l'âge et l'inégalité des sexes. Dans cette société patriarcale le rôle des femmes est moins spectaculaire que celui des hommes ; elles sont apparemment des êtres mineurs, ne jouissant pas des mêmes privilèges sociaux que les hommes, ni des mêmes droits juridiques. Elles sont donc loin d'être les égales des hommes. Elles leur sont généralement soumises sans que cette soumission soit sentie comme contrainte car elle fait partie de l'ordre naturel des choses et se manifeste par le respect qu'elles doivent de

---

<sup>471</sup> Lucien GOLDMANN, *Pour une sociologie du roman*, Paris, Idées / Gallimard, 1964, p. 239



naissance à tout homme. Ce principe de respect dû aux hommes est inculqué dès l'enfance aussi bien à la fille qu'au garçon à qui il arrive d'en abuser, avec préméditation, pour tyranniser sœurs et cousines sans être puni car il sait davantage qu'il est destiné à représenter la force et la légitimité dans la famille et à en être le futur chef. Feraoun exprime cette incontestable suprématie masculine à travers l'exemple de Titi, la sœur de Fouroulou, le héros de *Le Fils du pauvre*, qui disait en pleurant à sa mère chaque fois qu'il lui arrivait de s'en plaindre, que « *c'est mon frère, que Dieu me le garde, qui a mangé ma part de viande. Mon frère, que Dieu me le garde, a déchiré mon foulard* »<sup>472</sup>. La mère ne manqua pas de lui apprendre que sa docilité était un devoir et l'attitude de son frère un droit. Sa réponse était toujours invariable :

« *N'est-ce-pas ton frère ? Quelle chance pour toi d'avoir un frère ! Que Dieu te le garde ! Ne pleure plus, va l'embrasser* »<sup>473</sup>.

Par conséquent, la fille est élevée dans le respect du père, du frère et de l'homme en général, elle en attend en retour une protection qui est la preuve tangible qu'on s'occupe d'elle, qu'elle fait partie du groupe. Et c'est en fonction des intérêts du même groupe que se décide son sort comme si cela ne la concernait pas au premier chef. La problématique du mariage arrangé est évoquée dans *La Terre et le sang* à travers l'exemple de Chabha, « la fleur pleine de sève », qui, pour faire plaisir à ses parents, dut accepter comme époux Slimane, son aîné de quinze ans et arrogant et laid de surcroît, à l'égard de qui elle n'éprouvait aucune affection amoureuse. Sur ce point, le narrateur rapporte que « *c'était un bon parti pour le père Ramdane et la mère Smina : une grande maison, un passé enviable, un homme qui allait mettre tout de suite un foyer à la disposition de leur fille, car il n'avait ni mère, ni sœurs. Il fut accepté les bras ouverts* »<sup>474</sup>. On lui a donc imposé Slimane en réussissant à lui faire oublier ses rêves naïfs de jeune fille

---

<sup>472</sup> Mouloud FERAOUN, *Le Fils du pauvre*, op.cit., p. 23

<sup>473</sup> *Ibid.*

<sup>474</sup> Mouloud FERAOUN, *La Terre et le sang*, op.cit., p.146

## Chapitre 1: Les discours sociaux

---

nubile, dans lesquels elle avait certainement désiré un autre homme, un vrai cavalier, plus jeune, plus beau qui saurait faire vibrer son cœur et tirer « la sève âcre » de son âme. C'était pour cette raison qu'elle n'avait pas manqué de profiter de la première occasion qui lui était offerte sans accorder une importance au risque qu'elle parcourait. Grâce à son aventure avec Amer, elle avait pu retrouver ses rêves de jeune nubile et avait découvert les secrets les plus intimes de l'amour sensuel. Cette expérience lui avait permis par conséquent d'éveiller ses désirs narcissiques et faire monter ses libidos, à la surface, jusqu'à lors refoulés dans les gouffres de son âme.

Une fois mariée, il est de coutume que la femme doit se plier à l'autorité des beaux-parents notamment à celle de la belle-mère qui bénéficie d'un double privilège, celui d'être plus âgée et celui d'être la mère du mari. Mais, la femme change vraiment de statut au moment où elle se met à enfanter. Elle n'est plus la jeune femme soumise aux uns et aux autres et parvient en effet à accéder à un rang supérieur par les enfants qu'elle met au monde et qui la valorisent davantage. Faute de progéniture, la pauvre bru est le plus souvent exposée à la répudiation et par là à la honte, au mépris, à l'humiliation, le topos accompagnant toujours le statut de la divorcée. Le narrateur retrace les différentes étapes de la vie des femmes dans cette société patriarcale à travers le personnage de Kamouma, la mère du héros. Cette dernière avait connu la soumission d'abord dans son foyer parental, puis dans son foyer conjugal où elle avait vécu « *sous l'autorité d'un rude beau-père et d'une belle-mère tyrannique* »<sup>475</sup>, pour accéder enfin à un rang supérieur et se sentir plus forte grâce aux enfants qu'elle avait mis au monde et dont elle n'avait pu garder qu'Amer. Ce nouveau statut permet aux femmes de jouir de tous leurs droits et de devenir des citoyennes à part entière.

Parallèlement à cela, il faut préciser que dans la société du roman, la soumission n'est nullement une fatalité pour la femme. En effet, le rapport de force

---

<sup>475</sup> Mouloud FERAOUN, *La Terre et le sang*, op.cit., p. 27

## Chapitre 1: Les discours sociaux

---

habituel entre femme et mari se trouve inversé ; le mari ne domine pas toujours son épouse comme il est de coutume dans les sociétés tribales. C'est ainsi qu'on peut voir Hemama, la femme de Houcine, agir à sa guise et faire agir son mari comme elle l'entend. Une seule phrase suffit pour illustrer la nature des rapports au sein de ce couple :

« *Et ce dindon de Houcine qui sait tout juste faire le beau. Le maître c'est Hemama !* »<sup>476</sup>.

Cette métaphore explique bel et bien le cas de Houcine, cet homme stupide et vaniteux qui n'avait pas d'autres soucis que d'aimer s'exhiber en public à la *djamâa* en s'habillant proprement et en marchant d'une manière fière pour se faire valoir à la manière du dindon qui se pavane ou qui fait la roue. Mais, il n'était, en réalité, que « le dindon de la farce », c'est-à-dire stupide, dupe et victime de la domination de sa femme.

Le narrateur de *La Terre et le sang* nous cite un autre exemple illustrant également cette domination féminine, celui d'Arab, le dernier *amin* donné au village par la *Karouba* des Aït-Marouf, qui était « *craint au dehors et un agneau chez lui* »<sup>477</sup>. Tout en étant le maître du village, Arab était sous l'emprise totale de « l'officier arrogant », son épouse, la belle Yamina. Mais l'exemple le plus frappant qui concrétise le plus la suprématie féminine reste celui de Tassadit de la *Karouba* des Issoulahs. Cette femme de caractère et d'action avait pris le dessus sur son mari Hamid dès le début. Elle réglait avec une poigne de fer et bravoure la conduite de sa maison et contribuait activement au bien être de sa famille. En effet, le narrateur rapporte qu'elle avait soutenu son mari face aux hostilités de ses cousins et que grâce à ses bons calculs, Hamid avait pu sauver sa terre et devenir par la suite l'homme le plus riche du village, comme le montre ce passage :

« [Hamid] *n'était pas pauvre, non. Esseulé. Ses cousins ne l'aimaient pas. Il les craignait. Ils voulaient le dépouiller. Il a bien gardé sa terre, la meilleure du*

---

<sup>476</sup> *Ibid.*, p.153

<sup>477</sup> Mouloud FERAOUN, *La Terre et le sang*, *op.cit.*, p.125

## Chapitre 1: Les discours sociaux

---

village. Et maintenant il est le plus riche [...] Il l'a gardée grâce à Tassadit et ses frères »<sup>478</sup>.

Le discours social sur la femme révèle que la femme kabyle, bien que non voilée, demeure étrangère à la société des hommes. Elle a, en effet, à l'instar des hommes ses occupations propres dans une société régie par des règles tacites qui se transmettent de génération en génération. Il est d'usage que la corvée d'eau demeure une tâche féminine. Cette mission quotidienne reste pour toutes les villageoises une tâche supportable bien que la fontaine se trouve à bonne distance du village et généralement avec une côte à grimper. La fontaine tient une place prestigieuse dans la vie des femmes au même titre que la *djamâa* pour les hommes. C'est un lieu réservé aux femmes où elles oublient un peu leurs soucis, leur timidité et se sentent libérées de la crainte des hommes. Le narrateur écrit à ce sujet ce qui suit :

*« Le lieu de la réunion est la fontaine. Là, les femmes ne connaissent ni Dieu ni maître. Les jeunes sont chez elles et en prenant à leur aise : libre propos, plaisanteries osées, chants. Quelquefois, elles sont vraiment déchaînées. Souvent la cruche d'eau n'est qu'un prétexte pour sortir, se montrer, exciter des jalousies ou parler d'un parti »*<sup>479</sup>.

On peut dire que la fontaine occupe une place privilégiée dans le cœur de la femme kabyle en général et dans celui de la jeune en particulier. En effet, les jeunes filles y vont en groupes pour se promener, s'évader, apprendre des nouvelles, échanger des potins et nouer des amitiés ou régler des comptes comme c'était le cas de la dispute qui avait opposé Chabha à Hemama au sujet des rumeurs coquines. La fontaine n'est qu'un prétexte pour les jeunes filles pour défiler, à travers la *djamâa* pleine d'hommes, avec leurs amphores qui mettent en valeur leur élégance et leur beauté. C'est en quelque sorte une occasion offerte aux jeunes célibataires de choisir leurs futures épouses parmi les jeunes animatrices de ce défilé quotidien.

---

<sup>478</sup> *Ibid.*, pp. 162,163

<sup>479</sup> Mouloud FERAOUN, *La Terre et le sang*, op.cit., p. 34

## Chapitre 1: Les discours sociaux

---

Feraoun faisait allusion à cette possible union en écrivant ceci dans son ouvrage *Jours de Kabylie* :

« Si parfois s'échangent des regards qui vont droit au cœur, il faut s'en contenter en secret, attendre patiemment qu'un jour se renouvelle l'occasion de se regarder encore ; un penchant secret peut naître, un choix se fixer. Puis les parents prennent la chose en main et quelquefois ils s'entendent »<sup>480</sup>.

Le discours social sur la femme révèle la place de cette dernière dans cette société traditionnelle. En effet, tout en étant soumise et partiellement cloîtrée, elle est gardienne du patrimoine culturel et développe un attachement charnel à la terre. Elle répond à la relation symbolique terre / mère, une métaphore constante. En somme, on peut dire que les femmes font l'unité et la force du groupe en assurant le rôle des garants des traditions et des protectrices du patrimoine culturel.

Le narrateur de *La Terre et le sang* raconte que le souci de la stérilité est une souffrance profonde pour le couple, il est aussi une préoccupation constante pour toute la famille surtout pour les deux belles-mères. Ces dernières ne se fatiguaient pas à essayer tous les remèdes de bonnes femmes et des sorciers. Le narrateur critique avec une ironie moqueuse les remèdes proposés par la superstitieuse Smina à sa fille Chabha qui fut longuement humiliée par les pratiques primitives que sa mère ne se gênait pas à lui proposer. En effet, elle avait fait d'elle une sorte de cobaye sur qui elle n'avait négligé aucun remède des vieilles afin de tomber sur le sort qui « dissimulait les clefs » de sa fille ou celles de son gendre Slimane. Le narrateur rapporte que Smina avoue à son mari lors d'un dialogue nocturne les pratiques de son savoir-faire en lui dévoilant les différentes applications qu'elle avait essayées avec Chabha. Il y avait « la grande ventouse » : « *tout le monde sait comment s'y prendre : trois jours, poser le pot sous la ceinture, commencer par le*

---

<sup>480</sup> Mouloud FERAOUN, *Jours du Kabylie*, op.cit., p.111

## Chapitre 1: Les discours sociaux

---

*côté droit, deux fois. Puis le côté gauche, deux fois aussi. Rester allonger un bon moment. Ne prendre toute la journée que de la tisane de forêt »<sup>481</sup>. Smina avait procuré à sa fille sans difficulté « *des intestins de hérisson grillés que Chabha mangea sept matins, dans du miel, [...] des crêpes préparées par une étrangère et arrosées de lait de chienne* »<sup>482</sup>. La folie de désir d'enfants avait forcé Smina également à pousser sa fille au cannibalisme humain c'est-à-dire à consommer de la chair humaine en lui faisant manger « les propices d'enfants circoncis ».*

Le discours social sur la progéniture met l'accent sur un autre moyen, aussi sale et aussi obscène, auquel les vieilles n'hésitaient pas à avoir recours pour que leurs filles ou leurs brus arrivent à prendre la semence. Pour parvenir à cette ambition, le narrateur rapporte qu'elles poussèrent leurs filles ou leurs brus à l'infidélité en les obligeant à accepter d'être entre les bras d'un homme viril de confiance absolue. Elles agissaient de la sorte tout en sachant que l'infidélité outrageait la morale sociale et qu'elle relève de l'ordre des péchés majeurs du point de vue de la foi musulmane qui prône la purification de la progéniture. Le narrateur évoque dans cette perspective le cas de Tassadit de la *karouba* des Issoulah qui, après s'être fait probablement donner ses quatre fils par Salem, l'employé de son mari, semblait bien avoir utilisé le même Salem pour la femme de son fils Mohand, sa nièce Ourdia. Sur ce sujet, le narrateur rapporte :

*« Les gens soupçonnait [Tassadit] de s'être fait donner ses quatre fils par son fellah Salem [...] Le même calcul l'amena, sans doute, à utiliser de nouveau Salem pour la femme de son fils, Ourdia, sa nièce »<sup>483</sup>.*

Le narrateur rapporte également que Smina, déçue par la médecine des vieilles et des sorciers, décida de suivre l'exemple de Tassadit en acceptant en son for intérieur la suggestion de sa complice Kamouma, qui consistait à faire d'Amer le père attendu pour un enfant de Chabha. Le narrateur raconte qu'en œuvrant à la

---

<sup>481</sup> Mouloud FERAOUN, *La Terre et le sang*, op.cit., p.200

<sup>482</sup> *Ibid.*, pp.200, 201

<sup>483</sup> Mouloud FERAOUN, *Les Chemins qui montent*, op.cit., pp. 164, 165

concrétisation de ce souhait, les deux vieilles entraînaient le destin de leurs enfants sur une nouvelle pente qui avait conduit en fin de compte à la tragédie finale.

### **2.5.2. La femme dans *Les Chemins qui montent***

La trame narrative de *Les Chemins qui montent* met en évidence l'évolution politique et sociale du village qui est due essentiellement à l'implantation de l'administration coloniale dans le village d'Ighil-Nezman et surtout à l'ampleur du mouvement migratoire des villageois vers la France :

« *Il y'a du nouveau à Ighil-Nezman. Le Caïd de la tribu [...] a disparu. L'amin de notre village n'existe plus. Vive la démocratie! À la place de ces valets du hakem, de ces mouchards connus et respectés, il y a partout des conseillers municipaux et des maires. Vote, élection, choix librement exprimé...* »<sup>484</sup>

Ladite évolution, laquelle est apparue comme une tentative de remise en cause d'un système et d'un mode de vie ancien, n'a pas pu contribuer de manière significative à l'amélioration du statut de la femme dans cette société régie par le patriarcat et par l'homme en général.

---

<sup>484</sup> Mouloud FERAOUN, *Les chemins qui montent*, *op.cit.*, pp. 140,141

## Chapitre 1: Les discours sociaux

---

Les pesanteurs sociales sous lesquelles ploie la femme dans cette œuvre féroounienne, font d'elle une victime presque résignée au patriarcat et du fait des conseils tribaux. Son statut demeure donc celui de subalterne à qui on confie généralement des rôles actanciels et archétypaux peu enviables et quasi identiques. Elle vit enfermée dans son petit monde de l'arrière-plan où toute tentative d'évasion ou du non-conformisme pourrait lui faire encourir un risque imminent pour sa vie et pour celle de sa famille. Le narrateur nous relate le cas de Melha Aït-Larbi, l'orpheline mal entretenue par sa marâtre et qui a transgressé l'interdit en vivant « *tout le temps dans la rue, ou bien aux champs derrière ses chèvres et ses moutons, tout le temps avec les garçons* »<sup>485</sup>. Elle a de ce fait brisé la corde qui délimite son champ d'action pour gagner les hautes cimes malgré le loup à l'instar de la chèvre de Monsieur Seguin. Aussi « la sauvageonne » ne tarda-t-elle pas à connaître le même sort puisqu'un jour « *la marâtre s'aperçut qu'elle n'était plus vierge* »<sup>486</sup> et se fut, en fait, des loups humains, « *les bergers, sans doute...* »<sup>487</sup>, qui l'eurent dépuçolé, et qui ne s'attendaient pas à tomber sur une proie si fragile bien loin de son enclos. Cette découverte accablante pourrait narguer tous les Aït-Larbi et les menacer de tous les déshonneurs. C'est pourquoi ces derniers décidèrent dans l'urgence de l'enterrer en acceptant de l'unir à un mécréant de confession chrétienne :

« *Lorsqu'un Aït-Ouadhou se présenta, on savait bien qui c'était, on savait aussi qu'il allait l'emmener loin d'Ighil-Nezman. Enterrée, la Melha ! Personne n'a dit non. Chrétienne ou putain, il avait fallu choisir* »<sup>488</sup>.

Le discours social sur la femme révèle l'ampleur du drame existentiel que connaît la femme dans cette société fondée sur des valeurs socioculturelles profondément ancrées et fondamentalement discriminatoires envers les femmes. Le narrateur met l'accent sur cette véritable tragédie dont souffrent les villageoises

---

<sup>485</sup> *Ibid.*, pp. 155,156

<sup>486</sup> Mouloud FERAOUN, *Les chemins qui montent*, op.cit., p. 156

<sup>487</sup> *Ibid.*

<sup>488</sup> *Ibid.*, p. 156



## Chapitre 1: Les discours sociaux

---

à travers l'exemple des filles Sadi, Rahma, la suicidaire, et sa sœur benjamine, les prototypes des femmes misérables d'Ighil-Nezman. C'est dans le huitième jour de son journal, que le principal protagoniste évoque le fait-divers du suicide et essaie de trouver une explication convaincante en vue de connaître le vrai motif de ce crime jusqu'à lors inédit :

*« Je ne me suis jamais intéressé à cette femme et d'elle je ne sais pas grand-chose. Une vieille fille croyante et naïve qui sans doute n'a jamais connu l'amour. Elle a toujours vécu à Ighil-Nezman, dans cet horizon bouché de tous les côtés par les montagnes bleues [...]. Un horizon circulaire qui se creuse et se rétrécit comme l'entonnoir infernal, au fond duquel se dessine une boucle de l'unique rivière au monde dont elle sache le nom et qu'elle n'a jamais traversé pour voir ce qui peut bien se passer en face de son village. Voilà ce que c'est que Rahma : une femme de chez nous, un point c'est tout. »<sup>489</sup>*

Le narrateur justifie à travers le présent passage l'acte suicidaire de la défunte et trouve qu'il est le résultat logique d'une situation intenable dans laquelle se trouvent les villageoises qui vivent dans l'obscurité. Ces perpétuelles victimes ne peuvent aucunement supporter l'enclave dans laquelle elles sont bloquées depuis la naissance puisque, par nature, l'être humain ne pourrait jamais surmonter des épreuves aussi dures dans des conditions si déplorables sans l'aide des amis et des proches, et sans des activités distrayantes leur permettant de se détendre et de s'amuser. Rahma est donc une orpheline virtuelle de qui la famille ne semble pas faire grand cas en faisant d'elle une véritable estropiée affective.

Le narrateur salut cet acte déterminé et courageux qui témoigne et reflète l'aspiration de l'immense majorité des villageoises qui sont condamnées injustement à la réclusion à perpétuité dans ce ghetto sans avoir commis un crime, sinon celui d'être née une femme dans un endroit très dur et si hostile à la modernisation et à la libération des femmes.

---

<sup>489</sup> *Ibid.*, p. 195

## Chapitre 1: Les discours sociaux

---

« *Bravo, Rahma, pour ton exploit ! Oui dors en paix. Tu l'as bien gagné* »<sup>490</sup>, écrit-il en s'adressant à la suicidaire afin d'approuver cet acte fondamentalement révolutionnaire sans précédent capable de jeter les bases d'un mouvement féministe appelant à revoir la revalorisation de la condition féminine dans cette société non égalitaire. Il ajoute que Rahma a mis deux ans avant de parvenir à réaliser son coup et qu'elle « *aurait pu continuer à vivre dix ans, vingt ans ... Non, elle n'a pas voulu* »<sup>491</sup> puisqu'il ne lui a pas été possible de continuer de râler au vu au et au su de tout le monde, y compris ses proches.

Pour justifier le geste courageux de Rahma, le narrateur Amer n'Amer évoque le cas de la sœur de cette dernière, qui personnifie, selon lui, la misérable existence des femmes kabyles d'Ighil-Nezman. En effet, il la qualifie de personne « sans âge » et la compare, vu son extrême état de misère et de pauvreté, à « un objet rouillé » si bien que « *le savon ou la crasse ne sauraient rien changer à son éclat* »<sup>492</sup>. Cet exemple illustre de façon claire la situation dramatique dans laquelle se trouve la condition féminine dans ce territoire régi par l'autorité masculine. Il constitue une manière pour lui pour dire que Rahma avait bel et bien raison de mettre fin à ses jours puisque la mort vaut plus largement le coup qu'une existence misérable et désespérante.

Pour éviter que le mauvais sort des filles Sadi tombe sur leurs filles, les mères d'Ighil-Nezman font du projet de mariage des filles leur souci majeur puisque, pour elles, le célibat des filles est un sort apparemment pire que la mort. C'est pourquoi elles se montrent prêtes à tout pour trouver un conjoint convenable à la fille, lequel serait son unique moyen de prévention et avec qui elle pourrait peiner en paix. Le narrateur propose quelques figures de ces mères soucieuses jusqu'à l'obsession de l'avenir de leurs filles en commençant par les mères « ridicules » qui « *proposent leurs filles à n'importe qui, promettent ce qu'elles ne peuvent pas*

---

<sup>490</sup> Mouloud FERAOUN, *Les chemins qui montent*, op.cit., p. 195

<sup>491</sup> *Ibid.*, p.196

<sup>492</sup> Mouloud FERAOUN, *Les chemins qui montent*, op.cit., p. 196

## Chapitre 1: Les discours sociaux

---

*tenir, font concession sur concession, se laissent duper par d'autres mamans qui finalement choisissent d'autres filles* »<sup>493</sup>. Ces dernières tentatives se soldent généralement par un échec malgré les dépenses excessives et les bassesses sans limites dans leurs démarches pour corrompre le prétendant et le persuader d'accepter l'offre avantageuse.

Une autre catégorie de mères sont contraintes de recourir à la ruse pour capturer leurs proies. Ces mères « sans pudeur » ne se gênent pas de tendre des pièges grossiers aux futurs gendres en ayant l'air de leur dire :

« *-Viens, mon petit, vois ce joli piège, tombes-y. Tu es trop bête, n'est-ce-pas, pour ne pas y tomber.* »<sup>494</sup>

En vue de camoufler un déshonneur qui pourrait nuire à la famille, d'autres mères promettent un dévouement absolu au futur gendre en allant jusqu'à lui avancer en cachette la dot qu'il doit offrir à la fille. Les parents se trouvent donc obligés de couvrir toutes les dépenses liées au mariage pour se débarrasser de la fille coquette, une source potentielle de déshonneur. De cette façon, « *l'homme reçoit le tout en bon état, bien empaqueté, bien ficelé. Quant au déshonneur, on y songe plus.* »<sup>495</sup>

La fille, comme ce passage le montre, est comparée à un objet, à une marchandise qui se vend et se livre selon la loi du marché, mais une marchandise de qualité si dévalorisée qu'il faut veiller soigneusement à son emballage et son exposition pour pouvoir la liquider rapidement de peur que la date de sa péremption soit dépassée.

Le narrateur souligne que l'inquiétude des mères ne s'arrête pas une fois la fille mariée. Cette dernière continue d'être le fardeau qui accable la vie de ses parents puisqu' « *il faut, de loin, veiller sur elle* »<sup>496</sup> en lui donnant à manger si

---

<sup>493</sup> *Ibid.*, p. 50

<sup>494</sup> *Ibid.*

<sup>495</sup> Mouloud FERAOUN, *Les Chemins qui montent*, op.cit., p. 51

<sup>496</sup> *Ibid.*

elle ne mange pas à sa faim ou en renouvelant, en cas de nécessité, de temps à l'autre sa garde-robe. Mais la principale mission post-mariage de la mère consiste à aider la jeune mariée à conquérir tout le monde dans sa nouvelle famille notamment sa belle-mère pour pouvoir maintenir son intégration qui s'avère l'objectif ultime recherché. Mais pour l'atteindre il faut s'armer de patience et faire preuve de souplesse et de tolérance au moins jusqu'à ce qu'elle se mette à enfanter : « *Alors, elle a le pied à l'étrier : on commence à lui rendre justice ; elle s'enhardit à réclamer ses droits.* »<sup>497</sup>

Le discours social sur la femme nous révèle un autre exemple de révolte féminine, autre que le suicide, à savoir l'insoumission de Nana Melha. Cette dernière, revient, après le décès de son mari, dans son village natal avec sa fille après avoir vécu vingt ans chez les Aït-Ouadhou oubliée des siens. Mais les Aït-Larbi et les honnêtes familles du village font mine d'ignorer les deux « mécréantes » sans honneur :

« *Toutes les avances de Melha, tous les sourires soumis de Dahbia n'y firent rien. On les méprisait ouvertement, il n'y avait pas à insister* »<sup>498</sup>

Cette violente répulsion conduit Nana Melha à révéler son insoumission d'abord en acceptant malgré la profonde insatisfaction de sa *karouba* d'entrer au service des Aït-Slimane comme porteuse d'eau :

« *Saïd des Aït-Slimane l'engagea comme porteuse d'eau, [...] Elle accepta au grand mécontentement des Aït-Larbi qui soupçonnèrent ce vieil hypocrite des Aït-Slimane de vouloir les humilier et peut être les salir. Melha en fut heureuse au contraire* »<sup>499</sup>.

Puis, en se jetant comme une bête farouche sur son employeur en le couvrant publiquement de toutes sortes d'injures et de menaces pour défendre sa fille, victime d'un harcèlement sexuel commis par Mokrane, le fils de ce dernier :

---

<sup>497</sup> *Ibid.*, p. 52

<sup>498</sup> Mouloud FERAOUN, *Les Chemins qui montent*, *op.cit.*, p. 43

<sup>499</sup> *Ibid.*

« -Vieux singe ! Malpropre ! Tu ne connais pas les Aït-Larbi peut être ? Venez voir ô croyant, une honte ! Honte sur les Aït-Slimane, une sale famille ! »<sup>500</sup>

Enfin, elle refuse catégoriquement, par principe, de marier sa fille au Président du village malgré l'offre généreuse que lui propose ce cinquantenaire dont le rêve n'est autre que de posséder le corps de rêve de la « *nymphe farouche* », contrairement aux mères du village qui s'inclinent sans gêne en vue d'arracher un mariage de raison à leurs filles.

En définitive, le discours sur la femme met la lumière sur la condition féminine au cœur d'une société qui reste peu ou prou archaïque et renfermée sur elle-même en faisant la sourde oreille aux appels et à toutes les tentatives de réforme venant de l'effervescent mouvement migratoire vers la France. Une véritable réclusion sociale où la famille a toujours été fondée sur un rapport de force légitimé par une organisation ancestrale où la prédominance de l'homme est incontestable. Dès lors, les femmes sont contraintes de se soumettre à l'autorité du mâle, bafouées dans leurs droits, alors qu'elles constituent la moitié de la population. Une soumission totale, sans conteste ni toute autre forme d'objection puisque toute tentative de refus ou d'insurrection conduit l'initiatrice de la conduite fautive à la répulsion et à l'exclusion sociale. Il faut par conséquent être folle ou une femme sans honneur pour pouvoir dénoncer cette injustice et manifester son refus de l'ordre établi puisque elle ne risque de rien encourir du fait qu'elle est déjà hors du cadre formel imposé par la tradition.

### **2.5.3. La femme dans *Le Premier Homme***

Albert Camus est souvent décrit comme un homme aimé par les femmes. Sur le plan littéraire, en revanche, ces dernières semblent occuper une place modeste

---

<sup>500</sup> *Ibid.*, p. 46

## Chapitre 1: Les discours sociaux

---

presque dans toutes ses œuvres. En effet, la critique admet généralement que le monde de Camus est masculin ; pourtant, il y a de la sympathie pour la femme qui joue souvent le rôle de protectrice comme la figure maternelle dans certains de ses écrits, ou de compagne comme celle de Marie dans *L'Etranger*. Camus éprouve une compassion sous-jacente pour la femme, sans la placer dans l'action principale, comme nous pouvons le constater dans *Le Premier Homme*.

Contrairement aux deux univers diégétiques férouniens où l'espace féminin est assez restreint et nettement séparé de l'espace masculin, les hommes et les femmes de *Le Premier Homme* entretiennent des relations de contiguïté puisqu'ils appartiennent à la même collectivité populaire, le prolétariat, et partagent donc les mêmes épreuves dures qu'implique la condition ouvrière. L'instance narrative nous révèle que la vie citadine pousse la femme, en dépit de la rareté du travail et les contingences de la vie, à quitter son foyer pour occuper des emplois généralement mal rémunérés en vue d'apporter sa contribution financière aux dépenses de la famille. Pour ce faire, elle est présente dans différents secteurs économiques : Catherine Cormery, la mère de Jacques était domestique avant de se faire embaucher à la cartoucherie de l' Arsenal militaire pendant les années difficiles de la guerre ; Mme Marlon, la mère de son ami Pierre, était « *employée des P.T.T.* »<sup>501</sup> avant de devenir lingère en chef à la Maison des invalides de Kouba, placées sous sa direction il y a « *deux employées, l'une arabe, l'autre française* »<sup>502</sup>, sans oublier, entre autres, Mme Bertaut, « *la crémière dont le magasin à l'odeur du beurre* »<sup>503</sup>, la caissière ainsi que l'élégante Mme Raslin, la secrétaire de direction du magasin de quincaillerie où travaillait Jacques pendant ses vacances d'été. Le narrateur révèle, par ailleurs, que l'oncle Joséphin parvient à exécuter le plan dont il rêve depuis son jeune âge, celui d'épouser « *une femme qui aurait une situation* »<sup>504</sup> en ayant comme épouse « *un professeur de piano [...]*

---

<sup>501</sup> Albert CAMUS, *Le Premier Homme*, *op.cit.*, p. 221

<sup>502</sup> *Ibid.*, p. 259

<sup>503</sup> *Ibid.*, p. 284

<sup>504</sup> *Ibid.*, p. 134

*qui lui apport[e] à quelques années en moins, avec ses meubles, le bonheur bourgeois »*<sup>505</sup>.

Il va sans dire que malgré la contiguïté au travail, les hommes et les femmes ne partagent pas les mêmes loisirs, parce qu'ils ont des intérêts différents. La femme semble avoir plus d'obligations sociales qui la retiennent à la maison que l'homme : les enfants et le ménage. Il se trouve également que le sentiment de solidarité et de fraternité se trouve plus chez les hommes que chez les femmes. Après leur journée de travail, les hommes sont au moins libres de profiter de quelques heures qui leur restent en compagnie de leurs camarades, tandis que les femmes se rendent immédiatement chez elles pour faire le repas et le ménage. Le narrateur nous révèle, d'un côté, l'exemple de l'oncle Ernest qui prend plaisir à la compagnie de ses amis en se trouvant souvent au café chez Gaby, et de l'autre, celui de sa mère qui était obligée de travailler sans trêve et de sacrifier son repos et ses loisirs pour la survie des membres de son ménage. Elle en fait écho en disant :

*« Je n'ai jamais eu de vacances, moi »*<sup>506</sup>

C'était pour convaincre son petit-fils et l'inciter à aller travailler pendant ses vacances scolaires d'été; puisque selon elle « rien faire » c'est du « temps perdu » et comme dit l'adage, « le temps c'est l'argent » ou « l'oisiveté est mère de tous les vices ».

Le discours social sur la femme révèle à travers le personnage de la mère pour laquelle l'auteur-narrateur éprouve de la compassion, que la femme semble être opprimée, douce, conciliante, soumise et discrète. En effet, il la décrit avec tristesse : « toute la misère et la lassitude du monde s'étaient peintes sur son visage »<sup>507</sup> pour mettre l'accent sur sa liberté surveillée et sur sa soumission totale à la traditionnelle autorité familiale. Cette dépendance psychologique absolue est

---

<sup>505</sup> *Ibid.*

<sup>506</sup> Albert CAMUS, *Le Premier Homme*, *op.cit.*, p. 283

<sup>507</sup> *Ibid.*, p. 137

soulignée aussi par l'attitude ferme adoptée à son égard par sa mère aux yeux de qui « *la nouvelle mode paraissait ridicule et coupable* »<sup>508</sup>. Cette dernière n'a pas hésité à la comparer, sans aucune gêne et sous le regard vigilant de son fils, à « une putain » lorsqu'elle a pris l'initiative de prendre soin d'elle-même et de s'habiller à la mode à l'instar des femmes algéroises de son temps. Le narrateur rapporte que pour sauver la face Catherine n'avait pas trouvé d'autres moyens que de se précipiter vers sa chambre en pleurant pour s'allonger « *sur le lit qui restait le seul abri de son repos, de sa solitude et de ses chagrins* »<sup>509</sup>.

La résignation et la démission de cette femme endeuillée apparaissent, d'autre part, quand, la « *bête brute* », son frère Etienne, s'oppose fermement à l'idée de son rattachement à l'homme qu'elle aime et avec qui elle compte refaire sa vie, sans raison aucune si ce n'est celle de l'idée que la femme doit toujours être sous la protection de l'homme : un père, un mari ou un frère, lequel veille surtout à surveiller son comportement sexuel puisque, comme la norme sociale l'exige, l'honneur des hommes dépend du comportement des femmes.

L'instance narrative de *Le Premier Homme* nous livre un autre exemple frappant de la soumission féminine celui des femmes arabes. Ces dernières se trouvent comme la mère de Jacques dans une position de soumission et de servitude à l'homme. Cette soumission apparaît à travers l'enfermement machinal à la maison dont elles font l'objet ou à travers l'enroulement dans leurs *haïks*<sup>510</sup>, le visage à demi couvert d'un voile blanc pour ne laisser apparaître que « *leurs beaux yeux sensuels et doux au-dessus du linge blanc* »<sup>511</sup>.

Mais pour laisser croire que la soumission féminine n'est pas un caractère inné ou une fatalité chez la femme, mais plutôt un acquis social hérité des règles tacites imposées par l'autorité masculine, le narrateur nous dévoile, par ailleurs,

---

<sup>508</sup> *Ibid.*, p. 136

<sup>509</sup> *Ibid.*, p. 137

<sup>510</sup> Le *haïk* est un vêtement féminin porté au Maghreb constitué d'une étoffe rectangulaire recouvrant tout le corps.

<sup>511</sup> Albert CAMUS, *Le Premier Homme*, *op.cit.*, p. 302



## Chapitre 1: Les discours sociaux

---

un contre-exemple de la résignation féminine celui de la grand-mère, laquelle s'avère la seule femme dans *Le Premier Homme* qui ne se soumette à aucune puissance autoritaire. Elle est autoritaire, dure, dominante et presque antipathique. Le passage suivant témoigne de la rigidité de caractère de cette femme de fer et de son insoumission même à l'autorité sacrée de l'homme de Dieu. À ce sujet le narrateur évoque l'entretien que cette dernière a avec le Curé de sa paroisse au sujet de l'oubli de la première communion de son petit-fils Jacques.

« [...] le curé n'était nullement convaincu de l'impossibilité de mener de front les études secondaires et l'instruction religieuse. Avec patience et bonté, il invoquait son expérience, donner des exemples ... La grand-mère se leva. "Dans ce cas, il ne fera pas sa première communion. Viens, Jacques", et elle entraîna l'enfant vers la sortie. Mais le curé se précipitait derrière eux. "Attendez, madame, attendez." Il la ramena à sa place, essaya de la raisonner. Mais la grand-mère secouait la tête comme une mule obstinée. "C'est tout de suite ou il s'en passera" Finalement, le curé céda. Il fut convenu qu'après avoir reçu une instruction accélérée, Jacques communierait un mois après.»<sup>512</sup>

Il semble, par ailleurs, que la grand-mère ne révèle qu'une seule fois un côté humain et compatissant de son caractère, c'était après la visite que Monsieur Bernard a rendue aux Cormery pour les convaincre d'accepter que Jacques passe le concours de l'obtention de bourse. De ce signe d'affection inédit et de ce comportement inhabituel, le narrateur rapporte ceci :

« [...] et la grand-mère tenait Jacques par la main pour remonter à l'appartement, et pour la première fois elle lui serrait la main, très fort, avec une sorte de tendresse désespérée. "Mon petit, disait-elle, mon petit".»<sup>513</sup>

Le discours social sur la femme essentiellement centré sur les Cormery met l'accent sur l'analphabétisme chronique et l'ignorance inimaginable dont souffrent les femmes Cormery. La mère de Jacques n'a jamais eu d'éducation, du fait, elle

---

<sup>512</sup> Albert CAMUS, *Le Premier Homme*, op.cit., pp. 185,186

<sup>513</sup> *Ibid.*, p. 181

« ne pouvait même pas avoir l'idée de l'histoire ni de la géographie »<sup>514</sup>. Cela se manifeste, par exemple, à travers le respect exagéré qu'elle éprouve envers les religieux en disant naïvement « *Monsieur Curé* »<sup>515</sup> à tous les prêtres qu'elle rencontre dans la rue, ou envers les personnes instruites à l'instar de Monsieur Bernard devant lequel elle s'est affolée en l'appelant « *Monsieur le Maître* »<sup>516</sup>. Les femmes Cormery se font aussi une idée obscure et un peu effrayante du lycée. Pour la grand-mère, l'établissement secondaire est « *un lieu où il fallait travailler dix fois plus qu'à l'école communale puisque ces études menaient à de meilleures situations* »<sup>517</sup>. Le narrateur rapporte que les deux femmes se rendent à ce lieu obscur une seule fois par an en vue d'assister à la cérémonie de distribution des prix, pour laquelle elles sont endimanchées. Et c'est à cette occasion qu'elles se sentent totalement dépaysées puisqu'elles sont obligées d'intégrer la vision du monde de la classe dominante comme le prône le concept de « violence symbolique »<sup>518</sup> de Pierre Bourdieu. Ce qui les conduit à se faire d'elles-mêmes une représentation négative de par leur sentiment d'infériorité et d'insignifiance qui est due à leur pauvreté, mais surtout à leur analphabétisme. Ce sentiment d'infériorité est plus visible chez la mère de Jacques qui ne se sent pas du tout confiante et détendue dans ce lieu étrange, et ne cesse de vérifier « *tout le long du trajet l'assise du chapeau ou la tombée de ses bas, ou la place de la petite médaille d'or [...] qu'elle portait au bout d'une mince chaînette* »<sup>519</sup>. Le narrateur ajoute que cette épreuve morale difficile tracasse longuement la jeune dame qui se sent mal à l'aise et se détache complètement des événements de la journée : « *Catherine Cormery écoutait sans entendre, mais sans jamais manifester d'impatience ni de lassitude.* »<sup>520</sup>

---

<sup>514</sup> *Ibid.*, p.79

<sup>515</sup> *Ibid.*, p. 183

<sup>516</sup> *Ibid.*, p. 180

<sup>517</sup> *Ibid.*, p. 184

<sup>518</sup> Selon Bourdieu, la violence symbolique correspond au pouvoir d'imposer un système de penser comme légitime à une population dominée par le biais de l'éducation et les médias.

<sup>519</sup> Albert CAMUS, *Le Premier Homme*, *op.cit.*, p. 273

<sup>520</sup> *Ibid.*, p. 275

On peut dire que la scène de remise des prix met l'accent sur un trait plus ou moins distinctif de la société algéroise de l'époque celui du rapport harmonieux entre les classes. Au sein de cette société en début de constitution, les inégalités sociales ne se cristallisent pas en antagonisme entre la classe capitaliste et la classe ouvrière. En effet, la classe ouvrière de *Le Premier Homme* paraît politiquement passive c'est-à-dire loin d'être une collectivité révolutionnaire qui cherche à améliorer sa condition sociale. Elle est plongée dans une espèce de fatalité, qui, apparemment, exclut toute possibilité de sortir de la condition ouvrière.

« *Car la pauvreté ne [se] choisit pas, mais elle peut se garder.* »<sup>521</sup>

Le narrateur révèle enfin un nouveau type de soumission, détecté chez la mère de Jacques qui est celui de la soumission à la terre. Il rapporte que tandis que Jacques réussit à échapper à son environnement pauvre, grâce à l'école, sa mère, elle, se montre tiède à l'idée de quitter sa terre natale pour aller vivre aisément de l'autre côté de la méditerranée. En effet, le narrateur rapporte la réponse ferme suite à la proposition que lui faite son fils Jacques pour le rejoindre en métropole :

« *"Viens avec moi en France" lui dit-il, mais elle secouait la tête avec une tristesse résolue :*

*"-Oh ! non, il fait froid là-bas. Maintenant je suis trop vieille. Je veux rester chez nous".* »<sup>522</sup>

Malgré la solitude, la monotonie de la vie et les mauvais souvenirs de son existence sur cette terre, elle trouve qu'il est hors de question de quitter son appartement et le quartier qu'elle connaît si bien. À force d'avoir vécu toute sa vie en Algérie, elle revendique le droit de la résidence. Il est par conséquent impossible de la déraciner de chez elle, de son pays pour l'enraciner ailleurs, c'est-à-dire en France, le « *lieu obscur* »<sup>523</sup> qu'elle n'a jamais connu et qui l'effrayait de surcroît. L'auteur-narrateur essaie à travers ce passage de faire appel surtout au logos, l'un de trois registres de l'art de la persuasion qui s'appuie sur le discours rationnel logique et

---

<sup>521</sup> *Ibid.*, p. 78

<sup>522</sup> Albert CAMUS, *Le Premier Homme*, *op.cit.*, p. 89

<sup>523</sup> *Ibid.*, p. 80

argumenté, afin de justifier une position politique qu'il a tend défendue dans ses écrits politiques à savoir le droit des petits Blancs à la citoyenneté algérienne. Il part du principe qu'il est illogique de déraciner une personne d'une terre qui l'a vue naître et grandir et sur laquelle elle a forgé les éléments de sa propre identité pour la transplanter dans un autre milieu complètement étranger au sien.

### Synthèse partielle

Pour conclure, on peut dire que, dans l'ensemble, la place que la femme occupe dans les trois univers diégétiques correspond à celle qu'elle occupe réellement dans les trois sociétés respectives de référence. L'inscription du personnage féminin dans et par les romans de notre corpus se fait, par conséquent, en considérant son rôle et son statut dans la société hors-textuelle.

En effet, l'univers diégétique de *La Terre et le sang* met en évidence une société qui repose sur une hiérarchie interne généralement bien acceptée et fondée sur l'inégalité des sexes. Dans cette société patriarcale le statut de la femme demeure éloigné de celui de l'homme malgré le rôle fondamental que lui impose la société à travers les tâches pénibles que cette dernière lui accorde. L'évolution politique et sociale du village et l'ouverture relative sur le monde soulevée par la trame narrative de *Les Chemins qui montent* n'ont pas pu contribuer de manière significative à l'amélioration du sort de la femme puisque toutes les tentatives de renouveau ou de remise en cause du système et du mode de vie ancien sont vouées à l'échec dans cette société régie par le patriarcat et par l'homme en général. Ce dernier ne se montre pas prêt à soustraire la femme à son emprise directe et totale conformément aux règles imposées par les traditions séculaires. Feraoun fictionnalise dans ses deux romans le prototype de la villageoise, celle qui incarne la source perpétuelle de déshonneur, la femme plutôt analphabète, combattante,

## Chapitre 1: Les discours sociaux

---

endurante, superstitieuse, docile et résignée, mais qui est dotée d'autres moyens lui permettant d'arriver à ses fins puisqu'elle ne se gêne pas d'user de la ruse et de la malice pour défendre les intérêts de son ménage.

Contrairement aux deux univers diégétiques féraouniens, la condition féminine se trouve certes apparemment moins défavorable dans *Le Premier Homme*, mais reste quand même inquiétante. La vie citadine libère relativement la femme de l'enfermement permanent dans le foyer pour la forcer à être l'esclave des contraintes et des exigences de la vie ouvrière. Aussi se lance-t-elle à la conquête du marché du travail qui l'exténue impitoyablement en lui conférant des emplois généralement mal rémunérés. La femme se trouve donc à égale distance entre les contraintes de son travail et les exigences du foyer familial où elle continue d'être la gérante par excellence. Cette nouvelle situation l'oblige à être conciliante, discrète et soumise. C'est pourquoi l'auteur éprouve de la compassion à son égard et demande implicitement qu'on lui reconnaisse ses droits. Le narrateur révèle également la soumission et la fidélité de la femme à sa terre natale à travers laquelle il semble revendiquer le droit des petits Blancs à la citoyenneté algérienne. Cette revendication à caractère identitaire était à l'origine du différend qui a opposé les Français d'Algérie et la population autochtone et qui a abouti enfin au déclenchement de ce qui est convenu d'appeler la Guerre d'Algérie.

### 2.6. Le discours social sur la guerre

La guerre désigne banalement le déchainement sans mesure des forces de destruction qui met à bas les règles qui régissent la vie en communauté chez les êtres humains. Cette violence meurtrière incontrôlée est généralement due ou bien à des motifs liés directement à l'appréhension ou à la défense d'intérêts matériels, ou bien à des motifs moraux qui engagent une représentation de notions morales ou religieuses telle que le sacré, le juste, la cause de Dieu. Ce sont certainement ces motifs moraux qui conduisent au pire, c'est-à-dire au génocide, la série d'actes qui vise consciemment à éliminer une collectivité humaine pour des considérations spécialement ethniques et/ou religieuses. La guerre a toujours été au centre de la thématique littéraire depuis l'Antiquité jusqu'à nos jours, en passant bien évidemment par le XXème siècle, le cadre temporel de notre corpus d'étude. Cette époque tourmentée de l'Histoire de l'humanité a commencé par une guerre d'extermination terrible qui était loin d'être la *der des ders*. Elle a connu en son milieu une montée extrême de la violence qui paraît, actuellement se répandre sur tous les recoins de la planète. Nous essayons à présent de mener une analyse discursive des conflits militaires qui trouvent un écho dans les trois univers diégétique de notre corpus à savoir la Première Guerre mondiale et le conflit franco-algérien pour pouvoir analyser les raisons de leur mise en texte c'est-à-dire saisir leur dimension idéologique par l'extraction de ce que Pierre Machery appelle « le projet idéologique » et qui est : « *la prise de position sous la forme d'un discours à l'intérieur d'un champs conflictuel.* »<sup>524</sup>

---

<sup>524</sup> Claude DUCHET, *Sociocritique, op.cit.*, p. 07

### 2.6.1. La guerre dans *Le Premier Homme*

L'existence des Cormery semble fortement marquée par les marasmes de la guerre qui ont bouleversé le cours de leur vie et ont été à l'origine de tous les maux dont la famille a été victime. Le narrateur dévoile, comme nous allons voir ultérieurement, quelques aspects des conflits armés qui ont marqué l'histoire de cette famille d'immigrants à savoir la guerre pour la colonisation d'Algérie et la Première Guerre mondiale.

En abordant la campagne militaire menée par les troupes françaises contre les populations locales d'Algérie, il paraît clair que le narrateur de *Le Premier Homme* vise à légitimer l'implantation coloniale illégale de la France en Algérie par le biais d'une soi-disant mission civilisatrice. Loin d'exposer l'aspect répressif et brutal de l'expédition militaire livrée par l'armée française contre les résistants autochtones, le discours sur la guerre semble reprendre l'idéologie colonialiste de « la mission civilisatrice » puisqu'il tend à présenter ces populations autochtones comme des Barbares, incultes et peu évolués. En effet, le roman mentionne plusieurs cas d'actes de cruauté et de vandalisme attribués aux insurgés locaux, sans toutefois accorder une attention particulière aux signes évocateurs des traitements inhumains et dégradants infligés à la population autochtone tant par les militaires que par les colons et qui sont révélés grâce au co-texte.

Les guerres de pacification contre les collectivités locales auxquelles a participé Henri, le père de Jacques, n'ont pas eu des répercussions importantes sur la destinée des Cormery. Cependant, leur vie se trouve à jamais ruinée après

## Chapitre 1: Les discours sociaux

---

l'éclatement d'un autre conflit militaire de grande ampleur et qui s'est, de surcroît, déroulé loin de chez eux : la Première Guerre mondiale.

« *L'Europe accordait déjà ses canons qui devaient éclater tous ensemble quelques mois après, chassant les Cormery de Saint-Apôtre, [Henri] vers son corps d'armée à Alger, [Catherine] vers le petit appartement de sa mère dans le faubourg misérable, portant dans ses bras l'enfant gonflé des piqûres de la Seybousse.* »<sup>525</sup>

En effet, Henri Cormey faisait partie du régiment des Zouaves, l'unité militaire de l'armée coloniale française d'Afrique du Nord, qui est constitué en majorité d'autochtones et des colons mobilisés en âge de service, et encadré par un certain nombre de soldats d'origine française. Le père Henri avait d'abord fait du service actif, avant d'être rappelé pour la mobilisation sur le front à l'âge de vingt-neuf ans. Le narrateur relate avec un ton pathétique la scène d'embarquement où, bravant la discipline militaire et les ordres reçus, il se précipite pour « *venir embrasser ses enfants et sa femme* »<sup>526</sup> avant de prendre la mer pour la première fois de sa vie pour la France qu'il n'avait pas connue auparavant, sans jamais revenir, laissant derrière lui une veuve infirme et deux orphelins en bas âge.

Le discours social sur la guerre semble être un discours dépourvu d'objectivité puisqu'il présente les Français comme les perpétuelles victimes de la politique de bellicisme des Allemands à cause de laquelle les grands-parents paternels de Jacques, originaires de l'Alsace, ont dû fuir pour s'installer définitivement en Algérie. Ce discours laisse entendre que les Français étaient toujours obligés d'agir par légitime défense pour combattre les Allemands, « *ces hommes querelleurs et implacables* »<sup>527</sup>, « *lesquels avaient toujours été méchants et cruels, particulièrement avec les Français, et sans raison aucune* »<sup>528</sup>. L'emploi de cette liste d'adjectifs dépréciatifs reflète fidèlement la rumeur sociale de la société du roman qui est composée essentiellement de ressortissants français dont les

---

<sup>525</sup> Albert CAMUS, *Le Premier Homme*, op.cit., p. 76

<sup>526</sup> *Ibid.*, p. 79

<sup>527</sup> *Ibid.*, p. 80

<sup>528</sup> *Ibid.*



## Chapitre 1: Les discours sociaux

---

Cormery. Ces derniers perçoivent les Allemands comme des perpétuels ennemis et leur attribuent la responsabilité première de la Première Guerre mondiale et par voie de conséquence la mobilisation de leur tuteur et sa mort au combat.

Le discours social sur la guerre met, par ailleurs, l'accent sur le fatalisme qu'affiche la société du texte pour qui la guerre est un malheur inévitable qui s'abat sur l'humanité et qui transcende toutes les volontés, un fatalisme que le narrateur évoque d'un ton tragique pour décrire sa douleur profonde et surtout son incapacité de faire face à son destin impitoyable par l'emploi d'une série d'images métaphoriques percutantes, comme le montre ce passage :

« *La guerre était là, comme un vilain nuage, gros de menaces obscures, mais qu'on ne pouvait empêcher d'envahir le ciel, pas plus qu'on ne pouvait empêcher l'arrivée des sauterelles ou les orages dévastateurs qui fondaient sur les plateaux algériens. Les Allemands forçaient la France à la guerre, une fois de plus, et on allait souffrir.* »<sup>529</sup>

Le narrateur essaie, à travers ce passage joliment écrit, de rapprocher deux réalités ordinairement séparées : la guerre et les faits de nature, en trouvant des particularités communes à savoir l'impact désastreux sur l'humanité, la vitesse de propagation et l'incapacité d'appréhension et de réaction. Comparée aux catastrophes naturelles, la Première Guerre mondiale est, aux yeux de la société du roman, une fatalité inscrite dans le temps et dans l'espace qui dépasse largement ses capacités ; force est de connaître que le discours tenu dans *Le Premier Homme* s'inspire de l'idéologie largement répandue en Europe à cette époque, celle de la confrontation du Bien et du Mal.

Telle une calamité naturelle, cette guerre a, en effet, apporté avec elle un bilan lourd de pertes en vies humaines, de destructions, de souffrances et de haine. Parmi les victimes de ce conflit mondial se trouvent les soldats des troupes d'Afrique, le bouc émissaire, qu'on a fait venir de loin pour être partie prenante dans un conflit

---

<sup>529</sup> Albert CAMUS, *Le Premier Homme*, *op.cit.*, pp.80, 81

## Chapitre 1: Les discours sociaux

---

idéologique sans merci dont ils ignorent les tenants et aboutissants, et pour les pousser, bien plus de force que de gré, à combattre un ennemi qui leur était totalement inconnu et avec lequel ils n'avaient ni problème, ni compte à régler. Ils étaient donc amenés en toute hâte loin de chez eux afin de participer à une guerre dont ils étaient les principales victimes comme l'atteste le passage suivant :

« [...] les troupes d'Afrique [...] transportées aussi vite que l'on pouvait, menées telles quelles dans une région mystérieuse dont on parlait, la Marne, et on n'avait pas eu le temps de leur trouver des casques [...] si bien que des vagues d'Algériens arabes et français [...] montaient par paquet au feu, étaient détruits par paquet et commençaient à engraisser un territoire étroit »<sup>530</sup>.

Le présent passage décrit d'une manière caricaturale ce qui se passe réellement sur le front pour mettre en évidence l'ampleur des dégâts humains surtout parmi les troupes africaines dont les soldats se faisaient moissonner comme du blé mûr sur les champs de bataille pour défendre une cause qui est loin d'être la leur. En effet, leur statut d'indigènes et de colonisés en faisait de la chair à canon abondamment exploités par les autorités coloniales qui les appelaient péjorativement des « Zouaves » ou des « Tirailleurs », peut-être, parce qu'il eût été indécent de les désigner par le simple terme de soldat. Ces derniers périssaient massivement sans raison aucune si ce n'était de fertiliser davantage les sols d'un territoire en feu. Le narrateur souligne qu'à chaque écroulement d'un de ces soldats d'Afrique sous le feu de l'ennemi, les répercussions de ce choc se produisent en Algérie et partout en Afrique où les familles des victimes interceptent les premiers signes d'un mauvais sort ou d'un destin tragique qui pèserait sur les perspectives d'un avenir déjà sombre. Le passage suivant confirme l'impact psychologique douloureux de ce lourd tribut en vies humaines sur les populations de la société du roman :

« [...] les troupes d'Afrique [...] fondaient sous le feu comme des poupées de cire multicolores, [...] chaque jour, des centaines d'orphelins naissaient dans tous les

---

<sup>530</sup> Albert CAMUS, *Le Premier Homme*, op.cit., p. 82

## Chapitre 1: Les discours sociaux

---

*coins d'Algérie, des arabes et français, fils et filles sans père qui devraient ensuite apprendre à vivre sans leçon et sans héritage »<sup>531</sup>.*

Le discours social sur la guerre révèle une société du texte éprouvée par la Guerre de 14-18, dont l'une des conséquences est la disparition de plusieurs pères de famille, tragiquement arrachés à l'affection des leurs par une guerre qui ne les concernait point et qui se déroulait, de surcroît, loin de chez eux. Parmi ces orphelins de guerre se trouvent Jacques Cormery et son ami et compagnon d'école Pierre ainsi que la plupart des enfants du quartier populaire algérois de Belcourt, lesquels étaient perturbés par l'absence du père et cette situation se répercute aussi bien sur leurs comportements que sur leurs avenir. Cette absence de l'autorité paternelle qui apparaît dans l'œuvre comme un abîme que rien ne peut combler, se manifeste tout au long de l'œuvre et prend tout son sens avec la quête que Jacques décide d'effectuer pour pouvoir reconstruire une image d'un père « *dévoré par un feu universel et dont il ne restait qu'un souvenir impalpable comme le cendre d'une aile de papillon brûlée dans un incendie de forêt* »<sup>532</sup>. Comparer le souvenir infirme qu'avait laissé son père à la cendre de l'aile de papillon entre les immenses déchets qui s'entassaient suite à un incendie de forêt est une manière directe pour le narrateur d'insister d'abord sur l'ampleur incalculable du génocide universel, et puis sur la nature éphémère de la mémoire historique. En effet, le narrateur veut montrer à travers cette comparaison joliment tissée que l'Histoire broie les êtres, ceux qui ont participé activement à sa constitution, les anonymes « *qui ont fait le monde en se défaisant pour toujours* »<sup>533</sup>. C'est peut-être à ses anonymes de l'Histoire que Camus veut rendre hommage pour les faire revivre.

Le discours social sur la guerre ne se limite pas aux répercussions catastrophiques de la « Grande Guerre », mais les dépasse pour évoquer les conséquences pénibles d'un autre conflit armé, certes moins sanglant et moins

---

<sup>531</sup> Albert CAMUS, *Le Premier Homme*, *op.cit.*, pp. 82,83

<sup>532</sup> *Ibid.*, p. 85

<sup>533</sup> *Ibid.*, p. 213

## Chapitre 1: Les discours sociaux

---

destructeur, mais aussi violent et aussi malpropre, qui a opposé l'armée française à A.L.N, la branche armée du Front de Libération National, le parti politique indépendantiste des autochtones musulmans d'Algérie. En effet, la Guerre d'Algérie trouve un écho dans l'œuvre de Camus où elle est présentée comme un nouvel épisode de la révolte des Arabes contre l'autorité française. Ladite guerre éclate au moment où le principal protagoniste est adulte, ce qui lui donne l'occasion d'en être témoin et de se forger sa propre opinion. Elle est identifiée par prolepse, car elle est anticipée par le narrateur, quoiqu'il essaie de la réfuter. Cette guerre civile est insinuée par les références dans le texte, c'est-à-dire, entre autres, l'attentat à Belcourt, le terrorisme, les coups de feu dans la rue, la xénophobie et la conversation avec un lieutenant para et avec Tamzal dont le beau-fils est accusé de ravitailler les maquisards du FLN.

Le narrateur de *Le Premier Homme* constate que ce conflit meurtrier a divisé les deux communautés de la société du texte qui cohabitaient sur la terre algérienne depuis l'installation de premières colonies de peuplement dès 1848 à cause des revendications indépendantistes des populations autochtones. Ces derniers s'insurgent violemment pour mettre fin à une page sombre de leur existence durant laquelle ils étaient considérés comme des subalternes ou des êtres inférieurs en droits. En effet, le narrateur reconnaît l'ampleur de cette attitude fasciste attribuée à la communauté française d'Algérie, et met l'accent sur les campagnes de sensibilisation des autorités politiques françaises afin d'apaiser les tensions en appelant ses ressortissants à faire preuve de raison et à enfin reconnaître les droits de cette majorité longtemps marginalisée. Mais ces appels officiels sont voués à l'échec en raison de l'intolérance des colons, lesquels se montrent indifférents au sujet de la renégociation des droits de la population locale. Le passage suivant traduit fidèlement l'hostilité de la minorité européenne à travers la réaction négative des propriétaires terriens qui ne sont pas disposés à tolérer les nouvelles mesures relatives à la reconsidération du statut de l'indigène :

## Chapitre 1: Les discours sociaux

---

« *Le préfet avait eu le malheur de dire aux agriculteurs rassemblés qu'il fallait reconsidérer les questions [coloniales], la manière de traiter les arabes et qu'une page était tournée maintenant. Il s'est entendu dire par le vieil [un vieil cultivateur] que personne au monde ne ferait la loi chez lui.* »<sup>534</sup>.

L'intransigeance des colons, « *ceux qu'on insulte à Paris* »<sup>535</sup> à cause de leur inflexibilité, et la rigidité des rebelles autochtones font basculer l'Algérie dans l'horreur de la guerre. Jacques Cormery garde des souvenirs douloureux de la répression policière et des attentats meurtriers perpétrés par le FLN contre les civils aussi bien à Alger qu'à la campagne où l'impact de la crise atteint son paroxysme. En effet, les indépendantistes font des agriculteurs et de leurs domaines leurs principales cibles dans la mesure où ces derniers incarnent le symbole de la colonisation et de la ségrégation raciale. Il rapporte avec peine le sentiment d'insécurité qui régnait surtout dans les régions rurales où « *il fallait dormir avec le fusil* »<sup>536</sup> pour faire face aux attaques des assaillants nocturnes et pour éviter qu'on connaisse le sort des Askil, les propriétaires terriens dont « *la ferme [...] a été attaquée, [...] le père et ses deux fils égorgés, la mère et la fille longuement violées et puis à mort...* »<sup>537</sup>.

Le narrateur laisse entendre que ce conflit armé interne semble être à sa fin puisqu'il s'attarde à révéler au lecteur le sentiment de tristesse et de désespoir des colons français qui, pour la plupart, sont installés depuis plusieurs générations en Algérie et qui redoutent une éventuelle expatriation vers la France, un pays qui n'est plus vraiment le leur pour n'y avoir jamais vécu. Il met l'accent sur les vives douleurs causées par ce départ probable suite à la sortie de l'ordre d'évacuation des domaines agricoles, en dévoilant certaines réactions des propriétaires comme

---

<sup>534</sup> Albert CAMUS, *Le Premier Homme*, op.cit., pp. 197,198

<sup>535</sup> *Ibid.*, p. 197

<sup>536</sup> *Ibid.*

<sup>537</sup> *Ibid.*

## Chapitre 1: Les discours sociaux

---

le cas du vieil agriculteur qui n'hésite pas à déraciner avec rage ses vignes qui sont le fruit de ses longues années de rude labeur comme le montre ce passage :

*« Quand l'ordre d'évacuation est arrivé, [le vieil agriculteur] n'a rien dit. Ses vendanges étaient terminées, et le vin en cuve. Il a ouvert les cuves, puis il est allé vers une source d'eau saumâtre qu'il avait lui-même détournée dans le temps et l'a remise dans le droit chemin sur ses terres, et il a équipé un tracteur en défonceuse. Pendant trois jours, au volant, tête nue sans rien dire, il a arraché les vignes sur toute l'étendue de la propriété. [...] Et quand un jeune capitaine, prévenu par on ne sait qui, est arrivé et a demandé des explications [il] lui a dit : "Jeune homme, puisque ce que nous avons fait ici est un crime, il faut l'effacer" »<sup>538</sup>.*

L'attitude fantaisiste et les propos de ce vieil cultivateur reprennent d'une part l'idéologie colonialiste de la France et de l'Europe en général, la tendance qui glorifie la domination occidentale sur le monde non européen, et annoncent, d'autre part, la fin de ce conflit militaire en faveur des résistants autochtones puisqu'on lit dans la page suivante ce même homme dire au même officier présent à la scène pathétique de dévastation et qui lui demande conseil :

*« Si j'étais à votre place, [lui] a dit le vieux, j'irais au maquis. Ils vont gagner. Il n'y a plus d'hommes en France »<sup>539</sup>.*

Ceci traduit fidèlement le désarroi de cette « tribu » de la société du roman communément appelée « Pieds noirs » ou « les petits Blancs d'Algérie » qui se trouve contrainte après une longue période de vie prospère de tout abandonner pour échapper aux combats et à la violence régnant dans le pays.

Le discours sur la guerre reprend, par ailleurs, quelques aspects de la personnalité de l'auteur celui de l'humaniste, le défenseur des valeurs éthiques. Le prix Nobel exprime à travers *Le Premier Homme* son opposition par rapport à la peine capitale. Il le dit à travers le traumatisme psychique dont était victime Henri Cormery, le père de Jacques, suite à sa présence à la scène d'exécution d'un

---

<sup>538</sup> Albert CAMUS, *Le Premier Homme*, op.cit., p.198

<sup>539</sup> *Ibid.*, p.199

## Chapitre 1: Les discours sociaux

---

criminel nommé Pirette, qui a eu lieu devant la prison de Barbarousse à Alger. Le narrateur s'attarde sur l'effet que la scène horrible de « la punition exemplaire » lui fait subir comme le montre ce passage:

« *L'exécution avait eu lieu sans incident, apparemment. Mais le père de Jacques était revenu livide, s'était couché, puis levé pour aller vomir plusieurs fois, puis recouché. Il n'avait plus jamais voulu parler ensuite de ce qu'il avait vu.* »<sup>540</sup>.

Ne pouvant plus supporter l'horreur des supplices de la pendaison, Henri Cormery se détache complètement de sa personnalité puisqu'il se précipite pour rentrer seul chez lui, se jette sur son lit, vomit à plusieurs reprises et reste prostré, passif durant longtemps. Ce long moment de trauma n'est, en fait, qu'une manière d'opposition et de protestation pour dire non à la peine de mort puisqu'il n'y a jamais de bonne raison de raccourcir la vie d'un homme.

Camus révèle également à travers *Le Premier Homme* un autre aspect de sa personnalité à savoir son attachement aux valeurs humaines en dénonçant un aspect immoral de la guerre lié aux crimes cruels et aux pratiques barbares dont usent les soldats pour torturer leurs victimes. En effet, il exprime son profond mépris envers les protagonistes de la guerre qui se permettent de commettre des crimes impitoyables sans inhibition à l'instar du crime de viol à mort d'une mère et de sa fille perpétré par les cellules djihadistes du FLN ou celui où des cellules similaires abusent du corps d'une femme de colon enceinte retrouvée « *le ventre ouvert et les seins coupés* »<sup>541</sup>. Mais l'exemple, le plus frappant de ces excès criminels reste celui de deux sentinelles zouaves décapités, émasculés et les sexes mis dans la bouche, acte commis, pendant la guerre du Rif au Maroc, par les résistants de l'Atlas. Le narrateur rapporte que cette scène horrible dont était témoin Henri Cormery et son compagnon d'unité Monsieur Levesque, le futur directeur d'école de son fils Jacques, a déclenché un long débat sur la morale de la

---

<sup>540</sup> Albert CAMUS, *Le Premier Homme*, op.cit., p. 199

<sup>541</sup> *Ibid.*, p.209

## Chapitre 1: Les discours sociaux

---

guerre au cours duquel Henri paraît hors de lui, contrairement à son habitude, pour dénoncer fortement ce geste lâche et malpropre comme l'atteste ce passage :

*« À l'aube, quand [les corps de deux sentinelles] étaient remontés au camp, Cormery avait dit que les autres n'étaient pas des hommes. Levesque qui réfléchissait, avait répondu que, pour eux, c'est ainsi que devait agir les hommes, qu'on était chez eux, et qu'ils usaient de tous les moyens. Cormery avait pris son air buté. "Peut-être. Mais ils ont tort. Un homme ne fait pas ça." Levesque avait dit que pour eux, dans certaines circonstances, un homme doit tout se permettre et [tout détruire]. Mais Cormery avait crié comme pris de folie furieuse : "Non, un homme ça s'empêche. Voilà ce qu'est un homme, ou sinon ...." Et puis il s'était calmé. "Moi, avait-il dit d'une voix sourde, je suis pauvre, je sors de l'orphelinat, on me met cet habit, on me traîne à la guerre, mais je m'empêche. – Il y a des Français qui ne s'empêchent pas, avait [dit] Levesque. – Alors, eux non plus, ce ne sont pas des hommes." Et soudain, il cria : "Sale race ! Quelle race ! Tous, tous..." »<sup>542</sup>*

À travers ce passage à forte dose de morale humaniste de par la fréquence d'emploi du mot "homme", l'auteur exprime franchement le fil conducteur de ses principes idéologiques de socialiste libertaire à savoir l'éthique de la non-violence. En effet, « un homme ça s'empêche », un franc-parler que l'auteur-narrateur doit à son père et qu'il a pris à son compte par la suite pour dire qu'il est inadmissible qu'on puisse justifier des atrocités pareilles et que rien n'oblige l'homme à entrer dans cette logique aveugle et impardonnable. Pour lui, l'inhibition est une civilisation : un homme ça se retient, ça se contrôle ; « s'empêcher » est une nécessité vitale pour l'homme qui est susceptible de développer une éthique le retenant d'abuser de sa puissance pour éliminer ses concurrents.

Camus, comme le prouvent ses écrits et ses positions politiques, passe toute sa vie à défendre sa logique non-violente, celle de l'homme qui « s'empêche » pour dire au monde qu'on doit pouvoir toujours trouver une solution sans recourir à la violence et en l'invitant à la réflexion afin de trouver un moyen de révolte pacifique lui permettant de se libérer, de réaliser la justice ou de changer l'ordre du monde

---

<sup>542</sup> Albert CAMUS, *Le Premier Homme*, op.cit., pp. 77,78



## Chapitre 1: Les discours sociaux

---

sans faire couler des sangs. Pour lui la doctrine de la désobéissance passive et collective de Gandhi concrétise l'efficacité de la révolution non-violente et pourrait ouvrir un espace d'espoir considérable aux mouvements sociaux et aux militants engagés partout dans le monde.

Camus n'a cessé de manifester son opposition à la Guerre d'Algérie, surtout à la violence anticoloniale, mais il s'est aperçu très tôt des injustices du régime colonialiste en Algérie, et il s'efforce de s'engager dans la défense du peuple autochtone opprimé. En 1937, Camus est à l'origine du Manifeste des intellectuels d'Algérie en faveur du Plan Blum-Violette, le projet de loi qui instituerait le droit à la citoyenneté française à des milliers d'indigènes présentant des garanties importantes de loyalisme. En 1939, Camus dénonce courageusement l'effroyable misère et le dénuement des Kabyles dans ces articles publiés en épisode sur Alger Républicain, intitulés « Misère de la Kabylie » pour faire appel à l'administration d'intervenir dans l'urgence. Les libéraux Français, dont Camus fait partie, réclament en 1956, la suppression du statut colonial, l'élimination des "gros colons" qui s'opposent à toute évolution, l'organisation d'une "table ronde" unissant les représentants de différentes forces politiques du pays. À l'initiative pacifiste des libéraux d'Algérie, Camus lance, lors de la conférence de 22 janvier 1956 à Alger, son appel pour la trêve civile en tant qu'initiative de réconciliation entre les communautés musulmanes et européennes pour induire des éventuels rapprochements et pour tenter de limiter les violences. Camus milite pour concrétiser son rêve d'entrer dans une nouvelle ère d'harmonie entre les Algérien, une sorte de Commonwealth unissant les différentes ethnies du peuple.

Cette utopie d'une Algérie rassemblée, paisible, pluriethnique se trouve dessinée dans le premier chapitre de *Le Premier Homme* quand le narrateur s'attarde pour décrire minutieusement les circonstances exceptionnelles de l'arrivée au monde de son principal protagoniste:

## Chapitre 1: Les discours sociaux

---

*« Sous la vigne, l'Arabe, toujours couvert de son sac, attendait. Il regarda Cormery qui ne lui dit rien. "Tiens", dit l'Arabe, et il tendit un bout de son sac. Cormery s'abrita. Il sentait l'épaule du vieil Arabe et l'odeur de fumée qui se dégageait de ses vêtements, et la pluie qui tombait sur le sac au-dessus de leurs deux têtes. "C'est un garçon, dit-il sans regarder son compagnon. – Dieu soit loué, répondit l'Arabe. Tu es un chef" »<sup>543</sup>*

Le présent passage constitue la fin des péripéties qui ont marqué la naissance de Jacques. Il est extrait d'un long passage à travers lequel le narrateur s'étale pour décrire en détails les conditions particulières de ladite naissance à laquelle ont participé six personnages : trois européens et trois arabes. Le problème n'est pour l'auteur-narrateur de décrire ce qu'avait été la naissance de Jacques d'un point de vue réaliste, mais de dessiner en réalité une nativité mythique d'une nation plurielle à travers la scène de l'accouchement. Autour de la femme qui était en train de mettre au monde son deuxième fils sont rassemblés à l'intérieur deux femmes une Algérienne et une Française, et à l'extérieur deux hommes, un Algérien et un Européen sans oublier le rôle du docteur et du guide arabe. Le narrateur met l'accent à travers cette scène longuement décrite sur la collaboration étroite entre les membres de cette équipe mixte pour insister sur le consensus tacite qui s'est établi entre ces partenaires qui comme le montre le passage étaient tous satisfaits du résultat. On dirait qu'il s'agit de la signature d'un pacte selon lequel la légitimité du nouveau-né est reconnue, ce qui permet donc aux deux communautés de vivre côte à côte en harmonie dans la fraternité et la paix.

Mais apparemment le rêve utopique d'une nation plurielle s'évapore car les descendants de cette famille arabe signataire de ce pacte imaginaire n'avaient pas probablement l'air d'être dociles comme leurs parents pour se laisser guider par des étrangers venant d'un autre continent. Ces derniers étaient-ils trahis par leurs parents ou, au contraire, tous les deux par la partie européenne qui n'avait pas fait preuve de franchise et de transparence pour pouvoir tenir ses engagements

---

<sup>543</sup> Albert CAMUS, *Le Premier Homme*, op.cit., p.27

contractés en vertu du pacte d'actionnariat initial ? À vrai dire, ce pacte initial constitutif de la nouvelle nation n'échappe pas à la mentalité coloniale puisque dès le départ, comme le montre le passage de l'accouchement, le rôle attribué à l'autochtone est d'être le subalterne qui fait preuve de douceur et de loyauté envers son maître, l'homme blanc.

Il va sans dire enfin que le discours social sur la guerre reflète le point de vue de l'auteur partisan de l'Algérie française. Quand ses œuvres, y compris *Le Premier Homme*, évoquent l'Algérie, Camus s'intéresse en général aux relations franco-algériennes telles qu'elles sont, et non aux vicissitudes historiques tragiques qui constituent leur destin dans la durée. En effet, il néglige l'Histoire surtout celle de la colonisation pour mettre en avant des éléments d'histoire qui favorise les efforts de conservation de l'Algérie sous l'autorité française.

### **2.6.2. La guerre dans le diptyque de Feraoun**

Contrairement à l'œuvre de Camus où le thème de la guerre acquiert une importance capitale, le diptyque féraounien n'accorde pas suffisamment d'attention à cette thématique pour en faire une priorité à part. Cette omission volontaire est due certainement aux convictions idéologiques de l'auteur qu'on évoquera ultérieurement. Le discours social sur la guerre se limite à l'évocation de simples malaises dont se plaint la société de *La Terre et le sang* durant les deux guerres mondiales, sans toutefois trouver la moindre évocation de l'insurrection du peuple algérien pour son indépendance, l'événement capital qui domine largement le contexte historique de l'élaboration de l'intrigue de *Les Chemins qui montent*. La guerre fait son apparition exclusivement dans la trame narrative de *La Terre et le sang*, dans la simple évocation de quelques-unes de ses répercussions négatives sur la société du roman sans s'attarder ni sur les circonstances de son

## Chapitre 1: Les discours sociaux

---

déclenchement, ni sur ses terribles conséquences dramatiques par le rappel des crimes contre l'humanité et de l'ampleur des génocides.

Le narrateur rapporte brièvement le climat d'insécurité qui règne dans le Nord de la France suite à l'invasion de la Belgique par les Nazis en faisant allusion au mouvement d'exode massif de la population qui se trouve contrainte de fuir la guerre:

*« Bientôt, les journaux annoncèrent l'envahissement de la Belgique, les gens s'affolèrent tout à fait et se ruèrent hors de chez eux, encombrant les gares et les routes. »*<sup>544</sup>

Il se contente de décrire rapidement, dans un autre passage, l'impact direct qu'exerce la guerre sur la société du roman. Cette dernière se trouve vivement tourmentée par les marasmes de ce monstre dévastateur qui arrive à s'imposer comme sujet d'actualité par la domination de son sociolecte qui prend de plus en plus de l'ampleur et ne cesse d'animer les conversations au sein de la société.

*« Dans le train, on ne parlait que de la guerre ; c'était le 2 août, dans une gare encombrée. La même effervescence régnait dans les rues. On ne parlait que des Boches, des troupes, de mobilisation. »*<sup>545</sup>

Le narrateur se contente également de faire une simple allusion à la guerre dans le passage documentaire élaboré en vue de dresser l'historique du mouvement migratoire des Kabyles vers la France. En effet, les repères historiques de la guerre avaient un impact direct sur l'émigration des Kabyles. Cette dernière obéit dans son évolution à un schéma cyclique : elle fait ses débuts intensifs avant la Première Guerre Mondiale, régresse pendant ladite guerre pour atteindre son apogée après la fin de la Deuxième Guerre et la libération de Paris en raison de l'expansion économique de cette époque. Cette période d'après-guerre constitue l'âge d'or de l'émigration kabyle comme l'illustre cet extrait :

---

<sup>544</sup> Mouloud FERAOUN, *La Terre et le sang*, op.cit., p. 79

<sup>545</sup> *Ibid.*, p. 76

## Chapitre 1: Les discours sociaux

---

« *L'après-guerre fut une période de prospérité sans pareille pour les Kabyles : on embauchait partout, on ne les repoussait plus et les salaires s'élevaient davantage.* »<sup>546</sup>

Il va sans dire enfin que la seule fois où le narrateur de *La Terre et le sang* se trouve contraint d'évoquer les aspects négatifs de la guerre, c'était pour décrire l'état d'âme de son principal protagoniste Amer-ou-Kaci qui souffrait d'un terrible malaise psychique après le meurtre de son oncle Rabah-ou-Hamouche. Le narrateur rapporte qu'Amer renonça alors à toute idée de retour au bled même en pleine période de guerre qui obligea la majorité de ses compatriotes de rentrer chez eux pour la fuir. Aussi fut-il capturé par les « Boches » et envoyé dans les camps allemands de prisonniers où il connut toutes sortes de tortures et de menaces. C'est par le biais d'un récit sommaire : une technique résumant de manière synthétique des informations nécessaires d'une période de récit jugée accessoire, que le narrateur relate la période de captivité du héros dans les camps nazis :

« *Dès le début de septembre, les Allemands qui avaient envahi la France, le trouvèrent à Douai. Il fut capturé avec quelques jeunes compatriotes et expédié en Allemagne, comme un prisonnier de guerre. Il connut plusieurs camps, le travail forcé et les coups. Il passa cinq années dans un pays maudit, une plaine glacée et brumeuse, où il crut laisser ses os. Et pourtant, il en revint* »<sup>547</sup>

En définitive, nous pouvons dire que le discours sur la guerre reflète fidèlement l'idéologie humaniste de l'auteur, lequel s'exprime surtout par la non-violence et la non-adhésion aux partis politiques. Cette neutralité trouve son origine dans l'enseignement de certains principes initiés par l'Ecole Normale de Bouzaréa dont l'objectif principal était un remodelage idéologique selon le moule de l'appareil socio-éducatif colonial. En effet, Emmanuel Roblès, l'ami et le

---

<sup>546</sup>Mouloud FERAOUN, *La Terre et le sang*, op.cit., p. 82

<sup>547</sup>*Ibid.*, p. 81

## Chapitre 1: Les discours sociaux

---

condisciple de Feraoun à l'Ecole Normale, rappelle, dans son intervention intitulée « Mouloud Feraoun et les années de Formation » lors des journées d'études consacrées par l'Université d'Oran à Feraoun, le côté antimilitariste pour toute cause où germerait l'idée de guerre ou de révolte. Cette attitude, expliquée par le ressentiment vécu par les enseignants formateurs suite à leur participation à la Première Guerre mondiale, impose son emprise sur Feraoun. À son pacifisme de tempérament s'ajoute alors un pacifisme de raison hérité de ses maîtres et de ses lectures enrichissantes comme celle de Barbusse et de Duhamel. Donc, il n'est plus étonnant que ses convictions pacifistes trouvent un écho dans ses productions littéraires et dans sa vie privée d'adulte à travers son adhésion au Service Civil International, l'association non gouvernementale de chantier dont l'objectif essentiel est d'œuvrer à la promotion de la paix, au rapprochement des peuples, au développement durable et à la justice sociale.

Cet aspect de sa personnalité trouve par conséquent un écho dans son diptyque, l'objet d'étude de notre travail de recherche. D'une part, dans *La Terre et le sang* quand le narrateur met en scène la dispute qui a eu lieu à la fontaine publique entre Hmama et Chabha au sujet des rumeurs de l'adultère:

« *La dispute ne s'envenima pas car, au dernier moment, Hemama perdit son aplomb et se montra lâche au point qu'en leur for intérieur toutes la méprisèrent. Elle n'osa plus rien dire et s'en alla, boudeuse, au fond de la petite cour* »<sup>548</sup>.

D'autre part, dans *Les Chemins qui montent* quand il décrit la scène de bagarre qui oppose Amer n'Amer à son rival Mokrane Aït Slimane près du café :

« *Lorsque je suis arrivé en face de lui, il est devenu vert et j'ai compris qu'il fallait lui aplatir son nez camus, lui rentrer sa langue fourchue, étrangler son coup de vipère, et je me suis jeté sur lui. Personne n'est intervenu pour nous séparer. Je l'ai abandonné quand ma colère est tombée.* »<sup>549</sup>

---

<sup>548</sup> Mouloud FERAOUN, *La Terre et le sang*, op.cit., p. 237

<sup>549</sup> Mouloud FERAOUN, *Les chemins qui montent*, op.cit., p. 144

## Chapitre 1: Les discours sociaux

---

En dépit de l'importance cruciale de ces deux événements dans les deux diégèses respectives, les deux narrateurs choisissent délibérément de recourir au sommaire narratif, le procédé narratologique visant à accélérer le tempo narratif, afin d'omettre le côté violent et monstrueux de la confrontation physique. En effet, la phrase « *Je l'ai abandonné quand ma colère est tombée* » résume le moment crucial de la scène de combat qui a permis à Amer de mettre ses paroles de menace en exécution. Le souci de duel « soft » semble pousser le narrateur de *Les Chemins qui montent* à raccourcir la durée de la tension afin d'éviter le passage à la violence corporelle à travers l'expression « *la dispute ne s'envenima pas* ». Cette manière prématurée de jet de l'éponge pourrait être une manœuvre détournée en vue de minimiser l'incidence de la violence conformément à la règle de bienséance du théâtre classique, laquelle, pour ne pas choquer le spectateur, veille à exclure de la scène les détails choquants tels que la violence corporelle et l'intimité physique.

Cette idée typiquement féraounienne de duel « soft » est absente dans l'univers diégétique de Camus comme nous l'avons montré précédemment. Ce dernier partage, certes, avec Feraoun, entre autres, son humanisme et son refus de la violence, mais sa propre manière de condamnation est toute différente : Camus se permet de décrire les scènes violentes sans tarder à les condamner vivement. Prenons à titre d'exemple l'affaire Munoz, le combat qui a opposé le jeune Cormery à un de ses collègues d'école nommé Munoz : le narrateur de *Le Premier Homme* décrit minutieusement les circonstances, les préparatifs ainsi que le déroulement du combat qui a eu lieu, selon les rites, non loin de l'école au lieu-dit « le champ vert », sans omettre les incidences de l'affrontement physique comme le montre ce passage :

« [...] Jacques, qui avança le premier, sans trop de conviction, fit reculer Munoz qui, reculant en désordre et parant maladroitement les crochets de son adversaire, atteignit Jacques à la joue d'un coup qui lui fit mal et le remplit de colère rendue plus aveugle encore par les

## Chapitre 1: Les discours sociaux

---

*cris, les rires, les encouragements de l'assistance. Il se rua vers Munoz, fit pleuvoir une grêle de coups de poing sur lui, le désempara, et fut assez heureux pour placer un crochet rageur sur l'œil droit du malheureux qui, en plein déséquilibre, tomba piteusement sur ses fesses, pleurant d'un œil, pendant que l'autre gonflait immédiatement. L'œil au beurre noir, coup royal et très recherché parce qu'il consacrait pour plusieurs jours, et de manière visible, le triomphe du vainqueur, fit pousser à toute l'assistance des hurlements de Sioux. »<sup>550</sup>*

Le narrateur rapporte que ni les félicitations, ni les acclamations du public n'empêchent Jacques de se culpabiliser dans l'immédiat en voyant la déformation de l'ossature du visage du vaincu puisque « *au moment de sortir du champ vert, se retournant sur Munoz, une morne tristesse lui serra soudain le cœur [...]. Et il connut ainsi que la guerre n'est pas bonne, puisque vaincre un homme est aussi amer que d'en être vaincu* »<sup>551</sup>. En dépit de son jeune âge, Jacques se rend compte de l'atrocité de la violence. Le narrateur rapporte qu'il voulait être content, mais son profond regret d'avoir offensé un être humain et son inquiétude sur le sort de la victime le privent de fêter son exploit et d'éprouver de l'euphorie. Les vagues inquiétudes accompagnent Jacques durant toute la période d'absence de la victime puisqu'il se réjouit du simple fait de le voir vivant, deux jours après dans le bureau du directeur, sans même penser aux lourdes punitions qu'il risque d'encourir : « *Malgré l'œil tuméfié et complètement fermé qui défigurer son camarade, il eut une sensation de soulagement à le retrouver vivant.* »<sup>552</sup>

La leçon de morale tirée de cette affaire constitue le soubassement idéologique sur lequel est bâti l'humanisme de Camus dont le principal mot d'ordre est le principe de l'homme qui « s'empêche ».

Il va sans dire que l'humanisme profond fait de neutralité politique et de non-violence qui a particularisé Feraoun trouve son écho sur certains de ses personnages romanesques à l'instar de Amer n'Amer de *Les Chemins qui montent*. Le narrateur ne reconnaît effectivement à ce personnage qui incarne le symbole de

---

<sup>550</sup> Albert CAMUS, *Le Premier Homme*, op.cit., pp.172, 173

<sup>551</sup> *Ibid.*, p.173

<sup>552</sup> *Ibid.*, p.175



## Chapitre 1: Les discours sociaux

---

la formidable révolte qui va déboucher sur l'indépendance, aucune intention de recours à la violence contre le régime oppresseur. Ce « militant traqué » se contente seulement de raconter dans son journal comment il est devenu chef de la cellule communiste de son village, attirant à lui, les jeunes concitoyens qui aspirent au grand changement sans envisager un éventuel passage à la lutte armée.

*« Nous lisons les journaux et les tracts... il fallait discuter, expliquer des principes, dresser des plans, faire rêver les adhérents, les transporter dans un monde où les kabyles étaient des hommes, où leurs exceptionnelles qualités étaient publiquement reconnues. »<sup>553</sup>*

La phrase ci-dessus qui est, en fait, un clin d'œil de l'auteur profitant du désarroi de son héros pour en faire son porte-parole, constitue une manière franche de condamnation du pouvoir colonial et appelle à une urgente action libératrice sans toutefois faire allusion à la guerre.

Son idéologie de pacifiste, de modéré favorable à une troisième voie, celle d'une indépendance totale mais sans rupture avec la France lui vaut un long mépris, en Algérie, de la part d'une élite qui le qualifie de « tiède », voire de « traître ». Feraoun passe toute sa vie à défendre ses positions antagonistes à la guerre et à la violence notamment durant la période de la lutte armée où il était difficile pour un intellectuel à l'identité plurielle de vivre l'engrenage d'une guerre qui radicalise les positions à l'extrême et tend à forcer chacun à choisir irréductiblement son camp.

### Synthèse partielle

Pour conclure, nous pouvons dire que la mise en texte du thème de la guerre n'a pas fait l'unanimité de deux auteurs cela pourrait être dû à la différence de

---

<sup>553</sup> Mouloud FERAOUN, *Les chemins qui montent*, op.cit., p. 199

## Chapitre 1: Les discours sociaux

---

point de vue. Camus lui accorde un intérêt capital dans son roman sans que ce thème semble intéresser Feraoun puisqu'il ne trouve pas vraiment un écho dans ses deux univers romanesques. Dans *Le Premier Homme*, Camus essaie à sa manière de mener une analyse discursive des conflits militaires qui ont eu des incidences sur la société du roman à l'instar de la Première Guerre mondiale et les différentes étapes du conflit franco-algérien. Le discours social camusien sur la guerre semble être dépourvu d'objectivité et refléter l'idéologie de l'auteur : tout d'abord par la légitimation de l'implantation coloniale illégale de la France en Algérie au nom de la mission civilisatrice ; ensuite par la révélation de ses principes de socialiste libertaire à savoir l'éthique de la non-violence qui se traduit par son opposition à la peine de mort, son attachement aux valeurs humaines en dénonçant l'aspect immoral de la guerre lié aux crimes cruels et en méprisant les protagonistes de la guerre qui ne « s'empêchent » pas de torturer violemment leurs victimes ; enfin par son antagonisme à toute idée d'indépendance au peuple algérien et par son rêve d'une Algérie tolérante, pluriethnique et multiculturelle.

Chez Feraoun, le discours social sur la guerre est quasi absent puisqu'il se limite à l'évocation de simples malaises dont se plaint la société de *La Terre et le sang* durant les deux guerres mondiales, sans toutefois trouver la moindre évocation de la Guerre d'Algérie, l'événement capital qui domine largement le contexte historique de l'élaboration de l'intrigue de *Les Chemins qui montent*. Cette omission volontaire est due certainement aux convictions idéologiques humanistes de l'auteur qui trouvent ses origines dans l'enseignement de l'Ecole Normale de Bouzaréa, et qui s'expriment surtout par la non-violence et la non-adhésion aux partis politiques. En effet, son idéologie de pacifiste de modéré favorable d'une troisième voie, celle d'une indépendance totale mais sans rupture avec la France le pousse à condamner ouvertement et fermement la politique raciste et xénophobe et oppressive du pouvoir colonial et à appeler à une urgente action libératrice sans toutefois faire allusion à la guerre.

## Chapitre 1: Les discours sociaux

---

Avec le discours sur la guerre, on peut dire qu'on a fait le tour des principaux discours sociaux qui parcourent cette œuvre romanesque de Feraoun. Nous passerons à présent à l'étude de ceux qui forment une configuration sociogrammatique.

### **Conclusion partielle**

L'essentiel de ce chapitre intitulé « les discours sociaux » a porté principalement sur le repérage puis l'étude des principaux discours sociaux qui

## Chapitre 1: Les discours sociaux

---

parcourent les trois univers romanesque de notre corpus. En effet, les discours sociaux sur lesquels nous avons étalé notre présente analyse sont axés autour des thèmes variés à savoir la famille, la pauvreté, l'émigration, la religion, la femme et la guerre. Les extraits ci-dessous résument d'une manière globale les résultats ressortis de l'étude de chacun de ces discours.

- La famille occupe une place prépondérante au sein de la société des textes de deux auteurs, mais chacun d'eux a essayé d'aborder à sa manière et selon ses propres objectifs, les particularités de sa société de référence. Afin d'inviter ses lecteurs et leur faire mieux connaître la vie des siens, Feraoun met en scène une famille traditionnelle, soudée, empathique et respectueuse des règles d'usage héritées des ascendants dont l'une de ses principales représentations reste le conseil de la famille, nommé conseil de la *karouba*, un conseil à la fois législatif et exécutif qui se charge de résoudre les conflits entre les membres de la lignée ancestrale en vue de maintenir la cohésion familiale et de renforcer les liens de parenté, mais sa principale tâche reste surtout la sauvegarde de la renommée, de l'honneur et de la bonne réputation de la *karouba*. Camus révèle à travers son alter ego Jacques Cormery sa vie d'enfant entre une mère résignée, une grand-mère tyrannique et un père absent duquel il ne sait pratiquement rien. Aussi décide-t-il, une fois adulte, de recréer le passé familial pour tenter de reconstruire la figure parentale et il se heurte ainsi à un vide, voire à une incapacité de reconstruire une image claire de son père qui pourrait satisfaire sa nostalgie et combler son vide affectif, mais il réussit à reconstituer l'histoire de la tribu, sa grande famille qui a été soumise à des rudes épreuves avant de parvenir à se tailler une place sur la terre algérienne.

- Le discours social sur la pauvreté marque aussi fortement l'univers romanesque de trois romans de notre corpus. En effet, on a constaté que les principales familles de la société de trois romans vivent au jour le jour et ne semblent pas être en mesure de dépasser le simple stade de la survie. Aussi peut-on dire que la manière dont le thème de la pauvreté est traité dans les trois romans du corpus pourrait révéler les

## Chapitre 1: Les discours sociaux

---

raisons de sa mise en texte qui semblent principalement répondre à un choix idéologique adopté par les deux auteurs qui ont essayé, chacun à sa manière, de lever le rideau sur la tragédie imposée à sa société. Le thème de la pauvreté se présente alors comme un discours subversif pour dénoncer avec rigueur les inégalités et pour contrecarrer le pouvoir en exercice en attirant l'attention de l'opinion publique sur l'intolérable misère de la société algérienne.

- Le discours social sur l'émigration est lui aussi omniprésent dans les trois romans de notre corpus. Mais chaque roman l'aborde à sa manière en fonction des tendances idéologiques de son auteur. Dans *Le Premier Homme*, le narrateur retrace l'Histoire de la colonisation de l'Algérie en suivant les pas de la vague de premiers colons européens venus essentiellement de la rive nord de la Méditerranée à la recherche d'un avenir prospère. Sous l'égide de l'administration coloniale, ces derniers arrivent facilement à s'adapter pour la plupart malgré les conditions climatiques et environnementales défavorables et à s'en sortir pour devenir des propriétaires terriens ou des fonctionnaires civils ou militaires sous le regard hostile de la population autochtone. Dans *La Terre et le sang*, il s'agit d'une sorte de documentaire relatant l'histoire de la première lignée d'immigrants kabyles qui a regagné le territoire français pour porter secours aux leurs qui vivaient dans la misère et l'extrême pauvreté. A la différence de ces derniers, leurs successeurs, issus de la jeunesse de *Les Chemins qui montent* et qui sont relativement mieux armés émigrent pour s'enrichir et pour chercher la liberté, le luxe et la vie facile. L'émigration n'est, en effet, perçue que comme la principale origine de l'acculturation surtout des jeunes kabyles, dont l'une des manifestations reste la transgression de la loi coranique et l'oubli voire le mépris des pratiques religieuses.

- Feraoun accorde, quant à lui, une place importante au thème de la religion dans son diptyque car elle est foncièrement enracinée dans le vécu quotidien de la

## Chapitre 1: Les discours sociaux

---

société représentée dans ses deux textes. Feraoun porte un intérêt particulier à l'islam kabyle du fait qu'il constitue une force agissante et le facteur clé qui régit la conduite des villageois et renforce la cohésion sociale. Feraoun touche à la question religieuse essentiellement pour porter son regard critique de normalien sur tout ce qui touche aux croyances religieuses et aux préceptes moraux de ses protagonistes et pour révéler son idéologie qui épargne la religion pour tout ce qui touche aux rapports entre les hommes et à l'organisation de la vie. Ceci le pousse à condamner farouchement certains aspects des pratiques religieuses des siens héritées d'une conception faussée de l'islam, fondée sur la vénération des hommes de Dieu, ceux qui prétendent détenir le savoir vrai de l'islam et jouir du rôle d'intermédiaire entre Dieu et l'homme. Le scepticisme religieux de Camus trouve son écho dans l'univers diégétique de *Le Premier Homme* où, contrairement à Feraoun, il n'accorde pas un intérêt particulier à la question religieuse puisque aux yeux de la société du texte qu'il décrit la religion ne constitue qu'un simple signe de référence identitaire qui relève de la tradition ancestrale et qui la distingue des autochtones arabes. Le scepticisme religieux de Camus qui constitue ainsi un leitmotiv dans son œuvre se trouve à l'opposé des préceptes de sa philosophie basée essentiellement sur la révolte. En effet, il n'arrive pas à tolérer l'attitude d'un Dieu passif, indifférent à l'existence du mal et à l'injustice et qui enseigne à ses fidèles que l'espoir de Salut de la vie de l'au-delà est promis en compensation des souffrances de celle d'ici-bas.

- La place que la femme, quant à elle, occupe dans les trois univers diégétiques correspond à celle qu'elle occupe réellement dans les trois sociétés respectives de référence. L'inscription du personnage féminin dans et par les romans de notre corpus se fait, par conséquent, en considérant son rôle et son statut dans la société hors-textuelle. En effet, l'univers diégétique de *La Terre et le sang* met en évidence une société qui repose sur une hiérarchie interne généralement bien acceptée et fondée sur l'inégalité des sexes. Dans cette société patriarcale le statut de la femme

## Chapitre 1: Les discours sociaux

---

demeure éloigné de celui de l'homme malgré le rôle fondamental que lui impose la société à travers les tâches pénibles que cette dernière lui accorde. L'évolution politique et sociale du village et l'ouverture relative sur le monde soulevée par la trame narrative de *Les Chemins qui montent* n'a pas pu contribuer de manière significative à l'amélioration du sort de la femme puisque toutes les tentatives de renouveau ou de remise en cause du système et du mode de vie ancien sont vouées à l'échec dans cette société régie par le patriarcat et de l'homme en général. Les narrateurs de deux romans de Feraoun fictionnalisent le prototype de la villageoise, celle qui incarne la source perpétuelle de déshonneur, la femme plutôt analphabète, combattante, endurente, superstitieuse, docile et résignée, mais qui est dotée d'autres moyens lui permettant d'arriver à ses fins puisqu'elle ne se gêne pas pour user de la ruse et de la malice pour défendre les intérêts de son ménage. Contrairement aux deux univers diégétiques féraouniens, la condition féminine se trouve certes apparemment moins défavorable dans *Le Premier Homme*, mais reste quand même inquiétante. La vie citadine libère relativement la femme de l'enfermement permanent dans le foyer pour la forcer à être l'esclave des contraintes et des exigences de la vie ouvrière. Cette nouvelle situation l'oblige à être conciliante, discrète et soumise. C'est pourquoi l'auteur éprouve de la compassion à son égard et demande implicitement qu'on lui reconnaisse des droits.

-La mise en texte du thème de la guerre, enfin, n'a pas fait l'unanimité de deux auteurs : cela pourrait être dû à la différence de point de vue. Camus lui accorde un intérêt capital dans son roman sans que ce thème semble intéresser Feraoun puisqu'il ne trouve pas vraiment un écho dans ses deux univers romanesques. Dans *Le Premier Homme*, Camus essaie à sa manière de mener une analyse discursive des conflits militaires qui ont eu des incidences sur la société de roman à l'instar de la Première Guerre mondiale et des différentes étapes du conflit franco-algérien. Le discours social camusien sur la guerre reflète l'idéologie de l'auteur par la légitimation de l'implantation coloniale de la France en Algérie, la

## Chapitre 1: Les discours sociaux

---

défense de ses principes de socialiste libertaire à savoir l'éthique de la non-violence qui se traduit essentiellement par son mépris des protagonistes de la guerre qui ne « s'empêchent » pas, et enfin par son antagonisme à toute idée d'indépendance au peuple algérien et par son rêve d'une Algérie tolérante, pluriethnique et multiculturelle. Chez Feraoun, le discours social sur la guerre est quasi absent puisqu'il se limite à l'évocation de simples malaises dont se plaint la société de *La Terre et le sang* durant les deux guerres mondiales, sans toutefois trouver la moindre évocation de la Guerre d'Algérie, l'événement capital qui domine largement le contexte historique de l'élaboration de l'intrigue de *Les Chemins qui montent*. Cette omission volontaire est due certainement aux convictions idéologiques humanistes de l'auteur qui trouvent ses origines dans l'enseignement de l'Ecole Normale de Bouzaréa, et qui s'expriment surtout par la non-violence et la non-adhésion aux partis politiques. En effet, son idéologie de pacifiste, de modéré favorable à une troisième voie, celle d'une indépendance totale mais sans rupture avec la France le pousse à condamner ouvertement et fermement la politique raciste et xénophobe et oppressive du pouvoir colonial et à appeler à une urgente action libératrice sans toutefois faire allusion à la guerre.



### Deuxième chapitre : Les configurations sociogrammatiques

#### 1. Introduction

Comme nous l'avons déjà précisé dans le troisième chapitre de la première partie de ce travail de recherche, Claude Duchet propose avec un certain nombre de ses collègues une des pièces maîtresses de son approche sociocritique à savoir le sociogramme. Cet outil conceptuel aide à penser ensemble ce qui est de l'ordre du discours : des discours tenus sur tel ou tel élément de la réalité, et ce qui se passe, s'effectue dans le texte littéraire même, en partant de l'idée que le texte littéraire est composé pour une part de ces discours qu'il enregistre et retravaille pour en faire une matière qui lui est propre et leur donner des réponses qui lui sont propres. En effet, comme l'affirme Duchet, la littérature n'est pas seule « *car elle parle toujours avec le monde, même quand apparemment elle ne parle pas du monde* »<sup>554</sup>. Le sociogramme au sens le plus banal est la manière d'inscrire du social dans la réalité littéraire.

Les discours sociaux qui parcourent les trois univers diégétiques de notre corpus sont certes nombreux, mais ils ne pourraient tous faire l'objet des configurations sociogrammatiques. En effet, Duchet précise que, pour qu'un sociogramme apparaisse, il faut qu'il remplisse les conditions suivantes : ne pas appartenir seulement à la littérature, avoir un aspect conflictuel et un noyau de nature conflictuelle. Par conséquent, après notre lecture du corpus, nous avons pu déceler la présence de cinq sociogrammes majeurs en l'occurrence celui de la pauvreté, celui de la guerre, celui de l'Autre, celui de l'homme instruit et à un degré moins celui du paraître. Pour les étudier, nous allons nous inspirer de la définition du sociogramme telle que donnée par Claude Duchet à savoir : « *un ensemble flou, instable, conflictuel de représentations partielles, en interaction les*

---

<sup>554</sup>Claude DUCHET, « La Méthode sociocritique, exemple d'application : le sociogramme de la guerre », in <http://s-space.snu.ac.kr/bitstream/10371/88756/3/3>. le sociogramme de la guerre (Claude Duchet).pdf

## Chapitre 2 : Les configurations sociogrammatiques

---

unes avec les autres, centré autour d'un noyau, lui-même conflictuel »<sup>555</sup> que nous avons explicitée au cours du troisième chapitre de la première partie de la présente étude (cf. 2.2.2.5).

### 2. Le sociogramme de la pauvreté

Les univers romanesques de *La Terre et le sang*, de *Les Chemins qui montent* et de *Le Premier Homme* sont fortement marqués par le phénomène de la pauvreté qui revient comme un leitmotiv dans ces trois œuvres littéraires. Nous essayons, à travers la présente analyse, de jeter un éclairage nouveau sur les différents aspects que revêt ce phénomène social au sein de chacune de trois sociétés romanesques pour pouvoir s'interroger sur les raisons de sa mise en texte.

#### 2.1. Le sociogramme de la pauvreté dans le diptyque de Feraoun

Dans *La Terre et le sang* et *Les Chemins qui montent*, le sociogramme de la pauvreté structure le discours sur ce phénomène et justifie la situation sociale des villageois d'Ighil-Nezman, une communauté si pauvre pour la plupart qu'elle est incapable de s'offrir le médiocre couscous quotidien. L'attitude des villageois qui n'hésitaient pas à recourir à des calculs malicieux voire malsains, trouve un sens grâce au sociogramme de la pauvreté qui permet de comprendre les préoccupations quotidiennes de cette communauté humaine vivant dans les cimes de Djurdjura. Cette communauté éprouvait des difficultés matérielles à cause de la cruauté du sort qui s'acharnait sur elle sous la forme des épreuves que nous avons rapportées dans le cadre de notre analyse des discours sociaux.

Le sociogramme de la pauvreté met en évidence le cas de la sœur de la suicidaire Rahma de *Les Chemins qui montent*, qui personnifie selon le narrateur

---

<sup>555</sup> Claude DUCHET, Patrick MAURUS, « Entretiens de 1995 », *op.cit.*, p. 33

## Chapitre 2 : Les configurations sociogrammatiques

---

« la misérable existence » des kabyles d'Ighil-Nezman pour lesquels la pauvreté n'est aucunement un simple dénuement de ressources. Elle dépasse, en effet, le cadre traditionnel du manque matériel pour être perçue comme une fatalité assimilée au destin des villageois et qui semble, comme un péché indélébile, déterminer d'avance leur malheureuse existence car il leur est impossible de l'éradiquer ou même de s'en plaindre.

Le cas de Kamouma, la mère du principal protagoniste de *La Terre et le sang*, constitue également un autre exemple frappant de la misère des villageois exposés aux rudes épreuves de la vie. Ce personnage typique, selon la conception de Lukács, parvint à s'accommoder de son nouveau statut social car elle « *finis toujours par comprendre que la pauvreté n'est pas un vice [...] mais un état qu'il faut remplir, tout comme un autre. Il a ses règles qu'il faut accepter et ses lois auxquelles il faut obéir pour ne pas être un mauvais pauvre* »<sup>556</sup>. La mère du héros était confinée dans une vieille maisonnette et se trouvait dans l'incapacité de s'offrir le peu de nourriture qui lui permettrait de tromper la faim. Cependant, elle préférait attendre en se débrouillant difficilement plutôt que de se livrer à la mendicité parce qu'elle savait très bien que « *Dieu donne toujours à qui sait attendre* »<sup>557</sup>. C'est pour cela que le retour inattendu de son fils perdu était considéré comme étant une simple décision divine qui venait récompenser sa longue attente et sa patience exemplaire.

Le dénouement semble renforcer la solidarité entre les différentes familles de la société du roman qui proviennent pour la plupart d'origines modestes et partagent par conséquent le même sort. De nombreuses scènes illustrent la solidarité et le soutien que les familles d'Ighil-Nezman prouvent à l'égard des voisins pauvres et des étrangers de passage.

---

<sup>556</sup> Mouloud FERAOUN, *La Terre et le sang*, op.cit., p. 37

<sup>557</sup> *Ibid.*

## Chapitre 2 : Les configurations sociogrammatiques

---

Le sociogramme est un ensemble de représentations qui se constitue, se configure autour d'un noyau conflictuel qui peut se présenter sous des formes variées telles que « *une valeur morale (la gloire), une donnée matérielle (l'argent), une notion philosophique (le hasard), un élément du social (le peuple, la femme, l'artiste, le bourgeois), un événement historique (la révolution, la guerre)* »<sup>558</sup>. Le noyau du sociogramme semble être la notion de l'aisance qui s'oppose et contredit la pauvreté, le dénuement. En effet, la pauvreté agissait comme un agent unificateur et servait de creuset aux familles de la société du texte qui n'étaient pas en mesure de dépasser le simple stade de la survie. Celle qui pouvait se suffire à elle-même était déjà considérée comme privilégiée. La misère était une composante essentielle de la condition de vie des habitants d'Ighil-Nezman. Elle était, en effet, perçue comme une manifestation de l'ordre naturel des choses au point d'être la condition *sine qua non* du plaisir de vivre. Le proverbe suivant exprime à peu près ce point de vue : « le plaisir et le bonheur de la vie, c'est la souffrance qu'elle induit ». La misère tout en étant le lot quotidien des habitants est perçue comme une prérogative leur imposant de vivre en communauté et d'avoir par-là l'esprit d'association et de solidarité, qui constitue la pierre angulaire de la société kabyle et qui assure sa bonne organisation et perpétue sa solide réputation dont témoignent Adolphe Hanoteau et Aristide Letourneux, auteurs de *Les Coutumes kabyles*. Sur ce sujet, Feraoun avait écrit :

*« Ainsi l'entraide qui était à l'origine une nécessité vitale est devenue très vite, semble-t-il, une institution minutieusement codifiée, égale pour tous, admise par tous jusque dans ces imperfections »*<sup>559</sup>.

Nous savons par le co-texte que la *touisa*, ou la libre coopération est au cœur de l'esprit mutualiste et coopératif. Elle consiste à venir en aide aux personnes du village qui se trouvent engagées dans une entreprise difficile : transport de charpente ou d'autres matériaux de construction, ramassage des olives, récolte des

---

<sup>558</sup> Claude DUCHET, Patrick MAURUS, « Entretien de 1995 », *op.cit.*, p35

<sup>559</sup> Mouloud FERAOUN, *L'Anniversaire*, *op.cit.*, p. 91

## Chapitre 2 : Les configurations sociogrammatiques

---

fruits, labour ou moisson des champs. Le jour de *touisa*, on oublie les hostilités et les querelles intestines. Il constitue en quelque sorte un jour de fête réunissant selon la tâche à accomplir tous les membres d'une collectivité : famille, *karouba* ou village.

En somme, le thème de la pauvreté est omniprésent dans la société d'Ighil-Nezman, la seule richesse de ce pays ce sont certainement ses hommes. Ces derniers qui, parce qu'ils ne pouvaient pas tirer d'une terre si pauvre de quoi faire vivre leurs familles, allaient chercher à l'extérieur un travail qu'ils n'avaient pas trouvé chez eux et qui leur permettrait de gagner le peu d'argent avec lequel ils pourraient assurer le couscous quotidien aux leurs et surmonter les aléas de la vie car ils savaient parfaitement qu'avec l'argent, on viendrait à bout de toutes les difficultés et par là à s'éloigner peu à peu de la pauvreté pour faire de petits pas vers l'objectif majeur à savoir l'aisance. Le terme aisance paraît par conséquent adéquat pour être le noyau du sociogramme de la pauvreté parce qu'il en cristallise le discours social et entre en conflit avec cette notion qu'elle contredit.

L'émigration est perçue donc comme la seule voie de salut économique pour les pauvres paysans de la Kabylie dans leur lutte pour la survie quotidienne. Le romancier retrace à travers *La Terre et le sang* l'histoire du mouvement migratoire des paysans kabyles. Les pionniers qui ont tracé le chemin de l'émigration affluent d'abord vers des régions plus clémentes comme les plaines de Mitidja ou de Chlef avant de s'aventurer loin de chez eux dans la métropole française à la découverte de nouveaux horizons. Ce mouvement migratoire connaît depuis ses débuts une courbe ondulée avant d'atteindre son apogée après la fin de la guerre et la libération de Paris où les villageois réussissaient vite, en dépit de leurs difficultés d'adaptation aux façons de vivre de la métropole, « à acquérir de petites fortunes qu'ils allaient dépenser chez eux avec grand tapage et célérité pour se hâter de

## Chapitre 2 : Les configurations sociogrammatiques

---

revenir »<sup>560</sup>. Ce phénomène était, par conséquent, à l'origine de l'amélioration des conditions de vie des villageois et de l'ouverture du ghetto kabyle à la modernité.

Contrairement à ceux qui leur ont ouvert la route, la deuxième génération d'émigrés décrite dans *Les Chemins qui montent* regagnent la rive nord de la méditerranée pour des raisons qui ne sont pas forcément d'ordre matériel. Effectivement, ces jeunes de la société du roman qui ont bénéficié d'une amélioration de leurs conditions de vie grâce à l'argent ramené au village par leurs prédécesseurs continuent de « *s'en aller en masse vers le luxe et la facilité* »<sup>561</sup> puisqu'ils étaient fascinés par les « *excellentes nouvelles sur les montagnards enrichis qui, à Paris ou Lille, se trouvaient à la tête des millions, étaient propriétaires d'immeubles, de cafés, de restaurants, des magasins.* »<sup>562</sup>. Force est de constater que la configuration sociogrammatique de la pauvreté dans *Les Chemins qui montent* n'est pas de la même intensité que celle dans *La Terre et le sang*. Elle semble même vouée à l'effacement puisque sans le rapport dialectique entre ses deux pôles : pauvreté / aisance, le noyau du sociogramme perd son caractère conflictuel et oxymorique : partir à la recherche de la belle vie signifie que les villageois parviennent à se débarrasser progressivement de l'angoisse de survie qui a longtemps étreint leur vie. Il va sans dire que le sociogramme n'est pas toujours persistant. Il est susceptible d'effacement, de résurgence ou même de disparition.

### 2.2. Le sociogramme de la pauvreté dans *Le Premier Homme*

Les discours sociaux qui parcourent *Le Premier Homme* sont certes nombreux, mais ils ne pourraient tous donner lieu à des configurations sociogrammatiques car

---

<sup>560</sup> Mouloud FERAOUN, *La Terre et le sang*, *op.cit.*, p. 82

<sup>561</sup> Mouloud FERAOUN, *Les Chemins qui montent*, *op.cit.*, pp. 200-201

<sup>562</sup> *Ibid.*, p. 200

## Chapitre 2 : Les configurations sociogrammatiques

---

le sociogramme serait, comme nous l'avons montré dans le troisième chapitre de la partie théorique, une étude approfondie et critique de l'œuvre d'un écrivain analysée sous un thème particulier. Puisque l'ouvrage qui retient notre attention ne saurait embrasser toute l'œuvre de Camus en vue d'en étudier les différents sociogrammes, nous prenons quand même sur nous la liberté d'analyser dans *Le Premier Homme* l'écho des représentations hégémoniques qui alimentent l'ensemble de la production littéraire camusienne. Nous allons, de ce fait, nous contenter à l'étude des sociogrammes de la pauvreté, de la guerre, de l'Autre et de l'homme instruit.

Dans *Le Premier Homme* le sociogramme de la pauvreté, planifie le discours social sur la pauvreté et explique la situation sociale misérable des Cormery, une famille financièrement démunie à un point tel qu'il lui est impossible de profiter pleinement des commodités de la vie quotidienne ou de s'offrir des journaux et des livres. Le sociogramme de la pauvreté justifie l'étroitesse de vue et l'attitude rigide et autoritaire de la grand-mère et permet de comprendre l'origine de l'état de détresse morale dans lequel se trouve ce personnage devenu obsédé par la crainte morbide d'échouer dans sa lutte pour la survie. Cette gérante tyrannique se permet d'imposer des mesures d'économie et d'austérité draconiennes visant à maîtriser les difficultés matérielles de sa famille étant essentiellement dues aux coups violents et systématiques d'un destin cruel qui s'abat sur elle sous la forme des épreuves que nous avons évoquées dans notre analyse.

Le sociogramme de la pauvreté révèle manifestement l'attitude ambivalente de Jacques Cormery à l'égard de sa classe sociale. Ce dernier a tantôt une faible estime de soi et ressent de la honte à cause de son statut social pauvre, tantôt il s'en accommode bien malgré les dérisions et ricanements de ses collègues de classe. La pauvreté est, d'un côté, la principale cause de sa situation misérable et de bien de ses maux, mais, d'un autre côté, elle constitue pour lui une réelle source de motivation et un facteur clé d'imprégnation de ses bonnes qualités morales de

## Chapitre 2 : Les configurations sociogrammatiques

---

fond qui lui ont permis d'effectuer un parcours scolaire brillant. La malheureuse destinée empêche la famille du principal protagoniste d'acquérir les biens de la vie citadine, cependant, cette dernière n'envie pas particulièrement le sort des autres membres de la société du roman. D'ailleurs Jacques et son frère décident de mettre fin aux visites qu'ils avaient l'habitude d'entreprendre à leur généreuse tante qui expose, sans se gêner, son aisance financière en vue de rappeler indirectement à ses petits neveux, leur statut social modeste. L'aspect médiocre de la condition sociale semble renforcer les liens d'amitié entre Jacques et ses amis qui proviennent, pour la plupart, des familles aussi démunies que la sienne. En effet, les scènes de partage de petites gâteries chèrement acquises, des jeux et des divertissements en sont les exemples les plus illustratifs.

Le noyau du sociogramme de la pauvreté semble être la notion du trésor, qui s'oppose à elle et la contredit. Duchet précise que pour qu'il ait sociogramme, il faut que le noyau soit bien conflictuel, c'est-à-dire qu'il n'est pas susceptible d'une définition univoque et autour duquel coexistent des éléments de tous les discours possibles, négatifs ou positifs, qui peuvent être tenus à partir de ce noyau conflictuel. En effet, le héros du *Premier Homme* est certes financièrement pauvre, mais il est riche des apports de sa vie quotidienne, de ses vacances et de ses promenades qu'il passe régulièrement en compagnie de son oncle ou de ses amis. C'est un véritable trésor constitué d'inoubliables moments de liesse, d'extase et d'amour partagé qui emplissent son cœur et lui font oublier les soucis et les misères de la vie. Mais ces moments d'insouciance enfantine se trouvent régulièrement troublés par les intolérables intrusions de sa grand-mère qui, par son légitime droit d'ingérence, le contraint à chaque fois à renoncer à ses moments de fantaisie afin de l'obliger à apporter une contribution financière à la famille. Le narrateur exprime sa détresse et sa grande peine face à ces violations répétées et systématiques de ses droits en écrivant :

« *Ce qu'il y avait de royal dans sa vie de pauvre [la vie de Jacques], les richesses irremplaçables dont il jouissait si largement et si goulûment, il fallait les perdre*



## Chapitre 2 : Les configurations sociogrammatiques

---

*pour gagner un peu d'argent qui n'achèterait pas la millionième partie de ces trésors. »*<sup>563</sup>

Le terme trésor se dit de tout ce qui est considéré comme précieux. Dans *Le Premier Homme*, ce terme ne s'arrête pas aux moments de loisirs partagés avec les amis, Jacques l'emploie également pour désigner les livres, surtout ceux qu'il remporte en guise de prix d'excellence au lycée :

*« Jacques avait hâte alors de se retrouver à la maison et de regarder les livres qu'on lui avait donnés. [...] À la maison, Jacques prenait d'abord le palmarès et faisait, sur la demande de sa grand-mère, des cornes aux pages qui contenaient son nom, afin qu'elle puisse les monter aux voisins et à la famille. Puis, il faisait l'inventaire de ses trésors. »*<sup>564</sup>

Le livre constitue donc pour Jacques un immense trésor dans la mesure où il lui permet d'être quelqu'un d'autre, de combler sa solitude et d'enrichir sa réflexion et sa vision du monde. Il constitue surtout un moyen simple d'évasion qui lui offre un large espace de liberté et lui permet de s'accorder une trêve pour oublier temporairement les soucis de son monde extérieur.

Le sociogramme de la pauvreté révèle un aspect de l'idéologie de l'auteur, lequel veut détordre un présupposé historiquement erroné se rapportant au dénuement au sein de la société de référence. En effet, le lecteur s'aperçoit, malgré les discours, les postulats et les silences du *Premier Homme*, que les Européens, les Blancs, sont aussi victimes d'indigence, contrairement aux préjugés qui les présentent comme une communauté riche, unie et homogène. Le roman laisse entendre qu'il existe parmi eux, des chômeurs, des domestiques, des petits commerçants, des artisans mal outillés, des pauvres ouvriers sans qualification... Enfin, bref, des familles démunies qui souffrent tout autant que les autochtones des effets pervers de la pauvreté.

---

<sup>563</sup> Albert CAMUS, *Le Premier Homme*, *op.cit.* p. 296

<sup>564</sup> Albert CAMUS, *Le Premier Homme*, *op.cit.* p. 277

## Chapitre 2 : Les configurations sociogrammatiques

---

*« Personne chez [les Cormery] n'avait de congés, les hommes travaillaient sans répit, tout au long de l'année. Seul l'accident de travail, quand ils étaient employés par des entreprises qui les avaient assurés contre ce genre de risques, leur donnait du loisir, et leurs vacances passaient par l'hôpital ou le médecin. [...] Quant aux femmes [...], elles travaillaient sans trêve, pour la bonne raison que le repos signifiait pour eux tous des repas plus légers. Le chômage, qui n'était assuré par rien, était le mal le plus redouté. »<sup>565</sup>*

Ce passage montre bel et bien le malaise qu'éprouve cette composante de la société du roman pour satisfaire aux nécessités de subsistance. La famille était constamment au bord de l'indigence. Personne ne pouvait se permettre d'arrêter de travailler, sinon il y aurait eu moins à manger pour tout le monde. Le narrateur est allé plus loin encore en soulignant que la question des emplois poussait certains citoyens de cette communauté très hétéroclite, habituellement tolérants, à la xénophobie sous prétexte que tout le monde essayait de leur voler leur travail.

*« Le travail dans ce quartier n'était pas une vertu, mais une nécessité qui, pour faire vivre, conduisait à la mort. »<sup>566</sup>*

Cette communauté étant constituée essentiellement d'émigrés espagnols, italiens et juifs, se trouvait souvent dans la ligne de mire de la pauvreté. Cette dernière attaquait ses victimes au niveau individuel, tant physiquement que moralement et, à son degré le plus difficile, elle paralysait leur capacité de s'exprimer et de communiquer détruisant leur dignité personnelle et collective, ce qui est considéré de plus précieux dans l'existence humaine.

Il faut signaler enfin que le thème de la pauvreté revient comme un leitmotiv dans toute l'œuvre de Camus ; il constitue avec le soleil les sources jumelles de sa vocation artistique. Aussi a-t-il précisé dans la préface de la réédition de *L'Enver et l'endroit* en 1958 que « chaque artiste garde ainsi, au fond de lui, une source unique qui alimente pendant sa vie ce qu'il est et ce qu'il dit [...] Pour moi, je sais que ma source est dans *L'Enver et l'endroit*, dans ce monde de pauvreté et de

---

<sup>565</sup> Albert CAMUS, *Le Premier Homme*, op.cit. p. 278

<sup>566</sup> *Ibid.*, p. 279

## Chapitre 2 : Les configurations sociogrammatiques

---

*lumière où j'ai longtemps vécu* ». Il l'a repris dans toute son œuvre, à la fois comme témoin extérieur de la pauvreté et surtout comme quelqu'un qu'il avait vécue et avait parfaitement connu ses effets pervers.

« *C'est dans la pauvreté que j'ai trouvé et je trouverai toujours les conditions nécessaires pour que ma culpabilité, si elle existe, ne soit pas honteuse du moins, et reste fière.* »<sup>567</sup>

Et pour marquer sa solidarité avec ses misérables gens sans voix dont les valeurs principales sont nées non pas de la religion ou des dogmes théoriques, mais de privations fondamentales, il a fait remarquer dans un autre passage du même ouvrage, ceci :

« *J'ai toujours préféré qu'on témoignât, si j'ose dire, après avoir été égorgé.* »<sup>568</sup>

Pour lui, les pauvres, contrairement aux bêtes muettes, savaient parfaitement qu'ils étaient victimes d'injustice, mais leur vie était tellement exigeante, tellement accaparante et monotone, et tellement isolée qu'il leur était extrêmement difficile de trouver l'occasion pour s'exprimer sur leur situation dramatique.

Camus montre à travers ses écrits que la pauvreté, en elle-même, n'est pas une honte, mais c'est sa persistance qui l'est. Il n'a jamais soutenu qu'elle valait la peine d'être endurée. En effet, l'intrigue de *Le Premier Homme*, montre à quel point elle peut limiter cruellement les rapports des humains avec le monde, condamner les citoyens à la réclusion à perpétuité dans un cycle incessant de travail, compromettre la mémoire, freiner l'imagination, affaiblir l'amour, les amitiés et la vigueur de la jeunesse. Il a, au contraire, utilisé son art pour prôner un socialisme qui protégerait tous les membres de la société contre l'injustice politique et économique et garantirait la liberté d'expression, comme nous pouvons le voir dans ses articles sur l'effroyable misère dans laquelle vivaient les plus démunis de la communauté indigène de Kabylie. Cette série d'articles intitulée « Misère de la Kabylie » qui était la première tentative audacieuse venant

---

<sup>567</sup> Albert CAMUS, *Œuvres complètes*, Paris, Gallimard, 1983, Vol. 6, p. 288

<sup>568</sup> *Ibid.*, p. 387

## Chapitre 2 : Les configurations sociogrammatiques

---

d'un jeune journaliste natif d'Algérie, resterait une condamnation de l'injustice sociale du pouvoir politique colonial. Il déplorait, en effet, l'ignorance et l'inhumanité qui permettaient à la situation de perdurer et rappelait la destinée humaine commune de deux communautés de sa société, lesquelles, pour continuer à cohabiter ensemble dans la paix, sont appelées à se respecter et à se détacher de tout ce qui peut déclencher les hostilités et la guerre civile.

### **3. Le sociogramme de la guerre**

La guerre n'est pas un objet littéraire parmi d'autres, elle est une question posée à l'homme que la littérature ne peut éviter et dont elle doit rendre compte dans la mesure où elle n'est pas seule et parle toujours avec le monde. Le texte littéraire est composé pour une part de réalités quotidiennes vécues, figurant dans bien d'autres discours que le discours littéraire. Sa spécificité réside dans la façon de faire de ces réalités une matière qui lui est propre en leur donnant des réponses qui lui sont propres à travers leur mise en texte, c'est-à-dire la manière dont l'écrivain s'y prend pour les enregistrer, les retravailler ou voire même les altérer. Le sociogramme, dans son sens le plus banal, est en quelque sorte cette manière de penser ensemble le monde et le texte.

### 3.1. Le sociogramme de la guerre dans *Le Premier Homme*

Dans *Le Premier Homme*, il est frappant de voir comment Camus affronte le problème de la guerre. En effet, on constate qu'il développe principalement deux de ses représentations partielles, lesquelles sont incompatibles l'une avec l'autre, mais elles font toutes partie du même sociogramme. D'une part, Camus l'affronte en tant qu'incorporé à l'idéologie colonialiste, celle du progrès et de « la mission civilisatrice », puisqu'il tend à présenter les populations autochtones comme des Barbares, incultes et peu évolués car « *les races supérieures ont le droit de civiliser les races inférieures* »<sup>569</sup>. Il ne peut donc que légitimer cette conception de guerre et tolérer ce qu'elle représente. En effet, il n'accorde pas, d'un côté, d'attention particulière à l'aspect répressif et brutal de l'expédition militaire livrée par l'armée française contre les résistants autochtones et révèle, de l'autre, plusieurs cas d'actes de cruauté et de vandalisme attribués aux insurgés locaux. Camus se dissout effectivement dans l'idéologie la plus banale de l'époque à propos du monde arabo-musulman en écrivant dans l'Avant-Propos des *Chroniques algériennes*, en 1958 qu'« *une Algérie constituée par des peuplements fédérés, et reliée à la France, [lui] paraît préférable, sans comparaison possible au regard de la simple justice, à une Algérie reliée à un empire d'Islam qui ne réaliserait à l'intention des peuples arabes qu'une addition de misères et de souffrances* »<sup>570</sup>.

D'autre part, Camus affronte la guerre en tant que militant politique, et écrivain militant plus exactement et antagonique au conflit militaire qui a opposé de plus

---

<sup>569</sup> Déclaration de Jules Ferry (1832-1893), devant la Chambre des députés le 28 juillet 1885, disponible sur <http://scientia.blog.lemonde.fr/2009/12/12/le-discours-de-jules-ferry-du-28-juillet-1885-i/>

<sup>570</sup> Albert CAMUS, *Actuelles III-Chroniques algériennes*, rééd. Gallimard, « Folio essai », 2002

## Chapitre 2 : Les configurations sociogrammatiques

---

en plus violemment les membres de deux communautés qui cohabitaient difficilement en Algérie depuis la conquête française de 1830, les Européens comme on disait alors et les « Indigènes » que les premiers se refusent à nommer « Algériens » leur déniaient ainsi toute possibilité d'appellation nationale. Il va sans dire que Camus lui aussi n'échappe pas à cette règle d'omission volontaire car il n'appelle jamais les Algériens autrement que « Arabes », qu'ils soient berbères ou arabes d'ailleurs, n'envisageant jamais un « Arabe » comme algérien au sens national du terme.

Ledit conflit militaire, communément appelée la guerre d'Algérie, met en péril plusieurs gouvernements français et continue aujourd'hui d'être un des événements historiques majeurs du XX<sup>ème</sup> siècle pour les deux pays. Elle éclate au moment où le narrateur et le principal protagoniste est adulte, ce qui lui donne l'occasion d'assister aux événements d'un point de vue différent et de se forger sa propre opinion.

Camus a exprimé clairement sa position vis-à-vis de l'Algérie dans ses articles après une période plus ou moins longue de silence.

*« "Il faut choisir son camp" crient les repus de la haine. Ah ! Je l'ai choisi ! J'ai choisi mon pays. J'ai choisi l'Algérie de la justice, où Français et Arabes s'associeront librement ! Et je souhaite que les militants arabes, pour préserver la justice de leur cause, choisissent aussi de condamner les massacres des civils, comme les Français, pour sauver leurs droits et leur avenir, doivent condamner ouvertement les massacres répressifs.»<sup>571</sup>*

Il s'agit là de principales orientations de son positionnement politique qui peuvent se résumer à ceci : l'espoir d'une « Algérie plurielle », la condamnation de la violence et de la terreur, le droit à la justice pour les Arabes, la réforme du système colonial et le refus catégorique d'une nation algérienne indépendante.

---

<sup>571</sup> Albert CAMUS, *Actuelles III-Chroniques algériennes*, op.cit., pp. 157-158

## Chapitre 2 : Les configurations sociogrammatiques

---

Ces convictions politiques trouvent un écho profond dans la trame narrative de *Le Premier Homme*. En effet, Le narrateur s'évertue à décrire dans ses moindres détails le décor macabre de cette guerre cruelle qui constitue le sociogramme générateur de l'œuvre. L'univers social est dominé par un mécanisme d'écrasement de l'être humain. La violence est poussée à l'extrême et se présente sous deux formes : physique et psychologique. La violence psychologique se caractérise par une amoralité radicale, une désolation ambiante et une cruauté mentale soutenue par la récurrence des humiliations. Il rapporte avec peine le sentiment d'insécurité qui régnait dans les régions rurales où « *il fallait dormir avec le fusil* »<sup>572</sup> pour faire face aux attaques des assaillants nocturnes, ou encore à Alger où les attentas incessants à grande échelle, non ciblés des résistants algériens, faisaient l'objet de menaces quotidiennes pour la population civile. La violence physique rime avec le triomphe de la déraison guerrière. La mort n'est plus un mystère. Les innocents, les enfants et les femmes sont tués librement. Les chefs de guerre ont droit de vie ou de mort sur qui que ce soit. La société textuelle est au demeurant rythmée par la fascination pour l'horreur. L'atmosphère de menace, le monde de folie, les scènes apocalyptiques participent à la brutalité des descriptions et du discours. En effet, le narrateur exprime son profond mépris envers les protagonistes de la guerre qui se permettent de commettre des crimes impitoyables sans inhibition à l'instar du crime de viol à mort d'une mère et de sa fille perpétré par les cellules indépendantistes du FLN ou celui où des cellules similaires abusent du corps d'une femme de colon enceinte retrouvée « *le ventre ouvert et les seins coupés* »<sup>573</sup>. Mais l'exemple, le plus frappant de ces excès criminels reste celui de deux sentinelles zouaves décapités, émasculés et les sexes mis dans la bouche, acte commis, pendant la guerre du Rif par les résistants de l'Atlas.

---

<sup>572</sup> Albert CAMUS, *Le Premier Homme*, op.cit., 197

<sup>573</sup> *Ibid.*, p.209

## Chapitre 2 : Les configurations sociogrammatiques

---

Outre la condamnation de la violence, la trame événementielle reprend un autre principe fédérateur du positionnement politique de Camus à savoir le droit à la justice pour les Arabes à travers une réforme du système colonial qui devrait adopter de nouvelles mesures relatives à la reconsidération du statut de l'indigène. En effet, le narrateur reconnaît l'ampleur de l'attitude fasciste attribuée à la communauté française d'Algérie, et met l'accent sur les campagnes de sensibilisation des autorités politiques françaises afin d'apaiser les tensions en appelant ses ressortissants à faire preuve de raison et à enfin reconnaître les droits de cette majorité longtemps marginalisée.

*« Le préfet avait eu le malheur de dire aux agriculteurs rassemblés qu'il fallait reconsidérer les questions [coloniales], la manière de traiter les Arabes et qu'une page était tournée maintenant. »*<sup>574</sup>.

Le noyau du sociogramme de la guerre ne peut qu'être la notion de paix. En effet, la guerre et la paix constituent une entité puisqu'on ne peut pas penser l'une sans l'autre. L'une étant l'alternative de l'autre, mais ne prenant sa valeur, son prix et son sens que par rapport à l'autre comme l'atteste ce passage entre le colon Veillard et l'Arabe Tamzal dont le beau-fils est accusé de ravitailler les maquisards du FLN.

*« [...] et qu'est-ce-que son père était devenu ? Il avait été tué à la guerre. "Mektoub, dit Tamzal. Mais la guerre c'est mauvais. –Il y a eu la guerre, dit Veillard. Mais on s'habitue vite à la paix. Alors on se croit que c'est normal. Non, ce qui est normal c'est la guerre. –Les hommes y sont fous" »*<sup>575</sup>

Camus a problématisé la guerre dans son œuvre à l'abri de cette alliance. Ceci se traduit à travers l'action de ses personnages qui traduit comment se répartissent les tensions sociogrammatiques qui habitent l'idée de guerre : l'attentat à Belcourt, le terrorisme, l'hystérie xénophobe et la conversation avec un lieutenant para et avec

---

<sup>574</sup> Albert CAMUS, *Le Premier Homme*, op.cit., p 197

<sup>575</sup> *Ibid.*, p 201



## Chapitre 2 : Les configurations sociogrammatiques

---

Tamzal constituent des exemples qui répercutent ces tensions autour du noyau sociogrammatique et qui expliquent la manière dont l'auteur a pensé la guerre.

Il faut rappeler enfin que sans ce rapport dialectique entre les deux pôles, le noyau du sociogramme perd son caractère conflictuel et oxymorique et perd de ce fait son état d'insurrection permanente contre lui-même; cela conduit à la mort du sociogramme. En effet, Duchet précise que le sociogramme n'est pas toujours persistant. Il est susceptible d'effacement, de résurgence ou même de disparition. Tel est le cas pour le sociogramme de la guerre dans *Le Premier Homme* où les tensions sociogrammatiques commencent progressivement à s'atténuer avec l'évocation de quelques signes annonciateurs de la fin du conflit armé. Le narrateur laisse entendre que ce conflit armé semble être à sa fin puisqu'il s'attarde à révéler au lecteur le sentiment de tristesse et de désespoir des colons français qui redoutent une éventuelle expatriation vers la France, et met l'accent sur les vives douleurs causées par ce départ probable suite à la sortie de l'ordre d'évacuation des domaines agricoles.

### **3.2. Le sociogramme de la guerre dans le diptyque de Feraoun**

Contrairement à Camus qui ne cesse de penser la guerre à travers son œuvre, cette dernière figure indirectement et partiellement dans les romans de Feraoun qui ne sont pas entièrement consacrés à la problématiser, c'est-à-dire à la situer en pensée en la prenant comme matière à réflexion. Ils se contentent simplement de la décrire et de l'explorer. Cette omission volontaire est due certainement aux convictions idéologiques de l'auteur qu'on a évoquées antérieurement dans le chapitre précédent (cf. 2.6.2). L'évocation du thème de la guerre se limite aux simples malaises dont se plaint la société de *La Terre et le sang* durant les deux

## Chapitre 2 : Les configurations sociogrammatiques

---

guerres mondiales, sans toutefois trouver la moindre allusion de l'insurrection du peuple algérien pour son indépendance, l'événement capital qui domine largement le contexte historique de l'élaboration de l'intrigue de *Les Chemins qui montent*. La guerre fait son apparition exclusivement dans la trame narrative de *La Terre et le sang*, dans le passage documentaire élaboré en vue de dresser l'historique du mouvement migratoire des Kabyles vers la France, et dans la simple évocation de quelques-unes de ses répercussions négatives sur la société du roman sans s'attarder ni sur les circonstances de son déclenchement, ni sur ses terribles conséquences dramatiques par le rappel des crimes contre l'humanité et de l'ampleur des génocides.

En somme, le narrateur-témoin dans *La Terre et le sang* et *Les Chemins qui montent* ne dit rien à propos de l'occupation française d'une façon directe de manière à paraître au lecteur non initié à l'histoire de l'Algérie que la dite occupation n'a jamais existé. Le narrateur se contente seulement d'exposer la dureté des conditions sociales et économiques dans lesquelles vivaient les Algériens et l'aisance dont jouissaient les Français sans donner aucune précision sur les raisons réelles de cette différence. Au sujet de la présence française sur la terre algérienne, le narrateur parle de « venue » et jamais de « conquête » :

« Il y a un siècle que les Français viennent chez nous. Il y a un demi-siècle que nous allons chez eux... »<sup>576</sup>

Dans cet énoncé il n'y a que l'emploi de deux compléments de lieu, « chez nous » et « chez eux », qui peuvent être interprétés comme révélateur de différence entre les deux communautés. Le lecteur non-initié à l'Histoire va se mettre en tête qu'il s'agit uniquement, de flux migratoire venant de part et d'autre. Ce mouvement migratoire devient de plus en plus une mode surtout pour les jeunes autochtones instruits, issus de l'école française.

---

<sup>576</sup> Mouloud FERAOUN, *Les Chemins qui montent*, op.cit., p. 231

### 4. Le sociogramme de l'homme instruit

Aborder la question de l'école dans cette étude, c'est la reconnaître, avant tout, comme une institution véhiculant une idéologie et qui fonctionne avec ses propres règles. L'école envisagée ici est bien entendu l'école laïque et moderne, c'est-à-dire celle qui a pour fonction d'éduquer et de former les citoyens. Dans l'esprit républicain français, l'éducation constitue un droit de l'homme fondamental, indispensable au développement de l'individu et de la société. Tous les enfants ont droit à une éducation de qualité qui leur permettra de s'instruire, c'est-à-dire d'acquérir les connaissances nécessaires pour pouvoir s'élever, se construire un avenir, jouer un rôle actif dans la société et ainsi avoir une vie meilleure. Tel est le rôle de l'école envisagé par Jules Ferry, l'un des fondateurs de l'éducation moderne française et qui était à l'origine des grandes lois scolaires républicaines instituant la gratuité, l'obligation et la laïcité de l'école. L'administration coloniale instaure le système scolaire dans le but inavoué de fournir des cadres et des employés et d'assimiler la population autochtone. Nous essayons à présent de voir l'impact de cette institution étatique dans les trois sociétés romanesques à travers l'influence qu'elle exerce pour l'amélioration du sort des individus et de la société.

### 4.1. Le sociogramme de l'instruit dans le diptyque de Feraoun

Les deux univers romanesques féraouniens font, mais d'une manière plus ou moins indirecte, l'éloge de l'école laïque et moderne, sans toutefois faire aucune mention de l'école traditionnelle coranique ou *madrasa* qui tient une place centrale dans la société de référence. Le narrateur de *Les Chemins qui montent* fait signe aux efforts de l'administration coloniale et aux sacrifices des instituteurs français affectés seuls dans les villages les plus isolés comme celui d'Ighil-Nezman où la vie est très dure à supporter surtout pour quelqu'un qui vient du « paradis » :

« *Vivent Ighil-Nezman et tous les villages kabyles. Là nous sommes en famille. Pas de trace de Français, hormis ma mère et le maître d'école.* »<sup>577</sup>

L'école évoquée dans les romans de Feraoun a été donc instituée non pas par les autochtones du pays, mais par l'administration française afin de répondre à une fonction idéologique bien définie à savoir l'acculturation de la société. Elle œuvre à énoncer la modernité, en tant que mode de pensée, de production de la nouveauté et de la vision révolutionnaire du monde, et à marquer progressivement la rupture avec la tradition et avec ce qui a toujours existé participant à l'organisation sociale. Elle s'inscrit, par conséquent, comme un nouveau système de production de nouvelles valeurs de société en provoquant une cassure avec le temps, mais une cassure qui s'inscrit dans une problématique d'évolution.

En effet, la conduite inaccoutumée provoquée par Amer-ou-kaci et surtout par son fils Amer-n'Amer et sa bande d'amis constitue à des degrés différents, les meilleurs exemples de l'intrusion de ces nouvelles valeurs de société dans les deux univers romanesques respectifs. Nous allons à présent mettre l'accent sur les

---

<sup>577</sup> Mouloud FERAOUN, *Les Chemins qui montent*, *op.cit.*, p. 140

## Chapitre 2 : Les configurations sociogrammatiques

---

principales manifestations de ces conduites inhabituelles et surtout sur les positions antagoniques des adeptes de la tradition ancestrale qui se montrent toujours hostiles à toute idée de transgression de l'ordre établi.

Le sociogramme de l'homme instruit est construit autour d'un certain nombre de rumeurs dans les deux textes, lesquelles présentent la société de deux romans comme une société idéale, régie par des règles strictes, héritées des ancêtres, qui en assurent la cohésion et la bonne gestion de ses différentes préoccupations. Cependant, cette apparente cohésion entre les membres de ladite société vole en éclat à l'analyse de ce sociogramme puisque des personnages comme Amer-ou-Kci, bien qu'il soit forgé comme tous les villageois et fortement attaché à la vie des siens, manifeste si peu d'empressement à l'égard de quelques coutumes ancestrales. Il montre bien qu'il se soucie peu de la croyance des siens et qu'il refuse catégoriquement les pratiques superstitieuses imposées par un islam maraboutique consacrant l'irrationalité et repoussant l'intelligence ou l'émancipation. Selon lui, l'ouverture sur le monde est la seule voie qui permet à sa société de vaincre cette inimaginable ignorance et d'accéder au développement et par là au progrès et au modernisme. Pour convaincre les siens à choisir la voie du progrès et du civisme, Amer leur propose l'adaptation au modèle français afin de mettre fin aux tumultes et au désordre total qui règnent habituellement dans les réunions des villageois à la *djamâa*. Le passage suivant résume cette tentative de renouveau amorcée par Amer, le partisan du progrès et de la réforme :

*« Amer sut profiter d'un moment. Il se leva posément et sans se presser, sans prendre parti, se mit à expliquer comment les ouvriers français organisent une réunion. Il ne criait pas, ne se hâtait pas, expliquait avec conviction ce qu'il avait trouvé de bon dans ces assemblées [...] un ordre du jour, un président de séance, les orateurs qui se font inscrire à l'avance et qui défilent l'un après l'autre devant un auditoire courtois. Vote silencieux et honnête, levée de séance très digne »<sup>578</sup>*

---

<sup>578</sup> Mouloud FERAOUN, *La Terre et le sang*, op.cit., pp. 187,188

## Chapitre 2 : Les configurations sociogrammatiques

---

De cette citation, on peut retenir, d'une part, la grande admiration que l'homme instruit éprouve à l'égard de la société de la métropole qui constitue à ses yeux le modèle de la société savante, de l'autre, l'attitude de l'homme progressiste qui se montre sûr de lui, qui s'exprime calmement et avec conviction contrairement à l'arriéré qui manque d'assurance, de confiance, de certitude et du sang froid. Pour mettre en relief la différence entre les deux modèles, le narrateur nous décrit dans un autre passage, le climat de désordre et d'agitation qui caractérisent les réunions ordinaires à la *djamâa* :

*« Tout le monde criait et parlait à la fois. Ce fut une cacophonie endiablée, terminée comme une crise nerveuse, une pétarade qui s'éteint ou une nuée d'étourneaux qui abandonnent un olivier »*<sup>579</sup>.

Dans cet extrait, le narrateur parvient parfaitement à nous décrire avec exactitude les conditions dans lesquelles se déroulent les assemblées des villageois. Il y parvient grâce à l'emploi dans la même phrase d'une métaphore annoncée et de trois comparaisons. Pour rapprocher le lecteur de l'atmosphère réelle qui règne pendant les réunions, le narrateur compare ces dernières à une « cacophonie endiablée » en partant du lien d'analogie reliant ces deux réalités à savoir l'assemblage discordant de sons qui blesse l'oreille. En effet, le narrateur recourt à cette figure métaphorique pour mettre l'accent sur l'atmosphère de tumulte et d'anarchie qui domine les réunions des villageois et qui provient de la concomitance des voix des participants qui, dès l'ouverture de la séance, se mettent tous à parler vite et fort pour montrer, chacun à sa façon, sa témérité et son bon sens. Le narrateur compare la fin de cette cacophonie fougueuse à « une crise nerveuse », à une « pétarade qui s'éteint » et à une « nuée d'étourneaux qui abandonnent un olivier » pour insister sur le fait que cette manière de se réunir ressemble plus, en fait, à un violent fracas qu'à une manière de débattre.

---

<sup>579</sup> Mouloud FERAOUN, *La Terre et le sang*, op.cit., p. 186

## Chapitre 2 : Les configurations sociogrammatiques

---

D'une manière générale, on peut dire que le sociogramme de l'homme instruit progressiste trouve sa vie et son énergie dans l'opposition qu'on peut lire, tout au long de deux romans, entre deux camps à savoir celui des progressistes, les partisans de l'ouverture sur l'Autre et du progrès et celui du camp adverse composé de ceux qui tiennent à la sauvegarde de la tradition et au maintien des valeurs et des croyances ancestrales. Amer n'Amer, le héros de *Les Chemins qui montent*, et les jeunes ayant fréquenté l'école ou vécu en France représentent le premier camp. Ils sont opposés aux superstitions et à la naïveté des villageois qui se laissent docilement guidés par un groupe d'opportunistes dont le seul souci est le maintien de l'ordre établi et en tête duquel trônent les marabouts et quelques responsables villageois tels que les usuriers et les *amins*. Ceux-ci se montrent hostiles à toute tentative d'innovation de peur de perdre le statut privilégié que les institutions du passé leur offrent. Dans ce sillage d'idée, écoutons Vava Saïd, un fervent opportuniste, issu d'une famille maraboutique, dire à son fils Mokrane, le rival d'Amer-n-Amer :

« *L'ordre, mon fils, exige que chacun occupe sa place, se tienne à son rang. Sans cela, où seraient les Aït-Slimane à présent ? L'ordre c'est l'honneur, la religion, la famille* »<sup>580</sup>.

Dans la même perspective, on lit les conseils de *l'amin* adressés à Amer-ou-Kaci après le retour définitif de ce dernier au bled :

« *Mais sache bien à présent que tu dois t'organiser comme nous en digne fils d'Ighil-Nezman. Que Dieu te conduise dans le bon chemin !* »<sup>581</sup>.

Amer, en tant que réformiste, voulait en finir avec les morales culpabilisantes, les dogmes ancestraux et la langue du bois. Selon lui la progression ne peut se concrétiser que par la transgression des tabous et l'infraction de l'ordre établi.

Le deuxième camp, celui des conservateurs, est représenté par ceux qui sacralisent les paroles des anciens et soutiennent la perpétuation des traditions et

---

<sup>580</sup> Mouloud FERAOUN, *Les Chemins qui montent*, *op.cit.*, p. 78

<sup>581</sup> Mouloud FERAOUN, *La Terre et le sang*, *op.cit.*, p. 50

## Chapitre 2 : Les configurations sociogrammatiques

---

des valeurs morales. Cette catégorie de villageois regroupe les femmes qui incarnent le rôle de garant de la transmission des valeurs ancestrales. Elle regroupe également, outre les chefs religieux et les notables, une catégorie d'hommes qui, à l'instar de Slimane Aït Larbi, se démarque de l'autre par son analphabétisme, son ignorance, sa naïveté, son imprévoyance et son repliement sur des coutumes, des préjugés et des traditions d'un autre âge. Écoutons Amer-n-Amer, le leader des progressistes de *Les chemins qui mentent*, en train de se démarquer de son rival Mokrane, le modèle du conservateur fanatique n'ayant jamais fréquenté l'école :

*« J'étais beau, il était noiraud, petit et sec. J'étais ouvert, il était sournois et renfermé. J'avais les meilleures places, il était bête. J'ai toujours été mécréant et je l'ai toujours connu respectueux des rites, des koubas, des marabouts, comme le sont tous les siens »<sup>582</sup>.*

Cette citation explique bel et bien le fossé qui s'est creusé entre l'instruit et l'ignare. Contrairement à Mokrane qui ne connaît de la vie que ce que son environnement proche lui aurait transmis, et pour qui le seul mode de vie qu'il connaisse est celui des siens, Amer n'Amer, lui, s'est abreuvé de la science de l'école française et semble par cette double culture entièrement détaché de la vie des siens et de l'environnement culturel traditionnel. La citation traduit d'une manière fidèle l'essence du sociogramme de l'homme instruit et joue lexicalement sur les oppositions. Ce sociogramme est issu de l'opposition qui s'établit entre deux types de pensées : l'une conservatrice, incarnée par Slimane-Aït-Hamouche et son cousin Mokrane et leurs similaires ; et l'autre progressiste incarnée par Amer, son fils Amer n'Amer et les jeunes instruits qui tournent le dos aux coutumes. Ils remettent en cause l'ordre archaïque qu'ils jugent incompatible avec l'ère de la modernité et du progrès. Il va sans dire que sans ce rapport dialectique entre ces deux pensées, le noyau de ce sociogramme perd son caractère conflictuel et oxymorique ; cela conduit à la mort du sociogramme. En effet, Duchet précise

---

<sup>582</sup> Mouloud FERAOUN, *Les Chemins qui montent*, op.cit., p. 170



## Chapitre 2 : Les configurations sociogrammatiques

---

que le sociogramme n'est pas toujours persistant. Il est susceptible d'effacement, de résurgence ou même de disparition. Le sociogramme de l'homme instruit pourrait avoir comme noyau possible la notion de réforme qui traduit le désir des progressistes et s'oppose au conformisme incarnant l'immobilisme et l'hostilité à toute tentative innovatrice.

### 4.2. Le sociogramme de l'homme instruit dans *Le Premier Homme*

Le récit rétrospectif que fait le narrateur-personnage de sa propre vie traduit son envie pressante de partager avec les lecteurs la découverte de son identité en levant le voile sur les principaux événements qui ont fait de lui l'être social qu'il est et l'intellectuel engagé dans les grands débats de son époque.

Pour Jacques Cormery qui présente le meilleur modèle de la réussite scolaire, l'école semble être la plus importante et la plus appréciée des structures politiques du seul fait qu'elle entretenait en lui la flamme de l'espoir, celui d'un avenir meilleur et de pouvoir jouer un jour un rôle de premier plan dans la société. Le narrateur-personnage consacre de ce fait un long chapitre à l'école dans lequel il s'attarde à évoquer avec tendresse et émotion les souvenirs de ses années d'écolier en faisant l'éloge de grandes valeurs de l'école républicaine telles que l'éducation pour tous indépendamment des déterminismes sociaux, l'instruction comme moyen de liberté intellectuelle et le pouvoir libérateur et enthousiasmant de la culture et du savoir.

L'auteur-narrateur prête également davantage d'attention à la reconstitution de son passé scolaire pour rendre plus particulièrement un bel hommage à un instituteur M. Germain, dénommé M. Bernard dans le roman. Ce dernier se rend vite compte du potentiel intellectuel qu'a ce pauvre écolier et décide alors de lui donner sa chance. Il réussit à convaincre sa famille de le laisser poursuivre ses études. C'est dès lors que sa vie change de direction, et que commence le long

## Chapitre 2 : Les configurations sociogrammatiques

---

chemin de l'apprentissage. Jacques prit gratuitement des leçons supplémentaires avec son moniteur dévoué pour entrer au lycée au même temps qu'il préparait sa première communion en accéléré. Reçu à son examen, il sut d'avance qu'il venait par ce succès d'être « *arraché au monde innocent et chaleureux des pauvres [...] pour être jeté dans un monde inconnu* »<sup>583</sup>. L'école, ou plutôt la réussite scolaire, apparaît donc comme moyen d'ascension sociale et d'élévation statutaire pour ces jeunes issus des milieux populaires et déshérités.

Son entrée au lycée où il avait « *des maîtres plus savants* »<sup>584</sup> que son emblématique instituteur, lui permet une initiation au monde des lettres. Il grandit et lit et la bibliothèque constitue pour lui un havre de savoir, de loisir et de liberté. Mais malgré les succès éclatants qui ont jalonné sa carrière d'intellectuel, il restait toujours reconnaissant à son instituteur de l'avoir encouragé et l'avoir initié à l'écriture, à la parole et aux livres, choses qu'on ne lui avait pas fait connaître pendant son enfance. En effet, sa reconnaissance n'a pas la mémoire courte puisqu'il n'a pas manqué à lui dédier *Les Discours de Suède*<sup>585</sup> et de lui envoyer une lettre de remerciement le 19 novembre 1957, juste après sa nomination lauréat du Prix Nobel où il a manifesté envers lui toute sa plus profonde gratitude en reconnaissance de son dévouement et de son aide comme l'atteste cet extrait :

« [...] *On vient de me faire un bien trop grand d'honneur, [...]. Mais quand j'en ai appris la nouvelle, ma première pensée, après ma mère, a été pour vous. Sans vous, sans cette main affectueuse que vous avez tendue au petite enfant pauvre que j'étais, sans votre enseignement, et votre exemple, rien de tout cela ne serait arrivé. Je ne me fais pas un monde de cette sorte d'honneur. Mais celui-là est du moins une occasion pour vous dire ce que vous avez été, et êtes toujours pour moi, et pour vous assurer que vos efforts, votre travail et le cœur généreux que vous y mettiez sont toujours vivant chez un de vos petits écoliers qui, malgré l'âge, n'a pas cessé d'être votre reconnaissant élève.* »<sup>586</sup>

---

<sup>583</sup> Albert CAMUS, *Le Premier Homme*, op.cit. pp.193-194

<sup>584</sup> *Ibid.*, p. 193

<sup>585</sup> Les Discours de Suède sont un ensemble de discours le 10 décembre 1957 par Albert Camus à la suite de l'obtention du Prix Nobel de littérature.

<sup>586</sup> Albert CAMUS, *Le Premier Homme*, op.cit., pp. 373-374

## Chapitre 2 : Les configurations sociogrammatiques

---

Il va sans dire qu'en dépit de l'importance stratégique croissante que Camus confère au rôle de l'instruction dans la trame fictionnelle de *Le Premier Homme*, le sociogramme de l'homme instruit n'est pas d'une forte intensité sociogrammatique, car le rapport dialectique entre ses deux pôles à savoir le savoir et l'ignorance n'est plus suffisamment accentué pour faire perdurer le plus longtemps possible l'intensité concurrentielle entre les deux pôles du noyau. Cela s'explique par le fait que les deux forces polaires antagoniques ne sont pas du même degré de virulence. En effet, la communauté humaine décrite dans la société textuelle de *Le Premier Homme* est composée essentiellement des ressortissants européens dont la majorité était plus ou moins instruite. La famille du principal protagoniste en était en quelque sorte l'exception. Le passage suivant témoigne de la particularité de la famille des Cormery dont les membres étaient tellement ignares et analphabètes qu'il leur était extrêmement difficile, voire même impossible de réussir une signature au bas d'une quelconque pièce administrative. Jacques se rendit compte de cette affreuse réalité au lycée quand son professeur de lettres lui demanda de ramener le règlement intérieur de l'école signé par quelqu'un de la famille. Ce dernier fut contraint de remporter son imprimé sans signature à cause du départ anticipé de sa mère au travail, laquelle était la seule habilitée dans la famille à le faire puisque « *après les premières difficultés, un voisin lui avait appris à recopier le modèle d'une signature [...] qu'elle réussissait plus ou moins bien* »<sup>587</sup>. Son professeur lui demanda alors « *si personne chez lui ne pouvait signer, [Jacques] répondit que non et découvrit à l'air surpris du professeur que ce cas était moins banal qu'il ne l'avait cru jusque-là* »<sup>588</sup>.

Il faut mentionner enfin que les moments de forte intensité sociogrammatique dans ce roman avaient lieu quand la grand-mère s'oppose fermement, à la fin du cycle primaire, à ce que son petit-fils puisse poursuivre ses études au lycée. M. Bernard vient plaider auprès de la grand-mère la participation de Jacques au

---

<sup>587</sup> Albert CAMUS, *Le Premier Homme*, *op.cit.*, p. 224

<sup>588</sup> *Ibid.*

## Chapitre 2 : Les configurations sociogrammatiques

---

concours des bourses. Il s'agit, en fait, d'un moment crucial en suspens à partir duquel l'avenir du pauvre écolier va prendre un nouveau tournant. M. Bernard réussit à dissiper les craintes morbides et les inquiétudes irraisonnées de la gérante tyrannique du foyer grâce à sa personnalité attachante et à ses qualités morales et humaines élevées.

Jacques Cormery est ainsi, dès l'enfance, le témoin de deux mondes inassimilables : de la famille au lycée, c'est toute la différence entre la pauvreté et l'aisance matérielle et entre l'analphabétisme et la culture savante.

Un autre moment d'intensité sociogrammatique vient expliquer, le fossé culturel large qui sépare le monde des instruits et celui des analphabètes en mettant surtout l'accent sur une des caractéristiques principales de l'homme non instruit à savoir l'étroitesse de vue et la grande inflexibilité. Le narrateur condamne l'ingérence abusive de l'oncle Etienne, très peu instruit, dans la vie privée de sa sœur Catherine lorsqu'il s'est violemment bagarré contre son prétendant Antoine, le marchand de poissons, en mettant ainsi fin à l'aventure amoureuse et, par là, au projet de mariage du couple. Il a humilié publiquement le pauvre inspirant et l'a obligé de s'enfuir rien que pour avoir directement abordé sa sœur sans tenter d'obtenir l'assentiment préalable de la famille. Un autre exemple vient confirmer le contraste frappant entre la rigide inflexible de l'ignorant et l'esprit de tolérance de l'instruit, c'est celui de la scène qui a suivi l'attentat de la rue Prévost-Paradol, où Jacques, l'adulte, était contraint d'intervenir pour sauver la vie d'un Arabe de passage, intercepté sur les lieux du drame par la foule excitée et furieuse :

*« Au coin de la rue Prévost-Paradol, un groupe d'hommes vociférait. "Cette sale race", disait un petit ouvrier en tricot de corps dans la direction d'un Arabe collé dans une porte cochère près du café. Et il se dirigea vers lui "Je n'ai rien fait, dit l'Arabe. – Vous êtes tous de mèche, bande d'enculés", et il se jeta vers lui. [...] Jacques dit à l'Arabe : " Viens avec moi", et il entra avec lui dans le café qui maintenant était tenu par Jean, son ami d'enfance [...] "Il n'a rien fait,*

## Chapitre 2 : Les configurations sociogrammatiques

---

*dit Jacques. Fais-le entrer chez toi." Jean regarda l'Arabe en essuyant son zinc. "Viens", dit-il, et ils disparurent dans le fond. »<sup>589</sup>*

La décision de Jacques et son comportement éthique s'extériorisent, respectivement, dans la forme impérative, « Viens avec moi », qui est plus une invitation qu'un ordre. Cette résolution éthique de l'homme instruit reflète, d'une part, la marge de tolérance réduite de la foule, et de l'autre, l'esprit visiblement lucide et éveillé de l'instruit qui, agissant en accord avec ses préceptes moraux, n'a pas pu tolérer l'injustice et l'hostilité de la foule envers le pauvre Arabe. Les mots et les gestes de solidarité de deux hommes révèlent une fraternité latente qui est représentée dans l'acte de l'invitation et de l'accompagnement au café. Ils peuvent être également interprétés comme révélateurs d'un signe implicite de la reconnaissance de l'« Autre », une des thématiques majeures présentes dans les trois univers romanesques de notre corpus d'étude et qu'on essaie d'approcher à partir du sociogramme de l'Autre.

### 5. Le sociogramme de l'Autre

Il est indéniable que la littérature algérienne de langue française est née dans le contexte de la colonisation. Elle pose, dès le départ, la question identitaire dans le discours littéraire comme étant une parole qui s'inscrit dans une relation polémique par rapport au discours idéologique du colonisateur. Elle est *de facto* une réponse qui se présente dans l'énonciation d'un nouveau discours qui se veut engagé et qui se distingue du discours dominant par un fait fondamental à savoir la revendication d'une entité algérienne dont la composante est historiquement constituée dans ses dimensions culturelle, linguistique et religieuse. Elle fait, par conséquent, l'objet d'un engagement de l'intellectuel algérien afin de parler de « soi » pour le faire sortir de l'anonymat, et de manifester sa différence face à l'Autre.

---

<sup>589</sup> Albert CAMUS, *Le Premier Homme*, *op.cit.* p. 87

## Chapitre 2 : Les configurations sociogrammatiques

---

En effet, la question de l'Autre se pose d'une façon intense et spécifique dans les trois romans de notre corpus dans la mesure où la rencontre de deux cultures, arabe et occidentale, suppose le problème de l'altérité et de l'attitude envers cet inconnu qui ne me ressemble pas et que le hasard du destin a voulu qu'on coexiste sur la même terre. Le sociogramme de l'Autre nous permet d'aborder la notion d'altérité qui nous conduit à s'interroger sur ce qui est autre que « soi » ou que « nous », sur nos rapports avec lui, sur les moyens de le connaître et surtout s'il constitue une menace pour nous. Nous essayons à travers cette approche sociogrammatique d'étudier la façon de la mise en texte de la rencontre de deux cultures en mettant l'accent bien évidemment sur les représentations collectives que se font les deux principales communautés humaines l'une de l'autre.

### 5.1. Le sociogramme de l'Autre dans le diptyque de Feraoun

Le sociogramme de l'Autre permet à l'auteur d'ouvrir une réflexion sur le phénomène colonial, qu'il dénonce en imaginant que la rencontre de deux mondes aurait pu avoir une forme différente.

Le narrateur témoin dans *La Terre et le sang* et *Les Chemins qui montent* omet sciemment la présence coloniale en Algérie. En effet, quand il lui arrive de faire allusion au système administratif, c'est-à-dire au *hakem*<sup>590</sup> et à l'administrateur entre autres, mis en place par les autorités coloniales, le narrateur les évoque de la manière la plus évidente, comme si c'était cela qu'il faudrait être. Cependant, cette sourde oreille sur la présence coloniale n'est pas, tout de même, naïve car le narrateur ne cesse pas de rappeler que les rapports de force sont du côté du Français et que l'Algérien, qu'il soit chez lui ou en métropole, peut subir n'importe quel mal sans pouvoir être rétabli dans ses droits. Dans ce sillage d'idées, Amer-ou-

---

<sup>590</sup> *Hakem* : mot arabe désignant un responsable, en l'occurrence l'administrateur

## Chapitre 2 : Les configurations sociogrammatiques

---

Kaci constate que les kabyles travaillant en France sont « les plus défavorisés » et « les moins payés » :

« *Il fallait pas trop lever la tête, ignorant et pauvre que l'on était, au milieu des gens instruits et puissants.* »<sup>591</sup>

Et au sujet de l'enquête menée par la gendarmerie, sur l'accident mortel de la mine dont était victime Rabah-ou-Hamouche et dont l'inculpé était le Polonais André, le narrateur rapporte ceci :

« *On savait bien comment les choses se passaient, dès qu'il s'agissait "d'Arabes". Il suffisait de voir la manière d'enquêter. Tout le monde était pressé d'en finir. André n'avait qu'un témoin. Le pauvre Rabah avait pour lui l'équipe entière. Mais on n'insista pas. André fut mis hors de cause.* »<sup>592</sup>

Le narrateur de *Les Chemins qui montent* relate un cas similaire de favoritisme racial de la justice lorsqu'il a rapporté que les deux activistes de la cellule communiste « furent expulsés au Sahara »<sup>593</sup> alors que le leader du groupe Amer n'Amer, après avoir été « vertement tancé par le hakem »<sup>594</sup>, put éviter Colomb-Béchar « en considération de son origine bâtarde »<sup>595</sup>.

Pour appuyer ce fait, le narrateur de *Les Chemins qui montent* relate, avec une ironie mordante, un autre exemple plus frappant de ce sentiment de détresse et de désespoir dont souffre le colonisé à travers la parole d'un de ses personnages, un Noraf marchand de tapis qui avait un faible pour les clochards parisiens qu'il avait l'habitude d'appeler « Zami ». Ce dernier aimait les réveiller sur leurs bancs de square en leur disant d'un ton moqueur :

« *-Ecoute mon Zami. [...], Tu veux un conseil, mon Zami ? C'est pas de la blague. T'es malheureux ici ? Je connais un endroit où que tu serais maire, toi, si tu y allais.*

---

<sup>591</sup> Mouloud FERAOUN, *La Terre et le sang*, op.cit., p. 78

<sup>592</sup> *Ibid.*

<sup>593</sup> Mouloud FERAOUN, *Les Chemins qui montent*, op.cit., p. 200

<sup>594</sup> *Ibid.*

<sup>595</sup> *Ibid.*

## Chapitre 2 : Les configurations sociogrammatiques

---

*-Oui, mon Zami. Va en Algérie. Allah est grand ! Aux prochaines élections, c'est toi qui seras maire. Je sais ce que je dis. Va en Algérie, mon Ami. »*<sup>596</sup>

Ce rapport de force ou cette violence symbolique exercée sur le colonisé dépasse le cadre administratif pour se répercuter également sur les normes sociales les plus unanimes et les plus sévères : traditionnellement, la bru doit se soumettre à l'autorité de la belle-mère et de l'époux, mais dès qu'il s'agissait d'une bru française, la norme se trouve complètement inversée ; avec une « tharoumith »<sup>597</sup>, il faut marcher droit et être surtout docile. Kamouma, la belle-mère de Marie s'en rend compte dès l'arrivée du couple au village :

*« Elle sait qu'elle n'a pas parlé en maître. Il ne lui échappe pas que son fils est doux avec "madame". Toujours des "oui" à la bouche. »*<sup>598</sup>

La résignation de la vieille dame devant sa bru n'est nullement par respect, ni par pitié, mais surtout par peur. Et pour sauver sa vie et celle de son fils il lui a fallu se conformer à la fameuse maxime kabyle disant « *Baise la main que tu ne peux mordre* »<sup>599</sup>. Car « *un danger bien connu, ce que la dame, à bout d'arguments, finit toujours par tirer sur son mari [et sa belle-mère] [...], ce qui d'ailleurs peut lui arriver [...], après quoi la criminelle s'en retourna tranquille en France, pendant que les deux cadavres seront jetés impitoyablement aux chiens, par ordre du hakem.* »<sup>600</sup>

Il faut dire qu'en citant « l'ordre du *hakem* », le narrateur-témoin est bien conscient de l'injustice appliquée par les autorités françaises à l'égard des « indigènes » et que les douleurs de la colonisation ont atteint leur paroxysme par la semence de l'angoisse dans l'esprit de tous les colonisés sans exception puisque, même en adoptant le comportement et le mode de vie de l'occupant ainsi que de sa religion, les colonisés n'échappent pas au racisme français. Ces sujets acculturés à l'instar de Nana Melha finissent par constater que « *quoi qu'ils fassent, on les*

---

<sup>596</sup> Mouloud FERAOUN, *Les Chemins qui montent*, op.cit., p. 233

<sup>597</sup> Mot kabyle qui veut dire femme d'origine européenne

<sup>598</sup> Mouloud FERAOUN, *La Terre et le sang*, op.cit., p. 43

<sup>599</sup> *Ibid.*

<sup>600</sup> *Ibid.*



## Chapitre 2 : Les configurations sociogrammatiques

---

*considère toujours comme des kabyles* »<sup>601</sup>. Cette femme combattante, convertie au christianisme, a continué à supporter les peines de la vie avec sa fille Dahbia. Tandis que Marie, la française de souche, a gardé son statut social privilégié malgré sa conversion à l'islam : « *Bien sûr, tout le monde te respecte, toi. Tu es Française, tu n'as pas besoin d'eux [...], ils te craignent et te respectent* »<sup>602</sup>, affirme la pauvre Melha en s'adressant à Madame.

Outre le favoritisme racial, le sociogramme de l'Autre révèle une autre image négative qu'ont les membres de la société de deux romans de l'Autre. Cela se vérifie dans l'extrait ci-dessous de *La Terre et le sang*, où une femme kabyle parle de la légèreté des mœurs et du manque de pudeur chez les femmes françaises, en évoquant les aventures de son mari en Métropole :

« *Il n'en a pas une. Plusieurs sûrement. Je ne m'en soucie guère. Elles sont toutes pareilles.* »<sup>603</sup>

À vais dire, ce réquisitoire d'immoralité est tellement enracinée dans l'âme des Kabyles qu'il entache même le kabyle qui s'assimile à l'Autre en adoptant sa religion. Le narrateur de *Les Chemins qui montent* reprend cette conviction générale en rapportant que les Aït-Larbi et les honnêtes familles du village font mine d'ignorer Nana Melha et sa fille Dahbia sous prétexte qu'elles sont « mécréantes » et « sans honneur » :

« *Toutes les avances de Melha, tous les sourires soumis de Dahbia n'y firent rien. On les méprisait ouvertement, il n'y avait pas à insister* »<sup>604</sup>.

Il va sans dire enfin que cette représentation négative de l'Autre est loin d'être une règle générale, car, les kabyles montrent leur grande admiration devant le progrès technique et scientifique de la civilisation occidentale et avouent la suprématie de l'Européen en matière de planification de ses projets et de sa vie.

---

<sup>601</sup> Mouloud FERAOUN, *Les Chemins qui montent*, op.cit., p. 23

<sup>602</sup> *Ibid.*, p. 47

<sup>603</sup> Mouloud FERAOUN, *La Terre et le sang*, op.cit., p. 47

<sup>604</sup> Mouloud FERAOUN, *Les Chemins qui montent*, op.cit., p.43

## Chapitre 2 : Les configurations sociogrammatiques

---

Le sociogramme de l'Autre révèle deux tentatives de rapprochement avec l'Autre. Le premier est celui de Marie, cette Française de la métropole qui a accompagné son époux Amer dans son retour définitif à Ighil-Nezman pour s'y installer définitivement jusqu'à sa mort sans jamais songer au retour en France malgré la mort prématurée de son époux. Cette dernière réussit avec brio son intégration au sein de cette société au point qu'elle acquiert même les réflexes naturels de la culture kabyle sans chercher à se distinguer et sans manifester de réticence vis-à-vis des différences culturelles :

*« Marie ne sort pas. Naturellement. Elle tient son rang. Tout comme la femme de l'amin ou celles des marabouts du village. »*<sup>605</sup>

Elle sait tenir son rang et semble donc avoir assimilé complètement les spécificités culturelles du groupe qu'elle a intégré. Mieux encore, elle a pris ses repères au sein de cette communauté et tient la conduite qui est celle des femmes des Aït-Larbi, la *karouba* de son mari. En effet, elle a fini par se mettre dans la peau d'une kabyle car, d'une part, la société d'accueil ne lui était guère hostile, et de l'autre son attitude tolérante et respectueuse lui a dicté d'aborder les kabyles sans préjugés d'ordre matériel ni racial pour ne pas s'enfermer dans les clichés péjoratifs que les Européens ont des Arabes en l'occurrence la polygamie, la maltraitance et le manque d'égard envers les femmes perçues comme objet de désir et appareil de reproduction. Au-delà d'une simple union mixte, il n'est pas difficile de voir dans ce mariage une allégorie de la réussite de la communion du « soi » avec « l'autre ».

Contrairement à cet exemple d'intégration réussi, les deux univers romanesques féraouniens s'attardent à révéler les vaines tentatives d'intégration dans l'autre sens, à travers l'évocation des insurmontables difficultés que rencontre l'émigré arabe pour s'intégrer dans la société d'accueil de la Métropole. Cet exemple d'échec de rapprochement entre les deux communautés arabe et

---

<sup>605</sup> Mouloud FERAOUN, *La Terre et le sang*, op.cit., p. 172

## Chapitre 2 : Les configurations sociogrammatiques

---

française est essentiellement dû au statut de l'immigré. Ce dernier était confiné à des rôles subordonnés et vivait en marge de la communauté européenne. Il ne réussissait pas à établir de véritables rapports avec l'Autre et restait là-bas un étranger qui ne se sentait à l'aise qu'au milieu des siens. C'est ainsi que le narrateur de *La Terre et le sang* rend compte de l'incroyable reconstitution, dans les mines du Nord, de petites sociétés kabyles qui ressemblaient étrangement à celles des villages d'origine.

« [Amer] songeait à cette vie qu'ils menaient tous là, entassés dans de petites chambres ou des baraques, [...]. Ils trouvaient que les Flamands avaient l'esprit de corps, s'entraidaient, détestaient les Kabyles. Les Polonais agissaient de même. »<sup>606</sup>.

Un autre extrait de *Les Chemins qui montent* montre bel et bien l'attitude repoussante et inhospitalière de la société de la métropole envers les émigrés arabes qui, uniquement par leur nature de Norafs, sont considérés comme des intrus, dont il faut tôt ou tard se débarrasser à la manière de l'océan dont le mouvement continu des masses liquidiennes se donne le pouvoir de s'auto-épurer en se débarrassant des déchets qui souillent la pureté de ses eaux. Dans ce sens Amer n'Amer déclare:

« Paris se comporte avec eux exactement comme la Seine. Lorsqu'un jour sur la Seine, surnage un cadavre ; lorsque c'est celui d'un Kabyle, les autres Kabyles se cotisent et l'expédient en Kabylie. Paris, de même, rejette les épaves et, de temps à l'autre, vous en voyez débarquer une que seuls les vieux reconnaissent et qui vient revendiquer sa place au gorbi, à la djema, au cimetière. »<sup>607</sup>

Dans cet extrait, Feraoun a eu recours à la personnification, la figure du style qui consiste à attribuer des traits, des sentiments ou des comportements humains à des entités abstraites, à des animaux ou à des choses inanimées, pour exprimer de façon plus frappante cette idée de refus et d'hostilité que manifeste à l'égard des Norafs

---

<sup>606</sup> Mouloud FERAOUN, *La Terre et le sang*, op.cit., p. 73

<sup>607</sup> Mouloud FERAOUN, *Les Chemins qui montent*, op.cit., p.225

## Chapitre 2 : Les configurations sociogrammatiques

---

la société de la métropole, représentée ici par deux de ses figures représentatives à savoir Paris et la Seine, lesquelles s'opposent, à leur tour, à la présence, sur le territoire métropolitain, de ces espèces intruses facilement identifiables et dont l'excrétion se fait par des mesures physiologiques à la manière du corps qui se débarrasse des agents pathogènes susceptibles de le contaminer et de nuire gravement à sa santé.

Feraoun a voulu montrer à travers les deux exemples d'intégration qu'il a exposés, que la rencontre entre Algériens et Français est inévitable puisqu'elle est engendrée par la colonisation d'abord puis par les vagues d'émigrés vers la France, et par le croisement culturel qui s'en est suivi. Mais pour être efficace, il suffit simplement qu'elle passe par le respect mutuel et l'acceptation de l'Autre, loin de tout préjugé et de toute discrimination. Il faut rappeler, par ailleurs, que si Feraoun reproche aux Français d'être racistes et injustes envers les émigrés nord-africains, ces derniers ne sont pas disculpés non plus. Il leur reproche leur indisponibilité avec les « bonnes volontés » qui viennent à leur aide, en faisant signes aux activistes communistes français qui ont été, politiquement, du côté des Algériens, mais « *les Nord-Africains découragent toutes les bonnes volontés. Les braves gens qui s'intéressent à eux, sont chaque fois, déçus et navrés* »<sup>608</sup>. C'est ce que conclut Amer n'Amer à travers sa carrière de militant communiste.

Le sociogramme de l'Autre permet de mettre la lumière sur une autre conséquence due au contact établi entre les deux communautés engendré par les vagues migratoires vers la France. En effet, l'émigration qui est à l'origine un moyen pour connaître l'Autre, est perçue également comme la principale origine de la perte de « soi » puisqu'elle est la principale source du phénomène d'acculturation surtout des jeunes kabyles, dont l'une des manifestations reste la transgression de la loi coranique et l'oubli voire le mépris des pratiques religieuses. En effet, à force d'avoir rompu avec ses structures familiales et sociales qui servent

---

<sup>608</sup> Mouloud FERAOUN, *Les Chemins qui montent*, op.cit., p. 221

## Chapitre 2 : Les configurations sociogrammatiques

---

de cadre, de contrôleur et de juge à son existence au bled, l'émigré se rend compte de la relativité de ses propres valeurs traditionnelles et découvre qu'elles sont, pour la majorité, incompatibles avec celles de la société d'accueil. C'est pourquoi, il finit souvent par les éliminer sans pouvoir les remplacer par d'autres et sans pouvoir gagner la satisfaction de l'Autre pour les raisons qu'on a citées précédemment.

### 5.2. Le sociogramme de l'Autre dans *Le Premier Homme*

Accusé de colonialisme, voire de racisme, par certains théoriciens existentialistes postcoloniaux, Camus, il est vrai, expose une certaine distorsion de l'Histoire dans son œuvre littéraire, notamment en ce qui concerne la responsabilité coloniale face à l'extrême pauvreté de la population autochtone. *Le Premier Homme* constitue le témoignage littéraire le plus direct et le plus franc de sa position relativement aux problèmes de l'Algérie coloniale et sa relation avec l'Autre. Il faut rappeler que pendant les années 1952 à 1954, l'imaginaire de Camus s'est attaché davantage à l'Algérie, à une Algérie d'autochtones et de colons, à travers l'écriture d'une série de nouvelles dont « La Femme adultère », « Les Muets » et « L'Hôte », en vue de dévoiler une partie de sa relation avec le pays natal. On essaiera à travers cette analyse d'examiner les indices révélateurs du positionnement de l'auteur à l'égard des relations avec l'Autre principalement par temps de conflit.

Il faut souligner au départ que le principal reproche fait à Camus, essentiellement en Algérie, est le fait d'avoir tendance à négliger ou plutôt à éviter systématiquement de faire allusion aux autochtones dans ses fictions. Ces derniers sont généralement représentés par le terme générique d'«Arabe » qui était le terme le plus usité durant l'Algérie française par la population d'origine européenne pour désigner un autochtone apparenté musulman qu'il soit Arabe ou appartenant à l'une des ethnies berbères d'Algérie. Ils sont, soit absents, oubliés, ignorés dans

## Chapitre 2 : Les configurations sociogrammatiques

---

leur propre territoire, soit présentés comme des éléments de décors, des silhouettes ou des êtres menaçants, dénués de toute singularité. Mouloud Feraoun regrette dans une lettre cette omission volontaire des indigènes, à la suite de sa lecture de *La Peste*.

« *J'ai lu La Peste et j'ai eu l'impression que d'avoir compris votre livre comme je n'en avait jamais compris d'autres. J'avais regretté que parmi tous ces personnages, il n'y eût aucun indigène et qu'Oran ne fut pour vous qu'une banale préfecture française.* »<sup>609</sup>

Bien que des personnages autochtones figurent dans la trame narrative de *Le Premier Homme*, l'œuvre posthume camusienne n'échappe pas à cette tendance ségrégationniste puisque, nulle part dans le roman, il n'est question de leur organisation sociale, de leur culture, encore moins de leur quotidien et de leurs activités religieuses. Le rôle que leur confie le narrateur reprend, par conséquent, l'image stéréotypée négative du personnage étrange, excentrique et menaçant. En effet, dans ce roman, les autochtones sont, d'un point de vue narratif, définis selon leur statut légal et ethnique : sans nom, ils sont désignés, tout au long du roman, par le terme « Arabe », ou par d'autres qualificatifs en fonction de leur appartenance ethnique comme « nomade », « Berbères », « mauresque », « Mozabites », « hommes en burnous », hormis des cas très exceptionnels où ils sont désignés directement par leurs noms : Omar, Kaddour, Tahar, Saddok, Abder et Tamzel. Toutefois, leur apparition dans le récit reste occasionnelle et éphémère puisqu'on constate, dès les premières pages, qu'ils appartiennent aux éléments de l'arrière-plan du récit et que leur apparition se rapporte essentiellement à la perception qu'ont d'eux les différents acteurs de la société du roman :

« *La voiture roulait lentement à travers les rues mouillées qui commençaient à se peupler d'enfants en route vers l'école, des ménagères allant chercher leur pain ou leur lait, [...], et de marchands arabes regagnant le marché, leurs petits*

---

<sup>609</sup> Mouloud FERAOUN, *Lettres à ses amis, op.cit.*, pp 203-204

## Chapitre 2 : Les configurations sociogrammatiques

---

*éventaires pliés sur l'épaule et tenant de l'autre main un énorme coffre de paille tressée qui contenait leurs marchandises. »<sup>610</sup>*

Le sociogramme de l'Autre permet de révéler un aspect majeur de l'idéologie de l'auteur à savoir son rêve d'une Algérie plurielle, ouverte à toutes les communautés. Ce rêve se traduit par la multiplication des signes évocateurs des liens reliant les deux communautés. En effet, le récit débute par la description minutieuse des circonstances exceptionnelles de l'acte symbolique de la naissance du principal protagoniste qui se déroule dans une atmosphère d'harmonie : « *Un Arabe surgi de l'ombre, dans un burnous sombre et déchiré, »<sup>611</sup> montra la maison du docteur accoucheur au père. Un autre arabe tendit un bout du sac qu'il utilisait pour se protéger de la pluie à Cormery. Ce dernier s'abrita et « *sentait l'épaule du vieil Arabe et l'odeur de fumée qui se dégageait de ses vêtements, et la pluie qui tombait sur le sac au-dessus de leurs deux têtes.»<sup>612</sup>* Les paroles et les gestes de ces hommes si éloignés et si proches à la fois, unis accidentellement par un événement heureux à savoir la naissance de Jacques, révèlent la fraternité latente entre les deux communautés, laquelle est également représentée dans l'étroite collaboration d'une accoucheuse arabe sans laquelle la naissance n'aurait pas pu être calme et naturelle.*

Plus loin, l'auteur-narrateur évoque l'enfance heureuse de Jacques au milieu de sa famille et de ses amis de quartier ainsi que ses moments de convivialité et de plaisir à l'école, sans oublier les souvenirs de la rue commerçante de Bab-Azoun, surtout ceux des « *petites échoppes où des marchands arabes vendaient des pâtisseries ruisselantes d'huile et du miel »<sup>613</sup>, et où Jacques et son amis Pierre prenaient, par occasion, le temps de s'arrêter pour « *recevoir le beignet à l'huile**

---

<sup>610</sup> Albert CAMUS, *Le Premier Homme*, op.cit., p.158

<sup>611</sup> *Ibid.*, p.22

<sup>612</sup> *Ibid.*, p.27

<sup>613</sup> *Ibid.*, p.233

## Chapitre 2 : Les configurations sociogrammatiques

---

*dans une feuille de papier [...], ou la baguette que le marchand, avant de la leur donner, avait trempé dans une jarre [...] pleine de miel sombre »<sup>614</sup>.*

Pour donner l'impression que les deux communautés partagent un destin commun, l'auteur-narrateur s'attarde à faire état de la situation déplorable qui règne en Algérie en vue de mettre l'accent sur les niveaux élevés de pauvreté et de misère, partagées par les deux communautés : la vie du quartier pauvre est identique pour les uns et pour les autres.

*« La rue de Pierre, qui conduisait au marché, était jalonnée de poubelles, que des Arabes ou des Mauresques faméliques, parfois un vieux clochard espagnol, avaient crochetées à l'aube, trouvant encore à prendre dans ce que des familles pauvres et économes dédaignaient assez pour le jeter. »<sup>615</sup>*

Dans la rue, se côtoient, sinon se croisent les ouvriers européens et arabes. Jacques garde des souvenirs émus des conducteurs du tram rouge qu'il avait l'habitude de prendre chaque matin avec Pierre pour se rendre au lycée. Les enfants distinguait ces derniers d'après leurs aspects : il y avait « *le petit jeune sympathique* », « *l'ami des bêtes* », « *Zorro* » et enfin le « *grand et fort Arabe aux traits épais* »<sup>616</sup> surnommé « *l'ours brun* » à qui allait l'admiration éperdue de deux enfants.

La pauvreté est partagée également au sein de la vie ouvrière à la tonnellerie où Jacques se rendait régulièrement pour donner le casse-croûte à son oncle Ernest qui y travaillait. Jacques se souvient que parmi les cinq ou six ouvriers de l'unité, il y avait Abder, « *le manœuvre arabe qui portait un pantalon arabe dont le front pendait en plis et dont les jambes s'arrêtaient à mi-mollet, un vieux veston sur un tricot dépenaillé et une chéchia, et qui avec un drôle accent appelait Jacques "mon collègue" parce qu'il faisait le même travail que lui quand il aidait Ernest* »<sup>617</sup>. Jacques garde dans sa mémoire fraîche un mauvais souvenir de l'accident qui lui

---

<sup>614</sup> Mouloud FERAOUN, *Les Chemins qui montent*, op.cit., p.237

<sup>615</sup> *Ibid.*, p.156

<sup>616</sup> *Ibid.*, p. 230

<sup>617</sup> Mouloud FERAOUN, *Les Chemins qui montent*, op.cit., p.142



## Chapitre 2 : Les configurations sociogrammatiques

---

était arrivé dans l'enceinte de cet atelier après sa chute brutale sur un banc qui lui a causé une fracture ouverte du majeur de la main. Les douleurs insoutenables de sa blessure ont poussé son oncle à l'emmener en toute urgence chez le docteur arabe « *qui habite en face de chez eux. "C'est rien, docteur, c'est rien, hein", disait Ernest [...], "Allez m'attendre à côté, dit le docteur, il va être courageux" »*<sup>618</sup>.

Mais, à vrai dire, ces exemples de camaraderie et de solidarité unissant les deux communautés et laissant entendre qu'ils vivaient côte à côte en harmonie et en paix, ne sont pas répandus dans la société textuelle. En effet, le racisme à l'égard de l'Autre, « les Arabes », est bien présent tout au long de l'œuvre. La société du roman à l'instar de celle de référence est entachée de racisme, lequel est, à la fois, légitimé par une pseudoscience, les théories racistes, et par la loi coloniale. Le narrateur fait allusion à ce comportement xénophobe quand il rapporte les paroles osées du père de Jacques lorsqu'il était au bord d'une crise de nerf, à la découverte de deux de ses collègues zouaves décapités, émasculés et les sexes mis dans la bouche, acte commis, pendant la guerre du Rif par les résistants de l'Atlas :

*« Henri était furieux : un homme ne fait pas ça... un homme ça s'empêche. Il criait "Sala race ! Quelle race ! Tous, tous..." »*<sup>619</sup>

Il s'agit bien évidemment de « la race arabe », celle qui refusait de se soumettre sous la tutelle des puissances européennes. Les préjugés ethnocentriques et racistes influencés par l'imaginaire colonialiste de l'Arabe prennent une autre dimension et s'intensifient davantage lors de l'éclatement de la guerre d'indépendance de l'Algérie : « "Cette sale race", [...] – Vous êtes tous de mèche, bande d'enculés. [...] -Il faut tous les tuer»<sup>620</sup>, lançait un ouvrier pied-noir à un Arabe de passage près des lieux de l'attentat perpétré pas loin de chez les Cormery. La réaction violente de l'ouvrier, au milieu de la foule, est déterminée par sa perception de l'Autre comme une menace potentielle et montre que cet ouvrier n'est pas

---

<sup>618</sup> *Ibid.*, p.143

<sup>619</sup> *Ibid.*, p. 78

<sup>620</sup> *Ibid.*, pp. 87-88

## Chapitre 2 : Les configurations sociogrammatiques

---

exemplaire d'attitude éthique. Les injures racistes qu'il a adressées à l'Arabe, ne sont, en vérité, que le produit de l'attitude égocentrique et colonialiste de l'éthos du Pied-noir en général, surtout dans ce contexte sociopolitique de grande tension.

Jacques découvre le paroxysme de la violence raciale et de la haine de l'Autre lorsqu'il se rendait à Saint-Apôtre pour visiter la ferme où il était né, c'était là où il a commencé à évoquer certains aspects relatifs à la confrontation armée entre les deux communautés, en parlant, entre autres, du maquis, de la reconsidération des « questions coloniales », de « la manière de traiter les Arabes », de l'arrivée de « l'ordre d'évacuation » des terres. Et c'est en ces moments de tension que l'auteur-narrateur choisit d'exprimer sa position vis-à-vis de la crise politique meurtrière que traverse son pays à savoir son refus catégorique des tendances colonialistes qui valorisent des représentations tendant à figer l'indigène dans une image passéiste du « bon sauvage ». Il dit son espoir de vivre ensemble par le biais de l'un de ses personnages, le fermier Veillard :

*« On est fait pour s'entendre. Aussi bêtes et brutes que nous, mais le même sang d'homme. On va encore un peu se tuer, se couper les couilles et se torturer un brin. Et bien on recommencera à vivre entre hommes. C'est le pays qui veut ça. »*<sup>621</sup>

À quarante ans, le principal protagoniste est en osmose avec ce pays qui l'a vu naître presque orphelin, où il était jeté comme s'il était le premier habitant. Sa vie a été forgée au milieu d'une famille infirme et ignorante, dans un quartier pauvre, avec autour de lui un peuple « attirant et inquiétant » et à la fois « proche et séparé ».

Le sociogramme de l'Autre révèle en plongeant dans les tréfonds de l'âme des Pieds-noirs, l'angoisse de cette race hybride sans repères sociaux et familiaux, à la découverte qu'ils sont également différents des Français des familles moyennes de la Métropole. En effet, Jacques se rendait compte de cette réalité et « *se sentait*

---

<sup>621</sup> Albert CAMUS, *Le Premier Homme*, op.cit., p. 199

## Chapitre 2 : Les configurations sociogrammatiques

---

*d'une autre espèce* »<sup>622</sup>, au lycée lorsqu'il a fait connaissance avec son camarade de classe Georges Didier, l'exemple vivant de la famille moyenne métropolitaine. Ce dernier ne ressemble en rien aux petits Euro-Algériens parmi lesquels le comportement sauvage, « l'obscénité », l'impudicité et le débraillé font, entre autres, partie du quotidien. C'est un garçon qui ne joue pas dans la rue, qui a une maison de famille avec un grenier bourré de lettres et de photos, qui est enraciné et conscient de sa tradition familiale et qui connaît l'histoire de ses parents et de ses ancêtres et dont la vie lui procure des exemples éloquents et de préceptes pour son code de conduite.

Didier parle de la France comme de « notre patrie », une notion trop vague et « imprécise » pour Jacques pour qui la France « *était une absente dont on se réclamait et qui vous réclamait parfois* »<sup>623</sup>. Jacques est impressionné et presque submergé par le sens d'équilibre et la claire perception de « *l'enfant de la famille, de la tradition et de la religion* »<sup>624</sup>. Néanmoins en l'écoutant et en observant sa conduite étrangère et exotique, Jacques se rendait compte de la profondeur de la fosse étanche qui les séparait, en constatant, par conséquent, que la France métropolitaine est peuplée d'une race différente de celle des Européens d'Afrique du Nord, lesquels sont en quelque sorte « *des citoyens théoriques d'une nation imprécise où la neige couvrait les toits alors qu'eux-mêmes grandissaient sous un soleil fixe et sauvage, muni d'une morale des plus élémentaires qui leur proscrivait par exemple le vol, qui leur recommandait de défendre la mère et la femme, mais qui restait muette sur des quantités de questions touchant aux femmes, au rapport avec les supérieurs...* »<sup>625</sup>. Jacques constatait également qu'il était ébloui par l'assise culturelle métropolitaine, mais son attachement réel et sa loyauté restent à sa terre natale et à son propre monde, pareillement au berger kabyle qui, regardant voler les cigognes, rêve toute la journée du Nord d'où elles viennent, mais

---

<sup>622</sup> Mouloud FERAOUN, *Les Chemins qui montent*, op.cit., p. 227

<sup>623</sup> *Ibid.*, p. 226

<sup>624</sup> *Ibid.*, p. 228

<sup>625</sup> Mouloud FERAOUN, *Les Chemins qui montent*, op.cit., p. 227

## Chapitre 2 : Les configurations sociogrammatiques

---

retourne, le soir venu, « *au plateau de lentisques, à la famille à longues robes, et au gourbi de la misère où il a poussé ses racines* »<sup>626</sup>. Il va sans dire que Camus perçoit la particularité de son âme de petit-blanc d'Algérie et ne cesse de prendre plaisir à exhiber ses racines nord-africaines, lesquelles sont aisément décelables dans ses romans et nouvelles, et encore plus évidentes dans ses essais.

On va terminer notre analyse des sociogrammes par l'analyse du sociogramme du « paraître », un sociogramme qui a fortement marqué les deux univers romanesques féraouniens, mais dont la manifestation reste tiède ou presque inexistante dans la trame narrative de *Le Premier Homme* car, sans doute, Camus ne fait pas de la logique du paraître, c'est-à-dire de la relation dialectique entre « l'être » et « le paraître », une de ses préoccupations majeures.

### 6. Le sociogramme du paraître dans le diptyque de Feraoun

L'analyse exhaustive de la société de *La Terre et le sang* et de celle de *Les Chemins qui montent* dévoile la présence d'un autre sociogramme, celui du paraître, certes moins développé que les précédents, mais qui répond aux cinq

---

<sup>626</sup> *Ibid.*, p. 228

## Chapitre 2 : Les configurations sociogrammatiques

---

critères jugés indispensables par Duchet quant à l'identification du sociogramme à savoir : « *un noyau conflictuel, un ensemble lui-même conflictuel, l'appartenance contemporaine des représentations partielles à d'autres sociogrammes, une convergence interdiscursive et une durée limitée* »<sup>627</sup>.

Le sociogramme du paraître met le point sur un fait social courant digne d'être mentionné à savoir celui de l'hypocrisie. En effet, le lecteur de *La Terre et le sang* arrive aisément à constater qu'à Ighil-Nezman, on joue de l'hypocrisie d'une façon exagérée, c'est-à-dire que les villageois se permettent le recours à tous les moyens en vue de sauver leurs apparences et d'arriver à leurs fins. Il y en a parmi eux qui ne trouvent aucun mal à transgresser les obligations et les interdictions de la sacrée loi de Dieu, rien que pour de vulgaires calculs et de sombres histoires d'intérêts, comme c'est le cas de Tassadit des Issoulah. Cette vieille malicieuse qui, pour sauver son ménage et celui de son fils, a utilisé avec grande tranquillité de conscience Salem, l'employé de son mari, d'abord pour camoufler la stérilité de son époux Hamid. Elle l'a utilisé ensuite afin de produire un héritier à son fils Mohund qui n'est autre que le fils illégal de ce dernier.

D'autres, à l'instar de Houcine-Aït-Larbi et Mohand Amezian l'usurier, pour spolier une propriété d'un pauvre se montrent sympathiques à son égard. Ils se présentent en parent généreux et ne tardent pas à venir à son secours. Mais une fois arrivés à leur fin, ils le larguent sans pitié. La peur de perdre la face et l'honneur pousse une autre catégorie de villageois, à l'instar de la famille des Aït-Tahar, à prendre des précautions pour camoufler les incessantes hostilités et les interminables disputes qui ont l'habitude de marquer la relation entre ses membres. Le souci de perdre la face les oblige à régler leurs affaires entre eux et à n'admettre, en effet, l'intervention d'aucune personne étrangère. D'autres familles comme les Aït-Hamouche ou les Issoulah en arrivant à priver les leurs pour éviter que les étrangers de passage n'aillent demander l'hospitalité ailleurs. Le narrateur

---

<sup>627</sup> Claude DUCHET, Patrick MAURUS, « Entretiens de 1995 », *op.cit.*, p. 36

## Chapitre 2 : Les configurations sociogrammatiques

---

nous rapporte que pourvu que les Issoulah détiennent l'honneur du village, la vieille Tassadit, l'épouse de Hamid, se montre si généreuse, si charitable « *au point que parfois ses enfants et Hamid lui-même enragent de la voir si généreuse avec d'autres tandis qu'elle n'accorde aucune libéralité aux siens* »<sup>628</sup>.

La logique du paraître n'épargne personne à Ighil-Nezman y compris les marabouts, ces « hommes de religion et de *baraka* », qui profitent de leur statut de détenteur exclusif du savoir religieux et de leur ascendance noble, pour se permettre de tenir en mains le sort des villageois. Feraoun précise à ce sujet que : « *le marabout, on l'appelle « sidi » en considération de l'ancêtre, on embrasse sa tête ou plus simplement sa main et l'on est quitte envers lui* »<sup>629</sup>. Il précise également que, par leur qualité d'hommes instruits, les marabouts savent dans leur for intérieur que les amulettes ne guérissent que les imaginations déréglées, que les visites des *koubas* et les offrandes n'ont aucune influence sur le destin de l'homme. Mais que faire ? Il faut qu'ils continuent de jouer ce rôle spirituel pour jouir du privilège que la société leur accorde car « *ils savent qu'il existe des moments où l'on a besoin de croire, où l'on devient naïf et tendre comme un enfant. Ce sont des moments importants à [leurs] yeux, les seuls où l'on retrouve Dieu* »<sup>630</sup>.

L'hypocrisie est omniprésente également dans la trame narrative de *Les Chemins qui montent*. Le narrateur souligne surtout à travers l'histoire de Nana Melha et de sa fille Dahbia quelques aspects de la logique du paraître, d'abord au village des Aït-Ouadhou, puis à Ighil-Nezman. Dahbia, la pratiquante assidue, éprouve de l'aversion pour les chrétiens de son village parce que ces derniers « *ne sont pas sincères [et] beaucoup d'entre eux se sont convertis par intérêt* »<sup>631</sup>. Le narrateur souligne que grâce à cette malice et à ce jeu malsain, ces « pseudo-chrétiens » finissent toujours par tirer profit de ce nouveau statut en réussissant,

---

<sup>628</sup> Mouloud FERAOUN, *La Terre et le sang*, op.cit., p. 164

<sup>629</sup> Mouloud FERAOUN, *Jours du Kabylie*, op.cit., p.36

<sup>630</sup> *Ibid.*, p. 42

<sup>631</sup> Mouloud FERAOUN, *Les Chemins qui montent*, op.cit., p.21

## Chapitre 2 : Les configurations sociogrammatiques

---

par l'appui des Pères-blancs, à se faire embaucher dans les différents secteurs de « l'Administration », et à jouir d'une certaine dignité « *qui les rapproche singulièrement des Français* »<sup>632</sup>. Cependant, la nature de chrétien ne les empêche pas de continuer d'exercer discrètement certains cultes musulmans : ils continuent, par exemple, de jurer « par les saints du pays », de pratiquer la circoncision, de rendre visite aux derviches et de célébrer les *Aïds*. Mais, par manque de sincérité et de loyauté, « *leur colère se tourne [carrément] contre le Christ et ses serviteurs* » lorsqu'ils sentent que le pacte tacite d'intérêt qui les lie à « l'Administration » est rompu.

À Ighil-Nezman, le narrateur explique le profond enracinement de ce phénomène dans la société en révélant que les villageois sont, dans leur for intérieur, conscients de la grande loyauté, de l'immense témérité et de la générosité démesurée d'Amer n'Amer, mais « *au fond, ce que chacun lui reproche c'est sa franchise, son refus d'accepter l'hypocrisie générale qui est ici, la règle de conduite* »<sup>633</sup>. Nana Melha dévoile une autre facette de cette règle de conduite générale à travers le personnage de Saïd Aït-Slimane, le notable chef de famille, que, par respect, tout le monde appelait Vava Saïd. Ce « *vieillard pieux et respectable* »<sup>634</sup> accepte volontiers de donner de l'aide à la pauvre Melha en l'engageant comme porteuse d'eau. Derrière ce geste profondément humain, se cache un fol espoir de l'avoir comme maîtresse puisqu'il avait pris l'habitude de tromper son épouse « *avec toutes les pauvresses qui lui tombaient sous la main, les veuves, les mendiantes de passage et mêmes les petites orphelines* »<sup>635</sup>. Ceci constitue une tare pour les siens, lesquels se trouvaient obligés de la dissimuler soigneusement pour sauver la face de l'honorable famille et éviter que des retombées négatives viennent salir sa bonne réputation.

---

<sup>632</sup> *Ibid.*, p.24

<sup>633</sup> *Ibid.*, p.38

<sup>634</sup> *Ibid.*, p.43

<sup>635</sup> Mouloud FERAOUN, *Les Chemins qui montent*, *op.cit.*, p.44

## Chapitre 2 : Les configurations sociogrammatiques

---

Pour conclure, il faut dire qu'à Ighil-Nezman la logique de l'hypocrisie est la même partout. Une logique qui est affichée en fonction des changements dont l'objectif n'est autre que celui de parvenir à une fin. Cette logique s'oppose à celle de la franchise et de la droiture incarnée par les partisans de l'ouverture sur le monde qui montrent leur flagrant désaccord avec cette règle de conduite générale. C'est dans cette bipolarité conflictuelle que le sociogramme du paraître trouve son sens et son intensité. En effet, le terme qui constitue son noyau pourrait être celui de l'être qui le contrarie tout en s'associant à lui à la manière de l'oxymoron, la figure de style qui consiste à associer deux termes de sens opposés.

Avec l'analyse des sociogrammes nous arrivons au terme de l'analyse sociocritique des romans de notre corpus. Aussi serait-il opportun de s'interroger sur les genres et les mouvements littéraires auxquels ils appartiennent et de souligner quelques aspects de leur littéarité.

### **7. Réflexion sur la classification des romans du corpus**

#### **7.1. *La Terre et le sang* et *Les chemins qui montent* : œuvres réalistes ou naturalistes ?**

L'œuvre de Feraoun est constituée de romans, de recueils de poèmes, d'essais et d'écrits politiques. Dans ces ouvrages, l'écrivain aborde généralement les thèmes qui présentent le vécu collectif du village, les traditions et coutumes à ses



## Chapitre 2 : Les configurations sociogrammatiques

---

yeux dignes d'être fidèlement traitées par le biais de l'écriture. C'est ainsi qu'il avait écrit : « *l'intérêt vient, sans doute, de ce que l'on était prêt à nous entendre et qu'on attendait de nous des témoignages sincères ; la floraison s'explique par notre impérieux besoin de témoigner sincèrement, entièrement, de saisir notre réalité sur le vif et dans tous ses aspects* »<sup>636</sup>. Les deux romans sur lesquels nous travaillons ne font pas exception. L'auteur nous dévoile la vie de ces hommes fiers, forts et orgueilleux et celle de ces femmes recluses et combattantes. Il nous montre ce qu'il faut ou ne faut pas faire dans ce village, ce qui se passe derrière les façades et les passions, violences et tourments qui habitent les villageois. Pour s'arrêter sur ces détails, l'auteur confie la narration à un narrateur-témoin, un habitant du village qui se manifeste à travers l'emploi de la première personne du pluriel. Il aurait pu faire de Madame, la française, la narratrice de son roman. Mais aurait-elle eu l'objectivité requise pour le faire, étant donné son statut initial d'étrangère au village ?

La première personne du pluriel est aussi une marque de solidarité et de cohésion sociale et revendique clairement le discours identitaire que le narrateur partage avec tous les membres de cette grande famille qu'est Ighil-Nezman. Voici quelques exemples illustrant l'omniprésence de ce « nous » fusionnel pris au hasard dans ces deux œuvres littéraires :

- « *cependant nous savons bien, nous qui vivons dans nos montagnes ...* ». (T.S. p.110)
- « *la rude existence des villageois de chez nous* ». (T.S. p.123)
- « *sans notre avarice ou notre pauvreté, nous voudrions bien tous être hospitaliers* ». (T.S. p.144)
- « *Au bout de quelques temps, Marie ne constata plus rien de curieux chez nous* ». (T.S. p.98)
- « *Nous, kabyles ... nous, musulmans, nous que Dieu n'a pas fait roumis...* ». (C.Q.M. p. 136)
- « *Nous nous étions libérés de tout, sauf du mépris des Français. Or, ce mépris glissait sur nos cœurs comme les averses sur nos imperméables* ». (C.Q.M. p. 137)
- « *Il y a un siècle que les Français viennent chez nous. Il y a un demi-siècle que nous allons chez eux* ». (C.Q.M. p. 231)
- « *Actuellement, chaque fois qu'un métropolitain vient chez nous, il n'émigre pas, lui : il s'établit* ». (C.Q.M. p. 232)

---

<sup>636</sup> Mouloud FERAOUN, *L'Anniversaire, op.cit.*, pp. 53, 54

## Chapitre 2 : Les configurations sociogrammatiques

---

En lisant ces deux romans de Feraoun, on constate qu'ils sont semblables à des documents historiques qui retournent les cendres du passé et exposent l'inconscient social des Kabyles. Mais la question qui s'impose quant à la classification de ces œuvres littéraires est la suivante. Peut-on les considérer comme des œuvres naturalistes ou réalistes ? Pour répondre à cette question, il faut revenir à la comparaison que Georg Lukács<sup>637</sup> établit entre ces deux courants littéraires. Pour lui, le romancier naturaliste se contente de reproduire des événements, des faits d'une façon abstraite pour en constituer un dossier documentaire. Le romancier réaliste, quant à lui, ne se contente pas d'accumuler des détails, autrement dit la reproduction myope lui importe moins que l'articulation significative des faits. Dans cette perspective, on peut dire que *La Terre et le sang* et *Les Chemins qui montent* paraissent plus réalistes que naturalistes dans la mesure où l'auteur ne vise pas uniquement la représentation photographique de la réalité de la société kabyle, mais la dépasse pour critiquer quelques aspects de cette société figée, ignorante et misérable, en marge du siècle nouveau afin d'amener le lecteur à une même attitude de protestation et de refus. On peut y lire également le regard critique que l'auteur manifeste à l'égard de la société coloniale pour dénoncer la politique d'injustice adoptée par l'administration coloniale.

Cela nous amène à dire que les deux romans de Feraoun sont des chefs-d'œuvre aux yeux de l'esthétique du critique hongrois Lukács parce que l'auteur réussit à construire des situations, des actes et des caractères typiques au lieu de s'enfermer dans la représentation abstraite de la réalité. Dans cette perspective le mot célèbre de Marx fait sens : « *les philosophes n'ont fait qu'interpréter le monde de différentes manières, ce qui importe c'est de le transformer* »<sup>638</sup>.

---

<sup>637</sup> Georg Lukács (1885-1971), philosophe et théoricien de la littérature hongrois

<sup>638</sup> Jean-Louis CABANES, *Critique littéraire et sciences humaines, op.cit.*, p. 89

### 7.2. *Le Premier Homme* : une "autobiographie plurielle"

Il est intéressant de mentionner que les romans qui ont nettement contribué au succès populaire de Camus, notamment *L'Étranger* et *La Peste*, n'ont pas suscité la fierté de leur auteur puisque le souci moralisateur l'emporte sur l'aspect esthétique. En effet, ces derniers « illustrent les idées philosophiques défendues dans *Le mythe de Sisyphe* et *L'Homme révolté* : l'acceptation de l'absurde par la révolte mesurée mènera l'homme solidaire au bonheur »<sup>639</sup>. En utilisant des techniques empruntées à la littérature américaine de l'époque, les premiers textes camusiens décrivent les personnages de l'extérieur et en font des marionnettes au service d'une idée ou d'un principe idéologique. L'œuvre camusienne sur laquelle nous travaillons se démarque des autres œuvres de l'auteur par sa singularité qui se manifeste par sa nature, à la fois romanesque et autobiographique, et surtout par le sujet du roman, qui est l'auteur lui-même et les membres de sa famille. En effet, Camus avait pensé à ce projet romanesque dès le milieu des années cinquante ; en témoigne la lettre qu'il a adressée au mois d'août 1955 à son ami et maître Jean Grenier :

« J'essaierai d'écrire un roman direct, je veux dire, qui ne soit pas, comme les précédents une sorte de mythes organisés. Ce sera une "éducation" ou l'équivalent. À quarante-deux ans, on peut s'y essayer. »<sup>640</sup>

En effet, la trame narrative de *Le Premier Homme* recoupe la vie et l'histoire de la famille de son auteur à plusieurs endroits : sa naissance à Mondovi, près de Bône en 1913, la mort de son père, Lucien, à la bataille de la Marne lors de la première Guerre mondiale, sa propre enfance passée dans le quartier algérois de Belcourt, et la vie modeste de sa famille. Les portraits de Catherine Cormery, la

---

<sup>639</sup> Céline HUYGHEBAERT, « Morale et esthétique chez Camus », in Jean-François PAYETTE, Lawrence OLIVIER, (dir), *Albert Camus : Nouveau regard sur sa vie et son œuvre*, Québec, Presse de l'université de Québec, 2007, p. 62

<sup>640</sup> Albert CAMUS, Jean GRENIER, *Correspondances 1932-1960*, Paris, Gallimard, 1981

## Chapitre 2 : Les configurations sociogrammatiques

---

mère du principal protagoniste du roman, de sa grand-mère, de ses deux oncles et de son frère Henri concordent respectivement avec ceux de Catherine Camus, la mère de l'écrivain, de Catherine Sintès sa grand-mère maternelle, de ses oncles Etienne et Joseph et de son frère aîné Henri. L'image du personnage de l'instituteur reflète avec réalisme celle de Monsieur Louis Germain, celui qui a eu comme élève le jeune Camus et envers lequel il a toujours éprouvé une vive admiration et une reconnaissance infinie.

Il va sans dire qu'en dépit de cet important dosage autobiographique, on ne peut pas considérer *Le Premier Homme* comme un roman typiquement autobiographique du fait que ce texte ne correspond pas aux critères de l'autobiographie établis par Philippe Lejeune dans son ouvrage intitulé *Le Pacte autobiographique*. Selon Lejeune, l'autobiographie est un « récit rétrospectif en prose qu'une personne réelle fait de sa propre existence, lorsqu'elle met l'accent sur sa vie individuelle, en particulier sur l'histoire de sa personnalité »<sup>641</sup>. Dans ce roman Camus n'emploie pas la première personne du singulier pour raconter l'histoire de sa vie. Son principal protagoniste s'appelle Jacques Cormery, et donc le « il » du narrateur se trouve omniprésent dans le texte. Ce choix du « il » au lieu du « je » met en doute le contrat de vérité, mais il paraît être une tentative pour rendre l'histoire autobiographique plus littéraire. Par ailleurs, la distance linguistique du « il » souligne une certaine opposition entre le récit intime et singulier de Camus et l'histoire universelle qu'il raconte, c'est-à-dire celle de la communauté des petits blancs d'Algérie du fait que ce « il » nous renvoie à une collectivité faite de plusieurs « je ». La tâche de l'écrivain est d'arracher de l'oubli ceux qui ne sont portés par aucune tradition, ceux dont la vie n'a pas été retenue par la mémoire collective et dont l'activité est promise à l'omission. C'est ainsi qu'il a évoqué dans le Cahier des notes et plans de *Le Premier Homme* les tombes des colons en Algérie :

---

<sup>641</sup> Philippe LEJEUNE, *Le Pacte autobiographique*, Paris, Seuil, 1975, p. 14

## Chapitre 2 : Les configurations sociogrammatiques

---

« Dans le département de Constantine, les 2/3 des colons sont morts sans presque avoir touché la pioche ou la charrue. Vieux cimetière des colons, l'immense oublié. »<sup>642</sup> *Le Premier Homme* serait par conséquent un enchevêtrement d'histoires de la vie de l'auteur et un enchâssement d'histoires dans l'Histoire oubliée collective du Pied-noir dans la méditerranée.

Compte tenu de notre objectif d'étude, nous nous sommes focalisé tout au long de notre analyse sur la fonction référentielle pour mettre l'accent sur la constitution de la société du roman et les rumeurs sociales qui la parcourent. Toutefois, il revient de dire que la fonction poétique est intensément omniprésente dans les trois univers romanesques de notre corpus d'étude. Cette omniprésence se manifeste par la grande abondance des procédés et techniques consciemment aménagés par les deux romanciers dans le but précis de révéler la littéarité de leurs textes et de monter par là leurs aspects esthétiques. Nous essayons à présent de révéler certains aspects de la littéarité de trois textes.

### **8. Le diptyque féraounien en tant qu'œuvre poétique**

Tout en se basant sur les moyens et les procédés techniques fournis par la poétique et la narratologie pour l'analyse du roman, il faut dire que les subtilités narratives des deux œuvres de Feraoun sont proches de celles du roman moderne qui se démarque des techniques traditionnelles du roman classique par l'absence

---

<sup>642</sup> Albert CAMUS, *Le Premier Homme*, *op.cit.*, p. 348

## Chapitre 2 : Les configurations sociogrammatiques

---

de la succession chronologique et par le recours au monologue intérieur, au style indirect libre et à la focalisation multiple.

Sur le plan de la narration, selon la terminologie de Genette développée dans l'ouvrage *Figure III*, on peut dire que le narrateur de *La Terre et le sang* et de la première partie de *Les Chemins qui montent* est à la fois intradiégétique et extradiégétique. Intradiégétique puisqu'il est présent dans le récit tant qu'habitant d'Ighil-Nezman. Extradiégétique dans la mesure où il ne joue aucun rôle dans la trame narrative sinon celui de témoin ou de spécialiste des affaires kabyles. Pour cela, il adopte une technique d'écriture simple, réaliste et directe, une technique de témoignage et d'affirmation de soi. Cette technique adapte le modèle balzacien à un monde romanesque spécifiquement algérien. C'est ce qui fait l'originalité de l'écrivain maghrébin d'expression française qui réussit à résoudre le problème qui consiste à couler un héritage culturel dans le moule d'un autre. C'est l'effet que peut produire d'un temps en temps l'insertion d'un mot kabyle, sans parfois le mettre en italique, ou d'une trace de la tradition orale colportée par les proverbes et les contes. Mouloud Feraoun émaille sans cesse son texte par de tels énoncés pour essayer à sa façon d'aplatir la langue française en lui ajoutant une nouvelle teinte. Citons à titre d'exemple les passages suivants extraits de *La Terre et le sang* :

-« *Ne te tracasse pas pour cet homme. Son ventre est pourri de bile. Un foie de poule et des mains rigides ! Dieu a bien fait d'avoir privé l'âne de cornes* » (L.S. p. 97).

-« *Que Dieu éloigne de ta tête les catastrophes, ma fille !* » (L.S. p. 239)

-« *Vous portez toutes l'esprit malin au point que, [...], la meilleure d'entre vous, au jour du jugement, ne verra que le dos du Prophète.* » (L.S. p. 156)

- « *ceux qui élèvent des neveux dressent des serpents pour leurs cous* » (L.S. p. 96).

On lit dans *Les Chemins qui montent* d'autres exemples similaires comme ceux-ci :

## Chapitre 2 : Les configurations sociogrammatiques

---

- « *Melha, maudit le démon ! C'est lui qui te fait parler* » (C.Q.M. p. 46)
- « *Tu n'as pas de chance, ma pauvre fille ! Tout ceci est une question de front. Lorsque le non n'est pas inscrit sur ton front, tu peux toujours espérer le fiancé : il ira ailleurs. Oui, le front.* » (C.Q.M. p. 71)
- « *C'est le diable qui veut me séduire. Le diable prend tous les visages, qu'il soit maudit...* » (C.Q.M. p. 82)
- « *Il est faible, disait ma mère. Il a "mangé" son père, mais c'est un homme tout de même. Il ne sera pas lâche comme eux. Il n'y a que les filles qui pleurent.* » (C.Q.M. p. 127)

L'usage de ces transpositions et de ces expressions typiquement kabyles peut être perçu comme une volonté, chez l'auteur, de révéler aux lecteurs étrangers l'existence d'une langue kabyle qui, avec son propre génie, véhicule une culture et renferme des croyances et une façon singulière de percevoir le monde.

Sur le plan esthétique, la technique romanesque de deux romans de Feraoun, notamment *La Terre et le sang* se manifeste d'abord à travers l'emploi excessif du discours descriptif qui prend généralement le dessus sur la narration. Conformément aux principes de l'esthétique réaliste, la description prolifère en une masse de détails qui permettrait de prolonger encore cet état des lieux pour regrouper toutes les notations concernant par exemple les usages vestimentaires, les objets et ustensiles. Cette description est en général faite en focalisation interne, à travers les yeux d'un narrateur témoin, informé et privilégié. Elle se caractérise par l'emploi du présent générique, les déictiques, l'effacement apparent du narrateur qui donne l'illusion que le tableau surgit dans son immédiateté sous les yeux ou dans l'imaginaire du lecteur, tel celui du village d'Ighil-Nezman, lequel constitue l'espace où se sont déroulés les principaux événements de deux univers romanesques de Feraoun:

*« Le village est un ensemble de maisons et les maisons sont faites d'un assemblage de pierres, de terre et de bois. C'est à peine si elles laissent*

## Chapitre 2 : Les configurations sociogrammatiques

---

*soupponner la naïve intervention de l'homme-maçon. Elles auraient poussé seules, telles qu'elles s'offrent à leurs occupant, que cela ne serait pas un miracle sur cette terre ingrate avec laquelle elles se confondent, sur laquelle chacun végète et où l'on finit par se coucher sous une dalle de schiste. [...] Les plus vieilles maisons d'Ighil-Nezman, qui semblent porter la patine des siècles avec leur tuile noircies, leurs jointures de mortier qui lâchent, toutes ventruées et dont la toiture de tuiles tordues s'affaisse, n'ont pour la plupart abrité que le grand-père »<sup>643</sup>.*

Dans ce passage, le narrateur dévoile par une description grotesque quelques traits de ce village de montagne pour insister sur la pauvreté de cette région et pour témoigner aussi de la simplicité et de l'incivilité des gens qui y habitent.

Le discours descriptif de deux romans féroouniens se trouve aussi renforcé par un nombre aussi important que varié de portraits qui viennent confirmer le souci d'esthétique que l'auteur accorde à son texte. En général, les portraits servent à présenter les personnages selon trois critères fondamentaux, abondamment croisés à savoir les traits physiques (traits du visage, allure, pose du corps), les critères psychologiques et moraux (sentiments, caractères, pensées), les critères sociaux (appartenance à un rang social défini, vêtement, habitat, langage, métier). Ils sont souvent enrichis par de multiples figures de style telle la comparaison, la métaphore, l'hyperbole, etc.

Dans le diptyque de Feraoun, le portrait occupe une place favorisée. Le narrateur y recourt à chaque fois qu'il s'arrête pour présenter un de ses personnages en s'attardant sur ses aspects apparents ainsi que sur les aspects non-visibles de sa personnalité. En effet, on lit dans *La Terre et le sang*, le portrait de Kamouma (L.S. p. 16), celui de Houcine (L.S. p. 51), de Madame (L.S. p. 55), de Rabah (L.S. p. 66), de son coéquipier André (L.S. p. 70), de Marie (L.S. p. 71), de Lucienne (L.S. p. 83) la servante de Mme Garet, d'Ali (L.S. p. 91), de son neveu Slimane (L.S. p. 95), de Si-Mahfoud (L.S. p. 103), le marabout, de Chabha (L.S. p. 104), de Ourdia (L.S. p.

---

<sup>643</sup> Mouloud FERAOUN, *La Terre et le sang*, op.cit., p. 19



## Chapitre 2 : Les configurations sociogrammatiques

---

156) la bru de Tassadit, de Smina (L.S. p. 209), etc. En voici un, pris au hasard, celui de Kamouma:

« [Kamouma] est noire et impressionnante. Toujours aussi sèche et grande, mais voûtée et fragile comme un roseau fêlé. Des flocons de cheveux laineux apparaissent sous son foulard craquelé, ses grands yeux noirs sont brouillés, son regard est vague, ses paupières rouges et dénudées »<sup>644</sup>.

Avant de passer aux détails précis et typiques marquant le visage de Kamouma, le narrateur évoque l'aspect général ou l'allure du corps de ce personnage meurtri par la vie et ses aléas. La succession d'adjectif est enrichie par une comparaison pour mettre l'accent sur les marques de vieillesse de Kamouma. Comparer son corps affaibli à un vieux roseau courbé et fêlé, c'est une forme descriptive et métaphorique pour révéler les années de peine qu'elle avait vécues et durant lesquelles elle avait connu toutes sortes de meurtrissures durant l'absence de son fils.

Dans *Les Chemins qui montent*, on lit, entre autres, les portraits de Dahbia (C.Q.M. p. 15, 43), de Amer n'Amer (C.Q.M. p. 32, 38, 39), de Saïd Aït-Slimane (C.Q.M. p. 43, 44) et de son épouse (C.Q.M. p. 44), de Mokrane (C.Q.M. p. 64), de Ouisa, l'épouse de Mokrane (C.Q.M. p. 74, 75), de Nana Melha (C.Q.M. p. 152, 155, 156), et de la sœur de la suicidaire Rahma que le narrateur Amer n'Amer évoque dans le huitième jour de son journal :

« La sœur de Rahma est une personne sans âge. Je pense qu'elle est plus jeune que la morte. Comment savoir ? Elle a un pauvre visage maigre et pâle comme une feuille sèche. Tout en elle est vieux, las, usé. Ses habits autant que son corps. Est-elle propre, est-elle sale ? Pareille à un objet rouillé, le savon ou la crasse ne sauraient rien changer à son état... »<sup>645</sup>

Le narrateur révèle à travers ce portrait que cette fille souffrante, délaissée personnifie la misérable existence des kabyles d'Ighil-Nezman. Il la qualifie de

---

<sup>644</sup> Mouloud FERAOUN, *La Terre et le sang*, op.cit., p. 16

<sup>645</sup> Mouloud FERAOUN, *Les Chemins qui montent*, op.cit., p. 196

## Chapitre 2 : Les configurations sociogrammatiques

---

personne « sans âge » et la compare vu sa grave situation de besoin à « un objet rouillé » dont les couches de rouille se superposent avec le temps et s'attachent l'une à l'autre sous l'effet pervers de l'abandon absolu pour ternir définitivement l'éclat initial de son teint.

Outre les passages descriptifs, la technique romanesque de deux univers romanesques féraouniens est fortement marquée par la présence quasi permanente des figures de style, appelées également figures de rhétoriques: des procédés d'écritures qui permettent d'exprimer les choses différemment de l'usage courant. Parmi ces figures qui viennent enjoliver les deux textes de Feraoun, on cite à titre d'exemple la panoplie de comparaisons qui leur donne davantage d'éclat et de beauté telle une myriade d'étoiles nocturnes venant orner un ciel pur d'une région campagnarde. Voici quelques une de ces comparaisons analysées dans le tableau ci-dessous :

-Tableau des comparaisons dans *La Terre et le sang*

la comparaison	le comparé	le comparant	l'outil de comparaison	l'élément commun
« le village est assez laid, il faut en convenir, on doit l'imaginer planqué au haut d'une colline, telle une grosse calotte blanchâtre et frangée d'un morceau de verdure » p. 13	le village d'Ighil-Nezman	une grosse calotte	telle	tous les deux se placent au sommet
« ...une nature embellie par l'artifice, guindée et élégante comme une femme discrètement poudrée dans sa tenue de sortie » p. 53	la nature en France	une femme maquillée	comme	beauté soignée, artificielle par opposition à la beauté naturelle

## Chapitre 2 : Les configurations sociogrammatiques

« dans sa robe de crêpe jaune à fleurettes rouges elle a l'air d'une aimable fée qui vient embellir par sa présence ce paysage rustique » pp. 54,55	Madame (Marie)	une fée aimable	a l'air de	être dans tout l'éclat de sa beauté
« mais Amer n'avait rien d'un homme victorieux. Il ne savait plus s'armer que de prudence, de méfiance, pareil à certains êtres inquiets qui voient partout un danger, ou à de malheureux désespérés qui ont manqué le suicide » p. 82	Amer	certaines êtres inquiets / de malheureux désespérés	pareil à	l'inquiétude, la tristesse et la détresse
« on le comparait souvent à un crapaud, une bête immonde qui salit si on l'écrase et qui importune si on n'ose y toucher » p. 95	Slimane	Crapaud	comparait à	méchanceté et malveillance
« en somme l'un et l'autre en étaient arrivés à avoir un sentiment étrange qui refusait le compromis, une petite boule pleine de rancœur comme un kyste dans une chair sainte » p. 146	une petite boule de rancœur	un kyste	comme	corps étranger, intrus, aversion et répugnance

## Chapitre 2 : Les configurations sociogrammatiques

« lorsqu'elle se fut juchée sur son tabouret, [...] elle donna l'impression de se trouver au bord d'un précipice et évoqua quelque ridicule statue de dieu nègre taillée dans du vieux bois » p. 41	Kamouma	statue de dieu nègre taillée dans du vieux bois	évoqua	caractère statique, immobilité, vieillesse et laideur
« ces villages de misère aux maisons blanchâtres qui s'enfoncent dans la glaise rouge comme des coquilles d'escargot dans de mottes de limon » p. 150	les maisons du village	coquilles d'escargot	comme	blancheur entourée partout de terre grasse

-Tableau des comparaisons dans *Les Chemins qui montent*

la comparaison	le comparé	le comparant	l'outil de comparaison	l'élément commun
« Dahbia a dévoré le journal de son ami. [...] Elle le gardera précieusement	Le journal d'Amer	Une relique inestimable/ces	comme	La valeur inestimable de ces objets sacrés. Cela

## Chapitre 2 : Les configurations sociogrammatiques

comme une relique inestimable, comme ces braises que recueillaient les premiers hommes, sur lesquelles veillaient des guerriers farouches et qui servait à raviver les foyers. » (p. 37)		braises que recueillaient les premiers hommes		exige que l'on s'attache particulièrement à les vénérer et à les conserver.
« Puis, juste au moment où [Dahbia] saisissait l'assiette et esquissait un sourire comme pour lui pardonner toutes ses indécences passées, [Mokrane] la happa traîtreusement par la taille tels ces chiens hargneux qui n'aboient jamais et mordent d'un coup brusque, en silence. » (p. 63)	Mokrane	Chiens hargneux	tels	La trahison de l'agresseur qui s'élançait à l'improviste sur sa victime pour ne lui laisser aucune chance de s'échapper.
« Qu'elle sourit un peu, Dahbia, qu'elle lève sur vous, ses grands yeux bleus au regard caressant, qu'elle entrouvre ses lèvres comme les pétales d'une rose gentiment offerte ! » (p. 15)	Les lèvres de Dahbia	Les pétales d'une rose	comme	La finesse, la beauté de la forme, de la couleur et la senteur douce
« Elle a un pauvre visage maigre et pâle comme une feuille sèche. » (p.196)	Le visage de la sœur de la suicidaire	Une feuille sèche	comme	La raideur, la déshydratation

## Chapitre 2 : Les configurations sociogrammatiques

				et le manque de vivacité
« Tout en elle est vieux, las, usé. Ses habits autant que son corps. Est-elle propre, est-elle sale ? Pareille à un objet rouillé, le savon ou la crasse ne sauraient rien changer à son état... » (p.196)	L'allure et les habits de la sœur de la suicidaire	Objet rouillé	Pareille à	L'état dégradant dû à l'exposition aux conditions atmosphériques, manque d'éclat et pourriture
« J'entrais dans sa bouche avide qui me broyait impitoyablement, descendais très vite dans son estomac qui m'aspirait comme une pieuvre et m'aspergeait de l'excès inemployé de ses sucs aux réactions puissantes.» (p. 197)	L'estomac affamé de la sœur de la suicidaire	La pieuvre	comme	Le puissant pouvoir d'aspiration, avidité et besoin incessant de nourriture
« Nous nous étions libérés de tout, sauf du mépris des Français. Or ce mépris glissait sur nos cœurs comme les averses sur nos	Le mépris des français envers les Norafs	averses	comme	La haute fréquence, ou le jet abandon et continu qui

## Chapitre 2 : Les configurations sociogrammatiques

imperméables. » (p. 137)				s'abat sur la cible
-----------------------------	--	--	--	------------------------

Parmi les figures de style qui marquent nos deux espaces romanesques, on trouve également la métaphore qui est une comparaison elliptique dans la mesure où le rapport d'analogie reste sous-entendu vu l'absence du terme comparatif. Les exemples suivants illustrent le choix adopté par l'auteur pour que le lecteur puisse ressentir davantage les émotions qu'il désire faire passer.

- « *Quand on le sait on s'aperçoit vite que ce fantôme sans méchanceté qui n'a presque pas d'effet sur celui qu'il étreint* » (L.S. p.29).

L'expression « fantôme sans méchanceté » est une métaphore qui désigne kamouma. Cette dernière, à force de vivre la misère et la souffrance, perd son éclat et sa vitalité et s'enlaidit davantage au point qu'elle effraie du premier coup les passants occasionnels.

- « *ce qui a changé, c'est toute une société, une humanité puissante et dédaigneuse qui ne l'aimait guère, où elle ne compta jamais comme un rebut, comme servante, parfois comme esclave. Une cendrillon pour tout dire qui découvre un royaume à la mesure de son bon sens de fille de peuple* » (L.S. pp.55, 56).

La référence à cendrillon est une métaphore à travers laquelle le narrateur révèle le lien d'analogie qui existe entre le vécu de Marie et celui de Cendrillon. En effet, à l'instar de Cendrillon, Marie se trouve au bas de l'échelle sociale et perd la position favorable qu'elle avait occupée suite à la disparition de son père et au remariage de sa mère avec l'affreux Joseph Mitard pour connaître l'humiliation et l'avilissement, avant d'échapper miraculeusement à ce maudit sort et finir par reprendre sa vie de « princesse » en compagnie de son prince charmant Amer dans le petit royaume d'Ighil-Nezman.

- « *Marie le "voyait venir". Et il y vint. Il y avait de quoi vomir. Pouah ! Ce vieux sac de chairs flasques qu'elle avait appelé papa ! Il donnait envie de lui cogner dessus, maintenant !* » (L.S. p.116).

## Chapitre 2 : Les configurations sociogrammatiques

---

L'expression « ce vieux sac de chairs flasques » est une métaphore utilisée par le narrateur pour mépriser Joseph Mitard le parâtre de Marie. Il le désigne par cette méprisante expression pour insister à la fois sur sa grosseur immense, sa laideur affreuse, monstrueuse, repoussante, sur l'obscénité de son âme et sur la saleté de son geste.

- « *Fallait-il prévoir le pire ? Mais même s'il parlait personne ne le croirait. Ourdia, si jeune, si belle avec ce vieux monstre ?* » (L.S. p.166).

L'expression « ce vieux monstre » est une métaphore pour désigner le vieux Salem que Tassadit a choisi pour coucher avec sa bru Ourdia afin de masquer la stérilité de son fils. Qualifier Salem de monstre est une manière de mettre en évidence sa laideur effroyable, sa force extraordinaire et sa virilité incontestable.

Ces exemples entre autres témoignent de la grande importance que l'auteur accorde aux faits de style et à la littérarité de son texte pour démontrer que ce roman n'est pas un simple document ethnographique. Une autre série d'exemples illustre notre propos :

-« *C'était un bouledogue à grosse tête, avec une bouche largement fondue et des yeux à effrayer les enfants* » (C.Q.M. p. 64).

Le mot « bouledogue » est une métaphore qui décrit bel et bien Mokrane Aït-Slimane, lequel est issu d'une famille riche et puissante, mais connue pour sa laideur, sa méchanceté et sa mauvaise conduite. Il est navrant tant par son physique que par son caractère.

-« [Les femmes] *sont condamnées à rester et c'est ce qu'elles font jusqu'à la mort. Des plantes ingrates dont personne ne s'occupe jamais et qui se dessèche sur pied, quand le troupeau et le berger ont oublié de les meurtrir* » (C.Q.M. p. 55).

Désigner les femmes par « des plantes ingrates » est une métaphore qui nous permet de comprendre la situation déplorable que vit la femme dans la société archaïque d'Ighil-Nezman. Cette dernière est considérée comme un objet de mépris total à qui on ne lui consacre aucun soin et dont le sort dépend carrément de l'existence déplorable dans le village, sans aucune perspective d'avenir.



## Chapitre 2 : Les configurations sociogrammatiques

---

-« *Malha a toujours été un gentil petit oiseau insouciant et léger, ni l'âge, ni le malheur ne la changeront pas* » (C.Q.M. p. 55).

Comparer Melha à un « un gentil petit oiseau insouciant et léger » est une manière du narrateur pour mettre en valeur la forte personnalité de cette dame exceptionnelle qui a réussi à trouver la force de relever les défis que la vie lui a lancés en se forgeant un tempérament combatif construit sur une base solide de liberté, d'autonomie et d'insouciance.

-« *Elle critiquait tout : le physique de la fiancée, son caractère, puis le jeune homme, puis enfin les parents de deux parties. C'était une galerie amusante qui défilait sous l'œil ironique et les sarcasmes de Melha* » (C.Q.M. p. 72).

« Une galerie amusante » est une simple métaphore qui traduit parfaitement l'extrême jalousie de la mère villageoise quand sa fille rate une éventuelle opportunité de mariage à l'annonce d'une cérémonie de fiançailles au village. Ces mères furieuses à l'instar de Melha ne trouvent aucun moyen pour se consoler que de s'amuser pour souiller les jeunes conjoints et leurs familles par des médisances faites par esprit de vengeance.

Après avoir tenté de cerner ce qui constitue la littérarité du diptyque de Feraoun, nous essaierons à présent de révéler quelques aspects de la littérarité de l'œuvre camusienne.

### **9. *Le Premier Homme* en tant qu'œuvre poétique**

Sur le plan de la narratologique, on peut dire que le narrateur de *Le Premier Homme* est extradiégétique puisqu'il est totalement absent de l'histoire qu'il raconte et ne joue aucun rôle dans la trame narrative. Un seul narrateur assure, tout au long du récit, l'acte de la narration, même pour les récits enchâssés. Ce narrateur impersonnel adopte une technique d'écriture simple réaliste et directe pour décrire

## Chapitre 2 : Les configurations sociogrammatiques

---

les actions et les pensées des personnages en épousant le plus souvent le point de vue de son principal protagoniste, c'est-à-dire ses perceptions, ses sentiments et ses réflexions. Cette distance entre le narrateur et l'histoire permet à l'auteur de donner un regard neutre et une analyse plus ou moins objective de son propre passé. Ce choix rend le narrateur omniscient et ayant le regard de créateur. En effet, il fait défiler avec Jacques tout au long de sa vie durant les moments les plus marqués en présentant ainsi, l'état psychique du principal protagoniste ainsi que les pensées, les sentiments, les émotions et les envies de différents personnages comme l'attestent les extraits suivants :

-« *Car Monsieur Bernard, son instituteur de la classe de certificat d'études, avait pesé de tout son poids d'homme, à un moment donné, pour modifier le destin de cet enfant dont il avait la charge, et il l'avait modifié en effet.* »<sup>646</sup>

-« *Oui, il avait détesté ça pendant des années, et plus tard encore, devenu homme, et jusqu'à ce qu'il ait été gravement malade, il ne pouvait se résoudre à s'étendre après déjeuner par les fortes chaleurs.* »<sup>647</sup>

-« *Il y avait encore une autre colère dont Jacques n'aimait pas à se souvenir parce qu'il ne désirait pas, lui, en savoir la cause.* »<sup>648</sup>

Sur le plan esthétique, la technique romanesque du roman posthume camusien se manifeste d'abord à travers l'emploi excessif du discours descriptif qui prend généralement le dessus sur la narration. Conformément aux principes de l'esthétique réaliste, la description prolifère en une masse de détails pour décrire l'univers algérien, l'enfance, l'aube de la vie d'un homme, à l'aide d'une écriture ample et large qui dit l'affinité et l'harmonie. *Le Premier Homme* se présente par conséquent comme une symphonie de l'origine et du commencement puisqu'il met en scène les premiers balbutiements d'un homme, mais aussi les prémices d'une nouvelle vie de tout un peuple.

---

<sup>646</sup> Albert CAMUS, *Le Premier Homme*, op.cit., p. 153

<sup>647</sup> *Ibid.*, p. 52

<sup>648</sup> *Ibid.*, p. 135

## Chapitre 2 : Les configurations sociogrammatiques

---

Dans ce long périple à la recherche de sa filiation, dans cette saga de reconstitution des premières années de sa vie, l'écriture de Camus se confond avec son propos. Ainsi certaines phrases, extrêmement longues et dédaléennes, visent à délimiter de manière précise la géographie de la mémoire, à la manière proustienne. La justesse et la précision des souvenirs ne peuvent se contenter de la parataxe, alors l'écrivain s'attache délibérément à tisser les constituants de ses phrases tels les fils d'une toile de lin pour favoriser la résurgence et mieux intercepter les composantes de ce qui l'a construit et mûri, comme l'atteste ce passage.

*« [Monsieur Bernard] était là, vieilli, le cheveu plus rare, des taches de vieillesse derrière le tissu maintenant vitrifié des joues et des mains, se déplaçant plus lentement que jadis, et visiblement content dès qu'il pouvait se rasseoir dans son fauteuil de rotin, près de la fenêtre qui donnait sur la rue commerçante et où pépiait un canari, attendri aussi par l'âge, et laissant paraître son émotion, ce qu'il n'eût pas fait auparavant, mais droit encore, et la voix forte et ferme, comme au temps où, planté devant sa classe, il disait : "En rang par deux. Par deux ! Je n'ai pas dit par cinq !" Et la bousculade cessait, les élèves, dont Monsieur Bernard était craint et adoré au même temps, se rangeaient le long du mur extérieur de la classe, dans la galerie du premier étage, jusqu'à ce que, les rangs enfin réguliers et immobiles, les enfants silencieux, un "Entrer maintenant, bande de tramousses" les libérait, leur donnant le signal du mouvement et d'une animation plus discrète que Monsieur Bernard, solide, élégamment habillé, son fort visage régulier couronné de cheveux un peu clairsemés mais bien lisse, fleurant l'eau de Cologne, surveillait avec bonne humeur et sévérité. »<sup>649</sup>*

Le passage ci-dessus relate la rencontre de Jacques l'adulte avec son maître de certificat d'étude Monsieur Bernard. Il illustre bel et bien la justesse et la précision des souvenirs à travers la longueur démesurée des phrases qui est due à la juxtaposition de petits détails minutieusement décrits en vue de révéler des souvenirs demeurant ancrés dans sa mémoire d'adulte.

---

<sup>649</sup> Albert CAMUS, *Le Premier Homme*, op.cit., p. 154

## Chapitre 2 : Les configurations sociogrammatiques

---

De plus, le roman posthume de Camus, si riche en souvenirs et en description de l'Algérie qu'il a tant aimé, tend à établir des traits d'union entre Jacques Cormery et le père qu'il n'avait jamais connu, et à relier, par conséquent, Solferino et le cimetière de Saint-Brieuc et la vie d'abord algéroise, puis parisienne du protagoniste. Cette liaison s'opère le mieux dans le chapitre intitulé « Les jeux de l'enfant » où le narrateur omniscient plonge dans les tréfonds de l'âme de Jacques pour révéler les intenses sensations qu'il procurait alors qu'il était, en plein Méditerranée, à bord du navire qui assurait son retour au pays natal, « *sur le grand dos de la mer [...], sous le grand balancement du soleil, [où] il pouvait enfin dormir et revenir à l'enfance dont il n'avait jamais guéri, à ce secret de lumière, de pauvreté chaleureuse qui l'avait aidé à vivre et à tout vaincre* »<sup>650</sup>. C'est par l'entremise du même soleil que le narrateur arrive à relier l'enfance du principal protagoniste à son statut d'homme adulte :

*« Le reflet brisé, maintenant presque immobile, sur le cuivre du hublot venait du même soleil qui, dans la chambre obscure où dormait la grand-mère, pesant de tout son poids sur la surface entière des persiennes, plongeait dans l'ombre une seule épée très fine par l'unique échancrure qu'un nœud de bois sauté avait laissé dans le couvre-conjoint des persiennes. »*<sup>651</sup>

Cette belle transition fait passer le lecteur des remous provoqués par le mouvement du bateau à la douceur du foyer algérois, à la figure aimée, mais effrayante de la grand-mère et à la jeunesse retrouvée. Cette dernière se déploie, dans une série de souvenirs heureux exprimés à l'imparfait itératif<sup>652</sup>, à partir de la mémorisation opérée toujours « sur le grand dos » de la Méditerranée. Cette mer qui permet la narration en tant que telle, joue, par ses plages, un rôle pour les adolescents en quête de divertissement et de plaisir.

*« En quelques secondes, ils étaient nus, l'instant d'après dans l'eau, nageant vigoureusement et maladroitement, s'exclamant, bavant et recrachant, [...] Ils*

---

<sup>650</sup> Albert CAMUS, *Le Premier Homme*, op.cit., p. 53

<sup>651</sup> *Ibid.*

<sup>652</sup> Pour plus de détail sur l'imparfait itératif voir Gérard Genette, *Figure III, Seuil*, 1972, pp. 145-156

## Chapitre 2 : Les configurations sociogrammatiques

---

*régnait sur la mer, et ce que le monde peut donner de plus fastueux, ils le recevaient et en usaient sans mesure, comme des seigneurs assurés de leurs richesses irremplaçables. »<sup>653</sup>*

Mais, il est intéressant de noter que cette même Méditerranée revient pour symboliser les divisions et les déchirements qui habitent le texte. Ceci est révélé pendant le voyage aérien de Jacques après son pèlerinage aux lieux d'origine de son père :

*« L'avion descendait maintenant vers Alger. Jacques au petit cimetière de Saint-Brieuc où les tombes des soldats étaient mieux conservées que celles de Mondovi. La méditerranée séparait en moi deux univers, l'un où dans des espaces mesurés les souvenirs et les noms étaient conservés, l'autre où le vent de sable effaçait les traces des hommes sur des grands espaces. »<sup>654</sup>*

Le narrateur omniscient nous fait entrer dans la conscience de Jacques pour se livrer à une méditation sur l'histoire, le passage du temps, et l'oubli auquel sont voués les colons français en Algérie, dont les traces sacrées de leur passage se perdent à jamais dans les sables et dans l'indifférence.

Outre les passages descriptifs de l'espace et des décors du passage, le texte camusien accorde lui aussi une importance particulière aux portraits physiques et moraux des personnages pour permettre au lecteur de se forger une idée précise de leurs aspects physiques, leur portée sociale, morale ou psychologique. En effet, on lit entre autres le portrait de Henri Cormery, le père de Jacques (p. 14), de son épouse Cathérine (p. 15, 70, 71), celui de Jacques (p.29), celui de Victor Malon, le vieil ami de Jacques l'adulte (p.41), celui de deux amis d'enfance de Jacques, Pierre (p. 56, 57) et Didier (225), celui de la grand-mère (p. 96), celui de deux oncles maternels Joseph (p.132) et Etienne (p. 141), celui de Monsieur Antoine, le marchand de poisson (p. 135, 136), celui de l'oncle Joseph, le mari de la tante

---

<sup>653</sup> Albert CAMUS, *Le Premier Homme*, op.cit., pp. 63-64

<sup>654</sup> *Ibid.*, p. 214

## Chapitre 2 : Les configurations sociogrammatiques

---

Jeanne (p. 148), celui de l'instituteur Monsieur Bernard (p. 154), celui du curé (p. 185), celui de Monsieur Veillard (p. 194), celui du patron de la quincaillerie (p. 286), du vieux comptable et de son adjoint (p.288). Voici un exemple de ces portraits pris au hasard, celui de Catherine Cormery, la mère du principal protagoniste :

« [...] Toute sa vie, elle avait gardé le même air craintif et soumis, et cependant distant, le même regard dont elle voyait, trente ans auparavant, sans intervenir, sa mère battre à la cravache Jacques, elle qui n'avait jamais touché ni même vraiment grondé ses enfants, elle dont on ne pouvait douter que ces coups ne la meurtrissent aussi mais qui, empêchée d'intervenir par la fatigue, l'infirmité d'expression et le respect dû à sa mère, laissant faire, endurait à longueur de jours et d'années, endurait les coups pour ses enfants, comme elle endurait pour elle-même la dure journée de travail au service des autres, les parquets lavés, la vie sans homme et sans consolation au milieu des reliefs graisseux et du linge sale des autres, les longs jours de peine ajoutés les uns aux autres pour faire une vie qui, à force d'être privée d'espoir, devenait aussi une vie sans ressentiment d'aucune sorte, ignorante, obstinée, résignée enfin à toute les souffrances, les siennes comme celles des autres. »<sup>655</sup>.

Dans ce passage, le narrateur dresse un portrait émouvant de la mère de Jacques car elle apparaît comme une femme blessée par une existence difficile toute entière dédiée au travail. Il insiste longuement, par l'emploi du champ lexical de la résignation, sur l'isolement, la présence silencieuse, la passivité et l'indifférence de la figure maternelle. Elle est en quelque sorte une mère endeuillée, psychiquement morte, sinon aux yeux de ses enfants. Ce désir d'effacement est dû essentiellement à son infirmité et à son analphabétisme. Il s'intensifie après la mort de son mari et atteint son paroxysme face au caractère autoritaire et tyrannique de sa mère.

Outre les passages descriptifs et les portraits, la technique romanesque de cet univers romanesque camusien est fortement marquée par la présence quasi permanente de certaines figures de style récurrentes, parmi lesquelles on cite à

---

<sup>655</sup> Albert CAMUS, *Le Premier Homme*, op.cit., pp. 71-72

## Chapitre 2 : Les configurations sociogrammatiques

titre d'exemple la comparaison qui est une ressource privilégiée du langage poétique permettant de faire progresser l'argumentation et de donner à voir des réalités difficiles à définir autrement qu'au moyen du langage figuré. Voici quelques une de ces figures analysées dans le tableau ci-dessous :

la comparaison	le comparé	le comparant	l'outil de comparaison	l'élément commun
« De même que, chaque fois qu'il y revenait par la route ou par le train, son cœur se serrait aux premières maisons des banlieues, abordées sans qu'on ait vu comment, sans frontières d'arbres, ni d'eaux, comme un cancer malheureux, étalant ses ganglions de misère et de laideur et qui digérait peu à peu le corps étranger pour le conduire jusqu'au cœur de la ville...» p. 53	Les maisons des banlieues d'Alger	Un cancer malheureux	comme	Naissance accidentelle d'un intrus, prolifération anarchique et rapide.
« Les poches et les mains poissonneuses de fruit, ils filaient hors du jardin vers la mer et, dès qu'ils étaient sortis de l'enceinte, empilant les cocoses sur leurs mouchoirs sales, ils mastiquaient avec délices les baies	Le goût des fruits de grands palmiers cocos que	La victoire	comme	Un goût succulent et bref, un plaisir éphémère, un

## Chapitre 2 : Les configurations sociogrammatiques

<p>fibreuses, sucrées et grasses à écœurer, mais légères et savoureuses comme la victoire. » p. 62</p>	<p>les enfants appelaient cocoses</p>			<p>bonheur passager</p>
<p>« lui avait toujours grandi au milieu d'une pauvreté aussi nue que la mort, parmi les noms communs ; chez son oncle, il découvrait les noms propres. » p. 73</p>	<p>La pauvreté dans laquelle vivait Jacques</p>	<p>La mort</p>	<p>Aussi que</p>	<p>Une réalité amère, dénuée de tout ornement ou artifice</p>
<p>« La guerre était là, comme un vilain nuage, gros de menaces obscures, mais qu'on ne pouvait empêcher d'envahir le ciel, pas plus qu'on ne pouvait empêcher l'arrivée des sauterelles ou les orages dévastateurs qui fondaient sur les plateaux algériens. Les Allemands forçaient la France</p>	<p>la guerre</p>	<p>les faits de nature ou les catastrophes naturelles</p>	<p>comme</p>	<p>l'impact désastreux sur l'humanité, la vitesse de propagation et l'incapacité d'appréhension et de réaction</p>



## Chapitre 2 : Les configurations sociogrammatiques

<p>à la guerre, une fois de plus, et on allait souffrir. » (pp.80-81)</p>				
<p>« [...] les troupes d’Afrique [...] fondaient sous le feu comme des poupées de cire multicolores, [...] » (pp. 82-83)</p>	<p>Les troupes d’Afrique</p>	<p>Poupées de cire multicolores</p>	<p>comme</p>	<p>Diversité de couleurs, soumission au manipulateur, facilité de fonte sous l’effet de la chaleur</p>
<p>« Et plus rien ne restait, ni en elle, ni dans cette maison, de cet homme dévoré par un feu universel et dont il ne restait qu’un souvenir impalpable comme le cendre d’une aile de papillon brûlée dans un incendie de forêt » (p. 85)</p>	<p>le souvenir infirme qu’avait laissé le père de Jacques</p>	<p>la cendre de l’aile de papillon dans un incendie de forêt</p>	<p>comme</p>	<p>Disparition des traces, anonymat</p>

## Chapitre 2 : Les configurations sociogrammatiques

<p>« "Toi, toi, tu vas frapper ta mère ?" Et Ernest était tombé sur sa chaise en pleurant : "Non, non, pas toi. Toi t'y es comme le bon Dieu pour moi !" » (p. 135)</p>	<p>La mère de l'oncle Ernest</p>	<p>Le bon Dieu</p>	<p>comme</p>	<p>Caractère saint, inviolable, attachement affectif profond</p>
<p>« Mais était-ce là tout, ces gestes, ces jeux, cette audace, cette fougue, la famille, [...], et pour finir ces étés obscurs et laborieux ? Il y avait cela, oh oui, c'était ainsi, mais il y avait aussi la part obscure de l'être, ce qui en lui pendant toutes ces années avait remué sourdement comme ces eaux profondes qui sous la terre, du fond des labyrinthes</p>	<p>la part obscure de la personnalité de Jacques</p>	<p>les eaux souterraines</p>	<p>comme</p>	<p>Enfermement dans les gouffres, impossibilité de remonter à la surface, une vie latente et silencieuse</p>

## Chapitre 2 : Les configurations sociogrammatiques

<p>rocheux, n'ont jamais vu la lumière du jour et reflète cependant une leur sourde ... » (p. 301)</p>				
<p>« En quelques secondes, ils étaient nus, l'instant d'après dans l'eau, nageant vigoureusement et maladroitement, s'exclamant, bavant et recrachant, [...] Ils régnaient sur la mer, et ce que le monde peut donner de plus fastueux, ils le recevaient et en usaient sans mesure, comme des seigneurs assurés de leurs richesses irremplaçables. » (pp. 63-64)</p>	<p>Jacques et ses amis d'enfance</p>	<p>Des seigneurs</p>	<p>comme</p>	<p>Richesse, autorité, bien être, quiétude et confiance</p>

## Chapitre 2 : Les configurations sociogrammatiques

---

Parmi les figures de style qui marquent cet espace romanesque de Camus, on trouve également la métaphore, la comparaison elliptique laissant deviner la similitude suivant le contexte qui indique qu'il ne faut pas prendre le mot à son sens ordinaire. Les exemples suivants illustrent le choix adopté par l'auteur pour que le lecteur puisse ressentir davantage les émotions qu'il désire faire passer.

- « [...] *les troupes d'Afrique [...] transportées aussi vite que l'on pouvait, menées telles quelles dans une région mystérieuse dont on parlait, la Marne, et on n'avait pas eu le temps de leur trouver des casques [...] si bien que des vagues d'Algériens arabes et français [...] montaient par paquet au feu, étaient détruits par paquet et commençaient à engraisser un territoire étroit* » (P.H. p. 82) .

Le présent passage explique fortement, de façon métaphorique, le mécanisme d'anéantissement des troupes zouaves par la machine de guerre. Il décrit d'une manière caricaturale ce qui se passe réellement sur le front pour mettre en évidence l'ampleur des dégâts humains surtout parmi les troupes africaines dont les soldats se faisaient moissonner comme du blé mûr sur les champs de bataille pour défendre une cause qui était loin d'être la leur. En effet, leur statut d'indigènes et de colonisés en faisaient de la chair à canon abondamment exploités par les autorités coloniales qui les appelaient péjorativement des « Zouaves » ou des « Tirailleurs », peut-être, parce qu'il eût été indécent de les désigner par le simple terme de soldat. Ces derniers périssaient massivement sans raison aucune si ce n'était de fertiliser davantage les sols d'un territoire en feu.

-« *L'usage était alors qu'il offrît une frite à chacun des camarades, qui savourait religieusement l'unique friandise chaude et parfumée d'huile forte qu'il leur laissait* » (P.H. p. 63).

Désigner le bâtonnet de frite par une « friandise » est une métaphore qui nous permet de comprendre la situation déplorable que vivent les enfants des familles pauvres. En effet, savourer une frite devient un pur délice pour les yeux et pour la bouche de ces enfants est une manière du narrateur pour mettre l'accent non

## Chapitre 2 : Les configurations sociogrammatiques

---

seulement sur l'indigence la plus totale dans laquelle vivaient Jacques et ses amis, mais aussi sur l'insouciance et l'innocence de ces derniers qui ne manquaient pas de faire de toute occasion favorable inespérée un vrai moment de bonheur.

-« *Les Français étaient toujours obligés de se défendre contre ces hommes querelleurs et implacables* » (P.H. p. 80).

L'expression « ces hommes querelleurs et implacables » est une métaphore utilisée par le narrateur pour insister sur le caractère malsain et rigide des Allemands, l'ennemi historique des Français. Désigner les Allemands par ces qualificatifs dépréciatifs traduit la conception que se faisait l'opinion publique française de la guerre franco-allemande, selon laquelle les Français se trouvaient toujours contraints, par légitime défense, d'affronter un voisin hargneux et assoiffé de pouvoir et de sang.

-« *Et plus rien ne restait, ni en elle, ni dans cette maison, de cet homme dévoré par un feu universel et dont il ne restait qu'un souvenir impalpable...* » (P.H. p. 85).

Désigner la Première Guerre mondiale par la métaphore « un feu universel » est un choix délibéré du narrateur pour mettre en valeur l'ampleur et la brutalité massives de cette tragédie humaine qui a ravagé l'Europe et a décrété la mobilisation générale partout dans le monde pour dévorer quotidiennement, tel un ogre gourmand, des milliers de victimes.

-« *Personne n'allait à la messe, personne n'invoquait ou n'enseignait les commandements divins, et personne non plus ne faisait allusion aux récompenses et aux châtiments de l'au-delà. Quand on disait de quelqu'un, devant la grand-mère, qu'il était mort : "Bon, disait-elle, il ne pétera plus"* » (P.H. pp. 181-182).

Ce passage soulève un point important relatif à la croyance religieuse à savoir celui de la question de la mort et de l'au-delà dans une famille sans Dieu. Par l'emploi de l'expression métaphorique « il ne pétera pas », la grand-mère qui a énormément souffert pendant toute sa vie, voulait montrer que la mort était pour elle aussi familière que le travail ou la pauvreté. Elle avait tendance à occulter cette réalité dont la seule pensée devait normalement procurer de la peur ou au

## Chapitre 2 : Les configurations sociogrammatiques

---

moins de l'angoisse puisque pour elle, comme pour les familles pauvres en général, elle était une épreuve qu'il devrait affronter un jour, comme ceux qui les avaient précédés, mais en attendant, il fallait l'oublier pour s'occuper ardemment des aléas de la vie quotidienne.

### Conclusion partielle

L'essentiel de ce chapitre intitulé « les configurations sociogrammatiques » a porté essentiellement sur le repérage puis l'étude de principales configurations sociogrammatiques qui parcourent l'univers romanesque de trois romans de notre corpus. En effet, les sociogrammes sur lesquels nous avons centré notre présente analyse sont axés autour des thèmes variés à savoir la pauvreté, la guerre, l'instruction, l'Autre et le paraître.

La gravité de la question de la pauvreté et la culpabilité de celui qui en est le principal responsable constituent les deux principaux moteurs de la mise en texte de ce thème dans les trois romans de notre corpus. La pauvreté est omniprésente dans la société de deux textes féraouniens, surtout dans celle de *La Terre et le sang*. Elle est perçue comme une fatalité qui détermine d'avance la malheureuse existence des villageois et qu'il ne faut pas accuser, ni s'en plaindre du fait qu'elle est indélébile à cause de l'isolement du village et du manque flagrant des ressources, sans oublier l'indifférence du pouvoir politique en place. C'est pourquoi, les pauvres villageois sont contraints de s'y résigner, mais intelligemment, en s'armant de la patience, de la sagesse et parfois de la malice, mais surtout de l'esprit mutualiste et coopératif qu'ils ont créé spécialement pour se soulager de ses dommageables répercussions. Ces derniers qui constituent en fait la seule richesse du ghetto kabyle, allaient chercher très loin de chez eux un travail qu'ils n'avaient pas trouvé au village et qui leur permettrait de gagner le peu d'argent avec lequel ils pourraient assurer le couscous quotidien aux leurs et surmonter les aléas de la vie. Dans *Le Premier Homme*, l'auteur-narrateur livre un témoignage plein de sagacité sur la situation sociale misérable dont avait souffert une partie de la communauté européenne d'Algérie. Cet émouvant témoignage est livré par quelqu'un qui avait vécu et parfaitement connu les effets pervers de la pauvreté pour affirmer que, contrairement aux présupposés historiquement erronés, ladite communauté à laquelle il appartient et s'identifie, est également

## Chapitre 2 : Les configurations sociogrammatiques

---

victime d'indigence. Il montre à travers l'exemple des Cormery que la pauvreté est une affreuse malédiction qui s'abat sur la famille et l'entraîne dans un tourbillon de détresse morale et de crainte morbide. L'obsession d'échouer dans sa lutte pour la survie, devient une affaire d'importance cruciale pour la famille qui se trouve obligée d'imposer des mesures d'austérité économiques draconiennes et de réquisitionner tout son potentiel humain, y compris les enfants, en vue d'apporter une modeste contribution financière. Cependant, la pauvreté qui n'est pas en elle-même une honte, constitue pour l'auteur-narrateur une réelle source de motivation et un facteur clé d'imprégnation de son code moral et de ses qualités intrinsèques, ainsi que de ses principes d'engagement politique.

Pour problématiser le thème de la guerre, Camus l'affronte, d'une part, en tant qu'incorporé à l'idéologie colonialiste, celle du progrès et de « la mission civilisatrice » pour la légitimer et tolérer ce qu'elle représente. D'autre part, il l'affronte en tant qu'écrivain militant et antagonique au conflit militaire qui a opposé de plus en plus violemment les membres de deux communautés qui cohabitaient en Algérie depuis la conquête française de 1830, en exprimant son profond mépris envers les protagonistes de la guerre qui se permettent de commettre des crimes impitoyables sans inhibition. Il s'agit là des principales orientations du positionnement politique de l'auteur qui peuvent se résumer à ceci : l'espoir d'une « Algérie plurielle », la condamnation de la violence et de la terreur et la réforme radicale du système colonial.

Contrairement à l'œuvre de Camus, la guerre figure indirectement et partiellement dans les deux romans de Feraoun qui ne sont pas entièrement consacrés à la problématiser. L'évocation du thème de la guerre se limite aux simples malaises dont se plaint la société de *La Terre et le sang* durant les deux guerres mondiales, sans toutefois trouver la moindre allusion de l'insurrection du peuple algérien pour son indépendance, l'événement capital qui domine largement le contexte historique de l'élaboration de l'intrigue de *Les Chemins qui montent*. Cette omission volontaire est due certainement aux convictions idéologiques de l'auteur,



## Chapitre 2 : Les configurations sociogrammatiques

---

le normalien apologiste de l'assimilation et très attentif aux idéaux de paix, de fraternité et de non-violence.

Dans les romans de Feraoun, on peut dire que le sociogramme de l'homme instruit trouve sa vie et son énergie dans l'opposition qu'on peut lire, tout au long de deux romans, entre deux camps antagonistes à savoir celui des progressistes, les partisans de l'ouverture sur l'Autre et du progrès et celui du camp adverse composé de ceux qui tiennent à la sauvegarde de la tradition et au maintien des valeurs et des croyances ancestrales. Les adeptes du camp des instruits estiment que la société ne peut vaincre l'inimaginable ignorance et accéder au développement et au modernisme qu'avec l'ouverture sur le monde, la transgression des tabous et l'infraction de l'ordre établi. Le camp adverse, celui des conservateurs, s'oppose, à toute tentative réformiste et appelle à la sacralisation des paroles des anciens et à la perpétuation des traditions et des valeurs morales afin de continuer de jouir du privilège que leur accorde la tradition ancestrale.

L'intensité sociogrammatique du sociogramme de l'homme instruit dans le roman camusien est largement moins importante par rapport aux deux romans de Feraoun parce que la communauté humaine décrite dans la société textuelle de *Le Premier Homme* est composée essentiellement des ressortissants européens dont la majorité était plus ou moins instruite. Camus prête particulièrement attention à ce thème certainement, d'une part, pour partager avec les lecteurs la découverte de son identité en levant le voile sur les principaux événements qui ont fait de lui l'être social qu'il est et l'intellectuel engagé, et de l'autre, pour rendre plus particulièrement un bel hommage à son instituteur de l'école primaire. En outre, il veut, à travers sa mise en texte, traduire son envie pressante de mettre l'accent sur l'esprit lucide et éveillé de l'instruit qui, agissant en accord avec ses préceptes moraux, s'oppose à la violence ainsi qu'à l'injustice et à l'hostilité envers les concitoyens autochtones.

## Chapitre 2 : Les configurations sociogrammatiques

---

Le sociogramme de l'Autre se trouve au centre de trois intrigues de notre corpus puisque la problématique du rapport avec l'Autre est l'une des occupations majeures à laquelle les deux auteurs ont voulu accorder une attention particulière. Le narrateur témoin dans *La Terre et le sang* et *Les Chemins qui montent* omet sciemment la présence de l'Autre en Algérie, sans que cette sourde oreille sur la présence coloniale soit, tout de même, naïve car il ne cesse pas de mettre en exergue sa condamnation du rapport de force et de la violence symbolique exercés sur le colonisé où qu'il soit, chez lui, ou en métropole. Ces derniers dépassent le cadre administratif pour se répercuter également sur les normes sociales. Feraoun a voulu montrer, à travers les deux exemples de tentatives de rapprochement qu'il a donnés, dans les deux sens, celui de Marie et celui des émigrés kabyles, que la rencontre entre Algériens et Français est inévitable, mais que, pour être efficace, il suffit simplement qu'elle passe par le respect mutuel et l'acceptation de l'Autre, loin de tout préjugé et de toute discrimination.

Pour sa part, le narrateur de *Le Premier Homme* a eu tendance à négliger systématiquement de faire allusion à l'Autre. En effet, les autochtones sont généralement représentés par le terme générique d'«Arabes». Ils sont dénués de toute singularité du simple fait qu'ils appartiennent aux éléments de l'arrière-plan du récit. Le sociogramme de l'Autre permet de révéler un aspect majeur de l'idéologie de l'auteur à savoir son rêve d'une Algérie plurielle, ouverte à toutes les communautés. Ce rêve se traduit par la multiplication des signes évocateurs des liens reliant les deux communautés au sein de la société textuelle pour donner l'impression qu'elles partagent un destin commun. Mais cet espoir de vivre ensemble est bafoué suite au déclenchement de l'insurrection armée des autochtones pour leur indépendance, l'évènement majeur qui domine le contexte historique de l'élaboration de l'œuvre et dont l'ampleur trouve un écho particulier au sein de sa trame narrative. Et c'est en ces moments de tension que l'auteur-narrateur choisit d'exprimer sa position vis-à-vis de la crise politique meurtrière que traverse son pays à savoir son refus catégorique des tendances colonialistes

## Chapitre 2 : Les configurations sociogrammatiques

---

qui valorisent des représentations tendant à figer l'indigène dans une image passéiste du « bon sauvage ».

Le sociogramme du paraître permet de lever le voile sur un principe presque général qui caractérise la société de deux romans de Feraoun à savoir celui de la logique de dissimulation et de la sournoiserie. Une pratique très répandue à tel point qu'il n'épargne personne à Ighil-Nezman y compris les religieux et les notables. En effet, les villageois se permettent le recours à tous les moyens en vue de sauver leurs apparences ou de venir à bout de vulgaires calculs et de sombres histoires d'intérêts. Cette logique s'oppose à celle de la franchise et de la droiture incarnée par les partisans de l'ouverture sur le monde qui montrent leur flagrant désaccord avec cette règle de conduite générale.

Dans le deuxième volet de ce chapitre, nous avons jugé opportun de s'interroger sur le genre de romans de notre corpus et de souligner quelques traits de la poétique de ces trois univers romanesques. Ladite analyse nous a permis également de révéler quelques aspects de la littéarité de ces œuvres dont la dimension poétique vient s'ajouter à l'enjeu du déploiement du social pour donner naissance à des écrits littéraires d'une extrême originalité.

### **Conclusion de la troisième partie**

## Chapitre 2 : Les configurations sociogrammatiques

---

La troisième partie de notre travail de recherche s'intitule « Les références sociales » ; elle est divisée en deux chapitres. Dans le premier intitulé « les discours sociaux », nous nous sommes focalisé sur le repérage puis l'étude de principaux discours sociaux qui parcourent les trois univers romanesques de notre corpus d'étude. En effet, les discours sociaux sur lesquels nous avons étalé notre présente analyse sont axés autour des thèmes variés à savoir la famille, la femme, la pauvreté, l'émigration, la religion, et la guerre.

Dans le deuxième chapitre intitulé « Les configurations sociogrammatiques », nous avons axé notre travail sur l'analyse des différents discours sociaux qui font l'objet d'une configuration sociogrammatique, c'est-à-dire ceux qui sont les fondements de base de la constitution d'un sociogramme. En effet, la lecture analytique de trois œuvres romanesques révèle la présence de trois principaux sociogrammes en l'occurrence celui de la pauvreté, de la guerre, de l'homme instruit, de l'Autre et du paraître. Enfin, pour clore ce chapitre nous avons jugé utile de nous interroger sur la dimension esthétique de trois textes afin de révéler quelques aspects de leur littéarité.

## **CONCLUSION GÉNÉRALE**

## Conclusion générale

---

### Conclusion générale

En intitulant notre présent travail de recherche " Pour une étude comparative de la socialité dans *Le Premier Homme* d'Albert Camus et dans *La Terre et le sang* et *Les Chemins qui montent* de Mouloud Feraoun", nous avons voulu mettre en relief deux éléments essentiels, à savoir deux productions littéraires appartenant à deux auteurs concitoyens, mais appartenant à deux cultures différentes en utilisant la méthode d'analyse sociocritique. Cette méthode d'analyse littéraire a réussi à trouver une issue favorable ou à dessiner une troisième voie logiquement convaincante, pour mettre fin au débat houleux opposant les partisans de deux principales tendances historiquement antagonistes (l'ancienne et la nouvelle) au sujet du rapport du texte littéraire avec son auteur, avec l'adoption du concept d' « autonomie relative » qui s'inscrit dans la perspective qui conçoit l'œuvre littéraire comme une œuvre d'art, produite par un sujet à la fois individuel et social. En effet, la responsabilité de l'auteur sur le sens et la signification de son œuvre constitue le point le plus controversé dans les études littéraires car elle ne cesse pas d'alimenter la polémique qu'ont engagée, à partir des années soixante, les tenants de la nouvelle tendance critique avec la tendance ancienne, représentée par l'histoire littéraire, laquelle identifie le sens de l'œuvre à l'intention de l'auteur, autrement dit, le sens ultime de l'œuvre ne fait qu'un avec sa genèse et il suffirait de retrouver la biographie de l'auteur, son milieu littéraire et ses réseaux de sources et des influences pour aboutir à l'explication définitive de son œuvre. La tendance réformatrice qui fait de la notion de clôture du texte sa principale devise, se révolte contre l'ascendant du sujet, et lui substitue le primat du langage.

L'approche sociocritique est une approche charnière puisqu'elle tend à entretenir des rapports plus ou moins étroits avec des disciplines critiques voisines s'attachant au fait littéraire, à l'instar de la linguistique, de l'analyse du discours et de la stylistique. Elle est également un champ pluridirectionnel car il ne s'agit pas d'une seule approche sociocritique, mais d'une multitude d'approches qui

## Conclusion générale

---

coexistent et qui partagent certes des points en commun, mais divergent surtout sur les perspectives d'investigation. En effet, les démarches inaugurales de l'approche sociocritique ont été formulées au début des années soixante-dix par Claude Duchet et Edmond Cros. Le premier cherche à rendre raison du mouvement sémantique des textes et à mettre en évidence l'historicité des écritures littéraires en ayant recours à quelques notions telles que société du texte, société de référence, cotexte, discours social et sociogramme. Le second, intégrant les acquis du structuralisme, de la linguistique, de la sémiologie et de la psychanalyse, relie la sociocritique à une nouvelle théorie du sujet par le biais de son concept de sujet culturel. Pour mener à bien sa démarche, Edmond Cros revisite quelques concepts de Kristeva comme l'idéologème, le génotexte et le phénotexte pour leur valeur opératoire dans la recherche sociocritique. Pierre V. Zima, un troisième pilier de l'approche sociocritique développe une sociologie du texte qui trouve ses soubassements dans le socle de la philosophie, de la sociologie et de la sociologie de la littérature, et qui revendique un caractère critique à l'égard de la société. Il s'agit d'une approche qui accorde une importance capitale à la notion d'idéologie pour expliquer la manière selon laquelle le texte littéraire absorbe et transforme les différents sociolectes de la collectivité humaine en question dans l'espace diégétique. Enfin, Edmond Cros, le leader de l'école sociocritique de Montréal, par son approche de discours social qui s'inscrit dans le sillage du dialogisme et de la sémiologie tente de reconstruire le contexte discursif global dans lequel émergent les discours sociaux par la reprise du concept d'hégémonie pour en faire le noyau régulateur qui organise la « vaste rumeur » des discours sociaux.

Fortement influencée par les travaux de Lucien Goldmann et la pensée marxiste, l'approche sociocritique de Claude Duchet est une discipline majeure qui rassemble tous les travaux qui entreprennent de déterminer et de qualifier les rapports entre le littéraire et le social. Cette méthode sociocritique qui semble la plus appropriée pour éclairer notre lecture comparative, opère dans un premier moment sur le texte car elle est une poétique textuelle au sens moderne du terme,

## Conclusion générale

---

c'est-à-dire une description scientifique du texte littéraire. C'est ainsi que dans le cadre de ce présent travail de recherche, nous avons été amené à nous focaliser davantage sur les trois textes de notre corpus pour pouvoir en découvrir l'organisation interne et afin d'étudier la socialité qui en découle, c'est-à-dire d'analyser le déploiement et l'inscription du social dans ces œuvres. Car selon la définition de Duchet « *la socialité n'est pas un donné mais un produit, l'effet d'une lecture active du social, de l'ensemble des paramètres du social* »<sup>656</sup>. Cependant, l'univers littéraire, bien qu'artistiquement tissé, créé, est loin d'être un monde absolument fictif, virtuel. A bien des égards, la société d'une œuvre littéraire restera une sorte de gros plan de la société de son auteur. En effet, la présente étude nous a permis de vérifier que la présentation littéraire des sociétés textuelles et des rapports qui s'y sont établis est assez conforme à ce que l'on sait de la période qui sert de cadre historique aux trois romans.

Après avoir présenté la vie et les œuvres de deux auteurs et donné une brève synthèse de chacun de trois romans pour fournir un aperçu général sur la thématique développée dans chacun d'eux, nous avons ensuite commencé notre analyse en nous focalisant dans un premier temps sur l'étude de l'appareil titulaire de trois textes en partant de l'idée que le titre est le détenteur de la principale clé qui permet au lecteur d'aborder l'univers romanesque en l'invitant à souligner son continu. A travers la présente analyse titrologique, nous avons tenté d'étudier la stratégie mise en place par les titres afin de reproduire indirectement ce que les textes véhiculent en nous basant essentiellement sur le caractère syntaxique, sémantique et surtout symbolique de chacun des trois titres.

Nous avons proposé par la suite de faire une brève analyse structurale des trois récits pour pouvoir en extraire les schémas narratifs afin de distinguer les différentes séquences de chaque intrigue romanesque.

---

<sup>656</sup> Claude DUCHET « La sociologie du texte » in [www.sociocritique.com/fr/theorie/sc\\_theorie3.htm](http://www.sociocritique.com/fr/theorie/sc_theorie3.htm)



## Conclusion générale

---

Notre démarche analytique s'est poursuivie par l'analyse de différentes structures de la société du roman, autrement dit des fondations qui soutiennent la société du texte ou du roman. Ce faisant, nous avons essayé de mettre en évidence les unités de base sur lesquelles est bâtie ladite société. Celle-ci possède à l'instar des autres communautés humaines, une organisation à la fois sociale, politique et économique qui assure son bon fonctionnement.

Les sociétés décrites par les instances narratives des trois romans renvoient à deux communautés humaines vivant respectivement, pendant l'occupation française de l'Algérie, la première à Alger et la seconde à Ighil-Nezman, un village fictif juché sur une crête d'une montagne de Djurjura. A travers les trois intrigues romanesques, les narrateurs respectifs révèlent la structure et l'organisation sociale de chaque société. En effet, les deux univers romanesques de Feraoun peignent la société kabyle qui demeure anonyme et à laquelle l'Histoire ne rend ni hommage ni justice, bien que sa structure sociale et son organisation politique et administrative soient dignes d'intérêts et d'analyse. L'organisation politique de deux sociétés tribales féraouniennes est confiée à l'assemblée générale des villageois, *la djamaâ* qui possède à la fois le pouvoir politique, administrative et législatif, mais travaillant sous le contrôle d'une administration coloniale que le narrateur, de bon gré, préfère laisser de côté. Celle de Camus minimise de sa part le rôle de l'administration coloniale et ne lui accorde qu'une présence formelle. En plus des structures politiques, les sociétés textuelles s'appuient, pour leur organisation interne, sur des architectures sociales et des infrastructures économiques. Celles de Feraoun s'appuient sur deux structures sociales qui s'entremêlent et se confondent à savoir la famille et la *karouba* et sur des infrastructures économiques peu développées qui se manifestent par l'existence d'un secteur primaire relativement important, d'un secteur tertiaire beaucoup moins développé et d'un secteur secondaire quasiment inexistant, donnant ainsi la structure type du pays sous développé. La société textuelle camusienne s'appuie pour sa part sur des structures sociales parmi lesquelles la famille occupe une place

## Conclusion générale

---

privilegiée, et sur des infrastructures économiques diverses qui vont des activités portuaires et commerciales à l'agriculture sans oublier les divers emplois de l'administration coloniale chargés de la gestion de la vie politique de ce territoire occupé.

Notre analyse s'est concentrée ensuite sur le repérage puis l'étude comparative des principaux discours sociaux qui parcourent les trois univers romanesque de notre corpus. En effet, les discours sociaux sur lesquels nous avons étalé notre présente analyse sont axés autour des thèmes variés à savoir la famille, la pauvreté, l'émigration, la religion, la femme et la guerre. Les extraits ci-dessous résument d'une manière globale les résultats ressortis de l'étude de chacun de ces discours.

- La famille occupe une place prépondérante au sein de la société des textes de deux auteurs, mais chacun d'eux a essayé d'aborder à sa manière et selon ses propres objectifs, les particularités de sa société de référence. Afin d'inviter ses lecteurs et leur faire mieux connaître la vie des siens, Feraoun met en scène une famille traditionnelle, soudée, empathique et respectueuse des règles d'usage héritées des ascendants dont l'une de ses principales représentations reste le conseil de la famille, nommé conseil de la *karouba*, un conseil à la fois législatif et exécutif qui se charge de résoudre les conflits entre les membres de la lignée ancestrale en vue de maintenir la cohésion familiale et de renforcer les liens de parenté, mais sa principale tâche reste surtout la sauvegarde de la renommée, de l'honneur et de la bonne réputation de la *karouba*. Camus révèle à travers son alter ego Jacques Cormery sa vie d'enfant entre une mère résignée, une grand-mère tyrannique et un père absent duquel il ne sait pratiquement rien. Aussi décide-t-il, une fois adulte, de recréer le passé familial pour tenter de reconstruire la figure parentale et il se heurte ainsi à un vide, voire à une incapacité de reconstruire une image claire de son père qui pourrait satisfaire sa nostalgie et combler son vide affectif, mais il réussit à reconstituer l'histoire de « la tribu », sa grande famille qui

## Conclusion générale

---

a été soumise à des rudes épreuves avant de parvenir à se tailler une place sur la terre algérienne.

- Le discours social sur la pauvreté marque aussi fortement l'univers romanesque de trois romans de notre corpus. En effet, on a constaté que les principales familles de la société de trois romans vivent au jour le jour et ne semblent pas être en mesure de dépasser le simple stade de la survie. Aussi peut-on dire que la manière dont le thème de la pauvreté est traité dans les trois romans du corpus pourrait révéler les raisons de sa mise en texte qui semblent principalement répondre à un choix idéologique adopté par les deux auteurs qui ont essayé, chacun à sa manière, de lever le rideau sur la tragédie imposée à sa société. Le thème de la pauvreté se présente alors comme un discours subversif pour dénoncer avec rigueur les inégalités et pour contrecarrer le pouvoir en exercice en attirant l'attention de l'opinion publique sur l'intolérable misère de la société algérienne.

- Le discours social sur l'émigration est lui aussi omniprésent dans les trois romans de notre corpus. Mais chaque roman l'aborde à sa manière en fonction des tendances idéologiques de son auteur. Dans *Le Premier Homme*, le narrateur retrace l'Histoire de la colonisation de l'Algérie en suivant les pas de la vague de premiers colons européens venus essentiellement de la rive nord de la Méditerranée à la recherche d'un avenir prospère. Sous l'égide de l'administration coloniale, ces derniers arrivent facilement à s'adapter pour la plupart malgré les conditions climatiques et environnementales défavorables et à s'en sortir pour devenir des propriétaires terriens ou des fonctionnaires civils ou militaires sous le regard hostile de la population autochtone. Dans *La Terre et le sang*, il s'agit d'une sorte de documentaire relatant l'histoire de la première lignée d'immigrants kabyles qui a regagné le territoire français pour porter secours aux leurs qui vivaient dans la misère et l'extrême pauvreté. A la différence de ces derniers, leurs successeurs, issus de la jeunesse de *Les Chemins qui montent* et qui sont

## Conclusion générale

---

relativement mieux armés émigrent pour s'enrichir et pour chercher la liberté, le luxe et la vie facile. L'émigration n'est, en effet, perçue que comme la principale origine de l'acculturation surtout des jeunes kabyles, dont l'une des manifestations reste la transgression de la loi coranique et l'oubli voire le mépris des pratiques religieuses.

- Feraoun accorde quant à lui une place importante au thème de la religion dans son diptyque car elle est foncièrement enracinée dans le vécu quotidien de la société représentée dans ses deux textes. Feraoun porte un intérêt particulier à l'islam kabyle du fait qu'il constitue une force agissante et le facteur clé qui régit la conduite des villageois et renforce la cohésion sociale. Feraoun touche à la question religieuse essentiellement pour porter son regard critique de normalien sur tout ce qui touche aux croyances religieuses et aux préceptes moraux de ses protagonistes et pour révéler son idéologie qui épargne la religion pour tout ce qui touche aux rapports entre les hommes et à l'organisation de la vie. Ceci le pousse à condamner farouchement certains aspects des pratiques religieuses des siens héritées d'une conception faussée de l'islam, fondée sur la vénération des hommes de Dieu, ceux qui prétendent détenir le savoir vrai de l'islam et jouir du rôle d'intermédiaire entre Dieu et l'homme. Le scepticisme religieux de Camus trouve son écho dans l'univers diégétique de *Le Premier Homme* où, contrairement à Feraoun, il n'accorde pas un intérêt particulier à la question religieuse puisque aux yeux de la société du texte qu'il décrit la religion ne constitue qu'un simple signe de référence identitaire qui relève de la tradition ancestrale et qui la distingue des autochtones arabes. Le scepticisme religieux de Camus qui constitue ainsi un leitmotiv dans son œuvre se trouve à l'opposé des préceptes de sa philosophie basée essentiellement sur la révolte. En effet, il n'arrive pas à tolérer l'attitude d'un Dieu passif, indifférent à l'existence du mal et à l'injustice et qui enseigne à ses fidèles que l'espoir de Salut de la vie de l'au-delà est promis en compensation des souffrances de celle d'ici-bas.

## Conclusion générale

---

- La place que la femme, quant à elle, occupe dans les trois univers diégétiques correspond à celle qu'elle occupe réellement dans les trois sociétés respectives de référence. L'inscription du personnage féminin dans et par les romans de notre corpus se fait, par conséquent, en considérant son rôle et son statut dans la société hors-textuelle. En effet, l'univers diégétique de *La Terre et le sang* met en évidence une société qui repose sur une hiérarchie interne généralement bien acceptée et fondée sur l'inégalité des sexes. Dans cette société patriarcale, le statut de la femme demeure éloigné de celui de l'homme malgré le rôle fondamental que lui impose la société à travers les tâches pénibles que cette dernière lui accorde. L'évolution politique et sociale du village et l'ouverture relative sur le monde soulevée par la trame narrative de *Les Chemins qui montent* n'a pas pu contribuer de manière significative à l'amélioration du sort de la femme puisque toutes les tentatives de renouveau ou de remise en cause du système et du mode de vie ancien sont vouées à l'échec dans cette société régie par le patriarcat et de l'homme en général. Les narrateurs de deux romans de Feraoun fictionnalisent le prototype de la villageoise, celle qui incarne la source perpétuelle de déshonneur, la femme plutôt analphabète, combattante, endurente, superstitieuse, docile et résignée, mais qui est dotée d'autres moyens lui permettant d'arriver à ses fins puisqu'elle ne se gêne pas pour user de la ruse et de la malice pour défendre les intérêts de son ménage. Contrairement aux deux univers diégétiques féraouniens, la condition féminine se trouve certes apparemment moins défavorable dans *Le Premier Homme*, mais reste quand même inquiétante. La vie citadine libère relativement la femme de l'enfermement permanent dans le foyer pour la forcer à être l'esclave des contraintes et des exigences de la vie ouvrière. Cette nouvelle situation l'oblige à être conciliante, discrète et soumise. C'est pourquoi l'auteur éprouve de la compassion à son égard et demande implicitement qu'on lui reconnaisse des droits.

## Conclusion générale

---

-La mise en texte du thème de la guerre, enfin, n'a pas fait l'unanimité de deux auteurs : cela pourrait être dû à la différence de point de vue. Camus lui accorde un intérêt capital dans son roman sans que ce thème semble intéresser Feraoun puisqu'il ne trouve pas vraiment un écho dans ses deux univers romanesques. Dans *Le Premier Homme*, Camus essaie à sa manière de mener une analyse discursive des conflits militaires qui ont eu des incidences sur la société de roman à l'instar de la Première Guerre mondiale et des différentes étapes du conflit franco-algérien. Le discours social camusien sur la guerre reflète l'idéologie de l'auteur par la légitimation de l'implantation coloniale de la France en Algérie, la défense de ses principes de socialiste libertaire à savoir l'éthique de la non-violence qui se traduit essentiellement par son mépris des protagonistes de la guerre qui ne « s'empêchent » pas, et enfin par son antagonisme à toute idée d'indépendance au peuple algérien et par son rêve d'une Algérie tolérante, pluriethnique et multiculturelle. Chez Feraoun, le discours social sur la guerre est quasi absent puisqu'il se limite à l'évocation de simples malaises dont se plaint la société de *La Terre et le sang* durant les deux guerres mondiales, sans toutefois trouver la moindre évocation de la Guerre d'Algérie, l'événement capital qui domine largement le contexte historique de l'élaboration de l'intrigue de *Les Chemins qui montent*. Cette omission volontaire est due certainement aux convictions idéologiques humanistes de l'auteur qui trouvent ses origines dans l'enseignement de l'Ecole Normale de Bouzaréa, et qui s'expriment surtout par la non-violence et la non-adhésion aux partis politiques. En effet, son idéologie de pacifiste, de modéré favorable à une troisième voie, celle d'une indépendance totale mais sans rupture avec la France le pousse à condamner ouvertement et fermement la politique raciste et xénophobe et oppressive du pouvoir colonial et à appeler à une urgente action libératrice sans toutefois faire allusion à la guerre.

Notre analyse sociocritique se termine par l'étude le repérage puis l'étude de principales configurations sociogrammatiques qui parcourent l'univers romanesque de trois romans de notre corpus. En effet, les sociogrammes sur

## Conclusion générale

---

lesquels nous avons étalé notre présente analyse sont axés autour des thèmes variés à savoir la pauvreté, la guerre, l'instruction, l'Autre et le paraître.

La gravité de la question de pauvreté et la culpabilité de celui qui en est le principal responsable constituent les deux principaux moteurs de la mise en texte de ce thème dans les trois romans de notre corpus. La pauvreté est omniprésente dans la société de deux textes féraouiens, surtout dans celle de *La Terre et le sang*. Elle est perçue comme une fatalité qui détermine d'avance la malheureuse existence des villageois et qu'il ne faut pas accuser, ni s'en plaindre du fait qu'elle est indélébile à cause de l'isolement du village et du manque flagrant des ressources, sans oublier l'indifférence du pouvoir politique en place. C'est pourquoi, les pauvres villageois sont contraints de s'y résigner, mais intelligemment, en s'armant de la patience, de la sagesse et parfois de la malice, mais surtout de l'esprit mutualiste et coopératif qu'ils ont créé spécialement pour se soulager de ses dommageables répercussions. Ces derniers qui constituent en fait la seule richesse du ghetto kabyle, allaient chercher très loin de chez eux un travail qu'ils n'avaient pas trouvé au village et qui leur permettrait de gagner le peu d'argent avec lequel ils pourraient assurer le couscous quotidien aux leurs et surmonter les aléas de la vie. Dans *Le Premier Homme*, l'auteur-narrateur livre un témoignage plein de sagacité sur la situation sociale misérable dont avait souffert une partie de la communauté européenne d'Algérie. Cet émouvant témoignage est livré par quelqu'un qui avait vécu et parfaitement connu les effets pervers de la pauvreté pour affirmer que, contrairement aux présupposés historiquement erronés, ladite communauté à laquelle il appartient et s'identifie, est également victime d'indigence. Il montre à travers l'exemple des Cormery que la pauvreté est une affreuse malédiction qui s'abat sur la famille et l'entraîne dans un tourbillon de détresse morale et de crainte morbide. L'obsession d'échouer dans sa lutte pour la survie, devient une affaire d'importance cruciale pour la famille qui se trouve obligée d'imposer des mesures d'austérité économiques draconiennes et de réquisitionner tout son potentiel humain, y compris les enfants,

## Conclusion générale

---

en vue d'apporter une modeste contribution financière. Cependant, la pauvreté qui n'est pas en elle-même une honte, constitue pour l'auteur-narrateur une réelle source de motivation et un facteur clé d'imprégnation de son code moral et de ses qualités intrinsèques, ainsi que de ses principes d'engagement politique.

Pour problématiser le thème de la guerre, Camus l'affronte, d'une part, en tant qu'incorporé à l'idéologie colonialiste, celle du progrès et de « la mission civilisatrice » pour la légitimer et tolérer ce qu'elle représente. D'autre part, il l'affronte en tant qu'écrivain militant et antagonique au conflit militaire qui a opposé de plus en plus violemment les membres de deux communautés qui cohabitaient en Algérie depuis la conquête française de 1830, en exprimant son profond mépris envers les protagonistes de la guerre qui se permettent de commettre des crimes impitoyables sans inhibition. Il s'agit là de principales orientations du positionnement politique de l'auteur qui peuvent se résumer à ceci : l'espoir d'une « Algérie plurielle », la condamnation de la violence et de la terreur et la réforme radicale du système colonial.

Contrairement à l'œuvre de Camus, la guerre figure indirectement et partiellement dans les deux romans de Feraoun qui ne sont pas entièrement consacrés à la problématiser. L'évocation du thème de la guerre se limite aux simples malaises dont se plaint la société de *La Terre et le sang* durant les deux guerres mondiales, sans toutefois trouver la moindre allusion de l'insurrection du peuple algérien pour son indépendance, l'événement capital qui domine largement le contexte historique de l'élaboration de l'intrigue de *Les Chemins qui montent*. Cette omission volontaire est due certainement aux convictions idéologiques de l'auteur, le normalien apologiste de l'assimilation et très attentif aux idéaux de paix, de fraternité et de non-violence.

Dans les romans de Feraoun, on peut dire que le sociogramme de l'homme instruit trouve sa vie et son énergie dans l'opposition qu'on peut lire, tout au long de deux romans, entre deux camps antagonistes à savoir celui des progressistes,



## Conclusion générale

---

les partisans de l'ouverture sur l'Autre et du progrès et celui du camp adverse composé de ceux qui tiennent à la sauvegarde de la tradition et au maintien des valeurs et des croyances ancestrales. Les adeptes du camp des instruits estiment que la société ne peut vaincre l'inimaginable ignorance et accéder au développement et au modernisme qu'avec l'ouverture sur le monde, la transgression des tabous et l'infraction de l'ordre établi. Le camp adverse, celui des conservateurs, s'oppose, à toute tentative réformiste et appelle à la sacralisation des paroles des anciens et à la perpétuation des traditions et des valeurs morales afin de continuer de jouir du privilège que leur accorde la tradition ancestrale.

L'intensité sociogrammatique du sociogramme de l'homme instruit dans le roman camusien est largement moins importante par rapport aux deux romans de Feraoun parce que la communauté humaine décrite dans la société textuelle de *Le Premier Homme* est composée essentiellement des ressortissants européens dont la majorité était plus ou moins instruite. Camus prête particulièrement attention à ce thème certainement, d'une part, pour partager avec les lecteurs la découverte de son identité en levant le voile sur les principaux événements qui ont fait de lui l'être social qu'il est et l'intellectuel engagé, et de l'autre, pour rendre plus particulièrement un bel hommage à son instituteur de l'école primaire. En outre, il veut, à travers sa mise en texte, traduire son envie pressante de mettre l'accent sur l'esprit lucide et éveillé de l'instruit qui, agissant en accord avec ses préceptes moraux, s'oppose à la violence ainsi qu'à l'injustice et à l'hostilité envers les concitoyens autochtones.

Le sociogramme de l'Autre se trouve au centre de trois intrigues de notre corpus puisque la problématique du rapport avec l'Autre est l'une des occupations majeures à laquelle les deux auteurs ont voulu accorder une attention particulière. Le narrateur témoin dans *La Terre et le sang* et *Les Chemins qui montent* omet sciemment la présence de l'Autre en Algérie, sans que cette sourde oreille sur la présence coloniale soit, tout de même, naïve car il ne cesse pas de mettre en

## Conclusion générale

---

exergue sa condamnation du rapport de force et de la violence symbolique exercés sur le colonisé où qu'il soit, chez lui, ou en métropole. Ces derniers dépassent le cadre administratif pour se répercuter également sur les normes sociales. Feraoun a voulu montrer, à travers les deux exemples de tentatives de rapprochement qu'il a donnés, dans les deux sens, celui de Marie et celui des émigrés kabyles, que la rencontre entre Algériens et Français est inévitable, mais que, pour être efficace, il suffit simplement qu'elle passe par le respect mutuel et l'acceptation de l'Autre, loin de tout préjugé et de toute discrimination.

Pour sa part, le narrateur de *Le Premier Homme* a eu tendance à négliger systématiquement de faire allusion à l'Autre. En effet, les autochtones sont généralement représentés par le terme générique d'«Arabe». Ils sont dénués de toute singularité du simple fait qu'ils appartiennent aux éléments de l'arrière-plan du récit. Le sociogramme de l'Autre permet de révéler un aspect majeur de l'idéologie de l'auteur à savoir son rêve d'une Algérie plurielle, ouverte à toutes les communautés. Ce rêve se traduit par la multiplication des signes évocateurs des liens reliant les deux communautés au sein de la société textuelle pour donner l'impression qu'elles partagent un destin commun. Mais cet espoir de vivre ensemble est bafoué à la suite du déclenchement de l'insurrection armée des autochtones pour leur indépendance, l'évènement majeur qui domine le contexte historique de l'élaboration de l'œuvre et dont l'ampleur trouve un écho particulier au sein de sa trame narrative. Et c'est en ces moments de tension que l'auteur-narrateur choisit d'exprimer sa position vis-à-vis de la crise politique meurtrière que traverse son pays à savoir son refus catégorique des tendances colonialiste qui valorisent des représentations tendant à figer l'indigène dans une image passéiste du « bon sauvage ».

Le sociogramme du paraître qui ne semble pas trop inquiéter Camus, permet de lever le voile sur un principe plus ou moins général qui caractérise la société de deux romans de Feraoun à savoir celui de la logique de dissimulation et de la sournoiserie. Une pratique très répandue à tel point qu'il n'épargne personne à

## Conclusion générale

---

Ighil-Nezman y compris les religieux et les notables. En effet, les villageois se permettent le recours à tous les moyens en vue de sauver leurs apparences ou de venir à bout de vulgaires calculs et de sombres histoires d'intérêts. Cette logique s'oppose à celle de la franchise et de la droiture incarnée par les partisans de l'ouverture sur le monde qui montrent leur flagrant désaccord avec cette règle de conduite générale.

Pour finir, il va sans dire que l'analyse sociocritique de ces œuvres littéraires nous a permis de révéler quelques aspects de la personnalité de deux auteurs en l'occurrence leur droiture, leur humour et surtout leur chaleur humaine qui pourrait donner matière à d'autres travaux de recherche plus prometteurs. Ladite analyse nous a permis également de révéler quelques aspects de la littérarité de trois œuvres dont la dimension poétique vient s'ajouter à l'enjeu du déploiement du social pour donner naissance à un écrit littéraire d'une extrême originalité.

Nous espérons que ce travail contribuera en dépit de sa modestie à apporter une modeste pierre dans la redécouverte de ces œuvres et de leur mise en relation, en espérant une nouvelle réception de ces œuvres littéraires un peu injustement oubliées en un temps où on voit reflourir des vieilles rancunes et où l'intolérance est à l'œuvre.

# **BIBLIOGRAPHIE**

## BIBLIOGRAPHIE

### I-Corpus

Albert, Camus, *Le Premier Homme*, Folio, 1994.

Mouloud, FERAOUN, *La Terre et le sang*, Réghaia, ENAG, 2006.

Mouloud, FERAOUN, *Les Chemins qui montent*, Alger, ENAG, 2011.

### II-1.Ouvrages de l'auteur (Feraoun)

-*Journal 1955-1962*, Paris, Seuil, 1962.

-*Jours du Kabylie*, Alger Baconnier, 1954.

-*L'Anniversaire*, Paris, Seuil, 1972.

-*La Cité aux roses*, Alger, Yamcom, 2007.

-*La Terre et le sang*, Paris, Seuil, 1952.

-*Le Fils du pauvre*, Paris, Seuil, 1950.

-*Les Chemins qui montent*, Paris, Seuil, 1957.

-*Les Poèmes de Si Mohand*, Paris, les éditions de Minuit, 1960.

-*Lettres à ses amis*, Paris, Seuil, 1969.

### II-2.Ouvrages de l'auteur (Camus)

-*Actuelles III-Chroniques algériennes*, rééd. Gallimard, « Folio essai », 2002

-*Caligula*, Paris, Gallimard, 1944.

-*La Chute*, Paris, Gallimard, 1956.

-*La Peste*, Paris, Gallimard, 1947.

-*Le Mythe de Sisyphe*, Paris, Gallimard, 1942.

-*L'Envers et l'endroit*, Gallimard, Paris, 1937.

-*Les Justes*, Paris, Gallimard, 1949.

-*L'Etat de siège*, Paris, Gallimard, 1948.

-*L'Etranger*, Paris, Gallimard, 1942.

## Bibliographie

---

- *L'Exil et le royaume*, Paris, Gallimard, 1957.
- *L'Homme révolté*, Paris, Gallimard, 1951.
- *Misère de la Kabylie*, Béjaïa, Ed. Zirem, 2005.
- *Noces* suivi de l'Été, Paris, Gallimard, 1985.

### **III-1. Ouvrages critiques sur l'auteur (Feraoun)**

- Akbal MEHANNI, *Les idées médiologiques chez Mouloud Feraoun*, Alger, Dahlab-ENAG, 2002.
- Akbal MEHANNI, *Mouloud Feraoun et l'éthique de journalisme*, Alger, Ed. El Amel, 2007.
- Bensalem BERRA, *Pour une approche sociocritique de La Terre et le sang de Mouloud Feraoun*, Mémoire de magister, Université Kasdi Merbah de Ouargla, 2009.
- Christiane ACHOUR, *Mouloud Feraoun, Une voix en contre point*, Paris, Silex, 1986.
- Eugène COUPEL, *Le Juste assassiné ou l'univers de Mouloud Feraoun*, Paris, société des écrivains, 1999.
- Guy BASSET, « Mouloud Feraoun / Albert Camus : l'espoir déchirant dans un point de fuite impossible », in *L'IvrEscQ* n° 16, 15/03/2012
- Guy MAYRA, *Mouloud Feraoun*, Alger, FLN, 1975.
- Jack GLEIZE, *Mouloud Feraoun*, Paris, L'Harmattan, 1990.
- Marie-Hélène CHEZE, *Mouloud Feraoun la voix et le silence*, Paris, Seuil, 1982.
- Martine MATHIEU JOB, *Le Fils du pauvre de Mouloud Feraoun ou la fabrique d'un classique*, Paris, L'Harmattan, 2007.
- Mohammed GUETARNI, *Littérature de combat chez Dib, Kateb et Feraoun*, Oran, Dar El Gharb, 2006.
- Robert ELBAZ et Martine, MATHIEU JOB, *Mouloud Feraoun ou l'émergence d'une littérature*, Paris, Karthala, 2002.

### **III-2. Ouvrages critiques sur l'auteur (Camus)**

- Albert CAMUS, Jean GRENIER, *Correspondances 1932-1960*, Paris, Gallimard, 1981.
- Albert CAMUS, *Œuvres complètes*, Paris, Gallimard, 1983, Vol. 6
- Ali YEDES, *Camus l'Algérien*, Paris, l'Harmattan, 2004

## Bibliographie

---

- Michel ONFRAY, *L'Ordre libertaire, la vie philosophique d'Albert Camus*, Flammarion, 2012.
- N'guessan Francis KOUADIO, *Lecture sociocritique du Premier Homme d'Albert Camus*. Mémoire de Lettres Moderne, Québec, Université de Laval, 1998.
- Ouvrage collectif : *Albert Camus, citoyen du monde*, Gallimard, 2013.
- Ouvrage collectif : *Albert Camus, l'exigence morale*, Le manuscrit-Manuscrit.com, 2006.
- Société des études camusiennes, une association fondée en 1982 qui œuvre à travers ses publications et ses colloques à diffuser la pensée de Camus.

### **IV-Outils d'analyse**

- Adolphe HANOTEAU, Aristide LETOURNEUX, *Les Coutumes kabyles*, Paris, Chalamel, 1869.
- Albert CAMUS, *Œuvres complètes*, Paris, Gallimard, 1983, Vol. 6
- Antoine COMPAGNON, « Genre, création, évolution » in <http://www.fabula.org/compagnon/genre12.php>
- Antoine COMPAGNON, *Le Démon de la théorie, Littérature et sens commun*, Paris, Seuil, 1998.
- Antoine COMPAGNON, « Qu'est-ce-que l'auteur », in <http://aphelis.net/wp-content/uploads/2012/03/Compagnon-Auteur.pdf>
- Bonzallé Hervé SAKOUM, *Analyse sociocritique de Relato de un naufrago et de Noticia de un secuestro de Gabriel Garcia Marquez*, Thèse de doctorat, Université de Limoge, 2009.
- Bouba MOUHAMMEDI-TABTI, *La société algérienne avant l'indépendance dans la littérature, lecture de quelques romans*, Alger, OPU, 1986.
- Céline HUYGHEBAERT, « Morale et esthétique chez Camus », in Jean-François PAYETTE, Lawrence OLIVIER, (dir), *Albert Camus : Nouveau regard sur sa vie et son œuvre*, Québec, Presse de l'université de Québec, 2007.
- Claude DUCHET, « Discours social et texte italique dans *Madame Bovary* », in *Langage de Flaubert*, acte de colloque international, 1973 (Canada), « Lettre moderne », Minard, 1976.
- Claude DUCHET, « Eléments de titrologie romanesque », in *Littérature* n° 12 décembre 1973.
- Claude DUCHET, Patrick MAURUS, « Entretiens de 1995 », in *Sociocritique.com/fr/*.

## Bibliographie

---

- Claude DUCHET, Patrick MAURUS, « Entretiens de 2006 », in *Sociocritique.com/fr/*.
- Claude DUCHET, « La Méthode sociocritique, exemple d'application : le sociogramme de la guerre », in <http://s-space.snu.ac.kr/bitstream/10371/88756/3/3>. le sociogramme de la guerre (Claude Duchet).pdf
- Claude DUCHET, « Le Projet sociocritique : Problèmes et perspectives », in Graham FLACONER, Henri MITTERAND, *La Lecture sociocritique du texte romanesque*, Toronto, Hakkert & Cie, 1975.
- Claude DUCHET, « Pour une socio-critique ou variations sur un incipit », in *Littérature*, n°1, 1971.
- Claude DUCHET, *Sociocritique*, Paris, Nathan, 1979.
- Claude Duchet « Sociogramme, histoire et socialité : pour une théorie du contexte » in Colloque international (Recueil des textes provisoires), La littérature comme objet social, organisé par le Centre de recherche en littérature québécoise (C.R.E.L.I.C), Québec, les 26,27 et 28 octobre 1994.
- Claude DUCHET, « Sociologie du texte » in [www.sociocritique.com/fr/theorie/sc\\_theorie3.htm](http://www.sociocritique.com/fr/theorie/sc_theorie3.htm)
- Claude DUCHET, « Une écriture de la socialité », in *Poétique n°16*, Paris, Seuil, 1973.
- Daniel BERGEZ, Pierre BARBERIS, Pierre-Marc DE BIASI, Luc FRAISSE, Marcelle MARINI, Gisèle VALENCY, *Méthodes critiques pour l'analyse littéraire*, Paris, Nathan Université, 2002.
- Daniel-Henri PAGEAUX, *La Littérature comparée*, Paris, Armand Colin, 1994.
- Dominique MAINGUENEAU, « Analyse du discours : problème épistémologiques et institutionnels » in *Argumentation et analyse du discours*, la revue électronique du groupe ADARR, [aadrevues.org/351](http://aadrevues.org/351)
- Dominique MAINGUENEAU, *Le Contexte de l'œuvre littéraire. Énonciation, écrivain, société*, Paris, Dunod, 1993.
- Dominique MAINGUENEAU, *Le Discours littéraire : Paratopie et scène d'énonciation*, Paris, Colin, col, U. 2004.
- Edmond CROS, *La Sociocritique*, Paris, L'Harmattan, 2003.
- Edmond Cros, *Le Sujet culturel, sociocritique et psychanalyse*, Paris, l'Harmattan, 2005.
- Elisabeth RAVOUX RALLO, *Méthodes de critique littéraire*, Paris, Colin, 1999.
- Francis KOUADIO N'GUESSAN, *Lecture sociocritique du Premier Homme d'Albert Camus*, mémoire pour l'obtention de maître ès arts, Université de Laval,



## Bibliographie

---

1998, in

[www.collectionscanada.gc.ca/obj/s4/f2/dsk1/tape9/PQDD\\_0025/MQ41925.pdf](http://www.collectionscanada.gc.ca/obj/s4/f2/dsk1/tape9/PQDD_0025/MQ41925.pdf)

- Franck JOTTERAND, « Entretien avec Albert Camus », *La Gazette de Lausanne*, 27-28 mars 1954.
- Gérard GENETTE, *Figures III*, Le Seuil, 1972.
- Henri MITTÉRAND, *Le Discours du roman*, Paris, PUF, 1980.
- Henri MITTÉRAND, « Les titres des romans de Guys des Cars », in Claude DUCHET, *Sociocritique*, Paris, Nathan, 1979.
- Henri PEYRE, *Essai de méthode de critique et d'histoire littéraire*, Paris, Hachette, 1965.
- Hyppolyte TAINÉ, *Philosophie de l'art*, Paris, Fayard, 1865.
- In-Kyoung KIM, « Apparition des outils conceptuels sociocritique », in *Sociocritique.com/fr/*.
- In-Kyoung KIM, « Du texte au sociotexte », in *Sociocritique.com /fr/*
- Isabelle TOURNIER, « Le sociogramme du hasard chez Balzac », in *Discours social / Social discourse, vol.5, n°1-2*, Montréal, CIADEST, 1993.
- Jacques PELLETIER, « La littérature comme objet social. Enjeux disciplinaires », in Colloque international (Recueil des textes provisoires), *La littérature comme objet social*, organisé par le Centre de recherche en littérature québécoise (C.R.E.L.I.C), Québec, les 26,27 et 28 octobre 1994.
- Jacques NEEFS, Marie Claire Ropars, *La Politique du texte, enjeux sociocritiques, pour Claude Duchet*, Lille, Presse Universitaire de Lille, 2002.
- Jean-Louis CABANES, *Critique littéraire et sciences humaines*, Toulouse, éd. Privat, 1974.
- Jean-Louis CABANES, Guy LARROUX, *Critique et théories littéraire en France (1800-2000)*, Paris, Belin Sup-Lettres, 2005.
- Jean-Michel ADAM, André PETITJEAN, *Le Texte descriptif*, Noisy-le-Grand, Nathan, 1998.
- Jacques DUBOIS, *L'institution de la littérature. Introduction à une sociologie*, Bruxelles, Bernand Natnan , 1978.
- Jacques DUBOIS, « Statut de l'écrivain et conditions de la production littéraire » in *Problèmes et méthodes de l'histoire littéraire*, Paris, Colin, 1974.
- Jean-Michel ADAM, *Le Texte narratif*, Tours, Nathan, 1994.
- Jean-Michel ADAM, Françoise REVAZ, *L'Analyse des récits*, Paris, Seuil, 1996.

## Bibliographie

---

- Jean MILLY, *Poétique du texte* (2<sup>ème</sup> éd), Paris, Armand Colin, 2008.
- Jean-Yves TADIE, *La critique littéraire au XX siècle*, Saint-Amand-Montrond, Pocket, 2004.
- Jérôme ROGER, *La Critique littéraire*, Paris Nathan, coll. 128, 2004.
- Juliette RABAT, « Albert Camus, le penseur athée qui parlait aux chrétiens », in [www.lavie.fr](http://www.lavie.fr)
- Laurence ROSIER, « Analyse du discours et sociocritiques : Quelques points de convergence et de divergence entre des disciplines hétérogènes » in *Littérature*, n° 140, Paris, Larousse/ Armand Colin, décembre 2005.
- Laurent JENNY, « L'objet singulier de la stylistique », in *Littérature*, vol. 89, 1993.
- Luc FRAISSE, « La Critique historique » in Daniel BERGEZ (dir.), *Méthodes critiques pour l'analyse littéraire*, Liège, Nathan, 2002.
- Lucie GUILLEMETTE, Cynthia LEVESQUE, « Narratologie », in <http://www.signosemio.com/genette/narratologie.asp>
- Lucien GOLDMANN, *Pour une sociologie du roman*, Paris, Gallimard, 1986.
- Marc ANGENOT, « Analyse du discours et sociocritique des textes », in Claude DUCHET et Stéphane VACHON (dir), *La Recherche littéraire objets et méthodes*, éd. XYZ, Boucherville (Québec), 1998.
- Marc ANGENOT, *Interventions critiques*, t. I : *Questions d'analyse du discours, de rhétorique et de théorie du discours social*, Montréal, Claire James McGill, 2002.
- Marc ANGENOT, *Interventions critiques*, t. II : *théorie de la littérature, sociocritique*, Montréal, Claire James McGill, 2002.
- Marc ANGENOT, « chapitre1. Le discours social: problématique d'ensemble » in *1889. Un état de discours social*, disponible sur [www.media19.org](http://www.media19.org).
- Marc ANGENOT, « Pour conclure : retour sur la méthode » in *1889. Un état de discours social*, disponible sur [www.media19.org](http://www.media19.org).
- Marc ANGENOT, « Que peut la littérature ? Sociocritique littéraire et critique du discours social », in Jacques NEEFS et Marie-Claire ROPARS (dir), *Politique du texte, enjeux sociocritiques, pour Claude Duchet*, Lille, PUL, 1992.
- N. TOURSEL, J. VASSEVIÈRE, *Littérature : tests théoriques et critiques*, Tours, Nathan, 2003.
- Nadine TOURSEL, Jacques VASSEVIÈRE, *Littérature : textes théoriques et critiques*, Paris, Nathan, 2003.
- Patrice BONNEWITZ, *Pierre Bourdieu : vie, œuvres, concepts*, Paris, Ellipses, 2009.

## Bibliographie

---

- Philippe BAUDORRE, Dominique RABATÉ, Dominique VIART, *Littérature et sociologie*, Bordeaux, PUB, 2007.
- Philippe LEJEUNE, *Le Pacte autobiographique*, Paris, Seuil, 1975.
- Pierre BARBERIS « Sociocritique » in *Introduction aux méthodes critiques pour l'analyse littéraire*, Paris, Dunod, 1999
- Pierre POPOVIC, « La sociocritique. Définition, histoire, concept, voies d'avenir », *Pratiques n°151-152*, décembre 2011.
- Pierre V. ZIMA, « Ethique et littérature » in Liesbeth KORTHLIS (dir) *Etudes littéraires*, vol 32, n°03, 1999.
- Pierre V. ZIMA, *Pour une sociologie du texte littéraire*, Paris, l'Harmattan, 2000.
- Pierre V. ZIMA, *Manuel de sociocritique*, Paris, L'Harmattan, 1985.
- Pierre V. ZIMA, *Texte et société, perspectives sociocritiques*, Paris, l'Harmattan, 2011.
- Régine ROBIN, « Pour une socio-poétique de l'imaginaire social », in *Discours social / Social discourse*, vol.5, n°1-2, Montréal, CIADEST, 1993.
- Robert ESCARPIT, *Le littéraire et le social*, Paris, Flammarion, 1970.
- Roland BARTHES, *Essais critiques*, Paris, Seuil, 1964.
- Roland BARTHES, « La Mort de l'auteur » in *Le Bruissement de la langue*, Paris, Seuil, 1984.
- Roland BARTHES, *Le Bruissement de la langue*, Paris, Seuil, 1984.
- Ruth AMOSSY, « La socialité du texte littéraire, de la sociocritique à l'analyse du discours : l'exemple de l'Acacia de Claude Simon », in *Texte : carrefours de la sociocritique*, n°45/46, 2009.
- Viviana FRIDMAN, « Le déplacement des frontières discursives, Sociogrammes et points nodaux », in André CORTEN (dir.), *Les frontières du politique en Amérique latine, Imaginaire et émancipation*, Paris, Karthala, 2006
- Wei KELING, « Le premier homme. Autobiographie algérienne ». *Etudes littéraire*, Vol. 33, n°3, 2001, p. 125-135
- Youssef NACIB, *Mouloud Feraoun*, col. « Classique du monde », Edition Mehdi, 2000.
- Yves REUTER, *Introduction à l'analyse du roman*, Paris, Bordas, 1991.

## Bibliographie

---

### **V- Ouvrages généraux et sites**

- Lagard & Michard, *XIX siècle*, Paris, Bordas, 1962.
- La revue électronique du groupe ADARR, [aarevues.org/351](http://aarevues.org/351)
- La revue *Littérature* n°140, Colin, Paris, 2005.
- Pratiques n° 151 /152, décembre 2011, disponible sur [www.pratiques-cresef.com](http://www.pratiques-cresef.com)
- Wikipédia, L'encyclopédie libre.
- <http://membres.lycos.fr/patderam/gold2.htm>
- <http://zighcult.canalblog.com>
- [www.dzlit.com](http://www.dzlit.com)
- [www.lettres.org](http://www.lettres.org)
- [www.sociocritique.com/fr/](http://www.sociocritique.com/fr/)

### **VII- Dictionnaires**

- Le Petit Robert 1, Paris, Dictionnaires Le Robert, 1986.
- Le dictionnaire multifonctions, [www.tv5.org](http://www.tv5.org)